



HAL
open science

**Des plumes féministes dans la presse mexicaine :
Esperanza Brito, Elena Urrutia, Marta Lamas
(1963-1978)**

Nathalie Ludec

► **To cite this version:**

Nathalie Ludec. Des plumes féministes dans la presse mexicaine : Esperanza Brito, Elena Urrutia, Marta Lamas (1963-1978). Sciences de l'information et de la communication. Université Paris 8 - Vincennes-Saint-Denis, 2012. tel-02944799

HAL Id: tel-02944799

<https://univ-rennes2.hal.science/tel-02944799v1>

Submitted on 12 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Paris VIII Vincennes Saint-Denis
2011

Nathalie Ludec

PRESSE, FEMMES, GENRE ET SOCIÉTÉ MEXICAINE DU XX^e SIÈCLE

Volume inédit

**Des plumes féministes dans la presse mexicaine :
Esperanza Brito, Elena Urrutia, Marta Lamas (1963-1978)**

Dossier présenté pour l'Habilitation à Diriger des Recherches sous la direction de
Madame la Professeure Perla Petrich

Composition du jury:

Perla Petrich (directrice, Paris VIII), Françoise Dubosquet-Lairys (Rennes II),
Maria Eugenia Cosío Zavala (Paris X Ouest Nanterre), Jacqueline Covo (Lille III), Miguel
Rodríguez (Paris IV Sorbonne), Julia Tuñón (Paris VIII), Mercedes Yusta (Paris VIII)

Soutenance:

le samedi 12 novembre 2011 à l'Université de Paris 8, Saint-Denis

Université de Paris VIII Vincennes Saint-Denis
2011

Nathalie Ludec

PRESSE, FEMMES, GENRE ET SOCIÉTÉ MEXICAINE DU XX^e SIÈCLE

Volume inédit

**Des plumes féministes dans la presse mexicaine :
Esperanza Brito, Elena Urrutia, Marta Lamas (1963-1978)**

Dossier présenté pour l'Habilitation à Diriger des Recherches sous la direction de
Madame la Professeure Perla Petrich

à Dominique et
à mes enfants

« Debe haber otro modo que no se llame Safo
Ni Mesalina ni María Egipcíaca
Ni Magdalena ni Clemencia Isaura.
Otro modo de ser humano y libre
Otro modo de ser”

Rosario Castellanos¹, “Meditación en el umbral”, 1972.

¹ Rosario Castellanos: (1926-1974) poète, écrivain, journaliste et dramaturge mexicaine.

Des plumes féministes dans la presse mexicaine :
Esperanza Brito, Elena Urrutia, Marta Lamas (1963-1978)

INTRODUCTION

A la fin des années 1960 et surtout dans les années 1970, surgit un nouveau courant d'idées, tant en Europe qu'en Amérique : le féminisme ou plutôt le néo-féminisme. L'objectif de ce mouvement est de proposer « une autre façon d'être une femme », soit un être libre à part entière, selon les mots de la romancière, poète et journaliste mexicaine Rosario Castellanos. Ce noble dessein ne suffit évidemment pas à provoquer l'unanimité. Les féministes le porteront en empruntant le chemin de l'action et de l'écriture, semé d'écueils. Rappelons que le terme féministe a, depuis ses origines, des connotations fort négatives, comme le raconte Geneviève Fraisse. Le « féminisme » a désigné d'abord, au XIX^e siècle, une maladie dont les symptômes, chez l'homme uniquement, étaient des marques de féminité. C'est Alexandre Dumas fils qui utilisera, en 1872, l'adjectif « féministe », pour marquer la différence sexuelle, alors menacée par les demandes d'égalité des suffragettes (Fraisse, 1984 et 1997). L'adjectif politique était né sous la plume d'un auteur antiféministe et passera les frontières en s'imposant dans la plupart des langues (Keijman, 1989 : 72).

Le féminisme, en tant que mouvement collectif de luttes de femmes ne se manifeste comme tel que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle (Hirata, 2000 : 126). Il est marqué par les luttes pour l'accès à l'éducation, réel moteur de l'émancipation, et l'obtention du droit de vote, premier pas vers l'égalité juridique. Au Mexique, les années de la Réforme (1858-1872), sous la présidence de Benito Juárez, sont favorables au développement de l'éducation des femmes, jugée fondamentale pour asseoir la démocratie. Il faudra cependant attendre 1953 pour l'obtention du droit de vote des Mexicaines.

Ce premier féminisme constitue un terreau pour les mouvements d'émancipation des femmes au XX^e siècle, dans les années 1960 et 1970, autour du néo-féminisme, appelé aussi féminisme de la deuxième vague. Porteur d'un désir de changement, pour plus de justice, de démocratie, dont l'objectif est l'égalité des sexes, le féminisme, comme mouvement collectif, social et politique, est le moteur d'une révolution culturelle. (Duby & Perrot, vol 4, 1991: 15).

Le néo-féminisme prend en compte toutes les facettes de la personne comme sujet démocratique et économique en s'attachant en particulier à défendre le droit à disposer de son corps. Cette revendication fait l'unanimité au sein de tous les mouvements féministes des années 1970 (Hirata, 2000: 1).

La diffusion du féminisme au Mexique a pris corps dans les quotidiens nationaux les plus importants, élaborés dans la capitale, dans les plus anciens et plutôt conservateurs, comme *El Universal* (1916)², *Novedades* (1937)³, *El Sol de México* (1965)⁴ ou les plus récents et plus progressistes, comme *unomásuno* (1977)⁵, ou encore dans l'organe de presse du PRI, *El Nacional* (1939)⁶. Par ailleurs, le supplément culturel de l'hebdomadaire politique *Siempre ! La Cultura en México* (1962)⁷, dans lequel écrit Esperanza Brito, trouve une place tout à fait légitime dans notre corpus :

La Cultura en México, supplément culturel d'un hebdomadaire politique au ton relativement indépendant (*Siempre!*), réunissait depuis 1962 à peu près tout ce que la Mexique comptait alors d'écrivains et d'intellectuels critiques de renom. (Lempérière-Roussin, 2008: 296)

Ces organes de presse publient des articles sur l'émancipation des femmes, ou tout simplement sur une actualité au féminin, selon les préférences des auteures elles-mêmes, invitées par les rédactions. Ce sont des femmes cultivées, des intellectuelles, sans formation journalistique. Elles placent leurs pas dans ceux de leurs prédécesseuses qui ont ouvert les débats autour de la situation des femmes au XIXe siècle, comme ces institutrices à l'origine d'un journalisme au féminin avec la publication en 1873 de la revue hebdomadaire *Las Hijas del Anáhuac*. Elles font de la presse un lieu d'expression des revendications des femmes rassemblées sous la bannière du féminisme, comme je l'ai étudié dans ma thèse (Ludec, 1992).

Comment et dans quelles circonstances les organes de presse sélectionnés, jugés représentatifs de la presse mexicaine produite dans le District fédéral (DF), ont-ils favorisé ou limité la diffusion du féminisme, dans sa théorie et ses manifestations ? Comment s'expriment

² Ruiz Castañeda, 1974:287.

³ Ross, 1965: 377.

⁴ Ruiz Castañeda, 1974: 383.

⁵ Flores Quintero, 2008: 9.

⁶ Covo-Maurice, 1989: 14.

⁷ Cabrera López, 2006: 84.

les réticences, les réserves, ou la bonne volonté des rédactions face à de nouvelles idées et de nouvelles analyses sur les rapports sociaux entre les hommes et les femmes. Comment évaluer la réception du lectorat exposé à un nouvel « arrangement des sexes », ce « savoir-être » social qui structure la société⁸?

La faible féminisation du journalisme, les mécanismes d'attribution sexuée des sujets et des spécialités, dans les rédactions des journaux, et les attentes et représentations du lectorat en prise avec ses propres expériences et ses préjugés sont autant de points à considérer pour analyser le contenu des articles signés par trois militantes féministes qui ont marqué leur époque. Les trois collaboratrices, issues des classes aisées, s'identifient à trois courants classiques de la pensée féministe : libéral égalitaire (Esperanza Brito), de tradition marxiste et socialiste (Elena Urrutia) et radical ou culturel (Marta Lamas).

Tout d'abord, Esperanza Brito a commencé sa carrière journalistique en 1963, dans le plus grand quotidien mexicain de l'époque, *Novedades*, et a collaboré à la fameuse revue culturelle *Siempre ! La Cultura en México*. D'autre part, Elena Urrutia a écrit également dans *Novedades* et aussi dans *El Nacional*, *El Sol de México* et *unomásuno*. Enfin Marta Lamas, anthropologue et chercheuse à la UNAM (Université Nationale Autonome de Mexico), fondatrice de la revue *Fem*, en 1976, a été éditorialiste de *El Universal* et *unomásuno*. Elle a fait partie, aux côtés d'Elena Urrutia, de la direction collective de *Fem*, première revue féministe en Amérique latine qui deviendra une référence obligée de la presse féministe latino-américaine. En tant qu'intellectuelles et féministes, elles transmettent leur expérience et leur engagement féministes en assumant la fonction de journaliste et en construisant une perspective féministe dans la presse qui, depuis les années 1980, se coule dans l'analyse de genre.

La notion de « genre », développée dans les années 1980, désigne « les relations entre les sexes, non pas inscrits dans l'éternité d'une introuvable nature, mais produits d'une construction sociale qu'il importe justement de déconstruire. » (Duby et Perrot, 1991). Les collaboratrices ont donc entrepris, avant l'heure, ce travail de déconstruction des modèles et des catégories, propre à la théorie du genre, qui sera développée a posteriori par Joan Scott (1988), et, pour le Mexique et l'Amérique latine, Marta Lamas (1986) justement et Teresita de Barbieri (1986). Se pencher sur la soi-disant « nature » des choses et des êtres, en y décelant l'origine dans un processus historique et culturel, sous-tend un regard interrogateur et

⁸ Goffman, 1977.

sceptique sur les expériences quotidiennes qui deviennent un terreau favorable à de nouvelles aspirations individuelles et collectives.

C'est en tenant compte de leur vécu et de celui de leurs lecteurs qu'elles élaborent des stratégies de diffusion et de persuasion pour vaincre les stéréotypes et aborder des sujets tabous, comme la sexualité, la violence, l'avortement. Il s'agit de construire de nouvelles représentations de la différence des sexes fondées sur de nouvelles valeurs. Chaque démarche journalistique contient les clefs pour identifier les techniques d'écriture propres à chacune selon leur degré d'engagement dans la défense des thèses féministes et selon une objectivité toujours illusoire (Romero, 2006). Elle dépend de motivations différentes mises au service d'un même objectif, convaincre et séduire. Ces trois féministes qui assument leur nouvelle fonction de journaliste portent un regard neuf sur la situation, complexe, des femmes et des Mexicaines en particulier, en les plaçant au centre de l'information, leur conférant ainsi un rôle moteur dans la société. Cette visibilité est porteuse d'une réflexion sur les mentalités et la société qui, dans ces années, s'achemine vers une demande de progrès social, en fait une exigence de démocratie tout court. Rappelons les limites de ce projet ambitieux, à la fois social et politique : le faible taux de lecture de la presse quotidienne, un féminisme défendu par une minorité, une élite intellectuelle, qui semble à des années lumière des préoccupations de la majorité des Mexicaines. Cependant, c'est bien la vocation première de la presse que de divulguer un nouveau courant de pensée, d'en percevoir les balbutiements, de prendre le pouls de la société en donnant la parole aux intellectuels, d'écrire « le premier brouillon de l'histoire », comme le déclarait Philipp Graham, l'un des anciens éditeurs du *Washington Post* (Brooks, 2008). Convertis en journalistes, les intellectuels explorent, observent et décrivent l'histoire en train de se faire, une histoire immédiate⁹ (Kapuściński : 2002). C'est ce que réalisent Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas, à la fois actrices et témoins de leur époque, en exerçant la fonction de journaliste.

Le corpus sélectionné comprend des articles de presse signés par ces trois intellectuelles, qui ont marqué le mouvement féministe mexicain dans les années 60 et 70 et qui font donc autorité. Il ne s'agit pas d'analyser de façon exhaustive tous les articles qu'elles ont écrits sur les femmes dans les quotidiens mexicains à cette période mais d'en analyser un échantillon

⁹ « nous entendons donc par *histoire immédiate*, l'ensemble de la partie terminale de l'histoire contemporaine, englobant aussi bien celle dite du *temps présent* que celle des trente dernières années ; une histoire, qui a pour caractéristique principale d'avoir été vécue par l'historien ou ses principaux témoins. » (Soulet, 1994 : 4)

représentatif (245 articles¹⁰), entre 1963 et 1978, soit un ensemble homogène de textes réunis à partir de collections disponibles à la Bibliothèque Nationale de Mexico, à la bibliothèque de l'Université Ibéro-américaine (pour *unomásuno*) et aussi mis à disposition par les propres auteures (Elena Urrutia et Marta Lamas) ou leurs proches (la fille d'Esperanza Brito, Adriana Brito de Martí).

Titre	<i>El Nacional</i>	<i>El Sol</i>	<i>Novedades</i>	<i>unomásuno</i>	<i>El Universal</i>	<i>Siempre!</i>
Esperanza Brito (112 articles)			<i>Pensándolo bien</i>			Supplément culturel <i>La Cultura en México</i>
1963/1971			72			
1972/1974			16			
1972/1975						24
Elena Urrutia (76 articles)	Supplément culturel <i>Revista mexicana de cultura</i>	<i>Suplemento cultural</i>	Supplément hebdomadaire <i>La Onda Libros</i>			
1974			6			
1975			8			
1976	3	3	8			
1977		14	10			
1978			2	22		
Marta Lamas (57 articles)						
1977					5	
1978					52	

Les limites chronologiques du corpus encadrent l'évolution du mouvement féministe : depuis ses moments phares, sur le plan de la réflexion et dans le monde de l'édition, dans les années 60, jusqu'à sa pleine expression durant les années 70, dans le domaine de l'organisation collective. Le mouvement féministe se cristallise autour d'œuvres qui font leur chemin dans les esprits, en Europe et en Amérique, et jusqu'au Mexique. *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir paraît en 1949 et est traduit en espagnol en 1962 (Ed. Veinte). Ce livre a été le détonateur d'une prise de conscience fondée sur une remise en cause de la féminité, d'une essence féminine, qui se révèle être une construction sociale (Riot-Sarcey, 2002 : 98-99). Cette nouvelle perspective ébranle l'idée d'un déterminisme naturel qui serait à l'origine des rôles sexués. Betty Friedan, aux Etats-Unis, à son tour, bouscule le culte de la

¹⁰ Annexe 1 : Liste chronologique des articles analysés, publiés par Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas.

féminité et « l'égalité dans la différence », en publiant *La femme mystifiée*¹¹. Ces références constituent les fondements d'une prise de conscience féministe progressive chez une élite féminine mexicaine, professionnelle ou intellectuelle, à qui le néo-féminisme offre une nouvelle grille d'analyse de la situation des femmes mexicaines pour qui le chemin vers l'égalité reste encore à tracer.

De fait, malgré l'égalité des droits stipulée par la Constitution de 1917 (Article 4) et le droit de vote acquis en 1953, les Mexicaines attendent toujours des manifestations concrètes d'une démocratie trop « abstraite ». Cette expression de « démocratie abstraite », empruntée à Michèle Riot-Sarcey, caractérise bien le système politique mexicain et la réalité profondément discriminatoire vécue par les femmes, sur le plan politique, social et économique (Riot-Sarcey, 2002 : 99). Selon une chronologie politique, les articles retenus couvrent trois sexennats présidentiels, qui consacrent cinq décennies de pouvoir du PRI (Parti révolutionnaire institutionnel), issu de la Révolution du début du XXe siècle : celui de Gustavo Díaz Ordaz (1964-1970), de Luis Echeverría Álvarez (1970-1976), et de José López Portillo (1976-1982). Les présidences de Gustavo Díaz Ordaz et de Luis Echeverría Álvarez sont respectivement associées, à la répression du mouvement étudiant et à l'« ouverture démocratique » qui a suivi, tandis que la présidence de José López Portillo marque le retour au conservatisme. L'histoire a retenu l'autoritarisme du premier mené à son paroxysme lors du massacre des étudiants le 2 octobre 1968, sur la Place des Trois Cultures de Tlatelolco, à Mexico. Le pays s'inscrivait dans ce mouvement de contestation internationale qui remettait en cause les structures mêmes de la société, fondées sur la hiérarchie, le conservatisme et le moralisme. Sur le plan national, le mouvement étudiant contestait surtout cette révolution « institutionnalisée » confisquée par un pouvoir monolithique, dénoncée également par les intellectuels, en particulier, par Carlos Fuentes dans *La región más transparente* (1958) et *La muerte de Artemio Cruz* (1962), ainsi que par Octavio Paz, dans *Postdata* (1970).

Sous un régime autoritaire comme le Mexique, l'université, forte d'une population qui n'a cessé de croître depuis le cardénisme (1934-1940), devient un espace de résistance (Monsiváis, 2000: 11). En 1968, le pays connaissait un développement économique sans précédent, avec une croissance moyenne du PIB de 7,1%, entre 1959 et 1970, cette période ayant constitué une étape de stabilisation économique. Cependant le Mexique n'en accepta pas les conséquences culturelles et politiques, la transparence de la vie publique, c'est-à-dire

¹¹ Titre original : *The Feminine Mystique*. Traduit en français par Yvette Roudy en 1964 et édité chez Gonthier, 451 p. Traduit en espagnol, en 1974, par Carlos R. de Dampierre et Lili Álvarez, aux Ed. Júcar, 518 p.

le passage d'une démocratie formelle à une vraie démocratie (Ramírez, 1969), comme le souligne Carlos Fuentes :

Éduquée selon les idéaux de la Révolution, de la Liberté et de la démocratie, la société mexicaine voulait désormais obtenir ce qu'on lui avait enseigné sur les bancs de l'école, que le progrès rime avec démocratie et justice, dans la rue, à l'usine, et dans l'isoloir ¹². (Fuentes, 1998: 480)

Avec l'arrivée de Luis Echeverría Álvarez au pouvoir, en 1970, les attentes démocratiques sont intactes. *Secretario de Gobernación* (Ministre de l'Intérieur) sous le gouvernement antérieur, le nouveau président se veut l'homme de l' « ouverture démocratique », des réformes sociales et politiques accompagnées d'une plus grande liberté d'expression dans la presse. Il cherche, sur le plan international, à donner une image plus favorable au monde, qui avait assisté en avant-première des Jeux olympiques, à la répression sanglante du mouvement étudiant dans la capitale (2 octobre 1968). Sur le plan national, il aspire à relégitimer un pouvoir terni par ces mêmes événements. Le gouvernement met en œuvre une réforme électorale, timide, en 1973, qui autorise la création de partis politiques et, sous la présidence suivante, une réforme politique en 1977. C'est ainsi que le Parti communiste (PCM), qui existe depuis 1919, sort de l'illégalité. Ces mesures sont cependant sans réel danger pour le régime : « en politique, ce qui résiste appuie », affirmait le Ministre de l'Intérieur du gouvernement de J. López Portillo, Jesús Reyes Heróles¹³. Le pays s'ouvre aux débats qui secouent le monde autour de l'émancipation des femmes, en accueillant, dans la capitale, du 19 juin au 2 juillet 1975, la première conférence sur la situation des femmes dans le monde, organisée par les Nations Unies. L'effervescence règne au sein des groupes féministes qui accueillent l'événement de façon ambivalente, en y participant activement ou en le boycottant. Dans les organes de presse, le thème de la situation de la femme est à l'honneur, plus par opportunisme que par conviction.

Malgré l'attitude conciliante du gouvernement et un contexte favorable, les revendications des féministes n'aboutissent pas, à savoir la dépénalisation de l'avortement et l'accès libre aux moyens de contraception. Ces demandes fondamentales seront ignorées durant la présidence

¹² « Educada en los ideales de la Revolución, de la Libertad y de la democracia, la sociedad mexicana quería ahora obtener lo que se le enseñó en la escuela, convirtiendo en realidad el progreso con democracia y justicia en las calles, en las fábricas y en las urnas. »

¹³ « en la política lo que resiste apoya ». (Reyes Heróles, 1996:32)

de José López Portillo (1976-1982), qui avait déclaré : « Je ne légaliserai pas l'avortement¹⁴. »

Pour Esperanza Brito, le président semblait oublier qu'il existait un pouvoir législatif chargé d'émettre des lois (Entr. E. Brito¹⁵ : 2005). José López Portillo, ex *Secretario de Hacienda* au Ministère de l'Economie sous le gouvernement de Luis Echeverría Álvarez, du 1^{er} juin 1973 au 25 septembre 1975, entre en fonction en 1976 (Smith, 2003 : 360). Lors de son discours de prise de possession, le 1^{er} décembre 1976, comme le veut la coutume, dès l'introduction, par galanterie peut-être, il donne sa perception du rôle des femmes dans la société mexicaine, comme si rien ne s'était passé dans ce domaine ni dans le monde ni au Mexique, pourtant ouvert aux nouveaux débats autour de la lutte des femmes pour leur émancipation :

Du peuple mexicain, j'attends force, sagesse, ténacité et lucidité ;

Des femmes de ma Patrie je sollicite leur intégrité, leur intuition pour la justice, je leur demande d'avancer à nos côtés et de nous aider à être meilleurs¹⁶. (Martínez, 1992: 290)

Le nouveau président prône des comportements de soumission, de sacrifice et de passivité en demandant « aux femmes ce que depuis des millénaires on nous a demandé, c'est-à-dire de jouer un rôle aujourd'hui combattu et en partie modifié: être des compagnes ('celles qui avancent à nos côtés'), des muses ('qui nous aident à être meilleurs'), des êtres mystérieusement intuitifs qui ont un sens instinctif de la justice et non raisonné », explique Alaíde Foppa dans la revue *Fem*¹⁷.

L'échelonnement du corpus sur ces trois périodes présidentielles permet d'ébaucher, dans des journaux aux tendances politiques proches, mis à part *unomásuno*, l'émergence des idées

¹⁴ « Yo no voy a legalizar el aborto ». Signalons toutefois, avec Jacqueline Covo-Maurice, que la natalité avait diminué grâce aux campagnes pour la planification familiale mises en place à partir de 1978. (Covo-Maurice, 1985 : 117)

¹⁵ Entretien avec Esperanza Brito.

¹⁶ « Al pueblo todo, pido fuerza, sabiduría, tenacidad y lucidez;

A las mujeres de mi Patria les pido su entereza, su intuición de lo que es justo, que avancen a nuestro lado y que nos impulsen a ser mejores; (...).»

¹⁷ Texte original: « Es deplorable que el presidente sólo pida a las mujeres lo que milenariamente se nos ha pedido: permanecer en un papel tradicional, hoy, al fin y al cabo, ya tan profundamente impugnado y en parte modificado: el papel de acompañantes ('que avancen a nuestro lado'), musas inspiradoras (' que nos impulsen a ser mejores') y seres misteriosamente intuitivos, que, no por convicción y raciocinio sino por instinto puedan tener un sentido de la justicia ('su intuición de lo que es justo'); y en cuanto a la 'entereza', dentro de ese contexto, mucho tiene que ver, sin duda, con la tan alabada 'abnegación' de la mujer mexicana. » (Foppa, 1977 : 83)

féministes, dans les années 60, leur progression et leur affirmation, dans la décennie suivante. Cette nouvelle pensée est servie par trois collaboratrices, que j'appellerai aussi auteures, dont le parcours, sur le plan personnel et professionnel, reflète les engagements, non sans tâtonnements, dans la défense des droits des femmes en les inscrivant peu à peu dans la réalité de la culture mexicaine. Des entretiens (Entr.) menés auprès de Esperanza Brito, Elena Urrutia, Marta Lamas¹⁸, par moi-même, depuis vingt ans, apportent par ailleurs une vision nuancée de ces avancées du féminisme et de l'intérêt porté aux femmes dans la presse, à travers précisément une histoire personnelle, familiale et professionnelle. Ces fragments de vie racontés trouvent un écho dans le contenu rédactionnel semé d'indices qui viennent caractériser le féminisme mexicain ou plutôt les différents courants du mouvement féministe. Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas, écrivent sur les femmes, elles parlent de la femme, figure monolithique, pour ensuite passer à des histoires de femmes amorçant le chemin de l'historiographie liée au mouvement féministe (Blandin : 2004). Elles débattent, selon leurs goûts, leurs orientations, leur formation, leur origine socio-économique, de sujets qui ont porté le mouvement féministe. Elles déroulent le thème de la situation des femmes dans des domaines culturel, politique et juridique.

Esperanza Brito, dans une perspective juridique, s'attache à souligner la situation de la femme qui, à égalité de statut, subit une discrimination en tant que femme. Malgré des droits civiques acquis depuis 1953 et malgré la Loi fédérale du Travail (*Ley Federal del Trabajo*), les comportements sont discriminatoires sur le plan économique. Le monde du travail, aussi bien du point de vue des employeurs que de la part de la société, considère que le travail des femmes est un revenu d'appoint pour un ménage. Pourtant, l'indépendance économique est le fondement de la libération de la femme, une des thèses majeures défendues par Simone de Beauvoir en 1958 et reprise par Esperanza Brito. Elena Urrutia reprend cet axe en y apportant un éclairage plus intellectuel et culturel, qui prend sa source dans la littérature étrangère, conférant une dimension universelle au mouvement féministe. Marta Lamas fait preuve d'un militantisme exigeant et intransigeant, surtout pour demander la dépénalisation de l'avortement, à une époque où les groupes féministes sont structurés et font entendre leurs voix au sein des institutions politiques. Pour avancer dans les revendications féministes, elles encouragent les femmes à investir le champ politique pour accéder au pouvoir.

¹⁸ Esperanza Brito : 1988; 1996; 2000; 2005. Marta Lamas : 1987 ; 2000; 2005. Elena Urrutia : 2005.

La légitimité des propositions doit affronter des modèles sociaux et des mentalités profondément enracinés dans des représentations figées des rôles sexués, relayées par une solide culture religieuse, catholique, conservatrice et contraire à une ouverture des esprits.

Cet ensemble de représentations sociales prédominantes, qui correspond au sens commun, constitue ce que l'on peut appeler l'idéologie dominante ou *doxa* (Charaudeau, 2002 : 197). Les propositions féministes se heurtent par ailleurs à un discours masculiniste qui considère l'égalité entre les sexes acquise et perçoit les femmes comme une source de domination pour les hommes dans une inversion des genres. Selon ce discours, les hommes sont eux aussi victimes d'inégalités, ce qui invaliderait les revendications féministes (Trat, 2006: 43). Ce « monde commun », constitué de références collectives, en conformité avec un mode de pensée dominant, se trouve bouleversé dans un « espace social » où s'expriment justement les divergences et où se structurent d'autres systèmes de pensée, qui sont d'autres façons de vivre ensemble. Tout cela nous amène à la presse comme lieu privilégié d'expression de cet « espace social » (Esquenazi, 2002).

L'analyse de contenu, selon la définition de Laurence Bardin¹⁹, sera l'outil utilisé pour mesurer les distances entre ces deux espaces, « monde commun » et « espace social », où lecteurs et auteures se croisent, se rapprochent ou se séparent, l'objectif étant de transformer cet espace commun, de l'améliorer, en tenant compte des propositions des féministes. L'analyse des « contenus manifestes » (Abastado, 1980 : 129), est inséparable du contexte proche, le journal, et plus lointain, la société qui le produit à un moment précis de son histoire. On ne peut séparer le contenu des conditions matérielles et institutionnelles, comme le souligne P. Charaudeau : « Le discours n'intervient pas *dans* un contexte, comme si le contexte n'était qu'un cadre, un décor ; en fait, il n'y a de discours que contextualisé : on ne peut véritablement assigner un sens à un énoncé hors contexte.» (Charaudeau, 2002 : 189). Dans ce cadre, l'auteur a un contrat à remplir envers le journal qui fixe les conditions. Il doit aussi honorer, chez le lecteur, des attentes propres au genre de discours, chaque genre journalistique impliquant bien un type d'écriture et de contenu (Maingueneau, 1996 : 47).

La presse écrite mexicaine s'ouvre à de nouveaux débats dans les années 60 et 70 autour de la situation des femmes en accordant dans ses colonnes une place aux intellectuelles, à la fois témoins et actrices de leur époque. À l'écoute de la société, de son histoire, elle remplit sa

¹⁹ « Un ensemble de techniques d'analyse des communications visant, par des procédures systématiques et objectives de description du contenu des messages, à obtenir des indicateurs (quantitatifs ou non) permettant l'inférence de connaissances relatives aux conditions de production / réception (variables inférées) de ces messages. » (Bardin, 2007 : 47)

fonction en rendant visibles les femmes, leurs préoccupations, leur militantisme, à une époque porteuse de changements dans la relation entre les sexes et participe pleinement à l'écriture d'une page de l'histoire des femmes. Cependant l'entreprise est d'emblée difficile : le féminisme a mauvaise presse et la féministe a mauvais genre. Le défi est lancé : écrire sur les femmes dans la presse commerciale revient à poser trois questions qui structurent ce travail : Dans quelles conditions écrivent-elles, quel est leur contrat avec les rédactions? Quels types de contenu sont publiés, autorisés, sélectionnés ou libres tout simplement ? A quelle société s'adressent-elles ? Ces questions posent le problème de la transmission d'un discours nouveau, que « le propos descriptif du médiologue » défini par Régis Debray, peut prendre en charge :

Sa seule ambition est de faire de la transmission l'objet d'un discours positif, non prophétique ou polémique. Il se borne à se demander de façon « critique » : à quelles conditions matérielles et sociales un héritage est-il possible ? (Debray, 2000 : 21)

Cette question du médiologue concerne le féminisme, qui a du mal à trouver preneur : les préjugés et stéréotypes prégnants ainsi que la misogynie en sont en partie les responsables, ce qui inspirait Virginia Woolf quand elle écrivait : « L'histoire de l'opposition des hommes à l'émancipation des femmes est plus intéressante peut-être que l'histoire de cette émancipation elle-même » (1929 :76). C'est sans doute dans ces résistances plus que dans la légitimité des demandes féministes que l'on peut trouver une réponse à la question de savoir pourquoi les idées féministes ne parviennent pas à s'imposer. « La question de savoir comment une idée devient force [...] », dans le cadre du féminisme, peut être posée en ces termes : pourquoi ne le devient-elle pas ? (Spoiden, 2007 : 21) La presse, modestement, serait-elle un moyen pour y remédier ?

Ecrire sur les femmes dans les quotidiens mexicains revient à se poser trois questions proposées par Régis Debray, selon un « angle d'attaque médiologique » : « Contre qui ? Derrière quoi ? Par quelles voies ? » (Debray, 1991 : 50). Reformulons ces trois questions en une seule pour nous demander quelles sont les stratégies que les collaboratrices mettent en place pour atteindre un lectorat non acquis aux idées féministes ? Cette interrogation exige une contextualisation des conditions de production et de diffusion d'une information produite par des femmes militantes, dans une perspective historique. Un deuxième axe analyse le discours de presse qui révèle les stratégies d'écriture des trois collaboratrices. La troisième partie clôt la réflexion sur une radioscopie partielle de la société tout en essayant de mesurer

la portée de ce discours sur le lecteur pris dans son environnement. Plutôt que d'écrire contre qui, les trois auteures écrivent contre des modèles sociaux jugés injustes pour les femmes pour proposer une conception féministe des relations entre les hommes et les femmes.

PREMIERE PARTIE

AUTOUR DE LA PRODUCTION ET LA DIFFUSION

1. Informer et former l'opinion : une question de genre

L'étude de la production journalistique d'Esperanza Brito, d'Elena Urrutia et de Marta Lamas, ne peut faire l'économie d'une incursion dans le passé afin de situer les collaboratrices dans un processus historique qui éclaire l'évolution de la participation des femmes dans les rédactions.

1.1. Les héritières d'un journalisme au féminin

Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas s'insèrent dans le parcours du journalisme au féminin qui depuis le XIXe siècle et jusqu'aux années 1960 et 1970 est jalonné par des générations successives de femmes, intellectuelles, institutrices et journalistes, d'abord inexpérimentées et ensuite plus professionnelles, déjouant les obstacles et préjugés en tout genre qui cependant persistent d'une époque à une autre. Dans cette perspective, qui échappe au catalogue et qui ne prétend pas à l'exhaustivité, des noms représentatifs d'un combat pour l'égalité et la justice surgiront et témoigneront de cette volonté de faire entendre leurs voix et leurs demandes, dans la grande presse ou dans des publications plus modestes (Ludec, 1992).

1.1.1. Les précurseures : les institutrices

Au XIXe siècle, les institutrices ouvrent la voie de l'émancipation qui passe d'abord par l'éducation. Dans un esprit positiviste et libéral, les réformes éducatives du gouvernement de Benito Juárez (1858-1872), offrent une place à l'éducation des filles, notamment la *Ley de Instrucción Pública* de décembre 1867 et ensuite l'ouverture des écoles secondaires (*Secundaria de Niñas*), pour les jeunes filles, en 1869, et de l'Ecole Normale (*Normal de Profesoras*) pour former les institutrices, en 1889. Ce nouveau cadre donne une formation à celles qui dirigeront ensuite des publications où elles exposeront les premières revendications féministes (González Jiménez, 2006 : 776). Le contenu littéraire des publications fait une place aux revendications politiques en faveur des femmes, que portent les hommes politiques qui encouragent l'éducation des filles (Hernández Carballido, 1986 et Domenella, 1991). Depuis le gouvernement libéral de Benito Juárez, les autorités ont favorisé l'éducation des femmes perçue comme un moyen de renforcer et d'améliorer le rôle traditionnel que la

société leur assignait : celui d'épouses et mères. C'est ce que traduit un ouvrage utilisé dans les écoles et collèges pour jeunes filles, intitulé *Economía e Higiene doméstica*, écrit par la professeure Florencia Atkinson, le Docteur Juan García Purón, et par Francisco Sellén et Eduardo Molina, publié par le Dr Appleton and Company en 1888 et réédité pour la sixième fois en 1912 :

[...] il est chaque jour plus urgent pour la femme de s'instruire pour ne pas tomber dans les erreurs de la tradition, pour repousser les préjugés qui sévissent à l'heure actuelle, et pour connaître tout ce qui doit contribuer à la bonne marche du foyer, à une alimentation adaptée et saine, au maintien de la santé et au développement de la morale, des goûts artistiques et de tout ce qui peut contribuer à l'épanouissement intellectuel de la famille²⁰.

Poursuivant la tradition libérale sur cet aspect, le président et dictateur Porfirio Díaz (1876-1911), à son tour, a montré une confiance illimitée dans l'éducation, élémentaire et supérieure, perçue comme le moteur du développement économique du pays. En même temps, la longue dictature du porfiriat a réprimé férocement la presse indépendante d'opposition porteuse des idées libérales, socialistes et anarchistes (Ruiz Castañeda, 1990 : 133). Le tableau ci-dessous montre les avancées et les fruits de cette volonté politique concernant l'éducation des filles. Le nombre d'élèves filles a été multiplié par 6,5 entre 1875 et 1910, dans les écoles primaires alors que celui des garçons n'a été multiplié que par 3 (Tableau n°1).

Tableau n°1
Ecoles et nombre d'inscriptions en primaire par sexe, dans le District Fédéral
(1875 et 1910)

Année	Ecoles	Elèves		Elèves filles (%)
		<i>Hombres</i>	<i>Femmes</i>	
1875	64	8 098	4 157	33.9
1910	338	25 641	26 439	50.7

Source : González Jiménez, 2006 : 778

²⁰ « [...] es más importante cada día el que la mujer se instruya para no caer en errores de la tradición, para rechazar algunas falsas ideas que reinan en los tiempos presentes, y para conocer todo aquello que debe contribuir a la tranquilidad del hogar, a la buena marcha de la casa, a proporcionar alimentación adecuada y sana, al mantenimiento de la salud y al desarrollo de la moral, del gusto artístico y de cuanto contribuya al desenvolvimiento intelectual de la familia. »

L'accès des femmes à l'éducation est le levier pour une participation accrue dans l'espace public où elles n'ont pas encore d'existence juridique. En 1876, sous la dictature de Porfirio Díaz, Dolores Jiménez y Muro, issue de la classe moyenne, institutrice et poète, fonde le bi-hebdomadaire *La Comuna*, dans lequel elle défend le droit de grève et les droits des femmes, en particulier des ouvrières. D'autres se font le porte-drapeau du combat pour le droit de vote, comme la journaliste espagnole installée au Mexique, Concepción Gimeno de Flaquer, à l'origine de l'hebdomadaire féminin *El Album de la Mujer*, qu'elle édite le temps de son séjour dans le pays (1883 – 1890). Elle osa déclarer que « la femme n'est pas seulement un utérus »²¹. La revendication pour le suffrage féminin est l'axe privilégié défendu par Laureana Wright de Kleinhans²², qui dirige l'hebdomadaire féministe *Violetas del Anáhuac* (1887- 1889), qui marque le journalisme au féminin de cette fin de siècle. L'égalité des droits entre les hommes et les femmes, l'éducation des femmes ainsi que la protection de l'enfance traversent de façon récurrente la publication. La directrice termine son premier éditorial, daté du 21 octobre 1888, en rendant hommage à Dolores Correa Zapata (1853–1924), autre figure emblématique de ce féminisme en formation. Féministe, poète, institutrice et ensuite professeure à l'Ecole Normale pour jeunes filles, créée en 1889, D. Correa Zapata plaidait pour un enseignement des sciences aux femmes, en ces termes ²³:

En présentant à nos lectrices ces quelques notes sur la vie et l'œuvre de cette combattante acharnée pour le progrès des femmes, nous souhaitons que ses vertus et son application fassent des émules chez nos compatriotes, qui comme elle, s'intéressent au progrès et à la culture de la femme mexicaine, faisant du présent un gage d'avenir²⁴.

²¹ « la mujer no es solamente un útero » (Urrutia, 1980).

²² L. Wright de Kleinhans, de père américain et de mère mexicaine, parlait plusieurs langues, ayant reçu une éducation exceptionnelle assurée par des professeurs particuliers, comme plusieurs de ses consœurs, au XIXe siècle. Elle publia en 1891 *La emancipación de la mujer*. Elle est l'auteure également d'une oeuvre posthume, biographique, intitulée *Mujeres notables mexicanas*, et éditée à l'occasion du Centenaire de l'Indépendance du Mexique, en deux volumes. (Urrutia, 2006 : 369).

²³ Voir « La mujer científica », *Violetas del Anáhuac*, Callejón del Espíritu Santo, México, Núm. 1, México, 1888; <<http://lyncis.dgsca.unam.mx/literaturasxix/revistas/violetas/v18.pdf>>

²⁴ « Al presentar a nuestras lectoras estos ligeros apuntes sobre la vida y obras de esta laboriosa sostenedora del adelanto femenil, deseamos que sus virtudes y su aplicación tengan muchas imitadoras entre nuestras compatriotas, que como ella, se interesan por el progreso y la cultura de la mujer mexicana, cediendo su presente al porvenir. » *Violetas del Anáhuac*, por Sra. Laureana Wright de K., Callejón del Espíritu Santo Núm. 1, México, 1888, <<http://lyncis.dgsca.unam.mx/literaturasxix/revistas/violetas/v142.pdf>> (Portrait en page de couverture).

Collaboratrice à ce même journal, Dolores Correa Zapata fonde, à son tour, le 14 février 1904, la première organisation féministe dans le DF, la *Sociedad Protectora de la Mujer* (Société Protectrice de la Femme) (SPM), en s'entourant d'un comité directeur composé de María A.Sandoval de Zarco (première avocate du pays), et de ses ex-élèves Esther Huidobro y Dolores Sotomayor, afin de « former une société féministe ». Elle crée en 1904 la revue *La Mujer Mexicana Revista mensual científico-literaria consagrada a la evolución y al perfeccionamiento de la mujer* (1904-1906), qui présente la Société Protectrice de la Femme à travers ce slogan : « Patria, Ciencia y Hogar » (« Patrie, Science et Foyer ») (n°3, mars 1905 : 2). La revue et la société bénéficient du soutien du vice-président de la République, le général Ramón Corral, qui leur offre une imprimerie (Cano, 2007 : 26). La Société tout comme la revue, adhèrent à un féminisme libéral fondé sur les idéaux de la Révolution française, de liberté et d'égalité. Ce poème intitulé *Feminismo* trace les frontières entre la tradition et la modernité :

¡¡ Alborada de soles inmortales	Que le féminisme soit dans notre belle patrie
Sea el feminismo en nuestra patria hermosa	L'aube de soleils immortels
Que eleve a la mujer, que la haga diosa,	Qu'il élève la femme, qu'il la fasse déesse,
Angel de paz y reina de su hogar !! ...	Ange de paix et reine de son foyer !!...

(*La Mujer Mexicana*, «FEMINISMO», n°4 avril 1905, p.5)

Ces premiers élans féministes ne considéraient pas la femme comme une personne autonome mais toujours par rapport à l'époux et aux enfants. Il reste un long chemin à parcourir et beaucoup d'esprits à convaincre, quand Dolores Correa publie un deuxième livre, *La Mujer en el hogar*, destiné aux élèves de l'Ecole Normale, où elle définit et défend le féminisme, cette fois avec une conviction objective et prosaïque (González Jiménez, 2006:786) :

Il existe encore des gens qui ignorent ce qu'est le féminisme et certains n'y voient ou font semblant d'y voir qu'une aberration ou une grotesque plaisanterie [...] Cependant, pour les honnêtes gens, le féminisme est le cri de la raison et de la conscience, il proclame la justice en ce sens où il consiste à élever la femme au niveau de son espèce, celui de l'espèce humaine²⁵. (Correa, 1906: 15-16)

²⁵ « Hay todavía quienes ignoren lo que es feminismo y hay también quienes vean ó finjan ver en él, una ridiculez, un disparate [...] No obstante entre la gente seria, el feminismo es el grito de la razón y de la conciencia, proclamando justicia, porque el feminismo consiste en levantar a la mujer al nivel de su especie, al de la especie humana. »

Selon Rosa María González Jiménez (2005), il s'agit là de la référence la plus ancienne identifiée, où une femme mexicaine emploie le terme féminisme²⁶ tout en le revendiquant. Précurseur de la perspective de genre, Dolores Correa remettait en question l'idée selon laquelle la nature détermine les capacités des femmes : « Ce sont des lois sociales et non naturelles qui ont confiné la femme dans une infériorité et une dépendance par rapport à l'homme²⁷. » (Correa, 1905: 288). Cette idée avait été développée par des auteurs d'origine européenne ou américaine, comme Mary Wollstonecraft²⁸ ou John Stuart Mill²⁹ dont les écrits étaient traduits et publiés dans la revue yucatèque, dirigée et écrite par des femmes³⁰, *La Siempreviva*, de Mérida, dès 1870. Ce furent les premières lectures de Dolores Correa et de ses consœurs sur la situation des femmes, complétées également par des textes de Flora Tristán³¹ et de Susan Brownell Anthony³². Dans le premier numéro de *Siempreviva*, qui sort en même temps que s'ouvre une nouvelle école pour filles (3 mai 1870), D. Correa Zapata veut mobiliser les femmes (Macías, 2002 : 81) :

Ecoutez attentivement : le moment est venu

Pour la femme d'ennobrir son nom !

Venez toutes, accourez, la *Siempreviva*

Réclame votre appui fervent...

Notre heure a sonné et commence aujourd'hui

²⁶ « El término FEMINISMO surgió primero en Francia (*féminisme*) y adoptado por Inglaterra a partir de 1890 (*feminism*) en sustitución de *womanism* ("mujerismo"). En España la palabra FEMINISMO aparece en la bibliografía en 1899, con el libro de Adolfo Posada: *Feminismo*, como así lo hace constar Aurora Díaz-Plaja en *La mujer y los libros*. » (Sau, 1981:107)

²⁷ « La mujer ha estado confinada a un puesto de inferioridad y dependencia respecto del hombre, por leyes sociales, no por leyes naturales. »

²⁸ Mary Wollstonecraft (1759-1797): auteure anglaise de *Vindication of the rights of Woman*, 1792. (*Vindicación de los derechos de la mujer*) (*Défense de droits de la femme*)

²⁹ John Stuart Mill, *Libertad. Gobierno representativo. Esclavitud femenina*. Madrid, Editorial Tecnos, 1965; 1ère édition, 1869.

³⁰ Gertrudis Tenorio Zavala, Rita Cetina Gutiérrez y Cristina Farfán, professeures, travaillaient à la promotion de l'éducation des filles.

³¹ Flora Tristán (Paris 1803-1844) : révolutionnaire française, d'origine franco-péruvienne. Elle défend les droits et les libertés des ouvriers et de la femme. Dans son livre *L'Unité ouvrière* (1843), elle élabore une internationale prolétaire, proche des idées des socialistes utopiques. (*Diccionario enciclopédico Grijalbo*, México, 1986).

³² Susan Brownell Anthony (1820-1906) : militante américaine des droits civiques. Elle joua un rôle central dans la lutte pour le suffrage des femmes aux Etats-Unis. (Lassalette-Carassou, 2009 : 158)

La régénérescence de la femme !³³

(*Siempreviva*, 3 mai 1870)

Les féministes mexicaines du XIXe siècle, issues des classes moyennes éclairées, informées du mouvement féministe international, écrivaient et se regroupaient autour d'un projet politique nourri par leur formation de professeures. D'autres féministes, de profession libérale, médecin ou avocat, étaient atypiques, dans un pays majoritairement catholique et conservateur face à la fonction sociale des femmes. La première directrice de *Violetas del Anáhuac*, Laureana Wright était spirite. Sa directrice littéraire Mateana Murguía de Avelayra s'était mariée trois fois. Une des collaboratrices, Rita Cetina, entretenait des relations avec la maçonnerie et Dolores Correa était protestante. (González Jiménez, 2006 : 791)

La presse ne leur accorda que peu de crédit et considéra avec légèreté et mépris ces premiers écrits féministes. Toutefois, ces féministes libérales avaient formé de jeunes générations qui allaient suivre leur pas pour l'émancipation des femmes.

1.1.2 Le journalisme comme extension du militantisme politique

L'entrée massive des femmes dans les écoles, comme conséquence de la politique libérale du XIXe siècle, crée des conditions propices à l'expression et à la participation des femmes dans la vie politique du pays secoué par la Révolution qui débute en 1910.

Représentative de la participation des femmes dans les luttes politiques, Hermila Galindo de Topete (n.1885-1954), institutrice dans la paisible ville de Torreón (Coahuila), s'engage, en 1911, à Mexico, aux côtés des opposants à la dictature de Porfirio Díaz, en adhérant au projet révolutionnaire de Francisco I. Madero. Son activisme politique lui vaut d'être nommée secrétaire particulière du gouverneur de l'Etat de Coahuila (1914), Venustiano Carranza, chef de l'armée constitutionnaliste (Hernández Carballido, 1986 : 99). Elle collabore au quotidien *El Pueblo*³⁴, en y publiant, le 20 avril 1915, un article intitulé « La femme forte », où elle expose les quatre points fondamentaux que son association féministe, du même nom, allait défendre :

³³ « Escuchen con atención: ¡ la hora llegó / de que la mujer ennoblezca su nombre! / Vengan, vengan todas, la *Siempreviva*/ Reclama su apoyo entusiasta... / ¡La hora llegó y comienza hoy / La regeneración de la mujer! »

³⁴ *El Pueblo* (1914-1916): l'état - major constitutionnaliste appuya financièrement ce journal dans son entreprise de prosélytisme. (Ruiz Castañeda, 1990 : 198).

1. Consolider l'idéal féministe dans la vie moderne
2. Acquérir la culture féministe qui favorise le développement intellectuel et la régénérescence physique de la femme contemporaine.
3. Acquérir des connaissances en matière d'hygiène publique et domestique afin d'embellir la vie grâce au bon goût féminin.
4. Populariser et multiplier les centres féministes pour étendre la solidarité entre les femmes qui aspirent à leur propre autonomie³⁵.

(“La mujer fuerte”, *El Pueblo*, México, 20 de abril de 1915, p.1)

Cette profession de foi féministe plaide pour une libération des corps et des esprits (2) tout en montrant une confiance sans borne en une féminité intrinsèquement positive (3) et en une solidarité féminine bienveillante et allant de soi (4). Selon Hermila Galindo, la révolution était un moment idéal pour travailler à l'émancipation des femmes qui passe, d'abord et toujours par l'éducation, véritable arme contre les préjugés et croyances de toutes sortes, comme elle affirme dans un article publié, toujours dans *El Pueblo*, le 18 avril 1915 et intitulé « Les femmes à la cuisine » :

L'un des vices de notre société consiste dans le fait que la majorité des femmes ne se consacre qu'à la cuisine ; elles ont complètement abandonné leur culture et sans culture, elles sont sous l'emprise de la superstition, de l'erreur et du fanatisme ; elles ont toujours fait appel au curé pour les guider en pensant qu'il était inspiré de Dieu et elles ont glissé dans le cœur de leurs enfants la superstition, l'erreur et le fanatisme³⁶.

(«Las mujeres a la cocina», *El Pueblo*, México, 18 de abril de 1915, p.1)

Hermila Galindo fonde, le 15 septembre 1916, son hebdomadaire, *La Mujer Moderna*, où elle demande le droit de vote. Féministe et laïque, « elle y attaqua ouvertement le pouvoir ecclésiastique qui contribue à la subordination des femmes et encouragea l'éducation sexuelle dans les écoles publiques. »³⁷ (Cervantes, 2007)

³⁵ « 1. Consolidar el ideal femenino en la vida moderna.

2. Adquirir la cultura feminista que fomenta el desarrollo intelectual y la regeneración física de la mujer contemporánea.

3. Adquirir conocimiento de higiene pública e higiene doméstica para lograr el embellecimiento de la vida por el buen gusto femenino.

4. Popularizar y propagar los centros feministas para extender la solidaridad entre las mujeres que aspiren a su propia autonomía.»

³⁶ « Uno de los vicios de nuestra sociedad consiste en que la mayoría de las mujeres sólo se han dedicado a la cocina; han dejado en abandono absoluto su cultura y careciendo de ésta, han sido presas de la superstición, del error y del fanatismo; han recurrido siempre al sacerdote para que las dirija creyéndolo el inspirado por Dios y han infiltrado en el corazón de sus hijos la superstición, el error y el fanatismo. »

³⁷ « en sus páginas atacó abiertamente al poder eclesiástico por su contribución ideológica en la subyugación

Malgré les manifestations féministes, comme les deux Congrès féministes dans le Yucatán en janvier et décembre 1916 et, malgré surtout la victoire des constitutionnalistes, la nouvelle Constitution de 1917 n'inclut pas le droit de vote aux femmes.

Il faut toutefois préciser que le caractère progressiste des événements organisés dans l'Etat du Yucatán, Etat particulièrement archaïque, trouve son origine dans ses deux gouverneurs successifs, le général Salvador Alvarado (1915-1918) et ensuite Felipe Carrillo Puerto (1918-1922), qui se sont proclamés socialistes et ont fait adopter une série de mesures très progressistes, notamment en matière d'emploi, dans l'administration publique et dans le secteur domestique (Macías, 1985: 331 et Paoli et Montalvo, 1980).

À cette même époque donc, pour contrecarrer les idées et initiatives libérales qui prenaient corps dans l'Etat du Yucatan, précisément autour de l'éducation et la libération des femmes, qui passait par le droit de vote et la planification familiale, le journal *Excelsior*, fondé en 1917 et dirigé par Rafael Alducín, lance une campagne contre ces femmes « dénaturées » en proposant, en 1922, la célébration de la fête des mères, le 10 mai, avec l'appui du Ministère de l'Education (*Secretaría de Educación Pública*, SEP) et l'Eglise catholique. La création de cette date commémorative fut une mesure politique pour sauvegarder, selon *Excelsior*, « notre morale sociale » mise en danger par la circulation d'une brochure, jugée « criminelle », “ La boussole du foyer” (*La Brújula del Hogar*), écrite par Margarita Sanger et qui donnait des conseils aux femmes afin d'éviter des grossesses non désirées. C'est encore *Excelsior* qui proposa la construction d'un monument à la mère, en 1932. (Acevedo, 1982)

Selon l'historienne Gabriela Cano (2006 : 536), dans les années post-révolutionnaires, le vote féminin suscitait une forte inquiétude, voire un affolement : on craignait que les femmes, en prenant place dans la vie politique, abandonnent complètement leurs tâches domestiques et maternelles, pour s'intéresser seulement aux questions politiques. Cela bouleverserait la famille et surviendrait alors le chaos social. De plus, le suffrage féminin était aussi perçu comme une menace pour l'identité nationale : il pervertirait les valeurs de docilité et de soumission que le discours nationaliste post-révolutionnaire proclamait comme les caractéristiques de la femme mexicaine idéale. (Ruiz Martínez, 2001 : 55-86).

Durant cette période post-révolutionnaire, apparaissent les grandes entreprises de presse. Le quotidien *El Universal*, créé le 1^{er} octobre 1916, inaugure cette presse moderne dont l'industrialisation avait commencé sous la dictature de Porfirio Díaz (Ruiz Castañeda, 1990 : 235 et 211). L'information concernant les femmes est reléguée au genre le moins noble,

de las mujeres y promovió la educación sexual en escuelas públicas. »

comme le carnet mondain ou aux pages dites féminines consacrées à la maison ou plus largement aux thèmes domestiques. Toutefois, la nomination de María Luisa Ros, membre du *Consejo feminista mexicano*, à la direction générale des bibliothèques et du quotidien *El Universal Ilustrado*, en 1919, mérite d'être signalée (Chávez Carapia, 2004: 35).

Sous la présidence d'Álvaro Obregón (1920-1924), le mouvement vasconceliste encourage pleinement la participation des femmes dans la vie économique et politique du pays dans un vaste projet d'éducation populaire de type nationaliste dans tout le pays, défini en ces termes :

Le vasconcelisme fut un mouvement urbain, appuyé par les secteurs des classes moyennes (les cadres, les intellectuels, les étudiants). Il plaidait principalement pour une plus grande démocratisation de la vie politique et combattait l'idée d'un Etat autoritaire [...] Il luttait [...] pour le suffrage féminin, la moralisation de l'administration publique, le développement de l'éducation nationale. Sur le plan politique il défendait surtout l'implantation du régime parlementaire³⁸. (López Villafañe, 1999 : 161)

A l'origine de ce mouvement, se trouve José Vasconcelos, homme politique, penseur et écrivain, qui s'est engagé dès la première heure dans la lutte révolutionnaire auprès de Francisco I. Madero. J. Vasconcelos collabora au journal *El Antirreeleccionista*, dirigé par Félix F. Palavicini, avant d'être nommé à la tête du Ministère de l'Education Nationale (*Secretaría de Educación Pública, SEP*), créé en 1921 par Alvaro Obregón. Dans ses campagnes éducatives, au début des années 1920, José Vasconcelos a envoyé dans les provinces, des brigades, composées en majorité de femmes : des professeures, des assistantes sociales et culturelles, convaincues du pouvoir émancipateur de l'alphabet (Cano, 2007 :34). Parmi elles, on distingue des femmes comme l'écrivaine chilienne Gabriela Mistral et la féministe mexicaine, Elena Torres (Millán, 1975 : 167). Elena Torres participa, avec Refugio García, à la fondation du Parti Communiste en 1919. Elles fondent, également en 1919, le *Consejo feminista mexicano*, une instance nationale dotée d'un organe de presse : *La Mujer Mexicana* . L'objectif de la publication est de donner une orientation socialiste au féminisme mexicain.

³⁸ « El vasconcelismo fue un movimiento [...] típicamente urbano y apoyado sobre todo por sectores medios (profesionistas, estudiantes, intelectuales, etc.); su objetivo principal era una mayor democratización de la vida política y combatía la idea de un estado autoritario [...]. El vasconcelismo luchaba por principios tales como [...] el sufragio femenino, la moralización de la administración política, un mayor impulso a la educación nacional y, sobre todo, en el aspecto político postulaba la implantación del régimen parlamentario. »

Durant cette décennie de reconstruction post-révolutionnaire, les femmes sont rentrées en force dans le secteur académique, grâce à l'action de José Vasconcelos, bien que très conservateur, car il les voyait installées dans une « maternité spirituelle » (Chávez Carapia, 2004: 35). Cet élan culturel dans la lignée révolutionnaire et nationaliste se poursuivra, en particulier sous la présidence de Lázaro Cárdenas (1934-1940), grand organisateur de l'Etat social. Le président Cárdenas a demandé au Congrès, en 1937, de réformer la Constitution afin d'accorder le droit de vote aux femmes. Selon la journaliste María Ríos Cárdenas³⁹, cette proposition a permis que les actions des suffragettes cessent d'être perçues comme des actes ridicules de neurasthénie aigüe, des démonstrations viriles et soient reconnues comme des demandes respectables (Ríos Cárdenas, 1942 : 158). Cependant, durant cette présidence, sous laquelle ont vu le jour de nombreuses publications, comme *Mujer Nueva* (1936), ainsi que le Front Unique pour les Droits de la Femme (*Frente Unico Pro Derechos de la Mujer*, FUPDM), créé en 1935, le vœu présidentiel n'a pas abouti à la publication finale dans le *Journal Officiel*, à cause d'irrégularités inhabituelles. Les vœux des féministes restèrent lettre morte. (Cano, 2006 : 546)

Cet échec pour l'obtention du droit de vote a soulevé de vives protestations chez la journaliste Elvira Vargas (1906-1967), connue dans les rédactions pour son franc parler. Elvira Vargas suscitait chez ses confrères, à la fois de l'admiration et de la crainte. Elle n'hésita pas à interroger le président Lázaro Cárdenas précisément sur l'obtention du droit de vote pour les femmes qui tardait à venir en lui reprochant de considérer les femmes comme des mineures. Une autre journaliste Adelina Zendejas, contemporaine d'Elvira Vargas, a dénoncé cet ostracisme dont Elvira Vargas était victime : « [C]es maudits commentateurs n'en parlaient pas parce qu'elle était très révolutionnaire, ils disaient qu'elle était très audacieuse, parce qu'elle disait les choses très clairement⁴⁰. » (García Flores, 1976: 73). Reporter à *El Nacional* (1931), plus tard à *El Universal*, et à *Novedades* (1959), Elvira Vargas s'est fait une place dans le monde journalistique. Fille de mineur et de paysanne, ses préoccupations sociales l'ont amené à écrire sur les conditions de travail des ouvriers et des ouvrières,

³⁹ María Ríos Cárdenas dirige la revue mensuelle *Mujer. Periódico independiente para la elevación moral e intelectual de la mujer* (1926-1929), elle a appartenu à l'*Ateneo Mexicano de mujeres*, une organisation qui regroupait des femmes écrivains, artistes, journalistes, des intellectuelles et des professeures connues, qui ont défendu les droits politiques de la femme mexicaine. (Macías, 2002)

⁴⁰ « [...] Elvira Vargas [...] a la que no mencionan los malditos comentaristas porque ella era muy revolucionaria, decían que era muy aventada, porque planteaba las cosas claramente. »

notamment dans l'industrie du pétrole, et aussi sur la vie des Indiens de l'Etat du Chiapas (Cervantes, 2003).

La question du droit de vote pour les femmes reste donc entière à la fin de la période révolutionnaire cardéniste. Les années 1940 signifient, pour le Mexique, le retour au pouvoir de secteurs conservateurs, avec les présidents Manuel Ávila Camacho, en 1940 et Miguel Alemán en 1946. En 1943, comme le souligne l'historienne Gabriela Cano : « Octavio Véjar Vázquez, Ministre de l'Education nationale du gouvernement de Manuel Ávila Camacho, lance un appel aux femmes pour qu'elles retournent au foyer⁴¹ » (Cano, 2007 : 46). Il faut attendre 1947 pour que le nouveau président élu, toujours issu du PRI, Miguel Alemán Valdés, tienne sa promesse de campagne : accorder aux femmes le droit de vote aux élections municipales. Cette fois le texte est bien publié au *Journal Officiel* le 12 février (Cano, 2007 : 48). Un an plus tard, le couple présidentiel inaugure le Monument à la Mère, « celle qui nous a aimés avant de nous connaître »⁴², construit à Mexico dans le Parc Sullivan, le 10 mai 1948. Il manquait encore une étape pour accéder au droit de vote, que franchit le gouvernement d'Adolfo Ruiz Cortines (1952-1958) : le droit de vote et d'être éligible est publié au *Journal Officiel* le 17 octobre 1953. Au sein de ce gouvernement, les Mexicaines ont une représentante, Hermila Galindo, qui fut la première députée mexicaine (Cervantes, 2007). Il est vrai que sur le plan international, notamment en Amérique latine, nombre de pays avaient déjà accordé le droit de vote aux femmes, perçu comme un signe démocratique et le Mexique ne voulait pas offrir une image rétrograde (Tuñón, 2006 : 187). Le régime montrait un visage progressiste tout en engrangeant une victoire politique.

En 1958, les femmes votent pour la première fois, lors des élections présidentielles que remporte encore le candidat du PRI, Adolfo López Mateos. La victoire revient à une « citoyenneté maternaliste »⁴³, basée sur la différence des sexes. Cette citoyenneté de la différence supplante un discours égalitaire et s'entend comme l'extension à la sphère politique des rôles sociaux de mère et d'épouse et des qualités subjectives associées à la

41 « Octavio Véjar Vázquez, secretario de Educación Pública del gobierno de Manuel Ávila Camacho, hace un llamado para que las mujeres regresen al hogar. »

42 « a la que nos amó antes de conocernos. »

43 « Nous désignons par ce terme [« maternalisme »] l'idéologie et les discours qui exaltent la capacité des femmes d'être mères et qui entendent appliquer à la société tout entière les valeurs rattachées au rôle de mère, soit les valeurs morales, nourricières et de bien-être », in Seth Koven et Sonya Michel, « Womanly Duties : Maternalist Politics and the Origins of Welfare States in France, Germany, Great Britain, and the United States, 1880-1920 », *American Historical Review*, 95, 4: 1076-1114, 1990 et *Mothers of a New World. Maternalist Politics and the Origins of Welfare States*. New York, Routledge, 1993, cit par Toupin, 1998:2.

maternité ou comme une politisation des fonctions « essentielles » de la femme. Il en résulte « une citoyenneté politique masculine et une citoyenneté sociale féminine fondée sur le féminisme maternel⁴⁴ » (Nash, 2004 : 112-113). Cette conception conservatrice s'est imposée au Mexique après la Deuxième Guerre mondiale, à un moment où le gouvernement et l'opinion publique laissaient derrière eux un pays rural, celui de la Révolution mexicaine, pour promouvoir une croissance économique fondée sur l'industrie et l'urbanisation (Cano, 2006 : 537). La porte-parole de cette rhétorique fut Amalia Castillo Ledón, habile politique et porte-drapeau du suffragisme dans sa dernière étape. Elle plaidait pour un « féminisme féminin ». Figure médiatique, célébrée par la presse, elle a créé un style de « femme publique féminine », d'une élégance cosmopolite en accord avec les aspirations d'une classe moyenne dont le pouvoir d'achat croissait, à cette époque de prospérité économique et de stabilité politique. Elle fut la première femme à occuper un poste au gouvernement, en 1958, comme secrétaire à la culture. (Cano, 2006 : 547)

1.1.3. Les premières journalistes professionnelles

Les revendications politiques allaient de pair avec les droits sociaux des femmes et en particulier des femmes salariées et sont défendues par des journalistes, à la fois écrivaines et/ou militantes politiques, comme María Ríó Cárdenas, Adelina Zendejas ou encore Adela Santacilla Formoso de Obregón et Amalia Caballero de Castilla Ledón, ainsi que Magdalena Mondragón (García Jordán, 1996 : 530).

La première moitié du XXe siècle voit apparaître la première génération de femmes avec une carrière de journaliste. Magdalena Mondragón (1913-1989), s'est distinguée de par son rôle pionnier dans la presse quotidienne nationale, où elle a assumé successivement différents postes et gravi tous les échelons. D'abord reporter aux affaires criminelles, au journal *La Prensa*⁴⁵, elle devient, en 1950, directrice du journal *La Prensa Gráfica*, après avoir été correspondante de *Excelsior*, *El Universal*, et de *La Opinión* de Los Angeles, en Californie. Journaliste politique, elle a défendu, en particulier sous la présidence de A. Ruiz Cortines, le droit de vote des femmes. « En 1952, quand le Parti Révolutionnaire Institutionnel fonde le journal *Sólo para ellas*, Magdalena est appelée à sa direction où elle contribue à conquérir,

⁴⁴ « [...] una ciudadanía política masculina y una ciudadanía social femenina fundamentada en el feminismo maternal. »

⁴⁵ *La Prensa*, San Antonio, Texas (1913): Un des plus gros tirages mexicains en circulation aux Etats-Unis. (Ruiz Castañeda, 1990 : 214)

pour les Mexicaines, la citoyenneté féminine⁴⁶ » (Cervantes, 2003). Elle restera six ans à la tête de ce journal « où l'on traitait de tous les thèmes d'actualité, sauf de conseils de beauté⁴⁷. » (Martínez, 2005 : 235)

Des femmes, institutrices, journalistes, depuis le XIXe siècle, se sont efforcées de déstabiliser les discours hégémoniques masculins pour être considérées comme des citoyennes à part entière. Elles participent ainsi à la modernisation des institutions et à la démocratisation de la société à l'image de ces nombreux journalistes qui avaient participé à la révolution et qui s'étaient exprimés dans la presse, et qui ont ensuite participé au Congrès de Querétaro (1/12/1916- 31/01/1917), à l'origine des articles fondamentaux de la Constitution de 1917, relatifs à l'éducation (art.3°), à la place de l'Eglise (art.130°), l'organisation du travail (art.123°) et la question agraire (art.27°) (Ruiz Castañeda, 1990 :178).

Le travail journalistique, de par sa fonction politique et pédagogique, peut contribuer à changer les rapports entre les hommes et les femmes, selon les paroles de la journaliste Adelina Zendejas :

Etre journaliste, ce n'est pas seulement informer, éduquer, commenter ou critiquer, c'est surtout forger la conscience citoyenne et l'opinion publique... Je ne pourrais pas terminer ces lignes sans revenir à mon obsession constante : éduquer⁴⁸. (Hernández Telles, 2001: 75)

Des femmes politiquement engagées fondent leur journal ou bien écrivent des articles pour intervenir dans les débats de leur temps. Leur activité, aussi minoritaire soit-elle, nous renseigne sur le rôle que la presse a pu jouer pour celles qui aspiraient à se faire reconnaître comme citoyennes, alors qu'elles étaient exclues de la vie politique. Il faudra attendre les années soixante pour voir « réapparaître » le féminisme sur la scène publique. De fait, les principales revendications depuis le XIXe siècle ont porté leurs fruits : le droit à l'éducation, laïque, dès 1833 ; l'égalité entre les hommes et les femmes en matière de salaire, une protection à la maternité et à l'enfant et le droit au divorce, stipulés dans la Constitution de 1917. Dans le District fédéral, le Code civil, inspiré du Code Napoléon, est modifié en 1928 :

⁴⁶ « En 1952, cuando el Partido Revolucionario Institucional funda el periódico *Sólo Para Ellas*, Magdalena es llamada para que lo dirija y con ello contribuye a la conquista de la ciudadanía femenina en México; [...]»

⁴⁷ « [...] en él se trataban todos los temas de actualidad, menos recetas de belleza. »

⁴⁸ « El oficio no sólo es informar, instruir, comentar o criticar, es sobre todo, forjar la conciencia ciudadana y la opinión pública...No podría terminar estas líneas sin volver a mi obsesión constante: educar. »

il accorde l'autorité parentale à l'épouse et supprime les différences juridiques entre les enfants légitimes et les enfants naturels. Même si la femme doit encore demander l'autorisation à son mari pour avoir une activité rémunérée, ce code est un progrès. Le droit de vote sera le dernier point du programme, accordé en 1953. Lors des élections présidentielles de 1958, qui portent au pouvoir le candidat priiste Adolfo López Mateos, la plupart des partis politiques ont fait l'éloge de l'abnégation chez la femme mexicaine, trait central de l'identité nationale mexicaine, tandis qu'ils négligeaient de mentionner les droits individuels ou ceux des femmes salariées, en ville ou à la campagne (Tuñón, 2002 : 121).

1.1.4. Presse alternative et presse commerciale : la diffusion du féminisme

Dans les années 1970, les féministes de la « nouvelle vague » ont éloigné de leurs préoccupations la citoyenneté politique et le suffrage féminin. Nourries des idéaux de la Révolution cubaine, de la contre-culture, de la libération sexuelle, du mouvement étudiant de 68, et surtout du féminisme international, les nouvelles féministes s'appliquent à dénoncer les discriminations envers les femmes, qui persistent malgré l'égalité juridique entre les sexes. Par ailleurs, elles remettent en cause les rôles sociaux et les codes identitaires rigides attachés au féminin et au masculin dont la majorité des suffragistes s'était accommodé. Elles combattent en particulier le stéréotype de la mère soumise et nationaliste, au centre des manifestations qui se déroulent dans la ville de Mexico autour de la dépénalisation de l'avortement, en particulier le 10 mai, jour de la fête des mères (Cano, 2006 : 548). C'est le moment où surgissent à Mexico les premières publications féministes, entre autres la revue trimestrielle et thématique, *Fem* (1976), une référence dans toute l'Amérique latine, et des journaux éphémères, comme *La Revuelta* (1976-1978) et *Cihuat* (1977- 1978). Cette presse alternative, dont nous ne reportons ici qu'un petit échantillon, a du mal à survivre, à cause des coûts de production et les difficultés de distribution, le travail épuisant de l'engagement militant, bénévole. Les féministes trouveront d'autres canaux de diffusion que sont les grands quotidiens nationaux. La grande presse accueille dans ses rédactions des féministes ou des intellectuelles, des femmes concernées et intéressées par les débats autour de la situation des femmes mais en leur réservant des espaces plus ou moins prestigieux. Rares étaient celles qui couvraient l'information politique et économique. Cependant, dans les années 60, Adelina Zendejas (1909- 1993), au quotidien *El Día*, fut une exception.

Adelina Zendejas, professeure, journaliste et militante politique communiste, symbolise par son engagement, l'écriture militante dans la presse quotidienne. Sa trajectoire est étroitement liée au Parti Communiste Mexicain (PCM), où elle entre en 1937, et aux luttes ouvrières. Son activisme politique, en particulier pour réclamer le droit de vote, lui a valu quelques déboires, comme elle le raconte : « [...] parfois on rassemblait 300 femmes et on avançait en file trois par trois, on nous recevait, sur le Zocalo avec des morceaux de pastèque, des œufs pourris et des tomates [...]»⁴⁹. » (Hernández Telles, 2001: 70). Elle fonde sa conception du féminisme contre le modèle de la famille patriarcale, idéalisée depuis la période postrévolutionnaire :

...il y a une grande inquiétude dans certains secteurs, non pas pour un féminisme « sans soutien-gorge » qui recherche seulement la liberté d'aimer, mais associée aux droits, non pas un féminisme qui considère l'homme comme un truand, mais qui vise à mettre en échec le machisme qui reflète un esprit fasciste et féodal. [...] si nous n'arrivons pas à transformer la société nous ne réussirons jamais la libération de la femme.⁵⁰ (García Flores, 1976: 69-76)

C'est dans cette perspective qu'elle écrit dans le quotidien *El Día*, où elle analyse la situation des femmes au Mexique et sous d'autres latitudes, tout en servant d'exemple aux jeunes journalistes. Ce journal, créé en 1962, par Enrique Ramírez y Ramírez, se définit lui-même comme le « porte-parole du peuple mexicain » (*El Día, vocero del pueblo mexicano*). Adelina Zendejas y écrit, dans la rubrique « Elles et la Vie » (« Ellas y la vida »), sous le pseudonyme de Yolia, tout d'abord en page 2 du journal, dans la rubrique nationale (*Sección Nacional*), la plus importante, sans toutefois se maintenir de façon régulière. Elle y restera jusqu'en 1980, avec une fréquence variable, une fois par semaine, par quinzaine, voire une fois par mois, sans raison objective (García Flores, 1976). Le quotidien *El Día* a offert une information diversifiée sur les femmes, en quittant les sentiers battus, et a aussi contribué à former des journalistes, des reporters comme Sara Lovera, Carmen de La Vega, Ernestina Hernández, Yoloxóchitl Casa, Rosa Rojas, ou encore Socorro Díaz, qui en devint la directrice à la mort du directeur en 1980 (Hernández Telles, 2001 : 91). A. Zendejas collabore

⁴⁹ « [...] a veces juntábamos 300 mujeres y las formábamos de tres en tres y nos recibían en el Zócalo con pedazos de cáscara de sandía, con huevos podridos y jitomates [...]»

⁵⁰ «... hay una gran inquietud en determinados sectores no por el feminismo de “tira el brassiere”, que busca sólo la libertad de amar, ésa viene condicionada a los derechos, no al feminismo que considera que el hombre es un truhán, sino para derrotar al machismo que es el representante del fascismo, es el feudalismo [...] si no lográbamos la transformación de la sociedad no íbamos a lograr nunca la liberación de la mujer ».

également aux quotidiens *El Nacional*, organe du PRI, *El Universal Gráfico* (1925-1929), *El Universal*, *Excélsior* (1983), *El Popular*⁵¹. Cependant, elle n'occupe plus la place de choix que lui réservait *El Día* ; dans *Excélsior*, elle écrit dans la Section B et une fois par semaine.

Dans les années 1960, la tendance, au sein des grands journaux, comme *El Universal* o *El Nacional* est de confier les pages sociales et culturelles aux femmes journalistes (Valles Ruiz, 2006 : 140). Ainsi, Esperanza Brito commence à écrire dans *Novedades para el Hogar* en 1963, Elena Poniatowska dans *Excélsior*, en 1954, et dans les années 1970, dans le quotidien *Novedades*. Pionnières dans les années 1960 quand elles ont débuté dans la presse de la capitale, elles ont ouvert la voie à celles qui arriveront dans les années 1970 et qui écriront sur les femmes sans toujours se définir comme féministes :

Ángeles Mastretta, [était] à *Últimas Noticias*, également Rosario Castellanos⁵² et María Antonieta Rascón, à *Excélsior*, [...]. Elena Urrutia écrivait pour *unomásuno* [...]. Ensuite à *El Universal*, quand est arrivée Marta Lamas, [en 1977], les portes étaient déjà ouvertes⁵³. (Entr. E. Brito: 2005).

La carrière journalistique accueille de plus en plus de femmes entre 1960 et 1970, comme en témoigne Socorro Díaz, directrice de *El Día* : « Dans les années 1960, le pourcentage de femmes dans le journalisme était de 30%, ce qui était très élevé. Dans les années 1970, près de 70% des étudiants inscrits dans mes cours de journalisme à la UNAM étaient des femmes⁵⁴. » (Egan, 1993 : 283). Ces collaborations changent le contenu et le langage des journaux.

Elles sont récompensées de leur talent par des prix prestigieux : Elena Poniatowska reçoit, du président J. López Portillo, le Prix national du journalisme le 7 juin 1978, jour de la liberté de la presse. Un article de Marta Lamas (n°29, *El Universal*, 13/06/1978) rend compte, non sans admiration, du travail monumental qu'Elena Poniatowska, « une des femmes les

⁵¹ *El Popular* (1938-1961) : Fondé et dirigé par Vicente Lombardo Toledano. (Ruiz Castañeda, 1990 : 229)

⁵² Les écrits journalistiques de Rosario Castellanos sont publiés en trois volumes, sous le titre *Mujer de palabras. Artículos rescatados de Rosario Castellanos*, par Andrea Reyes, Ed. Conaculta, Lecturas mexicanas, cuarta serie, Vol 1, 609 p. et vol.2 429 p. 2004, vol.3 717 p., 2006. R. Castellanos a collaboré pendant 10 ans au journal *Excélsior*, entre 1963 et 1973.

⁵³ « Ángeles Mastretta, estaba en *Últimas Noticias*, de *Excélsior*, también Rosario Castellanos, y María Antonieta Rascón, en *Excélsior* [...] Elena Urrutia escribía para *unomásuno* [...]. Después en *El Universal*, cuando llegó Marta Lamas, ya las puertas estaban abiertas. »

⁵⁴ « En mi momento, en los años sesenta, el porcentaje de mujeres en el periodismo era 30 por ciento, lo cual era muy alto. En los años setenta, alrededor de 70 por ciento de los estudiantes en las clases de periodismo que yo daba en la Universidad Nacional Autónoma de México eran mujeres. »

plus intelligentes et courageuses de ce pays »⁵⁵, a réalisé dans les quotidiens nationaux. En effet, celle-ci a publié à *Excelsior*, en 1954, 365 interviews, dans la rubrique *Sociales*. A *Novedades*, en 1955, elle a signé « six interviews, deux chroniques et un reportage par semaine ». En 1978 « elle y publie une interview hebdomadaire »⁵⁶. Marta Lamas, qui apprend le métier, souligne les techniques d'interview d'E.Poniatowka qui « avec candeur pose des questions scabreuses. [...] Elena enregistre tous les signes de la communication non verbale de ses invités, à partir de choses insignifiantes, elle nous offre un profil psychologique.⁵⁷ » (n°29, M.Lamas, *El Universal*, 13/06/1978). Elle souligne par ailleurs son engagement politique en faveur des démunis, son intérêt pour les gens de la rue (« serés 'comunes y corrientes' ») et son intégrité intellectuelle. Elle refusa le prix qui lui était décerné pour son livre *La Noche de Tlatelolco*, publié en 1971, aux éditions ERA. Ce livre recueille les témoignages, accompagnés de photos, de ceux qui ont participé au mouvement étudiant de 1968 qui s'est terminé dans un bain de sang. De son côté, Elena Urrutia interviewe également Elena Poniatowska, lors de la remise du prix (n°11, E.Urrutia, *unomásuno*, 12/06/1978). Compte tenu du style familial, il s'agit plutôt d'une discussion entre deux amies, elles sont de la même génération, toutes deux « fans de Monsi », diminutif de l'écrivain Carlos Monsiváis et elles partagent le même réseau de connaissances. Aux côtés d'Elena Urrutia, dans le supplément culturel *La Onda*, de *Novedades*, intervenaient également Margarita García Flores, en 1975, et Alaíde Foppa, en 1976, toutes les trois à l'origine du projet de la revue féministe *Fem*. Esperanza Brito fait état de la présence remarquée des féministes dans la presse, en déclarant :

Nous couvriions pratiquement tous les journaux et revues et ainsi les femmes nous lisaient plus ; on ne pouvait pas abandonner la presse commerciale et traditionnelle ; nous devons y conserver une place pour que les femmes sachent ce que nous faisons, nous les féministes⁵⁸. (Inclán Perea, 1989 : 101)

⁵⁵ « una de las mujeres más inteligentes y valientes de este país. »

⁵⁶ « En 1955 se cambia al periódico *Novedades*, donde empieza publicando 6 entrevistas, 2 crónicas y un reportaje a la semana. [...] Actualmente en *Novedades* publica, a la semana, una entrevista larga en tres partes. »

⁵⁷ « pregunta con candor cuestiones escabrosas. [...] Elena registra todos los signos de la comunicación no verbal de sus entrevistados, a partir de cosas "insignificantes", nos ofrece un perfil psicológico. »

⁵⁸ « Teníamos prácticamente cubiertos todos los periódicos y revistas y así nos leían más mujeres ; lo que no podíamos hacer era abandonar la prensa comercial y tradicional; teníamos que seguir incidiendo ahí, para que más mujeres supieran los que estábamos haciendo las feministas. »

Des journalistes sont devenues féministes en écrivant sur les femmes, comme Adelina Zendejas, et des féministes ont fait du journalisme leur métier, comme Esperanza Brito et Marta Lamas, et dans une moindre mesure Elena Urrutia, plus ancrée dans le monde académique. Les expériences des unes et des autres apportent une réponse à la question de savoir s'il existe un journalisme féminin et un journalisme masculin en révélant finalement qu'il existe plutôt un journalisme que l'on pourrait définir comme patriarcal⁵⁹ qu'il faut féminiser en gagnant des espaces, en changeant les structures et le point de vue et en abordant des sujets souvent absents des colonnes des grands journaux. Rosario Castellanos exigeait de l'audace : « Rosario Castellanos, qui n'était pas féministe, écrivait sur la situation de la femme, sa soumission et elle nous houspillait, elle disait que nous ressemblions à des mules soumises qui tournaient autour d'un moulin⁶⁰. » (Entr. E. Brito : 2005). Elena Poniatowska ne croit pas plus à un journalisme féminin mais elle reconnaît toutefois, avec humour :

Bien sûr je m'intéresse à des choses qui n'intéressent pas les hommes et je décris des situations que d'autres n'écriraient pas. Quand on veut me flatter, on me dit que j'écris comme un homme, que je porte vraiment la culotte⁶¹. (n°11, E.Urrutia, *unomásuno*, 12/06/1978)

De la même façon, elle ne croit pas vraiment à une écriture féminine mais cependant elle avoue que « les livres qu'écrivait Julieta Campos, jamais un homme ne pourrait les écrire⁶². » (n°11, E.Urrutia, *unomásuno*, 12/06/1978).

Cette rapide rétrospective donne quelques clefs pour mesurer l'action des femmes, depuis le XIXe siècle, dans la construction de la citoyenneté qui passe par l'égalité juridique, fondée elle-même sur l'accès à l'éducation. Ces demandes, formulées dans divers organes de presse, s'inscrivent dans un contexte national, voire nationaliste, mais prennent aussi une dimension internationale, les Mexicaines se nourrissant de la pensée féministe européenne et américaine. Elles s'enracinent dans la réalité locale selon un idéal de la femme issu de la Révolution, qui

⁵⁹ L'adjectif patriarcal renvoie au patriarcat qui, avec la « deuxième vague du féminisme » des années 1970 « désigne une formation sociale où les hommes détiennent le pouvoir, ou encore, plus simplement : le pouvoir des hommes. » (Hirata, 2000 : 141)

⁶⁰ « Rosario Castellanos, que no era feminista, sí escribía sobre la sujeción de la mujer, nos regañaba, decía que parecíamos mulas dando vuelta al molino, amarradas, pero ella no se reclamaba feminista. De todos modos, le impactaba la situación de la mujer y entonces escribía sobre eso ».

⁶¹ « Claro que yo me fijo en cosas en las que los hombres no se fijan y describo situaciones que otros no describirían. Cuando me quieren halagar me dicen que escribo como un hombre, que tengo muchos pantalones».

⁶² « los libros que escribe Julieta Campos no los podría escribir un hombre. »

se niche dans un courant maternaliste (appelé aussi féminisme domestique, social, relationnel, de la différence), au détriment d'un courant égalitaire au sein du féminisme. Cette perspective maternaliste se manifeste sous la plume d'Esperanza Brito, dans les années 1960, dans le quotidien *Novedades*. Elle s'atténue au fil des ans au profit d'une défense récurrente de l'égalité, dans les années 1970, dans un discours incitatif présent dans les interviews de femmes exemplaires qu'elle écrit pour la revue *Siempre!* et qui font écho à une série des 18 portraits publiés dans *Violetas del Anáhuac* (1887-1889), par Laureana Wright de Kleinhaus. Même si elle regarde encore vers le XIXe siècle, Esperanza Brito n'a de cesse de rappeler aux femmes, et aussi aux lecteurs, qu'elles sont armées pour occuper légitimement l'espace public, et que leurs études ne doivent plus être un vernis social, une plus-value dans le contrat de mariage mais bien une possibilité de vivre autrement.

1. 2. Les collaboratrices : un microcosme intellectuel

Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas ont investi l'espace journalistique, les rédactions, pour défendre des convictions personnelles, en accord avec le féminisme naissant dans les années 1960 et qui s'affirme dans les années 1970, selon différents courants, poursuivant ainsi la tâche commencée par les femmes qui les ont précédées. Issues des classes aisées, elles s'engagent, plus par conviction que par nécessité, dans la lutte féministe selon des modalités propres à chacune. Esperanza Brito (1932-2007), après avoir eu six enfants, à 40 ans, commence à s'interroger sur son avenir et assez naturellement adhère au féminisme libéral, représenté par le Mouvement National des Femmes (*Movimiento Nacional de Mujeres*, MNM), dont elle est la fondatrice. Elena Urrutia (n.1932), elle, partage les préoccupations et les mêmes espaces que les féministes plus radicales du Mouvement de Libération des Femmes (*Movimiento de Liberación de las Mujeres*, MLM) sans toutefois se lancer dans le militantisme actif, pris en charge par la plume de Marta Lamas (n.1955).

1.2.1. Un engagement personnel

Une approche théorique, livresque et intime caractérise l'engagement féministe des auteures qui s'est nourri également de situations injustes vécues au sein de la famille, au moins pour Esperanza Brito et Elena Urrutia.

Mère de famille traditionnelle, issue d'une famille privilégiée, Esperanza Brito se lance, à quarante ans, et avec succès dans le monde éditorial et le militantisme. Ses motifs sont d'ordre

personnel : tout d'abord, son agacement face aux injustices dont sont victimes les femmes devient vite une colère (*enojo*) qui ne cesse de s'amplifier. Esperanza Brito se définit comme une femme en colère (*enojada*) qui est en proie à des questionnements, « une inquiétude », face à la situation réservée aux femmes, injuste, inégalitaire dont elle sera le porte-parole : « ma voix porte les sentiments d'un grand nombre de femmes mexicaines ⁶³ » (n°5, *Siempre !*, 4/04/1973). Ce sentiment intime d'irritation mêlé d'indignation, toutefois contenu, parcourt, comme un *leitmotiv*, ses écrits et ses déclarations, et a impulsé ses actions en faveur des femmes (n°3, *Siempre!*, 14/02/1973; n°19, *Siempre!*, 16/01/1974; n°23, *Siempre!*, 21/05/1975) : « Les femmes mexicaines – celles qui s'intéressent au progrès et au développement du pays – ressentent, comme moi, une grande inquiétude (...). » ⁶⁴ (n°3, *Siempre !*, 14/02/73). Même si elle n'a pas souffert d'injustice, personnellement, elle s'implique dans la lutte pour la cause des femmes, mue par un élan humaniste et solidaire dont la teneur prend sa source dans une éducation judéo-chrétienne dont l'une des vocations est de soulager la souffrance d'autrui : « Ce qu'il faut absolument, c'est que les femmes du monde entier soutiennent cette cause, même si elles ne souffrent pas personnellement de discrimination⁶⁵. » (n°85, *Novedades*, 18/01/1974). Un devoir citoyen doublé d'une mission envers la société motive son engagement féministe :

J'appartiens à la minorité privilégiée, je le sais, et c'est pourquoi je suis doublement obligée de consacrer une grande partie de mes efforts à lutter pour celles qui ont manqué de tout et à qui la société patriarcale tourne le dos avec une absolue cruauté⁶⁶. (n°13, *Siempre !*, 17/10/1973)

Pour Esperanza Brito et Elena Urrutia, épouses et mères de famille, leur origine sociale, ainsi que leur éducation et leurs études, sont les ressorts d'un cheminement vers l'adhésion au féminisme et non pas a priori vers une position politique, comme le déclare Elena Urrutia :

La plupart des femmes que rapidement j'ai cotoyées et qui, à la fin des années 1960 et au début des années 1970 ont commencé à former ce qui serait la nouvelle vague du féminisme au Mexique, provenaient du

⁶³ « mi voz representa el sentir de un núcleo importante de mujeres mexicanas. »

⁶⁴ « Las mujeres mexicanas – las que estamos interesadas en el progreso y desarrollo del país – sentimos mucha inquietud (...). »

⁶⁵ « Lo que es indispensable es que las mujeres del mundo entero apoyen esa causa, aún cuando en lo personal no sufran discriminación alguna. »

⁶⁶ «Yo pertenezco a las minorías privilegiadas, lo sé, y es por esto que estoy doblemente obligada a dedicar gran parte de mi esfuerzo, a luchar por aquellas que han carecido de todo y a quienes la sociedad patriarcal vuelve la espalda con absoluta crueldad. »

militantisme de gauche, selon différents degrés. Plusieurs d'entre elles avaient participé de façon active au mouvement étudiant de 1968. Le passage d'un militantisme à un autre s'avérait naturel : la politique les portait vers des problématiques féministes. Mais ce ne fut pas mon cas⁶⁷. (Urrutia, 2003: 92)

En 1968, Elena Urrutia collabore à l'organisation du Programme culturel des jeux olympiques, à Mexico, la *Olimpiada Cultural*. L'engagement féministe d'Elena Urrutia, qui provient également d'un milieu social conservateur et religieux, prend sa source dans un profond sentiment d'injustice qu'elle vit au sein de sa propre famille :

Si on veut parler d'éveil, dans mon cas le détonateur fut un sentiment d'injustice qui entraîna automatiquement de l'insatisfaction. Pourquoi n'étais-je pas traitée de la même manière que mes frères ? Pourquoi jouissaient-ils de plus de liberté ? Pourquoi ont-ils pu eux choisir leur université [la UNAM] mais moi par contre j'ai dû m'inscrire dans une université confessionnelle [Université ibéro-américaine, en psychologie] ? Pourquoi ce qu'on acceptait chez eux nous était interdit à nous leurs sœurs ? Pourquoi étions-nous soumis à un double code moral ? Toutes ces questions accumulées qui n'avaient aucune explication satisfaisante te faisaient penser que tu étais la cause de tout cela , de ton malaise, à un moment où tu ne pouvais pas encore comprendre ce à quoi ensuite le féminisme répondrait clairement : les problèmes que tu croyais être des problèmes personnels en fait sont communs à toutes les femmes puisque tu les partageais avec tes congénères ; plus tard tu comprendrais que ce qui est personnel était – est– politique⁶⁸. (Urrutia, 2003 : 92)

Elena Urrutia entre dans le féminisme par les lettres, la culture, mexicaine et étrangère :

Ça devait être dans la seconde moitié des années 1960, quand j'ai entendu une phrase qui m'a paru révélatrice : le docteur Santiago Ramírez⁶⁹, dont j'avais lu quelques essais sur « le Mexicain », au cours d'une conférence a fait référence à ses consultations psychanalytiques, en grande partie constituées par des juifs et des femmes « des minorités – disait-il- à la recherche d'une identité ». Cette phrase fut pour moi un révélateur. En

⁶⁷ « La mayor parte de las mujeres con las que pronto me relacioné y que hacia finales de la década de los 60 y principios de los 70 empezaron a formar ésta que sería la nueva ola del fno en México, venía de la militancia de izquierda, en mayor o menor grado. Varias de entre ellas tuvieron una participación activa en el movimiento estudiantil del 68. El tránsito de una militancia a otra les resultaba natural: la política las llevaba de la mano a cuestionamientos feministas. En mi caso no fui así. »

⁶⁸ « Si se quiere hablar de despertar, mi detonador fue un sentimiento de injusticia que generaba necesariamente insatisfacción. ¿Por qué el trato y consideración que se me daba era diferente al que recibían mis hermanos varones?, ¿por qué ellos gozaban de mayor libertad de movimiento, de acción?, ¿por qué ellos pudieron elegir la universidad que desearon y yo, en cambio, tuve que acogerme a una universidad confesional?, ¿por qué lo que en ellos se aceptaba, era inaceptable en nosotras, sus hermanas?, ¿por qué nos regía un doble código moral? La acumulación de interrogantes que no tenían una clara explicación hacía que te adjudicaras la causa de tu malestar cuando todavía no podías entender lo que pronto el feminismo te aclararía: que tus problemas no eran de tu exclusividad, que no eran problemas personales sino comunes a todas las mujeres, ya que los compartías con tus congénères; más tarde entenderías que lo personal era –es– político. »

⁶⁹ Santiago Ramírez, *El Mexicano, psicología de sus motivaciones*, México, Grijalbo, 1977, 191 p.

effet, on sentait « dans l'air » cette inquiétude, ce mal-être que beaucoup de femmes éprouvaient. C'était cela : ce moteur dans la recherche d'une identité au sein d'une société patriarcale oppressive et marginalisante. On est amené là, de façon spontanée, à se placer dans la ligne du féminisme. Et ce sentiment spontané te pousse à rechercher ton identité comme femme, à travers des lectures, des observations, des réflexions⁷⁰. (Urrutia, 1999 : 428)

Pour Esperanza Brito et Elena Urrutia, le milieu familial a été un terreau favorable à l'émergence d'une prise de conscience progressive, voire difficile, face à leur propre situation et par extension face à celle des femmes en général. Cela signifiait la remise en question de toute une éducation, qui n'allait pas de soi et qui explique les choix de l'une et de l'autre : « J'ai été éduquée pour être une femme soumise⁷¹ », affirme Esperanza Brito (Entr. E. Brito, 2005), qui définit la lutte féministe ainsi :

[N]on pas contre les hommes mais contre le système oppressif et discriminatoire qui convertit les femmes en êtres inférieurs à tous les hommes, et pour la première fois dans ma vie [affirme-t-elle] je me suis rendue compte que moi aussi j'avais été victime de discrimination, de la part de mon père, de mes frères Rodolfo et Manuel, de mes oncles et aussi de quelques professeurs⁷². (Scholtys, 1998)

Par expérience personnelle, je sais combien il est difficile de faire table rase de toute une éducation traditionnelle, et combien il faut s'impliquer dans la lutte pour l'équité, avant de pouvoir accepter ce que l'on nous a toujours présenté comme un crime [l'avortement]⁷³. (*Siempre*, 16/01/74)

La dépénalisation de l'avortement sera son cheval de bataille, au sein du Mouvement National des femmes (MNM). D'autre part, elle lutte pour la parole ouverte car parler de soi, de sa vie privée, ne se fait pas :

⁷⁰ « Debe haber sido por la segunda mitad de los años 60 cuando oí una frase que me pareció reveladora : el doctor Santiago Ramírez, de quien había yo leído algunos ensayos sobre “el mexicano”, en medio de una conferencia se refirió a la composición de su consulta psicoanalítica, en gran parte formada por judíos y mujeres “minorías – decía- que buscan una identidad”: frase que fue para mí reveladora. En efecto, esa inquietud, ese malestar que experimentábamos muchas mujeres, que se percibía “en el aire”, era eso: el motor en la búsqueda de identidad en medio de una sociedad patriarcal opresora y marginadora. Se está, por así decirlo, de una manera espontánea en la línea del feminismo. Y ese estar espontáneo te lleva a buscar definir tu identidad como mujer, a ir armando con lecturas, observaciones, reflexiones, opciones. »

⁷¹ « A mí me educaron para ser una abnegada mujer mexicana. »

⁷² « no era contra los hombres, sino contra el sistema opresivo y discriminatorio que convierte a todas las mujeres en seres inferiores a todos los hombres; y por primera vez en mi vida me di cuenta que yo también había sido discriminada, por mi padre, por mis hermanos Rodolfo y Manuel, por mis tíos y por algunos maestros. »

⁷³ « Por experiencia propia sé lo difícil que es desechar toda la formación tradicionalista, y lo involucrado que se debe estar en la lucha por la equidad, antes de poder aceptar lo que siempre nos plantearon como un crimen.»

Les femmes de mon groupe ne voulaient pas rendre publics leurs problèmes. On ne parlait pas encore de violence intrafamiliale, mais toutes en ont souffert d'une façon ou d'une autre, elles ne savaient pas que la violence prend plusieurs formes, la violence verbale, la violence économique, psychologique⁷⁴. (Entr. E. Brito, 2005)

Malgré un milieu familial éclairé, les préjugés face au féminisme sont tenaces. Son père, Rodulfo Brito Foucher, qui fut Recteur de l'Université Nationale Autonome de Mexico (*Universidad Nacional Autónoma de México*, UNAM), en 1942, « [...] fut tout un personnage, aux idées avancées, il disait que les femmes devaient étudier, faire des études, mais en même temps très conservateur dans le cadre familial⁷⁵. » (Scholtys, 1998). Esperanza Brito raconte comment son père s'est emporté quand son épouse s'est déclarée ouvertement féministe dans un article intitulé « Je suis féministe » (« Yo soy feminista ») et publié dans *El Universal* : « mais tu es folle, comment ça tu es une féministe, une virago⁷⁶. » (Entr. E. Brito: 2005). L'anecdote suivante traduit la vision caricaturale que certains dirigeants pouvaient avoir des féministes et éclaire les difficultés à venir pour défendre les luttes féministes :

Je me rappelle qu'un jour, une femme du PRI [Parti révolutionnaire institutionnel] est passée nous voir, nous avons une réunion avec mon groupe auquel appartenait aussi maman et alors cette femme nous a mis en garde en disant que nous devons faire très attention parce qu'elles [les féministes] pouvaient nous faire des choses horribles... mais que pouvaient-elles bien nous faire ? Après quelques hésitations, elle nous dit qu'il y avait beaucoup de lesbiennes... C'était donc cela ! Mais mon Dieu, ça n'a aucune importance⁷⁷. (Entr. E. Brito: 1996)

Ces préjugés, d'une classe sociale, sont aussi ceux des lecteurs qu'il s'agit donc d'éclairer. Esperanza Brito a mis fin à sa vie tranquille de femme aisée, d'épouse, de mère et de femme au foyer en optant pour le travail journalistique et l'action politique, à une époque où le

⁷⁴ « Las mujeres en mi grupo no querían hacer públicos sus problemas. Entonces todavía no hablábamos de violencia interfamiliar; todas la sufrieron, y ellas no sabían que la violencia tiene muchos aspectos, la violencia verbal, la violencia económica, psicológica. »

⁷⁵ « [...] fue un personaje, avanzado en sus ideas que las mujeres debían prepararse y estudiar una carrera, pero muy conservador dentro del núcleo familiar. »

⁷⁶ « Mi mamá escribió un artículo y puso el título: “ Yo sí soy feminista”. Y mi papá se enojó mucho: ¡estás loca! Como vas a ser feminista, eres marimacho. »

⁷⁷ « Me acuerdo un día que una mujer del PRI [*Partido Revolucionario Institucional*] nos visitó, tenemos una reunión de mi grupo y mi mamá estaba ahí, mi mamá pertenecía al grupo y entonces nos dijo que, la mujer del PRI, tenemos que tener mucho cuidado porque nos podían hacer cosas horribles... pero ¿qué pueden hacernos? Después de dar unas vueltas, dijo que ahí había muchas lesbianas... ¡Eso es todo! Por dios, no tiene importancia.»

féminisme était perçu comme un choix étrange pour une femme de sa condition : « le mot féministe faisait peur [...]»⁷⁸ » (Entr. E. Brito: 2005).

Ce sont les lectures qui structurent les inquiétudes d'Esperanza Brito et d'Elena Urrutia, en leur apportant des réponses et une réflexion sur le féminisme. Esperanza Brito a bénéficié de l'intelligence et de l'expérience de sa mère, féministe de la première heure : Esperanza Moreno Terán, qui avait lu Simone de Beauvoir, était journaliste, à *El Universal*, mais signait Esperanza Moreno de Brito Fouchard. Elle disposait d'une très bonne bibliothèque, remplie de références étrangères sur le féminisme :

J'ai lu ainsi plusieurs livres : *La condition de la femme*, du Dr Havel⁷⁹, donne un panorama historique de la femme à différentes époques, sans droits, soumise à son mari. Pour moi, ce fut une révélation, parce que, dans ce petit livre, je me suis rendue compte que notre situation n'avait pas changé, que nous continuions à dépendre du mari, sans droits, bien sûr nous pouvions voter [depuis 1953] mais bon, cela ne suffisait pas... J'ai lu le livre de Betty Friedan [*La mística de la feminidad*, 1963⁸⁰], qui fut aussi un détonateur, je me comparais à la femme américaine qu'elle décrivait, avec ses limites, son malaise ... C'est ce livre qui a fait de moi une féministe⁸¹. (Entr. E. Brito : 2005)

Ses lectures, comme le livre de Betty Friedan, alimentent ses premiers articles. Dans le premier qu'elle écrit dans *Novedades para el Hogar*, le 6 février 1963, elle rend compte précisément du mal être de la femme au foyer dans l'expression « Ah si j'avais pu... », chargée de « désirs frustrés »⁸², qui peuvent être comblés par une activité à l'extérieur du foyer. Esperanza Brito raconte : « Beaucoup de gens me demandaient : 'Pourquoi veux-tu travailler ? Pourquoi veux-tu faire des choses ?' Je suis passée par ce processus, parce que je voulais faire des choses. Je l'ai écrit⁸³. » (Entr. E. Brito : 2005)

⁷⁸ « La palabra feminista daba miedo... »

⁷⁹ Havel, Jean Eugene, *La condition de la femme*, Paris, A.Colin, 1961, 223 p. Trad. En espagnol : *La condición de la mujer*, Eudeba, Buenos Aires, 1961, 191 p.

⁸⁰ Titre original en anglais : *The Feminine Mystique*.

⁸¹ « Leí libros: *La condición de la mujer*, del Dr Havel, hace un recorrido histórico de la mujer en las diferentes épocas y habla de que no tenían derechos, todas están sometidas al marido, para mí, fue una revelación, porque con este librito me di cuenta de que seguíamos igual, de que seguíamos sujetas al marido, sin derechos, bueno sí podíamos votar en esa época, ... pero no era suficiente... Leí el de Betty Friedan que también es un detonador y yo me comparé con la mujer americana que ella describía y todas las limitaciones que tenía... todo el rollo de Friedan. Y con este libro me acabó de pescar el feminismo. »

⁸² « Y todos los sueños, los deseos de realizar grandes proyectos que tuvo al contraer matrimonio, se han perdido en la rutina de la vida diaria y han quedado en la superficie de la mente como otros tantos deseos frustrados. Si yo hubiera... » (n°1, E. Brito, *Novedades*, 6/02/1963)

⁸³ « Mucha gente me preguntaba: Por qué quiere trabajar? Por qué quiere hacer cosas? Yo pasé este proceso,

Esperanza Brito et Elena Urrutia lisent les auteures féministes européennes et américaines, dont elles partagent les analyses sur la situation des femmes.

Dans les années 1960, commence à pointer ce malaise ressenti par les femmes, tantôt appelé « Le problème sans nom », tantôt défini comme « Syndrome de la femme au foyer », par Betty Friedan. On peut lire dans la presse étrangère des articles, et certains livres fondamentaux sont traduits en espagnol et en anglais: « *El Segundo sexo* de Simone de Beauvoir, *La condición de la mujer* de Juliet Mitchell [1971], *La mística femenina* de Betty Friedan », les livres de Kate Millet [*La política sexual*, 1971], Germaine Greer [*El Eunuco femenino*, 1970], Shulamith Firestone [*La Dialéctica del Sexo*, 1970] o Sheila Rowbotham. En Amérique latine, en 1970, Margaret Randall publie aux Editions Siglo XXI *Las mujeres*, et Isabel Larguía⁸⁴ nous fait découvrir « Le travail invisible »⁸⁵. (Urrutia, 1999: 427)

Esperanza Brito et Elena Urrutia se sont approprié ce sentiment de malaise et d'insatisfaction qui a mobilisé les Américaines et les Européennes mais qui prend une tout autre signification dans le contexte latino-américain :

À quel moment se dit-on féministe ? Que se passe-t-il ? À quel moment tu te découvres féministe ? À partir d'un sentiment d'insatisfaction, d'un malaise très grand, un peu diffus, dont on ne sait pas quoi faire, comment l'appeler ? Ce que tu sais, c'est que tu ne te sens pas bien, alors tu te mets à lire, à observer autour de toi et voir ce qui se passe ailleurs, et tu te rends alors compte d'une chose : si je suis comme ça, ce n'est pas parce que je suis folle et que c'est mon problème personnel mais c'est parce que la société où je vis, m'opprime, me marginalise, que je suis une citoyenne de seconde catégorie. Bien sûr, pour en arriver là, il faut avoir réglé les questions liées à la subsistance, aux besoins fondamentaux, c'est-à-dire, avoir de quoi te nourrir toi et tes enfants, avoir un toit qui te protège, une école pour tes enfants, une fois ces aspects réglés, c'est alors que tu peux commencer à penser, à réfléchir...⁸⁶ (Entr E.Urrutia : 2005)

porque yo quería hacer cosas. Lo escribí. »

⁸⁴ Isabel Larguía, *La liberación de la mujer, Año Cero*. « *Contra el trabajo invisible* ». Ed. Granica, Buenos Aires, 1973.

⁸⁵ « En los años sesenta se empieza a difundir, aunque pálidamente, ese malestar resentido por las mujeres. [...]« El problema sin nombre » se le llamaría; « Síndrome del ama de casa » lo bautizaría Betty Friedan. De modo particular están algunos artículos leídos principalmente en la prensa extranjera, y ciertos libros fundamentales. Se traduce al inglés y al español *El segundo sexo* de Simone de Beauvoir. Aparecen *La condición de la mujer* de Kate Millet, Germaine Greer, Shulamith Firestone o Sheila Rowbotham. En América Latina, en 1970, Margaret Randall publica en la Editorial Siglo XXI *Las mujeres*, e Isabel Arguía nos descubre « El trabajo invisible ».»

⁸⁶ « ¿Cuándo una se define como feminista ? ¿Qué pasa ? ¿Cuál es el momento en que tú te descubres feminista ? Bueno, estás viviendo una insatisfacción, un malestar muy grande, un poco difuso, que no sabes bien dónde ponerlo, dónde colocarlo, cómo llamarlo, lo que sí sabes es que estás sintiéndote mal, entonces vas leyendo, vas observando, vas sabiendo lo que hay en otras partes y caes en la cuenta, claro, de que estoy así no porque estoy loca, no porque es mi problema personal, sino porque me estoy dando cuenta de que estoy viviendo en una sociedad que me oprime, que me margina, que soy una ciudadana de segunda. De una manera natural, se llega ahí, claro, cuando ya tienes resueltas necesidades fundamentales, cuando ya tienes resuelto lo que vas a

Elena Urrutia affiche une sensibilité aux problèmes spécifiques des sociétés latino-américaines dans cette description de l'action des femmes de mineurs en Bolivie, portée par l'une d'entre elles, Domitila Barrios de Chungara :

Regarde le cas de la Bolivienne Domitila Barrios de Chungara: elle est venue à la tribune de l'Année internationale de la femme, en 1975 [à Mexico] et à la question de l'anthropologue [Moema Viezzer⁸⁷], quelles sont vos préoccupations ? Elle répond qu'elle est inquiète pour son mari, ses enfants. Son mari est mineur, il travaille dans des conditions très dures. Les épouses des mineurs se sont organisées pour appuyer les revendications de leurs maris, qui veulent un meilleur salaire pour ce travail si épuisant, aussi pour pouvoir se nourrir, avoir un logement décent, des écoles pour leurs enfants, une assurance car le travail de mineur diminue l'espérance de vie. Ces femmes revendiquent au nom de leur mari, car ce sont eux qui nourrissent la famille, les protègent. Domitila raconte sa journée et c'est très impressionnant : elle se lève à 3 ou 4 heures du matin pour préparer des beignets (*empanadas*) et après s'être occupée de sa famille, de son mari, de ses enfants, elle part vendre ses beignets dans la rue, afin de compléter le budget familial. Le souci majeur de ces femmes est la subsistance et une fois cette étape dépassée, elles peuvent se politiser, dans le sens du féminisme⁸⁸. (Entrée E.Urrutia : 2005)

Cette ébauche d'une théorie sur la naissance d'une conscience féministe est formulée et synthétisée dans un essai écrit par Alaïde Foppa⁸⁹, « Feminismo y liberación », et publié dans *Imagen y Realidad de la Mujer*, sous la direction d'Elena Urrutia :

comer, el techo que te va a proteger del intemperie, la comida que van a tener tus hijos, el día siguiente, la escuela adonde van, cuando están resueltas estas cosas es entonces cuando puedes empezar a pensar...»

⁸⁷ Moema Viezzer, *Si me permiten hablar... Testimonio de Domitila, una mujer de las minas de Bolivia*, México, Edit. Siglo XXI, Colec. Historia Inmediata, 1976, 257 p.; trad. française par Louis Constant, *Domitila Si on me donne la parole... la vie d'une femme de la mine bolivienne, témoignage recueilli par Moema Viezzer*, Paris, Maspero, 1978, 254 p.

⁸⁸ « Mira a Domitila Chungara, la boliviana, vino a la tribuna, en el Año Internacional de la Mujer, en el 1975, y a la pregunta de la antropóloga brasileña, ¿ cuáles son sus preocupaciones?, ella contesta que está preocupada con sus hijos, con su esposo que es minero, en condiciones duras de trabajo. Las esposas se unieron en un grupo para fortalecer, apoyar las demandas de los esposos que requieren un mejor sueldo por este trabajo tan desgastante que es el trabajo de la mina, para poder alimentarse, alojarse, tener escuelas para los hijos, necesitan un seguro porque el trabajo de la mina acorta la vida de los trabajadores. Las mujeres reclaman para el marido, porque es el proveedor, las protegen. Domitila cuenta lo que es un día suyo y es muy impresionante: se levanta a las tres o cuatro de la mañana, a preparar unas empanadas, y después de haber atendido a la familia, al marido, a los hijos, ella se sale con su canasta de empanadas a venderlas para completar el presupuesto familiar. La preocupación fundamental de estas mujeres es la subsistencia y bueno cuando ya está satisfecha la primera instancia, pues es cuando pueden dar el paso, ya se politizan, en el sentido del feminismo. »

⁸⁹ Alaïde Foppa (1914-1980), d'origine guatémaltèque, cofondatrice et éditrice de *Fem*, qu'elle définit comme « une revue d'idées » (*unomásuno*, 17/06/1978) a dirigé un programme de radio à partir de 1972 intitulé *Foro de la mujer* (« Forum de la femme ») à Radio Universidad. Alaïde Foppa, également critique d'art, a eu la première chaire de Sociologie de la femme à la UNAM. A cause de ses engagements politiques, elle disparaît le 19 décembre 1980, enlevée, séquestrée et torturée par les services secrets de son pays lors d'un voyage dans la capitale guatémaltèque (Ludec, 2000 : 109-130).

La libération de la femme n'est pas possible dans un monde où la majorité des hommes ne sont pas encore libres. On ne peut pas trouver l'harmonie dans la misère, l'équilibre dans l'ignorance et le bien être dans l'aliénation, dans l'indigence, dans l'insatisfaction des besoins les plus élémentaires pour survivre. Dans de telles conditions, ni la femme ne peut se libérer de son double esclavage, ni l'homme de son pauvre despotisme⁹⁰. (Urrutia, 1975 : 101)

Cependant l'empathie d'Elena Urrutia ne rejoint pas l'expérience directe de Domitila dont les préoccupations et la propre analyse politique rendent compte de la diversité et des scissions au sein du féminisme latino-américain, issues précisément des différences de classe sociale. La position de Domitila ne se contente pas de revendiquer des droits que pour la femme. Elle écarte cette option, selon elle, défendue « par beaucoup de féministes de pays bourgeois ». Elle plaide pour une libération qui passe par l'option socialiste, la plus apte, selon ses propos, à rompre « le joug impérialiste », soutenu alors par la dictature d'Hugo Banzer (1971-1978) (n°30, E. Urrutia, *Novedades*, 11/09/1977).

Marta Lamas, jeune militante féministe, à l'époque, se situe dans ce courant marxiste, qu'elle découvre dès le lycée et qui lui permet, affirme-t-elle, de comprendre les différences sociales et la pauvreté. Ensuite, en 1971, étudiante en anthropologie, les lectures des textes de l'américaine Susan Sontag sur la seconde vague du féminisme lui ont ouvert les yeux sur les rouages du pouvoir qui, selon elle, « non seulement définissait les relations de production et se situait au cœur de la lutte des classes, mais structurait aussi les relations des femmes, sur le plan sexuel⁹¹. » Elle poursuit en affirmant que :

Le féminisme a changé ma vie. Il m' a permis de parler en mon nom: dans le sens où étant une femme privilégiée, universitaire, etc., etc., si je vivais certaines situations d'oppression et de discrimination, je pouvais les assumer et à partir de là livrer une bataille qui inclut les autres⁹².

⁹⁰ « Tampoco es posible la liberación de la mujer en un mundo en donde la mayoría de los hombres aún no son libres. No puede encontrarse la armonía en la miseria, el equilibrio en la ignorancia y la concordia en la enajenación, en la falta de los más elementales bienes de la existencia. En tales condiciones, ni la mujer es capaz de librarse de su doble esclavitud, ni el hombre de su despotismo. »

⁹¹ « cómo el poder no solamente definía las relaciones de producción y estaba en la lucha de clases, sino también en las relaciones de las mujeres, en la sexualidad, en el orgasmo.», in *Cimacnoticias*, « Un logro, despenalización del aborto: Marta Lamas a Página/12 », México, DF, 25/04/2007. <<http://www.cimacnoticias.com.mx/site/07042507-Un-logro-despenali.17373.0.html>>

⁹² « El feminismo me cambió la vida », dijo. « Me permitió hablar desde mí: en el sentido de que si yo, siendo una mujer privilegiada, universitaria, etc., etc., vivía ciertos tipos de opresiones y discriminaciones, poderlas asumir y desde ahí hacer una batalla que incluya a todos los demás », *ibidem*.

Les premières réunions militantes se sont prolongées dans la création de publications et d'associations pour transmettre et informer sur le féminisme : le premier jalon fut sa participation à la création de la revue *Fem*, en 1976. Marta Lamas symbolise la génération féministe des années 70 en se distinguant dans sa lutte acharnée pour la dépénalisation de l'avortement. Depuis 1990, elle dirige et finance la revue féministe *Debate Feminista* où écrivent les meilleures plumes du pays ainsi que des auteurs étrangers. Elle est à l'origine de l'institut de formation des cadres politiques Simone de Beauvoir (*Instituto de Liderazgo Simone de Beauvoir*), du groupe GIRE (*Grupo de Información en Reproducción Elegida*), qui se consacre à la diffusion d'information sur la maternité volontaire.

L'idée fondamentale qui fonde sa pensée, exprimée dans *El Universal* en 1978, est d'affirmer qu'agir pour les femmes, c'est aussi œuvrer pour le bien de toute la société: « Il n'existe aucun conflit entre la lutte des femmes et celle des autres victimes du capitalisme; il s'agit, en effet, d'une bataille qui concerne tout le monde, et ce que les femmes obtiendront aura des retombées sur toute la société⁹³. » (n°33, M. Lamas, *El Universal*, 11/07/ 1978)

Dans cette perspective, les trois collaboratrices se rejoignent et rappellent ce qu'affirmait déjà la militante socialiste Flora Tristan dans son livre *L'Union ouvrière*:

‘ Ce n’est donc pas au nom de la supériorité de la femme (comme on ne manquera pas de m’en accuser) que je vous dis de réclamer des droits pour la femme ; non vraiment. (...) C’est au nom de votre propre intérêt à vous, hommes ; de votre amélioration à vous, hommes ; enfin, c’est au nom du bien-être universel de tous et de toutes que je vous engage à réclamer des droits pour la femme et, en attendant, de les lui reconnaître au moins en principe.’ (Dano, 2001: 274)

1.2.2. Une leçon de journalisme

Même si Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas ne sont pas des journalistes professionnelles, leurs articles font preuve d'une qualité que confirment leur longévité dans les rédactions et la reconnaissance par leurs pairs. Leurs témoignages, recueillis lors d'entretiens dans le DF et largement rapportés ici, reflètent leur parcours respectif et les épreuves auxquelles elles ont été confrontées. Esperanza Brito multiplie les expériences en écrivant dans la presse féminine, culturelle et commerciale :

⁹³ « No hay conflicto alguno entre la batalla de las mujeres y la de las otras víctimas del capitalismo; se trata, en efecto, de la batalla de todo el mundo y lo que las mujeres ganen para sí beneficiará a la sociedad entera. »

Elle a écrit dans *Novedades*, *El Universal*, dans la revue *Siempre* et a été coordinatrice éditoriale du groupe *Publicaciones Continentales de México*, qui édite les magazines féminins *Vanidades*, *Buenhogar* et *Cosmopolitan*⁹⁴. (Lovera, 2007)

Sa collaboration dans la presse nationale commence en 1963, dans le supplément *Novedades para el Hogar*, du quotidien *Novedades*. Dans le sillage de sa mère, qui a donné une couleur féministe à la page mondaine (*Sociales*) de *El Universal*, Esperanza Brito écrit dans ce supplément consacré à la maison jusqu'en 1983, sous la rubrique « Pensándolo bien » (« En y repensant »), tirant profit de cet espace car « les femmes dans ce pays lisent plus ces pages que la page éditoriale⁹⁵ » (Entr. E. Brito : 2005). Dans les rédactions, les femmes commencent à écrire dans cette rubrique « Sociales » et parfois y sont cantonnées, comme l'affirme Elena Poniatowska, interviewée par Elena Urrutia : « j'ai commencé à faire du journalisme à *Excélsior*, en écrivant dans la page mondaine parce que c'était l'endroit destiné aux femmes⁹⁶. » (n° 11, E. Urrutia, *unomásuno*, 12/06/1978)

Dirigé par Ramón Beteta, *Novedades* était alors, techniquement, le meilleur journal national :

Ramón Beteta était un homme très brillant, il avait été ministre de l'Economie sous Miguel Alemán [1946-1952]. Le sous-directeur, qui était espagnol, Ricardo Del Río, était aussi un homme très ouvert, il provenait du groupe des Républicains espagnols, des révolutionnaires, et non pas comme ces franquistes, les catholiques apostoliques. Avec Beteta et Del Río, nous faisons un journal excellent. À la mort de Beteta, à sa place est entré Romero O'Farril, le fils, qui était en faveur de l'avortement mais c'était un très mauvais directeur de sorte que le journal a commencé à aller mal, de plus en plus mal... alors je me suis demandé ce que je faisais là. C'est alors que je suis partie après y avoir travaillé pendant vingt ans. Le journal était devenu très mauvais⁹⁷. (Entr. E. Brito : 2005)

⁹⁴ « Escribió en *Novedades*, en *El Universal*, en la revista *Siempre*, y fue coordinadora editorial de *Publicaciones Continentales de México*, donde se producían *Vanidades*, *Buenhogar* y *Cosmopolitan*. »

⁹⁵ « [...] las mujeres en este país leen más las páginas sociales que la página editorial. »

⁹⁶ « [...] yo empecé a hacer periodismo en *Excélsior*, entré inmediatamente a sociales porque ése era el lugar de las mujeres. »

⁹⁷ « Ramón Beteta, era un hombre brillantísimo que había sido Secretario de Hacienda con Miguel Alemán. El subdirector era un señor español, Ricardo del Río, que era también un hombre muy abierto, era del grupo de los republicanos españoles, eran unos revolucionarios, y no como los franquistas, los católicos apostólicos... Entre Beteta y R. Del Río, hacíamos un periódico estupendo. Y murió Beteta. En su lugar entró Romero O'Farril Hijo, estaba a favor del aborto pero era un pésimo director y entonces el periódico empezó a decaer, cada día bajaba más... entonces me dije qué hago yo en este refrigerador. Me fui pero después de 20 años. El periódico ya era

Esperanza Brito se souvient de collaborations très enrichissantes avec des journalistes et des directeurs de presse :

Au journal *Novedades*, j'ai eu de la chance car le directeur de la page mondaine était un homme assez évolué, il n'a jamais protesté, ne m'a jamais contrariée. Un jour j'étais au journal pour recevoir un prix et le patron était là, O'Farril Junior, et il m'a demandé: - Qu'est ce que vous pensez de la visite du Pape [Jean-Paul II en 1979] ? Et il a répondu : - Il n'y a aucun espoir [*Esperanza*] pour qu'on avance dans la lutte pour l'avortement, au contraire, on va reculer⁹⁸. (Entr. E. Brito : 2005)

Pendant la même période, elle écrit dans la revue culturelle *Siempre ! La Cultura en México*, entre 1971 et 1975 : elle est récompensée par le Prix national du Journalisme *Juan Ignacio Castorena y Visúa*, en 1974, pour son reportage sur les femmes mexicaines professionnelles, intitulé : « Cuando la Mujer Mexicana Quiere, Puede » (*Siempre!*, 19/09/1973). A cette époque, *Siempre ! La Cultura en México*, « était LA revue », selon E. Brito :

Marta Acevedo⁹⁹ écrivit un article dans *Siempre !*, qui racontait la marche des femmes à San Francisco. Ce texte a touché ici beaucoup de femmes, qui ont commencé à s'organiser¹⁰⁰. Pourquoi a-t-on publié son article dans la partie culturelle ? C'est Carlos Monsiváis qui était responsable de cette partie et il décida de publier l'article. Il était pour la lutte féministe, en faveur de la dépénalisation de l'avortement, c'était quelqu'un qui avait des idées avancées¹⁰¹. (Entr. E. Brito : 2005)

Esperanza Brito collabore aussi aux rédactions des magazines féminins, tant critiqués, comme *Kena*, entre 1969 et 1973, « où l'on n'admettait pas de collaboratrices féministes mais on pouvait quand même écrire ce qu'on voulait¹⁰² », grâce à l'ouverture d'esprit de la

una basura. »

⁹⁸ « En la página Sociales, tuve la fortuna que el director de la página fuera un hombre bastante evolucionado y nunca protestaba. Un día fui al periódico [*Novedades*], para una premiación, estaba el dueño, O'Farril hijo. Me dijo: ¿qué le parece la visita del Papa? Él dijo: - No es esperanza... 'nos echa para atrás la lucha del aborto'. »

⁹⁹ Marta Acevedo « Las Mujeres luchan por su liberación » (« Les Femmes luttent pour leur Liberation »), *Siempre!*, 30 septembre 1970.

¹⁰⁰ Le premier groupe féministe fut celui de Femmes en Action solidaire (*Mujeres en Acción Solidaria*, MAS).

¹⁰¹ « Marta Acevedo escribió en *Siempre!*, un artículo señalando la Marcha de las mujeres en San Francisco. Esto despertó a muchas mujeres en México y se empezaron a organizar. ¿Por qué se lo publicó en la parte cultural? Y la parte cultural la manejaba Carlos Monsiváis, que decidió publicar el artículo, estaba por la lucha feminista, a favor de la despenalización del aborto, o sea es un tipo avanzado. »

¹⁰² « [...] no se admitían feministas pero aceptaban que escribiéramos lo que nos daba la gana. »

directrice Gloria Salas (E.Brito, 2005). Elle y publie, entre autres, un article où elle présente le groupe qu'elle a fondé : le Mouvement National des Femmes (*Movimiento Nacional de Mujeres*, MNM) (*Kena*, México, n°246,1973).

La collaboration à des organes de presse hétéroclites – presse généraliste, presse féminine- et à différents médias caractérise le travail journalistique des auteures, comme le témoigne à son tour le parcours d'Elena Urrutia :

Je collaborais, depuis 1967, à une radio, *Radio Universidad*, dans un programme dirigé par Ramón Xirau; à une époque j'avais jusqu'à trois collaborations par semaine, toujours autour des livres. Les programmes s'appelaient *Programa Editorial*, *Los Libros al Día*. Dans le troisième programme, qui s'appelait *De autores y Libros*, j'interviewais des éditeurs, des libraires, les auteurs eux-mêmes. Je choisissais les livres que je voulais. Ma première critique portait sur un livre de Gregorio Lemercier¹⁰³, un bénédictin établi dans le monastère de Cuernavaca, Santa María de la Resurrección¹⁰⁴. (Entr E.Urrutia : 2005)

Ce bénédictin, féru de psychanalyse, s'interrogeait sur l'origine de la vocation des hommes d'église et exposait ses théories sur les raisons de l'engagement des hommes dans la foi, émettant l'hypothèse d'une homosexualité réprimée. Cela expliquerait le choix du célibat, de l'isolement et de l'exclusion sociale. Il soumettait les moines à une thérapie. En 1965, lors du Concile de Rome, Lemercier fait paraître dans la presse un document intitulé «Un monasterio benedicto en psicoanálisis», qui fit un grand scandale et qui lui valut son renoncement à l'Eglise (1967)¹⁰⁵. Elena Urrutia déclare à son sujet : « Il affirmait que les eunuques, au service de la gloire de Dieu, renonçaient en fait à l'exercice de leur sexualité. Le mot « eunuque » était un peu fort à la radio mais c'est passé quand même¹⁰⁶. » (Entr. E.

103 José Gregorio Lemercier (n.1912, Liège, Belgique), appartenait à la gauche cléricale, fondée sur la Théologie de la Libération. Voir Lucero Chacón Juárez, Raúl Rene Villamil, « Homosexualidad y pederastia en la institución religiosa », *El Cotidiano*, UAM, Azcapotzalco, julio-agosto, n°126, ISSN 0186-1840, 2004; <<http://redalyc.uaemex.mx/redalyc/pdf/325/32512618.pdf>>

104 « Tenía colaboración de radio, desde 1967, en Radio Universidad, en un programa dirigido por Ramón Xirau; en un momento tenía hasta tres colaboraciones a la semana, y siempre en torno a los libros, se llamaba *Panorama Editorial*, *Los Libros al día*; luego tuve otro programa también en que entrevistaba yo a gente relacionada con los libros, editores, librerías, los propios autores, se llamaba *De autores y libros*. Escogía los libros que yo quería. Mi primer libro fue uno de Gregorio Lemercier, un monje Benedicto de Cuernavaca. »

105 « Le 22 juillet il fait la connaissance de Graciela Rumayor, avec qui il se marie un an plus tard. Le 1^{er} août, 21 moines sur 24, dont Lemercier, demandent au Saint Siège d'annuler leurs vœux. Le monastère est fermé. Le 16 septembre, Rome répond favorablement à Lemercier qui, redevenu laïc, prend le nom de José. », in *Proceso*, « El camino de Gregorio Lemercier », n° 584, 9 de enero de 1988 ; <<http://www.humanistas.org.mx/Lemercier.htm>>

106 « Hablaba de los eunucos que servían la gloria de Dios, pero en realidad, ellos, renunciaban al ejercicio de su sexualidad. La palabra "eunuco" era un poco fuerte en la radio pero pasó. »

Urrutia : 2005). Dans la presse, Elena Urrutia diversifie ses collaborations, au sein des rédactions de *El Nacional*, *El Sol* et de *Novedades*:

J'ai commencé à collaborer au quotidien *El Nacional*, en écrivant dans le supplément culturel dominical *Revista Mexicana de Cultura*, dirigé alors par Emmanuel Carballo, très respectueux de ce que j'écrivais, il ne m'a jamais rien corrigé. J'écrivais principalement des critiques de livres en adoptant une perspective de genre, mais à cette époque on n'employait pas cette expression, on disait depuis le point de vue de la femme. J'essayais ainsi d'apporter de l'eau au moulin.

J'ai collaboré aussi au supplément culturel du quotidien *El Sol* [1976-1977] où Emmanuel Carballo, un critique littéraire très connu dirigeait les pages éditoriales : le directeur du journal, Benjamín Wong, m'invita, en 1976, pour que j'écrive sur les femmes, et à l'époque j'écrivais avec beaucoup de plaisir sur les femmes. Non, ce n'était pas une question de mode. B. Wong était une personne sensible, il m'avait entendue à la radio, connaissait mes centres d'intérêt et il pensait que ça valait la peine de s'occuper de ce sujet.

Ensuite quand j'ai collaboré au supplément culturel dominical de *Novedades*, qui s'appelait *La Onda*, je présentais aussi des livres, dont je choisissais toujours le thème.

C'est avec une orientation littéraire que j'ai aussi travaillé à *Novedades*, au supplément culturel dominical *La Onda*, où je choisissais librement les thèmes¹⁰⁷. (Entr. E. Urrutia : 2005)

Ensuite, elle quitte le quotidien *El Sol* pour écrire dans le quotidien *unomásuno* (1977), créé par Manuel Becerra. La création de *unomásuno* ouvre un réel espace d'expression démocratique, comme en témoigne Elena Urrutia :

Après le coup monté contre Sherer, le directeur du quotidien *Excelsior*¹⁰⁸, appelé « Excelsiorazo », un important groupe de journalistes, auquel je me suis associée, a fondé avec l'ex-directeur, *unomásuno*, qui fut une très belle expérience. Il s'agissait de former un groupe d'actionnaires, composé de journalistes et d'écrivains, et non une coopérative, qui avait été à la source de la dissolution de *Excelsior*. J'étais très bien à *unomásuno* parce

¹⁰⁷ « Empecé colaborando en *El Nacional*, en el suplemento cultural, *Revista Mexicana de Cultura*, dirigido por Emmanuel Carballo, tan respetuoso, nunca me corrigió nada. Lo que hacía fundamentalmente, eran notas críticas sobre libros, ya llevaba agua al molino, enfocaba desde la perspectiva de género, entonces no se usaba esa expresión, era desde el punto de vista de la mujer.

También colaboré en el suplemento cultural de *El Sol*. Emmanuel Carballo, crítico literario muy reconocido, dirigía las páginas editoriales. El director de *El Sol*, Benjamín Wong, me invitó, en 1976, para que escribiera sobre las mujeres. No era por estar de moda, no, era una persona sensible, me había oído en la radio, se daba cuenta de mi interés particular por los libros y pensaba que valía la pena ocuparse del tema. Luego cuando colaboraba yo en el suplemento cultural dominical de *Novedades*, que se llamaba *La Onda*, era también sobre libros, y escogía siempre el tema. »

¹⁰⁸ *Excelsior* : fondé en 1917 par Rafael Alducín. Le journal publie deux éditions du soir : *Últimas Noticias* (1936) et *Últimas Noticias*, la deuxième édition étant connue sous le nom *La Extra* (1939). En 1964, est édité le supplément hebdomadaire *Lunes de Excelsior*, ensuite intitulé *Últimas noticias del domingo*. (Ruiz Castañeda, 1990 : 216). Trop critique au goût du gouvernement, le directeur, suivi par une partie de sa rédaction, est destitué par le président L. Echeverría.

que je faisais ce que je voulais, j'écrivais des commentaires, des interviews, des chroniques, des reportages, ce que j'avais envie¹⁰⁹. (Entr. E. Urrutia : 2005)

Unomásuno occupe, en 1977, une place particulière dans le panorama de la presse nationale, Elena Urrutia y collabore avec fierté :

C'était le journal de gauche, il suivait un peu la ligne de Sherer à *Excelsior*, mais il était encore plus à gauche, proche des guérillas qui secouaient l'Amérique centrale. En fait c'était LE Journal *unomásuno*. J'en faisais partie et ce fut une période très belle. Ensuite on m'a invitée au Ministère des Relations Extérieures au département de la diffusion culturelle, au niveau international, à un moment où *unomásuno*, cette utopie qu'avait été le quotidien, commençait à se dégrader¹¹⁰. (Entr. E. Urrutia : 2005)

À la même époque, Elena Urrutia travaille également pour la télévision :

J'ai eu aussi une collaboration à la télévision, pour parler des femmes, sur le *Canal 13*, une chaîne d'Etat. Le programme durait une ou deux heures et chaque jour, des collaborateurs prenaient la parole, chacun disposant de moments très courts de prise de parole, de seulement six minutes. Je souffrais beaucoup car j'étais habituée à travailler à la radio. Là c'était facile, je préparais mon sujet, j'écrivais un texte que j'enregistrais moi-même, je ne voyais personne, ce n'était presque jamais en direct. Mais à la télévision, pas question d'avoir un papier sous les yeux. J'étais terrorisée à l'idée d'avoir un trou de mémoire, d'un seul coup que dire ?

Ayant peu de temps, tu voulais quand même dire les choses correctement, être cohérente, et ne pas dire de bêtises. Alors j'écrivais un petit plan pour suivre mes idées. Tout cela ne me plaisait pas beaucoup, j'étais très tendue, ça a dû durer six mois. Je parlais de l'actualité culturelle, des femmes, en toute liberté. Un jour c'était une peintre, un autre jour un cycle de cinéma féministe...¹¹¹ (Entr. E. Urrutia : 2005)

109 « A raíz del *Excelsiorazo*, el golpe para sacar a Sherer de la dirección de *Excelsior*, se salió un grupo muy numeroso de personas con Sherer, me uní al grupo y fundamos *unomásuno*, que fue una experiencia muy linda. Aquí se pretendió hacer un grupo de accionistas fundamentalmente con escritores y periodistas, y no de cooperativistas como era *Excelsior*, que había sido la fuente de su disolución. En *unomásuno*, estuve muy a gusto porque yo hacía lo que quería y hacía artículos, editoriales, lo mismo que entrevistas, testimonios, que crónicas, que reportajes, lo que quisiera yo. »

110 « Era el periódico de izquierda, siguiendo un poco la línea de lo que fue Sherer en *Excelsior*, pero se hizo más a la izquierda, comprometido con las luchas centroamericanas; era EL Periódico *unomásuno*. Era socia y fue un período lindísimo, y después me invitaron a trabajar en la Secretaría de Relaciones Exteriores en la Difusión cultural, a nivel internacional; fue cuando se vino degradando esa utopía que había sido el *unomásuno*. »

111 « Hubo un momento en que me invitaron a la televisión y tuve una colaboración para hablar de las mujeres, en *Canal 13*, una televisión estatal. El programa duraba una o dos horas, cada día, era una barra de opinión y estaba integrada por varios colaboradores y colaboradoras, pero con fragmentos muy breves, de cómo seis minutos. Pero yo sufría mucho porque estaba acostumbrada a trabajar en radio, que era muy cómodo en radio, porque yo pensaba en algo, escribía, llegaba, yo misma lo grababa, nadie me veía, salía al aire, casi nunca era directo. Pero de pronto, llegar a la televisión, y encontrarte con que sin papel y sin nada, ahí me daban terror pensar que se me iba a hacer un blanco en un momento dado, ¿qué decir?, ¿cómo seguir?, y además teniendo poco tiempo, lo que quieres es decirlo bien, que sea coherente, que tenga sentido y no llegar a decir bobadas. Entonces escribía un guioncito para desarrollar mis ideas. A mí no me gustaba mucho, me provocaba como mucha tensión y- finalmente, eso duró seis meses. Hablaba de cultura, lo que ocurría a las mujeres, con esa

De façon discontinue, le travail journalistique, riche d'expériences diverses, alterne avec des activités académiques doublées d'une action militante.

1.2.3. La diffusion et le militantisme féministes

Elena Urrutia organise, en 1972, à la *Casa del Lago*¹¹², où elle travaille [1972-1975], une série de conférences sur la femme, qui sont la première contribution à cette nouvelle vague du féminisme au Mexique.

La composition du groupe de conférenciers révèle deux aspects qui la justifient : d'une part, il n'y avait pas beaucoup de femmes susceptibles de participer et, d'autre part, à ce moment de prise de conscience qui commençait à se forger en moi, j'avais besoin de quelques intellectuels que j'admirais et qui viendraient en quelque sorte légitimer le sujet, lui donner son aval : en plus de Rosa Marta Fernández, María Antonieta Rascón¹¹³ et Alaíde Foppa¹¹⁴ et j'avais invité Juan José Arreola, Carlos Monsiváis, Santiago Ramírez y Tomás Segovia¹¹⁵. (Urrutia, 2003 : 92)

Ces conférences furent publiées, en 1975, par la maison d'édition Sep/Setentas, sous le titre *Imagen y realidad de la mujer*, à l'occasion de la Conférence mondiale sur la Femme qui se tenait alors à Mexico (19 juin – 2 juillet 1975). Elena Urrutia est chargée également de la diffusion culturelle au Musée universitaire del Chopo (*Museo del Chopo*), dont elle assume la direction entre 1975 et 1977. Elle y monte la pièce de théâtre féministe *Ana y Paula*, lauréate d'un concours de théâtre féministe qu'elle avait organisé.

Elle multiplie les expériences dans les médias autour d'un axe thématique constant : la culture et les femmes, excluant toute activité politique directe au sein d'un groupe féministe

libertad, un día era una pintora, otro día, un ciclo de cine feminista...»

¹¹² Organisme culturel dépendant de la Diffusion culturelle de la UNAM (Université Nationale Autonome de Mexico) :

¹¹³ Rosa Marta Fernández et María Antonieta Rascón faisaient partie du groupe Femmes en Action Solidaire (*Mujeres en Acción Solidaria*, MAS), qui, en 1974, deviendra le Mouvement de Libération de la Femme (*Movimiento de Liberación de la Mujer*, MLM).

¹¹⁴ Alaíde Foppa, au Mexique depuis plusieurs années, venait d'inaugurer à *Radio Universidad*, de la UNAM, son programme *Foro de la Mujer*.

¹¹⁵ « La integración del grupo de conferenciantes habla de dos aspectos que la explican: por un lado, no había todavía muchas mujeres a las cuales invitar a participar y, por el otro, en esa toma de conciencia que empezaba a abrirse paso en mí necesitaba que algunos hombres, a los que admiraba intelectualmente, vinieran a legitimar el tema, le dieran su aval. Así, además de Rosa Marta Fernández, Alaíde Foppa y María Antonieta Rascón, invité a Juan José Arreola, Carlos Monsiváis, Santiago Ramírez y Tomás Segovia. »

ou politique. Ce dernier point l'éloigne d'Esperanza Brito qui, bien que n'appartenant pas non plus à un parti politique, comme elle le revendique – « Yo no soy de ningún partido político » (E.Brito: 2000) -, participe à plusieurs groupes et coordinations féministes. Elle fonde, en 1973, le Mouvement National des femmes (*Movimiento Nacional de Mujeres*, MNM), avec 23 autres féministes, « toutes issues des médias, journalistes, publicitaires », comme Anilú Elias, publicitaire, Martha de la Lama, journaliste, ou Isabel Custodio, écrivain (Lau Jaiven, 1987: 100). Ce groupe, marqué par des influences européennes et américaines, appartient au courant modéré du féminisme dit libéral, égalitaire, réformiste :

Le féminisme libéral égalitaire (appelé aussi « réformiste », ou féminisme des droits égaux), est en filiation directe avec l'esprit de la Révolution française : avec sa philosophie, le libéralisme, et avec son incarnation économique, le capitalisme. Liberté (individuelle) et égalité seront deux de ses principaux axes de lutte. (Toupin, 1998 : 11).

La première tâche des militantes du MNM fut d'analyser les livres scolaires et les textes de loi afin d'y déceler des formes discriminatoires pour les femmes, qu'elles combattront ensuite. Leur objectif était de modifier, réformer le système pour atteindre l'égalité entre les hommes et les femmes dans tous les domaines : juridique, social et politique. Leur activité s'intensifia avec l'action en faveur de la dépénalisation de l'avortement, libre et gratuit, rebaptisée la défense de la maternité libre (*maternidad voluntaria*).

Esperanza Brito prend la tête des premières manifestations, qui commencent en 1972, pour protester contre la mortalité maternelle, le jour de la fête des mères, le 10 mai. Ce défilé deviendra un rituel du féminisme mexicain. En 1975, Esperanza Brito et son groupe, le MNM, décident de participer à la Conférence internationale sur la Femme, organisée par les Nations Unies dans la ville de Mexico entre 19 juin et le 2 juillet. Pragmatiques, elles saisissent cette occasion pour donner des informations sur la situation des femmes au Mexique et promouvoir les revendications féministes qui tournaient autour de l'avortement libre et gratuit. Leur participation leur valut un conflit idéologique avec les groupes féministes les plus radicaux, en particulier le Mouvement de Libération de la Femme (*Movimiento de Liberación de las Mujeres*, MLM), qui voyaient dans la Conférence une récupération politique du mouvement féministe.

Selon Esperanza Brito, rester en marge de la politique et sans unité, a toujours porté préjudice au mouvement féministe. Son objectif est de promouvoir l'union des féministes et de privilégier les alliances sur le plan politique : « En 1976, avec Esther Hoyos, députée

fédérale du PRI, dans l'Etat du Yucatan, qui a toujours maintenu sa position, nous avons organisé la Première Journée nationale sur l'Avortement¹¹⁶ », à laquelle furent conviées des femmes de différentes origines socio-professionnelles (Entr. E. Brito : 2000). Son action la plus notable fut, en 1976, la fondation de la Coalition des Femmes féministes (*Coalición de Mujeres Feministas*), qui regroupait les différents groupes féministes du DF, le Mouvement National des Femmes (*Movimiento Nacional de Mujeres*, MNM), le Mouvement Féministe Mexicain (*Movimiento Feminista Mexicano*), le Collectif *La Revuelta*, avec l'objectif d'élaborer un Avant-projet de Loi pour une Maternité libre. Cette nouvelle configuration engrangea des bénéfiques, notamment en termes de visibilité. Les féministes avaient de plus en plus pignon sur rue :

Les groupes du DF s'étaient unis dans cette lutte et peu importait si nous nous aimions ou pas, s'il y avait des divergences, une seule chose comptait, c'était la dépénalisation de l'avortement et comment y arriver. Nous nous sommes donc regroupés autour de ce thème central. On nous mentionnait dans les journaux, on nous reconnaissait comme une force politique¹¹⁷. (Entr. E. Brito: 1996)

Parallèlement au groupe d'Esperanza Brito, le MNM, un autre courant féministe se structure dans le DF auquel adhère Marta Lamas qui d'emblée se déclare féministe :

J'ai adhéré au mouvement féministe en 1971. Au début de l'année 1972, le groupe Femmes en Action Solidaire (*Mujeres en Acción Solidaria*, MAS)¹¹⁸, auquel j'appartenais, a organisé un forum ouvert au public à l'école Cipactli, où l'on a présenté différents supports d'information et de réflexion. Chacune abordait ses thèmes de prédilection. Ce qui m'intéressait le plus, c'était la sexualité, l'avortement et le sexisme¹¹⁹. (Lamas, 2001 : 7)

¹¹⁶ « En 1976, con Esther Hoyos, que era diputada federal por Yucatán, hicimos la Primera Jornada nacional sobre el Aborto, ella siempre mantuvo su postura. »

¹¹⁷ « Los grupos del DF se habían unido en esta lucha y ya no importaba si nos queríamos o no, si había divergencias, en lo que estábamos de acuerdo era la despenalización del aborto y en cómo podríamos hacer esta despenalización. Entonces nos unimos alrededor de ese tema central. Cada vez era más reconocida como una fuerza política y nos mencionaban en los periódicos. »

¹¹⁸ Premier groupe féministe qui se constitue en 1971 : défend un féminisme socialiste (Acevedo *et al.*, 1977:12)

¹¹⁹ « Ingresé al movimiento feminista en 1971. A principios de 1972 el grupo Mujeres en Acción Solidaria (MAS), al que yo pertenecía, organizó una convivencia abierta al público en la escuela Cipactli, para la cual preparamos diversos materiales de información y reflexión. Cada quien trabajó, individual y colectivamente, los temas que más le interesaban. Los míos fueron sexualidad, aborto y sexismo. »

Ce groupe, devenu ensuite le *Movimiento de Liberación de la Mujer* (MLM), représente un féminisme radical, qui a son pendant en France avec le Mouvement de Libération des Femmes (MLF) (Toupin, 1998). Marta Lamas et Elena Urrutia, familiarisées avec le travail d'écriture, journalistique, associées à d'autres intellectuelles et féministes, se rejoignent autour d'un projet éditorial, qui prend la forme d'une revue féministe, plutôt théorique, *Fem* dont l'organisation, qui se voulait innovante et révolutionnaire, n'allait pas du tout de soi au regard des contraintes humaines et matérielles, comme le raconte Elena Urrutia :

C'est alors qu'a surgi l'idée de la revue *Fem*, dont le premier numéro est sorti à l'automne 1976. Au début il n'y avait que deux directrices, Alaíde Foppa et Margarita García Flores mais rapidement, à partir du deuxième numéro, nous avons constitué une direction collective, un tout petit conseil éditorial ¹²⁰, qui dura dix ans. Je pourrais dire sans me vanter que ce fut l'âge d'or de la revue. Le travail était bénévole, très lourd, très prenant pour quelques unes, certaines n'assumant pas leurs responsabilités, c'était comme une triple journée de travail : le travail rémunéré, le travail à la maison et le travail politique, bénévole. Mais au final tout cela était très agréable, non ?¹²¹ (Entr. E. Urrutia : 2005)

Malgré les tensions nées de l'organisation du travail éditorial, la revue et ses auteures s'attachent à défendre un féminisme fédérateur comme le suggère cette définition (*Fem* n°5, oct-dic. de 1977) :

Le féminisme considère que les relations entre les sexes sont et ont toujours été injustes et conflictuelles, qu'il y a une grande asymétrie. Le féminisme se propose, donc, d'analyser ces relations, les expliquer et les modifier en profondeur.

Le féminisme est la lutte politique des femmes contre le sexisme sur tous les terrains : juridique, culturel et socio-économique.

Le féminisme considère que ce qui est personnel est politique ; donc, à partir d'une prise de conscience individuelle on doit arriver à remettre en question le système social dans lequel nous vivons.

Le féminisme est la prise de conscience, chez la femme, de l'oppression qu'elle subit¹²².

¹²⁰ Elena Poniatowska, Lourdes Arizpe, Margarita Peña, Beth Miller, Elena Urrutia, Carmen Lugo et Marta Lamas. Cette première équipe a fonctionné pendant deux ans (1976-1977).

¹²¹ « Fue cuando surge la idea de la revista *Fem*, cuyo primer número salió en el otoño de 1976. Al principio eran dos directoras, Alaíde Foppa y Margarita García Flores y muy pronto, a los dos números, nos constituimos en dirección colectiva, éramos un consejo editorial, chiquitito, que duró diez años y podría decir sin empacho que fueron los años de oro de la revista. Era mucho trabajo, todo voluntario, unas sobrecargadas, y las otras pos no asumían la responsabilidad, por supuesto era la tercera jornada: el trabajo pagado, el trabajo doméstico, de ama de casa, de esposa, el trabajo voluntario, político. Pero al final, muy placentero, no? »

¹²² « El feminismo considera que las relaciones entre los sexos son y han sido siempre injustas y conflictivas, que hay una gran asimetría. El feminismo se propone, por lo tanto, analizar esas relaciones, explicarlas y modificarlas fundamentalmente.

Marta Lamas, qui avait participé à la création de la revue *Fem*, était une figure connue dans le monde éditorial quand elle a commencé à écrire pour *El Universal* en 1977.

Quand on a publié la revue *Fem* en 1976, elle a eu un gros impact, on la considérait comme une revue sérieuse, comme l'expression d'un féminisme académique et Luis Javier Solana, qui avait en charge toute la partie éditoriale à *El Universal*, avait vu la revue, nos noms. Il connaissait aussi Alaíde Foppa, et il a demandé qui pourrait écrire [pour le journal]. Quelqu'un lui a donné mon nom, peut-être Alaíde et on a passé le contrat par téléphone. Quand je suis passée le saluer et lui remettre mon article, il a été très surpris parce qu'à cette époque on avait toutes un peu plus de vingt ans tout juste. Il ne pensait pas qu'une féministe aussi jeune puisse écrire ainsi.

Dans les années 70, à l'époque où je suis entrée à *El Universal*, le féminisme était déjà un mouvement politique connu qui faisait du bruit, qui fournissait un travail de réflexion sérieux. La revue *Fem* était perçue comme une bonne publication et je crois que c'était être un peu d'avant-garde que de comprendre que le point de vue féministe devait être pris en compte dans la discussion des problèmes du pays. Il se peut aussi que c'était à la mode, mais cet homme Luis Javier Solana était quelqu'un d'intelligent, avec un esprit critique, qui comprenait ce qu'était le féminisme, dont il mesurait l'importance pour dire « je veux une féministe à *El Universal* »¹²³. (Ent. M.Lamas :2005)

Esperanza Brito corrobore cette idée de la présence du féminisme comme un courant de pensée que l'on ne pouvait pas ignorer :

El feminismo es la lucha política de las mujeres contra el sexismo en todos los terrenos: el jurídico, el cultural y el socio-económico.

El feminismo plantea que lo personal es político; por lo tanto, de una toma de conciencia individual debe llegarse a cuestionar el sistema social en que vivimos.

El feminismo es la toma de conciencia por la mujer de la opresión que padece. »

¹²³ « La revista *Fem*, la habíamos hecho en 1976 y cuando salió tuvo mucho impacto la revista *Fem*, se veía una revista seria, de un feminismo académico y Luis Javier Solana que era y que sigue siendo una de las personas en *El Universal* a cargo de toda la cuestión editorial y había visto la revista, conocía a Alaíde Foppa, vio los nombres y preguntó que...quién podría escribir y no sé si la propia Alaíde o alguien le dio mi nombre; hicimos el trato por teléfono. Cando di mi primer artículo, que pasé a saludarlo, se sorprendió mucho porque en esa época teníamos veintitantos... entonces no se iba a imaginar que una feminista joven pudiera escribir así...

En los setentas, para cuando entré yo [1977], ya el feminismo era un movimiento político conocido que hacía ruido, que tenía un trabajo serio, la revista *Fem*, se veía como una revista seria y creo que era un poco estar en la vanguardia, entender que es un punto de vista, el feminista, que tenía que estar incluido en la discusión de los problemas del país...Puede ser que fuera relativamente de moda, este hombre Luis Javier Solana es un tipo crítico, inteligente, que entiende lo que es el feminismo, entonces yo creo que para él fue importante como decir 'yo quiero una feminista en *El Universal*'. »

Dans les années 1970, le féminisme était très actif, très riche, on en parlait beaucoup, de ses actions. Quand *Fem* a été fondée, le féminisme était partout, dans tous les médias, avec *Fem* il s'agissait d'avoir une revue avec des préoccupations plus intellectuelles¹²⁴. (Entr. E. Brito : 2005)

Les journaux de la capitale accueillent donc des plumes connues et reconnues de par leurs activités journalistiques, culturelles ou politiques et, comme il se doit, des sujets d'information en phase avec l'actualité nationale et internationale qui concernent le mouvement féministe et ses différentes expressions.

1.2.4. Dans les rédactions

Marta Lamas commence avec ces mots son premier article dans *El Universal* :

A partir d'aujourd'hui EL UNIVERSAL m'offre la possibilité d'exprimer mes opinions dans une perspective féministe. Cela me place dans la situation difficile d'essayer d'expliquer en quelques pages ce qu'est le féminisme¹²⁵. n°1, M. Lamas, *El Universal*, 29 /11/1977.)

Ces premières lignes sous-entendent l'idée d'un contrat passé entre les deux parties, l'une affichant clairement ses intentions, l'autre offrant des conditions matérielles et institutionnelles pour les exprimer. De façon directe, elle introduit une perspective nouvelle dans le journal, personnelle (« mes opinions »), qui n'engage que l'auteure. Le lecteur est averti. La tendance politique du journal importe peu. De sensibilité politique différente, Marta Lamas, femme de gauche, écrit dans un journal conservateur.

Pour moi, ce fut vraiment étrange d'écrire sans avoir de *feed back*, parce qu'aucun de mes amis ne lisait *El Universal*, c'était un public inconnu. C'était un moment du féminisme où il fallait que les gens avec d'autres orientations nous connaissent, mais je n'avais aucun lien avec eux¹²⁶. (Ent. M.Lamas :2005)

124 « En los años 70's, fue muy activo, fue muy rico, hablábamos del feminismo, de sus acciones. Cuando se fundó *Fem*, el feminismo estaba en todas partes, en todos los medios, con *Fem* era tener una revista con más preocupación intelectual. »

125 « A partir de hoy EL UNIVERSAL me ofrece la posibilidad de expresar mis opiniones desde una perspectiva feminista. Esto me pone en la difícil situación de tratar de explicar en unas cuantas cuartillas qué es el feminismo. »

126 « Para mí, era muy extraño escribir sin tener *feed back*, porque ninguno de mis amigos leía *El Universal*, era un público desconocido. Estaba en un momento el feminismo en donde queríamos que gentes de otros lugares nos conocieran, entonces... Pero no tenía yo una interlocución con la gente. »

Ainsi, les auteures ne partagent pas obligatoirement le point de vue politique des journaux où elles écrivent. Le lecteur est confronté à un discours inhabituel dans les pages de son journal. Ce degré de déphasage aura une influence sur les stratégies des auteures pour séduire leur lectorat, loin d'être acquis à leur cause, sauf le lecteur de *unomásuno*, journal progressiste et situé à gauche où collabore Elena Urrutia. Les rédactions sont de véritables lieux d'apprentissage où discipline et liberté se côtoient dans les limites des exigences du travail journalistique et du respect aux personnes.

Mon expérience au journal *El Universal*, vraiment, m'a été très utile, j'ai appris à écrire comme un journaliste, j'ai appris à résumer en deux colonnes et demi ce que j'écrivais généralement dans des essais de 20 pages¹²⁷. (Ent. M. Lamas :2005)

C'est avec humilité qu'elle se propose de présenter au mieux, sans trop de raccourcis, les quatre groupes lesbiens présents dans le DF, dans l'espace étroit que sont les deux colonnes que lui offre le journal, elle s'en excuse dès les premières lignes de son article (« Pido disculpas »)¹²⁸ (n°57, M. Lamas, *El Universal*, 26/12/1978). Cette inexpérience sous-entendue est perceptible dans l'emploi parfois abusif de la locution « etc. », pas moins de sept fois dans l'article du 7 décembre 1977.

J'ai alors compris l'importance d'avoir un espace dans un grand média; bien sûr, au début j'ai été un peu surprise quand on m'a invitée mais je me suis rendue compte que pour moi c'était très important, je ne sais pas si j'avais beaucoup de lecteurs, parce qu'il n'y avait pas beaucoup de *feed back*, mais pour moi c'était une vraie discipline, réfléchir, écrire, communiquer, tout ce processus d'écriture. C'était une expérience très positive¹²⁹. (Ent. M. Lamas : 2005)

Elena Urrutia renchérit sur cette idée en définissant son travail de critique comme une façon de discipliner ses lectures (Entr. E. Urrutia : 2005). Par ailleurs, elle jouissait d'une grande latitude lors de sa collaboration à *unomásuno* :

¹²⁷ « Mi experiencia en *El Universal*, a mí personalmente, resultó muy útil, aprender a escribir de manera periodística y resumida en dos hojas y media cuando yo estaba acostumbrada a escribir ensayos de veinte hojas.»

¹²⁸ « Hablar de los cuatro grupos de lesbianas organizadas, de sus planteamientos, sus similitudes y sus diferencias en sólo dos cuartillas, significa resumir brutalmente sus posiciones. Pido disculpas por ello [...]»

¹²⁹ « Fue mi ingreso a entender la importancia que tiene tener un espacio en un medio masivo de comunicación, a mí eso sí, al principio me sorprendió cuando me invitaron y me di cuenta que para mí era muy importante, no sé si tenía muchos lectores, porque no había mucho *feed back* pero para mí se volvió una disciplina importante el estar pensando que escribo, que quiero comunicar.. todo ese proceso...Y lo veo como una experiencia muy positiva. »

On ne me disait pas, Elena, va donc interviewer un tel ou un tel, parce que je n'étais pas journaliste, je n'étais pas reporter non plus, j'écrivais dans la presse, mais assise à mon bureau, avec le dictionnaire à côté, et je traitais des thèmes que je voulais ; c'était vraiment très agréable, à vrai dire¹³⁰. (Entr. E. Urrutia : 2005)

Cependant, écrire sur le féminisme ou dans une perspective féministe, « escribir feminismo », selon l'expression d'Esperanza Brito, n'était pas toujours une tâche facile, dans les rédactions majoritairement masculines : « Dans les médias, les limites sont très réelles. Les chefs de rédaction ne sont pas intéressés par ces choses-là, ça ne leur semble pas important. Il faut donc se battre pour chaque article qui sort¹³¹. » (Entr. E. Brito : 1996) Elle n'hésite pas à traiter « d'antiféministe¹³² » le directeur de la revue *Siempre !* qui lui avait refusé un article sur le travail des femmes (n°9, E. Brito, *Siempre !*, 19/09/1973). Elle avoue avoir souffert de harcèlement sexuel quand elle est entrée à la revue *Siempre !*, en 1971. La peur au ventre, elle rendait son article chaque mercredi : « J'ai eu beaucoup de mal à parler de féminisme parce que le directeur, un homme très grossier, nous insultait toutes¹³³. » (Entr. E. Brito: 2005). Cette situation n'était pas exceptionnelle : le directeur de *Excelsior* « avait baptisé le groupe de collaboratrices du journal, « le coin des vierges », Antonieta Rascón fut mise à la porte pour avoir écrit sur l'avortement. » (Entr. E. Brito: 2005).

Une misogynie latente dans la société rend difficile la perception et la compréhension du féminisme qui n'est pas non plus abordé sans réticence par ceux qui veulent défendre leurs représentantes. Jorge de Angeli, directeur du supplément culturel dominical du quotidien *Novedades, La Onda*, rend hommage à Elena Urrutia dans un article publié le 19 septembre 1976, et intitulé « Le sexe compte, - non ? », et semble conscient des barrières socioculturelles que doit affronter le féminisme, dans la société mexicaine :

Il n'est pas facile d'être féministe au Mexique. L'air est encore trop imprégné de machisme et les initiatives collectives des femmes pour leur émancipation sont reçues avec sarcasme et incompréhension, et la plupart du temps elles n'aboutissent pas face au mépris ironique aussi bien des hommes que des femmes. Une femme, pour

130 « No me decían, oye Elena, ve a entrevistar, porque yo no era periodista, no era reportera, sino que escribía yo en la prensa, sentada en mi escritorio con el diccionario al lado y en los temas que yo quería. Entonces era muy placentero, la verdad. »

131 « En los medios hay límites muy reales. A los jefes de información, no les interesan estas cosas. Entonces para cada nota que sale, tenemos que pelear... no les parece importante. »

132 « antifeminista – eso clama ser- señor director. »

133 « Ahí me dio más trabajo hablar de feminismo porque el director era un patán, nos insultaba a todas. »

réussir au Mexique, doit avoir des qualités évidentes et incontestables¹³⁴. (*Novedades, La Onda*, “El sexo cuenta, - ¿no ? », 19/09/1976)

Cependant, Jorge de Angeli est loin d’être convaincu par les thèses féministes en présentant Elena Urrutia qu’il décrit avec une pointe d’ironie, tout en reconnaissant ses qualités:

En s’intégrant dans les courants intellectuels les plus actifs et dynamiques du Mexique, elle a peu à peu oublié – ou laissé de côté- les obligations et les prérogatives traditionnellement attribuées aux femmes, comme savoir cuisiner, décorer la maison ou coudre¹³⁵. (*Novedades, La Onda*, 19/09/1976)

Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas contribuent à la diffusion du féminisme en écrivant « sur les femmes et pour les femmes » (Entr. E. Urrutia : 2005), selon des points de vue et des styles personnels, dans une presse, qui, malgré certains désagréments personnels, offre une grande liberté d’expression , comme l’affirme Marta Lamas : “ Dans la presse il n’y a pas de censure [...]. Je n’ai jamais subi de censure, jamais on m’a dit ‘ça non’, ‘ça oui’¹³⁶. » (Entr. M. Lamas : 2005). C’est ainsi que Marta Lamas, impatiente et indignée, attaque sans détour les autorités et le président J. López Portillo, de façon audacieuse. Elle lui reproche son silence face aux demandes des proches des « disparus » lors du massacre de la Place de Tlatelolco :

[I]ls n’osent pas dire la vérité sur la localisation des disparus parce que les cadavres doivent être en état de putréfaction et ne sont pas présentables, ou simplement parce que rien ne presse, le prochain discours présidentiel annuel n’est que dans neuf mois¹³⁷. (n°53, M. Lamas, *El Universal*, 28/11/1978)

134 « No es fácil ser feminista en México. El ambiente está todavía oliendo a machismo y las iniciativas colectivas de mujeres con tendencias liberacionistas son recibidas con sarcasmo e incomprensión, y las más veces se ven frustradas por un irónico desprecio tanto de hombres como de mujeres. Una mujer, para destacar en México debe tener valores propios evidentes e indiscutibles. »

135 « Integrándose a las corrientes más activas y dinámicas de la vida intelectual de México, poco a poco ha ido olvidando – o dejando de lado – las obligaciones y las prerrogativas tradicionales de las mujeres, como saber cocinar, decorar la casa o tejer. »

136 « En prensa no hay censura (...). Nunca tuve un planteamiento de censura, nunca me dijeron ‘de esto no’, ‘de esto sí’. »

137 « no se atreven a decir la verdad sobre el paradero de los desaparecidos porque los cadáveres ya estén putrefactos y no pueden presentarlos, o simplemente porque no hay prisa, el próximo informe es hasta dentro de nueve meses.»

La ligne thématique des trois collaboratrices privilégie les faits plutôt que la théorie, comme le précise Marta Lamas :

La théorie non, je prenais des faits de la vie nationale et je faisais un commentaire avec une perspective féministe, mais très rarement je faisais un article sur la pensée féministe, les idées féministes¹³⁸. (Entr. M. Lamas : 2005)

L'objectif est d'introduire les thématiques féministes dans tous les médias et en prenant le contrepied des pensées communément admises contre lesquelles les auteures se battent, comme l'illustrent ces déclarations d'Esperanza Brito :

Emma Godoy¹³⁹, une femme horrible et de plus, écrivain médiocre, collaborait au magazine *Kena*; elle y avait écrit un article intitulé « L'homme unidimensionnel », où elle affirmait que les femmes devraient se mettre à genoux, en adoration face aux hommes parce que l'homme était la lumière et la femme l'obscurité. Dans son programme également, à la télé, elle parlait du matriarcat où, selon elle, les femmes mangeaient les hommes, les tout jeunes, en leur enlevant le cœur, et les laissaient dans un bain de sang.

J'ai alors écrit un article dans *Kena* qui parlait de liberté sexuelle, un texte très soigné, et je disais qu'aucune femme ne devait se sentir obligée de dire oui à un homme parce que celui-ci le voulait et que chacun avait le droit de dire non. Je ne parle pas de viol mais bien de liberté. Cette femme a cessé de collaborer à la revue parce que j'avais publié cet article ; c'est ce qu'elle a affirmé en annonçant sa décision dans *Kena* où 'elle ne pouvait pas écrire', disait-elle, 'aux côtés de personnes immorales comme moi'¹⁴⁰. (Entr. E. Brito : 2005)

Bien que sa collaboration aux magazines féminins comme *Vanidades*, *Buenhogar* y *Cosmopolitan*, ainsi qu'à *Claudia*, du groupe *Novedades Editores*, lui ait valu de fortes critiques de la part de beaucoup de féministes, Esperanza Brito reste convaincue qu'il faut

¹³⁸ « La teoría no, yo agarraba hechos de la vida nacional y sobre ellos comentaba con una mirada feminista y a veces, muy pocas veces, intentaba como hacer un artículo más de pensamiento, sobre las ideas feministas. »

¹³⁹ Emma Godoy Lobato participa au programme radiophonique «Charlas diarias», «Nuestro Hogar» et au programme « El mundo de la mujer », mené par Janet Arceo, sur les ondes de XEW. (Cervantes, 2007)

¹⁴⁰ « Emma Godoy, una mujer horrible, una escritora horrenda, que escribió un artículo en *Kena*, "El hombre unidimensional", decía que las mujeres tendríamos que estar de rodillas adorando a los hombres, porque el hombre era luz, la mujer era oscuridad. Dijo, en un programa de televisión que se cerró, cuando el matriarcado, las mujeres se comían a los hombres, a los jovencitos, y sacaban el corazón, y la sangre les escurría...

Yo escribí un artículo en *Kena* que hablaba de libertad sexual, un texto muy cuidado. Uno no tiene que sentirse nunca obligado a decirle que sí a un hombre porque quiere. Uno tiene el derecho a decir que no. No estoy hablando de violación sino de libertad. Esta mujer renunció a *Kena* porque yo publiqué este artículo y además lo dijo, y escribió su renuncia a *Kena*, y la publicó, 'ella ya no podía escribir en una revista donde una inmoral como yo...'. »

« lutter aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du système¹⁴¹ » (Entr. E. Brito: 2005), et répondre aux invitations des rédacteurs de quelque journal que ce soit. Sans stratégie préalable des féministes, « il était important que les postures féministes soient représentées, on en parlait bien sûr, c'étaient les journaux qui nous invitaient pour différentes raisons¹⁴² », renchérit Marta Lamas (Entr. M. Lamas : 2005). Chaque collaboratrice participe à la transmission du ou plutôt *des* féminismes, en précisant leur position. Marta Lamas reconnaît le risque de partialité dans sa réflexion, étant à la fois partie prenante des événements et commentatrice de ces mêmes événements. E. Brito la rejoint quand elle annonce : “C’est ma propre version de l’histoire¹⁴³” (Entr. E. Brito: 1996).

Chacune donne un point de vue personnel des thèmes abordés : l’information et la réflexion sont partielles mais reflètent des facettes d’un mouvement féministe hétérogène et multidimensionnel. De la théorie au militantisme, leur expérience individuelle s’est convertie en histoire collective, comme celles qui les ont précédées, concrétisant une idée phare des féministes, dans ce slogan : « le privé est politique ». Le féminisme mexicain ne disposant pas d’instance collective de diffusion, il a été présent dans les organes de presse à travers des collaborations de figures connues qui s’inscrivent dans différents courants. Collaboratrices renommées dans les plus grands journaux de la capitale, Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas rédigent des commentaires, proposent des réflexions sur l’actualité, à intervalles réguliers, dans un style personnel tout en reflétant les idées fondamentales des courants féministes qu’elles défendent.

2. Radiographie des quotidiens et du lectorat

La presse joue son rôle en s’ouvrant au débat autour de nouvelles idées qui émergent au sein de la société. Bien que les prises de position des journalistes féministes ou de collaboratrices touchées par les propositions des féministes, comme Esperanza Brito, soient loin d’être partagées par le lectorat, majoritairement masculin, issu des classes aisées, le féminisme et ses militantes ou seulement ses partisans trouvent une place dans les rédactions de la grande presse de la capitale. Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas tirent parti de leur vécu, de leur renommée et de leurs convictions personnelles pour écrire sur la

141 « Siempre pensé que hay que luchar dentro y fuera del sistema. »

142 « Sí se hablaba de la importancia de que las posturas feministas estuvieran representadas, no fue así una cosa, tú a qué periódico..., más bien, nos fueron invitando por distintas razones. »

143 « Es mi versión de la historia. »

situation des femmes. Elles abordent des sujets d'ordre privé en leur donnant une dimension politique, comme la violence ou l'avortement, dans des espaces qui varient. Elles ne sont pas cantonnées aux pages dites sociales où commence Esperanza Brito (*Novedades*, 1963-1975), mais se déplacent vers les pages ou suppléments culturels, et ensuite vers les pages politiques : Esperanza Brito dans *Siempre!* (1972-1975), Elena Urrutia au supplément dominical de *El Nacional Revista mexicana de cultura* (1976) et au supplément *La Onda* de *Novedades* (1974-1978). Elena Urrutia écrit dans les pages politiques de *El Sol* et de *unomásuno* (1978), et Marat Lamas, dans celles de *El Universal* (1977-1978). L'espace journalistique est un lieu chargé de sens pour le journaliste et son lecteur, comme le précise Dominique Maingueneau :

Le mode de transport et de réception de l'énoncé conditionne la constitution même du texte, façonne le genre de discours. Bien des mutations sociales se manifestent à travers un simple déplacement « médiologique » (= qui concerne le médium). (Maingueneau, 1996 : 50)

Ecrire sur la dépénalisation de l'avortement, c'est transformer un drame privé en une question politique qui implique toute la société. On peut rappeler, dans le contexte français, le « Manifeste des 343 salopes » pour le droit à l'avortement, publié dans le *Nouvel Observateur*, le 5 avril 1971, rédigé par Simone de Beauvoir et signé par 343 femmes:

Un million de femmes se font avorter chaque année en France. Elles le font dans des conditions dangereuses... On fait le silence sur ces millions de femmes. Je déclare que je suis l'une d'elles, je déclare avoir avorté. De même que nous réclamons le libre accès aux moyens anticonceptionnels, nous réclamons l'avortement libre.

En ce qui concerne en particulier la dépénalisation de l'avortement, l'apport des journalistes, qui écrivent dans la presse écrite, a été très important (Tarrés, 1991 : 8). En reconstruisant le débat, la presse contribue, sans aucun doute, et directement à sa diffusion en l'élevant à la catégorie de fait politique.

Les choix du discours de presse s'inscrivent dans un contexte temporel, dans un système politique, social, économique et culturel précis, dont les contours sont ici dessinés et caractérisés par trois mandats présidentiels : Gustavo Díaz Ordaz, 1964-1970 ; Luis Echeverría Álvarez, 1970-1976 ; José López Portillo, 1976-1982. Les 13 articles d'Esperanza Brito publiés dans *Novedades*, en 1963 et 1964 (Annexe 1 : liste des articles), correspondent à

l'époque d'Adolfo López Mateos (1958-1964) et permettent de comprendre le parcours d'Esperanza Brito.

Mon propos ici est d'évaluer l'évolution de la presse et de son discours autour du féminisme à des moments significatifs et porteurs de sens. La présidence de L. Echeverría Álvarez constitue un pivot de la modernité annoncée. Cependant, l'« ouverture démocratique », accompagnée de justice sociale, s'avèrera fragile et la succession présidentielle de 1970 s'inscrira encore dans la tradition monolithique et autoritaire du système priïste. La composante politique est une pièce essentielle à l'analyse du discours de presse et permet d'établir des connections entre les trois pôles que sont le journal, le journaliste et le lecteur, que l'on peut rapprocher de l'idée de circuit définie par Dominique Maingueneau :

Quand on traite du médium d'un genre de discours, il ne suffit pas de prendre en compte son support matériel au sens strict (oral, écrit, manuscrit, télévisuel,...), il faut aussi considérer l'ensemble du circuit qui organise la parole. (Maingueneau, 1996 : 50)

Ce « circuit » regroupe les conditions de production, la relation entre la presse et le politique, les traditions de cette presse mexicaine qui accorde une place de choix aux suppléments culturels et aux voix divergentes transformant ainsi ses pages en tribune. L'examen externe des journaux, qui considère la presse comme un objet historique en soi, se double d'une étude interne, qui aborde la presse écrite comme instrument d'étude et source d'information, ainsi que vecteur d'opinion. De ce point de vue, l'analyse morphologique permettra d'ébaucher la trame qui se tisse avec le lectorat, et d'apprécier les desseins avoués ou cachés que nourrissent les auteures. Écrire dans la presse commerciale, tant décriée ou dénigrée par les féministes, relève sans doute d'une profonde contradiction d'autant plus que la presse, cherchant à s'insérer dans une économie de marché, est plus soucieuse d'aller à la quête de nouveaux lecteurs, de nouveaux annonceurs que de former les consciences. Mais refuser cette possibilité signifie restreindre la diffusion du féminisme ou plutôt de façon plus générale, d'informations sur les femmes. Or le propre de toute pensée nouvelle est bien d'essaimer le plus largement possible, d'atteindre le plus grand nombre de lecteurs, tout en acceptant de faire quelques concessions et d'accepter les règles qui régissent les relations entre la presse et le pouvoir au Mexique. C'est la position adoptée par nos trois auteures, qui tirent parti de toutes les possibilités qu'offre un organe de presse, prestigieux ou de grande diffusion. Elles partagent un objectif, qui est d'écrire pour la société et non seulement pour les

féministes, afin de susciter des débats, objectif qui est le propre de toute vie démocratique. Comme l'a affirmé maintes fois Marta Lamas, le féminisme concerne toute la société et traverse tous les thèmes, il n'est pas seulement réservé aux femmes, il ne doit pas être sectaire (*mujerista*¹⁴⁴) (Entr. M. Lamas : 2000; Lamas, 2001^a).

2.1. Presse et pouvoir

Le fonctionnement de la presse se fonde sur les articles 6 et 7¹⁴⁵ de la Constitution politique des Etats-Unis du Mexique de 1917, qui garantissent le droit d'expression sur n'importe quel sujet dans le respect de la loi, de la morale et de la vie privée. Ce droit d'expression est cependant différent selon les médias, la liberté d'expression se mesurant à l'aune des tirages :

Pour la liberté d'expression, ça se passe plus ou moins comme ça : c'est à la télévision où il y a le plus de contrôle, ensuite c'est à la radio, et dans la presse écrite, les journaux, et enfin dans les revues, et encore cela dépend de leur diffusion¹⁴⁶. (Entr. E. Urrutia : 2005)

Esperanza Brito amplifie cette idée selon laquelle la presse n'est pas dangereuse dans la mesure où elle n'est lue que par une élite: "Je crois que c'est dans la presse qu'on peut parler le plus librement parce que les tirages sont très bas, la presse écrite n'est pas dangereuse, par contre la radio, oui¹⁴⁷. » (Entr. E. Brito : 1996).

¹⁴⁴ *Mujerismo* : Le *mujerismo* est une conception qui essentialise le fait d'être femme, il idéalise les conditions 'naturelles' des femmes et mystifie les relations entre les femmes. Une attitude typiquement *mujerista* est de parler au nom des femmes, comme si elles avaient toutes la même situation dans la société.

¹⁴⁵ **Artículo 6°**: « La manifestación de las ideas no será objeto de ninguna inquisición judicial o administrativa, sino en el caso de que ataque la moral, los derechos de tercero, provoque algún delito o perturbe el orden público; el derecho a la información será garantizado por el Estado. »

Artículo 7°: « Es inviolable la libertad de escribir y publicar escritos sobre cualquier materia. Ninguna ley ni autoridad puede establecer la previa censura, ni exigir fianza a los autores o impresores, ni coartar la libertad de imprenta, que no tiene más límites que el respeto a la vida privada, a la moral y a la paz pública. En ningún caso podrá secuestrarse la imprenta como instrumento del delito.

Las leyes orgánicas dictarán cuantas disposiciones sean necesarias para evitar que, so pretexto de las denuncias por delitos de prensa, sean encarcelados los expendedores, «papeleros», operarios y demás empleados del establecimiento de donde haya salido el escrito denunciado, a manos que se demuestre previamente la responsabilidad de aquéllos.» (*Constitución Política de los Estados Unidos Mexicanos*, Ed. Porrúa, Mexico, 95a. ed., 1992, p.11-12.)

¹⁴⁶ « La libertad de expresión va más o menos así: donde hay más control es en la televisión, después le sigue en este aspecto, la radio, y después de la radio, la prensa escrita, los diarios, y por último las revistas, éstas en función fundamentalmente de su difusión. »

¹⁴⁷ « Creo que donde se puede hablar es en prensa, con más libertad porque como la circulación es muy chica,

La liberté d'expression est une bien belle idée, quelque peu abstraite dans un pays où la presse est dépendante du pouvoir et, de surcroît, fort peu lue. Le contrôle de l'État sur la presse est à l'image de sa propre histoire. Le Mexique a érigé son modèle politique en le fondant sur le pouvoir perpétuel du Parti National Révolutionnaire (PNR), créé en 1929 par le président Plutarco Elías Calles, qui deviendra ensuite le Parti de la Révolution Mexicaine (PRM), sous la présidence de Lázaro Cárdenas, en 1939, et qui sera encore rebaptisé, cette fois de façon définitive, en 1946, par Miguel Alemán, Parti Révolutionnaire Institutionnel (PRI). Ce parti désignait le futur candidat à l'élection présidentielle (*el dedazo*), qui était toujours élu¹⁴⁸. Dès sa création, ce parti a cherché à regrouper tous les secteurs de la société afin d'en assurer le contrôle. Les médias, et en particulier la presse écrite, n'ont pas échappé à cette emprise du pouvoir qui s'est d'abord traduit par la mainmise de l'État sur la distribution du papier à travers l'entreprise PIPSA (*Productora e Importadora de Papel, S.A.*), créée en 1935, par Cárdenas. L'État, majoritaire, y contrôlait l'importation, la production et la distribution du papier dans tout le pays. L'État intervient également dans le financement de la presse par l'importance du volume de la publicité gouvernementale dans les périodiques, et dans la rémunération des journalistes, aux salaires trop bas pour résister à la corruption, en nature ou en espèces (*el embute*) (Albert, 1993 : 39). Malgré le danger que représentait PIPSA comme moyen de pression sur les journaux, les directeurs de publication s'étaient prononcés en 1965 pour sa reconduction (Karam, 2005)¹⁴⁹.

Avec la présidence de Lázaro Cárdenas, le pays stabilisé s'est doté d'institutions solides, et des structures de limitation à la liberté d'expression se sont mises en place. Dans ce même mouvement de contrôle, le pouvoir cardéniste cherche à rassembler les masses en utilisant l'organe de presse du Parti de la Révolution Mexicaine (PRM), *El Nacional Revolucionario*, fondé en 1929. Ce journal s'adresse à tous les groupes socioprofessionnels que le pouvoir cherche à éduquer. Il fait une place aux femmes en les cantonnant dans des rôles traditionnels, comme le souligne Jacqueline Covo-Maurice dans une analyse du journal :

El Nacional Revolucionario, s'adresse en particulier [aux femmes] sous les rubriques « La mujer y el niño » [‘La femme et l'enfant’], à partir du 13 janvier 1935, et « Página femenina - para la empleada, la obrera y el ama

no es peligrosa, la radio es más peligrosa. »

¹⁴⁸ Depuis les élections présidentielles de 2000, qui ont donné la victoire au candidat du Parti conservateur, le Parti d'Action Nationale (*Partido de Acción Nacional*, PAN), le PRI est passé à l'opposition après six décennies au pouvoir.

¹⁴⁹ L'entreprise PIPSA perdura ainsi jusqu'en 1989, l'importation de papier fut autorisée sous la présidence de Carlos Salinas de Gortari (1988-1994).

de casa modesta » [‘ Page féminine – pour l’employée, l’ouvrière et la femme au foyer modeste’], en 1936. Même si ces espaces proposent des informations relevant de l’éducation, de la promotion et de l’organisation syndicale des femmes, ils n’encouragent en rien les thèses féministes. (Covo-Maurice, 1989: 14-15)

La proximité du journal *El Nacional Revolucionario* avec le pouvoir présente deux autres caractéristiques : il dépend économiquement du Ministère de l’Intérieur et c’est le président qui nomme le directeur du journal (Fernández Christlieb, 2001 : 63). En 1939, *El Nacional Revolucionario* devient *El Nacional* tout court (Arredondo, 1987: 40), où collaborera Elena Urrutia en 1976. Cependant l’État n’a plus guère besoin d’avoir une présence clairement identifiée dans la presse nationale, ayant tissé de très bonnes relations avec les journaux privés. C’est ainsi que la presse des années 1960 et du début des années 1970 est une presse *oficialista*, qui flatte le pouvoir par « l’absence de critiques ou de propositions face aux projets de la nation¹⁵⁰. » (Arredondo, 1987 : 36). Les sujets politiques doivent être traités « avec des pincettes, une extrême méticulosité afin de ne pas blesser les susceptibilités politiques¹⁵¹ » et surtout afin de préserver les sources de financement. L’affrontement entre le gouvernement et les étudiants en 1968 n’a pas donné lieu au débat qu’il méritait dans la presse qui, à quelques exceptions près¹⁵², n’a reporté dans ses colonnes que la version officielle et autoritaire du massacre de la Place de Tlatelolco, le 2 octobre (Trejo Delarbre, 1995 : 190-191). Par ailleurs, la dépendance économique des journaux face au pouvoir était une garantie de conformité avec les thèses officielles. Les organes de presse ne prennent pas de risques qui mettraient en jeu leur survie.

Produit d’un système politique « protecteur » et dirigiste, la presse reflète également l’évolution socio-économique du pays qui connaît une période de prospérité économique et de stabilité politique. Celle-ci se traduit par une explosion démographique¹⁵³ et un taux d’alphabétisme qui croît dans les années 1940 jusqu’aux années 1960¹⁵⁴, mais de façon inégale selon les sexes (Tableau n°2). Le pourcentage d’analphabètes continue de baisser pour

¹⁵⁰ « al caracterizarse de manera general por la falta de críticas y sugerencias a los proyectos de la nación. »

¹⁵¹ « [...] la información de ese campo era cubierta casi con pinzas, con temerosa meticulosidad, para no lastimar susceptibilidades en el poder político. » (Trejo Delarbre, 1995 : 190)

¹⁵² Cf. les textes de Daniel Cosío Villegas, *Labor periodística. Real e imaginaria*, México, Era, 1972.

¹⁵³ La population mexicaine est passée de 23 millions d’habitants en 1948 à 60 millions en 1968, elle a donc triplé en 20 ans.

¹⁵⁴ 48,4% en 1940; 57,5% en 1950, 65,4% en 1960 (Cole, 1972:51, cit. par Arredondo, 1987:43)

atteindre en 1970, 28,2%, et en 1980, 17,1%, mais toujours avec la même différence entre les hommes et les femmes, respectivement 2,7 millions et 3,9 millions, pour 1970 (Siller, 1981).

Parallèlement, à partir des années 1950, la presse mexicaine a connu une forte croissance et s'est consolidée dans la décennie suivante: le nombre de journaux a doublé : en 1965, on en compte 168 et à partir de 1970, ce nombre atteint les 340 (Arredondo, 1987: 51) (Tableau n°3). « En 1965, le Mexique avait dépassé légèrement la 'densité journalistique' selon les critères de l'UNESCO, de 10 exemplaires pour cent habitants »¹⁵⁵. Bien sûr, le journal ne fait pas le lecteur, en paraphrasant Régis Debray, qui affirme : « [...] le livre ne fait pas le lecteur (ce serait plutôt l'inverse), (...) » (Debray, 2000 :8).

Même si les taux d'analphabétisme ont baissé, les lecteurs préfèrent lire la presse de faits divers, sensationnaliste, et de petites revues illustrées, sans autre contenu politique que la célébration des héros de l'histoire mexicaine. Une enquête réalisée en 1985, dans le DF, auprès de 628 personnes, bien qu'elle se situe en dehors de nos limites chronologiques, fournit quelques caractéristiques sur le lectorat qui existaient sans doute déjà dans la décennie précédente :

- un tiers des personnes interrogées sont des lecteurs habituels de journaux, mais sans préférence marquée pour un titre ;
- les femmes n'ont pas l'habitude de lire le journal (66,9%) ;
- les hommes préfèrent lire les journaux qui offrent beaucoup plus de pages sportives, de loisir et d'information à sensation tandis que les femmes préfèrent les journaux d'intérêt général ;

Tableau n°2
Taux d'alphabétisme de la population mexicaine
(1960)

	Population âgée de 6 ans et plus	%	Alphabètes	%	Analphabètes	%

¹⁵⁵ « Para 1965, México había sobrepasado ligeramente la "densidad periodística" mínima aceptable para la UNESCO, de 10 ejemplares de periódicos por cada cien habitantes. » (Granados Chapa, 1981: 6, cit par Arredondo, 1987: 43).

Etats-Unis du Mexique	27 987 838	100	17 414 675	62.23	10 573 163	37.77
Hommes	13 886 456	100	9 102 747	65.56	4 783 709	34.44
Femmes	14 101 382	100	8 311 928	58.95	5 789 454	41.05
<i>Population urbaine</i>	14 176 078	100	10 749 345	75.84	3 426 733	24.16
Hommes	6 813 561	100	5 387 722	79.09	1 425 839	20.91
Femmes	7 362 517	100	5 361 623	72.84	2 000 894	27.16
<i>Population rurale</i>	13 811 760	100	6 665 330	48.26	7 146 430	51.74
Hommes	7 072 895	100	3 715 025	52.54	3 357 870	47.46
Femmes	6 738 865	100	2 950 305	43.79	3 788 560	56.21

Source : González Casanova, 1989 : 270-271.

Tableau n°3
Evolution de la presse au Mexique (1945-1980)

Années	Nombre de journaux	Consommation de papier (en tonne)
1945	98 (1948)	53.2 (1946-1950)
1950	162 (1952)	39.9
1955	193	60
1960	197	99.6
1965	205	113
1970	201	158.8
1975	256	214.6
1980	319	205 (1979)

Source: Arredondo, 1977, p.45.

- les informations culturelles et scientifiques n'intéressent que 2,4% des lecteurs¹⁵⁶ (Gutiérrez Espíndola, 1988 : 230).

En 1976, le Mexique compte 2 015 périodiques et le District Fédéral 21 quotidiens tandis que les statistiques affichent 17 millions d'analphabètes. Les observateurs étrangers, selon E.

¹⁵⁶ Ces informations proviennent de María Antonieta Rebeil, *Los medios de comunicación en la vida de la sociedad receptora*, México, UAM-Xochimilco, mimeo., 1985, cit par Gutiérrez Espíndola, 1988: 230.

Poniatowska, sont toujours surpris qu'un niveau aussi élevé d'analphabétisme produise tant de papier imprimé (Poniatowska, 1976 : 89). Le nombre élevé de journaux ne signifie pas non plus automatiquement une pluralité informative, de par les liens de la presse avec le pouvoir politique et économique. C'est dans la capitale que se concentrent les plus gros tirages. En 1964 (Tableau n°4)), la ville de Mexico produit 47,8% des journaux, pour une population de presque 6 millions d'habitants, soit environ 15% de la population totale du pays.

Cette tendance s'est maintenue dans la décennie suivante. Cependant, ces tirages (Tableau n°5) qui représentent 40% de la totalité des tirages sur le plan national, sont à considérer avec précaution : selon R.Trejo Delabre, des 500 000 exemplaires effectifs édités dans la capitale, seule la moitié est réellement lue. On peut diviser en effet par deux les tirages affichés pour arriver à des tirages effectifs. Ajoutons à cela que les invendus représentent la moitié des tirages réels (Trejo Delabre, 1990 : 2).

Tableau n°4
Les trois principales villes et la presse (1964)

Ville	Nombre d'habitants	% Population nationale	Tirage	% Tirage national
Mexico DF	5 890 204	14.9	2 019 703	47.8
Guadalajara	1 016 784	2.6	172 000	4.1
Monterrey	785 572	2.0	193 000	4.6
Total	7 692 560	19.4	2 384 703	56.5
Mexique	39 642 671	100.0	4 229 413	100.0
Le reste du pays		80.6		

Source : González Casanova, 1989 : 286.

Tableau n°5
Tirage de la presse dans le District Fédéral (1964-1977)

Titres (date de fondation, fondateur) ¹⁵⁷	1964	1977
<i>Excelsior</i> (18 mars 1917, Rafael Alducín)	139 291	153 873
<i>El Universal</i> (1 ^{er} octobre 1916, Felix F. Palavicini)	139 252	165 150
<i>Novedades</i> (le 21 novembre 1939, Ignacio F. Herrerías)	120 000	190 000
<i>La Prensa</i> (le 30 août 1928, José E. Campos)	185 361	267 131
TOTAL		961 154

Source: González Casanova, 1989 : 286, pour 1964 ;

Gutiérrez Espíndola, 1988: 225 , pour 1977.

Malgré ces restrictions, le classement des quotidiens permet de mesurer l'importance de la collaboration des auteurs dans les rédactions. Dans deux des plus grands quotidiens, tour à tour vont collaborer, Esperanza Brito (*Novedades*, 1963-1974), Elena Urrutia (*Novedades*, 1974-1978) et Marta Lamas (*El Universal*, 1977-1978).

Novedades constituait le deuxième groupe de presse du pays après l'OEM (*Organización Editorial Mexicana*), ex Cadena García Valseca (Arredondo, 1987: 41), et propriétaire de *El Sol de México*, où collabore Elena Urrutia (avec 3 articles en 1976 et 14 articles en 1977). (Tableau n°6).

Tableau n°6

Caractéristiques des deux groupes éditoriaux les plus importants

¹⁵⁷ Ruiz Castañeda, 1974: 287; Ochoa Campos, 1968 : 141.

(1970)

Groupe	Nombre de publications	% du total	Diffusion 1970	% du total
García Valseca (<i>El Sol de México</i>)	34	16.8	1 311 000	28.8
O’Farrill <i>Novedades</i>	7	3.5	317 000	7.0

Source: Arredondo, 1977, p.45.

Novedades (1936) se définit, sur sa page de couverture, comme « le meilleur quotidien du Mexique » (« el mejor diario de México »), ce qui n’est pas tout à fait vrai : il avait certes un poids éditorial, étant le deuxième tirage le plus important de la presse quotidienne dans la capitale, avec 190 000 exemplaires, après *la Prensa*, qui tirait à 268 000 exemplaires. Techniquement, il était le meilleur face au modèle vieillot du quotidien *Excelsior*, qui cependant était reconnu comme le meilleur journal mexicain dans toute l’Amérique latine. Conservateur, *Novedades* est lié au monde de l’entreprise et au pouvoir, et possède des parts dans l’entreprise privée de télévision mexicaine *Televisa*. Il se dit indépendant, en bas de la première page, on peut lire « *Novedades*, un journal indépendant » (« *Novedades*, un diario independiente »), ce qui n’est pas tout à fait vrai non plus. *Novedades* appartient à la famille O’Farrill dont la fortune est étroitement liée aux intérêts politiques représentés par les ex-présidents : Miguel Alemán (1946-1952) et Manuel Ávila Camacho (1940-1946), que le journal a soutenu dans sa campagne électorale. Quant à la campagne présidentielle du candidat Miguel Alemán, elle avait commencé par l’assassinat du directeur de *Novedades*, Herrerías, victime de calomnies qui devaient justifier son départ et son remplacement par les proches de M. Alemán, O’Farrill et Alemán Velasco (Fernández Christlieb, 2001 : 22).

Les patrons de presse sont souvent proches du pouvoir ou du monde de l’entreprise, comme *Novedades* ou encore *El Sol de México*, fondé en 1965 (Ruiz Castañeda, 1974: 383). *El Sol de México* appartient à la *Organización Editorial Mexicana*, dont la famille *Vázquez Raña* était propriétaire d’une quarantaine de quotidiens et était présente dans l’entourage du président L. Echverría :

La OEM aurait été rachetée par Echeverría en 1976 pour constituer sa principale source de pouvoir après la prise de fonction du futur président et s'immuniser contre la critique [...] Avec la fin d'*Excelsior* [1976], ses nouveaux intérêts se retrouveraient en outre consolidés. (Albert, 1996 : 43)

D'autre part, on retrouve Luis Echeverría, alors ministre de l'Intérieur, à l'origine de la création, en 1970, de l'agence de presse nationale Notimex. Celle-ci appuiera sa campagne politique lors des élections présidentielles qui le mèneront à la victoire en 1970 (Karam Cárdenas, 2000). La main mise du pouvoir politique sur *El Sol de México* peut expliquer la destitution du directeur Benjamín Wong Castañeda, en mars 1977 et la démission, le 10 mai, de 26 collaborateurs, qui refusent de se soumettre à la censure du nouveau directeur (R.Trejo Delarbre, 1998). Elena Urrutia donne sa version des faits :

Il y a eu un changement de directeur, le directeur s'est fait expulser, pour des raisons politiques, et le nouveau directeur a commencé à censurer, à supprimer, à couper, et cette attitude a provoqué un rejet qui s'est généralisé au sein de la rédaction, je ne sais combien de journalistes ont renoncé à écrire dans les pages d'*El Sol*¹⁵⁸. (Entr. E. Urrutia : 2005)

Le départ des journalistes est la réponse à la censure et à un État trop présent. Esperanza Brito évoque à son tour l'expérience de sa mère : « maman a commencé à *El Heraldo* mais elle est partie parce que si un article était jugé trop long, ils prenaient des ciseaux et ils le coupaient, ça ne lui a pas plu, et elle est entrée à *El Universal*¹⁵⁹. » (Entr. E. Brito : 2005).

La personnalité de la direction et ses relations avec le pouvoir marquent clairement l'identité du journal, sa ligne éditoriale et sont les garants de sa prospérité, comme le rappelle de façon exemplaire l'histoire du journal *El Sol de México*. À l'origine de l'OEM (*Organización Editorial Mexicana*), se trouvait la chaîne García Valseca, qui publia le premier journal de la série *El Sol*, dans l'État de Aguascalientes en 1945 et qui s'intitulait *El Sol del Centro*. Financé par le président Manuel Ávila Camacho (1940-1946) (Monsiváis, 1985 : 63), le colonel José García Valseca, homme d'affaires très actif, était connu pour « sa défense du nationalisme révolutionnaire, d'un catholicisme extrême, des « bonnes mœurs »,

¹⁵⁸ « Renunciamos porque hubo un cambio de director, sacaron al director que había en ese momento para poner otro, era una posición política y entonces el nuevo director empezó a censurar, a suprimir, a recortar, y hubo un movimiento de rechazo a esta actitud que se generalizaba bastante y entonces renunciamos no sé cuántos editorialistas a las páginas del *Sol*. »

¹⁵⁹ « mi mamá empezó en *El Heraldo*. Se salió porque si no cabía el artículo, con tijeras lo cortaban y ya, no le gustó y entonces fue cuando entró a *El Universal*. »

une forte sympathie pour les États-Unis et un anticommunisme féroce¹⁶⁰. » (Luévano Díaz, 2006). La chaîne s'est développée au rythme d'un quotidien par an et en 1973 elle en possédait 34 (Arredondo, 1987 : 55). Le 7 juin 1965, paraît *El Sol de México*, qui inaugure le passage du noir et blanc à l'impression offset en couleurs. À cette édition du soir, vient s'ajouter celle du matin, à partir du 25 octobre de la même année (Ruiz Castañeda, 1974 : 383). L'entreprise Valseca s'est construite en bénéficiant des faveurs des autorités, celles de l'entreprise PIPSA qui effaçait ses dettes et de l'appui financier des candidats à la Présidence. (Monsiváis, 1985 : 63-65)

El Universal, créé en 1916, est le quotidien le plus ancien de la presse de la capitale. De tendance conservatrice, ce journal a eu aussi son « moment politique » (Bohmann, 1989 :80). En 1926, un grave conflit surgit entre la presse et le président Plutarco Elías Calles. *El Universal*, et également *Excelsior*, soutenaient le mouvement des *cristeros*¹⁶¹, contre la laïcisation de la société mise en œuvre dans la Constitution de 1917. En réaction, le président Calles accusa alors d'insurrection les journalistes Félix F. Palavicini ainsi que José Elguero et Victoriano Salado Álvarez, collaborateurs à *Excelsior*. Ces deux derniers furent expulsés aux États-Unis (Karam Cárdenas, 2004).

Les sexennats se suivent, selon un mécanisme bien rodé : ainsi se succèdent Díaz Ordaz, Echeverría et López Portillo, mais se ressemblent-ils tous ? Il convient de remarquer l'augmentation du nombre de journaux publiés entre 1970 et 1980 pour nuancer la réponse (Tableau n°3 : *supra*). Cette augmentation correspond à la présidence de Luis Echeverría (1970-1976), initiateur de l'« ouverture démocratique » ou simplement « politique » nécessaire pour retrouver la paix sociale, après le sexennat de Díaz Ordaz¹⁶² marqué par une violence bien visible. La violence n'avait jamais été absente mais elle était discrète jusque-là

¹⁶⁰ « su defensa del nacionalismo revolucionario, del catolicismo extremo, de las «buenas costumbres»; una extrema simpatía hacia Estados Unidos y un anticomunismo feroz. »

¹⁶¹ La Guerre des Cristeros (1926-1929), appelée encore la Christiade. Ce conflit avec l'Église fut provoqué par l'autocratie du président Calles «qui attaqua un clergé fort de sa résistance à soixante ans de gouvernements anticléricaux et à la persécution de V. Carranza, fort aussi de sa popularité et de l'incontestable foi du peuple rural. La persécution de l'Église, [...], conduisit à la suspension des cultes décidée par les évêques et approuvée, avec réticence, par Rome. Cela provoqua le soulèvement des *cristeros*, ainsi nommés par dérision, à cause de leur cri de guerre : « Vive le Christ-Roi et la Vierge de Guadalupe ! » ; cinquante mille paysans en armes, appuyés par le peuple des campagnes, tinrent tête à l'armée fédérale pendant trois ans, de 1926 à 1929, lui infligeant de sérieuses défaites. Le gouvernement, incapable de venir à bout du mouvement qui faisait tache d'huile, fit sa paix avec les évêques pressés par Rome de transiger. L'ambassadeur américain Morrow joua un rôle essentiel dans la conclusion de la paix en juin 1929.» (© Encyclopædia Universalis 2005, tous droits réservés.)

Voir Jean Meyer, *Apocalypse et Révolution au Mexique. La Guerre des Cristeros (1926-1929)*, Paris, Gallimard-Julliard, 1974, 244 p.

¹⁶² Responsable du massacre des étudiants en 1968, sur la Place de Tlatelolco à Mexico.

(Meyer, 1995 : 148). L'État devait retrouver une légitimité traduite par les réformes politiques, timides, du gouvernement Echeverría, qui a permis la création de nouveaux espaces d'expression investis par une classe moyenne demandeuse de plus de démocratie.

La Réforme électorale de 1973 (*Nueva Ley Federal Electoral de 1973*) n'a pas eu les résultats escomptés pour démocratiser la vie politique. Elle a toutefois permis la création de nouveaux partis, en majorité de gauche : le Parti Démocrate Mexicain (*Partido Demócrata Mexicano*, PDM), le Parti Mexicain des Travailleurs (*Partido Mexicano de los Trabajadores*, PMT), le Parti Révolutionnaire des Travailleurs (*Partido Revolucionario de los Trabajadores*, PRT) et le Parti Socialiste Révolutionnaire (*Partido Socialista revolucionario*, PST). Le PCM a pu alors sortir de la clandestinité et le Parti Socialiste des Travailleurs (*Partido Socialista de los Trabajadores*, PST), officiellement constitué en 1975, a obtenu le registre fédéral en 1978. La légalisation de cette opposition « domestiquée » signifiait un contrôle de l'État, qu'applaudissaient toute la classe politique et le secteur économique. Le parti conservateur de droite, le PAN (*Partido de Acción Nacional*), sans représenter un réel danger pour le PRI, avait refusé de présenter un candidat jugeant que les conditions n'étaient pas réunies pour des élections démocratiques. Aux élections de 1976, il n'y eut donc qu'un seul candidat, celui du PRI, José López Portillo, qui obtint 90.63% des voix, avec un taux d'abstention de 35.5% (Delgado de Cantú, 2004).

Le gouvernement de Luis Echeverría Álvarez, malgré l'« ouverture démocratique », n'a pas pu mettre en place les conditions minimales pour permettre une plus grande participation politique. Cette « ouverture » montre également ses limites si l'on suit l'histoire du quotidien *Excélsior*, «le journal de la vie nationale» («el periódico de la vida nacional»), fondé le 18 mars 1917 par Rafael Alducín (Ruiz Castañeda, 1974: 287) et géré sous forme de coopérative, qui figurait parmi les dix meilleurs journaux au monde et le meilleur en espagnol. Non officiel, ni partisan, *Excélsior* devient le seul quotidien à présenter une analyse critique des gouvernements de G. Díaz Ordaz et de L. Echeverría Álvarez, dont il attend en vain les réformes annoncées tout en dénonçant son comportement répressif¹⁶³. *Excélsior* ose donc rompre la ligne *oficialista*, ce qui n'est pas du goût du gouvernement qui orchestre la fin du quotidien. Le 8 juillet 1976, au bout de neuf ans, le directeur Julio Scherer García est destitué, par les membres de la coopérative, après avoir subi injures et calomnies portées par la presse écrite et la télévision (Canal 2) qui relayaient l'opinion du gouvernement. L. Echeverría Álvarez organise sa destitution au profit de Regino Díaz Redondo, ce qui valut au

¹⁶³ Trente étudiants sont tués en juin 1971 lors d'une manifestation à la mémoire des étudiants tués en 1968.

nouveau président mexicain d'être appelé par le *Washington Post*, « l'assassin de *Excélsior* » (Poniatowska, 1976 : 89). Parmi les démissionnaires du journal, soit 80% des collaborateurs, reporters et éditorialistes, on compte un certain nombre de femmes, comme Jeannete Becerra Acosta, Rosa María Roffiel, Ángeles Mastretta, María del Carmen Ruiz Castañeda, qui ne « voulurent plus travailler dans un '*Excélsior*' qui ne tenait plus ses engagements : être le principal lieu d'expression des courants démocratiques du Mexique¹⁶⁴. » (Poniatowska, 1976 :90) Par ailleurs, Octavio Paz, directeur de la revue *Plural*, du même groupe éditorial, renonça à son poste. Le 6 novembre, l'équipe dissidente crée la revue politique *Proceso*, et un an après, le 14 novembre 1977, sort le quotidien *unomásuno*, dirigé par Manuel Becerra Acosta, qui reprend à son compte la ligne éditoriale de *Excélsior* (R.Trejo Delarbre, 1998). Le président est alors J. López Portillo, ex *Secretario de Hacienda* du gouvernement précédent. Le quotidien *unomásuno*, que l'on peut considérer de tendance progressiste, géré sous forme de coopérative, a accueilli dans sa rédaction de manière ponctuelle des plumes féministes, comme Elena Urrutia en 1978 et a soutenu financièrement la revue *Fem*. Il s'adresse aux élites urbaines universitaires (Flores, 2008 : 24). Après le coup porté à *Excélsior*, *unomásuno*, avec ses quelques 70 000 exemplaires, surgit comme une alternative salutaire dans le panorama uniforme de la presse de la capitale et joue un rôle de « présence politique publique » (Trejo Delarbre, 1995 : 187), que développe avec justesse cette analyse :

Si les tirages des périodiques restent tout à fait dérisoires, ils permettent néanmoins à une opinion insatisfaite d'y trouver l'expression de son mécontentement. L'Etat, en tolérant l'existence d'une formation critique, peut laisser l'illusion à l'intérieur du pays d'une presse libre, qui joue cependant à son profit le rôle de soupape de sécurité sociale, et légitimer aux yeux de l'étranger dont il dépend étroitement du point de vue économique, l'exercice démocratique de ses dirigeants. (Albert, 1996 : 41-42)

Le gouvernement de J. López Portillo (1976-1982), comme celui de ses prédécesseurs, utilisera la publicité comme instrument de pression éditoriale. En réponse aux critiques incessantes de l'hebdomadaire politique *Proceso*, envers la politique du gouvernement, fondée sur l'accroissement de la dépense publique avec son corollaire la hausse de la dette, et ceci malgré les revenus issus du pétrole, le pouvoir exécutif décide, en avril 1982, de retirer toute la publicité officielle de la publication. Un autre hebdomadaire politique, *Crítica Política*, subira le même sort (Arredondo, 1987 : 59). La mainmise de l'État sur la presse est

¹⁶⁴ « Las mujeres mencionadas no quisieron seguir trabajando en un « Excélsior » que rompía su compromiso consigo mismo : el de ser el medio principal de las corrientes democráticas en México. »

de plus en plus forte sous les gouvernements de J. López Portillo et de son prédécesseur L. Echeverría Álvarez à travers l'arme de la corruption pointée sur les journalistes qui pratiquent l'autocensure ; celle-ci met à mal la liberté d'expression neutralisant les demandes et les insatisfactions.

La politique d' « ouverture démocratique » lancée par le gouvernement de L. Echeverría Álvarez montre rapidement son seuil de tolérance face à un journalisme critique. La modernisation politique n'a pas eu lieu face à une société qui a profondément changé sur le plan social et économique, le gouvernement s'arc-boutant sur des principes autoritaires. Avec L. Echeverría, le pays entame une « interminable transition démocratique¹⁶⁵ » (Meyer, 1995 : 148), où trouvent toutefois leur place de nouveaux débats, entre autres le féminisme, et leurs porte-parole, qui respectent les règles implicites de l'écriture journalistique. La presse, plutôt monochrome, offre toutefois des nuances, à cerner justement, depuis le très officiel *El Nacional*, en passant par les « poids lourds » que sont *El Sol*, *Novedades* et *El Universal*, jusqu'aux espaces, cette fois plus critiques, que sont *unomásuno* et la revue *Siempre* !

2.2. Le journal et ses possibilités

2.2.1. La liberté d'expression et ses limites

La liberté d'expression, garantie par la Constitution, a toutefois des limites qui sont l'exercice d'une censure ou plutôt d'une autocensure, intégrée par les journalistes qui savent, par tradition et par éducation, qu'il y a trois sujets intouchables: l'Armée, le Président et la Vierge de la Guadalupe, selon Elena Poniatowska (1993). L'expérience de Marta Lamas illustre ces atteintes faites à la liberté d'expression :

Je n'ai reçu qu'une seule fois une menace, quand j'avais écrit un article contre l'armée, qui s'intitulait « Privilège militaire ». Je parlais d'un type dans l'armée qui maltraitait sa femme et qu'on n'avait pas pu juger¹⁶⁶. (Entr. M. Lamas : 2005)

Dans cet article, intitulé « Crimen machista¹⁶⁷ / ¿Fuero militar? » (« Crime machiste / Privilège militaire ? ») (n°27, *El Universal*, 30/05/1978), Marta Lamas dénonce

¹⁶⁵ « [...] desde 1970 se está dando la interminable transición democrática [...] »

¹⁶⁶ « Sólo una vez recibí una amenaza cuando escribí un artículo contra el ejército, se llamaba “Fuero militar” y yo hablaba de un tipo en el ejército que maltrataba a la mujer y que no habían podido juzgar. »

l'absence d'une enquête sérieuse concernant le crime contre une jeune femme dont l'impunité suggère les privilèges accordés à l'armée, ici un médecin militaire, aux dépens de la victime et de ses proches. Comme l'affirme Elena Poniatowska, le journaliste sait ce qu'il peut traiter ou pas selon le journal où il travaille, sans que le directeur ait à lui donner quelque consigne que ce soit (Egan, 1993: 18). Des sujets peu habituels, voire tabous, donnent lieu à des débats au sein même du journal qui se transforme en tribune et offre un droit de réponse, qui se traduit également par des analyses critiques d'articles de confrères dans d'autres journaux, en l'occurrence sur le féminisme.

2.2.2. Le journal comme tribune

Dans un article intitulé "Escritos antifeministas" ("Écrits féministes"), publié le 7 août 1970, dans *Novedades*, Esperanza Brito critique, sur le ton du réquisitoire, les articles de la Nord-américaine Lenore Hershey publiés à la Une de *Novedades*, les 2, 3 et 4 août, qui donnent une image défavorable et erronée du mouvement d'émancipation des femmes qui se développe au même moment aux États-Unis¹⁶⁸. Lenore Hershey était directrice de deux magazines féminins, *Mc Call's magazine* et *The Ladies' Home Journal*¹⁶⁹. Esperanza Brito démonte les préjugés sur le féminisme que L. Hershey expose, tout en réitérant la nécessité de la lutte, pour améliorer la situation des femmes. Elle commence par reprocher à l'auteure ses affirmations qui vont à l'encontre de vérités historiques, ses mensonges (« falsedades ») insultants pour les femmes, « imaginant que la plupart des femmes ne connaissent pas le mouvement féministe¹⁷⁰. » Mordante, elle accuse L. Hershey qui, semble-t-il, n'a pas tout bien compris quand elle avance des idées fausses, des contre-vérités « que je suppose volontaires, car je ne veux pas la discréditer en pensant qu'elle ne s'est pas informée avant

¹⁶⁷ Surtitre souligné dans le texte.

¹⁶⁸ « Los días 2, 3 y 4 de agosto, aparecieron en primera plana de NOVEDADES, dos artículos seriados, firmados por la señora Lenore Hershey, quien comenta desfavorablemente acerca de los movimientos de emancipación femenina que actualmente se desarrollan en Estados Unidos. » (n°63, E. Brito, *Novedades*, 7/08/1970)

¹⁶⁹ « She was executive editor when she left in 1968 to become managing editor of The Ladies' Home Journal. She was appointed editor in 1973, three years after feminists had staged a daylong sit-in demanding that a woman be named editor. », in *The New York Times*, March 3, 1997; <<http://www.nytimes.com/1997/03/03/business/lenore-hershey-78-ex-mccall-s-editor.html>>

¹⁷⁰ « basándose en el hecho de que la mayoría de las mujeres no conoce a fondo la temática del movimiento feminista. »

d'écrire et de publier¹⁷¹. » Elle lui reproche donc sa mauvaise foi et son manque de professionnalisme.

Elle reprend deux préjugés sur les féministes - le féminisme est incompatible avec la maternité et lutter est inutile - en citant longuement l'auteure, et ensuite elle explique la réalité en rétablissant quelques vérités. L. Hershey avance l'idée que les féministes n'aiment pas les enfants, qu'elles ne veulent pas s'en occuper, pour pouvoir simplement se distraire, se divertir :

D'une certaine manière les féministes préfèrent cacher leurs enfants chez elles ou dans les garderies [...] les laisser dans des centres d'accueil [...] ainsi les mères peuvent prendre du bon temps¹⁷². (n°63, E. Brito, *Novedades*, 7/08/1970)

Ce à quoi répond Esperanza Brito, avec mépris et colère, à « cette dame » (« esta señora ») : « Tout d'abord, il n'est pas question de s'amuser, mais de travailler, de développer les capacités intellectuelles de la femme, et cela sans rien enlever à la maternité¹⁷³. »

L'autre contre-vérité, (« otra falsedad »), consiste à affirmer que les avancées en faveur des femmes se réalisent sans révolution, sans mouvement de contestation¹⁷⁴, par exemple dans le domaine professionnel : « sans lancer de manifestes, elles ont réussi à se faire une place dans le monde du travail ». Pour preuve, L. Harshey donne l'exemple de quelques femmes à des postes prestigieux, « une pilote d'avion, une courtier en bourse, cinq scaphandriers. Et sans bruit elles sont parvenues à ces postes, sans faire la révolution, sans mouvement d'émancipation¹⁷⁵. » L'exception sert d'argument au détriment d'une démonstration convaincante. Ce à quoi Esperanza Brito rétorque, fermement : « C'est faux, parce que tous les acquis obtenus par les femmes sont directement liés aux luttes libertaires. Rien n'a été obtenu sans qu'au préalable des femmes déterminées aient contesté et lutté¹⁷⁶. »

171 « que supongo voluntarias, ya que no deseo negarle el crédito de haberse informado antes de escribir y publicar. »

172 « En cierta forma las feministas gustan de ocultar los hijos bajo la alfombra o en las guarderías infantiles [...] despachar a los niños a los centros asistenciales [...] mientras las madres salen a divertirse. »

173 « En primer lugar no hablan de divertirse, sino de trabajar, de desarrollar la potencialidad intelectual de la mujer, sin negar la importancia que tiene la maternidad. »

174 « [...] las mujeres, sin revolución alguna, están haciendo progresos. »

175 « sin lanzar manifiestos, han logrado destacar en el mundo del trabajo [...] ya hay en el mundo una mujer piloto de jet, una corredora de bolsa y cinco acuanautas. Sin alboroto se ha logrado todo esto, sin revoluciones, sin movimientos emancipadores. »

176 « Falso, porque todos los adelantos alcanzados por la mujer, están directamente relacionados con sus luchas

Sa conclusion, pleine d'ironie, semble prendre le lecteur à témoin :

À cette allure et si nous sommes sages, on peut s'attendre à ce que d'ici mille ans il y ait dix femmes pilotes, dix autres à la bourse et cinquante scaphandriers. Le conformisme a encore de beaux jours devant lui¹⁷⁷.

Esperanza Brito saisit cette possibilité d'analyser des informations sous un autre angle, plus juste, en s'attaquant à une fausse naïveté ou à une mauvaise foi flagrante, afin d'éclairer le lecteur, même si L. Hershey a plus de chance d'être lue qu'elle.

Dans cette même perspective, Esperanza Brito répond, dans *Novedades*, à Alardo Prats, journaliste à *Excelsior*, également sur l'utilité du mouvement féministe (Silva Herzog, 1975 : 392), dans un article intitulé « Réponse à Alardo Prats » (n°87, *Novedades*, « Respuesta a Alardo Prats », 12/10/1974). A. Prats avait écrit un article dans le journal *Diario Baja California*, le 1^{er} septembre 1974, intitulé « Exigences du Féminisme militant » (« Exigencias del Feminismo Militante »), où il faisait part, agacé, de son incompréhension face aux revendications des femmes, qui lui paraissaient injustifiées.

« Mais que veulent-elles donc? », semblait être sa question, une question courante qui peut être aussi celle du lecteur, comme le suggère Esperanza Brito : « Ce n'est pas la première fois qu'on lit ou qu'on entend la question, de quoi veulent-elles s'émanciper ou encore que veulent-elles de plus ? »¹⁷⁸, écrit Esperanza Brito dans les premières lignes de son article (n°87, E. Brito, *Novedades*, 12/10/1974). L'incompréhension d'A. Prats, « un homme surpris et offensé, face à la prétention des femmes de vouloir changer le système social qui les opprime »¹⁷⁹, sert de prétexte pour retracer l'histoire du féminisme, en soulignant l'étape du suffragisme et sa légitimité et en rappelant les figures marquantes : Simone de Beauvoir, pour la France, Betty Friedan aux Etats-Unis. Esperanza Brito lui reproche d'abord sa mauvaise foi car les idées féministes sont bel et bien diffusées : « j'ai écrit dans diverses publications, depuis des années, je ne sais combien d'articles aux titres

libertarias. Nada se ha logrado sin que antes mujeres decididas lucharan por ello. »

¹⁷⁷ « A ese paso y portándonos bien, podemos esperar que dentro de mil años ya haya diez mujeres piloteando jets, diez en la bolsa de valores y cincuenta acuanautas. Bien por el conformismo. »

¹⁷⁸ « No es la primera vez que leemos o escuchamos la pregunta de que pretenden emanciparse? o su gemela qué más quieren ? »

¹⁷⁹ « un hombre sorprendido y ofendido, ante la pretensión femenina de querer cambiar los sistemas sociales que la ahogan. »

annonçant clairement le sujet, où j'expliquais nos demandes en matière de politique, de travail, de garderies, de politique familiale, etc¹⁸⁰. »

Esperanza Brito interpelle, avec ironie et parfois une condescendance à peine voilée, le journaliste pris en flagrant délit d'ignorance, lui donnant ainsi une leçon qui vaut aussi pour le lecteur. Elle rappelle qu'à l'origine de tout cela se trouve un homme, « l'un des hommes les plus lucides de son temps », Stuart Mill et son livre *De l'assujettissement de la femme*¹⁸¹, et que les suffragettes ne manifestaient pas, comme l'écrit A Prats, de façon « pittoresque » mais avec une détermination qui a porté ses fruits : « Grâce à elles nous jouissons à présent de droits civils et politiques¹⁸². » L'adjectif « pittoresque » souligne le mépris et l'indifférence avec lequel A. Prats traite ces manifestantes, « pour les rabaisser, les caricaturer, les ignorer [...] »¹⁸³, explique Esperanza Brito qui donne sa définition du féminisme : « Ce n'est pas une plaisanterie, ni une mode. C'est un mouvement important, qui recherche l'émancipation des femmes, comme tout groupe opprimé, par un système oppresseur¹⁸⁴. »

Après avoir été analysé et critiqué, l'article d'A. Prats est la cible de remontrances de la part d'Esperanza Brito, ferme et directe : « écoutez attentivement ce que nous avons à dire. Ecoutez Simone de Beauvoir [...] ; Betty Friedan [...] ; et écoutez autour de vous les jeunes étudiantes, les journalistes, les ouvrières, les institutrices¹⁸⁵. » Esperanza Brito lui conseille une attitude intelligente, responsable, et avant de condamner, de critiquer et de dénaturer les faits, elle lui demande de faire preuve de plus de discernement sur un ton autoritaire : « regardez de plus près avant de dire que vous n'êtes pas d'accord¹⁸⁶. »

Sur la question de la dépénalisation de l'avortement, deux points de vue s'affrontent dans les colonnes de *El Universal*, celui de Marta Lamas qui défend le droit à l'avortement et celui de Rafael Moya García, collaborateur à *El Universal*, qui s'y oppose en avançant des arguments d'ordre moral et religieux, susceptibles d'être plus partagés par les lecteurs. Selon

180 « en diversas publicaciones, desde hace años y con títulos por demás claros y alusivos al tema he escrito no sé cuántos artículos en donde explicaba nuestras pretensiones en cuanto a política, trabajo, guarderías, interrelaciones familiares, etc. »

181 John Stuart Mill, (*The Subjection of Women*) *De l'assujettissement de la femme*, 1869, version numérisée : <http://classiques.uqac.ca/classiques/Mill_john_stuart/assujettissement_femmes/ass_femmes.html>

182 « Gracias a ellas las mujeres tenemos derechos civiles y políticos. »

183 « restarle importancia, caricaturizarlas, alzar los hombros y no hacer caso [...]. »

184 « No es broma, ni es moda. Es un movimiento emancipador tan importante como cualquiera emprendido por un grupo oprimido contra un sistema opresor. »

185 « escuche con cuidado lo que tenemos que decir. Escuche a Simone de Beauvoir [...] ; a Betty Friedan [...] ; y escuche de su alrededor a las jóvenes universitarias, a las periodistas, a las obreras, a las maestras. »

186 « va a saber qué es con lo que va en desacuerdo. »

Marta Lamas : « Les thèmes difficiles furent clairement ceux liés à l’avortement. J’ai eu un débat avec un homme Rafael Moya García, j’écrivais un article et ensuite il répondait, et ça a duré environ cinq mois¹⁸⁷. » (Entr. M. Lamas : 2005). Malgré ces déclarations, je n’en ai répertorié que quatre qui s’organisent comme un droit de réponse :

<p>N°3, Marta Lamas « <u>Informe Oculito</u> / Las Mujeres y el Aborto (I) », <i>El Universal</i>, 13/12/1977, p.5</p>	<p>Rafael Moya García, « <u>Desde Otro Angulo</u> / Abortar no es Tema de Moral Individual », <i>El Universal</i>, 14/12/ 1977, p.4</p>
<p>N°4, Marta Lamas, « <u>Si los hombres embarazaran</u> / Las Mujeres y el Aborto (II) », <i>El Universal</i>, 20/12/1977, p.5</p>	<p>Rafael Moya García, « <u>Desde Otro Angulo</u> / ¿ Por qué no También Infanticidio Libre? », <i>El Universal</i>, 21/12/ 1977, p.4</p>

Rafael Moya García défend l’idée selon laquelle la vie doit être protégée dès la conception, et que la « morale sociale » doit prévaloir sur la « morale individuelle », contrairement à ce qu’avance Marta Lamas, qui s’appuie sur un rapport demandé par le Conseil National Démographique (*Consejo Nacional de Población*, CONAPO¹⁸⁸), en 1976. Ce document, non divulgué (« Informe Oculito »), est le résultat d’un groupe de travail de 62 personnes de différentes disciplines pour débattre de l’avortement. Il recommande un changement dans la législation restée en l’état depuis 1931, qui permet l’avortement de façon très restrictive, seulement en cas de viol, selon le Code pénal du DF¹⁸⁹.

Marta Lamas répond à son détracteur, à l’intérieur du journal : « Je veux mentionner l’article de Rafael Moya García dans lequel il réfute l’opinion selon laquelle la décision d’avorter est un problème de morale individuelle en arguant qu’il s’agit d’une question de morale sociale et que ‘la tâche primordiale (de l’Etat), c’est de défendre le faible et

¹⁸⁷ « Los temas difíciles, fueron obviamente el aborto, tuve un debate con un hombre Rafael Moya García, yo escribía un artículo y él contestaba, yo escribía, él contestaba, y así... como cinco meses. »

¹⁸⁸ Fondé le 7 janvier 1974, sous la présidence de Luis Echeverría :
<http://www.conapo.gob.mx/index.php?option=com_content&view=article&id=1&Itemid=217>

¹⁸⁹ « 1931 : Se aprobó el Código Penal para el Distrito Federal, en el que se incluyó la despenalización del aborto en casos de violación, cuando el embarazo pone en peligro la vida de la mujer y cuando el aborto es producto de una imprudencia de la mujer. »
(GIRE, 2005) < <http://www.gire.org.mx/contenido.php?informacion=42>>

l'innocent'¹⁹⁰. » (n°4, M. Lamas, *El Universal*, 20/12/1977). La position conservatrice de Rafael García Moya reflète celle de l'Église catholique dont il défend les orientations, par exemple dans cet article intitulé « Un autre angle / Examen de conscience nationale » (« Desde Otro Angulo / Examen de conciencia nacional »), sur la confession, où il demande au lecteur de « faire pénitence » (“cumplir la penitencia”) (*El Universal*, 1/02/1978).

Ces voix multiples, dans les pages du journal, dans *Novedades* et *El Universal*, servent un débat démocratique autour de questions ou de revendications nouvelles, condamnées avant d'être comprises et analysées, comme le féminisme et l'avortement, par des journalistes aux prises avec des préjugés, des considérations personnelles de tout ordre, qui sont aussi ceux des lecteurs. Les quotidiens constituent une nouvelle agora où se font entendre des voix discordantes d'une culture protéiforme dont témoignent les suppléments culturels.

2.2.3. La tradition des suppléments culturels : une grande liberté pour encore moins de lecteurs

Dans les années 1960 et 1970, la plupart des quotidiens mexicains proposait dans leur édition dominicale un supplément culturel: *Excelsior*, *El Universal*, *El Día*, *Novedades*, *El Sol de México*, *El Nacional*, *El Herald de México*. Tous offraient à leurs lecteurs une rubrique spéciale, comme « Libros », dans le supplément *La Onda*, de *Novedades*, qui présentait des interviews, des traductions, des notes bibliographiques, des critiques artistiques, théâtrales et cinématographiques. Cette offre ne dépendait pas de considération financière, l'objectif de servir le lecteur primait.

La tradition des suppléments culturels dans la presse mexicaine remonte aux années 1940, quand Fernando Benítez fonda, d'abord un supplément dans le quotidien gouvernemental *El Nacional*, *Revista mexicana de cultura*, et ensuite, un autre à *Novedades*, *México en la Cultura*, en 1948, qu'il dirigea jusqu'en 1961 (Cabrera López, 2006 : 84). Raúl Noriega succéda à Fernando Benítez (Ochoa Campos, 1968 : 144), qui dut quitter la publication à la suite de conflits au sein de la rédaction sur des choix politiques controversés, en particulier sur la Révolution chinoise et la Révolution cubaine. Elena Urrutia écrit dans ces deux espaces: le supplément dominical de *El Nacional*, *Revista mexicana de cultura*, en 1976, dirigé alors

¹⁹⁰ « Quiero mencionar el artículo de Rafael Moya García en donde cuestiona que la decisión de abortar sea un problema de moral individual y donde plantea que es de moral social, señalando que 'el oficio primordial (del Estado) es defender al débil y al inocente'. »

par Fernando M. Garza et le supplément dominical de *Novedades, La Onda* dans la section « Libros », entre 1974 et 1978. *La Onda*, en première page, se définit comme suit :

Le supplément éclairé dominical de NOVEDADES qui divertit et instruit. Des informations sur les courants culturels les plus importants et un guide sur les événements artistiques de toute la semaine¹⁹¹.

Le supplément *Revista mexicana de literatura*, de *El Nacional*, fondé par Carlos Fuentes et Emmanuel Carballo en 1955, dont ils garderont la direction jusqu'en 1958, fut l'antécédent littéraire de *La Cultura en México*, de *Siempre !* (Cabrera López, 2006 : 84). En février 1962 paraît *La Cultura en México*, supplément de la revue d'opinion *Siempre!*, avec l'appui économique du président Adolfo López Mateos (1958-1964), dont les orientations sont clairement définies dans l'éditorial de son premier numéro :

[...] nous aspirons [...] à réaliser une nouvelle aventure plus journalistique [...] nous offrirons des reportages et des interviews; les essais des écrivains les plus célèbres du Mexique, d'Amérique latine et d'Europe [...] qui recueilleront les préoccupations, les idées de notre temps, la lutte continue que mènent penseurs, artistes et scientifiques pour construire un monde plus rationnel, plus libre, moins injuste et moins tourmenté¹⁹². (*La Cultura en México*, 21/11/1962: 1)

Dans ce même numéro, il est précisé que le supplément, tout en cherchant à représenter la diversité et la complexité nationales, choisira ses collaborateurs. Son caractère culturel permettait d'aborder des thèmes et de publier des critiques que la grande presse n'autorisait pas. Selon Trejo Delarbre (1995 : 192), pour éluder les contraintes des quotidiens, « l'opinion politique se manifeste principalement dans les revues. » La position iconoclaste de la revue lui valut le retrait de l'aide financière du Président, à la suite de la publication d'un long reportage en quatre volets sur l'assassinat, resté impuni, du leader paysan Rubén Jaramillo¹⁹³:

¹⁹¹ « El ágil suplemento dominical NOVEDADES que divierte y cultiva. Con información de las corrientes culturales más importantes y orientación sobre los eventos artísticos de toda la semana. »

¹⁹² « [...] aspiramos [...] a realizar una nueva aventura periodística [...] ofrecemos reportajes y entrevistas; los ensayos de los escritores más reputados en México, en América Latina y en Europa [...] que recojan las preocupaciones, las ideas de nuestro tiempo, la lucha eterna que libran pensadores, artistas y científicos tratando de formar un mundo más racional, más libre, menos injusto y angustiado. »

¹⁹³ Ruben Jaramillo, vieux zapatiste de l'Etat du Morelos, était descendu de ses montagnes avec ses guérilleros, acceptant l'amnistie et la trêve offertes par le président López Mateos. Cette rencontre ne se traduisit par aucune répartition de terres, ce qui poussa R.Jaramillo à occuper des parcelles appartenant à des hommes politiques en vue. Les négociations n'eurent qu'une issue: l'assassinat de R.Jaramillo et de sa famille au printemps 1962.

- Fernando Benítez, “En el hogar aniquilado” ;
- León Roberto García, “Hablan los campesinos” ;
- Víctor Flores Olea, “La mano en la herida”;
- Carlos Fuentes, “Xochicalco, altar de la muerte”. (*La Cultura en México, Siempre!* 11/08/1962: 1-7).

La revue *Siempre!* voit alors croître son tirage avec la parution de son supplément et devient la plus importante des revues mexicaines (Tableau n°7).

Tableau n°7
Tirage des revues mexicaines
(1961 et 1964)

Nom	1961	1964
<i>Hoy</i>	15 000	30 000
<i>Impacto</i>	35 000	37 000
<i>Jueves de Excelsior</i>	38 686	29 861
<i>Revista de Revista</i>	35 000	10 000
<i>Siempre !</i>	54 200	70 000
<i>Sucesos</i>	70 000	70 000
<i>Tiempo</i>	17 421	21 000
Total	265 307	267 861
Moyenne	37 901	38 266

Source: González Casanova, 1989, 16^{ème} éd.: 265

À la fin des années 1960, le supplément *La Cultura en México*, qui occupe les pages centrales de *Siempre!*, s’est consolidé sous la direction de Fernando Benítez, à qui succèdera ensuite Carlos Monsiváis, pendant quinze ans (Trejo Delarbre, 1995 : 192). Le supplément s’éloigne d’un nationalisme culturel, identifié à l’idéologie officielle, pour se tourner vers un universalisme caractérisé par une « irrévérence désacralisante » (« antisolemnidad desacralizante ») (Cabrera López, 2006 : 89). La collaboration d’Esperanza Brito s’inscrit dans l’histoire de *Siempre!* où elle trouve une liberté de ton et d’écriture qui caractérise la revue. Elle signe, entre 1972 et 1975, des articles critiques sur la prépondérance du parti au pouvoir, le PRI (n°5, *Siempre!*, 4/04/1973), ou sur la sexualité des Mexicains (n°15, *Siempre!*, 31/10/1973; n°17, *Siempre !*, 21/11/1973).

(Smith, 2003: 348)

Dans les années 1960, qui se terminent par les événements sanglants de 1968, les valeurs liées à la Révolution sont en régression, et avec elles l'« esthétique officielle », dans les arts, avec le muralisme, et dans la littérature. L'image idéale de la femme mexicaine, ancrée dans l'univers domestique et maternel, a vécu. Le pays se tourne vers l'étranger, l'occident, traversé par de nouveaux débats, autour notamment de la situation des femmes et de leur émancipation, thèmes d'une portée universelle, qu'introduisent et défendent Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas, entre 1963 et 1978. Ce mouvement se poursuit dans les années 1970, notamment sous la présidence d'« ouverture » du gouvernement de Luis Echeverría Álvarez. Cette modernité, associée à cet universalisme, s'exprime dans la presse et en particulier dans les suppléments culturels où les commentaires, critiques littéraires et interviews trouvent leur public même si un cinquième des lecteurs de journaux déclarent ne pas lire ces suppléments ou ces rubriques culturelles (Cabrera López, 2006 : 63).

2.3. Les genres journalistiques : « un savoir et des savoir-faire »¹⁹⁴

Dans cette presse caméléon, à l'image du pouvoir, les auteures s'attellent à une tâche difficile : comment atteindre et retenir le lecteur, rare, et qui, en outre, sauf sans doute pour *unomásuno* et *Siempre!*, n'est ni un militant féministe, ni un activiste de gauche. Toutefois, comme Esperanza Brito, Elena Urrutia, et Marta Lamas, il est issu des classes moyennes et hautes de la société mexicaine. Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas appartiennent à la catégorie des intellectuels, si l'on se tient à cette définition : « des citoyens qui voyagent et qui sont présents dans les médias ; ils sont donc en mesure de formuler des idéologies et de donner à la population une image nationale. »¹⁹⁵ (Cabrera López, 2006: 45).

2.3.1. Un dispositif

Selon les règles fixées par le journal lui-même, chaque espace journalistique correspond à un type d'article et est organisé selon des genres qui supposent un style, voire un contenu qui lui sont propres. Ce dispositif ritualise la lecture : « [...] d'un journal à l'autre [...], quelque chose se répète dans l'organisation et la distribution de l'information, mais aussi dans l'écriture, et qui dépasse les acteurs individuels ou collectifs (journalistes et rédactions). »

¹⁹⁴ Ringoot et Utard, 2009.

¹⁹⁵ « Son urbanos, viajan y tienen presencia en los medios masivos; por lo tanto poseen facultades para formular ideologías y proporcionar a la población una autoimagen nacional. »

(Ringoot et Utard, 2009 : 19). Le contenu rédactionnel est étroitement lié au genre journalistique : à tel genre, tel contenu, ce qui implique un contrat avec le lecteur qui a donc des attentes précises. La forme d'un article de presse a bien une fonction expressive et suppose un contenu idéologique. Le lecteur, par avance, sait, en partie, ce qu'il lira. Selon Román Gubern dont l'analyse des médias alimente une sorte d'autoréflexion chez Elena Urrutia :

‘ On a souvent observé que les gens achètent le journal qui est le plus en phase avec leur idéologie [...] cherchant ainsi une confirmation de leurs propres intérêts [...] Il est prouvé par exemple que les messages qui heurtent les convictions les plus profondes du récepteur sont stoppés et n'ont pas de pouvoir de persuasion sur ce récepteur. Une personne aux convictions religieuses profondes, par exemple, est insensible à la propagande antireligieuse (ou très peu), tout comme l'athée l'est face aux sermons¹⁹⁶.’ (n°9, E.Urrutia, *unomásuno*, 2/5/1978)

Fidéliser le lecteur et la lectrice est certainement la toute première préoccupation d'un journal, en offrant un espace construit de façon constante avec des repères que sont les rubriques et les genres journalistiques. De ce point de vue, la collaboration d'Esperanza Brito, d'Elena Urrutia et de Marta Lamas, tend à répondre à ces exigences. Les espaces jouissent d'un prestige inégal mais ils servent le même dessein : informer sur les nouvelles préoccupations qui agitent le monde à propos de la situation des femmes, de leur mécontentement, de leurs demandes et des mouvements qui les portent.

Les articles ou unités rédactionnelles se répartissent selon des genres journalistiques distribués dans deux catégories : genres informatifs et genres interprétatifs (Leñero et Marín, 1989 : 39) (Edo, 2009 : 59). Dans la première catégorie on regroupe la brève, le billet, l'écho, le fait divers, la chronique, le reportage, l'interview, la critique tandis que la seconde comprend l'éditorial, l'essai, le commentaire ou article d'opinion. Ces deux catégories, dans le cadre de la sociologie du journalisme, sont appelées « genres debout » et « genres assis » :

La distinction d'un journalisme assis (confiné à la rédaction) et d'un journalisme debout (de contact) a donné, par extension, l'opposition entre genres liés au terrain et genres liés au travail de bureau. L'éditorial, le

¹⁹⁶ « Román Gubern dice al respecto: ‘Se ha observado repetidamente que la gente compra el periódico más acorde con su ideología [...], buscando así un refuerzo de sus propias actitudes o intereses [...]. Está comprobado por ejemplo, que los mensajes que atentan contra las convicciones más profundas del receptor son fuertemente bloqueados y no ejercen ninguna persuasión sobre tal receptor, y viceversa. El individuo con fuertes convicciones religiosas, por ejemplo, es invulnerable a la propaganda antirreligiosa (o muy difícilmente vulnerable), tanto como el ateo convencido lo es a los sermones piadosos. »

commentaire, le billet, la chronique, présupposent un travail sédentaire, un référent documentaire. Le reportage, mais aussi l'interview, le portrait, l'enquête, le compte rendu présupposent un terrain et des contacts physiques, un référent situationnel de l'information. (Ringoot et Rochard, 2005 : 11)

Le genre d'article coïncide avec un espace spécifique du journal et renvoie à une identité discursive ou à un type d'écriture. Le journalisme « assis » a la préférence des trois collaboratrices, comme le montre le tableau suivant.

Tableau n°8
Répartition des articles selon le genre journalistique

	Commentaire	Critique	Interview	Total
E. Brito	94	1	17	112
E. Urrutia	27	41	8	76
M. Lamas	51	6	0	57
Total	173	47	25	245

Esperanza Brito, entre 1963 et 1974, écrit chaque mercredi, un article dans *Novedades para el Hogar*, « Segunda Sección », la première section étant consacrée aux articles de fond, sous la rubrique « En y repensant » (« Pensándolo bien »), soit au total 87 commentaires et une critique. Ce genre de supplément contient en général des informations que l'on trouve dans les magazines féminins qu'Esperanza Brito connaît bien pour y avoir participé à plusieurs reprises, dans *Kena* et *Claudia*, entre 1969 et 1973 (E. Brito: 2005). Esperanza Brito tire parti de cet espace peu valorisé ni valorisant, qui, selon elle, constitue justement un endroit idéal pour parler aux lectrices, consommatrices de presse féminine, pour y distiller de nouvelles idées dans un style propre au commentaire. Le titre de la rubrique donne le ton : il suppose une réflexion, une préoccupation, un doute, d'où découlent une position critique, une volonté d'analyse face aux modèles, aux rôles et aux comportements sociaux qui sont à repenser, dans une logique historique et non selon une nature immuable.

Dans la revue *Siempre! La Cultura en México* (1972-1975), sans place fixe attribuée, Esperanza Brito écrit 17 interviews et 7 commentaires (Tableau n°9).

Tableau n°9

Répartition des articles d'Esperanza BRITO, selon le genre journalistique

	<i>Siempre!</i> <i>La Cultura en México</i> (1972-1975)	<i>Novedades para el Hogar</i> « Pensándolo bien » (1963-1974)
Interview	17	0
<i>de fond ou d'opinion</i> (6)	<ul style="list-style-type: none"> - n°4 (*): El Cardenal José Salazar - n°16 : Rosario Castellanos - n°21 : Helvi Sipila, avocate finlandaise - n°22 : Liberotte Funcke, femme politique allemande - n°23 : Annemarie Ranger, femme politique allemande - n°24 : Yolanda Sentías, femme politique mexicaine 	
<i>de déclarations</i> (5)	<ul style="list-style-type: none"> - n°2: 9 Mexicaines - n°9: 8 Mexicaines -n°10: 2 Mexicaines - n°11: 12 Mexicaines - n°12: 2 Mexicaines 	
<i>Portrait</i> (2)	<ul style="list-style-type: none"> - n°7 : María Elena Marqués, actrice et femme politique - n°20: Dolores del Río, actrice 	
<i>Expertise</i> (4)	<ul style="list-style-type: none"> - n°8 : Nicolas Pérez, sociologue - n°14 : Dr. Víctor L.Urquidi - n°15 : Dr. Esther Corona - n°17 : Pr. Jesús Pavlo Tenorio 	
Commentaire	7	87
Critique	0	1
<i>poésie</i>		1
Total	24	88

(*) Les numéros renvoient à l'annexe 1: Liste chronologique des articles analysés, publiés par Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas.

Tableau n°10
Répartition des articles d'Elena URRUTIA, selon le genre journalistique

	<i>El Nacional</i> <i>Revista</i> <i>mexicana de</i> <i>cultura</i> (1976)	<i>Novedades</i> <i>La Onda,</i> « Libros » (1974-1978)	<i>El Sol de</i> <i>México</i> (1976-1977)	<i>unomásuno</i> (1978)
Interview	0	0	0	8
<i>de fond ou</i> <i>d'opinion</i> (2)				- n°1 : Françoise Rossum-Guyon, professeure d'université française - n°11 : Elena Poniatowska, écrivaine mexicaine
<i>de déclarations</i> (4)				- n°3: Carmen Toscano, cinéaste mexicaine - n°4: Francisca Perujo, auteure mexicaine - n°14: Flora Bottom, sinologue - n°16: Luisa Mercedes Levinson, auteure argentine
<i>Portrait</i> (1)	0	0	0	- n°22 : Agnès Varda, cinéaste française
<i>Expertise</i> (1)				- n°21: Franca Basaglia Ongaro, sociologue italienne
Commentaire	0	0	14	12
<i>entretien</i>	0	0	1	
Critique	3	34	2	2
<i>Livres</i> (liste)	3	29	0	2
<i>Reuves</i>	0	3	1	
<i>Théâtre</i>	0	2	1	
Total	3	34	17	22

Entre 1974 et 1978, Elena Urrutia, publie 34 critiques, dans un espace fixe, la page hebdomadaire « Livres » (« Libros »), située dans la première moitié du supplément, en partie en couleur, de *Novedades, La Onda*, composé de 12 pages. La culture et les livres sont les filtres ou philtres qu'utilise E. Urrutia pour affirmer et diffuser ses convictions en tant que féministe. Dans *El Nacional*, elle en signe trois. Dans *El Sol*, le commentaire est privilégié avec 15 articles pour seulement deux critiques. Dans *unomásuno*, on trouve une plus grande variété d'articles avec 8 interviews, 12 commentaires et deux critiques (Tableau n°10).

Marta Lamas affiche franchement ses positions dans *El Universal*, chaque mardi, dès la page 5, dans la « Primera Sección », dans 51 articles de fond ou commentaires et 6 critiques.

Tableau n°11

Répartition des articles de Marta LAMAS, selon le genre journalistique

	<i>El Universal</i> (1977-1978)
Interview	0
Commentaire	51
	N°1-2-3-4-5-6-7-8-10-11-12-13-14-15-16-18-19-20-23-24-25-26-27-28- 29-30-31-32-33-34-36-37-38-41-42-43-44-45-46-47-48-49-50-51-52-53- 54-55-56-57
Critique	6
<i>Livres</i>	N°9-17-35
<i>Films</i>	N°22
<i>Théâtre</i>	N°39-40
Total	57

Les auteures alimentent les deux catégories de genres journalistiques, les préférences étant évidemment étroitement liées à l'espace qui leur est confié : les 34 critiques d'Elena Urrutia dans *La Onda* ou encore les 51 commentaires de Marta Lamas dans la première section de *El Universal*. La permanence de la page, de la rubrique et du genre journalistique concourent à fidéliser le lecteur qui instaure une relation privilégiée avec le journaliste, caractérisée en ces termes : « le ton, le style, le positionnement intellectuel, idéologique ou émotionnel construisent une attente personnalisée. » (Ringoot et Rochard, 2005 : 80)

2.3.2. Les impératifs du genre

Les genres conditionnent le recueil d'informations, l'écriture ainsi que la valorisation visuelle, et sont soumis à des impératifs dans un espace balisé attendu par le lecteur où le journaliste entre en scène. Dans ce sens, c'est la figure du journaliste qui fonde une distribution des genres, entre les « les genres corporalisants, les genres caractérisants, les genres dépersonnalisants », définis par Ringoot et Rochard (2005). Nous ne retiendrons que les deux premiers dans lesquels se rangent respectivement l'interview et la critique, « genres corporalisants » et le commentaire, « genre caractérisant ».

Le commentaire dit aussi article de commentaire, par définition, « accompagne une nouvelle, un dossier, une enquête, un reportage. » (Martin-Lagardette, 2005 : 99). Toutefois, le commentaire, « complément naturel de la nouvelle » (Albert, 1989 : 38) reste valable une fois vidé de toute contingence temporelle. « Il donne une interprétation, une analyse de l'information qu'il accompagne » où « [l]e jugement personnel a tout à fait sa place. » (Martin-Lagardette, 2005 : 99). Il appartient au groupe des « genres caractérisants » où le journaliste occupe deux positions, qui oscillent entre l'objectivité et la subjectivité :

L'implication du journaliste signifiée dans le texte est une implication qui renvoie davantage à l'intellectualité. Le mouvement mis en scène dans ces textes est un mouvement du dit et du pensé (argumentation), et du ressenti (humeur, prise de position), [...]. (Ringoot et Rochard, 2005 : 79).

Ajoutons, avec Violette Naville-Morin, que tout « article de fond pose un problème, donc confronte nécessairement *au moins* deux solutions, c'est-à-dire deux idées fondamentales [...]. » (Naville-Morin, 2003 : 25). Une situation générale est accompagnée de son analyse, un problème de sa solution ou au moins d'une orientation ou d'une suggestion, ou encore d'une réponse.

Esperanza Brito reprend, dans un article intitulé « Obéissance à l'époux » (« Obediencia al esposo »), un sujet polémique qui a fait « grand bruit dans tous les médias de la capitale »¹⁹⁷. (n°41, E. Brito, *Novedades*, 21/03/1968). Il s'agit de la proposition de la

¹⁹⁷ « causó revuelo en todos los medios capitalinos. »

sénatrice María Lavalle Urbina¹⁹⁸ de modifier la Lettre de Melchor Ocampo¹⁹⁹ (« Epístola de Melchor Ocampo »), datant de 1859, qui est lue lors de la cérémonie du mariage civil et qui confine la femme dans une position d'infériorité. Le problème est le contenu discriminatoire de cette lettre, face auquel deux avis s'expriment : la conserver revient à défendre la tradition, « les idées de vénération, de soumission et d'obéissance au mari » (« las ideas de veneración, sumisión y obediencia al marido »), à qui le texte confère « le courage et la force » (« el valor y la fuerza »). La modifier pour défendre l'égalité dans le couple, comme unité fusionnelle, est l'option choisie par Esperanza Brito : « Le mariage parfait est celui de deux êtres qui se sentent égaux, seule façon de parvenir à ne former qu'un²⁰⁰. » Elle conclut sur une note plus réaliste en souhaitant un partage de l'autorité : « Dans la famille, les deux personnes adultes [...] devront intervenir avec la même autorité pour résoudre les problèmes qui touchent tous les membres de la famille [...]»²⁰¹. »

Des événements et des faits divers, de la réalité nationale ou étrangère sont analysés d'un point de vue féministe et sont donc réécrits : « L'événement, c'est la surprise qui nous oblige à repenser », selon E. Morin (Morin, 2008). Les faits sont repris dans une perspective nouvelle :

Je prenais des événements de la vie nationale et je les commentais avec un regard féministe. Je parlais alors des concours de beauté, de leur célébration, ...comme ce concours de Miss Mexique [n°11- n°28]. Le Ministre annonçait son programme de planification familiale et je le commentais, sur le plan social... Je commentais ce qui arrivait dans le pays dans une perspective féministe et parfois, mais rarement, j'essayais d'écrire un article un peu plus théorique, sur des idées, mais presque toujours je m'appuyais sur quelque chose qui s'était passé dans la société²⁰². (Ent. M. Lamas: 2005)

¹⁹⁸ María Lavalle Urbina, avec Alicia Arellano Tapia furent les deux premières sénatrices de la République mexicaine, élues en 1964 (Cervantes, 2003)

¹⁹⁹ Réformateur libéral du gouvernement de Benito Juárez (1858), Melchor Ocampo participa à la rédaction des lois de la Réforme. Il ne se maria jamais avec sa compagne qu'il considérait comme sa servante, et ses filles grandirent dans un orphelinat. Sa lettre reflète la vision d'une partie de la société, pour qui la femme doit être « une colombe dans son nid et l'homme un lion prêt au combat » (« paloma para el nido y el hombre, león para el combate »). (Galeana, 2005)

²⁰⁰ « El matrimonio perfecto es el de dos que se sienten iguales, única manera de que puedan llegar a sentirse uno. »

²⁰¹ « En la familia, las dos personas adultas [...] deberán intervenir con la misma autoridad en la resolución de los problemas que a todos afectan [...]»

²⁰² «Yo agarraba hechos de la vida nacional y sobre ellos comentaba con una mirada feminista. Entonces... hablaba de los concursos de belleza, las festividades esas, y entonces yo...va a haber este concurso de Miss México, yo escribía sobre eso. El Secretario anunciaba su plan de planificación familiar y yo comentaba sobre lo social...Yo comentaba cosas que pasaban en el país desde una perspectiva feminista, y a veces, muy pocas veces, intentaba como hacer un artículo más de pensamiento, las ideas...Casi siempre, tomaba algo que había ocurrido en la sociedad nacional. »

Dans une séquence de trois articles, Marta Lamas reprend une nouvelle, un fait divers qui relate le viol d'une jeune fille : elle en fait un compte rendu dans le premier article, « Légitime défense / Cecilia González Balderas » (n°6, M.Lamas, « En legítima defensa / Cecilia González Balderas », *El Universal*, 3/01/1978) et déroule son commentaire dans les deux autres, intitulés respectivement « Changement au Tribunal / Liberté pour Cecilia González Balderas » et « Cecilia González Balderas / Préjugés et Mauvaise Réputation » (n°7, M.Lamas, « Cambios en la "Procu" / La libertad de Cecilia González Balderas », *El Universal*, 10/01/1978 ; n°8, M.Lamas, « Cecilia González Balderas / Prejuicios y Mala Imagen », *El Universal*, 17 /01/1978). Marta Lamas recrée un suspense dans cette série de trois articles, tout d'abord en donnant un compte rendu exact des faits :

Au Mexique, des milliers de femmes sont violées et peu se défendent. Cecilia González Banderas a osé se défendre le jeudi 28 et le jeune qui s'était introduit dans son appartement par effraction et qui a essayé de la violer est mort accidentellement. Le jeune homme l'a menacée avec un couteau et elle, paralysée de peur, a cherché son pistolet avec l'intention de lui faire peur pour qu'il s'enfuie. Alors qu'elle lui demandait de s'en aller, le jeune, qui était ivre, comme il a été légalement constaté, au lieu de partir, s'est jeté sur elle en disant : « Tu ne me fais pas peur avec ton fichu pistolet, allez laisse-toi faire. » Elle a pensé viser les pieds mais il lui a dévié la main en essayant de la désarmer et il a été frappé d'une balle mortelle. Cecilia, en le voyant s'écrouler, est sortie de l'appartement pour chercher un téléphone afin d'appeler la Croix rouge. Dans la rue, elle est tombée sur une patrouille à qui elle a demandé de l'aide. Aujourd'hui le jeune homme est mort et Cécilia est sous mandat d'arrêt, elle attend la sentence²⁰³. (n°6, M. Lamas, *El Universal*, 3/01/1978)

L'attente est maintenue dans le second article qui révèle la sentence (n°7) tandis que le troisième article annonce un rebondissement (n°8). Les faits rapportés se sont déroulés le jeudi 28 novembre 1977, selon le premier article (n°6), ou le 27 novembre selon le troisième article (n°8). Ce qui importe, c'est susciter à nouveau l'intérêt du lecteur pour un événement passé qui devient le support d'une analyse du viol comme acte criminel, en dehors de tout repère temporel. Les faits ne sont plus d'actualité : un mois et demi s'est écoulé, mais le jugement, le commentaire le sont toujours. Le commentaire comporte, selon Pierre Albert,

²⁰³ « En México, miles de mujeres son violadas, pocas se defienden. Cecilia González Banderas lo hizo el jueves 28 y murió accidentalmente el joven que se había introducido por la fuerza a su departamento y que intentó violentarla. El muchacho la amenazó con un cuchillo y ella, presa del terror, buscó una pistola que tenía con intención de asustarlo y ahuyentarlo. Al pedirle que se fuera, el joven, que estaba ebrio, como consta en las pruebas legales, en vez de irse se le abalanzó diciendo: 'No me asustas con tu pinche pistolita, a ver de cómo nos toca'. Ella pensó en dispararle en los pies; él le empujó la mano al intentar quitarle la pistola y recibió un tiro fatal. Cecilia, al verlo caer, salió del departamento en busca de un teléfono para llamar a la Cruz Roja. En la calle encontró una patrulla y les pidió ayuda. Hoy el muchacho está muerto y Cecilia consignada, esperando su sentencia. »

l' » [e]nsemble des données d'un article d'actualité qui débordent le simple exposé des faits rapportés » en y incluant un jugement. P. Albert ajoute qu' « [i]l est évidemment toujours difficile de fournir un récit factuel « objectif » sans l'accompagner d'un commentaire » (Albert, 1989 : 38). La nouvelle et le commentaire sont souvent mêlés pour « faciliter la compréhension de l'événement et de la situation. » (Albert, 1989 : 127). Ces définitions montrent l'utilisation de faits ponctuels, repris pour argumenter ici la demande d'une pénalisation plus grande du viol. Marta Lamas cherche par ailleurs à éveiller l'intérêt du lecteur sans user d'armes condamnables utilisées par la presse à sensation (« reporteros amarillistas ») dont elle dénonce l'« acharnement » (« la saña ») et la « grossièreté » (« la grosería ») envers la jeune femme, mais en reproduisant cependant leurs déclarations indécentes et obscènes :

Cécilia a dû alors faire face à l'acharnement et à la grossièreté des journalistes : 'Avoue qu'il t'a trouvée avec un autre', 'Arrête de pleurer, menteuse', ' Personne ne te sortira d'ici, saleté.' Ils l'ont tirée par les cheveux et lui ont donné des coups pour la photographier²⁰⁴. (n°7, M. Lamas, *El Universal*, 10/01/1978).

Marta Lamas, indignée, leur reproche leur manque de déontologie:

Je trouve normal que si la presse publie, avec un luxe de détails et de présomptions, des informations sur un soi-disant crime, elle doit aussi publier, au même endroit, le résultat des enquêtes, plus encore si l'inculpé est innocent²⁰⁵. (n°7, M. Lamas, *El Universal*, 10/01/1978).

Mais ne tombe-t-elle pas elle-même dans ce travers quand elle décrit le viol collectif, « peu de mois auparavant », de Guadalupe, étudiante à la l'Université nationale autonome de Mexico (UNAM), et le diagnostic gynécologique qui a suivi l'agression ?

Ils l'emmènent dans un endroit désert du campus de Ciudad Universitaria et, tandis que l'un la viole, les deux autres la tripotent, l'immobilisent et 'attendent leur tour'. [...] la jeune outragée subit un examen gynécologique (' déchirure de l'entrée du vagin')²⁰⁶. (n°10, M. Lamas, *El Universal*, 31-01/78).

²⁰⁴ « Allí Cecilia se enfrentó con la saña y la grosería de los periodistas: 'Confiesa que te encontró con otro', 'ya no llores, mosca muerta', 'de aquí no te saca ni Dios, maldita.' Le jalaron el pelo y la golpearon para fotografiarla. »

²⁰⁵ « Considero elemental que si la prensa publica, con lujo de detalles y presunciones, un supuesto crimen, publique también, en el mismo lugar, el resultado de las averiguaciones, máxime si el inculpado resulta inocente.»

²⁰⁶ « La llevan a un paraje desierto dentro de Ciudad Universitaria y, mientras uno la viola, los otros dos la

Elena Urrutia également révèle, dans un article intitulé « La victime qui est coupable » (« La víctima que es culpable »), des détails morbides, dans la description sensationnaliste du viol d'une jeune italienne qui plante également le cadre d'une réflexion sur le viol et l'avortement, deux actes condamnés socialement au détriment de la femme. Claudia Caputi, une Italienne de 18 ans, est victime d'un viol perpétré par « 16 jeunes ». La jeune fille est « à nouveau attaquée, cette fois par 4 jeunes, ceux-ci veulent qu'elle retire sa plainte ; après l'avoir violée, ils la blessent à l'arme blanche aux seins, au ventre, aux jambes et au visage²⁰⁷ », ce qui entraîne son hospitalisation. (n°17, E.Urrutia, *El Sol de México*, 5/05/1977). La presse à sensation est à nouveau la cible de deux articles, intitulés « Défense insolite / Répression sexiste à Oaxaca » et « Machisme répresser et anticonstitutionnel », respectivement de Marta Lamas et d'Elena Urrutia, qui reprennent un cas d'homophobie publié le 26 juillet 1978, dans le quotidien *El Informador* de Oaxaca, et qui stigmatisent le machisme et le sexisme des autorités (n°36, Marta Lamas, « Insólita defensa / Represión sexista en Oaxaca », *El Universal*, 01/08/1978; n°18, E. Urrutia, « Machismo represor y anticonstitucional », *unomásuno*, 05/08/1978).

Elles résument les faits, une descente de police dans une fête privée homosexuelle, en soulignant le comportement inacceptable, non seulement des autorités mais aussi d'une forme de presse, la presse à sensations (« la prensa amarillista »), représentée par la revue *Alarma*, présente sur les lieux, qu'Esperanza Brito, avait, à son tour fortement critiquée, à cause de « son contenu en permanence obscène, violent et pornographique²⁰⁸ » (n°17, E. Brito, *Siempre!*, 21/11/73). Marta Lamas est plus précise dans son résumé des faits, qu'Elena Urrutia :

Dans la nuit du 22 juillet dernier, à l'Hôtel San Luis de la ville de Oaxaca, le sous-chef de la police judiciaire Mario Marín, sans aucun ordre légal, mais simplement parce qu'il avait décidé 'qu'il était temps pour Oaxaca de projeter une image saine comme au temps passé', a occupé la salle de réception avec des éléments de la police préventive, habillés en civil, et de nombreux photographes de la police judiciaire. En pleine nuit, exactement à 12H50, environ soixante invités ont été emmenés dans un bâtiment de la fourrière « Paradis n°1 », où ils sont restés reclus et dans l'isolement jusqu'aux premières heures de l'après-midi. Pendant toute la durée de

manosean, la sujetan y 'esperan su turno'. [...] se practica el examen ginecológico a la ofendida ('desgarre del borde de la entrada de la vagina'). »

²⁰⁷ « fue nuevamente atacada, en esta ocasión por 4 jóvenes que le exigían se negara a testimoniar y que, después de violarla una vez más, le produjeron heridas con arma blanca en los senos, el vientre, las piernas y el rostro. »

²⁰⁸ « por su constante difusión de material obsceno, violento y pornográfico. »

leur détention, sous la menace d'armes à feu, ils ont souffert vexations et humiliations²⁰⁹. (n°18, E. Urrutia, *unomásuno*, 05/08/1978)

D'autre part, elle donne plus de détails sur les conditions de détention, ce qui peut renforcer un sentiment d'indignation chez le lecteur :

Les 56 détenus ont été maintenus isolés dans le bâtiment d'une fourrière pratiquement ouvert aux quatre vents et sans nourriture, jusqu'au dimanche après-midi. Pendant leur détention, on les a obligés, sous la menace d'une arme, à poser pour la presse à sensation. Deux jeunes ont été obligés de poser nus pour le photographe de la revue *Alarma* ; on a forcé neuf autres à porter des vêtements féminins et à adopter des poses exagérées²¹⁰. (n°36, M. Lamas, *El Universal*, 01/08/1978)

Toutefois, l'origine des photographes n'est pas la même : pour Elena Urrutia, elle est officielle, les photographes font partie du corps de police tandis que Marta Lamas fait intervenir des photographes de presse. Réécrire ce que l'on condamne ailleurs ou chez l'autre, grâce à une forme de prétériton, ne serait-il pas un stratagème pour associer, de façon efficace, le lecteur à une nouvelle lecture de l'événement ? Par ailleurs, elles stigmatisent toute forme de presse qui altère la réalité, dont elles font aussi les frais, dans cet article intitulé : « la Désinformation / Les Féministes et Miss Mexique » (« La Desinformación / Las Feministas y Miss México ») (n° 28, M. Lamas, *El Universal*, 06/06/1978). Marta Lamas reproche à la presse, d'avoir rendu compte d'une manifestation féministe contre le concours Miss Mexique organisée par la Coalition des Femmes féministes (*Coalición de Mujeres Feministas*), de façon caricaturale, incomplète, superficielle et dénonce ces pratiques de désinformation dont sont victimes non seulement les féministes mais aussi les lecteurs :

²⁰⁹ « La noche del sábado 22 de julio pasado, en un salón del Hotel San Luis de la ciudad de Oaxaca, el subjefe de la policía judicial Mario Marín, sin orden legal alguna y porque simplemente decidió “que ya era tiempo de que Oaxaca proyectara una imagen sana como en épocas pasadas”, ocupó el salón con miembros de la policía preventiva, vestidos de civil, y varios fotógrafos de la judicial. A las 12:50 de esa misma noche cerca de sesenta asistentes a la fiesta fueron llevados al corralón “Paraíso número 1” para ser reclusos ahí y permanecer incomunicados hasta las primeras horas de la tarde. Durante el tiempo de aprehensión e incomunicación los detenidos fueron sometidos con armas, sufriendo vejaciones y burlas. »

²¹⁰ « Los 56 detenidos permanecieron incomunicados en un corralón casi a la intemperie y sin alimentos hasta la tarde del domingo. Durante la detención, fueron obligados, a punta de pistola, a posar para la prensa amarillista. A dos muchachos los obligaron a desnudarse para que el fotógrafo de “Alarma”, tomara placas; a nueve se les obligó a vestirse con ropas femeninas y a adoptar poses exageradas. »

De façon regrettable, la presse, à quelques exceptions près, a déformé les déclarations des féministes, causant chez les lecteurs une confusion et une incompréhension face à l'opposition des féministes²¹¹. (n°28, M. Lamas, *El Universal*, 06/06/1978)

Informar, c'est faire des choix, non seulement de contenu mais de forme, ce qui peut laisser une place au non-dit et à la désinformation, au détriment du lecteur. Grâce à leur position et perspective, Elena Urrutia et Marta Lamas rectifient ou corrigent certaines informations, dans une « version corrigée et augmentée » ou en révèlent d'autres, en exclusivité.

Parfois il y avait des nouvelles que le journal ne publiait pas, mais dont nous avions connaissance, nous les féministes, dans notre mouvement. Un jour par exemple une Espagnole avait été violée, moi j'ai raconté le viol de la fille, mais comme ce n'était pas bon pour le tourisme, etc etc... le journal n'a pas publié la nouvelle. Parfois c'étaient des sujets que publiait le journal, oui, mais parfois c'étaient des informations auxquelles j'avais accès parce que je faisais partie du mouvement féministe²¹². (Ent. M. Lamas: 2005)

Le commentaire est le lieu de l'interprétation de l'information qui le fonde ou encore une réinterprétation qui envisage avec justesse et dans toute leur complexité certains faits historiques (Martin-Lagardette, 2005 :99). Dans un entretien-commentaire, Elena Urrutia s'interroge, légitimement, sur l'adoption de deux dates consacrées à la femme (n°13, E. Urrutia, « ¿Por qué dedicar dos días a la mujer? », *El Sol de México*, 17/03/1977). Elena Urrutia reprend des fragments d'un entretien avec la journaliste et femme de théâtre Maruxa Vilalta du quotidien *Excelsior*, à propos de la campagne lancée par ce journal qui proposa la date du 15 février comme journée nationale de la femme, rappelant ainsi l'accès au droit de vote des Mexicaines le 15 février 1953, ceci en parallèle du 8 mars, journée internationale de la femme. Des raisons politiques ont déterminé ce choix, le 8 mars étant une « date fêtée dans les pays communistes »²¹³, selon la journaliste d'*Excelsior*. Cette interprétation erronée donne lieu à un commentaire d'Elena Urrutia sur l'origine de cette date du 8 mars, qui démontre qu'au Mexique, elle était tout à fait légitime et justifiée. Dans une perspective

²¹¹ « Lamentablemente la prensa, con pocas excepciones, distorsionó las declaraciones de las feministas dejando a los lectores confundidos y sin entender las razones de esta oposición. »

²¹² « A veces había noticias que el periódico no sacaba, pero que el movimiento feminista, sabíamos, una vez violaron a una chica española, yo contaba lo de la violación de la chica, y para el turismo no convenía, lo que implicaba tatata... la noticia no salió publicada en el periódico, no? A veces eran cosas que sí publicaba el periódico, y a veces eran informaciones a las que yo tenía acceso por estar dentro del movimiento feminista. »

²¹³ « una fecha celebrada en los países comunistas »

historique, internationale et nationale, Elena Urrutia apporte des informations et un résumé des faits qui, d'une part, permettent de comprendre qu'il est inopportun de créer une nouvelle date pour les femmes au Mexique et qui, d'autre part, discréditent le discours officiel. Dans ce même esprit, Marta Lamas écrit également un article sur le sujet, intitulé « Célébration Révolutionnaire / Huit Mars : Journée Internationale de la Femme » (« Celebración Revolucionaria / Ocho de Marzo : Día Internacional de la Mujer ») en apportant des informations plus précises (n°15, M. Lamas, *El Universal*, 7 /03/1978). Tout d'abord, Elena Urrutia rappelle que :

[L]a première réunion internationale du mouvement des femmes eut lieu en 1910 à Copenhague, au Danemark. Celle-ci fut décidée lors d'une assemblée précédente qui avait réuni les femmes leaders des partis socialistes européens, et aussi leaders du mouvement ouvrier. À cette réunion, des femmes des cinq continents y assistèrent : Clara Zetkin, Rosa Luxemburg, Inés Armand, entre autres²¹⁴.

L'idée était de constituer un front autonome en dehors des partis traditionnels. La conclusion principale fut de s'engager dans des actions pour avancer dans les droits en faveur des femmes, en considérant la paix comme condition indispensable, sous ce slogan : « La lutte pour la paix pour les droits de la femme » (« La lucha por la paz por los derechos de la mujer »). Depuis, chaque année, il s'agit de faire le bilan des avancées. Marta Lamas, quant à elle, apporte des précisions sur l'origine du 8 mars en rappelant que la Première Réunion Internationale des Femmes a eu lieu à Stuttgart en 1907, et que Clara Zetkin dirigeait, depuis 1907, l'organe de presse de l'Internationale des femmes socialistes²¹⁵, *Die Gleichheit* (« La Igualdad' ») et affirme clairement que c'est durant la Deuxième Conférence, en 1910, à Copenhague, qu'il a été décidé de célébrer la Journée Internationale de la Femme le 8 mars. Toutes deux justifient la journée du 8 mars au Mexique.

Selon Elena Urrutia « les luttes de la femme au Mexique » (« la lucha de la mujer en México ») passent par les luttes des ouvrières du début du XXe siècle pour obtenir des journées de travail moins longues et de meilleurs salaires. Elena Urrutia s'appuie sur les travaux de la journaliste Adelina Zendejas, qui situe les premiers mouvements ouvriers en

²¹⁴ « la primera reunión internacional del movimiento femenino [que] tuvo lugar el año de 1910 en Copenhague, Dinamarca. La reunión se acordó en una asamblea previa de mujeres líderes de los partidos socialistas europeos que a su vez eran líderes del movimiento obrero. A la reunión asistieron mujeres de los cinco continentes: Clara Zetkin, Rosa Luxemburgo, Inés Armand, entre otras. »

²¹⁵ L'Internationale socialiste des femmes est l'organisation féminine des partis socialistes, sociaux-démocrates et travaillistes. (Montreynaud, 1989 : 66)

1776 à l'époque de la vice-royauté, dans l'industrie du tabac, qui employait « une majorité de femmes », comme cigarières (« torcedoras y poliadoras de tabaco »). Dans l'industrie textile à Guadalajara, chez les *saraperos*, « où 80 % des ouvriers étaient des femmes » (« 80% de los trabajadores eran mujeres »), des grèves éclatent en 1876. Ces événements justifient la célébration du 8 mars au Mexique et sont autant d'arguments pour considérer inopportune une nouvelle date, qui traduit seulement « une volonté évidente de minimiser le caractère ouvrier et international du Jour de la Femme²¹⁶. »

Pour Marta Lamas, au Mexique, on fête pour la première fois le 8 mars en 1926, sous la présidence de Calles, encouragé par « les groupes féministes de l'époque ». Avec l'octroi du droit de vote, sous Ruiz Cortines en 1953, la date du 8 mars est effectivement abandonnée au profit du 15 février. Le même dispositif est utilisé dans « les autres pays capitalistes », ôtant ainsi à la journée de la femme sa portée « révolutionnaire et internationale », « socialiste et pro-ouvrière ». Le gouvernement mexicain est de moins en moins révolutionnaire, « il ne désire pas l'union de classe avec les travailleuses d'autres pays²¹⁷. » Dans son entretien commentaire, Elena Urrutia rectifie donc des informations issues d'un autre quotidien, *Excelsior*, défenseur de la thèse officielle nationaliste. De fait, c'est ce même quotidien qui s'est distingué par deux fois, au début du XXe siècle dans ses propositions conservatrices à propos de la perception de la femme mexicaine dans la société : il fut à l'origine, en 1922, de la fête des mères, fixée le 10 mai, et de l'édification du Monument à la mère en 1932.

Le commentaire quitte les sentiers battus du discours officiel et nationaliste, partiel, en favorisant l'expression d'un universalisme. Il brise les frontières, en rectifiant la perception des faits et sert aussi de révélateur. Marta Lamas, dans les pages de *El Universal*, et Elena Urrutia, dans les pages de *Novedades*, expriment leurs critiques envers le pouvoir politique, en se plaçant dans une sorte de veille informationnelle, de vigilance qui servent à éclairer le lecteur. Elles accusent le gouvernement de J. López Portillo de rétention d'information, en lui reprochant de ne pas avoir rendu public un rapport sur l'avortement établi lors du précédent sexennat, sous la présidence de Luis Echeverría Álvarez. « **JAMAIS**, à ce que je sache, on n'a publié ou fait connaître au peuple²¹⁸ » le rapport sur l'avortement au Mexique commandité par le Conseil National Démographique (*Consejo nacional de Población*, CONAPO), s'indigne Marta Lamas (n°3, M.Lamas, *El Universal*, 13/12/1977) : par contre, celui-ci a été

²¹⁶ « el propósito evidente es minimizar el sentido obrero e internacional del Día Internacional de la Mujer ».

²¹⁷ « no desea buscar la unión de clase con las trabajadoras de otros países ».

²¹⁸ « **NUNCA**, que yo sepa, se publicó o se dio a conocer al pueblo. »

communiqué par le Mouvement National des Femmes (*Movimiento Nacional de Mujeres*) et publié dans la revue féministe *Fem*, (n°2, janv-mars 1977). Ce rapport a été rendu le 14 septembre 1976 à Pedro Ojeda Paullada, Coordinateur du CONAPO. Par cette voie, l'Exécutif a été bel et bien informé (n°26, E. Urrutia, *Novedades*, 6/03/1977). En juin 1976, le Conseil National Démographique (CONAPO) a effectivement mis en place un « Groupe interdisciplinaire pour l'Étude de l'Avortement au Mexique », dans le Cadre de la Décennie de la Femme (1975-1985), avec la participation de spécialistes de différentes disciplines, médecins, juristes, psychologues, démographes, économistes, philosophes et anthropologues (Lamas, 2001 : 121).

Créé en 1974, sous la présidence de Luis Echeverría Álvarez, le CONAPO est chargé de l'aménagement du territoire et de la politique de peuplement en accord avec les modifications de l'article 4 de la Constitution qui, depuis 1972, établit que: « Toute personne responsable et informée a le droit de décider librement du nombre d'enfants souhaité²¹⁹. » (*Constitución Política de los Estados Unidos Mexicanos*, Art.4, 1991:9). Le rapport final des communications met en avant la nécessité d'un changement de législation en faveur de la dépénalisation de l'avortement, face à quoi le gouvernement de J. López Portillo fait la sourde oreille. Tour à tour donc, Elena Urrutia et Marta Lamas informent de ce rapport dans leurs colonnes respectives tout en dénonçant le silence de l'Exécutif, dans deux articles, « Naître ou ne pas naître » (n°26, E. Urrutia, *Novedades*, “Nacer o no nacer”, 6/03/ 1977) et « Rapport dissimulé / Les Femmes et l'Avortement (I) » (n°3, M. Lamas, « Informe Oculto / Las Mujeres y el Aborto (I) », *El Universal*, 13/12/1977).

Les commentaires constituent des espaces d'information et de réflexion ; ils rendent compte d'une multiplicité d'acteurs interpellée : le journaliste, les sources et le lecteur. Les commentaires, sous formes de séries²²⁰, constituent une option favorite pour développer l'information et l'analyse afin de retenir un lecteur volatil, et, éventuellement, pour surmonter les contraintes liées à l'espace contraignant propre à tout genre journalistique et, peut-être, l'inexpérience des collaboratrices. Selon le *Libro de Estilo* du quotidien espagnol *El País*, la série « ne doit pas dépasser trois articles, elle devra comporter un surtitre identique à chaque article et sera numérotée en chiffres arabes, chaque article portera un titre différent [...] On n'indiquera jamais en bas de page 'demain, tel chapitre' ou 'suite...'. Comme règle générale,

²¹⁹ «Toda persona tiene derecho a decidir de manera libre y responsable e informada sobre el número y el espaciamiento de sus hijos.»

²²⁰ En espagnol: *seriales* ou *comentarios serializados*. (El País, 1990 : 38)

on ne fera jamais de promesses au lecteur qui pour une raison ou une autre peuvent ne pas être tenues. De la même façon on évitera des phrases comme ‘sujet que nous aborderons demain’ [...]»²²¹. » (*El País*, 1990 : 38-39).

Esperanza Brito et Marta Lamas proposent des séries d’articles : la première se conforme plus aux règles du genre tandis que la deuxième prend quelques libertés. Esperanza Brito encourage les femmes à entrer en politique dans cette série chronologique, sous le titre « La Femme en politique » :

- n° 14, E. Brito, « La Mujer en la política », *Novedades*, 7/04/1965
- n° 15, E. Brito, « La Mujer en la política II », *Novedades*, 13/04/1965
- n° 16, E. Brito, « La Mujer en la política III », *Novedades*, 20/04/1965

Elle propose, ailleurs, de briser le carcan de la féminité, les hommes ayant taillé aux femmes ce costume de la féminité, un « Uniforme féminin », à présent trop étroit ou démodé :

- n°25, E. Brito, « Uniforme femenino », *Novedades*, 2/11/1966
- n°26, E. Brito « Uniforme femenino II », *Novedades*, 9/11/1966

Deux autres séries abordent le travail de la femme (« La travail et la femme ») et l’antiféminisme (« Ecris antiféministes »), qu’elle dénonce, sous ces titres brefs et descriptifs, sous forme de binôme :

- n°27, E. Brito « El Trabajo y la Mujer », *Novedades*, 16/11/1966
- n°28, E. Brito, « El Trabajo y la Mujer II », *Novedades*, 23/11/1966

- n°63, E. Brito, « Escritos antifeministas », *Novedades*, 7/08/1970
- n°64, E. Brito, « Escritos antifeministas II », *Novedades*, 14/08/1970

Marta Lamas propose sept séries dont certaines contiennent quelques distorsions à la règle, notamment le sur-titre différent pour chaque article, avec cependant une constante, la même économie de mots dans les titres : « Les femmes et l’avortement » (1^{ère} série) ;

²²¹ « Los artículos de opinión, reportajes o comentarios seriales no deben exceder de tres entregas. El serial llevará un sobretítulo igual para todos los capítulos, que se numerarán (con números árabes, no romanos), y un titular distinto para cada entrega. [...] Nunca se pondrá a pie de página ‘mañana tal capítulo’ o ‘continuará’. Como norma general, jamás se harán al lector promesas que, por las razones que sean, luego no puedan cumplirse. Por lo mismo, deben evitarse en el texto frases como ‘tema que abordaremos mañana’ [...]»

« Epouses battues » (2^{ème} série) ; « Les secrétaires » (3^{ème} série) ; « Théâtre enfantin et sexisme » (4^{ème} série) ; « Les femmes et le Comité de défense des prisonniers » (5^{ème} série) ; « Chômage et aliénation » (6^{ème} série) ; « Féministes et lesbiennes » (7^{ème} série).

1ère série - n°3, M. Lamas, « Informe Oculito / Las Mujeres y el Aborto (I) », *El Universal*, 13/12/1977;

- n°4, M. Lamas, « Si los Hombres se Embarazaran / Las Mujeres y el Aborto (II) », *El Universal*, 20/12/1977.

2ème série - n°19, M. Lamas, « El Homicidio de Doña Felicitas / Esposas golpeadas (I) », *El Universal*, 4/04/1978.

- n°20, M. Lamas, « Problema social y no íntimo / Esposas Golpeadas (II)”, *El Universal*, 11/04/78.

- n°21, M. Lamas, « Respuesta Feminista: Albergues / Esposas Golpeadas (III) », *El Universal*, 18/04/1978.

3ème série - n°32, M. Lamas, « Trabajo ‘Femenino’ / Las secretarias (I) », *El Universal*, 4/07/1978.

- n°33, M. Lamas, « Opresión específica / Las Secretarias (II) », *El Universal*, 11/07/1978

4ème série - n°39, M. Lamas, « ¿Alguien dijo dragón?, Teatro infantil y sexismo », *El Universal*, 22/08/198

- n°40, M. Lamas, « Grupo circo, maroma y teatro / Teatro infantil y sexismo (II°) », *El Universal*, 29/08/1978.

5ème série - n°42, M. Lamas, « Rosario Ibarra de Piedra / Las mujeres del Comité Pro Defensa de Presos (I) », *El Universal*, 12/09/1978.

- n°43, M. Lamas, « Personas Desaparecidas / Las mujeres del Comité Pro Defensa de Presos (II) », *El Universal*, 19/09/1978.

- n°44, M. Lamas, « Ley de Amnistía / Las mujeres del Comité Pro Defensa de Presos (III) », *El Universal*, 26/09/1978.

6ème série - n°50, M. Lamas, « La Prostitución / Desempleo y Alienación (I) », *El Universal*, 7/11/1978

- n°51, M. Lamas, « La Prostitución / Represión y Machismo (2) », *El Universal*, 14/11/1978

- n°52, M. Lamas, « La prostitución / Solidaridad con las Víctimas del Estigma (3) », *El Universal*, 21/11/1978

7ème série- n°55, M. Lamas, « La Nueva Mujer / Feministas y Lesbianas », *El Universal*, 12/12/1978

- n°56, M. Lamas, « Derecho a la Diferencia / Lesbianas y Feministas », *El Universal*, 19/12/1978;

- n°57, M. Lamas, « Valentía e Integridad / Lesbianas en Lucha », *El Universal*, 26/12/1978

La numérotation n'est pas homogène (6°), voire absente (7°) et les dernières phrases annoncent la suite de l'article :

Série 5, n°43 : « Le prochain article traitera de cela²²². »

Série 7, n°55 : « Plus d'informations sur la rencontre et les groupes en particulier sera publiée dans le prochain article²²³. »

Série 7, n°56 : « Il faut étendre la lutte et encourager la création de centaines de groupes dans toute la République. Ce point est prioritaire dans la lutte. Je traiterai de cela dans le prochain article²²⁴. »

Ces séries font écho à un autre genre, le feuilleton, dont les épisodes successifs attisent la curiosité du téléspectateur, ici lecteur, dans les cas d'homicide et de violence (série n°2).

Le commentaire, lieu par excellence où s'exprime le point de vue du journaliste, en tant que structure argumentative à base de raisonnements, est le genre préféré des collaboratrices. Les nouvelles donnent lieu à une argumentation ou une démonstration, parfois en plusieurs

²²² « Sobre esto tratará el próximo artículo. »

²²³ « Más información sobre el encuentro y los grupos en particular aparecerá en el próximo artículo. »

²²⁴ « Falta difundir la lucha y que surjan otros cientos en toda la república. Este es uno de los primeros puntos de lucha: la difusión. En el próximo artículo trataré sobre esto.»

étapes, où intervient l'émetteur et où se déploient les préoccupations et les jugements des auteurs.

Le second genre le plus exploité après le commentaire est la critique, « genre corporalisant », « debout » ou encore « informatif », qui remplit les exigences suivantes : il s'agit d'un « [a]rticle rendant compte d'une œuvre ou d'une manifestation culturelle (livres, spectacles de toute nature, expositions artistiques...) et contenant l'expression d'un jugement sur elle. » (Albert, 1989 : 53). L'objet de l'article est essentiel. Par contre, le genre de la critique n'est pas soumis à des normes rigides (Ringoot et Utard, 2009 : 26). L'objectif est de présenter une personne ou son œuvre avec laquelle la journaliste a eu une relation privilégiée, qui passe par une lecture, une rencontre, des révélations et d'où découle son jugement.

Elena Urrutia propose 41 critiques, majoritairement de livres (romans, essais), (29 dans *Novedades*, 3 dans *El Nacional* et 2 dans *unomásuno*), de revues (3, dans *Novedades* et 1 dans *El Sol*) et de pièces de théâtre (1, dans *El Sol* et 2 dans *Novedades*). Marta Lamas, à son tour, offre 6 critiques (3 critiques de livres, 1 de film et 2 de pièces de théâtre pour enfants) (Annexe 2 : Liste des œuvres critiquées). L'objectif est de rendre compte d'œuvres, bonnes ou mauvaises, tout en démontant certains préjugés sur le langage et les comportements, dans une perspective didactique auprès du lecteur, qui passe par le théâtre et l'humour, l'art étant justement propice à une certaine subversion des rôles, encore irréalisable dans la réalité.

Dans « La libération du langage » (n°5, *El Sol*, « La liberación del lenguaje », 20/01/1977), Elena Urrutia fait l'éloge du spectacle d'Isabel Vega, « Juegos del Amor », où l'actrice évolue, nue, tout en déclamant un texte dont le style rompt les clivages habituels entre les parlars masculin et féminin. La critique s'adosse à celle de l'écrivain Carlos Monsiváis, publiée dans un essai, « excellent », selon Elena Urrutia, intitulé *Amor Perdido* (« Isabel Vega. ¿Viva hijos de la decencia! (Del nuevo status de las 'malas palabras') »). De cette façon, la critique d'Elena Urrutia s'en trouve en quelque sorte légitimée. Elena Urrutia rend compte de l'accueil unanime fait par le public et les médias de la pièce de théâtre d'Isabel Vega, en minimisant la nudité totale de l'actrice sur scène, pas très originale affirme-t-elle : « -cette pratique est de plus en plus fréquente dans les théâtres frivoles et d'expérimentation, dans les films de bonne, moyenne et mauvaise facture- [...] »²²⁵, même si cela a pu provoquer une grande surprise et toutes sortes de commentaires « dans la presse,

²²⁵ « – esta práctica es cada día más frecuente en los teatros frívolos y en los de experimentación, en películas de buena, regular y mala factura – [...] »

dans les conversations de café et même au téléphone²²⁶. » L'essentiel, c'est « l'obscénité linguistique » qui fait oublier cette nudité la revêtant d'une force transgressive libératrice qui déplace les frontières langagières entre les sexes.

Réinterpréter certains mythes féminins nationaux est une voie pour imaginer une autre féminité, dans des situations inattendues. Dans la pièce « L'éternel féminin » (*El eterno femenino*) de Rosario Castellanos, qu'Elena Urrutia étudie, l'objectif est de démystifier cet « éternel féminin », une supposée essence féminine, en montrant qu'il n'est « ni éternel ni intrinsèquement féminin. »²²⁷ (n°10, E. Urrutia, *Novedades*, 6/07/1975). « L'action se passe dans un salon de coiffure, lieu éminemment féminin », où la patronne vient de recevoir un nouveau sèche-cheveux, dernier cri, qui empêchera les clientes de penser car « penser a toujours été dangereux », selon le vendeur²²⁸. Il faut éviter « que les femmes se mettent à penser, sans s'en rendre compte », lit-on dans la pièce de R.Castellanos²²⁹. Y défilent des types de femmes qui renvoient à autant de mythes féminins de l'histoire nationale, revisités dans des scènes « hilarantes et grotesques » (« hilarantes y grotescas »). La Malinche²³⁰, « ayant appris qu'un marin endormi avait déclenché, avec son mégot, un incendie sur les navires, décida Cortés à faire courir le bruit que c'était lui, dans un geste héroïque et lucide, et personne d'autre, qui avait mis le feu aux bateaux²³¹. » Quant à Josefa la Corregidora²³², « elle aidera les insurgés dans la lutte pour l'Indépendance, non par patriotisme, mais parce que les tâches ménagères l'ennuyaient²³³. » Cette vision humoristique de l'histoire suggère que les choses ne sont jamais définitivement arrêtées, les rôles, les traditions, soumis à l'épreuve des événements, des bouleversements sociaux, changent et portent une capacité de création annonciatrice de nouveauté et de liberté. Dans cette pièce, mise en valeur par Elena Urrutia, le propos est d'enlever les masques, de combattre les mythes : « Il faut nous

226 « en la prensa, en charlas de café y aun en conversaciones telefónicas. »

227 « ni es eterno ni intrínsecamente femenino. »

228 « La acción pasa en un salón de belleza, sitio eminentemente femenino, donde desfilan mujeres, éstas probarán un secador que les impide pensar, “ – pensar siempre es peligroso – ” [...]. »

229 « Agente: Que las mujeres, sin darse cuenta, se pusieran a pensar. » (Castellanos, 2006 : 28)

230 Maîtresse, interprète et conseillère d'Hernán Cortés dans la conquête du Mexique (1519), la Malinche est aussi connue sous le nom de Malintzin et Marina. (Glantz, 1994)

231 « sabedora del incendio involuntario provocado en las naves por un marinero descuidado que se quedó dormido fumando, insta a Cortés para que haga correr el rumor de que fue él en un razgo heroico y lúcido, quien las mandó quemar. »

232 Héroïne de l'Indépendance du Mexique (1810-1821).

233 « por su parte, ayudará a los rebeldes en la lucha por la Independencia, no por patriotismo, sino porque se aburría con las tareas domésticas. »

inventer » (« Hay que inventarnos »), affirme Elena Urrutia dans sa critique (n°10, E. Urrutia, *Novedades*, 6/07/1975).

Parallèlement à la promotion d'un divertissement plutôt d'élite, Elena Urrutia défend des ouvrages de vulgarisation, sur le divorce et la sexualité, dans une perspective bienveillante et bénéfique pour le lecteur :

- Mel Krantzler, *Divorcio creador (Una nueva oportunidad para el crecimiento personal)*, traduction de Rosa María Phillips. Col. "El viento cambia", Ed. Extemporáneos. México, 1975, 309 p. (n°2, E. Urrutia, *El Nacional*, 30/05/1976)
- William H.Masters et Virginia L. Johnson, *El vínculo del placer, un nuevo enfoque del compromiso sexual*, Etats-Unis. (n°29, E. Urrutia, *Novedades*, 21/08/1977).

Dans ces best-sellers, les auteurs américains jettent un regard pionnier sur des sujets encore désapprouvés socialement.

La rubrique « Libros » mêle des références culturelles éclectiques qui incluent des livres clefs sur les différentes options du féminisme, composant ainsi une sorte de bibliothèque féministe. Elena Urrutia offre les extraits d'un livre phare sur la rémunération du travail ménager, *El poder de la mujer y la subversión de la comunidad*, de Mariarosa della Costa y Selma James, traduit par Isabel Vericat, col. "sociología y política de Siglo XXI Editores. México 1975, 103 p. (n°3, E. Urrutia, *El Nacional*, 5/12/1976). Les auteures, l'italienne Mariarosa Dalla Costa et l'anglo-américaine Selma James, défendent le courant dit du « salaire contre travail ménager » dans leur livre *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale*²³⁴, une référence incontournable dans la pensée féministe :

Ce livre apparaît comme une tentative d'adapter l'analyse marxiste à celle de l'oppression des femmes. Édité en 1972 en italien et en anglais, il sera traduit rapidement dans plusieurs langues et sera l'occasion, à partir de ce moment, de la création de groupes militant en faveur d'un salaire contre le travail ménager dans plusieurs pays, de part et d'autre de l'Atlantique : Italie, Angleterre, Allemagne, Suisse, États-Unis, Canada anglais. (Toupin, 1998 : 19)

Sur le thème de l'avortement, Elena Urrutia présente une grande enquête nationale : *El aborto en México*, de Marieclaire Acosta, Flora Botton-Burlá, Lilia Domínguez, Isabel

²³⁴ Mariarosa Dalla Costa et Selma James, *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale*, Genève, Editions Adversaire, 1973.

Molina, Adriana Novelo et Kira Núñez. No 57 de la Colección del Archivo del Fondo de Cultura Económica. 45 pesos, dans un article intitulé « Pour l'avortement, oui ou non? » (n°19, E. Urrutia, « Aborto, ¿sí o no? », *Novedades*, 15/08/1976). Sur ce travail « objectif et bien documenté » (« objetivo y seriamente documentado »), à plusieurs voix (« trabajo múltiple »), est porté un avis favorable, avec une « seule objection » (« única objeción ») à propos des femmes interrogées, seulement des femmes aisées de milieu urbain, et leurs employées (« sirvientas »), qui ont pu bénéficier de l'aide de leurs patronnes. Un éclairage extérieur sur le sujet est apporté par la critique du livre de l'auteure française Gisèle Halimi, *La causa de las mujeres*, traduit en espagnol, un livre « fondamental » dans « la littérature féministe » (n°24, E. Urrutia, *Novedades*, 9/01/1977), qui fait l'objet d'un commentaire sous la plume de Marta Lamas (n°37, M. Lamas, « La causa de las mujeres / Gisele Halimi y 'Choirir' », *El Universal*, 8/08/1978).

La rubrique « Libros » devient un outil de diffusion de la toute naissante presse féministe mexicaine et latino-américaine, un espace publicitaire pour les revues féministes, nationales comme *Fem* et *La Revuelta*, ainsi que continentales, comme *Isis*. Elena Urrutia donne le sommaire et présente chaque article du premier numéro de la revue *Fem* où elle est membre du conseil éditorial, aux côtés de six autres femmes²³⁵ : « *FEM*, publicación feminista trimestral. Vol.1, No.1, de oct, nov y dic de 1976. Dirección de Alaíde Foppa y Margarita García Flores. » (n° 20, E. Urrutia, *Novedades*, 19/09/1976). La deuxième livraison de *Fem*, « la voix du féminisme » (« La voz del feminismo »), a droit à la même publicité : « *FEM*, publicación feminista trimestral. Dirigida por Alaíde Foppa y Margarita García Flores ». (n°26, E. Urrutia, *Novedades*, 6/03/1977), tout comme le groupe radical féministe *La Revuelta* et les deux premiers numéros de sa publication, du même nom, qui abordent de façon monographique le thème de l'avortement (n°25, E. Urrutia, *Novedades*, « Revuelta contra el aborto », 16/01/1977).

La presse féministe internationale est représentée par le « *Boletín Isis internacional ISIS*. Publicado por los colectivos de la Isis en Ginebra y Roma. Número 1, mayo 1976 ». Ce premier bulletin trimestriel, du *Servicio Femenino Internacional de Información y de Comunicación*, « ajouté au réseau d'information du féminisme actif, [est] une publication qui aspire à diffuser les moments les plus importants de la lutte qui vise à libérer la moitié de

²³⁵ Composition du conseil éditorial de la revue *Fem* : Elena Poniatowska, Lourdes Arizpe, Margarita Peña, Beth Miller, Elena Urrutia, Marta Lamas, Carmen Lugo.

l'humanité la plus opprimée²³⁶. » (n° 21 E. Urrutia, *Novedades*, « ¿Y después del Año de la Mujer, qué? », 26/09/1976).

Elena Urrutia et Marta Lamas se rejoignent dans la présentation de livres qui reflètent leurs positions politiques, plutôt de gauche. Cette orientation prédominait au sein des universitaires qui avaient à leur disposition les ouvrages sur le marxisme publiés par la maison d'édition XXI, comme ceux de la marxiste léniniste et sociologue chilienne : Marta Harnecker (Monsiváis, 2000 : 138). L'orientation communiste et l'autobiographie prédominent dans le choix des livres d'Elena Urrutia et de Marta Lamas. Elena Urrutia écrit une critique élogieuse sur le livre *El espíritu de un pueblo: Las mujeres de Vietnam*, de Margaret Randall, écrivaine américaine, connue pour ses idées communistes, et dans lequel elle témoigne son admiration pour le modèle vietnamien. (n° 13, E. Urrutia, « No sólo de liberación vive la mujer », *Novedades*, 12/10/1975).

Le livre *Las mujeres dicen basta* s'inscrit aussi dans cette orientation politique. Il regroupe trois essais, de Mirta Henault, de Peggy Morton et d'Isabel Larguía. Les trois textes développent la théorie féministe dans une perspective marxiste, celui d'I. Larguía ayant déjà été publié dans la *Revista de la Casa de las Américas* (64-65) sous le titre « Hacia una ciencia de la liberación de la mujer », nous informe Elena Urrutia, dans sa critique (n°18, E. Urrutia, « Por una teoría feminista », *Novedades*, 13/06/1976). Sur le plan national, Elena Urrutia met à l'honneur la militante communiste mexicaine, Benita Galeana, qui publie son autobiographie, sous le titre *Benita* (n°1, E. Urrutia, « La mujer que estuvo 60 veces en la cárcel », *Novedades*, 29/09/1974). Elle annonce aussi la publication prochaine d'un second livre, un recueil de contes, *El peso mocho* (n°2, E. Urrutia, « 58 veces he caído a la cárcel por la lucha: Benita Galeana », *unomásuno*, 12/02/1978).

Dans le domaine des livres étrangers, la publication de l'autobiographie de l'auteure communiste Alexandra Kollontai (1872-1952), *Autobiografía de una mujer sexualmente emancipada*²³⁷, vaut pour son caractère exceptionnel. Première femme nommée ambassadrice de l'Union soviétique en Norvège, au Mexique et ensuite en Suède, Alexandra Kollontai termine ce livre en 1926, à l'âge de 54 ans. Ce mystère, associé aux relations de l'auteure avec le Mexique et à l'axe thématique du livre, peut piquer la curiosité du lecteur (n°27, E. Urrutia, « La mujer, el sexo y el trabajo », *Novedades*, 10/04/1977).

²³⁶ « Añadida a la red de información del feminismo activo, una publicación aspira a difundir los momentos y actitudes más trascendentes en la lucha por liberar a la mitad más oprimida de la humanidad. »

²³⁷ Traduction française : *Autobiographie d'une femme sexuellement émancipée*.

Marta Lamas porte son choix sur un autre ouvrage d'A. Kollontai, qui présage un contenu plus politique, *La mujer en el desarrollo social*. Elle en décrit le contenu, composé de « 14 leçons » destinées aux étudiants mais aussi présentées « à des ouvrières et des paysannes » (« a obreras y campesinas »), de mai à juin 1921, qui développent un « point de vue marxiste sur le problème de la femme. » (« punto de vista marxista sobre el problema de la mujer ») (n°35, M. Lamas, « Lecciones para obreras Alejandra Kollontai: Feminista y Socialista », *El Universal*, 25/07/1978).

Dans une perspective continentale, Elena Urrutia et Marta Lamas rendent compte de deux autobiographies, de deux histoires de vie, de luttes contre un pouvoir répressif : celle, d'une part, de la Bolivienne Domitila Barrios, *Si me permiten hablar... Testimonio de Domitila, una mujer de las minas de Bolivia*, de Moema Viezzer (n°9, M. Lamas, « Huelga de hambre Domitila Barrios », *El Universal*, 24/01/1978; n°30, E. Urrutia, « Domitila exige justicia », *Novedades*, 11/09/1977). D'autre part, l'autobiographie de la Nicaraguayenne Doris María, «*SOMOS MILLONES*»... (*La vida de Doris María, combatiente nicaragüense*), de Margaret Randall²³⁸ fait l'objet de trois critiques: n°17, M. Lamas, « Combatiente sandinista / Doris María de Nicaragua », *El Universal*, 21/03/1978; n°33, E. Urrutia, « Una mujer contra Somoza », *Novedades*, 19/03/1978; n°20, E. Urrutia, « Doris María: una combatiente nicaragüense vista por Randall », *unomásuno*, 24/09/1978. Les critiques portent sur l'actualité culturelle, éditoriale, féministe et politique, en donnant les toutes premières places aux femmes. La Bolivie du dictateur Hugo Banzer et le Nicaragua d'Anastasio Somoza sont perçus à travers l'action politique et la vie exemplaire de femmes, Domitila et Doris María.

La critique, compte tenu des choix personnels des collaboratrices, déploie une perspective polyphonique sur les faits de société dans un élan optimiste qui libère de nouvelles énergies créatrices déclinées au féminin, dans un mélange de genres qui couvrent le théâtre, l'essai ou l'autobiographie : la problématique concerne toujours les femmes. Les bonnes critiques, justifiées par la qualité des œuvres qui suscitent l'admiration, côtoient les mauvaises critiques, où pointent des accès de colère. Celles-ci servent de prétexte pour rectifier une perception erronée ou déformée de la réalité et pour suggérer d'autres lectures. Elena Urrutia fait le tri entre le grain et l'ivraie. Le livre est une couverture, un subterfuge pour parler d'autre chose et attirer l'attention du lecteur. Elena Urrutia présente une anthologie de textes de

²³⁸ La responsable de l'édition, Margaret Randall, est une féministe états-unienne qui a vécu et milité au Nicaragua dans les années 80, et est l'auteure, entre autres, du livre *Les filles de Sandino*, in Raúl Zibechi, « Nicaragua: Crise et renaissance du sandinisme », *Risal*, 1/11/2006 ;
< <http://risal.collectifs.net/spip.php?article1934>>

« magnifiques écrivains » (« magníficos escritores »), *Las mujeres observadas*, de Mario Ghiacchino (n°1, E. Urrutia, *El Nacional*, 29/02/1976) sur la condition féminine, un projet louable mais desservi par « une traduction déplorable », qui révèle une incompréhension des textes d'origine en insistant par exemple sur la « féminité » (« femeneidad ») de S. de Beauvoir ou encore sur le fait que « sur les quatre grandes romancières du XIXe siècle - Jane Austen, Emily Bronte, Charlotte Bronte y George Eliot – aucune n'ait eu un enfant et que deux étaient célibataires²³⁹. » Son interprétation vient corriger celle des éditeurs (« Este hecho se puede interpretar »): en effet cette situation en plein XIXe, n'était pas « une libération sinon un renoncement » de la part de la femme, « au nom de sa vocation littéraire ». Parler de ce livre est l'occasion de souligner les spécificités de la condition des femmes au XIXe siècle, face à la création littéraire et la maternité, l'une excluant l'autre. Elena Urrutia porte un jugement féroce sur l'ouvrage en parlant des textes des auteures qui ont été « - pour le dire brutalement- pillés » (« – para decirlo brutalmente – saqueados »). En creux, elle invite le lecteur à s'atteler aux œuvres originales. Pour annoncer le livre *Cafe, te y yo: las memorias eróticas de dos azafatas*, (n°4, E. Urrutia, *Novedades*, 24/11/74), Elena Urrutia commence par cette remarque condescendante: « Inutile d'être une pythie pour deviner, à la simple lecture du titre, tout ce que le livre va nous proposer²⁴⁰. » Ce best-seller d'une maison d'édition américaine, dont elle critique la politique éditoriale, tout en la promouvant, se nourrit des fantasmes érotiques associés au personnage de l'hôtesse de l'air. Pourquoi alors parler de ce mauvais livre ? Elena Urrutia dénonce l'archétype de la femme objet, et en même temps le mythe de l'hôtesse de l'air à une époque où ce métier faisait rêver les jeunes filles de quinze ans (« las quinceañeras »)²⁴¹.

Elena Urrutia arme le lecteur dans ses choix de lecture. Dans le livre *La mujer*, de Margarita Michelena, Margarita García Flores, Ana María Guzmán de Vázquez Colmenares, et Silvia Pinal (n°14, E. Urrutia, *Novedades*, 23/11/1975), le texte de Margarita Michelena, « Libertad, Igualdad, Agresividad », est « absolument réactionnaire et antiféministe » (« absolutamente reaccionario y antifeminista »), celui de l'actrice Silvia Pinal « Experiencias

²³⁹ « de las cuatro grandes novelistas del siglo XIX – Jane Austen, Emily Bronte, Charlotte Bronte y George Eliot – ninguna tuviera un hijo y dos fueron solteras. »

²⁴⁰ « No es preciso ser una especie de pitonisa para anticipar, a la simple lectura del título, todo lo que la lectura del libro nos va a dar. »

²⁴¹ C'est l'année où en France, le film *Emmanuelle* (1974), de Just Jaeckin, avec Sylvia Kristel, sorti le 26 juin 1974, remporte un franc succès.

personales », « aurait plus sa place dans une revue féminine²⁴², tandis que ceux de Margarita García Flores, « Mafaldas o Susanitas », et d'Ana María Guzmán de Vázquez Colmenares, « La Mujer Mexicana », sont « deux bons textes qui à eux seuls justifiaient la publication²⁴³. »

Elena Urrutia rudoie les éditeurs, fait le procès de maisons d'édition, tranche, condamne mais sa critique est constructive, notamment quand elle instaure une relation virtuelle avec l'auteure dont elle examine l'œuvre. Tout en critiquant le livre de Lidia Falcón, *Es largo esperar callado* (n°17, E. Urrutia, *Novedades*, 25/04/1976), « un manuel politique ennuyeux ²⁴⁴ », elle donne des conseils d'experte ou des solutions pour améliorer la structure du roman, mais dans un style quelque peu accidenté

Je pense qu'il aurait été plus efficace, au lieu d'essayer d'intégrer dans la narration ce qui en dernière instance ne l'a pas été, ce qui aurait pu être comme un prologue à la nouvelle, une analyse d'une situation qui, une fois exposée, aurait servi ensuite d'introduction utile au récit²⁴⁵.

Ce prologue comprendrait la critique du Parti communiste et des partis de gauche espagnols, de l'autoritarisme et du puritanisme moraliste. Elle reconnaît en Lidia Falcón, une « écrivaine renommée et une militante sociale²⁴⁶ », qui a œuvré en faveur de la République, et des qualités d'écrivain, notamment dans *Cartas a una idiota española*²⁴⁷, en dressant une biographie et une bibliographie de l'auteure espagnole.

Elena Urrutia utilise la critique comme une extension du domaine de lutte pour le féminisme en ciblant les lecteurs des classes moyennes. Elle propose une critique élogieuse du roman *La princesa del Palacio de Hierro*, de Gustavo Sainz, qui raconte l'itinéraire d'une jeune femme de la classe moyenne, depuis son adolescence, sa jeunesse, jusqu'à son mariage (n°2, E. Urrutia, *Novedades*, 10/11/1974). Il ne s'agit pas d'un conte de fée comme le laisserait croire le titre, « La princesse se marie comme dans les contes » (« La Princesa se

²⁴² « (que cabría más en una revista femenina). »

²⁴³ « dos buenos textos que por sí solos hubieran justificado esta publicación. »

²⁴⁴ « tedioso manual político. »

²⁴⁵ « Se me ocurre que hubiera sido más eficaz, en vez de tratar de integrar en la narración lo que en última estancia no quedó integrado, que se hubiera planteado como un prólogo a la novela, como al análisis de una situación que serviría, una vez expuesta, de útil antecedente al relato que había de seguir. »

²⁴⁶ (« destacada escritora y luchadora social »).

²⁴⁷ Lidia Falcón, *Lettres à une idiote espagnole*, Paris, Ed. des femmes, 1975.

casa como en un cuento ») : le Palais de fer est un de ces grands magasins du DF²⁴⁸, où l'héroïne trouvera un emploi dans une boutique. Ce livre cristallise le malaise, « el tedio », cette espèce de *spleen* de la femme mariée et mère, qui s'ennuie. Ce thème récurrent est central dans deux autres critiques de livres. La première, sous le titre « Les femmes sont aussi des êtres humains » (« Las mujeres también son seres humanos »), porte sur le roman de l'écrivaine britannique Doris Lessing, *El último verano de Mrs. Brown*, qui raconte la vie exemplaire, sans histoire mais peu exaltante, d'une épouse, mère de famille et femme au foyer, jusqu'au jour où elle se retrouve seule, un été où plus personne n'a besoin d'elle (n°6, E. Urrutia, *Novedades*, 22/12/1974). La seconde critique, sous le titre « Pourquoi veux-tu te libérer ? » (« ¿Para qué quieres liberarte? »), concerne le roman autobiographique de la mexicaine Aline Pettersson, *Círculos* (n°28, E. Urrutia, *Novedades*, 15/05/1977).

La critique ne perd jamais de vue le lecteur, toujours au centre des préoccupations. Elle s'adresse au lecteur qu'il faut encourager à diversifier ses lectures. Elena Urrutia se montre rassurante, par exemple quand elle défend le livre de l'auteur mexicain Gabriel Careaga *Mitos y fantasías de la clase media en México* (n°7, E. Urrutia, « Que los sueños, mitos son », *Novedades*, 26 /01/1975) :

[...] – pour la tranquillité de beaucoup, toute la bibliographie est en espagnol ou traduite en espagnol [...] le contenu du livre à proprement parler a été élaboré, et son auteur l'a voulu ainsi – et il a réussi- pour le rendre accessible au plus grand nombre, et également compréhensible pour les non initiés qui souvent sont découragés, avant même de commencer la lecture de tout livre spécialisé²⁴⁹.

Cette étude sociologique de Gabriel Careaga se poursuit dans un autre ouvrage : *Biografía de un joven de la clase media*, un jeune de classe moyenne dont est dressé un portrait-type, annoncé dans le sous-titre « Le visage de la classe moyenne » (« El rostro de la clase media »): « Gabriel Careaga a suivi pendant sept ans un jeune homme qu'il a sondé, étudié,

²⁴⁸ Ce fut un « Barcelonnette » qui créa, en 1888, le premier grand magasin du nom de *Palacio de Hierro* dans le DF, nommé ainsi à cause de la vague de l'architecture de fer de l'époque, in Leticia Gamboa, *Los Barcelonnettes en México*, México, Benemerita Universidad de Puebla, s.d., p. 200 et p. 254.)

Par ailleurs, selon la conservatrice du Musée de la Vallée, Barcelonnette, cette ossature de fer fut « directement inspirée par les prouesses technologiques de la tour récemment construite à Paris par l'ingénieur Eiffel. », in Hélène Homps, « Les références culturelles des émigrants mexicains de la vallée de Barcelonnette : du grand magasin à la villa », *In Situ*, revue des patrimoines, 2005, <http://www.insitu.culture.fr/article.xsp?numero=&id_article=d10-969>

²⁴⁹ « [...] –para tranquilidad de muchos, toda la bibliografía está escrita directamente o traducida al español. [...] la elaboración del contenido del libro propiamente dicho, su autor lo ha querido – y lo ha logrado- de fácil acceso a un gran sector, intelegible también para los no iniciados que con frecuencia se sienten derrotados, aún antes de empezar, ante la lectura de cualquier libro especializado ».

psichanalysé, élaborant ainsi la biographie d'un homme ordinaire²⁵⁰. » (n°32, E.Urrutia, *Novedades*, 6/11/1977). Toutefois, le protagoniste, « Omar, n'inspire, à aucun moment, de la sympathie chez le lecteur »²⁵¹, ce qui peut annuler tout désir de lecture ou alors, à l'inverse le provoquer. Cet effet de proximité avec l'œuvre est également le ressort de la pièce de R. Castellanos *El eterno femenino*, qui, « écrite dans un langage parlé et plein d'esprit, assure l'accès à un vaste public qui pourra s'y reconnaître et se juger grâce à la caricature et l'humour²⁵² », mis en valeur dès le titre de l'article « L'humour au féminin » (« El humor tiene cara de mujer ») (n°10, E.Urrutia, *Novedades*, 6/07/1975).

Dans la critique d'un livre, la sensibilité du critique est primordiale. La subjectivité qui s'impose propage ou secrète des émotions fortes qu'Elena Urrutia cherche à partager avec le lecteur. La « Mère, épouse et militante » annoncée dans le titre de l'article est une révolutionnaire espagnole, emprisonnée pour avoir participé à un attentat contre Franco : elle écrit à ses enfants, depuis la captivité, *Diario y cartas desde la cárcel* (n°15, E.Urrutia, « Madre, esposa y militante », *Novedades*, 25/01/1976). Elena Urrutia conclut en affirmant : « le livre d'Eva Forest m'a émue jusqu'aux larmes et [qu'] il garde, pendant longtemps sous son emprise, le lecteur dérouté²⁵³. »

Les rires et les pleurs rapprochent l'auteur de la critique et le lecteur. Dans sa fonction libératrice, le rire véhicule des situations graves en les dédramatisant, c'est « cet éclat de rire que nous maintenons d'un bout à l'autre du livre [et] qui se gèle et qui fait réfléchir²⁵⁴ », à la lecture du roman de Gustavo Sainz, *La princesa del Palacio de Hierro*, qui transforme « les lecteurs en interlocuteurs muets et déconcertés²⁵⁵ » (n°2, E. Urrutia, *Novedades*, 10/11/1974).

La critique culturelle se penche sur des genres aussi divers que le théâtre, le roman et l'essai, en faisant aussi une place à la littérature de gare, et participe, de par sa fonction didactique, à une forme de militantisme féministe. Les rôles sociaux dépeints deviennent des

²⁵⁰ « Gabriel Careaga siguió durante siete años a un joven, lo confesó, lo estudió, lo psicanalizó, y dio forma a la biografía de un hombre como muchos. »

²⁵¹ « Omar no despierta en ningún momento simpatía [...] en el lector. »

²⁵² « escrita en un lenguaje coloquial e ingeniosa, asegura el acceso a un vasto público que podrá reconocerse y enjuiciarse en la caricatura y el humor.»

²⁵³ « Que me ha conmovido el libro de Eva Forest hasta la lágrima y que, por largo espacio, mantiene una garra en alguna parte del lector que lo oprime y que lo altera. »

²⁵⁴ « la carcajada que mantuvimos a lo largo del libro [...] una carcajada que se congela y hace reflexionar. »

²⁵⁵ « a los lectores en otros tantos interlocutores mudos y desconcertados. »

miroirs fidèles ou déformants de la réalité où se projette le lecteur. Ce mélange des contenus de la critique sert un dessein, retenir le lecteur, et en ultime instance, le fidéliser.

Sur les trois genres journalistiques repérés dans le corpus (le commentaire, la critique et l'interview), deux d'entre eux - le commentaire et la critique - laissent une place à un jugement personnel et protéiforme. L'interview, genre informatif et multiforme, l'exclut ; l'émetteur, en retrait, offre au lecteur le point de vue de l'interviewé, digne de confiance ou d'admiration, mais avec qui le journaliste n'est pas obligatoirement d'accord.

Esperanza Brito s'entretient avec le cardinal José Salazar, en lui offrant un espace d'expression sans contrainte ni contradiction. L'homme d'église transmet et affirme la perception de la femme en s'adossant au discours traditionnel de L'Eglise catholique selon lequel la vie de la femme est régie par « le plan de Dieu » (« el plan de Dios »), immuable, dont les axes naturels sont la maternité et la famille (n°4, E. Brito, *Siempre!*, 7/03/1973). C'est dire qu'il faut compter avec ce discours, prégnant dans la société mexicaine²⁵⁶.

L'interview fait partie des « genres corporalisants », caractérisés par Roselyne Ringoot et Yvon Rochard pour qui ces genres « induisent une mise en scène du journalisme en train de se faire, en signifiant la corporalité du journaliste et/ou de ses sources. L'interview est le cas majeur de cette double incarnation avec le jeu des questions/réponses mimant l'entretien vécu. » Des détails sont donnés au lecteur sur l'ambiance, les conditions spatiales et temporelles de l'interview. Quant au commentaire, il exclut cette « mise en scène physique du journalisme en train de se faire [...] » (Ringoot et Rochard, 2005 : 78). Le lecteur, dans le cadre de l'interview, est proche du journaliste, c'est-à-dire qu'il pourrait se trouver à sa place, celle de l'apprenant, de l'ignorant. Il est invité dans la mise en scène de l'interview. Cette situation peut déboucher aussi sur une espèce d'identification. Dans la revue *Siempre!*, Esperanza Brito affectionne en particulier ce genre journalistique puisqu'on compte 17 interviews sur ses 24 contributions publiées dans la revue, tandis qu'Elena Urrutia en signe 8 dans *unomásuno*. Cet ensemble couvre les différents types d'interview : l'interview de fond ou d'opinion, l'interview de déclarations, l'interview-portrait et l'interview d'expertise.

L'une des fonctions de l'interview est d'appuyer, illustrer, légitimer des points de vue en donnant la parole à des personnes qui font autorité et dont les compétences se reflètent dans leurs réalisations, leurs activités, listées. La filmographie d'Agnès Varda (n°22, E. Urrutia, *unomásuno*, 30/10/1978) de Carmen Toscano (n°3, E. Urrutia, *unomásuno*, 12/03/1978), ou la

²⁵⁶ En 1960, sur une population de 34 923 129 habitants, le pays compte 33 692 503 catholiques, soit 96,47% du total. (Pablo González Casanova, 1989: 254)

bibliographie d'Elena Poniatowska (n°11, E. Urrutia, *unomásuno*) dépassent les limites de l'interview. Le journaliste s'efface, apportant ainsi une objectivité convaincante auprès du lecteur, dans une multiplicité de voix tout en gardant la maîtrise de l'exercice. Ainsi, il place son interlocuteur sur le devant de la scène ou encore au centre de l'arène, comme le précisent ces définitions :

L'interview est souvent une joute [...] Le journaliste offre un haut-parleur à son interlocuteur, il le met en valeur [...]. Une interview doit aider la personne à préciser sa pensée, à accoucher d'une idée. Elle peut aussi amener la personne à se révéler, à dévoiler ce qu'elle n'avait peut-être pas envie de dire. (Martin-Lagardette, 2005 : 116-117)

La pression peut être telle qu'elle met mal à l'aise l'interviewé qui veut se dégager d'un portrait préétabli. L'invité cherche à éviter les questions dont les réponses semblent attendues par l'interviewer, mais n'y parvient pas toujours (Charaudeau, 2005 : 181). C'est le cas d'Elena Urrutia, dans une interview avec la cinéaste française Agnès Varda qui éclate en sanglots lors d'une conversation qui se voulait « normale²⁵⁷ » (n°22, E. Urrutia, *unomásuno*, 30/10/1978). Le cadre est planté, bien identifiable par le lecteur : elles sont à Tehotihuacán (la Calzada de los Muertos, la Pirámide de la Luna), en famille, (sont présents son mari Jacques Demy et leurs deux enfants, Rosalie 20 ans et Mathieu 6 ans), en fin d'après-midi (« el sol está bajando »). L'atmosphère est détendue : « nous avons en face de nous une vue générale de Tehotihuacán²⁵⁸ » et « Agnès Varda me répond ». Le lecteur entre dans un décor qu'il connaît sans doute, Tehotihuacán, site préhispanique à quelques dizaines de kilomètres de la capitale; il est invité à partager les confidences de la cinéaste. L'entretien avec Agnès Varda est fondé sur un axe : Existe-il un cinéma de femmes, un cinéma féministe, défini selon « un regard nouveau depuis ce que vous êtes, c'est-à-dire en tant que femme ²⁵⁹ » ? Agnès Varda est contente et gênée à la fois, car à présent on pose sur elle une étiquette, « un nouveau stéréotype : la cinéaste féministe ». Elle refuse d'être interrogée seulement en tant que « féministe », comme un être singulier, « un cas d'étude psychologique » alors que, déclare-t-elle, « je suis toujours la même et cela me fatigue énormément²⁶⁰. » Le lecteur assiste à son

257 « nuestra conversación 'formal'. »

258 « tenemos ente nosotras una vista general de Tehotihuacán. »

259 « una mirada nueva desde lo que es, desde su circunstancia asumida de ser mujer. »

260 « soy siempre la misma y eso me fatiga enormemente. »

effondrement. Toutefois, la parenthèse entoure la description de la scène d'un murmure, d'une pensée intérieure qu'Elena Urrutia communique au lecteur :

(Le malaise que je ressens peu à peu depuis que je lui ai posé ma question se transforme en consternation. Agnès Varda pleure sans retenue et couvre son visage avec ses mains... Je ne peux que me reprocher mon insensibilité....)²⁶¹.

Dans cette confrontation, on peut déceler une certaine maladresse d'Elena Urrutia, qui semble découvrir A. Varda en tant qu'artiste, alors qu'elle réalise des films depuis 20 ans, tout en cherchant à cantonner ses films dans une catégorie qui serait le cinéma féministe.

L'interview-portrait se termine toutefois sur une note de sérénité. Agnès Varda revendique juste le droit d'être une « artiste », sans devenir le « porte-drapeau » d'une cause, ni « la caricature d'une certaine artiste militante » ; elle souhaite travailler avec ses émotions, ses faiblesses, et aussi affirmer « la force vitale de la femme, sa créativité, sa bonne humeur²⁶² », en s'opposant aux héroïnes angoissées de Bergman. Elle refuse l'identité réductrice que lui impose Elena Urrutia.

L'interview de fond ou d'opinion et l'interview d'expertise proposent, à l'inverse, une ouverture dans la mesure où la personne convoquée, par sa fonction, son expérience, sa renommée, apporte un point de vue nouveau ou éclairant sur un sujet ou une situation, dont le pays peut en dernière instance tirer parti (Martin-Lagardette, 2005 : 117). Des personnalités féminines servent ainsi de faire-valoir au Mexique.

L'écrivaine mexicaine Rosario Castellanos, annoncée avec emphase dans le titre, « Rosario Castellanos : Une autorité dans le monde des Lettres, Ambassadrice en Israël » (« Grande de las Letras, Embajadora en Israel Habla Rosario Castellanos »), est interviewée sur la situation d'Israël, pays en guerre, où elle est ambassadrice. (n°16, E. Brito, *Siempre!*, 14/11/1973). Par ailleurs, l'actualité féministe met le Mexique à l'honneur, dans une interview de l'avocate finlandaise Helvi Sipila, « secrétaire générale de l'Année Internationale de la Femme' et de la Conférence qui aura lieu à Mexico en juin 1975²⁶³. » (n°21, E. Brito, *Siempre!*, 2/04/1975).

²⁶¹ « (El malestar que vengo sintiendo desde el momento de plantear mi pregunta se convierte en profunda consternación. Agnès Varda llora con desaliento y se cubre la cara con las manos...No dejo de reprocharme mi insensibilidad...). »

²⁶² « la fuerza vital de la mujer, su creatividad, su buen humor. »

²⁶³ « secretaria general del "Año Internacional de la Mujer" y de la Conferencia del AIM, que tendrá lugar en

Esperanza Brito interviewe des femmes de poids dans la vie politique nationale et étrangère, en se plaçant dans une position d'écoute, humble, comme elle l'écrit : « j'écoute » (n°21, E. Brito, *Siempre!*, 2/04/1975). Cette attitude est visible dans son entretien, à Bonn, avec la Vice-présidente du Parlement de la République fédérale allemande, « l'une des rares femmes qui ont atteint un haut niveau dans l'activité politique ²⁶⁴ ». La légende de la photo précise en effet:

Mme Liberotte Funcke (à droite), interviewée par Esperanza Brito de Martí à Bonn, Allemagne. Assises autour d'une table, Esperanza, crayon et carnet en main, qui porte des lunettes, face à Liberotte Funcke, qui la regarde avec bienveillance²⁶⁵.

Cette description scénique inclut le lecteur dans cette rencontre qui, ailleurs, devient plus informelle. La candidate à la mairie de Toluca, Yolanda Sentías, proposant un programme en faveur des femmes otomi, reçoit Esperanza Brito dans sa cuisine : « nous avons bavardé assises à la table de la cuisine, spacieuse et accueillante²⁶⁶. » (n°24, E. Brito, *Siempre!*, 19/11/1975). Esperanza Brito, établissant une sorte de connivence avec le lecteur, relève les détails d'une féminité chez la femme politique, affichée et soulignée. La présidente du Parlement allemand, Annemarie Ranger, interrogée sur la situation des femmes en Allemagne est en effet dans l'œil de mire d'Esperanza Brito qui, en aparté, explique au lecteur que « le charme féminin » n'est en rien entamé chez celle qui porte le féminisme sur la scène politique :

Grande, blonde et très élégante, Mme Ranger n'a pas renoncé au charme féminin. Je me rends tout de suite compte que c'est ce qu'elle veut que je remarque : les cheveux blonds coupés à la mode, le tailleur Chanel et les accessoires impeccables²⁶⁷. (n°23, E. Brito, *Siempre!*, 21 de mayo de 1975)

México en junio de 1975. » [19 juin au 2 juillet].

²⁶⁴ « una de las pocas mujeres que han alcanzado un nivel muy alto en la actividad política. »

²⁶⁵ « La señora Liberotte Funcke (derecha), siendo entrevistada por Esperanza Brito de Martí en Bonn, Alemania. Ambas sentadas, alrededor de una mesa, Esperanza con lápiz y libreta, con anteojos, ante Liberotte Funcke, que la mira con benevolencia.»(n°22, E.Brito, « Habla a *Siempre!* Liberotte Funcke, vicepresidenta del Parlamento de la República Federal de Alemania / El Problema de la Mujer es el mismo allá y acá », *Siempre!*, 30/04/1975)

²⁶⁶ « charlamos sentadas a la mesa de la cocina amplia y acogedora de la casa de la candidata [...]»

²⁶⁷ « Alta, rubia y muy elegante, la señora Ranger no ha renunciado al atractivo femenino. Me doy cuenta en seguida que ésta es una de las cosas que desea que yo note: el cabello rubio cortado a la moda, el traje chanel y los accesorios impecables. »

C'est bien ce ton badin, léger, dans les apartés, qui caractérise Esperanza Brito, parfois pince-sans-rire, dans ses interviews qui épinglent ses interlocuteurs avec humour et parfois avec férocité. Cet artifice peut séduire un lecteur amené, à prendre connaissance, avec le sourire, de points de vue jusque là éloignés ou rejetés par sa pensée, ses convictions, sur des sujets graves et sérieux comme la prostitution, l'avortement, la planification familiale et la pornographie. Ces quatre thèmes sont abordés lors d'interviews d'expertise en présence de spécialistes, de scientifiques, d'experts, de scientifiques, des hommes trop sérieux au goût d'Esperanza Brito, mais dont les féministes partagent les analyses.

La première 'victime' d'Esperanza Brito est le sociologue mexicain Nicolas Pérez, auteur d'une « étude sociologique sur la prostitution » (n°8, E. Brito, *Siempre*, 12/09/1973). Esperanza Brito le décrit avec ironie, ce qui en fait presque une caricature :

Le sociologue ne bronche pas. C'est un homme tranquille qui contrôle parfaitement sa voix et ses gestes. Je ne l'avais entendu qu'au téléphone. Ainsi quand on s'est donné rendez-vous dans une cafétéria pour donner l'interview, je lui ai demandé comment j'allais le reconnaître. Je porte la barbe, me dit-il, comme si cet ornement pileux était rare à notre époque. Je lui ai raconté que la dernière fois qu'un homme m'a donné sa barbe comme indice, je me suis retrouvée face à face avec six barbus, ce qui, évidemment, m'a mise dans l'embarras. Tranquille, il m'a dit alors qu'il portait des lunettes, ce qui comme accessoire supplémentaire m'a été de peu d'aide. Mais la tranquillité lui va très bien, je l'ai reconnu sans problème. À présent, il sourit à ma question, quelque peu confuse, et répond : [...] ²⁶⁸.

Sur la question de la planification familiale et des difficultés de légiférer sur l'avortement, Esperanza Brito interview le célèbre professeur et président du Colegio de México, Victor Urquidi, qu'elle campe en un portrait froid et distant du savant (n°14, E. Brito, *Siempre!*, 24/10/1973). Elle jauge son interlocuteur, en décrivant ses réactions physiques:

Ça n'a pas été facile de rompre la glace avec le docteur Urquidi, du moins pour moi. J'ai réussi à lui arracher un premier sourire seulement à la fin de notre deuxième conversation. Est-ce parce que – comme il me l'a confié plus tard- les féministes le rendent agressif et hostile ? ²⁶⁹

²⁶⁸ « El sociólogo no se inmuta. Es un hombre tranquilo que controla perfectamente su voz y sus ademanes. Sólo había tenido conversaciones telefónicas con él, así que cuando nos citamos en una cafetería para hacer la entrevista le pregunté cómo le iría a conocer. Yo uso barba, me dijo, como si ese ornamento piloso fuera difícil de encontrar en esta época. Le hice saber que la última vez que un señor me dio su barba como referencia, me encontré con seis barbados, lo cual, naturalmente, me puso en un predicamento. El, tranquilo, me dijo que usa lentes, lo cual como dato adicional era de poca ayuda. Pero la tranquilidad le funciona, lo reconocí sin problemas. Ahora sonría ante mi pregunta, que fue más bien perorata, y responde: [...] »

²⁶⁹ « No fue fácil romper el hielo con el doctor Urquidi, por lo menos no fue fácil para mí. Logré arrancarle la

Afin de détendre l'atmosphère, elle raconte une blague :

Je me rappelle la blague de ce chercheur qui en arrivant dans un village demande au maire : 'Quel est le taux de mortalité dans ce village ?' Il reçoit la réponse suivante : ' comme partout, il y a un mort par personne'. Ah ! Ah ! Bon, à présent, soyons sérieux²⁷⁰.

Deux spécialistes de la planification familiale et de la sexualité sont, à leur tour, décrits avec une pointe de moquerie : la directrice de l'Association Mexicaine d'Éducation Sexuelle (*Asociación Mexicana de Educación Sexual*, AMES), la psychologue Esther Corona que « l'on pourrait décrire comme prise dans un dynamisme comprimé et contrôlé » tandis que son associé, Miguel Escobedo, « tire longuement sur sa pipe qui s'entête à s'éteindre et qu'il s'acharne à tenir allumée²⁷¹. » (n°15, E. Brito, *Siempre!*, 31/10/1973).

Cet humour et cette ironie ainsi que la mise en scène créent un filtre pour aborder des sujets délicats. Le sujet de la pornographie est ainsi couvert d'un rideau de fumée, au sens propre et figuré, lors de l'interview de Jesús Pavlo Tenorio, « journaliste, professeur de Sociologie de l'Information et auteur de théâtre²⁷² », en l'occurrence de la pièce *Misa en el Año 2000*, jouée dans la Cathédrale de Cuernavaca, et source de scandale.

Tous les deux on a fumé comme des pompiers, le cendrier déborde de mégots, et si on n'avait pas laissé la porte ouverte, on serait déjà morts, victimes de la pollution atmosphérique. On ne s'en est pas rendu compte, étant tellement préoccupés par la pollution intellectuelle²⁷³. (n°17, E. Brito, 21/11/1973)

primera sonrisa casi al final de la segunda conversación que sostuvimos. ¿Será acaso porque – según me dijo más tarde- las feministas lo ponen agresivo y hostil? »

²⁷⁰ « Me acordé del chiste aquel del investigador que llegando a un pueblo pregunta al alcalde: “¿Cuál es la tasa de mortalidad en este pueblo?”, y recibe la respuesta: “lo mismo que en todas partes, hay un muerto por persona”, ¡ja, ja! Ahora déjenme ponerme sabia. »

²⁷¹ « [...] podría ser descrita como dinamismo comprimido y controlado ». « [...] el licenciado Miguel Escobedo, dando de cuando en cuando, fuertes chupetones a la pipa que se empeña en apagarse y él, a su vez, se empeña en mantener encendida. »

²⁷² « [...] periodista, catedrático de Sociología de la Información y autor teatral. »

²⁷³ « Ambos hemos fumado como chacuacos (¿ustedes saben lo que es un chacuaco?), el cenicero rebosa de colillas y si no fuera porque la puerta está abierta, ya hubiéramos perecido, víctimas de la contaminación ambiental. Ni cuenta nos damos, preocupados como estamos de la contaminación intelectual. »

chacuaco. (Del tarasco *chakuáku* 'ventanilla en el techo de una cocina, por donde se escapa el humo'.) m. 1. Horno para fundir minerales. || 2. Chimenea de ese horno. | fumar alguien como chacuaco. loc. Fumar mucho. (Gómez de Silva, 2001)

Esperanza Brito ne se prend pas au sérieux : elle joue avec les préjugés, parmi lesquels cette antinomie supposée entre féminité et féminisme, mais ne serait-ce pas pour mieux les combattre ?

Elena Urrutia, dans ses deux interviews de fond et son interview d'expertise, publiées dans *unomásuno*, se penche sur l'écriture féminine, autour d'événements culturels et d'auteures, mexicaines et étrangères, qu'elle côtoie. Elle annonce une table ronde organisée à l'Institut Français d'Amérique Latine (IFAL), avec trois auteures mexicaines : Elena Poniatowska, Julieta Campos, Margo Glantz, aux côtés d'une invitée, l'universitaire française Françoise Rossum-Guyon, de l'Université de Leyde (Pays-Bas), qui défend l'idée d'une écriture littéraire féminine, d'une création au féminin (n°1, E. Urrutia, *unomásuno*, 18/01/1978). Ce débat d'intellectuelles prend une tout autre tournure dans la seconde interview de fond, où dans une espèce de désacralisation de l'écrivain, Elena Urrutia met en scène son entretien avec Elena Poniatowska, véritable icône nationale. Pedro Ferriz, éditorialiste au journal *Excelsior*, cité par Elena Urrutia, parle de l'auteure mexicaine en ces termes : « 'Le Mexique, sans Elena Poniatowska, serait incomplet'²⁷⁴. » Toutefois, l'événement garde un caractère exceptionnel : « Pour la première fois le Prix national du Journalisme et de l'Information a été remis à une femme, à titre personnel : Elena Poniatowska²⁷⁵. » Celle-ci est, effectivement, la seule femme parmi les lauréats, au regard de la liste ci-dessous, à avoir reçu ce Prix, créé en 1975, qui récompense les élus pour leur indépendance, leur impartialité et leur responsabilité :

En 1978, ce prix a été remis à Cirino Pérez Aguirre, *Novedades* (Nouvelle); Efraín Huerta, Supplément "El Gallo Ilustrado" de *El Día* (Divulgation culturelle); Francisco Picco, *La Prensa* (Photographie); Elena Poniatowska, *Novedades* (Interview); Floylán Flores Canela, *Diario de Jalapa* (Commentaire); Guillermo Jordán, Canal 13 (Interview télévisuelle); Jorge Carreño, *Siempre!* (Caricature); Renato Leduc (Prix spécial)²⁷⁶.

²⁷⁴ « 'México, sin Elena Poniatowska, no estaría completo'. »

²⁷⁵ « Por primera vez el Premio Nacional de Periodismo e Información ha sido otorgado a una mujer, a título personal: Elena Poniatowska. »

²⁷⁶ « Este año el Premio Nacional de Periodismo e Información fue obtenido por: Cirino Pérez Aguirre, *Novedades* (Noticia); Efraín Huerta, Suplemento "El Gallo Ilustrado" de *El Día* (Divulgación Cultural); Francisco Picco, *La Prensa* (Fotografía); Elena Poniatowska, *Novedades* (Entrevista); Floylán Flores Canela, *Diario de Jalapa* (Comentario); Guillermo Jordán, Canal 13 (Entrevista por Televisión); Jorge Carreño, *Siempre!* (Caricatura); Renato Leduc (Premio especial). (Consejo Ciudadano del Premio Nacional de Periodismo A.C., Premio Nacional de Periodismo, "Historia de "Premio Nacional de Periodismo e Información" (1975-2001) », México, DF, <<http://www.periodismo.org.mx/historia.html>>.

Voir aussi : Raúl Trejo Delarbre, « Ofensa del Presidente/El Premio Nacional de Periodismo », *La Crónica de*

Les deux femmes se connaissent bien : les réponses prennent le ton de bavardages qui s'ouvrent sur l'intimité de l'auteure, ses relations avec ses amis écrivains, comme Carlos Monsiváis, appelé « Monsi », qui lui reproche son désordre. Mais, rétorque-t-elle, lui, a sous la main sa « maman » qui s'occupe de tout : « Je ne crois pas que Carlos Monsiváis ait à se préoccuper de repasser ses slips ; sa maman est là pour ça²⁷⁷. » (n°11, E. Urrutia, *unomásuno*, 12 /06/1978). Ici, c'est la personnalité de l'interviewée qui crée la proximité avec le lecteur. La relation avec les sources détermine le genre journalistique, « corporalisant », comme l'interview ou « caractérisant », comme le commentaire. L'interview d'Elena Poniatowska par Elena Urrutia devient un commentaire sous la plume de Marta Lamas, admiratrice de l'œuvre d'Elena Poniatowska, dont elle attend avec impatience la sortie du prochain livre²⁷⁸, écrit à partir d'entretiens avec Demetrio Vallejo, « leader du mouvement social » (n°29, M. Lamas, *El Universal*, 13 /06/78).

Dans l'interview d'expertise, le spécialiste interviewé, les références bibliographiques ainsi que les thèmes ont pour cible une élite intellectuelle. Elena Urrutia interviewe Franca Basaglia Ongaro, sociologue italienne, auteure de plusieurs ouvrages sur l'institution carcérale et la femme. Le contenu de l'interview est le prolongement d'une communication, sur le thème de : « La femme et la folie », lors de la IV Rencontre internationale sur les Alternatives en Psychiatrie à Cuernavaca (1978), autour du livre de Paul Moebius, *La inferioridad mental de la mujer*, réédité en italien. (n°20, E. Urrutia, *unomásuno*, 30/09/1978)

Dans l'interview portrait et l'interview de déclarations, le lecteur entre dans le champ de l'interviewer, par l'émotion, ou de l'interviewé, par un processus d'identification ou de projection tandis que dans l'interview d'expertise, la distance avec l'interviewé maintient le lecteur dans la situation d'apprenant. Toutefois, chaque type d'interview a pour but de faire connaître les opinions et les idées de la personne interviewée (*El País*, 1990 : 36-38).

Esperanza Brito signe cinq interviews de déclarations ou de témoignages et deux interviews portraits ou interviews vedettariat, qui comprennent des données biographiques (Charaudeau, 2005 : 181). Les 33 femmes des interviews de déclarations sont des femmes

Hoy, 8 de diciembre de 2001; <<http://mediocracia.wordpress.com/2005/12/11/ofensa-del-presidente-el-premio-nacional-de-periodismo/>>

²⁷⁷ « Yo no creo que Carlos Monsiváis tenga jamás que preocuparse con plancharse los calzones; ahí está su mami. »

²⁷⁸ « Sus admiradores esperamos su publicación con impaciencia. »

Le livre annoncé est *El tren pasa primero, un roman basé sur la vie du leader syndical Demetrio Vallejo*, dont le mouvement de contestation dans les chemins de fer avait paralysé le pays entre 1958 et 1960.

connues, en partie dans les milieux intellectuels de la capitale tandis que les deux actrices ont une renommée nationale et internationale (María Elena Marqués et Dolores del Río). Toutes témoignent de leur expérience professionnelle avec les hommes et définissent ce qu'elles pensent du féminisme. Les neuf premières, « célèbres », « renommées » ou « distinguées », rassemblées sous le titre « L'intelligence est UNISEXE » (« La inteligencia es UNISEX »), appartiennent au mouvement féministe, au secteur économique, éditorial, culturel ou politique (n°2, E. Brito, *Siempre!*, 15/11/1972) :

- Gloria Salas de Calderón: « Présidente du Mouvement National des Femmes » (« Presidenta del Movimiento Nacional de Mujeres »)
- Ifigenia de Navarrete: « Economiste renommée » (« Distinguida economista »)
- Pilar Rioja: « Célèbre danseuse de flamenco » (« Destacada figura del baile flamenco »)
- Margarita Michelena: « Ecrivain célèbre et poète primée » (« Distinguida Escritora y poetisa laureada »)
- María Eugenia Moreno: « Directrice de la revue *Kena* » (« Directora de la revista *Kena* »)
- Amalia Caballero de Castillo Ledón: « Ex-secrétaire d'Etat aux Affaires culturelles du Ministère de l'Education » (« Ex subsecretaria de Asuntos Culturales de la SEP »)
- Leonora Carrington: « Célèbre peintre » (« Famosa pintora »)
- Hilda Anderson de Nevarez: « Députée au Congrès » (« Diputada al Congreso de la Unión »)
- Mercedes Alonso de Rosas: « Sous-directrice à Bancomer » (« Subdirectora de Crédito de Hipotecaria Bancomer »)

Quatre autres interviews de déclarations, non directives, regroupent des femmes actives présentées dans un éventail de métiers peu communs, sous de longs titres pleins d'allant, porteurs de changements dans la société mexicaine:

- « Quand la femme mexicaine veut, elle peut! Elles assument un rôle moteur » (« Cuando la mujer mexicana quiere, puede! Ellas asumen su papel rector »), offre les déclarations de huit femmes, une juge, une photographe, une industrielle, une députée, une cinéaste, une sculptrice, une historienne, une sociologue (n°9, E. Brito, *Siempre!*, 19/09/1973) ;

- « Face au destin du Mexique La femme tient sa place » (« Frente al destino de México La mujer ocupa su sitio »), montre deux femmes : l'ambassadrice Rosario Castellanos et une économiste (n°10, E. Brito, *Siempre !*, 26/09/1973) ;
- « Bataille inégale avec l'homme, elles prouvent leur effort, leur capacité, leur talent / Au Mexique l'heure des femmes a sonné » (« Batalla desigual con el hombre, ellas prueban su esfuerzo, su capacidad, su talento / En México está sonando la hora de las mujeres ») suggère un déséquilibre qui désavantage les femmes, d'autant plus méritantes, ce dont témoignent 12 professionnelles : une anesthésiste, une ophtalmologue, une cytologue, une ethnologue, une ingénieure, une publicitaire, une docteure, une physicienne, une chef d'entreprise, une astronaute, une responsable de formation pour adultes, une travailleuse sociale (n°11, E. Brito, *Siempre !*, 26/09/1973) ;
- « Des postes clefs au plus haut niveau grâce à leurs capacités et leur talent Le pouvoir féminin, beau défi pour l'avenir du Mexique » (« Posiciones claves en el más alto nivel descansan en su capacidad y talento El poder femenino, bello reto al futuro de México ») prend à contre-pied une idée toute faite selon laquelle les femmes, sur le plan professionnel, réussiraient grâce à leurs charmes, tout en faisant vibrer la fibre patriotique et donne la parole à une conseillère en entreprise et à la Coordinatrice de la communication auprès du Procureur du DF (n°12 E. Brito, *Siempre!*, 3/10/1973).

Ces 33 témoignages de femmes au parcours exceptionnel, ont une valeur exemplaire, mais ils ne représentent pas l'emploi féminin dans le pays : ces femmes actives ressemblent aux lectrices de *Siempre!*. Elles font partie de la minorité des femmes mariées qui ont fait des études supérieures et qui participent à la vie économique, soit 23% de la population active féminine, selon des données de 1970. À titre de comparaison, au Canada, les femmes mariées actives représentaient 57%, aux Etats-Unis 58% et dans les pays de la Communauté Européenne 50% (Camacho, 1977: 20). Il est vrai, cependant, que la participation des femmes à l'économie n'a cessé de croître (Tableau n°12) : en 1930, les femmes représentent 4,63% de la population active totale et en 1970 : 20,86%, mais toujours dans les secteurs les moins payés et les moins qualifiés. Dans la ville de Mexico, 29,5 % sont employées de maison, 20,6% font partie du personnel administratif et 10,5% sont vendeuses, pour seulement 1,4% de cadres (Camacho, 1977: 16-23).

Tableau n°12
Population active (1930-1970)
Taux de participation des femmes à l'économie

	1930		1940		1950		1960		1970	
(*)	%	PEA	%	PEA	%	PEA	%	PEA	%	PEA
Hommes	49.1	95.3	49.4	92.6	49.3	86.3	49.9	81.3	50	79.4
Femmes	50.9	4.6	50.6	7.3	50.1	13.6	50.1	18.6	50	20.5

(*) % : par rapport à la population totale ; PEA : Population économiquement active.

Source : INEGI, 1970.

Quant aux deux portraits, ils sont rattachés à des rôles féminins, d'abord remis en question et ensuite survalorisés, sous les traits de deux actrices mexicaines : María Elena Marqués et Dolores del Río. L'actrice María Elena Marqués, proposée comme candidate à un siège de député suppléant par le Parti révolutionnaire institutionnel (PRI), sert de faire-valoir au parti qui gouverne le pays, comme le suggère la candidate elle-même dans cette déclaration (n°7, E. Brito, *Siempre!*, 20/06/ 1973) :

Quand on m'a appelée, du PRI, pour me dire qu'ils avaient décidé de me proposer comme candidate à un siège de député suppléant, crois-moi, ce fut une grande surprise ; je ne m'y attendais pas, et je n'ai même pas bouger le petit doigt pour que cela se fasse²⁷⁹.

Le long titre de l'interview revient à une tentative de justification de la candidature, sans doute peu convaincante : « MARIA ELENA MARQUES n'est pas seulement une étoile et une belle femme / Candidate à un siège de député suppléant dans un district de la ville de Mexico, elle voue à son pays une passion fondée sur une grande générosité » (« No es sólo una estrella y una mujer bonita MARIA ELENA MARQUES / Candidata a diputada suplente por un distrito de la ciudad de México, es una mujer apasionada de su patria con una gran voluntad de servicio »). L'actrice Dolores del Río se définit à travers son engagement auprès des enfants, renforcé par un sentiment naturel de la maternité, qu'elle vient symboliser (n°20, E. Brito, *Siempre!*, 6/02/1974).

²⁷⁹ « Cuando me llamaron del PRI para decirme que habían decidido postularme como candidata a diputada suplente, créeme que fue una gran sorpresa; no me lo esperaba, ni había movido un dedo para que esto se realizaría. »

Ces interviews valorisent des actions personnelles de femmes, jouissant d'un degré de célébrité variable. Érigées en modèles dans un rôle économique, social, culturel ou politique, elles cautionnent une image favorable du pays.

Dans l'interview de déclarations ou interview de témoignage, l'interviewer peut jouer « le jeu de l'émotion » ou de la confiance, propices à retenir le lecteur, tout en lui communiquant son admiration pour les personnalités interviewées (Charaudeau, 2005 :180). Elena Urrutia signe quatre interviews de déclarations dans le cadre de l'actualité culturelle, personnalisée par les auteures qui dévoilent des tranches de vie, sources de leur propre création. Elle interviewe Carmen Toscano, auteur du film *La ronda revolucionaria*, sous ce titre accrocheur « Ce sont les femmes qui ont le plus souffert de la Révolution : Carmen Toscano » (« Las mujeres son quienes más sufrieron la Revolución: Carmen Toscano »). Les archives de son père, Salvador Toscano, constituent la genèse de ses films (*Memorias de un mexicano* et *La ronda revolucionaria*) - soit « 42 000 m de pellicule, environ 140 bobines »- tournés « entre 1897 et 1924²⁸⁰. » Son film *Memorias de un mexicano* a été récompensé par le prix « Ariel des journalistes cinématographiques pour le meilleur film national ²⁸¹», et est considéré comme un « monument historique » de la culture nationale (n°3, E. Urrutia, *unomásuno*, 12/03/1978). La confiance crée un attachement, un intérêt supplémentaire chez le lecteur. La mexicaine Francisca Perujo, qui publie son livre *Pasar las líneas, cartas a un comandante*, confie que, d'origine espagnole, elle et sa famille se sont exilées avec les Républicains de Santander, alors qu'elle était âgée de quatre ans. L'aveu est retenu dans une parenthèse, un aparté qui permettra au lecteur d'éprouver de la compassion : « (elle est partie avec sa famille à l'âge de quatre ans, quand les Républicains ont perdu Santander)²⁸². » (n°4, E. Urrutia, *unomásuno*, 13/03/1978)

Dans l'interview avec la sinologue mexicaine Flora Bottom, nouvelle attachée culturelle en Chine, les parenthèses entourent une confiance, un complément d'information où l'on sent une note d'admiration : « (Flora Bottom a aussi une licence en philosophie) ²⁸³ », ceci en plus, donc, de sa formation en chinois classique, à Londres et aux Etats-Unis, et aussi au Colegio de México. Elena Urrutia ajoute : « (À présent, elle prépare sa thèse de doctorat sur

280 « ciento cincuenta mil pies de filmación [...] durante el período 1897-1924 ».

281 « [...] el 'Ariel', premio de los periodistas cinematográficos a la película de mayor interés nacional. »

282 « (ella salió con su familia a la edad de cuatro años, cuando se perdió Santander). »

283 « (Flora Bottom tiene una maestría también en filosofía) »

un aspect de l'éducation en Chine)²⁸⁴ », l'imprécision liée au sujet de la thèse est secondaire, c'est le titre de « docteur » qui compte (n°14, E. Urrutia, *unomásuno*, 28/06/1978). Dans l'interview de Luisa Mercedes Levinson, la parenthèse encadre l'intimité de l'écrivaine argentine qui parle de “*petitina* (Luisa Valenzuela, sa fille, excellente écrivain également)²⁸⁵” (n°16, E. Urrutia, *unomásuno*, 13/07/1978).

Les genres journalistiques produisent une « proximité éditoriale », définie comme « l'ensemble des mécanismes discursifs créant de la proximité entre le journal et son lecteur » (Roselyne Ringoot et Yvon Rochard, 2005). Les processus d'écriture, imposés par chaque genre, provoquent cette proximité qui compense un éloignement, une distance, voire une résistance face aux centres d'intérêt développés par les collaboratrices.

2.3.3. Le détournement des genres

Le genre journalistique présuppose donc des règles discursives en accord avec l'espace éditorial. Mais il arrive qu'elles soient transgressées et que les genres se chevauchent dans une sorte de détournement des genres ou encore dans un processus d'hybridation où, par exemple, la critique devient un commentaire. Elena Urrutia écrit une critique sur le pamphlet de Paul Lafargue, *Le Droit à la Paresse*, ou « La réfutation du Droit au travail » (1880), en plagiant le titre dans cette construction : « Le droit au travail » (« El derecho al trabajo »), (n°4, E. Urrutia, *El Sol*, 6/01/1977). Elle prend le contre-pied de la thèse de Lafargue, pour légitimer la demande, chez les femmes, d'un travail rémunéré de façon juste. Son commentaire justifie cette revendication en opposant le travail invisible, non rémunéré, des tâches domestiques, et le travail salarié, source de reconnaissance sociale. Elena Urrutia désoriente le lecteur en proposant un contenu, un commentaire sur *Le droit à la paresse* en décalage avec le titre de l'article, « Le droit au travail ».

Le style d'Esperanza Brito emprunte à son tour des ingrédients à d'autres genres, en l'occurrence à la presse féminine, qu'elle connaît par expérience. Les titres de ses deux premiers articles, « La Mère, le Centre du Foyer » (« La Madre, Centro del Hogar ») et « Une épouse parfaite » (« Una esposa perfecta »), publiés dans *Novedades para el Hogar* (n°1, 6/02/1963 ; n°2, 30/04/1963) ont l'apparence des titres d'articles de magazines, en survalorisant le rôle de l'épouse et de la mère, deux piliers de la féminité qu'Esperanza Brito

²⁸⁴ « (Ahora prepara su tesis doctoral sobre algún aspecto de la educación en China) »

²⁸⁵ « *petitina* (Luisa Valenzuela, su hija, excelente escritora también) »

écorche dans son commentaire. Le premier titre, « La Madre, Centro del Hogar », suggère que la maternité comblerait la vie d'une femme, elle fait la démonstration du contraire. Elle rend hommage à la femme en tant que mère tout en signalant le malaise, le syndrome de la femme au foyer, indéfinissable, qu'elle traduit dans l'expression « Si j'avais su... » (« Si hubiera... »), chargée de « désirs frustrés » (« deseos frustrados »). Résoudre cette situation passe par une activité à l'extérieur du foyer qu'Esperanza Brito encourage, pour mettre fin à « la solitude » et « aux heures [...] longues et vides. » Dans son second article, « Una esposa perfecta », elle annonce une définition de ce qu'est une épouse parfaite, qui en réalité n'existe pas. Elle parodie la presse féminine dans un questionnaire intitulé « Etes-vous une bonne épouse ?²⁸⁶ ». Elle répond, avec humour, en décrivant la vie de son propre couple et en détruisant l'image de l'épouse soumise et de la femme-objet, toujours « bien mise, bien coiffée et jolie comme si elle se rendait à une fête²⁸⁷. » Contrairement à ce qu'annoncent les titres, qui fournissent de faux indices sur le contenu, les modèles et rôles traditionnels associés à la mère et à l'épouse peuvent et doivent changer. La démonstration s'appuie sur un autre modèle, la propre expérience d'Esperanza Brito.

Pour alimenter une réflexion sur la violence domestique et la misère socio-économique des femmes célibataires, Esperanza Brito utilise des techniques d'écriture propres au feuilleton et au fait divers, dont la dimension émotionnelle provoque l'attachement ou la compassion du lecteur face à la victime : ici la femme ou l'enfant. Ce titre « Hombrecillos » (« Petits hommes ») renvoie à des êtres fragiles, mais en réalité, dans son article, Esperanza Brito décrit la vie d'une famille qui vit sous la tyrannie du père : le mari est peint comme un despote, l'épouse ou la mère est une esclave (« sierva ») et les enfants (« las criaturas »), les victimes (n°5, E. Brito, *Novedades*, 5/11/1963).

La technique du feuilleton est une caractéristique de certains commentaires ponctués de rebondissements, comme dans l'article de Marta Lamas intitulé « Dalila Zeghar Maschino / L'Algérie machiste » (« Dalila Zeghar Maschino / Argelia machista ») (n°49, M. Lamas, *El Universal*, 31/10/1978). Marta Lamas raconte, en cédant également à l'émotion, « l'histoire de Dalila » (« La historia de Dalila »). Elle retrace la vie de cette Algérienne, son combat, ses écrits. Dalila y dénonce la situation de la femme en Algérie, ce qui lui vaut d'être interdite de séjour dans son pays. Au Canada, elle vit avec son mari, un anthropologue français, pour échapper à son frère, Messaud Zeghar, qui veut la marier à un cousin à qui il l'a promise

286 « Es Usted Buena Esposa? »

287 « arreglada, peinada y tan guapa como si fuera a una fiesta. »

depuis son enfance. Cependant, le rapt réussit ; enlevée à son domicile, à Montréal, le 24 avril, elle s'envole vers l'Algérie : « Des témoins déclarent qu'ils l'ont vue droguée, dans un fauteuil roulant à l'aéroport²⁸⁸. »

Des informations précises ou des fuites créent le suspense : « Selon des informations obtenues auprès de l'employée de maison, elle se trouve enfermée dans une cave à trois mètres de profondeur, sans lumière, elle y restera jusqu'à ce qu'elle accepte de se marier avec le musulman que son frère a choisi pour elle. » Mais elle persiste dans son refus: « Dalila, depuis toujours, a déclaré qu'elle préférerait se suicider plutôt que de se soumettre à cette exigence²⁸⁹. » Ce traitement des faits sert une critique envers l'État algérien, « un pays révolutionnaire [...] qui assujettit ses femmes, sans droits civils ni politiques²⁹⁰ », et le Canada, complice, qui protège ses intérêts économiques. Homme d'affaires puissant et gros investisseur dans le pays, Messaud Zeghar finance la construction du Stade Olympique. Marta Lamas souligne la solidarité féministe, internationale, face à ces injustices : le 28 octobre est proclamé « Journée internationale de Solidarité féministe avec Dalila Zeghar Maschino » (« Día Internacional de Solidaridad Feminista con Dalila Zeghar Maschino »), avec le soutien de personnalités comme Simone de Beauvoir et Gisèle Halimi. L'attachement du lecteur se produit grâce à la description de la victime, dont le prénom « Dalila » ponctue la narration des faits violents. Les circonstances du rapt et ensuite la séquestration suscitent des interrogations chez le lecteur qui entre par cette voie dans un commentaire politique.

Chez Elena Urrutia, l'information littéraire est ponctuée de détails propres à la presse à sensation dans la présentation du livre autobiographique de la militante communiste Benita Galeana²⁹¹, intitulé *Benita* (n°1, E.Urrutia, *Novedades*, 29/09/1974). Le titre même, « La femme qui a connu la prison 60 fois » (« La mujer que estuvo 60 veces en la cárcel »), est porteur de faits extraordinaires. Le chapeau²⁹² informatif, égrène des données biographiques sur Benita Galeana, qui semblent sorties directement d'un feuilleton :

288 « Testigos declaran que la vieron drogada y en silla de ruedas en el aeropuerto. »

289 « Según una información obtenida a través de un sirviente de la casa, ella se encuentra encerrada en un sótano de tres metros, sin luz, hasta que acceda casarse con el musulmán que su hermano ha seleccionado. »
« Dalila, desde siempre, ha declarado que prefería suicidarse antes que cumplir esa imposición. »

290 « un país revolucionario [...] que mantenga a sus mujeres sin derechos civiles ni políticos. »

291 Benita Galeana (1907-1998) fut une précurseure du féminisme socialiste au Mexique. Elle participe en 1935 à la création du Front unique pour les Droits de la Femme (*Frente Único Pro-Derechos de la Mujer*, FUPDM), aux côtés de la journaliste communiste Adelina Zendejas, dans la défense des travailleuses les plus démunies et pour le droit au congé de maternité. (Cervantes, 2003)

292 Le terme de « chapeau » admet une autre orthographe: « chapô ». (Albert, 1989 : 32)

Petite paysanne maltraitée par sa sœur, puis femme pantin utilisée par les hommes, Benita Galeana a gagné sa vie comme ouvreuse dans un cabaret. Ensuite elle s'est engagée dans la lutte sociale en faveur des démunis, au sein du Parti communiste. Et elle a raconté son histoire...²⁹³

Une fois enlevé le vernis sensationnel du titre et du chapeau, l'article décrit l'histoire inédite d'une militante communiste mexicaine, ponctué de citations et de révélations à la première personne, tout en émettant une appréciation théorique sur le double militantisme, féministe et politique, dans un parti traditionnel, où cette double position trouve difficilement son expression.

Le fait divers, construit autour de l'événement, amorce une critique de la famille et de sa prise en charge par la société. Sous le titre "El Trabajo y la Mujer" ("Le Travail et la femme"), Esperanza Brito déroule le drame d'une jeune mère célibataire salariée, qui, sans aucune aide, n'a d'autre choix que de laisser tout seuls ses enfants dans un logement misérable (« un cuartucho »), où se déclare un incendie (n°27, E.Brito, *Novedades*, 6/11/1966) :

Un jour, cette femme, comme beaucoup d'autres, sent qu'elle devient folle de douleur. Alors qu'elle rentre chez elle, pressée de retrouver ses enfants, elle ne trouve que des décombres à la place de ce logement misérable qu'elle appelait sa maison, et les petits corps chéris, dévastés par le feu, les éboulements ou les bestioles²⁹⁴.

Esperanza Brito attire l'attention sur certaines caractéristiques de la famille mexicaine, monoparentale : « Beaucoup de ces femmes sont veuves ou abandonnées et elles en souffrent²⁹⁵. » Les faits, dépersonnalisés, tracent en filigrane l'irresponsabilité paternelle et le manque de garderies, qui renvoient à des caractéristiques sociologiques précises concernant les femmes mexicaines qu'il convient de préciser pour apprécier la teneur des informations.

Le nombre de foyers monoparentaux s'est effectivement accru entre 1960 et 1970, passant de 13,65% à 17,37%²⁹⁶. Les femmes avec enfants, en particulier les femmes seules

²⁹³ « Primero niña campesina maltratada por su hermana, luego mujer juguete de los hombres, Benita Galeana vivió de fichera en un cabaret y después luchó por la reivindicación social de los humildes, al lado del Partido Comunista. Y contó su historia... »

²⁹⁴ « Un día, esta mujer, como tantas antes que ella, puede sentir que enloquece de dolor cuando al regresar presurosa al lado de sus hijos, encuentre sólo escombros donde estaba aquel cuartucho que llamaba casa, y los pequeños cuerpos amados, destrozados por el fuego, el derrumbe o las alimañas. »

²⁹⁵ « Muchas de estas mujeres sufren viudez o abandono. »

²⁹⁶ Calcul réalisé à partir des données de l'INEGI (*Instituto Nacional de Estadísticas de Geografía e*

avec enfants, sont évidemment plus présentes dans la population active, le travail n'étant pas un choix délibéré mais une urgence (« una necesidad apremiante »), comme le suggèrent les tableaux suivants : en 1970, 41,4% des femmes avec enfants participent à la vie économique pour seulement 22,3% chez les femmes sans enfants, tous âges confondus. Plus de la moitié des femmes seules, entre 25 et 40 ans, ont une vie active, tandis que 10 et 15% des femmes mariées avec enfants, dans les mêmes tranches d'âge, en ont une (Tableaux n°13 et n°14).

Tableau n°13
Taux de participation des femmes sans enfants, à l'économie,
selon l'état civil, 1970 (%)

Age	Mariées	Union libre	Veuves, divorcées, séparées	Célibataires	Total
12 ans et plus	15,9	15,7	23,6	23,4	22,3
12 et 14 ans	16,7	12,5	15	5	5
15 et 19 ans	13	14,6	30,4	23,9	22,9
20 et 24 ans	19,5	18,4	36,4	46,7	40,8
25 et 29 ans	19,5	17,7	35	50,5	40,4
30 et 34 ans	16,3	16	28,1	48,2	35,2
35 et 39 ans	15	15,5	32,2	46,5	31,9
40 et 44 ans	14,5	15,3	30,1	42,2	28,7
45 et 49 ans	14,4	15,6	30,9	42,7	28,3
50 ans et plus	12,8	13,8	18,7	25,1	19,7

Source: INEGI, 1970:527

Tableau n°14
Taux de participation des femmes avec enfants à l'économie,
selon l'état civil, 1970 (%)

Age	Mariées	Union libre	Veuves, divorcées, séparées	Célibataires	Total
-----	---------	-------------	-----------------------------------	--------------	-------

Informática), 2006.

12 ans et plus	11,9	7,6	11,2	29,4	41,4
12 et 14 ans	6,2	8,8	11,2	21,6	3,1
15 et 19 ans	8,2	4,6	8,4	31	24
20 et 24 ans	9,1	5,6	8,9	42,3	45,6
25 et 29 ans	10,3	6,8	9,8	49,2	52,7
30 et 34 ans	12,2	7,9	11,9	53,7	56,4
35 et 39 ans	13,5	8,6	12,8	51,5	55,5
40 et 44 ans	14,4	9,1	13,7	42,3	51,9
45 et 49 ans	14,6	9,2	14,1	38,2	46,6
50 ans et plus	12,1	7,8	11,9	18,2	29,5

Source: INEGI, 1970 : p. 27 et p. 60.

L'approche compassionnelle des faits motive une timide tentative, chez Esperanza Brito, de susciter chez les lectrices et les lecteurs une préoccupation pour les habitants défavorisés du DF et en particulier pour les femmes, dans une société qui, pour paraphraser Oscar Lewis, par sa nature hiérarchique, inhibe la communication entre les classes sociales²⁹⁷. Esperanza Brito viendrait ici illustrer, tout comme Elena Urrutia (n°18, *unomásuno*, 05/08/1978) et Marta Lamas (n°36, *El Universal*, 01/08/1978 ; n°49, *El Universal*, 31/10/1978) cette formule en usage aux États-Unis à propos du journalisme, et adaptée à notre propos : donner voix aux affligés et affliger les nantis (Potter, 2006 : 3).

Les genres journalistiques, comme cadres d'expression prédéterminés, offrent de nouvelles possibilités issues de la personnalité, des talents de plume des collaboratrices qui, dans certains cas, dévient de la ligne idéologique du journal et du lecteur pour justement retenir et séduire ce dernier en le convoquant dans une action, décrite dans l'interview et la critique, ou dans un dialogue virtuel, au sein du commentaire. Cela revient à affirmer avec R. Ringootr et Y. Utard que « la régulation entre ces cadres de formatage et la singularité de l'énonciation de chaque journaliste renvoie à une éthique de la relation au lecteur plus qu'à une technique d'écriture » (Ringoot et Utard, 2009 : 15). Le genre journalistique annonce une délimitation d'un contenu attendu mais il arrive que se manifeste une tension, voire un hiatus, entre le genre prédéterminé et les idées exposées ou encore entre un titre et son article. La structure de l'unité rédactionnelle, qui peut donc être mixte, présuppose toujours un destinataire, le lecteur, qu'il faut retenir à tout prix. Dans ce but, la mise en place des

²⁹⁷ Oscar Lewis dans son livre *Los Hijos de Sánchez* (1961: XIII) souligne dans l'introduction que « la naturaleza jerárquica de la sociedad mexicana ha inhibido cualquier comunicación profunda a través de las líneas de clase. »

mécanismes discursifs engendre une proximité entre le lecteur et le journal et les centres d'intérêt développés au gré des genres journalistiques, comme le soulignent R. Ringoot et Y. Rochard : « Dans le cas des genres corporalisants [l'interview, la critique] tout comme dans le cas des genres caractérisants [le commentaire], la scénarisation de la personne ou la personnalité du journaliste favorise la complicité du sens et des sens. » (Ringoot et Rochard, 2005 : 80). Cette complicité formelle s'avère être une stratégie indispensable pour aborder des thèmes où se pose la question d'une double légitimité éditoriale et démocratique qui revient à s'interroger sur la place des femmes dans l'information et dans la vie démocratique du pays, politique, sociale et économique.

Nous avons montré jusqu'ici comment le parcours des trois collaboratrices s'inscrit dans le sillage d'un journalisme au féminin, commencé au XIXe siècle, et qui se renforce au XXe siècle dans des circonstances politiques propices, en particulier à partir de la présidence de L. Echeverría. La seconde vague du féminisme est entrée au Mexique par la voie de la presse, où se placent les collaborations de trois intellectuelles féministes dans les grands quotidiens et suppléments culturels de la capitale. Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas, chacune à leur façon, se situent dans un courant féministe qui façonne leur écriture de l'information.

DEUXIEME PARTIE

FEMINISMES ET STRATEGIES D'ECRITURE

1. Des féminismes

Les trois auteures révèlent leur propre histoire dans leurs textes, chacune se raconte et se dévoile selon des parcours parfois sinueux et semés de contradictions, qui se complètent ou s'opposent. Elles défendent un féminisme à plusieurs facettes qui trouve un terrain légitime dans la société mexicaine malgré certaines voix discordantes. Ces détracteurs voient dans le féminisme un phénomène importé, d'origine anglo-saxonne : « Partout, eux – les hommes- me disent que ce n'est pas le bon chemin, que le féminisme est une chose inventée par les anglo-saxonnes²⁹⁸. » (n°84, E. Brito, *Novedades*, 16/08/1973). Certes, les influences anglo-saxonnes et européennes - en particulier des Etats-Unis et la France - existent, ce que prouvent les critiques des livres d'Elena Urrutia (Annexe 2) mais le féminisme trouve son expression locale, selon une double perspective, universaliste et nationale.

1.1. Une élite

Les auteures appartiennent à l'élite sociale et aux secteurs intellectuels : des groupes récepteurs du féminisme, également lecteurs des organes de presse où elles écrivent. Au Mexique comme en Allemagne, écrit Esperanza Brito dans son interview avec la Présidente du Parlement allemand, « ce sont les dirigeantes des groupes politiques, les avocates, les cadres et les intellectuelles qui sont engagées et qui sont à la tête de la bataille pour obtenir l'égalité juridique et sociale²⁹⁹. » (n°23, E. Brito, *Siempre !*, 21/05/1975). Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas s'identifient à une classe sociale, ses valeurs et son mode de vie tout en les remettant en question. Leurs préoccupations sont celles de leurs lectrices. Esperanza Brito et Elena Urrutia, de la même génération, renvoient au lecteur l'image de la « señora », de la femme mariée des classes aisées : la maîtresse de maison qui administre son foyer et sa famille, à la fois adulée et critiquée. Esperanza Brito décrit, dans une sorte d'autocritique, la vie des femmes au foyer, les « señoras », des classes sociales aisées dont elle fait partie et à qui elle oppose deux modèles de vie, antinomiques :

²⁹⁸ « Por todos lados, me dicen –los hombres- que este no es el camino, que el feminismo es una cosa inventada por las sajonas. »

²⁹⁹ « Son las dirigentes de grupos políticos, las abogadas, las burócratas en puestos ejecutivos y las intelectuales quienes se encuentran involucradas y dirigen la batalla para obtener la igualdad jurídica y social. »

Elle peut à présent, si elle le désire, travailler en dehors de son foyer [...] élire ses représentants politiques. Elle n'accepte plus de répondre aux désirs ou aux ordres de son époux [...] Elle se trouve à présent à l'étroit dans la société où elle se mouvait avant avec aisance. Elle refuse à présent les conversations insipides sur les petits problèmes domestiques, les réunions familiales ou entre amies où on coud, tricote et critique les absents, comme le summum du divertissement³⁰⁰. (n°1, E. Brito, *Novedades*, 6/02/1963).

Elle égrène les principales préoccupations de la « señora » : le mari, les enfants et les domestiques. La maîtresse de maison craint de perdre son époux, qui peut tomber sous les charmes de la secrétaire croqueuse de maris (n°7, E. Brito, *Novedades*, 26/05/1964). Les sujets de conversation se résument à quelques thèmes : « En effet, nous parlons des enfants et des domestiques ; rien de plus naturel à cela, puisque notre travail, c'est de se charger des tâches domestiques ou de les superviser et d'éduquer nos enfants³⁰¹. » (n°42, E. Brito, *Novedades*, 17/04/1968). Selon Marta Lamas, parmi les 70% de femmes qui « se consacrent à leur foyer » - les « amas de casa » - «seulement une petite minorité [...] s'épargne les tâches ménagères en en assumant seulement le contrôle³⁰². » (n°23, M. Lamas, *El Universal*, 2/05/1978). Ces tâches peuvent être réparties selon les spécialités : Esperanza Brito dispose d'une cuisinière à qui elle « crie les dernières instructions³⁰³. » (n°51, E. Brito, *Novedades*, 28/11/1968). Commander les domestiques ou « cómo dirigir a las sirvientas » suppose un apprentissage, que la belle-mère peut transmettre à sa bru ou à son gendre. (n°36, E. Brito, *Novedades*, 6/09/1967). Indispensables, les domestiques sont, malgré tout, l'objet de toutes sortes de réprimandes et d'abus qu'Esperanza Brito condamne fermement : « Certaines patronnes leur payent leur journée même si elles ne travaillent pas mais beaucoup d'autres acceptent mal qu'elles s'absentent même si elles ne les payent plus³⁰⁴. » (n°59, E. Brito, *Novedades*, 22/10/1969). « Las sirvientas », chez Esperanza Brito (n°36, E. Brito, *Novedades*, 6/09/1967), deviennent chez Elena Urrutia, « las empleadas domésticas » ou « trabajadoras

300 « Ya puede, si lo desea, trabajar fuera del hogar [...] elegir a sus gobernantes. Ya no se conforma con acatar los deseos u órdenes del esposo [...] Ya no se resigna a la sociedad estrecha en que se movía antes, la conversación insulsa de pequeños problemas domésticos, la reunión obligada de parientes y amigas a coser y tejer y a criticar a las no presentes, como máxima diversión. »

301 « En efecto las señoras hablamos de niños y de sirvientas, lo cual no es más que natural, puesto que nuestro trabajo es realizar o ver que se realicen las labores domésticas y educar a nuestros hijos. »

302 « Sólo una mínima parte [...] se libran, por su posición de clase, de realizar las tareas del hogar y sólo las administran. »

303 « grito a la cocinera las últimas instrucciones. »

304 « Algunas patronas les pagan el día aunque no laboren pero muchas otras mal aceptan que falten ni aún cuando les dejen de pagar. »

domésticas », (E.Urrutia, n°10, *El Sol*, 24/02/1977). Ce changement sémantique promet une reconnaissance sociale et juridique du travail domestique.

Elena Urrutia dénonce à son tour le sort fait aux employées de maison, qui bénéficient pourtant des garanties de la loi sur le travail, mais que les intéressées ne connaissent pas. Cette évolution de statut se traduit dans le lexique : « las sirvientas » (les servantes) de la fin des années soixante sont devenues « las empleadas domésticas » (les employées domestiques) ou encore « las trabajadoras domésticas » (les travailleuses domestiques), dans les années soixante-dix. Cependant les intérêts de classe laissent planer une certaine ambiguïté dans le traitement des employées de maison dont Elena Urrutia offre une image romantique en citant le texte « singulier » de l'écrivain guatémaltèque Augusto Monterroso, intitulé « Las criadas », pour introduire et conclure son article :

‘J’aime les servantes parce qu’elles sont irréelles, parce qu’elles s’en vont, parce qu’elles n’aiment pas obéir, parce qu’elles sont les dernières incarnations du travail libre... [...]. ... parce qu’on les reçoit telles quelles au moment où elles surgissent avec leur boîte de Nescafé ou de Kellogg’s remplie d’effets et de peignes, de petits miroirs couverts encore de poussière, vestige irréel de leur dernière place... ; ... parce que finalement elles décident de s’en aller comme elles sont venues mais avec une connaissance plus profonde des êtres humains’³⁰⁵. (n°10, E. Urrutia, *El Sol*, 24/02/1977)

Cette ultime transfiguration de l’employée, qui clôt l’article, efface le goût amer laissé par l’évocation de la situation de l’employée, soumise à l’injustice et à l’exploitation de ses patrons et renvoie à une image de liberté dont jouirait l’employée, qui sans contrat contraignant, serait libre comme l’air, ceci effaçant donc cela.

Le point de vue d’Esperanza Brito, d’Elena Urrutia et de Marta Lamas est celui d’une classe sociale aisée, cultivée, d’une élite qui observe et critique sans complaisance et avec acuité les différences sociales et dont les centres d’intérêt portent sur la situation des femmes de toutes origines. Les femmes des classes aisées restent des privilégiées, mais il existerait un vécu commun à toutes, indépendamment de leur origine même si Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas dénoncent en particulier l’expérience de la violence qu’endurent les femmes des classes moyennes, populaires et laborieuses. Le problème des mauvais traitements infligés aux femmes n’est pas seulement lié à la misère et à l’alcoolisme, « le

³⁰⁵ « ‘Amo a las sirvientas por irreales, porque se van, porque no les gusta obedecer, porque encarnan los últimos vestigios del trabajo libre...[...]. ... porque son recibidas como enunciaciones en el momento en que aparecen con su caja de Nescafé o de Kellogg’s llena de ropa y de peines y de mínimos espejos cubiertos todavía con el polvo de la última irrealidad en que se movieron ; ... porque finalmente deciden marcharse como vinieron pero con un conocimiento más profundo de los seres humanos...’ »

problème existe aussi dans la bourgeoisie », affirme Marta Lamas (n°20, M. Lamas, *El Universal*, 11/04/78) et confie-t-elle, c'est une pratique exercée en haut-lieu, par des « (sénateurs et même encore plus haut)³⁰⁶ » (n°21, M.Lamas, *El Universal*, 28/04/1978).

Il est pourtant vrai que les femmes aisées sont moins exposées à la violence quotidienne, banale, présente dans la rue sous la forme du « piropo », ce 'compliment' verbal qui se transforme en « pelotage » (« manoseos, frotos ») (n°13, M.Lamas, 21/02/1978). Les femmes des classes populaires sont plus vulnérables. Elles subissent plus les agressions masculines, notamment dans les transports collectifs qu'évite « la femme de la classe moyenne supérieure de la bourgeoise³⁰⁷. » (n°13, M. Lamas, *El Universal*, 21/02/1978), pour qui la voiture est le moyen de transport privilégié pour se déplacer dans la capitale, ce que déplore Esperanza Brito : «Combien d'entre nous ont pris l'habitude de se passer de la voiture et d'utiliser ses jambes pour faire de courtes distances, disons sur trois à dix pâtés de maisons ? ³⁰⁸» (n°78, E. Brito, *Novedades*, 2/06/1972).

Malgré les différences de classe, une solidarité et une fierté s'expriment vis-à-vis des actions menées par les secteurs féminins, par exemple au niveau de la santé et l'énergie. Les luttes des femmes de l'Hôpital général de Mexico suscitent l'admiration de Marta Lamas : les trois secteurs « les plus combatifs », qui travaillaient dans de « très mauvaises conditions », « blanchisserie, restauration et gynécologie-obstétrique », ont eu un rôle « décisif » dans l'organisation de la mobilisation contre le Gouvernement et les forces de l'ordre (n°38, M. Lamas, *El Universal*, 15/08/1978). De la même façon, Marta Lamas insiste sur la politisation des femmes, « les femmes des électriciens » et « les ouvrières » (« las mujeres de los electricistas », « las trabajadoras ») dans le mouvement des électriciens (1972-1978), du site de La Boquilla (Etat de Chihuahua), contre la fermeture de leur usine, avec la mise en place des Comités de Femmes de la branche syndicale indépendante Tendance démocratique (*Comités femeniles*, Tendencia Democrática). Elle loue les effets positifs de cette lutte sur les relations entre les hommes et les femmes (n°16, M. Lamas, *El Universal*, 14/03/1978) .

Malgré son origine élitiste, le féminisme exprime des préoccupations qui concernent toutes les classes sociales dans une tentative peut-être désespérée de les rapprocher . Ces préoccupations se répartissent selon des courants que défendent et s'approprient Esperanza

³⁰⁶ « (senadores y hasta más arriba) »

³⁰⁷ « la mujer de clase media alta y la burguesa »

³⁰⁸ « ¿ Cuántos de nosotros han adquirido la costumbre de prescindir del automóvil y usar las piernas cuando nos debemos trasladar a cortas distancias, digamos a tres o diez cuadras? »

Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas avec le dessein de couvrir à la fois la diversité et l'unité des pratiques sociales.

1.2. Les courants de pensée

Les voix des trois collaboratrices déclinent les trois courants classiques de la pensée féministe définis par Louise Toupin (1998) : libéral égalitaire (Esperanza Brito), de tradition marxiste et socialiste (Elena Urrutia), radical ou culturel (Marta Lamas), en épousant les particularismes de la société mexicaine. Effectivement, le féminisme est pluriel : « Le féminisme est riche d'une histoire, de courants de pensée, de modes d'expression et de pratiques qui diffèrent selon les pays et les époques » (Halls-French, 2004 : 9). L'analyse des contributions des trois collaboratrices révèle les positions et l'évolution de chacune.

1.2.1. Esperanza Brito : l'itinéraire d'une *señora*

Le féminisme libéral égalitaire auquel Esperanza Brito adhère, renvoie à ce courant défini en ces termes :

(appelé aussi 'réformiste', ou féminisme des droits égaux), [il] est en filiation directe avec l'esprit de la Révolution française : avec sa philosophie, le libéralisme, et avec son incarnation économique, le capitalisme. Liberté (individuelle) et égalité seront deux de ses principaux axes de lutte. (Toupin, 1998 : 11)

Sa préférence pour cette tendance modérée, universaliste, se construit progressivement, dans les années soixante avec des accents naturalistes ou essentialistes, voire moraux et religieux, abandonnés ensuite, dans les années soixante dix, quand elle fonde en 1973, le Mouvement National des Femmes (MNM, *Movimiento Nacional de Mujeres*) et se radicalise sur des combats comme celui de la dépénalisation de l'avortement et de la violence envers les femmes. Son travail journalistique révèle et retrace ce cheminement, d'abord dans *Novedades* et ensuite dans *Siempre !* : une position personnelle, en tant qu'épouse et mère, (« yo como esposa y madre »), deux rôles qu'elle défend tout en les reconsidérant à la lumière du féminisme (n°78, E. Brito « La mujer casada », 28/04/1972).

Entre deux mondes

Partagée entre deux époques, Esperanza Brito se situe également entre deux systèmes de valeurs : d'une part, la tradition et les « obligations » de l'épouse et de la mère attachées au foyer et à la famille, et d'autre part la modernité avec un féminisme qui prend peu à peu corps, notamment autour de la question de la sexualité dont elle fait une question de liberté individuelle.

A la fois héritière d'un féminisme du XIXe s. et précurseure du néo-féminisme des années 1970, Esperanza Brito défend l'institution familiale dont « le centre » reste la femme, mère et épouse. Elle tente d'associer la modernité fondée sur l'éducation des filles, les droits civiques et l'accès au travail salarié, à la tradition qui donne à la femme la responsabilité du foyer, en optant pour l'égalité entre les hommes et les femmes dans tous les domaines. Sa démarche n'est pas exempte de tâtonnements ni de maladresses. Elle plaide pour l'égalité des sexes, tout en soulignant qu'il reste encore du chemin à parcourir tandis qu'elle renvoie les acteurs de cette entreprise, essentiellement la mère, à des rôles traditionnels dans la famille patriarcale, autoritaire, pourtant remise en cause et critiquée (n°60, E. Brito, *Novedades*, 5/11/1969). Elle semble consciente de ses contradictions quand elle s'adresse au lecteur en ces termes : « Vous devez penser que je me contredis : un jour je vous dis que la femme doit travailler en dehors du foyer et l'autre jour je dis qu'elle ne doit pas abandonner son foyer. Je ne me contredis pas³⁰⁹. » (n°50, E. Brito. «Presencia de la Madre», *Novedades*, 11/10/1968).

L'éloge de la mère

Ce sont en effet les deux pôles qui se complètent et s'éloignent à la fois. Sous la plume d'Esperanza Brito, le rôle de la mère est toujours valorisé et connoté de façon positive : « Une des raisons pour lesquelles la femme est restée attachée au foyer à travers l'histoire, c'est le fait indiscutable du besoin qu'éprouve la famille de sentir la présence de la mère³¹⁰ » autour de laquelle se greffent les enfants et le mari. (n°50, E. Brito, « Presencia de la Madre », *Novedades*, 11/10/1968). Esperanza Brito rend hommage à la mère dans ses multiples fonctions : « Elle est conseillère, amie, guide et, bien malgré elle, juge et redresseur de torts. Elle est décoratrice, organisatrice de fêtes, nutritionniste, infirmière, dessinatrice et

³⁰⁹ « Ustedes pensarán que me estoy contradiciendo, que un día les hablo de que la mujer debe trabajar fuera del hogar y otro día digo que no debe abandonarlo. / No me contradigo [...]»

³¹⁰ « Una de las razones por las que la mujer ha permanecido sujeta al hogar a través de la historia, es el hecho indiscutible de la necesidad que tiene la familia de sentir la presencia de la madre. »

enseignante³¹¹. » (n°1, E. Brito, n°1 “La Madre, Centro del Hogar», *Novedades*, 6/02/1963). Le portrait qu’elle brosse de sa mère fait d’elle une femme exceptionnelle et la pose comme un exemple, un mode d’emploi pour les mères : « elle a recherché l’amitié de ses enfants [...] elle parlait avec eux [...] ils lui parlaient et elle les écoutait « mais “ jamais elle n’est tombée dans l’erreur de se comporter comme une adolescente³¹².” (n°22, E. Brito, “!Madre!”, *Novedades*, 18/05/1966). Elle-même raconte comment elle célèbre sa propre fête des mères : à chaque anniversaire de la première naissance de ses six enfants. La date est donc incongrue pour le lecteur : « Aujourd’hui, voilà seize ans que je suis devenue mère³¹³. » (n°51, E. Brito, « Día de la Madre », *Novedades*, 28/11/1968). Ce processus de valorisation de la mère aboutit à envisager la maternité comme une profession dans sa définition la plus large, avec son lot de charges et de compétences, qui couvrent le maternage et l’éducation ainsi que le travail domestique. Cette idée clôt son article daté du jour de la fête des mères : « je vous souhaite bonheur et succès dans cette profession, la plus difficile et la plus intéressante de toutes³¹⁴. » (n°22, E. Brito, *Novedades*, 18/05/1966).

Esperanza Brito cherche à rendre visible les lourdes tâches qui incombent aux femmes au foyer, de façon détournée, en se référant au début du XXe siècle. L’argument contre le travail des femmes reposait sur leur incapacité physique, ce à quoi Esperanza Brito rétorque que « personne ne trouve bizarre qu’elle assume des tâches ménagères bien au-delà de ses capacités physiques³¹⁵ », au sein de son foyer. (n° 40, E. Brito, «Trabajo femenino », 29/02/1968).

Elle avance l’idée d’un salaire pour la femme au foyer, qui pourrait être un pourcentage du salaire du mari (n°2, E. Brito, *Novedades*, 30/04/1963), ou qui prendrait la forme d’une assurance vie (n°19, E. Brito, 24/08/1965). Elle ne remet pas en cause l’attribution des tâches ménagères aux femmes, elle souhaite seulement qu’on leur accorde une reconnaissance sociale qui passe par une reconnaissance économique. (n°10, E. Brito, « Quehaceres Domésticos », *Novedades*, 7/07/1964). La gestion de la maison ressemble à celle d’une entreprise:

311 « Ella es consejera, amiga, guía y muy a su pesar juez y ajusticiador. Es decoradora, organizadora de fiestas, nutrióloga, enfermera, diseñadora y maestra. »

312 « buscó la amistad de sus hijos [...] hablaba con sus hijos [...] les hablaba y les oía [...] nunca cayó en el error de portarse como una adolescente »

313 « hoy cumpla 16 años de ser madre »

314 « les deseo y felicidad y éxito en esta profesión más difícil, y más interesante que todas. »

315 « a nadie extraña que desempeñe labores más allá de sus fuerzas físicas. »

Pouvoir satisfaire toutes les exigences d'une famille implique un grand nombre d'heures de travail. Si on en a les moyens, il s'agira plutôt de superviser que d'y utiliser ses forces, mais même dans ce cas, comme dans toute entreprise, la main qui guide et l'esprit qui dirige sont indispensables³¹⁶. (n°6, E. Brito, *Novedades*, 14/04/1964)

Par ailleurs, cette professionnalisation peut demander une préparation spécifique, selon Esperanza Brito, dont sont parfois dépourvues les jeunes filles, trop souvent autodidactes. Pour remplir avec succès son rôle d'épouse et de mère « il faut une préparation que trop peu reçoivent³¹⁷. » (n°69, E. Brito, *Novedades*, 7/05/1971)

Etre femme autrement

Tout en revendiquant une noblesse aux rôles de mère et épouse, Esperanza Brito veut leur attribuer une valeur économique. Cependant, même si la maternité semble incontournable, elle ne comble pas la vie d'une femme dont l'épanouissement passe par d'autres choix individuels, comme avoir une vie sociale ou exercer une profession. Esperanza Brito s'insurge contre « l'idée romantique de la mère, soumise, résignée, plaintive et triste. La tête blanche qui a sacrifié sa vie personnelle pour se consacrer corps et âme à ses enfants [...]»³¹⁸. » (n°22, E. Brito, *Novedades*, 18/05/1966)

Ces choix restent primordiaux et doivent être libérés de toute pression qui viendrait de l'extérieur, notamment des femmes soi-disant émancipées, « aux idées *avancées* », dont elle se détache, et qui considèrent avec mépris la femme au foyer sans profession, « casanière », « soumise » et « rétrograde ». « En parlant avec ces femmes libérées, il est facile de découvrir que leurs idées progressistes constituent plutôt une attitude extérieure qu'une conviction intérieure³¹⁹. », écrit Esperanza Brito. Elle pressent, par ailleurs, les tensions issues de l'ajout d'un travail à l'extérieur au travail domestique d'où découlerait un sentiment de culpabilité. (n°21, E. Brito, *Novedades*, 4/05/1966). Elle se propose alors de définir une femme « vraiment » émancipée en opposant la femme au foyer dont elle prend la défense, « sûre

³¹⁶ « El poder satisfacer totalmente las exigencias de una familia implica un gran número de horas de trabajo, si se es afortunado será más bien supervisión que trabajo físico, pero aún así es indispensable, tanto como en cualquier negocio, la mano que guía, la mente que dirige. »

³¹⁷ « se necesita una preparación que muy pocas reciben. »

³¹⁸ « la idea romántica de la madre abnegada, sacrificada, llorosa y triste. La cabecita blanca que ha sacrificado su vida personal para dedicarse por entero a sus hijos [...] ».

³¹⁹ « al hablar con estas mujeres liberadas, es fácil descubrir que sus ideas progresistas, son más bien una actitud exterior que convencimiento interior. »

d'elle-même », « apaisée », qui trouve sa place au sein d'un « couple de collaborateurs » et une femme salariée qui « peut être plus soumise. » (n°21, E. Brito, *Novedades*, 4/05/1966). Quoi qu'il en soit, la femme doit avant tout « remplir ses obligations », à savoir son rôle de maîtresse de maison et de mère de famille, qui reste la priorité. Ce leit-motiv s'imprime sur les autres choix possibles pour la femme :

La femme mariée peut, si elle en a les capacités, travailler à l'extérieur de chez elle [...]. Elle peut aussi avoir des loisirs. Tout cela est possible seulement quand elle aura répondu aux besoins de son foyer et de ceux dont elle a le soin et la responsabilité directe³²⁰. (n°6, E. Brito, *Novedades*, 14/04/1964)

Elle doit organiser sa vie pour que sa famille ne souffre pas de ce qu'elle ne soit pas en permanence à la maison³²¹. (n°27, E. Brito, *Novedades*, 16/11/1966)

Esperanza Brito affirme avec fermeté que travailler à l'extérieur relève de la liberté individuelle, ce qui interdit de culpabiliser celles qui choisissent de rester chez elles et ce qui permet d'applaudir celles qui se lancent ce défi. Dans cette conclusion, elle rassemble les divergences et les tiraillements des unes et des autres, en encourageant chaque femme à chercher sa propre voie :

Pas une seule femme ne peut montrer, par des faits ou par des discours, que toutes soient capables de tirer profit des droits et des libertés qu'il leur a tant coûté de conquérir mais chacune peut prouver qu'elle est capable et qu'elle peut gagner le respect de la société, de la famille et d'elle-même³²². (n°6, E. Brito, *Novedades*, 14/04/1964)

A ce stade de sa réflexion, Esperanza Brito ne considère pas le travail salarié - c'est-à-dire l'accès à l'indépendance économique - comme la condition principale de l'émancipation des femmes. Spectatrice méfiante face aux nouvelles idées qui bousculent le statu quo, elle reconnaît toutefois et revendique même les actions des combats féministes passés, depuis le XIXe siècle. Le droit de vote et l'accès à l'éducation ont porté leurs fruits auprès des femmes,

³²⁰ « Puede la mujer casada, si está capacitada para ello, trabajar fuera de casa [...] puede también buscar esparcimiento. Todo esto siempre y cuando primero satisfaga las necesidades de su hogar y de quienes en él habitan bajo su cuidado y responsabilidad directa. »

³²¹ « Tiene que organizar su vida para que la familia no resienta en que ella no esté presente en el hogar en todo momento. »

³²² « Ninguna mujer sola puede demostrar ni con hechos ni con palabras que todas sean capaces de aprovechar los derechos y libertades que tanto les costó ganar pero cada una puede probar que ella sí lo es y ganarse el respeto de la sociedad, de la familia y de sí misma. »

et en premier lieu « pour nous, les femmes qui nous consacrons à notre foyer » et « qui les observons depuis nos foyers ». « C'est un motif de fierté pour toutes les femmes mexicaines³²³. », affirme-t-elle dès la première phrase (n°13, E. Brito, *Novedades*, 10/11/1964). L'éducation est le levier qui permettra de fissurer le destin unique réservé aux filles - être mère et épouse - « d'assurer la libération de la femme » et de conduire à une indépendance « physique, morale et intellectuelle »:

Avec l'émergence des mouvements féministes, qui avaient pour objet de libérer la femme de son statut d'esclave de l'homme pour être son égal sur le plan légal et intellectuel, les pionnières ont compris que pour que ce vœu devienne réalité, il fallait pour la femme une éducation du même niveau culturel que pour l'homme³²⁴. (n°31, E. Brito, *Novedades*, 19/04/67)

L'engagement féministe

Sans s'engager dans un combat féministe militant, dès 1966, elle expose des idées qui constitueront les caractéristiques du groupe qu'elle fondera en 1973 (le Mouvement National des Femmes) : demande de crèches, accès égal à l'éducation pour les garçons et les filles, embauche sans discrimination. « Il y a de plus en plus de possibilités d'embauche mais la concurrence avantage les garçons³²⁵ », constate-t-elle. Le travail salarié des femmes suppose l'organisation d'un accueil collectif des enfants : « Savoir comment on s'occupe de ses enfants quand on travaille ne doit pas être une question individuelle réservée aux mères³²⁶. » Elle propose une solution : l'ouverture de garderies. Celles-ci n'existent que pour « les employées des grandes usines et les femmes qui travaillent dans l'administration³²⁷ ». Alors, elles deviennent « un endroit sûr, propre et bien construit, dirigé par des personnes compétentes et bien formées, où l'on puisse laisser ses jeunes enfants durant les longues heures de travail³²⁸. » (n°28, E. Brito, *Novedades*, 23/11/1966). Esperanza Brito, toujours

323 Première phrase de l'article : « Es motivo de orgullo para todas las mujeres mexicanas [...] ». »

Fin de l'article: « [...] un motivo más de satisfacción para todas aquellas que desde sus hogares la observan »

324 « Al suscitarse los movimientos feministas, que tenían por objeto lograr la emancipación de la mujer de su calidad de sierva del hombre para convertirla en un ser de su misma categoría legal e intelectual, las iniciadoras comprendieron que para que esto fuera realidad, era necesario que la mujer se educara hasta lograr un mismo nivel cultural con el varón. »

325 « Las oportunidades son cada día mayores, aun cuando se compita en desventaja con el varón. »

326 El problema de cómo atender a los hijos al mismo tiempo que se cumple con un trabajo fuera del hogar, no debe ser uno al que se enfrente cada madre en particular. »

327 « las empleadas de grandes industrias y las mujeres que trabajan en oficinas de gobierno. »

328 « contar con un lugar seguro, limpio y disciplinado, dirigido por personas competentes y capacitadas, en

novatrice, préconise une gestion écologique des tâches ménagères qui prendrait en charge la préparation des repas : « L'industrie peut prendre en charge les déjeuners en élaborant des menus complets à bas prix présentés dans des récipients consignés et cela pour atténuer le problème écologique³²⁹. » (n°68, E. Brito, *Novedades*, 2/04/1971). Esperanza Brito propose des solutions qui visent à assumer les contraintes de la vie professionnelle et familiale propres à la nouvelle situation inéluctable des femmes.

Le travail salarié des femmes, perçu comme le résultat de l'émancipation féminine et non pas comme sa condition, est vécu comme une sorte de fatalité (1966) : « On doit accepter le travail féminin comme le résultat naturel de l'émancipation de la femme et comme phénomène logique de notre époque³³⁰. » (n°28, E. Brito, *Novedades* 23/11/1966). Il est aussi une garantie pour la vie du couple et de la famille :

Les parents qui se préoccupent de donner à leurs filles une formation professionnelle, sont ceux qui éduquent des femmes libres, heureuses et accomplies. Des femmes qui, indépendantes économiquement, accepteront le mariage sans aucune réserve [...] sans crainte pour l'avenir [...] et qui seront certainement les mieux dotées pour être de bonnes épouses et mères³³¹. (n°31, E. Brito, *Novedades*, 9/04/1967)

Ici, Esperanza Brito considère le travail salarié comme la base de l'indépendance économique de la femme, la condition de son émancipation (1967), idée qu'elle réitère en 1971 : « La femme doit réussir à s'identifier, comme l'a fait l'homme, avec une entité indépendante de toutes les autres³³². » (n°69, E. Brito, *Novedades*, 7/05/1971).

Dans un article intitulé « Divorce » (n°67, E. Brito, *Novedades*, 26/03/1971), elle décrit une situation type qu'elle analyse « froidement ». Pendant quinze ou vingt ans, une femme, épouse et mère, gère son foyer, s'occupe de ses enfants, dans un univers clos, « unique », selon « les goûts de son mari », qui, lui, se meut dans « un monde à part », tourné vers le monde. « Que reste-t-il à la femme quand l'homme, qui est son astre, décide de s'en aller ? »,

donde poder dejar a sus hijos pequeños durante las largas horas de trabajo. »

³²⁹ « De la comida se puede ocupar la industria elaborando minutas completas a bajo costo envasados en recipientes retornables y esto para no contribuir al problema ecológico. »

³³⁰ « Se tiene que aceptar el trabajo femenino como resultado natural de la emancipación de la mujer y como fenómeno lógico de la época que vivimos. »

³³¹ « Los padres que se preocupan por dar a sus hijas una profesión, son los que están educando mujeres libres, felices y completas. Mujeres que por saberse económicamente independientes, cuando aceptan el matrimonio lo hacen sin reservas [...] no existe el temor al futuro [...] son indudablemente las mejor dotadas para ser buenas esposas y madres. »

³³² « La mujer tiene que llegar a identificarse, como lo ha hecho el hombre, como una entidad independiente de todas las demás. »

demande Esperanza Brito. Sans perspective, la femme « a la plus mauvaise part ». Alors, elle met en cause la propre responsabilité de la femme : “ elle n’aurait pas dû accepter cette dépendance totale qui faisait d’elle une demi personne³³³ », ce qui entraîne des conséquences dramatiques en cas de divorce.

Esperanza Brito accompagne la libération des femmes dans un discours à la fois conservateur et novateur avec des inflexions issues de ses propres tâtonnements, de sa culture traditionnelle, de son éducation religieuse qui vient heurter des positions féministes ébauchées dans *Novedades* et affirmées ensuite dans *Siempre !*, notamment sur l’éducation sexuelle, l’avortement et le divorce. Défendre ces trois thèmes revient à rompre avec le « Plan de Dieu » (n°4, E. Brito, *Siempre !*, 7/03/1973). Cette apparente écriture de la contradiction signifie une prise de conscience progressive aux contours féministes issue d’une observation aigüe de la société mexicaine. Femme catholique pratiquante, Esperanza Brito confronte son point de vue féministe à un discours ponctué de références bibliques et parfois au ton moralisateur. Elle définit d’ailleurs le féminisme comme une « doctrine sociale » fondée sur des « lois morales », en reprenant à son compte la définition donnée par sa mère, Esperanza M. de Brito Foucher :

Le féminisme est une doctrine sociale, fondée sur des lois morales, sur la raison et sur l’expérience. Cette doctrine reconnaît, avec justesse, les mêmes capacités chez la femme et chez l’homme, ce qui l’amène à exiger les mêmes droits et obligations juridiques pour l’un et l’autre³³⁴. (n°70, E. Brito, *Novedades*, 5/06/1971)

Cette nouvelle doctrine cherche des “adeptes” :

Pour qu’une doctrine soit acceptée et que ses bienfaits se répandent, il est nécessaire qu’elle puisse compter sur un nombre important d’adeptes pour la promouvoir, afin de transformer l’idéologie en loi écrite et promulguée. Dans le cas qui nous concerne, les adeptes sont les femmes et les hommes féministes³³⁵.

Sa promotion et sa divulgation passent par des « meetings », des « écrits et pétitions ». Sans vraiment remettre en cause les rôles traditionnellement attribués aux hommes et aux

³³³ « no debía haber aceptado esta dependencia total que la convertía en media persona. »

³³⁴ « Feminismo es una doctrina social, fundada en leyes morales, en la razón y en la experiencia. Esta doctrina reconoce, con justicia, iguales capacidades en la mujer, con relación al hombre, por lo cual establece que la mujer ha de tener los mismos derechos y obligaciones jurídicas que el varón. »

³³⁵ « Para que una doctrina sea aceptada y sus beneficios se extiendan, es necesario que cuente con un número importante de adeptos que la promuevan, hasta convertir la ideología en ley escrita y promulgada. En el caso que tratamos, los adeptos son las y los feministas. »

femmes, Esperanza Brito propose une explication d'origine biblique à la distribution des tâches, selon laquelle l'anatomie détermine le destin. Elle aborde l'histoire de l'humanité, à partir de la sentence biblique « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front³³⁶ » qui justifie le rôle de l'homme, dans la « conservation » et la survie de l'espèce tandis que la femme se consacre à sa « reproduction » (« eternización ») selon un schéma qui respecte les capacités 'naturelles' de chacun. La femme étant « nécessairement la mère », s'occupera « naturellement » (« por naturaleza ») des enfants, qu'elle alimentera, fonction pour laquelle « elle est adaptée³³⁷. » (n°10 E. Brito, *Novedades*, 7/07/1964). Or, ces fonctions naturelles de l'homme et de la femme qui se prolongent dans la division du travail entre l'époux et l'épouse, ne sont pas valorisées chez la femme d'un point de vue social et économique. Ce passage d'un état de nature à un état de culture se réalise avec une dévaluation du travail domestique, injuste, comme l'affirme Esperanza Brito : « Les tâches domestiques, même les plus désagréables, ont la même valeur économique que celles réalisées par l'homme dans le cadre de son activité rémunérée³³⁸. » (n°10, E. Brito, *Novedades*, 7/07/1964). Il ne s'agit pas de remettre en question l'attribution des tâches ménagères mais simplement qu'elles soient « valorisées d'un point de vue économique », parce qu'elles sont « aussi importantes que celles réalisées par le compagnon de chacune d'entre nous. » (n°10, E. Brito, *Novedades*, 7/07/1964). Pour Esperanza Brito, le mari doit coopérer, collaborer, être un compagnon avec lequel l'épouse doit être sur le même pied d'égalité en partageant les « obligations du foyer ». Elle rend ainsi caduque l'allégorie biblique, qui fixait la soumission d'Eve à Adam : « [...] la femme actuelle a dissipé l'allégorie biblique selon laquelle elle a été formée avec une côte d'Adam, en affirmant qu'elle n'est pas un appendice mais la compagne de l'homme³³⁹. » (n°13, E. Brito, *Novedades*, 10/11/1964).

Face au divorce qui ébranle la famille et le couple, Esperanza Brito passe d'une condamnation sans appel à une compréhension éclairée de la complexité des relations humaines. L'article intitulé « Education matrimoniale » (« Educación para el matrimonio »), annonce le thème du mariage mais en fait il est question du divorce, un fléau social contre lequel Esperanza Brito s'insurge en prônant le renforcement de l'institution du mariage, et

³³⁶ La Genèse : chapitre 3, verset 19.

³³⁷ « está adecuadamente dotada para alimentarlo. »

³³⁸ « Los trabajos de la casa, aún los más desagradables, tienen el mismo valor económico que los que el hombre realiza en la actividad remunerada que desempeña. »

³³⁹ « la mujer actual ha desvanecido la alegoría bíblica de que se la formó con una costilla de Adán, que no es un apéndice del varón, sino la compañera del hombre [...]. »

implicitement de la famille : « comme tout médicament dangereux, il faut l'utiliser seulement dans des cas exceptionnels après avoir épuisé tous les moyens, restés vains³⁴⁰. » (n°8, E. Brito, *Novedades*, 2/06/1964). Cette tentative forcenée de vouloir sauver le mariage à tout prix par une série de mesures, fait écho au caractère indissoluble de cette institution selon les exigences de l'Eglise catholique et qui concerne les 33.8% de couples mariés devant l'Eglise dans la République et 37, 42% dans le DF³⁴¹. Cette entreprise de sauvetage devient un « devoir » collectif, à la fois du gouvernement et de la société, qui vise à ne pas céder à la « tentation » de briser ce lien social. Le ton et le lexique signifient qu'il ne faut pas céder finalement au péché - celui de la chair, de façon implicite - à l'origine de la rupture.

Le Gouvernement et la société doivent intervenir pour éviter l'augmentation du nombre de foyers défaits, en donnant aux futurs mariés une idée plus précise de ce qu'est la vie familiale et ses exigences, par le biais de conférences, de lectures obligatoires dans les écoles, et une éducation morale ferme qui les écartera de la tentation de suivre le chemin du moindre effort.

Mais c'est dans la pratique du mariage qu'une aide est encore plus nécessaire. Elle doit passer par des conseillers matrimoniaux qui sachent inculquer chez la personne le courage nécessaire pour continuer et sauver son couple³⁴². (n°8, E. Brito, *Novedades*, 2/06/1964)

Elle prône une collaboration entre les époux en égrenant une série de commandements, qui semblent plus s'adresser à la femme :

Chacun cherchera la perfection en tant qu'individu et collaborera aux efforts de son compagnon pour y parvenir, en les encourageant et en les appréciant de façon sincère. Quand il se montrera vaincu, il faudra le soutenir physiquement et moralement, en l'encourageant et en faisant preuve de compréhension. Les efforts pour rendre heureuse leur union seront partagés de façon égale, car c'est seulement sur cette base de l'égalité des droits et des responsabilités que l'on peut atteindre le bonheur parfait³⁴³. (n°61, E. Brito, *Novedades*, 14/02/1970)

³⁴⁰ « como cualquier medicamento peligroso hay que usarlo sólo en casos extremos en los que ya se hayan agotado todos los recursos, sin resultado ninguno. »

³⁴¹ D'après Pablo González Casanova, 1989: 274-275.

³⁴² « El gobierno y la sociedad deben intervenir para evitar el número creciente de hogares deshechos, dándoles a los matrimonios por formarse una idea más precisa de lo que es y requiere la vida familiar, por medio de conferencias, lecturas obligatorias en las escuelas, y una educación moral firme que les evite la tentación de seguir el camino de la menor resistencia.

Aun así, es en la práctica ya dentro del matrimonio cuando más ayuda se puede necesitar, y ésta se debe proporcionar por medio de consejeros matrimoniales que sepan inculcar en la persona el valor necesario para seguir adelante y salvar su unión. »

³⁴³ « Cada uno buscará la perfección como individuo y colaborará con su estímulo y apreciación sincera, a los esfuerzos de su compañero por alcanzarla, y cuando éste se halle vencido, lo sostendrá con su fuerza física o

Une dernière préoccupation, d'ordre social et économique, habite Esperanza Brito, préoccupée par le sort de la mère et des enfants laissés sans ressources:

En protégeant le mariage et la famille, on empêche la mère et l'enfant de tomber dans le dénuement, on soutient la colonne maîtresse de notre structure sociale et on renforce la croissance physique et morale de notre nation³⁴⁴. (n°8, E. Brito, *Novedades*, 2/06/1964)

Peu à peu, elle abandonne ce ton moralisateur et rend un jugement plus impartial, nuancé et équilibré. Elle présente le divorce comme un acquis pour les jeunes générations qui a contribué à lutter contre l'hypocrisie de la société mexicaine en y insufflant une nouvelle morale, une « éthique moderne » pour une « jeunesse moderne ». La Constitution de 1917 stipule le droit au divorce par consentement mutuel (Tuñón Pablos, 1987: 151). Esperanza Brito, dans un article sobrement intitulé « Divorcio », prend le contre-pied de l'opinion publique et des autorités civiles et religieuses qui voient dans les statistiques « alarmantes » sur le divorce une menace pour la société et la « République mexicaine »: « l'institution familiale se désintègre et cessera d'être le pilier sur lequel repose tout le complexe social³⁴⁵. » (n°62, E. Brito, *Novedades*, 7/07/1970). Elle avait recours aux mêmes arguments six ans plus tôt. Cette fois, elle défend les jeunes générations en critiquant les mentalités du passé, archaïques, « que nous avons connues », en s'adressant ainsi au lecteur sur le registre sur un ton désabusé : « On parle d'immoralité, de manque de principes et de bonnes manières chez la jeunesse moderne, et enfin, d'absence de tout ce qui faisait des mariages d'antan des sociétés fortes et durables³⁴⁶. » Elle traduit cet énoncé par une série de reproches contre des pratiques qui se cachent sous la périphrase : « l'hypocrisie, le manque de liberté individuelle,

espiritual, infundiendo valor y brindándole comprensión. Desde este momento compartirán por partes iguales el esfuerzo encaminado a hacer una unión feliz, ya que sólo sobre la base de igualdad de derechos y responsabilidades se puede lograr la felicidad perfecta. »

³⁴⁴ « Al proteger al matrimonio y la familia, se protege a la madre y al niño de caer en el desamparo, se sostiene la columna básica de nuestra estructura social y se vigoriza el crecimiento físico y moral de nuestra nación. »

³⁴⁵ « la institución familiar se está desintegrando y dejará de ser la columna sólida sobre la que descansa todo el complejo social. »

³⁴⁶ « Se habla de inmoralidad, falta de principios en la juventud moderna, olvido de las buenas costumbres y en fin, falta de todo aquello que hacía de los matrimonios de antaño sociedades fuertes y duraderas. »

les échappées en cachette pour obtenir un peu de plaisir³⁴⁷ ». De plus, les mariages arrangés ne garantissaient pas le bonheur des enfants, bien au contraire :

Des époques plus morales si l'on peut considérer comme moral le fait que les parents arrangent le mariage de leurs enfants sans leur avis et qu'ensuite, quand leurs arrangements étaient une erreur à cause de préjugés, ils exigeaient d'eux de poursuivre leur vie, ce qui ne pouvait leur apporter que du malheur³⁴⁸.

Esperanza Brito conclut sereinement en pensant que le divorce est une bonne chose: "Un mariage malheureux [...] est un mal qu'il faut éliminer. C'est à ça que sert le divorce³⁴⁹. » Pour Esperanza Brito, le divorce reflète une « éthique moderne, plus humaine et plus réaliste » tout en nuancant par une mise en garde sur le mariage qu'il ne faut pas prendre à la légère, comme "une aventure".

C'est sur les sujets de l'avortement, de l'éducation sexuelle et de la planification familiale qu' Esperanza Brito rompt complètement avec les prescriptions de l'Eglise. Elle met à jour les déchirements qui peuvent exister chez les catholiques, en l'occurrence chez les femmes, entre les consignes de l'Eglise et leurs pratiques en matière de contraception, dans un article intitulé « Planification familiale » (« Planeación familiar ») (n°76, E.Brito, *Novedades*, 26/04/1972). C'est l'époque également où le Gouvernement de L. Echeverría prône la planification des naissances.

La règle veut que la femme catholique accepte « sans broncher et même avec gratitude, 'tous les enfants que Dieu voudra me donner'³⁵⁰ », ceci en accord avec l'encyclique *Humanae Vitae* de 1968, qui confirme le rejet par le pape des méthodes contraceptives autres que la méthode de l'abstinence périodique (Sevegrand, 2008). « Cependant, même la catholique obéissante limite le nombre de naissances grâce à l'abstinence ponctuelle ou permanente³⁵¹ », affirme Esperanza Brito qui considère cette pratique d'un autre âge, en le démontrant, sur un ton amusé, à travers cette histoire de reines et de rois :

³⁴⁷ « la hipocresía, la falta de libertad individual, la escapada a escondidas para obtener un poco de placer »

³⁴⁸ « Epocas más morales si se puede considerar moral el que los padres arreglaran el matrimonio de sus hijos sin la intervención de éstos y después, cuando sus arreglos resultaban equivocados a causa de sus prejuicios, le exigían que continuaran con una vida que sólo les podía traer infelicidad. »

³⁴⁹ « Un matrimonio enfermo [...]. Es un mal que hay que eliminar. Para eso es el divorcio. »

³⁵⁰ « sin chistar y aun agradecida, ' todos los hijos que Dios me quiera dar'. »

³⁵¹ «Sin embargo, aun la católica disciplinada, limita el número de hijos por medio de la abstinencia temporal o permanente. »

La vie des reines saintes illustre très bien ce point. Après avoir mis au monde plusieurs enfants et n'en désirant plus d'autres, la reine s'adressait ainsi à son mari : « Mon Roi, nous avons procréé une belle famille dont nous pouvons être fiers et à qui nous apprendrons humblement à servir le Seigneur. Mais à partir de maintenant, nous devons mettre toute notre énergie à son service et je te propose de vivre dans la chasteté, pour ainsi pouvoir atteindre le salut éternel³⁵².

Plus sérieusement, elle avance que « les catholiques les moins obéissantes ont recours à d'autres moyens, qui incluent l'avortement, bien que celui-ci soit puni par la loi et par la religion³⁵³. » Esperanza Brito amène le lecteur à penser la planification familiale comme une attitude digne d'un pays civilisé et évolué, contrairement aux sociétés primitives qui pratiquaient l'infanticide. Le temps des rois et des reines étant bien révolu, elle pose quelques jalons pour considérer l'avortement comme inadapté et injuste, sa pratique étant condamnée par ceux-là mêmes qui peuvent y avoir recours.

Esperanza Brito, à partir de 1971, 1972 - soit à la fin de sa collaboration dans *Novedades* et ses débuts à la revue *Siempre !* - écrit des articles avec un angle résolument féministe à un moment où elle se prépare à s'engager concrètement dans le militantisme féministe. En effet, elle est sur le point de fonder un groupe féministe qui viendra systématiser ses préoccupations : l'égalité entre les hommes et les femmes, le sexisme des lois – dans l'éducation, au travail – et la dépénalisation de l'avortement en plaçant la mère et la femme au centre de ses préoccupations dans une société dont elle ne cessera de mettre à jour les contradictions et les dysfonctionnements. Elle porte à la connaissance du lecteur de *Novedades*, dès 1972, une campagne qui permettra de sanctionner les professeurs qui pratiquent des discriminations sexistes dans l'enseignement supérieur à l'encontre des étudiantes, grâce justement à l'action du *Movimiento Nacional de Mujeres* (MNM) qui est sur le point de voir le jour :

Pour le bonheur des étudiantes, cela va prendre fin, parce que les femmes du Mexique, grâce au Mouvement National des Femmes, s'appêtent à lancer une campagne pour exiger que les enseignants qui sont incapables de comprendre que la dignité humaine n'a pas de sexe, soient relevés de leurs fonctions, ceci à tous

³⁵² « La vida de las reinas santas ilustran muy bien este punto: Después de dar a luz varios hijos y no deseando más, la reina le decía a su marido : « Rey mío, hemos procreado una hermosa familia de la que podemos estar orgullosos y a la que enseñaremos a servir humildemente al Señor. Pero ahora, debemos dedicar nuestras energías a su servicio y te propongo que vivamos en castidad, para así poder alcanzar más fácilmente la salvación eterna. »

³⁵³ « Las católicas menos disciplinadas recurren a otros medios, incluyendo el aborto, aunque esté penado por la ley y por la religión. »

les niveaux, ainsi que ceux qui, de par leur personnalité tourmentée, n'ont pas la capacité de traiter la jeune étudiante avec tout le respect qu'elle mérite³⁵⁴. (n°79, E. Brito, *Novedades*, 21/07/1972)

Esperanza Brito travaille dès 1972 à la formation de son groupe qui voit le jour officiellement le 15 août 1973 : « Ça fait plus d'un an qu'on a commencé à préparer l'organisation du Mouvement. [...] Hier – ai-je annoncé à mon jeune collègue – nous avons signé l'acte officiel de notre mouvement féministe³⁵⁵. » (n°84, E. Brito, “Movimiento Nacional de Mujeres”, *Novedades*, 16/08/1973). Enthousiaste et fière, elle se situe dans la continuité historique d'un féminisme mexicain:

[...] je suis sûre que Sor Juana³⁵⁶ serait fière de nous toutes. Et puisqu'elle a été la mère du féminisme mexicain, elle serait également contente de voir que nous nous solidarisons avec toutes les femmes du monde, qui essaient de créer une société nouvelle³⁵⁷.

Dans cet article fondateur du 16 août 1973, Esperanza Brito expose le programme de son groupe qui compte 23 membres, tous cadres, proches des médias, selon quatre objectifs précis :

- a) Obtenir l'égalité juridique, sociale et politique entre les sexes à tous les niveaux, en défendant les droits qu'actuellement l'on reconnaît à la femme et en combattant tous les comportements discriminatoires ;
- b) Favoriser dans son entourage et dans la société en général l'esprit d'égalité et travailler à la pleine réalisation des capacités de la femme;
- c) Lutter pour améliorer l'administration de la justice et pour l'application correcte du droit par les autorités en ce qui concerne les droits de la femme et de la famille ;
- d) Lutter pour que disparaissent les préjugés qui subsistent encore et qui entravent l'épanouissement des potentialités féminines³⁵⁸.

³⁵⁴ « Para fortuna de las estudiantes, esto se va a acabar, porque las mujeres de México, a través del Movimiento Nacional de Mujeres, se aprestan a iniciar una campaña mediante la cual van a exigir que sean cesados los maestros, en todos los niveles, que no pueden comprender que la dignidad humana no tiene sexo, y a aquellos que por deformaciones de la personalidad no estén capacitados para otorgar a la joven estudiante, el respeto que merece. »

³⁵⁵ « Hace ya más de un año que se empezó a gestar la organización del Movimiento. »

« Ayer – le dije al joven colega – firmamos el acta constitutiva de nuestro movimiento feminista. »

³⁵⁶ Sor Juana Inés de la Cruz (1651-95) est une grande figure de la poésie mexicaine. A l'âge de 21 ans, elle entre au couvent des Hiéronymites, seul endroit alors propice à la vie intellectuelle pour une femme. (Tuñón Pablos, 1987:67-71)

³⁵⁷ « [...] estoy segura de que Sor Juana estaría muy orgullosa de todas nosotras. Y no fuera ella la madre del feminismo mexicano, estaría igualmente satisfecha de ver que nos solidarizamos con las mujeres del mundo, intentando la creación de una sociedad nueva. »

Dès lors, Esperanza Brito écrit en tant que féministe revendiquant une appartenance clairement définie. Son projet embrasse toute la société, les individus et les institutions, et revient à plaider pour une citoyenneté complète fondée sur l'égalité qui comprend les droits politiques, civils et sociaux (Del Re, 1996 : 15). Malgré les droits politiques acquis en 1953, qui concerne le droit de vote des femmes, celles-ci sont encore trop peu présentes sur l'échiquier politique. Dans les partis politiques, elles sont une infime minorité : au Parti Révolutionnaire Institutionnel (PRI) au pouvoir, 8.2%, au Parti d'Action Nationale (PAN), 4.6%, au Parti Authentique de la Révolution Mexicaine (PARM), 4.1%, et au Parti Populaire Socialiste (PPS), 2%. (n°6, E. Brito, *Siempre !*, 23/05/1973). Or, pour Esperanza Brito, la présence des femmes au gouvernement favorise l'adoption de lois en faveur des femmes, des mères et des enfants : « Dans les pays où les femmes ont eu une grande participation politique, on a résolu rapidement les problèmes de maternité et de garderies³⁵⁹. » (n°21, E. Brito, *Siempre !*, 2/04/1975). Les droits civils et sociaux, stipulés et garantis par la Constitution, portant sur l'égalité entre les sexes, la liberté et l'autonomie des femmes par rapport à leur époux, ne sont pas respectés tout comme est insuffisant le droit à l'éducation, à la santé, au travail et au logement pour des raisons culturelles et des politiques incohérentes. Enrayer la discrimination envers les femmes passe par une éducation non sexiste au sein de la famille, de la part des parents et au sein des institutions scolaires . Esperanza Brito raconte elle-même son expérience quand elle était enfant : « J'avais un oncle qui me mortifiait constamment en me disant que les hommes faisaient tout mieux que les femmes³⁶⁰. » (n°86, E. Brito, *Novedades*, 15/02/1974). C'est sur ce terreau de l'éducation que peut se construire et se consolider une égalité entre les hommes et les femmes, dans le domaine de l'emploi et de la politique. Des lois justes existent, faut-il encore qu'elles soient appliquées, d'autres, par contre, sont injustes ou insuffisantes. L'objectif d'Esperanza Brito et du MNM est d'exercer

358 « a) Lograr la igualdad jurídica, social y política de los sexos en todos los niveles, defendiendo los derechos que actualmente se le reconocen a la mujer y combatiendo todos los actos que tiendan a su discriminación;

b) Fomentar entre sus asociados y en la sociedad en general el espíritu de igualdad y trabajar por la plena realización de la capacidad de la mujer;

c) Pugnar por el mejoramiento de la administración de la justicia y por la correcta aplicación del derecho por parte de las autoridades, en cuanto se refiere a los derechos de la mujer y de la familia ;

d) « Pugnar para que, por medio de una correcta educación en la escuela y en el seno familiar, desaparezcan los prejuicios que aún subsisten y que coartan el pleno desarrollo de la potencialidad femenina. »

359 « En los países donde las mujeres han tenido una gran participación política, se han resuelto con rapidez los problemas de maternidad y guarderías. »

360 « Yo tenía un tío que constantemente me mortificaba diciéndome que los hombres podían hacer cualquier cosa mejor que las mujeres. »

une pression, pour ajuster les lois aux pratiques sociales, les améliorer ou simplement les appliquer réellement en les faisant coïncider avec la réalité.

Dans le domaine de l'emploi, la Loi fédérale du Travail (*Ley Federal del Trabajo*) qui stipule « l'égalité des salaires et des chances » (« la igualdad de salarios y de oportunidades »), est bafouée par une discrimination à l'embauche et l'application de salaires inférieurs pour les femmes, perçus comme un complément au salaire du mari : « l'excuse habituelle pour moins payer les travailleuses est cette hypothèse fautive selon laquelle ses revenus sont complémentaires. C'est-à-dire qu'ils ne sont pas vitaux pour la famille [...]»³⁶¹. » (n°1, E. Brito, *Siempre !*, 8/11/1972). Reconnaître à sa juste valeur le travail des femmes est une préoccupation constante chez Esperanza Brito. Sur le plan familial, elle reformule l'idée d'un salaire pour la femme au foyer et s'inscrit dès lors dans ce courant dit du salaire contre travail ménager. Cette mesure permettrait de reconnaître « la valeur économique du travail que l'épouse réalise au sein du foyer » en lui assignant « un pourcentage des revenus familiaux en compensation de ses efforts [...]»³⁶². » (n°6, E. Brito, *Siempre!*, 23-05-1973).

Dans le domaine de la santé s'insère la question de l'avortement qui se prolonge par une réflexion sur la sexualité. Esperanza Brito attaque la législation en vigueur en ce qui concerne la pénalisation de l'avortement que personne n'applique. Le délit d'avorter concerne « les 600 mille femmes qui chaque année transgressent la loi », qui « en plus d'être injuste et mauvaise, est incohérente » et « inapplicable. » (n°19, E. Brito, *Siempre !*, 16/01/1974). Au Mexique « il est évident que la loi ne s'applique pas, autrement les prisons de femmes seraient insuffisantes »³⁶³ (n°14, E. Brito, *Siempre!* 24/10/1973). Pour renforcer son argument, elle fournit la précision suivante: « Un nombre très réduit de curetages sont légaux ; la plupart du temps ce sont des avortements illégaux et dangereux qui peuvent endommager la santé de la femme et même provoquer sa mort »³⁶⁴. » (n°14, E. Brito, *Siempre!* 24/10/1973). Par ailleurs, Esperanza Brito demande de renforcer les peines pour inceste et viol, « trop légères pour l'agresseur. » (n°6, E. Brito, *Siempre*, 23/05/1973).

³⁶¹ « La excusa habitual para pagar menos a las trabajadoras es la falsa premisa de que su ingreso es complementario. Es decir, que no es de necesidad vital para la familia (...). »

³⁶² « Habría que crear otras [disposiciones] que reconocieran el el valor económico del trabajo que la esposa realiza dentro del hogar y le asignaran porcentaje de los ingresos familiares como compensación a su esfuerzo [...]. »

³⁶³ « es evidente que la ley no se aplica, de otra manera las cárceles de mujeres serían insuficientes. »

³⁶⁴ « Un número muy reducido de legrados son legales; en su mayoría son abortos ilegales y peligrosos que pueden dañar la salud y aun provocar la muerte de la mujer. »

En matière d'éducation sexuelle, les insuffisances sont criantes, au sein de la famille et sur le plan institutionnel. La planification familiale annoncée par le gouvernement de Luis Echeverría Álvarez exigerait une éducation sexuelle dans les écoles, qui n'est cependant pas envisagée³⁶⁵, pour donner tout son sens au droit constitutionnel (Art.4) « des personnes à décider en toute liberté du nombre d'enfants souhaité³⁶⁶. » (n°21, E. Brito, *Siempre!* 2/04/1975).

L'éducation sexuelle, insuffisante, qui relève de la famille, des parents, est également perçue à travers le prisme de la religion catholique pour qui le sexe est un péché et la virginité, une condition sine qua non pour accéder au mariage et donc à la reconnaissance sociale. Le manquement à ces principes peut entraîner des situations d'exclusion sociale, voire de marginalisation pour la jeune femme. La perte de la virginité dans les familles ouvrières peut être un drame pour la jeune femme : rejetée par sa famille qui lui reproche son « erreur », « la jeune femme n'a généralement aucune formation qui lui permette de s'en sortir et de gagner sa vie. La prostitution se présente, alors, comme seule issue³⁶⁷. » (n°8, E. Brito, *Siempre!* 12/09/1973). Le parcours thématique dans *Siempre!* autour du thème de la sexualité comprend l'éducation sexuelle et la double morale. Il met en avant des situations douloureuses pour la jeune fille : la perte de sa virginité avec une grossesse non désirée entraîne une exclusion sociale qui l'oblige à migrer pour trouver du travail et dans le pire des cas à se prostituer. Une éducation sexuelle associée à la planification familiale lèverait le tabou de la sexualité en la déconfessionnalisant, la dépoussiérant ainsi de ses préceptes moraux et liberticides.

Le féminisme d'Esperanza Brito s'inscrit dans le courant naturaliste du féminisme par ses préoccupations constantes pour la femme en tant que mère, ce qui la distingue des positions d'Elena Urrutia et Marta Lamas. Il s'enracine ainsi dans la tradition mexicaine tout en réclamant une égalité entre les sexes toujours perfectible dans une République qui fonctionne de façon bancal au détriment des femmes mais aussi de la société toute entière.

³⁶⁵ Antérieurement, et pour la première fois dans l'histoire de l'éducation, sous le Maximato (1928-1934), le ministre de l'Education Bassols avait émis, en 1933, la proposition de donner une éducation sexuelle aux enfants, à l'école primaire. Cette idée provoqua une levée de boucliers de la part de la presse, de l'Eglise, des familles, qui crièrent au scandale. Le ministre dut démissionner, en 1934, face aux attaques incessantes et face à la désertion soudaine des écoles. (Monroy Huitrón, 1975: 33-34)

³⁶⁶ « el derecho de las personas a decidir con libertad el número y espaciamento de hijos [...] »

³⁶⁷ « la joven generalmente no tiene ninguna preparación que le permita desenvolverse ganarse la vida. La prostitución, entonces, se le presenta como la única salida. »

1.2.2. L'option révolutionnaire : Elena Urrutia et Marta Lamas

Les orientations du féminisme défendu par Esperanza Brito sont insuffisantes pour Elena Urrutia et Marta Lamas pour qui « l'oppression des femmes provient d'un système, et n'est pas redevable simplement à des mentalités ou valeurs individuelles rétrogrades », qu'une éducation adaptée pourrait modifier. (Toupin, 1998 : 13). C'est pourquoi, sensibles aux idéaux de gauche qui ont marqué le tournant des années 1970, elles optent pour le féminisme de tradition marxiste et socialiste dans leurs analyses tout en penchant également vers le courant radical (Toupin, 1998 : 21 et suiv).

L'« ennemi principal³⁶⁸ » ici est le système, « c'est l'organisation économique, le capitalisme, qui explique l'exploitation des *deux* sexes. » L'exploitation dans le monde du travail et le travail gratuit des femmes seront analysés dans leurs rapports avec l'économie capitaliste, les réponses seront trouvées dans la collectivisation des tâches ménagères et de la garde des enfants. Les féministes socialistes considèrent deux systèmes d'oppression des femmes : le patriarcat et le capitalisme. Autant Esperanza Brito prend la parole de façon très personnelle dans *Novedades* pour ensuite se glisser dans la peau de la leader féministe, à la tête du MNM, Elena Urrutia fait entendre, elle, une voix multiple, majoritairement féminine, et qu'elle s'approprie pour en défendre la pensée, la rejeter, ou la prolonger en affirmant ainsi ses positions, laissant émerger une sympathie mitigée pour le courant marxiste.

Elena Urrutia ou le cheminement d'une pensée

Son engagement décisif correspond à son rôle moteur dans l'initiative de « la création de la première revue féministe mexicaine [...] depuis le cardénisme³⁶⁹ », *Fem*, « La voix du féminisme » : « *FEM*, publicación feminista trimestral. Vol.1, No.1, de oct, nov y dic de 1976. Dirección de Alaíde Foppa y Margarita García Flores. » (n°20, E. Urrutia, «La voz del feminismo» *Novedades*, 19/09/1976). Elena Urrutia fait la promotion de la publication qui

³⁶⁸ L'expression « ennemi principal » fait référence à un texte « fondateur » du néo-féminisme français, écrit en 1970 par Christine Delphy, sous le pseudonyme de : Christine Dupont, « L'ennemi principal », *Partisans*, 54-55, juillet-octobre 1970, p. 157-172. (Toupin, 1998 : 12)

³⁶⁹ Présidence de Lázaro Cárdenas : 1934-1940.

apparaît à un moment opportun, toujours selon elle, pour rompre le monopole des revues féminines, en plein essor. Elle prend à témoin le lecteur qui se doit d'apprécier cet événement exceptionnel : « l'apparition de la première revue féministe au Mexique crée une heureuse surprise, elle réunit les intellectuels les plus prestigieux dans notre domaine³⁷⁰. » C'est ce qu'elle prouve en présentant le Conseil éditorial composé de sept membres, Elena Poniatowska, Lourdes Arizpe, Margarita Peña, Beth Miller, Elena Urrutia, Marta Lamas y Carmen Lugo³⁷¹, avant de détailler le sommaire et le contenu de chaque article.

Cette « voix du féminisme » n'est pas monocorde : elle se fait l'écho des théories du féminisme, en particulier de l'analyse marxiste, dans les pages de *El Nacional*, *Novedades* et *unomásuno*. Dans le chapeau de l'article « Pour une théorie féministe » (« Por una teoría feminista »), Elena Urrutia précise d'emblée sa pensée : « Le problème ne consiste pas à parler de ce que l'on sait déjà : l'oppression, mais de comprendre les façons de s'y opposer et de révolutionner [le système], et non seulement [le] réformer...³⁷² » (n°18, E. Urrutia, *Novedades*, 13/06/1976). Cette perspective ne peut faire l'impasse d'une « théorie scientifique de la libération de la femme », « immédiate et urgente », qui doit privilégier l'action et abandonner le registre de la victimisation afin de comprendre l'origine de l'oppression. Elena Urrutia s'appuie sur trois essais, de Mirta Henault, Peggy Morton et Isabel Larguía, réunis dans un livre : *Las mujeres dicen basta*, qui analyse la subordination de la femme dans une perspective marxiste (n°18, E. Urrutia, *Novedades*, 13/06/1976). Tour à tour, les trois spécialistes posent les jalons de la théorie féministe marxiste. Isabel Larguía, dans son essai : « La Mujer », montre que la femme joue un rôle essentiel mais non reconnu dans l'organisation économique, au sein de « la famille patriarcale », selon un schéma en trois points : « a) Reproduction strictement biologique ; b) Éducation et soin des enfants, des malades et des personnes âgées ; c) Reproduction de la force de travail dépensée quotidiennement³⁷³. » « L'entrée des femmes sur le marché du travail, lors de la Révolution industrielle, n'a pas remis en cause ces trois volets, ce qui a entraîné la «seconde journée de

³⁷⁰ « [...] sorprende felizmente la aparición de la primera revista feminista de México, que reúne a los intelectuales más prominentes de nuestro medio. »

³⁷¹ Elena Poniatowska est écrivaine et journaliste; Lourdes Arizpe est anthropologue à la UNAM et spécialiste de la question indienne; Margarita Peña est professeure de littérature à la UNAM et écrivaine; Beth Miller est critique de littérature latino-américaine ; Carmen Lugo est avocate et historienne.

³⁷² « El problema no está en hablar de lo que ya se sabe: la opresión, sino en entender las formas de rebelarse contra ella y revolucionar, no sólo reformar...»

³⁷³ « a) Reproducción estrictamente biológica; b) Educación y cuidado de los hijos, enfermos y ancianos; c) Reproducción de la fuerza de trabajo consumida diariamente. »

travail». Mirta Henault développe cette idée dans son essai : « La mujer y los cambios sociales ». L'organisation du travail salarié a reproduit la situation de subordination qui existe au sein du foyer ; les formes d'oppression ont changé, pas l'oppression, même dans les pays socialistes, « (L' Union soviétique, la Chine, Cuba) » :

L'aliénation capitaliste est la plus récente et la plus visible. C'est la plus facile à combattre (les ouvriers captent tout de suite la nécessité de lutter contre le patron). L'aliénation qui sépare les sexes est millénaire et profonde, si profonde qu'elle est devenue naturelle³⁷⁴.

Peggy Morton, dans son essai : « El trabajo de la mujer nunca se termina » poursuit l'analyse sur la double journée de travail pour les femmes en affirmant que l'oppression est perçue comme individuelle et non comme une oppression « de sexe et de classe » et conclut que les femmes sont opprimées comme femmes et exploitées comme travailleuses. La révolution politique n'offre pas toutes les conditions pour garantir la libération des femmes. En fait, selon Mirta Henault : « [...] la révolution culturelle est beaucoup plus difficile que la révolution politique³⁷⁵. »

Le courant marxiste a proposé par ailleurs une solution au travail ménager, en passant par sa rémunération à partir d'un constat : le travail domestique ne reçoit aucun type de reconnaissance, ni sociale, ni salariale, alors qu'il est à la base de l'organisation de la société capitaliste. L'intérêt de cette perspective est qu'elle a jeté les bases théoriques de la reconnaissance du travail invisible des femmes. Comme le précise L. Toupin :

Alors que les marxistes classiques s'intéressent à la *production des marchandises*, les marxistes du courant du salaire contre le travail ménager s'intéressent au travail de *reproduction des êtres humains*, donc au travail généralement exercé par des femmes, principalement dans la famille. (Toupin, 1998 : 20)

Elena Urrutia, dans un article intitulé « La femme dans la communauté » (« La mujer en la comunidad »), présente cette option en critiquant le livre phare sur la question, de Mariarosa della Costa et de Selma James, *El poder de la mujer y la subversión de la comunidad*, traduit par Isabel Vericat, en 1975. (n°3, E. Urrutia, *El Nacional*, 5/12/1976). Elle émet des réticences face à ce choix car elle y voit une institutionnalisation du rôle de la

³⁷⁴ « La alienación más reciente y más sensible es la capitalista. Es la más fácil de combatir (los obreros captan en seguida la necesidad de luchar contra el patrón). La alienación que separa a los sexos es milenaria y profunda, tan profunda que se la ha transformado en algo natural. »

³⁷⁵ « [...] la revolución cultural resulta ser mucho más difícil que la revolución política. »

femme au foyer, le remède étant pire que le mal : « Cette demande de la part des femmes d'un salaire contre le travail domestique traditionnellement non payé porte un gros risque : cela ne ferait qu'institutionnaliser encore plus la fonction de maîtresse de maison pour les femmes³⁷⁶. » Elle élargit l'analyse en insistant sur le fait que ce travail est invisible parce qu'il est considéré comme naturel : « [...] on considère comme naturelles ces capacités qui sont acquises et qui figent nos fonctions à vie tout comme la qualité de nos relations avec les autres³⁷⁷. » Emerge ici la notion de la culture comme explication des relations sociales et économiques. Au lieu de penser à un salaire pour les femmes, Elena Urrutia propose plutôt des garderies car, explique-t-elle, le problème n'est pas tant le travail domestique, mais celui du rôle de la femme dans la famille, qu'il faut « refuser » (« rechazar »). Elle exprime cette orientation radicale dans la proposition suivante :

[des] formes de lutte qui rompent immédiatement avec toute la structure du travail domestique, en refusant le rôle de maîtresses de maison et le foyer comme étant le ghetto de leur existence, puisque le problème n'est pas uniquement de cesser de faire ce travail mais bien de briser complètement le rôle de femme au foyer³⁷⁸.

Pour sortir de ce « ghetto », Elena Urrutia, dans un article intitulé « Para liberarse, la mujer debe participar en las reformas sociales profundamente: Noelle Monteil », reprend l'idée de la collectivisation de ce travail domestique, présentée par Noelle Monteil sur le thème suivant « la femme et le changement social » lors d'un symposium à Tijuana, B.C., « Mujer y Sociedad en América », qui s'est tenu du 31 mars au 2 avril 1978:

‘Organiser des services qui libèrent la femme mexicaine des tâches ménagères et qui lui permettent de s'insérer sur le marché du travail sans surcharge, grâce à des services communs de laveries, de réfectoires et de garderies très bon marché’³⁷⁹. (n°7, E. Urrutia, *Unomásuno*, 17/04/1978).

³⁷⁶ « Hay un grave riesgo en esta demanda de las mujeres por salario al trabajo doméstico tradicionalmente no pagado: que el otorgarlo no haría más que institucionalizar aún más a las mujeres como amas de casa . »

³⁷⁷ « [...] estas capacidades adquiridas se toman como si fueran nuestra naturaleza y fijan nuestras funciones de por vida, fijando también la calidad de nuestras relaciones mutuas. »

³⁷⁸ « formas de lucha que rompan inmediatamente con toda la estructura del trabajo doméstico, rechazándolo absolutamente, rechazando el papel de amas de casa y el hogar como el gueto de su existencia, ya que el problema no es únicamente dejar de hacer este trabajo sino destruir todo el papel de ama de casa. »

³⁷⁹ « ‘Organizar servicios que liberen a la mujer mexicana del quehacer doméstico y le permitan integrarse en la producción sin sobrecargo, por medio de lavanderías, comedores, guarderías muy económicos’. »

Le vécu de cette double journée de travail est différent selon la classe sociale et le type de travail salarié. Pour l'écrivaine Elena Poniatowska, être écrivain, selon qu'on est homme ou femme, ce n'est pas la même chose au quotidien. Lors d'une interview, elle déclare à Elena Urrutia : « je dois me démultiplier : je suis ma propre épouse, ma secrétaire, et je dois faire ce que l'on fait toutes : courir pour laisser les enfants à l'école, courir au marché, courir à la teinturerie³⁸⁰. » (n° 11, E. Urrutia, "De cuando se usaba que las mujeres fueran reporteras sólo de sociales: Elena Poniatowska", *unomásuno*, 12/06/1978). La formulation quelque peu incongrue, « je suis mon épouse » (« soy mi esposa »), comme s'il s'agissait d'un métier, rappelle un texte écrit en 1971 par l'Américaine Judy Syfers qui décrit avec humour et malice le mariage. Paru dans la revue *Ms. Magazine*, il fut largement diffusé par les féministes³⁸¹.

Les limites de la révolution politique

Quel modèle politique serait-il en mesure d'offrir les meilleures conditions pour la libération de la femme ? De façon subversive, Esperanza Brito, dans un article daté de 1968, approuve la garde collective des enfants selon le modèle soviétique :

Le Docteur Benjamin Spock, pédiatre de renommée mondiale, s'est rendu dans les pays soviétiques à un moment où le rideau de fer commençait à s'ouvrir. Il y allait avec tous les préjugés issus de son éducation. Sachant qu'en URSS les mères travaillent comme les pères et que les enfants sont élevés dans les garderies et les écoles, il pensait trouver des enfants sauvages, inadaptés socialement, aigris. Ce qu'il a vu était différent, il l'a écrit dans diverses publications américaines. L'enfant russe est un enfant gai, bien adapté à son milieu, sociable et doté d'une grande capacité affective. Les adultes le traitent avec bienveillance et le gâtent³⁸². (n°40, E.Brito, *Novedades*, 29/02/1968).

Cependant, certains aspects positifs ne cachent pas les insuffisances d'un système où le contrôle de l'Etat empêche l'émergence de voix dissidentes et où perdurent les inégalités entre les hommes et les femmes, comme dans le Viêt-nam réunifié décrit par Margaret Randall

380 « tengo que cuadruplicarme : soy mi esposa, mi secretaria, y tengo que hacer todo lo que hacemos todas : correr a dejar a los niños a la escuela, correr al mercado, correr a la tintorería. »

381 Judy Syfers, "I belong to that classification of people known as wives. I am A Wife", *Ms. Magazine*, 1971; <<http://www.cwluherstory.org/why-i-want-a-wife.html>>

Elena Urrutia a traduit cet article sous le titre « Quiero una esposa », *Fem*, vol VIII, n°32, feb-mar 1981.

382 « El doctor Benjamín Spock, pediatra de fama mundial visitó los países soviéticos cuando la cortina de hierro empezaba a abrirse. Iba con todos los prejuicios que su educación le había formado. Sabiendo que en la URSS las madres trabajan lo mismo que los padres, y que los niños se crían en guarderías y escuelas, creyó encontraría criaturas hoscas, antisociales, inadaptadas, amargadas. Lo que vio fue diferente y así lo escribí para diversas publicaciones norteamericanas. El niño ruso es un niño alegre, bien adaptado a su medio, sociable y con gran capacidad de amar. Los adultos lo miran con benevolencia y lo miman. »

dans : *El espíritu de un pueblo: Las mujeres de Vietnam* (n°13, E. Urrutia, *Novedades*, 12/10/1975). En URSS, même si Alexandra Kollontai accède à des postes politiques prestigieux, elle reste sous le contrôle du parti communiste, qui n'apprécie guère ses préoccupations pour la sexualité de la femme ouvrière et la « double morale sexuelle traditionnelle ». Alexandra Kollontai aspirait à la venue de la « femme nouvelle », une illusion selon Elena Urrutia : « elle a cru qu'arriverait, inévitablement, le moment où la femme serait jugée selon les mêmes critères moraux appliqués aux hommes³⁸³. » (n°27, E. Urrutia, *Novedades*, 10/04/1977). Elena Urrutia ne cache pas son admiration pour cette femme « extraordinaire, écrivain et brillante oratrice », connue pour ses engagements féministes³⁸⁴. Elle est l'une des grandes inspiratrices du courant marxiste socialiste, aux côtés de Clara Zetkin³⁸⁵. Marta Lamas précise la rupture d'Alexandra Kollontai, « AK » ou « la Kollontai », avec le Parti communiste et donc avec le gouvernement « qui reporte indéfiniment la résolution des questions féministes » (« que aplaza indefinidamente la resolución de las cuestiones feministas »), en adhérant à l'Opposition ouvrière. Elle porte, par ailleurs, un avis partagé sur son livre : *La mujer en el desarrollo social*, à la fois une œuvre « importante », un « livre extraordinaire » servi par une « pensée originale », mais aussi une œuvre non exempte de « limites et de contradictions », l'auteure étant « fonctionnaire du Parti Communiste de Russie (KPR). » (n°35, M. Lamas, *El Universal*, 25/07/1978).

Face au modèle chinois, Elena Urrutia (n°14, *unomásuno*, 28/06/1978) et Marta Lamas (n°31, *El Universal*, 27/06/1978), rapportent que la situation des Chinoises a bien changé en passant d'un système féodal au système communiste. La question, pour Elena Urrutia, est de savoir si la « révolution sociale a conduit à la libération de la femme », ce qu'exprime Marta Lamas, de façon enthousiaste: « Quel meilleur exemple que ce pays pour étudier à fond cette question ?³⁸⁶ ». La Chine de Mao a rompu avec un modèle de société féodale : « Avant la révolution, les femmes avaient une valeur vénale [...] légalement elles étaient mineures [...] et n'avaient pas le droit d'hériter³⁸⁷. » Après la Révolution, « les femmes sont considérées

383 « creyó que llegaría, inevitablemente, el momento en que la mujer sería juzgada de acuerdo con las mismas pautas morales aplicadas al hombre. »

384 « extraordinaria mujer, escritora y oradora brillante [...] destacada feminista. »

385 Voir Alexandra Kollontai, *Conférences sur la libération des femmes*, Paris, La Brèche, 1978 (prononcées en 1921).

386 « ¿Qué mejor ejemplo que este país para estudiar a fondo esta cuestión? »

387 « Antes de la revolución las mujeres eran objetos vendibles [...] en forma legal eran menores [...] no tenían derecho a heredar. »

comme des personnes, des êtres humains comme leurs camarades masculins³⁸⁸. » (n°31, M. Lamas, *El Universal*, 27/06/1978). En théorie et selon les principes dictés par Mao – que citent tour à tour Elena Urrutia et Marta Lamas – l'égalité entre les hommes et les femmes est la base de la nouvelle société chinoise : « 'Une femme peut faire tout ce que peut faire un homme et un homme peut faire aussi tout ce que fait une femme' », « 'les femmes soutiennent la moitié du ciel'³⁸⁹. » Cependant, Elena Urrutia, moins admirative, remarque qu'en réalité subsistent de grandes disparités entre les hommes et les femmes, comme partout, les responsabilités familiales et les tâches ménagères restant à la charge des femmes. Sur le plan politique, Elena Urrutia et Marta Lamas s'accordent pour reconnaître la faible représentativité féminine : « (Au onzième Congrès du Parti, en 1977, 19% des délégués étaient des femmes et au Comité central, il n'y avait que 6% de femmes)³⁹⁰. » Pour Marta Lamas, ces « chiffres sur la participation des femmes au pouvoir sont décourageants³⁹¹. »

Dans les pays qui ont connu la révolution et l'avènement d'un régime communiste, les inégalités persistent au détriment des femmes. Le Mexique, qui a ouvert le XXe siècle avec la première révolution sociale dans le monde, n'échappe pas à ce constat. Peu importe le régime politique, il faut dans tous les cas « modifier les structures patriarcales » de la société, selon les vœux des féministes radicales. (n°49, M.Lamas, *El Universal*, 31/10/1978)

Le radicalisme d'une jeune militante : Marta Lamas

Le féminisme radical de Marta Lamas, se situe dans le sillage de celui d'Elena Urrutia et s'oppose au féminisme « bourgeois » que défend Esperanza Brito. Le titre de son premier article donne le ton, direct et énergique, qui sert une attitude contestataire face au système, remis en cause: « Combattre le système / Le mouvement de libération de la femme » (« Impugnación al sistema / El movimiento de liberación de la mujer ») (n°1, M. Lamas, *El Universal*, 29/11/1977). La prise de position est collective, Marta Lamas parle au nom du groupe, « les femmes », « nous les femmes », en s'opposant au collectif « hommes », ou alors au nom du collectif « les féministes », « nous les féministes », quand il s'agit de protester, de dénoncer, de formuler des attaques ou des propositions. Dans ce premier article théorique, au

388 « las mujeres son consideradas personas, seres humanos al igual que sus camaradas masculinos. »

389 « 'Una mujer puede hacer todo lo que puede hacer un hombre y un hombre también puede hacer todo lo que hace una mujer' », « 'las mujeres sostienen la mitad del cielo'. »

390 « (En el Onceavo Congreso del Partido, en 1977, el 19 por ciento de los delegados eran mujeres y en el Comité Central había 6 por ciento de mujeres). »

391 « Las cifras de participación en el poder son desalentadoras. »

ton militant et dans un style concis, elle expose sans les approfondir les points communs entre les différents courants du « nouveau féminisme ou Mouvement de Libération de la Femme », selon quatre volets présentés par ordre alphabétique:

a- Elle part du postulat selon lequel les femmes souffrent d'une oppression à caractère sexiste (« somos un grupo que sufrimos ») et que la différence biologique des sexes expliquerait les discriminations sexistes. Elle associe des comportements négatifs à des groupes humains selon une hiérarchie qui crée des discriminations, des injustices et des inégalités : « Le sexisme va de pair avec le racisme et l'esprit de classe, de la même façon qu'historiquement la race blanche et la bourgeoisie se sont crues supérieures tout comme le sexe masculin³⁹². »

Elle précise que la discrimination sexiste va de « l'oppression psychologique » jusqu'à « l'exploitation économique », avec « la double journée de travail ».

b- « Nous les féministes, nous avançons que ce qui est personnel est politique, c'est-à-dire que l'aliénation révèle l'aliénation sociale complète³⁹³ »;

c- « Nous désirons changer la structure de la société [...]. Le rôle idéologique et socio-économique de la femme, comme mère et maîtresse de maison, est le point central du problème³⁹⁴. »

d- « Le mouvement féministe est international et autonome.[...] Bien que nous soyons conscientes du problème de la division des classes à l'intérieur du mouvement, l'autonomie reste valable. [...] Le nom « Mouvement de Libération de la Femme » ne veut pas dire qu'il ne prétend libérer que les femmes ou confronter celles-ci avec les hommes ; il signifie que les hommes à partir de leurs propres intérêts, s'unissent à la lutte de tous les autres secteurs qui, sur leurs propres fronts, cherchent un changement révolutionnaire pour tous³⁹⁵. » Cette précision caractérise la non-mixité souhaitée des premiers groupes féministes.

³⁹² « El sexismo va de la mano con el racismo y el clasismo y, de la misma manera que históricamente la raza blanca y la burguesía se han considerado superiores, el sexo masculino también lo ha hecho. »

³⁹³ « Las feministas planteamos que lo personal es lo político, o sea que la enajenación revela la enajenación social total. »

³⁹⁴ « Deseamos cambiar la estructura de la sociedad. [...]. El papel ideológico y socioeconómico de la mujer, como madre y ama de casa, es el punto nodal del problema. »

³⁹⁵ « El movimiento feminista es internacional y autónomo. [...] Aunque estamos conscientes del problema de la división de clases dentro del movimiento, la autonomía sigue siendo un punto válido. [...] El nombre de Movimiento de Liberación de la Mujer no implica que se pretende liberar solamente a las mujeres, o enfrentarlas a los hombres; sino que ellos a partir de sus propios intereses, se unan a la lucha de todos los demás sectores que, en sus propios frentes, buscan un cambio revolucionario para todos. »

Pour Marta Lamas et le courant radical, l'objectif est d'abattre le système patriarcal, capitaliste, soit : lutter de façon déterminée, voire avec rage et virulence, contre « l'ordre bourgeois » (n°7, M. Lamas, *El Universal*, 10/01/1978) et les abus de ses élites (n°11, M. Lamas, *El Universal* 7/02/1978), lutter « pour changer les structures pourries de ce système³⁹⁶ » (n°12, M. Lamas, *El Universal*, 14/02/1978), selon les propres termes de Marta Lamas. Pour le féminisme radical, l'«ennemi principal», sera, non pas comme chez les marxistes le système économique, mais « le système social des sexes, qu'on nommera *patriarcat* ». Le féminisme conçoit les femmes en dehors de la classe sociale et du mari, rejetant ainsi respectivement le marxisme et le réformisme libéral. Chez les féministes radicales, le patriarcat occupe une place centrale et le capitalisme une place secondaire, à l'inverse donc de la pensée des féministes marxistes. L'objectif est de renverser le patriarcat, qui s'exprime dans une culture masculine dominante et dans une culture féminine dominée, en développant une culture féminine « alternative » avec de nouveaux espaces d'expression, de création, de mobilisation et en agissant directement contre les manifestations du patriarcat (magazines féminins, concours de beauté, pornographie, etc.). (Toupin, 1998 : 21 et suiv.).

Cette option féministe contre le système patriarcal se doublera dans le contexte latino-américain, d'une orientation anticapitaliste et anti-impérialiste, et au Mexique sera défendue donc par le *Movimiento de Liberación de la Mujer* (MLM) (1974), issu d'une scission du premier groupe féministe mexicain, le MAS, *Mujeres en Acción Solidaria*, créé en avril 1971. Le MLM, auquel adhère Marta Lamas dès sa création, rejoint les positions anticapitalistes et internationalistes des autres groupes appelés de «libération féminine» (Lamas, 1982: 73).

Même si chacune des trois collaboratrices se distingue selon les différents courants du féminisme, ces trois regards ont le même horizon : la libération des femmes. La trajectoire d'Esperanza Brito permet de repérer l'aboutissement d'une prise de conscience qui la rapproche, sans complètement les épouser, des positions d'Elena Urrutia et de Marta Lamas, chez qui les différences dans la pensée relèvent plus de la forme que du fond ainsi que des préférences thématiques.

Pour une révolution culturelle

Les positions d'Elena Urrutia et de Marta Lamas se rejoignent par la remise en cause des rôles sexués qui sont le résultat d'une construction culturelle, née de l'esprit et non d'une

³⁹⁶ « [...] luchemos por cambiar la podrida estructura de este sistema. »

nature immuable. La situation des femmes n'est pas 'naturelle' mais bien le produit d'une 'culture', le défi est de démonter cette « mystique qui transforme le culturel en 'naturel'. » («una mística que convierte lo cultural en 'natural'.») (n°22, E. Urrutia, *Novedades*, 19/12/1976). Comme l'affirme l'anthropologue Françoise Héritier :

la répartition des tâches telles que nous les connaissons dans les sociétés occidentales ne sont pas des phénomènes à valeur universelle générés par une nature biologique commune, mais bien des constructions culturelles. (Héritier, 1996 : 22)

Cette réflexion, propre à l'analyse de genre, s'applique dans tous les domaines de la vie, privée et professionnelle. À travers ce prisme ou ce binôme nature/culture, Elena Urrutia et Marta Lamas analysent le langage, la sexualité, pour ce qui concerne la sphère privée, et d'autre part le domaine économique qui renvoie à la sphère publique, tout en établissant des connexions entre les deux sphères et en s'appuyant sur un système binaire qui fait ressortir l'inégalité entre les sexes selon deux pôles qui s'opposent, l'un dominant l'autre. Cette perspective se concrétise dans des situations précises de la vie privée ou professionnelle, connotées négativement pour les femmes : on constate un double traitement pour le divorce, une double morale en termes de sexualité, la double journée de travail, à l'extérieur et au foyer, ce que traduit F. Héritier en ces termes et qui peut s'appliquer à la réalité mexicaine :

La subordination féminine est évidente dans les domaines du politique, de l'économique et du symbolique.

Il y a peu de représentantes féminines de la nation dans les organes locaux ou centraux de gouvernement (décision et administration).

Sur le plan économique, les femmes sont le plus souvent confinées à la sphère domestique, dont elles ne sortent d'ailleurs jamais absolument : en effet, les femmes qui ont un travail salarié doivent combiner de fait les deux activités. Lorsqu'elles ont des activités hors du champ domestique, il est rare que les femmes puissent accéder au sommet, aux postes de responsabilités, de direction, de prestige, dans leur profession.

Sur le plan symbolique, relayé par la tradition et l'éducation donnée aux enfants, les activités valorisées et prisées sont celles qu'exercent les hommes. (Héritier, 1996 : 205)

Rajoutons à cela le langage dans la partie symbolique pour comprendre le regard critique qu'Elena Urrutia et Marta Lamas posent sur la société de consommation, en particulier sur les médias, qui véhiculent et confortent une image des rôles sexués qu'elles analysent comme des faits de culture et non de nature tout en soulignant l'étrangeté d'une culture imposée.

Elena Urrutia explique comment la prédominance du masculin dans le langage reflète la place accordée à la femme dans la société, ce que la linguiste Marina Yaguello définit comme « l'absorption du féminin par le masculin » (Yaguello, 1992 : 116) :

[...] la structure du castillan amène à identifier le masculin à la personne dans sa totalité. La langue produit un effacement de la femme et génère l'idée du féminin comme collectif homogène en marge de la vie active³⁹⁷.

Par exemple, écrit Elena Urrutia, il suffit de la présence d'un seul homme dans une assemblée de femmes pour que tout passe au masculin : « le terme *homme* occulte le terme *femme* », dans les expressions comme « 'L'homme de la rue' ou « 'Les hommes sont égaux face à la loi'³⁹⁸ » (n°17, E.Urrutia, « La ocultación de la mujer en el lenguaje », *unomásuno*, 14/07/1978). D'autre part, l'usage de la langue est inégal. Elena Urrutia se permet d'émettre timidement une hypothèse³⁹⁹ dans la dernière partie d'un article intitulé : « La libération du langage » (« La liberación del lenguaje ») pour démontrer que le langage est une forme de pouvoir et de répression (n°5, E.Urrutia, *El Sol*, 20/01/1977). L'homme et la femme ne parlent pas de la même façon : il existe une « dualité » chez l'homme, qui dispose de deux registres de langue, celui utilisé chez lui et l'autre au travail ou dans la rue tandis qu'on exige de la femme un langage toujours courtois et approprié. Le langage, lieu d'exercice du pouvoir et de la liberté, reste à conquérir « de façon urgente », affirme Elena Urrutia.

Le corps de la discorde

Disposer de son corps est au fondement de la liberté individuelle et la clef de voûte des revendications des féministes. L'accès à l'autonomie, au statut de personne à part entière, libre de décider de sa vie et de son corps repose sur la contraception et une sexualité libérée de préjugés. Ce statut naturel à l'homme reste hors de portée pour la femme. Elena Urrutia affirme que la femme, comme l'homme, a des désirs sexuels, en fait comme tout être humain, et ne se résume pas à un être de services, auprès du mari et des enfants : « Les femmes sont aussi des êtres humains » (« Las mujeres también son seres humanos »), annonce-t-elle dans

³⁹⁷ « [...] la estructura del castellano induce a identificar lo masculino con lo total, el varón con la persona. El idioma produce una ocultación de la mujer y genera un concepto de lo femenino como colectivo homogéneo apartado de la vida activa. »

³⁹⁸ « la voz *hombre* oculta la voz *mujer*. [...] Baste citar algunos ejemplos: [...] 'El hombre de la calle', [...] 'Los hombres son iguales ante la ley', etcétera. »

³⁹⁹ « Me aventuro a establecer una mínima hipótesis. »

le titre de l'article (n°6, E. Urrutia, *Novedades*, 22/12/1974). Elle rapporte la relation extra-conjugale entre une femme et un homme plus jeune, au centre du livre de Doris Lessing, *El último verano de Mrs. Brown*, qui ne peut-être, selon un schéma conventionnel des relations amoureuses, que « désespérée et romantique » :

L'aventure (il faut bien la nommer d'une manière ou d'une autre) de Mrs Brown est une relation avec un homme plus jeune qu'elle. Mais il existe des conventionnalismes amoureux et entre autres cette sous-espèce particulière, femme mûre-homme jeune, qui doit être désespérée et romantique⁴⁰⁰.

La double morale sexuelle accepte avec complaisance un homme et sa jeune maîtresse, mais stigmatise une femme avec un jeune amant. Malgré tout, Mrs Brown « se jette avec enthousiasme dans sa nouvelle vie comme quelqu'un qui a gardé en réserve un potentiel qui n'aurait jamais pu se réaliser pleinement, et qui peut seulement émerger en cette circonstance⁴⁰¹. » Elena Urrutia remet en cause les comportements sexuels et entre autres la légitimité de la pulsion masculine. Dans un article intitulé : « L'égalité sexuelle existe-t-elle ? » (« ¿Existe igualdad sexual? ») (n°29, E. Urrutia, *Novedades*, 21/08/1977), elle conteste cette idée selon laquelle la femme est moins attirée par le sexe que l'homme en affirmant que « ce qui est considéré comme biologique est d'origine culturelle. Comme l'idée que chez les femmes l'intensité du désir sexuel se manifeste plus tard que chez les hommes⁴⁰². » En fait, explique-t-elle, il s'agissait de protéger les jeunes filles d'un risque de grossesse, en « leur faisant croire qu'elles n'avaient pas de sensations sexuelles et en leur enseignant les préceptes moraux nécessaires afin qu'elles se rappellent bien la leçon⁴⁰³. » Par contre, la société encourageait les garçons à « exprimer leurs sentiments sexuels ».

Marta Lamas ajoute à l'idée d'une animalité chez les garçons⁴⁰⁴ pour caractériser leur sexualité, celle de la fierté qu'ils éprouvent de leur activité sexuelle tandis que les filles, elles, « ne sentent rien » et ne pensent même pas à « ça ». « Craignant pour leur 'réputation' », elles

⁴⁰⁰ « La aventura (habrá que llamarlo de algún modo) de Mrs Brown resulta ser con un hombre más joven que ella. Pero existen convencionalismos amorosos y uno es que esta subespecie particular, mujer mayor-hombre joven, ha de ser desesperada y romántica. »

⁴⁰¹ « Se entrega con entusiasmo a su nueva vida como alguien que ha mantenido en reserva un potencial que jamás podría crecer adecuadamente, y que sólo ahora puede aflorar. »

⁴⁰² « es cultural aquello que se tomaba por biológico. Tal es el caso de la idea de que en las mujeres la mayor intensidad del impulso sexual se da a edad más tardía que en los hombres. »

⁴⁰³ « enseñarles que ellas no tenían sensaciones sexuales y darles todos los preceptos morales necesarios para que recordaran con seguridad la lección. »

⁴⁰⁴ « tienen deseos 'animales' »

ne cèdent pas aux pressions de leur fiancé. Leur connaissance sexuelle, à savoir « conserver » sa virginité est leur unique valeur (n°51, M. Lamas, *El Universal*, 14/11/1978).

Cette double morale sexuelle qui régit les comportements sexuels, a bien une origine culturelle et non biologique. Elena Urrutia reprend, tout en les partageant, les arguments du livre des deux auteurs américains, du gynécologue William Masters et de la psychologue Virginia Johnson, précurseurs de la nouvelle sexologie développée aux Etats-Unis au tournant des années 1950 et 1960 (Pavard, 2009), et qu'elle présente dans le chapeau de l'article d'une manière qui se veut convaincante :

Masters et Johnson révolutionnent à nouveau les concepts sexuels, en se prononçant contre la servitude érotique de la femme, contre le sentiment de culpabilité et contre la soi-disant naturelle supériorité sensuelle masculine⁴⁰⁵. (n°29, E.Urrutia, *Novedades*, 21/08/1977)

A l'origine de cette double morale se trouve une éducation différente, contraignante pour la femme. Marta Lamas, dans un article intitulé « Le Premier Congrès d'Education sexuelle CONAPO et sexisme » (n°2, M. Lamas, « CONAPO y Sexismo / El Primer Congreso de Educación Sexual », *El Universal*, 6/12/977), annonce, de façon sobre et concise, un événement exceptionnel : le premier débat public, ouvert à tous, « autant aux hommes qu'aux femmes », sur le sexisme et la sexualité, traités de façon nouvelle, sans tabou, comme un « thème sérieux et scientifique ». Ce « Premier Congrès National d'Education Sexuelle et de Sexologie » est organisé par un organisme privé, l'Association mexicaine d'Education sexuelle (*Asociación Mexicana de Educación Sexual*, AMES), avec le soutien de l'Etat représenté par le Conseil National Démographique (CONAPO). Dans un souci d'éclairer et d'instruire le lecteur, Marta Lamas, à partir de cet événement, explique ce qu'est le sexisme, qui peut être vaincu non seulement par l'éducation mais aussi par « une réelle information scientifique et par la critique féministe » (n°2, M. Lamas, *El Universal*, 5/12/1977). L'objectif annoncé de l'AMES est d'« encourager un changement dans les rôles sexuels et les modèles relationnels entre les sexes qui seraient égalitaires et non sexistes⁴⁰⁶ ». Bien que l'intention soit louable, l'auteure démontre que la démarche de l'AMES est

⁴⁰⁵ « Masters y Johnson vuelven a revolucionar los conceptos sexuales, y ahora se pronuncian contra la servidumbre erótica femenina, contra los sentimientos de culpa y contra la supuesta y añosa superioridad sensual masculina. »

⁴⁰⁶ « Uno de los objetivos de la AMES es estimular un cambio en los roles sexuales y los patrones de relaciones entre los sexos hacia formas igualitarias y no sexistas. »

erronée. En parlant de « complémentarité » des sexes, en voulant la renforcer, l'AMES ne fait que « renforcer le sexisme, les discriminations et la répression, pour les hommes comme pour les femmes⁴⁰⁷. » Cette complémentarité n'est autre qu'un préjugé pour apprécier la différence des sexes car elle signifie un ordre, une hiérarchie, qui automatiquement aboutit à un composant fort et à un autre faible, auxquels sont attachées des qualités immuables pour définir la féminité et la masculinité selon lesquelles « les hommes sont actifs et les femmes passives, etc., etc. » :

Les rôles complémentaires impliquent que chaque sexe a des caractéristiques dont l'autre est dépourvu ; de cette manière nous avons des qualités propres à chacun comme la douceur chez la femme et la force chez l'homme⁴⁰⁸.

En exposant ses arguments, elle annule ceux des organisateurs du Congrès. Elle donne les précisions suivantes sur le sexisme et ses origines:

Le sexisme est la discrimination à partir du sexe d'une personne, et s'appuie sur la croyance de la supériorité d'un sexe sur l'autre [...]. Pour ces personnes [de l'AMES] les différences psychologiques, intellectuelles, etc., entre les êtres humains, reflètent tout simplement les différences biologiques existantes et ne sont pas le résultat d'un long processus de conditionnement qu'est l'éducation⁴⁰⁹.

Au déterminisme biologique, elle oppose une construction culturelle, de façon redondante. Par ailleurs, de manière aussi radicale, elle conçoit une sexualité féminine, qui reste à explorer en dehors des canons masculins qu'elle rejette catégoriquement, dans une suite de phrases négatives qui viennent clore son article :

Nous ne cherchons pas, nous les femmes, à imiter les erreurs des hommes en matière de sexualité. Nous ne voulons pas considérer les expériences sexuelles comme des conquêtes ni comme une évaluation de l'ego. Ça

⁴⁰⁷ « [...] el Conapo habla de **fortalecimiento de los roles sexuales complementarios**, o en otras palabras, del fortalecimiento del sexismo, de la discriminación y de la represión, tanto para hombres como para mujeres. »

⁴⁰⁸ « Los roles complementarios implican que cada sexo tiene características que el otro carece ; de esta manera tenemos cualidades propias a cada uno tales como : dulzura en la mujer, fortaleza en el hombre. »

⁴⁰⁹ « El sexismo es la discriminación que se hace en base del sexo de una persona, y se apoya en la creencia de la superioridad de un sexo sobre otro.[...] para estas personas [de l'AMES] las diferencias psicológicas, intelectuales, etc., entre los seres humanos simplemente reflejan las diferencias biológicas existentes y no son el resultado del largo proceso de condicionamiento que es la educación. »

ne nous intéresse pas d'utiliser une autre personne comme objet sexuel, ni de l'agresser ou de l'humilier sexuellement⁴¹⁰.

Cette dernière considération déplace le sujet de la sexualité vers celui du sexe dans une perspective économique, anticapitaliste – le corps étant perçu comme objet de consommation, « une marchandise » – en ce qui concerne le cadre de la prostitution et de la pornographie où il est encore question de « double morale », qui serait le fondement de ce « droit » des hommes à disposer du corps des femmes. Pour Elena Urrutia et Marta Lamas, c'est la structure de la société capitaliste et de la famille patriarcale qui produit cette double morale au détriment d'une convergence des statuts du féminin et du masculin. La double morale sexuelle trouve son expression dans les figures de la prostituée et de l'épouse et produit « l'opposition entre femme protégée (propriété d'un homme) et femme publique » (Héritier, 2002). Selon Elena Urrutia, dans une société patriarcale, la réification sexuelle de la femme – à travers la prostitution et la pornographie – la déshumanise et la dégrade. La protection des corps se situe bien dans le mariage, ce que rappelle la prostituée à celle qui ne l'est pas. (n°5, E. Urrutia, *Unomásuno*, 9/04/1978). Dans cette logique, du statut de la femme victime de viol dépendra le jugement de l'accusé : c'est ce que suggère le film commercial nord-américain intitulé *Lipstick*, destiné au grand public et que critique Elena Urrutia (n°12, E. Urrutia, *El Sol*, 10/03/1977). Le violeur y est déclaré non coupable : « la victime du viol- la première, du moins- n'est ni vierge ni une fille 'décente' mais un mannequin qui incarne, au plus près, la femme objet - objet de commercialisation, d'identification pour d'autres femmes, de désir et de luxure-, et si cela ne suffisait pas, elle est de plus une femme libertine⁴¹¹. » Elena Urrutia montre que le viol est un crime ou non selon l'identité et les caractéristiques de la victime, qui appartient à deux catégories de femmes : la sainte ou la putain.

S'il s'agit d'une demoiselle ou d'une femme sans reproche il se peut que nous soyons émus, mais s'il s'agit d'une femme libre, aux mœurs douteuses ou, dans le pire des cas, d'une prostituée, qui alors considère le

410 « La mujeres no aspiramos a imitar los errores de los hombres en materia sexual . No queremos considerar las experiencias sexuales como conquistas y como valoración del ego. No nos interesa utilizar a otra persona como objeto sexual, ni agredirla o devaluarla mediante el sexo. »

411 « la víctima de la violación – la primera, al menos- no es una virgen ni una chica 'decente' sino una modelo que encarna, como la que más, a la mujer objeto- de comercialización, de identificación de otras mujeres, de deseo y de lujuria-, y por si fuera poco, una mujer además prosmicua. »

viol comme un délit ? Et pour la victime, peu importe de qui il s'agit – faut-il le souligner ? –, à l'inverse des autres crimes, le viol et la mort sont irréversibles⁴¹².

Le viol est le seul crime pour lequel on cherche des circonstances atténuantes pour l'inculpé : « Ordonne-t-on une enquête sur la victime d'un vol ou de tout autre délit ou crime ?⁴¹³ » Dans le cas de la prostitution, la femme occupe également le mauvais rôle : toute la responsabilité retombe sur les femmes, on oublie le client dans « la transaction » (n°51, M. Lamas, *El Universal*, 14/11/1978). Les prostituées ne sont pas des « femmes 'décentes' » : « Eux, par contre, sont des personnes 'décentes', des hommes 'normaux' avec des besoins 'normaux' qui utilisent ce service⁴¹⁴. » Marta Lamas expose l'analyse féministe :

Ce qui se passe, c'est tout un processus de répression sexuelle et d'aliénation qui commence dès l'enfance et qui culmine dans une incapacité à conserver des relations personnelles satisfaisantes, dans tous les domaines – y compris sexuel. La famille autoritaire et répressive est le milieu qui génère des conduites introverties et névrosées⁴¹⁵.

Deux axes étayent l'exposé sur l'origine de la prostitution : d'une part, la structure familiale, « autoritaire et répressive », et la sexualité, et d'autre part, la situation socio-économique. Il faut revenir encore une fois à cette double morale qui impose, depuis l'enfance, une sexualité différente pour les filles et les garçons, qui prône la réserve pour les jeunes filles soucieuses de conserver leur virginité et une sexualité active pour les garçons. La prostitution vient se nicher dans ce déséquilibre relationnel. Marta Lamas brosse un tableau « traditionnel » des relations de couple qui découlent de ce schéma. Pour les hommes, les femmes sont soit des « objets » ou des « saintes » : quant aux femmes, elles associent leur activité sexuelle à la reproduction, « jamais au plaisir ». Dans le cadre du mariage, les relations sont insatisfaisantes : le mari respecte sa femme comme « 'il respecte sa mère' » et l'épouse se réfugie dans son foyer auprès de ses enfants.

⁴¹² « Si de una doncella o de una mujer pura se trata talvez logremos conovernos, pero si es el caso de una mujer libre, de costumbres dudosas o, en el peor de los casos, de una prostituta ¿quién considera la violación un delito? Y para la víctima, quienquiera que sea - ¿ hay que subrayarlo?-, al contrario de otros crímenes, la violación y la muerte son irreversibles. »

⁴¹³ «¿Se ordena una encuesta sobre la víctima de un robo o de otro cualquier delito o crimen ? »

⁴¹⁴ « Ellos, sin embargo, son considerados 'decentes', son hombres 'normales' con necesidades 'normales' que hacen uso de un servicio. »

⁴¹⁵ « Lo que ocurre es todo un proceso de represión sexual y de enajenación que empieza desde la infancia y que culmina en una incapacidad de mantener relaciones personales satisfactorias, en todos los terrenos, incluido lo sexual. La familia autoritaria y represiva es el centro generador de conductas reprimidas y enajenadas. »

Elena Urrutia et Marta Lamas rejoignent l'analyse féministe sur la prostitution qui en donne la définition suivante :

[...] la situation la plus extrême du rapport de pouvoir entre les catégories de sexe. Placées en situation d'objets et donc assujetties à la violence, les femmes sont réifiées au service de la sexualité déresponsabilisée des hommes. (Hirata, 2000 : 162)

Elles dépassent le cliché qui fait de la prostitution « le plus vieux métier du monde » en brossant le profil socio-économique des prostituées qui, loin d'être monolithique, fait de la prostitution un « phénomène social », un produit de la misère, du chômage et du sous-emploi. Dans leur écrasante majorité, les femmes sont issues de la campagne⁴¹⁶ ou du milieu ouvrier, et aussi, pour une minorité, des classes moyennes. C'est dans ce cadre sociologique que Marta Lamas décrit le phénomène de la prostitution : « Les très mauvaises conditions du travail féminin, les salaires inférieurs, le harcèlement sexuel et les abus dont elles sont victimes les font rapidement dériver vers la prostitution⁴¹⁷. » (n°50, M. Lamas, *El Universal*, 7/11/1978). Elle ajoute à ces raisons la pression consumériste qui pousse les jeunes filles à se prostituer :

L'aliénation dans laquelle nous vivons fait que pour une jeune fille les vêtements et des objets superflus deviennent des besoins vitaux. Pour s'habiller à la mode, pour s'acheter quelques bijoux, beaucoup de jeunes filles tombent dans la prostitution⁴¹⁸.

L'idée, « le mythe », que la prostituée est une « 'femme dégénérée' qui vend son corps parce qu'elle le veut⁴¹⁹ » n'a plus cours : les recherches montrent, de façon irréfutable, que ce sont des questions d'ordre économique qui poussent la grande majorité à se prostituer. (n°51, M. Lamas, *El Universal*, 14/11/1978). De façon synthétique, Marta Lamas énumère les causes de la prostitution : « le système capitaliste, la famille répressive, la double morale,

⁴¹⁶ Comisión de Derechos Humanos del Distrito Federal (CDHDF), Espacios de Desarrollo Integral (EDIAC), Fondo de de las Naciones Unidas para la Infancia (UNICEF) *Al otro lado de la calle: prostitución de menores en la Merced*, Ciudad de México, 1996, 105 p.

⁴¹⁷ « Las pésimas condiciones de los trabajos femeninos, los salarios más bajos, la hostigación sexual y los abusos de que son víctimas las derivan rápidamente a la prostitución. »

⁴¹⁸ « La alienación en que vivimos hace que para una muchacha la ropa y ciertos lujos se vuelven necesidades vitales. Por vestirse más a la moda, por comprarse una alhajas, muchas chicas caen en la prostitución. »

⁴¹⁹ « 'mujer degenerada' que vende su cuerpo porque quiere. »

l'hypocrisie sexuelle, le machisme⁴²⁰. » (n°50, M. Lamas, 7/11/1978). L'analyse féministe, reprise par Marta Lamas, dans un article intitulé « La Prostitution / Solidarité avec les Victimes de la Stigmatisation (3) » (« La Prostitución / Solidaridad con las Víctimas del Estigma (3) »), élargit le phénomène de la prostitution en l'appliquant aux relations entre les sexes au sein du couple et de la famille :

Les féministes identifient le problème des prostituées avec celui des femmes en général. Elles avancent l'idée que la séparation entre les femmes 'décentes' et les 'putes' est artificielle et machiste. Elles dénoncent les mille formes subtiles et ouvertes de prostitution auxquelles participent toutes les femmes qui utilisent leur sexualité comme marchandise : les jeunes filles qui gardent leur virginité pour 'élever' leur valeur sur le marché matrimonial, celles qui en échange d'un dîner ou de cadeaux couchent, les mères au foyer qui accordent leurs services sexuels contre leur bien-être matériel, etc., etc⁴²¹. (n°52, M. Lamas, *El Universal*, 21/11/1978).

Dans le prolongement de l'utilisation du corps de la femme comme objet, Marta Lamas s'en prend de façon virulente à la pornographie, qui, dans la perspective féministe, est « l'exaltation d'une situation humiliante » pour la femme. Elle assène cet énoncé, en gras dans le texte :

La profonde horreur et répugnance que les femmes ressentent face à la pornographie, provient fondamentalement du fait que les femmes sont exposées, nues, torturées, humiliées et avilies pour fournir aux hommes la sensation de plaisir ou de pouvoir, en les possédant comme objets sexuels et déshumanisés, comme des jouets, des poupées adultes dont ils usent et abusent⁴²². » (n°30, *El Universal*, 20/06/1978)

Dans cette entreprise de démystifier la pornographie, il s'agit de montrer « l'exploitation de la femme dans des attitudes sexuelles dégradantes⁴²³ » qui offensent la dignité humaine.

420 « Las causas de esto se encuentran en el sistema capitalista, en la familia represiva, en la doble moral, en la hipocresía sexual, en el machismo. »

421 « Las feministas identifican el problema de las prostitutas con el de las mujeres en general; plantean que es una separación artificial y machista la de 'putas' y mujeres 'decentes'; denuncian las mil formas sutiles y abiertas de prostitución en que participan todas las mujeres al utilizar su sexualidad como mercancía: las novias que se conservan vírgenes para 'elevar' su precio en el mercado matrimonial, aquellas que a cambio de una cena o unos regalos acceden a irse a la cama, las amas de casa que prestan sus servicios sexuales a cambio de su mantenimiento, etc., etc. »

422 « El profundo horror y repugnancia que las mujeres sienten al ver poronografía, provienen fundamentalmente del hecho de que las figuras femeninas son expuestas, desnudadas, torturadas, humilladas y degradadas para proporcionar al hombre la sensación de placer o de poder, al poseerlas como objetos sexuales deshumanizados, como juguetes, muñecas adultas para ser usadas y abusadas. »

423 « [...] es una explotación de la mujer en actitudes sexuales degradantes. »

Les propositions du féminisme radical ou culturel consistent à remettre en cause les structures mentales qui emprisonnent les femmes et les hommes dans des situations prédéterminées, enracinées dans des pratiques culturelles vécues comme naturelles. Au centre de ces propositions se trouve celle d'une maternité libre, qu'illustre la formule « l'anatomie n'est pas un destin ». Elena Urrutia défend l'idée que la maternité est insuffisante pour combler une vie. Elle répond ainsi, tout en s'y opposant catégoriquement, aux thèses défendues par Margarita Michelena qui, dans un essai – « Libertad, Igualdad, Agresividad » – s'insurge contre « l'agressivité révolutionnaire de l'activisme féministe » et défend la maternité comme la réalisation pleine et exclusive de la femme. M. Michelena justifie ce confinement des femmes dans leur rôle maternel avec ce slogan « l'anatomie, c'est le destin » (« 'anatomía es destino' »), adressant ainsi un véritable pied de nez aux féministes. Ce à quoi Elena Urrutia répond :

Alors je pose la question suivante, qu'arrive-t-il à la femme quand l'étape de la maternité est révolue ? Pour donner un sens à sa vie, s'accrochera-t-elle jusqu'à la mort à cette maternité qui lui donne un 'sentiment de totale réalisation' de soi ?⁴²⁴ (n°14, E. Urrutia, *Novedades*, 23/11/1975).

Elena Urrutia reprend à son compte le point de vue marxiste développé par Mariarosa della Costa et Selma James, dans leur livre *El poder de la mujer y la subversión de la comunidad* :

Nous refusons désormais d'être des machines reproductrices qui peuvent se mettre en marche ou s'arrêter au gré des plans de production. Avoir ou non des enfants doit relever de notre propre choix⁴²⁵. (n°3, E. Urrutia, *El Nacional*, 5/12/1976).

La maternité, ici appelée « la capacité reproductive » de la femme, doit toujours être un choix personnel qui relève de la seule liberté de la femme. Chez Marta Lamas, l'injonction « Que les femmes aient tous les enfants qu'elles veulent, mais seulement ceux qu'elles

⁴²⁴ «Y yo pregunto, ¿qué pasa a la mujer cuando la maternidad se ha cumplido? Para seguir dándole un sentido a su vida, ¿se aferrará hasta la muerte a esa maternidad que le da un 'irreversible sentimiento de realización'? »

⁴²⁵ « Nos negamos a ser por más tiempo máquinas reproductivas que pueden ponerse en funcionamiento o pararse según cambien los planes de producción. Tener o no tener hijos debe ser nuestra elección". »

veulent⁴²⁶« annule le commandement qui vient à l'esprit, « tous les enfants que Dieu voudra donner⁴²⁷. » (n°47, M. Lamas, *El Universal*, 17/10/1978).

La « maternité libre » ou « volontaire » va de pair avec une éducation sexuelle, un accès aux moyens de contraception, et le droit à l'avortement. Elena Urrutia, Marta Lamas, et Esperanza Brito, se rejoignent dans ce raisonnement : une éducation sexuelle est nécessaire pour limiter l'avortement, qui reste inéluctable – la contraception n'étant pas fiable à 100%. Une loi est indispensable, affirment-elles, contrairement à un autre courant, radical et libertaire, représenté par le groupe *La Revuelta* (La Révolte), né d'une scission du MLM en septembre 1975 et qui diffuse ses idées dans une publication du même nom à partir de 1976. Elena Urrutia en présente les activités et les orientations (n°25, E. Urrutia, *Novedades*, « Revuelta contra el aborto », 16/01/1977), sous forme de slogans : « Légalisation-utopie de l'avortement libre » « Nous voulons l'avortement libre, sans conditions⁴²⁸ », proclament les jeunes féministes de *La Revuelta*. Elena Urrutia émet des réserves sur la pertinence de l'absence d'un cadre légal pour pratiquer l'avortement: « Que se passerait-il avec une simple libéralisation de l'avortement ? Cette situation d'apparente liberté et de respect de la dignité de la femme comme personne cache deux graves problèmes⁴²⁹. », que précise Elena Urrutia. Il manquerait une éducation sexuelle et une information sur les moyens de contraception et leur accès dont est dépourvue la majorité des femmes. De plus, le problème de la clandestinité ne serait pas résolu. Dans un article intitulé « Nacer o no nacer », Elena Urrutia expose les positions dominantes des féministes mexicaines face à l'avortement en présentant le contenu du deuxième numéro de la revue *Fem*, de janvier 1977, à laquelle participe Marta Lamas (n°26, E. Urrutia, *Novedades*, 6/03/1977). Le numéro « analyse le problème de l'avortement depuis plusieurs points de vue : légal, juridique, moral, religieux, et tire ses propres conclusions⁴³⁰. » *Fem* appuie sa légalisation, plaide pour l'avortement « libre et gratuit » dans le cadre d'une nouvelle loi, avec une réforme du Code Pénal du DF. Elle pointe l'urgence d'une éducation sexuelle ainsi qu'une ample diffusion des moyens contraceptifs. Elle annonce par ailleurs des travaux sur l'avortement, une enquête en milieu rural et l'état de la législation

⁴²⁶ «Que las mujeres tengan todos los hijos que quieran, pero sólo aquellos que quieran. »

⁴²⁷ « todos los hijos que Dios manda .»

⁴²⁸ «Legalización-utopía del aborto libre» «Queremos el aborto libre y no condicionado. »

⁴²⁹ « ¿Qué pasaría con la simple liberalización del aborto? Esta situación de aparente libertad y respeto a la dignidad de la persona de la mujer oculta dos graves problemas. »

⁴³⁰ « Una revista analiza el problema del aborto desde varios puntos de vista: legal, jurídico, moral, religioso, y saca sus propias conclusiones.»

dans le monde sur la question. Ces mesures semblent incontournables face au panorama désastreux qu'offre l'avortement clandestin qui touche, dans le monde, chaque année plus d'un million de femmes dont 1/5 en meurent.

Les sujets comme le sexe, la prostitution, le viol, la pornographie, l'avortement sont abordés sous un angle nouveau, dans une perspective féministe, qui tente de les débarrasser de leurs principes moraux et de leurs préjugés pour traiter de la sexualité, de l'éducation sexuelle, du respect de la personne et de la maternité libre. En matière de sexualité, la critique féministe s'est centrée sur la question de la libre disposition de leur corps par les femmes et a permis de séparer la sexualité de la procréation, ouvrant ainsi une voie aux pratiques homosexuelles. Dans ce sens, Marta Lamas s'avance, seule, sur un terrain novateur - celui de l'homosexualité féminine - visible à travers ses organisations et ses manifestations dans le DF, qu'elle décrit et analyse dans trois articles (n°s 55-56-56, M. Lamas, *El Universal*, 12-19-26/12/1978). Il s'agit de lever des tabous en repensant les relations entre les sexes en dehors de considérations biologiques qui transforment une simple différence en hiérarchie, toujours orientée dans le même sens.

Sur le plan économique et dans le domaine de l'emploi, Marta Lamas rappelle l'histoire du travail féminin comme celle d'une exploitation doublée d'une dévalorisation dans une critique du capitalisme. Elle brosse un tableau noir de cette double journée de travail pour les femmes prolétaires qui travaillaient à l'usine et « qui devaient continuer à assurer les tâches ménagères ; le tout dans des conditions inhumaines qui les épuisaient physiquement et psychologiquement [...]»⁴³¹ » (n°32, M. Lamas, *El Universal*, 4/07/1978). Selon une organisation duelle, Elena Urrutia oppose à son tour « le travail domestique des femmes, isolé et non rémunéré, et le travail des hommes, socialisé et salarié⁴³². » (n°3, E. Urrutia, *El Nacional*, 5/12/1976). La femme entre sur le marché du travail comme une anomalie, son activité étant rémunérée par un salaire d'appoint, qu'Elena Urrutia traduit par cette expression « 'dinero para los alfileres' », littéralement « argent pour les épingles », que l'on pourrait traduire en français par 'argent de poche'. (n°15, E. Urrutia, *El Sol*, 21/04/1977).

Les pratiques sociales, dans la sphère privée et publique, renvoient aux deux pivots de l'inégalité sexuelle qui sont, vraisemblablement, selon F. Héritier : « Le contrôle social de la fécondité des femmes et la division du travail entre les sexes [...] » (Héritier, 1996 : 231).

⁴³¹ « que debían seguir realizando el trabajo doméstico de su propia casa ; todo en condiciones inhumanas que las desgastaban física y emocionalmente [...] »

⁴³² « El trabajo doméstico de las mujeres, aislado y no asalariado, y el trabajo de los hombres, socializado y asalariado. »

L'inégalité des relations entre les sexes, loin d'être naturelle, a pour origine une domination masculine inscrite dans les rapports familiaux, sociaux et institutionnels, comme le rappelle, de façon impersonnelle mais solennelle, Elena Urrutia : « Il ne faut pas l'oublier : le viol est une affaire d'hommes et la justice aussi⁴³³. » (n°12, E. Urrutia, *El Sol*, 10/03/1977)

Contre le modèle transnational

Le courant féministe culturel auquel adhèrent Elena Urrutia et de façon plus marquée Marta Lamas, dans une perspective anti-impérialiste et anticapitaliste, adresse d'acribes critiques au modèle transnational⁴³⁴, fondé sur la société de consommation et ses différentes manifestations que sont la publicité, les magazines féminins, les concours de beauté – soit des domaines qui diffusent l'image de la femme-objet. Dans ce système de représentations, la composante ethnique est absente ou dévalorisée. Selon les termes de Marta Lamas, le féminisme mexicain s'élève « contre une société de classes, raciste et sexiste⁴³⁵ » (n°45, M. Lamas, *El Universal*, 3/10/1978).

Les concours de beauté font l'objet d'une critique acerbe de la part de Marta Lamas : « sinistre » et « ridicule », l'organisation de l'élection de Miss Mexique provoque chez elle un sentiment de honte pour son pays et ses dirigeants. Ce type de concours touche les femmes et les hommes, transformés en objets sexuels, soupesés, évalués, traités comme « du bétail, des marchandises et des marionnettes » où l'on mesure respectivement « beauté et force », à savoir les attributs stéréotypés de chaque sexe. Cependant Marta Lamas restreint son champ d'analyse à « la femme, un objet sexuel de consommation. », dans un article intitulé « Avilissement féminin / Miss Mexique : Dégradation institutionnelle » (n°11, M. Lamas, « Envilecimiento femenino / Miss México: Degradación Institucionalizada », *El Universal*, 7/02/1978). Elle insiste par ailleurs, dans un article intitulé « Belles marchandises Miss Univers : le miroir aux alouettes », sur l'aspect animal et marchand de ce genre de concours : « on déplace les candidates d'un endroit à un autre » « comme des marchandises », sans aucun égard (n°34, M.Lamas, « Bellas mercancías / Miss Universo: La Gran Transa », *El Universal*, 18/07/1978). Elle resserre son analyse en soulignant la connotation politique, raciste des critères de beauté exigés. Les femmes retenues sont de type occidental,

⁴³³ « No hay que olvidarlo : la violación es un asunto de hombres y la justicia también. »

⁴³⁴ Selon Viviana Erazo, le modèle capitaliste, transnational, impose un modèle féminin uniforme et aliénant qui répond aux exigences économiques de consommation et nie les particularismes locaux. Il se reflète en particulier dans la production volumineuse des magazines féminins. (Erazo, 1980)

⁴³⁵ « Contra la sociedad clasista, racista y sexista. »

« gringo », « aryen » et « malinchista⁴³⁶ », un modèle étranger donc aux caractéristiques physiques de la majorité des Mexicaines.

Notre “Miss Mexique” sera aussi peu représentative des Mexicaines que celle de l’année dernière. On trouvera ‘belle’ une blonde bien roulée, même si elle est bête à manger du foin, tandis qu’une petite brunette, intelligente, sympathique, ronde à souhait et jolie ne pourra pas participer au concours puisqu’elle n’a pas les mensurations (de type aryien) ni la couleur de peau exigées (blanche). Le racisme du concours est bien évident, non ?⁴³⁷ (n°11, M. Lamas, *El Universal*, 7/02/1978)

Les féministes refusent d’exalter la beauté comme seule valeur chez la femme, et surtout le « modèle de beauté impérialiste », non représentatif de « la femme mexicaine », qui exige des candidates de mesurer plus de 1,50 m. (n°28, M. Lamas, « La Desinformación / Las Feministas y Miss México », *El Universal*, 30/05/1978). Le concours conserve son aspect « ‘charnel’ », même si les organisateurs veulent élever le niveau en « ‘le parant’ » d’un vernis culturel mesuré à l’aune du niveau culturel des candidates. Ces dernières, « secrétaires et aspirantes au vedettariat », sont issues des classes moyennes inférieures (n°18, M. Lamas, *El Universal*, 28/03/1978). Marta Lamas se demande d’ailleurs pourquoi les autorités, les élites « bourgeoises » ne présentent pas leurs filles à ce type de concours si recommandable selon elles :

Pourquoi n’organisent-ils pas un concours ouvert aux femmes qu’ils respectent ? [...] Pourquoi les filles des industriels, des banquiers, enfin, de la bourgeoisie, ne se présentent-elles pas ? Il suffit de regarder les pages du carnet mondain pour admirer les beautés (de type aryien) que produit notre classe dominante, pourquoi ne participent-elles pas au concours ?⁴³⁸ (n°11, M.Lamas, *El Universal*, 7/02/1978)

La réponse est purement commerciale : « Pourquoi met-on en place ce concours ? Qui se cache derrière ? Le titre de **MISS** nous ouvre une piste. Le patron serait-il Mr.

⁴³⁶ Définition du mexicanisme *malinchismo*: (De *Malinche*, del náhuatl *Malintzin*, muerta hacia 1550, esclava indígena a la que Hernán Cortés hizo su amante.) m. Complejo de apego a lo extranjero con menosprecio de lo propio. (Gómez de Silva, 2001)

Traduction de l’auteure: Attachement à ce qui est étranger et mépris de soi.

⁴³⁷ « Nuestra « Miss México » será tan poco representativa de las mexicanas como la del año pasado. Será considerada ‘bella’ una güera grandota y buenota, aunque sea una bestia ignorante, mientras que una chaparrita prieta, inteligente, simpática, bien formada y hermosa no podrá concursar pues no tiene los requisitos (arios) de estatura y (malinchistas) de pigmentación . El racismo del concurso es bien evidente, ¿no? »

⁴³⁸ « Por qué promueven un concurso al que no dejarían participar a sus mujeres que respetan ? [...]¿ Por qué nunca concursan las hijas de los industriales, de los banqueros, en fin, de la burguesía? Basta ver las páginas de sociales para contemplar bellezas (arias) que produce nuestra clase dominante, ¿ por qué ellas no concursan? »

Impérialisme? 439» (n°11, M. Lamas, *El Universal*, 7/02/1978). Ce sont bien des intérêts non seulement politiques mais surtout commerciaux qui expliquent le succès de ces concours de beauté nationaux et internationaux qui se sont surtout développés après la seconde guerre. Cependant, comme le précise Florence Montreynaud (1989 : 156), dès 1920, « le titre de “miss” est adopté [ensuite] sur le modèle des Etats-Unis, où l’élection de Miss America prend une dimension de plus en plus commerciale. » L’impérialisme culturel de ces concours pollue les esprits des hommes politiques mexicains, ce qu’illustre Elena Urrutia en rappelant cet événement grotesque, qui frise la caricature : lors du concours pour élire « la Fleur la plus belle de l’*Ejido*⁴⁴⁰ » : un élu local de la localité de Xochimilco avait lancé un appel pour que « puissent participer des jeunes filles aux yeux verts (dans un pays de métisses et où il y a encore des millions d’Indiens)⁴⁴¹. » (n°9, E.Urrutia, *unomásuno*, 2/05/1978). Marta Lamas titre justement : « La Fleur la Moins mexicaine de l’*Ejido*. Brunnes ou blanches ? » (n°18, M. Lamas, « La Flor Menos Mexicana del Ejido. ¿Prietas o blanquitas? », *El Universal*, 28/03/1978). Ce « concours traditionnel » vient de l’époque pré-hispanique, explique Marta Lamas. À l’occasion de ce concours, était sélectionnée la plus belle des paysannes – donc une indienne – dans les *chinampas*⁴⁴² de Xochimilco, de la Vallée de Mexico. Elle souligne le souci des organisateurs de chercher des jeunes filles grandes, aux yeux verts. Ces derniers se justifient de la façon suivante : » ‘nous voulons montrer que toutes les paysannes ne sont pas petites, grosses et au teint mat, mais qu’il y en a aussi des grandes aux yeux clairs.’ Et d’ajouter : ‘on espère trouver celle qui représentera vraiment la femme paysanne’ (sic)⁴⁴³. » Marta Lamas reproche par ailleurs aux journaux de ne pas avoir rendu compte de l’événement :

439 « ¿Por qué se realiza este concurso? ¿ Quién está detrás de él? El título de **MISS** nos da una pista. ¿ Será Mr. Imperialismo, el patrón? »

440 Définition du mexicanisme *ejido*: Del español *ejido* 'campo común de un pueblo a la salida de él', del español antiguo *exir* 'salir', del latín *exire* 'salir', de *ex-* (hacia fuera) + *ire* 'ir'. m. Terreno de propiedad comunal en un pueblo, cultivado cooperativa o individualmente. (Gómez de Silva, 2001)

Traduction et note de l’auteur: Terres communales d’un village, exploitées sous forme de coopérative ou individuellement. Ensemble de parcelles attribué collectivement aux bénéficiaires de la réforme agraire.

441 « [...] también participaran muchachas de ojos verdes (en un país de mestizos y donde todavía hay millones de indígenas). »

442 Traduction du mexicanisme *chinampa*: (Del náhuatl, literalmente = 'lugar de cercas (de cañas)', de *chinamitl* 'huerto; una cerca de cañas' [de *chi-* 'caña' + *-pan* 'lugar; sobre, encima'.) f. Huerto en un islote, terreno cultivado cerca del lago de Xochimilco y otros lagos del Distrito Federal. (Gómez de Silva, 2001)

Traduction de l’auteur : horticulture intensive de marécage, propre au bassin de Mexico.

443 « ‘queremos demostrar que no toda la mujer campesina es baja de estatura, gorda y prieta, sino que también las hay altas de ojos claros.’ A continuación añadió: ‘ se espera encontrar a la verdadera representante de la mujer campesina’ (sic). »

[...] les journaux n'ont donné que le nom de la lauréate, María Alma Amaya Pérez, et son âge, 18 ans, sans commentaire ni photo. Comparé au concours « Miss Mexique » ruineux et prétentieux, « La Fleur la plus belle de l'*Ejido* » est un concours marginal et insignifiant. Bien qu'il soit mille fois moins abject (les filles ne défilent pas demi nues) et qu'il corresponde à une tradition mexicaine, il ne reçoit pas l'attention de « Miss Mexique »⁴⁴⁴.

En fait, ces discriminations envers « les 'petits basanés', ce qui veut dire contre les Mexicains⁴⁴⁵ » se manifestent depuis la Conquête, ajoute-t-elle avec sarcasme. Elle valorise ce concours parce que c'est une tradition mexicaine, en l'opposant au concours des MISS :

Les prix qui récompensent « La Flor... » sont, comme les participantes, humbles : quelques pesos (cette année, c'était cinq mille), un *rebozo*⁴⁴⁶ ('symbole de la femme mexicaine') et un autre petit cadeau (cette fois deux billets d'avion pour voyager à l'intérieur du pays). Rien à voir avec les contrats juteux, les voitures dernier cri et les voyages en Europe que gagne la Miss Mexique⁴⁴⁷.

Elena Urrutia et Marta Lamas cherchent à valoriser la composante culturelle indienne de la société mexicaine pour contrecarrer le modèle transnational, mais en prenant peut-être le risque de se contredire. Dans cet esprit, Elena Urrutia présente le livre *Yo soy Maria Sabina*, le récit de la vie de Maria Sabina, « la sage de Huautla », écrit par Àlvaro Estrada, de la même ethnie – mazatèque – que la chamane. Elena Urrutia contribue à donner une vision idéalisée de la culture préhispanique, qui serait supérieure à la culture occidentale, matérialiste et consumériste. Au respect et à l'admiration suscités par les cultures indiennes, chez les intellectuels, s'opposent le dédain ou l'indifférence des autorités.

444 « La poca importancia del concurso hizo que los periódicos sólo dieran el nombre, María Alma Amaya Pérez, y la edad, 18 años, sin ofrecer una descripción ni una foto. Comparado con el despilfarrador y pretencioso concurso "Miss México", "la Flor más Bella del Ejido" resulta un concurso segundón y deslucido. Aunque es mil veces menos abyecto (las chicas no desfilan semiencleradas) y responde a una tradición mexicana, no recibe la atención de "Miss México". »

445 « los 'prietitos y chaparros', o sea, contra los mexicanos. »

446 Le *rebozo* est un châle, porté surtout par les femmes des classes moyennes et pauvres. Il a de multiples usages : porte-bébé, porter les provisions, se protéger du soleil. Le mot *rebozo* est apparu à l'époque coloniale (Santamaría, 2000 : 921).

447 « Los premios de « La Flor... » son, como las concursantes, humildes: unos pesos (este año fueron cinco mil), un rebozo ('símbolo de la mujer mexicana') y algún otro regalito (esta vez dos pasajes de avión para viajar al interior del país). Ni comparar con los contratos jugosos, los autos último modelo y los viajes a Europa que gana la Señorita México. »

Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas abordent le thème de ‘la femme indienne’ à travers la tradition. La représentativité de la ‘femme indienne’, dans les manifestations académiques et les instances politiques, bien que réelle, reste limitée, dans un pays où la population indienne représente environ un dixième de la population totale. En 1975, a eu lieu le « Premier Congrès National de Peuples Indigènes » (*Primer Congreso Nacional de Pueblos Indígenas*)⁴⁴⁸, à Pátzcuaro, dans l’Etat de Michoacán, qui accueillait une table ronde autour du thème de « la Femme indienne », au moment où l’on célébrait l’Année internationale de la Femme. Chaque groupe exposait ses revendications « pour améliorer de façon spécifique la condition de la femme », dans le domaine du travail, au sein de la famille et du couple. Le groupe maya demandait la possibilité d’obtenir un crédit pour accéder à la terre. Pour le groupe nahua et maya, c’était une demande de jardins d’enfants et de centres sociaux ; pour le groupe tojolabal, la liberté de choisir un mari ; pour le groupe tzotzil, une éducation pour les maris oublieux des droits politiques des femmes, pour le groupe trique, l’égalité entre les sexes : pour le groupe chontal et mazatèque, la création d’emplois pour les femmes, et pour le groupe paipai, plus de moyens pour développer leur artisanat. Pourtant, deux ans plus tard, en 1977, lors du deuxième Congrès, qui s’est tenu à Santa Anita Nichi, dans l’Etat de Mexico, cette table ronde a disparu au grand dam des représentantes indigènes, comme le dénonce Elena Urrutia dans un article intitulé « La plus exploitée parmi les exploités ». (n°14, E.Urrutia, “La más explotada de entre los explotados”, *El Sol*, 24/03/1977).

Sur le plan politique, Yolanda Senties, candidate à la mairie de Toluca (Etat de Mexico), interviewée par Esperanza Brito, parle de son engagement auprès de la population locale, rurale et d’origine otomi et en particulier auprès des femmes, pour promouvoir la création de « centres de travail », de « petites et moyennes entreprises » quand elles terminent l’école primaire ou secondaire, de garderies et de services d’information pour la maîtrise de leur fécondité. (n°24, E. Brito, *Siempre!*, 19/11/1975).

Traitées avec indifférence ou mépris, les indiennes intéressent peu les politiques, les journalistes, et encore moins la presse féminine, de facture nord-américaine, en majorité sous le contrôle de la multinationale Hearst Corporation qui diffuse au Mexique *Buenhogar*, *Cosmopolitan*, *Vanidades Continental*. Elena Urrutia décrit le système de production et le financement de ces magazines, supports publicitaires des industries multinationales, d’origine

⁴⁴⁸ Précisons que le «Premier Congrès Indigéniste Interaméricain», réuni en 1940, aussi à Pátzcuaro, fut mis en place par le Gouvrenement de Lázaro Cárdenas. (Covo-Maurice, 1999 : 89)

nord-américaine, implantées dans toute l'Amérique latine. Cette conjonction d'intérêts « bombarde » une image de la femme aux antipodes de la femme réelle : « Un mélange de femme bionique, entre l'actrice américaine Raquel Welch et Mary Poppins » (n°9, E. Urrutia, *unomásuno*, 2/05/1978). Le magazine *Cosmopolitan* est un échantillon de cette presse, « colorée et abondante », qu'Elena Urrutia considère comme « L'opium des femmes » (n°8, E. Urrutia, « El opio de las mujeres », *El Sol*, 10/02/1977). Une drogue que « la société administre aux femmes de façon systématique et continue, pour les maintenir dans une sorte de torpeur qui convient à tout le monde ; à tous, bien sûr, sauf aux femmes qui, victimes de cet état de somnolence, sont incapables de réagir⁴⁴⁹. »

Le piège est que « les modèles culturels qu'elle propose sont doublement colonisateurs : ils confortent la femme dans sa soumission et ce sont des modèles importés⁴⁵⁰. » Cette proposition de désintoxication est reprise par Marta Lamas qui joue les trouble-fêtes dans un article intitulé « Vacío navideño » (n°5, M. Lamas, *El Universal*, 27/12/1977). À l'idée de bonheur, d'abondance, associée à la fête de Noël, elle oppose la vacuité de l'événement, un pauvre Noël fondé sur une consommation aliénante, encouragée par la publicité, en particulier pour la femme. Chef d'orchestre de cette fête et garante du bonheur familial, la maîtresse de maison est une « proie convoitée » par la publicité et les médias. Cependant, toutes les revues féminines ne sont pas à rejeter. Elena Urrutia accorde une critique favorable au magazine français *Marie-Claire*, « l'une des rares revues à aborder franchement les problèmes féminins ». Elle présente le contenu du numéro de janvier qui traite du thème « insolite » de l'homosexualité féminine. Fait original : la revue contient un supplément féministe⁴⁵¹, de 7 pages sur un total de 98 pages, un supplément sur lequel cependant elle ne s'attarde pas :

Cette rapide présentation du contenu de 'Marie-Claire', de façon délibérée, n'a pas tenu compte du supplément féministe 'Femmes', que j'ai mentionné au début. Je reprends simplement cette phrase de Rimbaud : ' Quand prendra fin l'infinie servitude de la femme ... elle sera aussi poète'. Et certainement, quand ce moment

⁴⁴⁹ « [...] la sociedad administra sistemática y sostenidamente a las mujeres, para mantenerlas en una suerte de sopor que conviene a todos; a todos, claro está, menos a las mismas mujeres que, víctimas de este estado de somnolencia, son incapaces de reaccionar contra él. »

⁴⁵⁰ « los patrones culturales que propone son doblemente colonizadores : en tanto que mantienen a la mujer en su calidad de sometida, y según modelos importados. »

⁴⁵¹ Ce supplément féministe du magazine, *Femmes*, créé en 1976, intègre la forme et le ton de la presse féministe militante. (Pavard : 2009)

arrivera, les revues 'féminines' n'auront plus de raison d'être⁴⁵². (n°9, E. Urrutia, « Cuando esa infinita servidumbre... *El Sol*, 17/02/1977).

Elena Urrutia pense que la presse féminine peut contribuer à l'émancipation des femmes, tout comme la publicité :

On pourrait ainsi faire beaucoup, sans toucher aux structures capitalistes de ces publications mais en modifiant les structures colonialistes : par exemple que le contenu ait une facture nationale de 50 % ou plus [...] que les pages de couverture ainsi que les photos des pages intérieures représentent des femmes – et des hommes- issus des pays où sont vendues les revues [...]⁴⁵³. (n°8, E. Urrutia, *El Sol*, 10/02/1977)

Selon les vœux d'Esperanza Brito, la publicité pourrait être un outil lors des campagnes de planification familiale, au service des femmes, pour vanter les bienfaits de fonder une petite famille, en renouvelant les paradigmes féminins : « La publicité intensive doit convaincre les femmes du monde entier que l'idéal, la beauté, la féminité, c'est d'avoir peu d'enfants⁴⁵⁴. » (n°78, E. Brito, *Novedades*, 2/06/1972)

Bien qu'Esperanza Brito, d'un côté, et Elena Urrutia et Marta Lamas d'un autre côté, défendent des courants différents du féminisme, respectivement, le courant féministe libéral égalitaire fondé sur une perfectibilité possible de la société capitaliste et le courant marxiste et radical, qui mise sur une révolution culturelle, elles proposent des premières solutions unifiées à l'oppression des femmes, en ce qui concerne l'organisation des féministes et leurs relations aux partis politiques.

1.3. Les moyens de cette révolution : accords et désaccords

1.3.1. Le *mujerismo*

⁴⁵² « Esta rápida reseña del contenido de "Marie-Claire" ha dejado deliberadamente fuera el material del suplemento feminista "Mujeres" que mencioné al principio. Rescato de él sólo esta frase de Rimbaud: « Cuando sea destruida la infinita servidumbre de la mujer... será poeta ella también ». Y seguramente, cuando ese momento llegue, « las revistas 'femeninas' no tendrán más razón de existir ».

⁴⁵³ « Aquí se podría hacerse mucho, sin modificar las estructuras capitalistas, mas sí colonialistas de estas publicaciones: por ejemplo conseguir que su contenido sea producto nacionalmente en un 50% o más (...) que las portadas de esas publicaciones y todas las fotografías interiores sean de mujeres –y hombres- de los países donde son vendidas (...).».

⁴⁵⁴ « La publicidad intensiva debe convencer a las mujeres del mundo entero que lo sublime, lo bello, lo femenino es procrear pocos hijos. ».

La première étape consiste en une prise de conscience de la situation des femmes et d'une nécessaire émancipation, qui prend la forme d'une organisation non mixte des féministes à travers des groupes aux orientations différentes : le Mouvement National des femmes (MNM) pour Esperanza Brito et le Mouvement de Libération des femmes (MLM) pour Marta Lamas. Elle constitue une première expression du *mujerismo* : cette solidarité au féminin, un terme proche du slogan anglo-américain *Womanwood is Sisterwood* (Toutes les femmes sont sœurs). Cette notion de solidarité confère au féminisme une dimension internationale, qu'Esperanza Brito traduit en parlant de « nos sœurs du nord » pour désigner les féministes américaines, impliquée dans le même combat. Celles-ci luttent, notamment, contre l'image de cette féminité qui fait de la femme une dévoreuse d'hommes. Engagées dans un travail de sabotage du mouvement féministe, «La revue *Cosmopolitan* et sa directrice Helen Gurley Brown » diffusent cette image caricaturale. La rivalité, « la concurrence effrénée » entre les femmes soi-disant promue par les féministes est une « idée ridicule », « et celui qui prétend que c'est ce que nous proposons, veut simplement saboter notre programme⁴⁵⁵ », affirme Esperanza Brito (n°13, E. Brito, *Siempre !*, 17/10/1973).

Le féminisme, dans ses pratiques d'organisation, concrétise l'égalité qu'il revendique, dans le petit groupe, cet espace exclusivement composé de femmes où la hiérarchie est abolie et le droit de parole égal pour toutes. Les expériences de chacune confluent vers une recherche d'identité, transformant le discours individuel en discussion politique. Dans le domaine de la diffusion du féminisme, le schéma courant est que chaque groupe crée son propre organe de diffusion avec, en parallèle, une présence dans la presse commerciale dont Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas sont des exemples représentatifs. Cette sororité se traduit par une solidarité qui s'avère efficace pour contrer des situations d'injustice. Cecilia González Balderas, accusée d'homicide dans une situation de légitime défense lors d'une tentative de viol, est libérée suite à la forte mobilisation des féministes et du travail des avocates, définies comme des « camarades » :

La présence des différents groupes féministes a été un appui constant pour Cécilia [...] la mobilisation féministe a impressionné les autorités. On a démontré que nous les femmes, nous pouvons nous unir, au-delà des différences idéologiques et former un front pour lutter en faveur d'autres femmes⁴⁵⁶. (n°7, M. Lamas, *El Universal*, 10/01/1978).

⁴⁵⁵ « [...] y quien diga que eso proponemos, tan sólo trata de sabotear nuestra postura. »

⁴⁵⁶ « La presencia de los diferentes grupos feministas fue un apoyo constante para Cecilia [...] la movilización

Sur le plan politique, Esperanza Brito défend, dans un premier temps, cette solidarité féminine, qui prend la forme d'une union des femmes contre les hommes : « pardonnez-nous [...] chers ennemis [...] nous les femmes, nous devons nous unir pour avoir plus de force. Elle [la femme] doit savoir qu'elle peut compter plus sur sa sœur que sur son frère⁴⁵⁷. » (n°5, E. Brito, *Siempre!*, 4/04/1973). Cette union est indispensable car « il est très difficile pour les femmes de pénétrer la sphère politique terriblement masculine⁴⁵⁸. »

Cette idée selon laquelle « nous sommes toutes des sœurs » fait écho au concept de fraternité, qui rejoint ceux de liberté et l'égalité pour tous, dans la philosophie du Mouvement National des Femmes (MNM). Esperanza Brito nuance toutefois sa confiance envers une communauté féminine mue par des sentiments et des objectifs communs : « Rien ne nous garantit qu'une fois l'objectif politique atteint, une femme reste fidèle envers ses sœurs⁴⁵⁹. » (n°6, E. Brito, *Siempre!*, 23/05/1973). Mais elle continue de croire que plus il y aura de femmes au pouvoir, qui collaboreront avec les hommes, plus il sera possible de réformer les lois discriminatoires pour les femmes, victimes de violence ou tout simplement de les appliquer dans le secteur de l'emploi. (n°1 et n°6, E. Brito, *Siempre*, 8/11/1972 et 23/05/1973).

Cependant le *mujerismo* devient rapidement inopérant et non pertinent au vu de ces hésitations. Cette solidarité rêvée au féminin ne résiste pas aux faits réels. Ce concept ne prend pas en compte en effet les différences de classe et ethniques même si Marta Lamas s'attache à rappeler que le féminisme n'est pas sectaire et que ses revendications concernent l'humanité entière et non seulement les femmes.

1.3.2. Le double militantisme

Cette idée d'un féminisme pluriel sert et justifie la proposition du double militantisme, c'est-à-dire au sein d'un parti politique et d'un groupe féministe, qui est aussi une réponse à un féminisme éclaté en plusieurs groupes : les féministes sont « désunies ; chaque groupe

feminista impresionó a las autoridades. Se demostró que las mujeres podemos unirnos, más allá de diferentes ideologías y formar un frente que luche por otras mujeres. »

⁴⁵⁷ « [...] ustedes perdonen [...] queridos enemigos [...] las mujeres, debemos unirnos para crear fuerza. Que sepa [la mujer] que puede esperar más de su hermana que su hermano. »

⁴⁵⁸ « A las mujeres les cuesta trabajo entrar en la esfera política abrumadoramente masculina. »

⁴⁵⁹ « Nada nos garantiza que una vez alcanzada la meta política, una mujer permanezca fiel a sus hermanas. »

travaille de son côté [...]»⁴⁶⁰. » (n°23, E. Brito, *Siempre!*, 21/05/75). Esperanza Brito a toujours refusé que les féministes entrent en politique en tant que groupe : elle préfère l’affiliation individuelle, à la fois féministe et politique, pour pouvoir occuper les différentes instances du pouvoir, fédéral et dans les Etats, un tremplin pour parvenir à l’égalité. (n°6, E. Brito, *Siempre!* 23-05-1973). Mais il s’avère que l’option féministe reste étrangère ou marginale dans les instances de gauche et ses manifestations. Le deuxième Congrès de l’Opposition, organisé par le Parti communiste, à Mexico, a exclu les différents groupes féministes. Les organisateurs ont mis en place une table ronde pour débattre de « la problématique des femmes en lutte » où des représentantes des « organisations de masse », des syndicats, ont été invitées. Malgré tout, « l’influence féministe est perceptible » dans l’intervention de la représentante du Syndicat des Travailleurs de l’Université nationale Autonome de Mexico (*Sindicato de Trabajadores de la Universidad Nacional Autónoma de México*, STUNAM), la seule à envisager « le besoin de lutter à partir des propres revendications féminines », en proposant un « mouvement autonome des femmes ». (n°25, M. Lamas, 16/05/1978). Cet événement témoigne de la scission perceptible entre les féministes théoriciennes et les femmes des organisations de gauche, proches des couches moyennes et populaires et il est aussi l’expression de la méfiance des partis politiques.

Pourtant, rappelle Marta Lamas, “ les féministes ne sont pas déconnectées des luttes que mènent les autres secteurs de la population [...] les féministes participent à la lutte de tous les exploités et opprimés contre ce système injuste⁴⁶¹ », par exemple lors du Mouvement étudiant de 1968 (n°45, M. Lamas, « Feminismo / Las mujeres y el Movimiento de 68 », *El Universal*, 3/10/1978). De plus, le parti communiste a montré par le passé ses défaillances. D’après l’expérience de la militante communiste mexicaine Benita Galeana, l’engagement révolutionnaire et féministe ne doit faire qu’un, sinon l’émancipation des femmes sera toujours reportée :

L’expérience a montré qu’au moment de la Révolution et, surtout, lors de son triomphe, on accepte, bien sûr, la collaboration de la femme, mais toujours dans une situation de dépendance, d’activités de services, sans prise d’initiative ni de décision⁴⁶². (n°1, E. Urrutia, *Novedades*, 29/09/1974)

⁴⁶⁰ « [...] están desunidas; cada grupo trabaja por su cuenta [...]»

⁴⁶¹ « [...] las feministas no están desvinculadas de las luchas que los otros sectores de la población están llevando a cabo [...] las feministas participan de la lucha de todos los explotados y oprimidos en contra de este sistema injusto [...] ».

⁴⁶² « La experiencia ha mostrado que mientras se hace la Revolución y, sobre todo, una vez que ésta ha

Le parti communiste l'a sauvée de la misère mais sans lui donner les armes de son émancipation, c'est-à-dire en ne lui offrant pas une éducation qui aurait fait d'elle « une Pasionaria au Mexique. » (n°2, E. Urrutia, *unomásuno*, 12/02/1978). Bien que cette référence à Dolores Ibaruri ennoblit la figure de Benita Galeana, elle accentue l'injustice dont a souffert la communiste mexicaine.

La question – à savoir : créer un parti féministe ou se fondre dans les partis politiques – reste posée. La deuxième option semble l'emporter tandis que la première prend la forme de la constitution ponctuelle d'un front ou d'une coalition, par exemple, pour la maternité volontaire, en 1976 (n°45, M. Lamas, *El Universal*, 3/10/1978). De fait, les différentes tendances dans les groupes féministes rendent impossible la réunion des féministes en un seul parti.

Ecrire sur la situation des femmes et leur émancipation selon les trois approches exposées ci-dessus, trouve sa légitimité au Mexique, dans un contexte propice à remettre en cause non seulement les relations entre les sexes mais aussi le fonctionnement des institutions du pays. Esperanza Brito parle de changement des mentalités, dans une perspective libérale, en misant sur une éducation adaptée, non sexiste, à l'intérieur et à l'extérieur de la famille, en prenant la mesure du poids des modèles socioculturels dont elle s'écarte difficilement. Elena Urrutia parle de révolution culturelle, car la révolution sociale et politique ne suffit pas, comme le prouvent les régimes socialistes (n°14, E. Urrutia, *unomásuno*, 28/06/1978), et « le féminisme réformiste ». Le féminisme américain est dans une « impasse », constate Elena Urrutia en dressant une sorte de bilan dans un article intitulé « L'Année de la Femme, et après ? » (« ¿Y después del Año de la Mujer, qué? »), (n°21, E. Urrutia, *Novedades*, 26/09/1976). Les Américaines regrettent que le féminisme n'ait abouti qu'à des réformes ponctuelles et non à des changements profonds de la société pour contrer « l'exploitation de la femme ». Malgré ces limites, il s'est produit une forte « conscientisation », reconnaît Elena Urrutia. Marta Lamas parle de révolution tout court. Catégorique, elle affirme que « la révolution est le seul chemin qui conduise à la libération des femmes⁴⁶³. » (n°31, M. Lamas, *El Universal*, 27/06/1978)

Les revendications féministes dessinent un « espace social » nouveau (Esquenazi, 2002 : 43) qui se moule dans la presse et par là même risquent de bouleverser les expériences d'un

triunfado, se acepta, sí, la colaboración de la mujer, pero siempre en su calidad dependiente, de servicio, sin iniciativa ni decisiones. »

⁴⁶³ « la revolución es el único camino para que las mujeres se liberen. »

« espace commun », d'une *doxa* selon le terme de Charaudeau (Charaudeau, 2002 : 197) où se meut le lecteur. Rappelons que ce monde « commun » est celui où nous nous conformons les uns aux autres grâce à des institutions, à un système de valeurs ; c'est une culture et des modes de pensée communs à une société et également le lieu des préjugés et des lieux communs. Quant à l'espace social, c'est celui où nous pouvons nous opposer, nous distinguer, nous caractériser (Esquenazi, 2002 : 27 et suiv.). La presse est l'expression de ces deux espaces. L'objectif est donc de réduire l'écart entre ces deux espaces, « espace social » et « monde commun », ce qui signifie accroître le degré de connivence entre l'émetteur et le lecteur ou récepteur, le premier désignant « la personne qui émet des messages à l'adresse d'un récepteur. » (Charaudeau, 2002 : 213). Pour servir ce dessein, des stratégies discursives sont nécessaires.

2. Scénographie du discours

Le lecteur aime être conforté dans ses prédilections, il ne lit que ce qu'il cherche, son attente est de renforcer ses propres centres d'intérêt et ses idées (Charaudeau, 2005 :136). Or, les idées et les informations traitées par les auteures sous un angle nouveau, féministe, couvrent des sujets parfois tabous ou épineux - comme la légalisation de l'avortement - ou seulement inhabituels dans une presse quotidienne généraliste d'information. Les trois collaboratrices portent un regard singulier et analytique sur des situations qui mettent en scène des femmes tout en mettant en cause les structures sociales, économiques et politiques. La description d'une réalité locale est doublée d'une approche théorique. Il découle de ces deux propositions un conflit, une tension à résoudre, à atténuer, voire à effacer. Il s'agit de rapprocher ces deux positions, ce qui revient à caractériser la relation entre l'émetteur, ici la collaboratrice, et le récepteur, soit le lecteur, avec l'idée d'amener le lecteur à lire les articles et le retenir dans sa lecture. L'émetteur construit une relation avec le lecteur qui est interpellé, sollicité, accusé, pris à parti, dans un rôle virtuel, où se construit une connivence et où s'exprime la subjectivité de l'émetteur.

Ce dernier doit faire preuve d'une force de conviction, en faisant état de multiples sources d'information, extérieures à lui, qui construisent le contenu et qui sont autant de « marqueurs d'objectivité ». Ces « marqueurs » construisent « un espace indexique » qui représente la recherche de l'information par le journaliste, le travail de terrain, ses sources (Esquenazi, 2002 :149). Caractériser ces sources signifie pour le journaliste gagner la

confiance du lecteur, comme le souligne Gaye Tucman, dans sa définition des « marqueurs d'objectivité » :

Le déploiement de la panoplie des marqueurs d'objectivité vient avant tout manifester que, bien que travaillant dans l'urgence, ils [les journalistes] ont tout fait pour aller aux sources les plus fiables, solliciter plusieurs points de vue. L'écriture vient en quelque sorte suggérer que ce sont les faits qui parlent et non la subjectivité du rédacteur. (cit par E. Neveu, 2004 : 65)

2.1. Stratégies discursives

L'information passe par le crible de structures et de sources hétérogènes, qui permettent de légitimer un discours. Différentes d'un journal à l'autre, d'une collaboratrice à l'autre, ce sont autant de 'ruses' pour exposer les faits, les analyser et leur donner une dimension nouvelle, par exemple politique. Des expériences de la vie courante, privée, d'une certaine façon commune à tous, mais selon des modalités diverses, sont dotées d'un nouveau capital interprétatif, ce qui nous amène à une extension des concepts « espace commun » et « espace social ». Il s'agit donc d'élaborer des stratégies de discours, pour légitimer des prises de positions nouvelles et atteindre le lecteur ; parmi celles-ci, la structure et les sources des articles.

2.1.1. Une scénographie multiple

Les articles se construisent autour d'éléments divers – un fait-divers, une petite annonce, des textes de loi – qui sont le détonateur, le point de départ ou le cadre d'une analyse, d'un commentaire sur la relation inégale entre les sexes. Sources d'inspiration, ces éléments sont autant d'accroches à l'endroit du récepteur.

Au lieu d'une analyse directe et théorique du viol par exemple, ou de la violence conjugale, le sujet est proposé à partir d'un fait divers dont le lecteur aura déjà connaissance, par la presse, la radio ou la télévision. Le fait divers sert de levier à une analyse plus complète et critique. Dans ce commentaire, intitulé « L'Homicide de Doña Felicitas / Epouses battues (I) » (n°19, M. Lamas, « El Homicidio de Doña Felicitas / Esposas golpeadas (I) », *El Universal*, 4/04/1978). Le sur-titre, mis en valeur par le souligné, annonce un crime, dont est victime une femme, dont on ne connaît que le prénom, ce qui est déjà une forme de proximité avec la victime dont la respectabilité est suggérée par la particule *Doña*. Le titre, dans son

ensemble, donne les circonstances du crime : la violence conjugale, cette fois généralisée par le collectif « épouses », qui entre au sein d'une relation institutionnalisée : le mariage. Le contrat est ici rompu, le délit est évident, le châtement attendu. L'homicide de doña Felicitas n'est pas une affaire privée et personnelle, mais une question sociale et politique, amorcée par le pluriel « Epouses battues ». La perspective est bien ouverte, selon un slogan féministe : « le privé est politique ».

L'article se déroule selon trois séquences : les faits, leur analyse et un appel à l'action. Marta Lamas reconstitue les faits, avec du recul : la mort d'une femme sous les coups de son mari, le 15 mars. La réflexion et l'analyse viennent donc tardivement, presque trois semaines après le crime : on n'est plus dans l'actualité brûlante. La reprise des faits et leur analyse vont au-delà de l'émotion face à la mort de cette mère de cinq enfants, sous les coups de manche de pioche de son mari. Marta Lamas amorce une analyse en émettant une hypothèse qui épargne le mari criminel mais accuse les autorités, responsables. Elle sous-entend que le crime aurait pu être évité si la police avait accompli son devoir : « Un fois déjà, une des filles les plus âgées de doña Felicitas, l'avait conduite, battue et couverte de bleus, au poste de la Délégation d'Iztacalco, pour demander assistance⁴⁶⁴. » Les autorités se sont moquées d'elles, ce qui a mis en colère la jeune femme que l'on a alors menacée d'arrestation pour « manque de respect » aux forces de l'ordre, qui ne la considéraient non plus comme une victime mais comme coupable d'un délit. La scène rapportée pointe une autre réalité, du « monde commun » : les préjugés, ceux du lecteur éventuellement, face à la violence faite aux femmes, exprimés par la forme impersonnelle et l'adverbe dans cette proposition déclarative :

On pense généralement que les femmes sont responsables de ces agressions. Une femme violée est soupçonnée d'avoir provoqué le viol ; une femme battue a sans doute manqué de respect envers son mari pour que celui-ci lui réponde de cette façon⁴⁶⁵.

Marta Lamas n'accuse pas directement le lecteur mais la collectivité quand elle affirme que : « Battre son épouse est une activité qu'ont en commun des milliers de Mexicains⁴⁶⁶. » Il s'agit de ménager le lecteur, certes, mais aussi d'éveiller les consciences, bonnes et

⁴⁶⁴ « Ya en una ocasión una de las hijas grandes de doña Felicitas la había llevado, toda golpeada y moreteada, a la Delegación de Iztacalco a pedir protección. »

⁴⁶⁵ « Se piensa generalmente que las mujeres son las causantes y las responsables de estas agresiones. Una mujer violada es sospechosa de haber provocado la violación; una mujer golpeada debe haber cometido algún desacato contra el marido para que éste respondiera así. »

⁴⁶⁶ « Golpear a la esposa es una actividad común de cientos de miles de mexicanos ».

mauvaises, car elle souligne : si la violence envers les femmes touche toutes les classes sociales, sa résolution reste le privilège de quelques unes. Les femmes aisées ayant plus facilement accès au divorce. L'accès inégal aux institutions génère une citoyenneté inégale. L'article se termine par un énoncé performatif, un appel à l'action. Pour faire avancer les choses, elle invite les femmes à dénoncer systématiquement les agresseurs : « C'est seulement en dénonçant systématiquement toutes les agressions dont souffrent les femmes, le viol inclus, que l'on réussira à prouver l'ampleur du problème et qu'on prendra les mesures qui s'imposent⁴⁶⁷. »

Marta Lamas conclut, de façon catégorique et circulaire : « La mort de doña Felicitas est un douloureux exemple de quelque chose que l'on ne peut plus étiqueter comme un 'problème domestique' et que l'on doit commencer à affronter comme un problème social⁴⁶⁸. » Elle passe ainsi du « monde commun » à « l'espace social » : la violence conjugale n'est pas un « problème privé », mais bien politique, qui exige des réponses collectives et des mesures de justice efficaces. Les institutions sont malades : dans les dysfonctionnements de la police, elle dénonce l'incurie des autorités de proximité. D'autre part, la culture, avec son lot de préjugés sexistes, est une sorte d'amortisseur qui endort les consciences pour lesquelles elle suggère une autocritique.

Une « mise en rapport de faits analogues » dans une série analogique, selon la formule empruntée à J-P. Esquenazi (Esquenazi, 2002 : 100) amène à repenser un événement et ses conséquences, par exemple le viol et la dépénalisation de l'avortement, abordés de cette façon dans l'article « La victime est coupable » (n°17, E. Urrutia, "La víctima que es culpable", *El Sol*, 5/05/1977). Ce titre, dans sa construction oxymorique, est illogique et sous-entend que c'est une antithèse. Il peut concerner tout un chacun. L'assertion suppose une injustice, puisque normalement la victime ne peut pas être également coupable, de cette ambiguïté naît la curiosité du lecteur, doublée éventuellement d'une indignation.

L'ouverture de l'article ou l'attaque⁴⁶⁹, rebondit sur cette anomalie inquiétante, par une assertion qui explicite le titre: « Le seul délit où la victime est aussi coupable, c'est le

⁴⁶⁷ « Sólo la denuncia sistemática de todas las agresiones que sufren las mujeres logrará, al igual que en el caso de las violaciones, que se reconozca la magnitud del problema y se tomen medidas al respecto. »

⁴⁶⁸ « La muerte de doña Felicitas es un doloroso ejemplo de algo ya no puede ser etiquetado como 'problema doméstico' y que tiene que empezar a ser enfrentado como un problema social. »

⁴⁶⁹ Attaque : premier paragraphe d'un article (Albert, 1989 : 13) ; dans le jargon journalistique : quelque chose d'inouï, d'inquiétant (Charaudeau, 2005 : 128).

viol⁴⁷⁰. » Suit une formulation impersonnelle où le présent de vérité générale exacerbe l'affirmation : « On cherche toute sorte de caractéristiques dans la personnalité de la victime pour atténuer les charges contre l'inculpé⁴⁷¹. » Le rappel des faits, qui se sont déroulés en 1976 – « el año pasado » – décrit les circonstances de l'agression : Claudia Caputi, « une jeune italienne », âgée de 18 ans, d'origine modeste –son père est maçon – , se rend à Rome à la recherche d'un travail. Elle est violée par « 16 jeunes ». Elle raconte tout à ses parents, le père la gifle et la mère lui demande de tout oublier, à cause du « déshonneur » qui tomberait sur la famille.

La précision de l'agression par le nombre d'agresseurs apporte quelque chose de monstrueux à la situation qui ne peut qu'éveiller la stupeur chez le lecteur et son soutien à la victime face à la lâcheté des agresseurs. L'affaire est portée en justice devant un juge partial qui soupçonne la jeune femme. C'est alors qu'intervient un groupe de « militantes féministes italiennes » pour soutenir la victime et la protéger. Elles s'emparent du cas Claudia Caputi pour en faire « une cause publique », et la défendre. Elena Urrutia illustre encore ici le slogan féministe selon lequel « le privé est politique »⁴⁷². Pour asseoir cette perspective, elle rapproche des faits précis, qu'elle connaît bien et qui ont eu lieu cette fois en France, rapportés dans une très longue parenthèse. Dans ce segment rétrospectif, entre parenthèses, elle rappelle le Procès de Bobigny, de 1972, où l'avocate Gisèle Halimi, à la tête du groupe *Choisir* avait défendu la jeune Marie-Claire, jugée pour avoir avorté, à la suite d'un viol, avec la complicité de quatre autres femmes. Elle retient ici le dénouement heureux de l'affaire : ce fut « le premier, l'unique procès politique sur l'avortement où les accusées devinrent accusatrices, et qui fut un détonateur pour la suppression de la loi de 1920 en France et pour l'implantation d'une nouvelle loi⁴⁷³. » Cette observation fait écho au livre de Gisèle Halimi, *La cause des femmes*, publié en 1973. Dans le premier chapitre : « La femme enfermée », on peut lire « Le procès de Bobigny. Les accusées devinrent accusatrices » (Halimi, 1973 : 7). Dans cette longue parenthèse, comme en aparté, Elena Urrutia donne au lecteur son opinion et ses conclusions : elle affirme que « l'avortement n'est pas un délit ». Le mot 'avortement' ainsi que le verbe 'avorter' dans la phrase « Marie-Claire, mineure, avait avorté » (« Marie-

470 « El único delito en el que la víctima resulta también culpable es el de la violación. »

471 « Toda clase de circunstancias se buscan en la personalidad de la víctima para atenuar los cargos al inculpado. »

472 « lo personal es político. »

473 « el primero, el único proceso político sobre el aborto en el que las acusadas se convirtieron en acusadoras, y que sirvió como detonador para la supresión de la ley de 1920 en Francia y la implantación de una nueva ley. »

Claire, menor de edad, había abortado »), n'apparaissent qu'à cet endroit de l'article, entre parenthèses.

Elena Urrutia revient au cas de la jeune Italienne, Claudia : la situation n'est pas la même : ici, il s'agit juste d'appuyer « la victime » abandonnée de tous, de sa famille et des institutions. L'analogie avec l'affaire de Bobigny s'arrête où commencerait la démarche que pourraient entreprendre les lecteurs mexicains, sur le droit à l'avortement, même si les cas exposés restent éloignés (la France, l'Italie). Cependant les prénoms Claudia, Marie-Claire, et surtout le profil des victimes, sont transposables dans le contexte mexicain. Elena Urrutia reprend la narration avec de nouveaux faits, invraisemblables, qui font rebondir l'affaire Caputi : le nouveau viol de la victime, pendant son procès, et ceci malgré « la vigilance des groupes féministes » mobilisés. L'incompétence et la mauvaise foi de la police sont soulignées. Quant aux jugements rapportés, on atteint des sommets dans l'invraisemblance : « la police soupçonnait que cette nouvelle attaque avait été organisée par la victime et ses alliés [...]»⁴⁷⁴. » Le verdict clôt le récit : la victime est hospitalisée et les violeurs condamnés. Le juge Mario Lupi inflige une peine de quatre ans de prison au chef du groupe, accompagnée d'admonestations paternalistes et moralisatrices pour les complices :

Je voudrais rappeler à ces jeunes garçons que le monde féminin, si dangereusement séduisant, est le même monde où vivent vos épouses, vos mères et vos sœurs. Nous devons donc le respecter et tachez de ne pas revenir dans cette salle⁴⁷⁵.

Le juge italien les conforte ainsi dans leur rôle de protecteur qu'ils doivent jouer auprès des femmes, tout en adoptant un ton bonhomme, paternaliste, plus adapté à une bêtise d'enfant- allez, ce n'est pas si grave, il ne faut pas recommencer – qu'à la sentence d'un crime, qu'est le viol. Dans l'article, la nouvelle épouse une mise en scène composée de plusieurs plans autour d'une distribution de rôles positifs et négatifs qui provoquent l'adhésion ou le rejet du lecteur. Le groupe masculin est connoté négativement tandis que le groupe féminin est plutôt mis en valeur : d'une part, les jeunes violeurs, récidivistes, le père brutal, des policiers et un juge inefficaces ou complaisants et d'autre part, les jeunes victimes, Claudia et Marie-Claire, les féministes italiennes et l'avocate française G. Halimi.

⁴⁷⁴ « la policía sospechaba que este nuevo ataque había sido fraguado por la víctima y sus seguidores [...] »

⁴⁷⁵ « Quisiera recordarles a estos muchachos que el mundo femenino, tan peligrosamente atractivo, es el mismo mundo en que viven vuestras esposas, madres y hermanas. Por lo tanto debemos respetarlo y traten de no volver a esta sala nuevamente. »

La normalisation d'un « modèle d'événement » qui se fonde sur la répétition des faits, leur cohérence et leur aboutissement, ici ou ailleurs, soulignant l'idée selon laquelle « ça peut se passer près de chez vous », sont des moyens utilisés pour permettre une nouvelle approche des faits : on est passé de la condamnation pure et simple – ici de l'avortement – à une compréhension – qui n'est pas obligatoirement une adhésion – de cette réalité dans des circonstances particulières : le viol et sa dépénalisation.

Les matériaux qui permettent de construire le discours proviennent d'une expérience commune, inscrite dans une réalité connue ou vécue directement par le lecteur. Sur la question du travail des femmes, dans la petite annonce (ci-dessous), les éléments de discrimination sexuelle et d'inégalité salariale sont immédiatement perceptibles. Le titre « Egalité de Salaire », sonne comme une revendication, ou un rappel de la loi sur le travail comme le stipule la Constitution mexicaine (n°49, E. Brito, *Novedades*, « Igualdad de Salario », 24/07/1968). Esperanza Brito aborde ici le travail des femmes et les discriminations salariales, qui existent malgré la loi. Elle s'appuie sur le texte d'une petite annonce d'embauche, publiée dans le même journal :

Il y a quelques jours, dans ce journal a paru une annonce pour recruter des employés, formulée ainsi :

ON RECRUTE 10 VENDEURS

5 FEMMES, 3.600 PESOS

5 HOMMES, 4.500 PESOS⁴⁷⁶

Elle dénonce non seulement les discriminations salariales, mais aussi les abus des patrons et les préjugés des hommes tout en retraçant une histoire du travail des femmes, en y incluant l'influence du féminisme. Elle commence par une mise au point selon laquelle les femmes n'ont pas attendu les féministes pour travailler : « Beaucoup de gens veulent croire que le travail féminin et les changements sociaux qu'il entraîne dans les structures sociales, commencent avec les mouvements féministes du siècle dernier⁴⁷⁷. » Quand elle était obligée de travailler, la femme était couturière, ou, dans les classes aisées, elle donnait des cours de piano ou de chant. Esperanza Brito rappelle les conditions de travail déplorables des femmes au XIXe siècle en désignant les patrons comme des exploités - les seuls coupables : ceux-ci

⁴⁷⁶ « Hace pocos días apareció en este diario un anuncio solicitando empleados que decía así: / SE SOLICITAN DIEZ VENDEDORES / 5 DAMAS \$3,600.00/ 5 CABALLEROS \$4,500.00 »

⁴⁷⁷ « Muchas personas quieren pensar que el trabajo femenino y los cambios que éste pueda acarrear a la estructura social, se inician con los movimientos feministas del siglo pasado. »

« qui ne se sont jamais distingués par leur âme généreuse, embauchaient ces malheureuses en leur donnant des salaires très bas [...]»⁴⁷⁸. » De plus, harcelées sexuellement, les femmes devaient « supporter les avances amoureuses du propriétaire du commerce », au risque de perdre leur emploi. Elles ne bénéficiaient, de surcroît, d'aucune pension de retraite. Esperanza Brito devance une réaction possible, qui traduirait une mauvaise foi ou un certain cynisme du lecteur : « On pensera qu'elle pouvait économiser en prévision, mais son salaire était très inférieur à celui de l'ouvrier»⁴⁷⁹. » Elle réhabilite enfin les luttes féministes et syndicales, qui ont permis de changer cette situation : « Le féminisme a lutté contre cette situation » et ensuite « les mouvements syndicaux » ont permis d'améliorer le travail des ouvriers en obtenant « une durée maximale du travail sur une journée, des indemnités pour licenciement, assurance médicale, pension de vieillesse et salaires convenables»⁴⁸⁰. » Elle termine son analyse en la refermant sur le contenu de la petite annonce, de façon circulaire. Malgré la loi qui stipule que « à travail égal, salaire égal, sans distinction de sexe »⁴⁸¹, la réalité est bien différente : « Les patrons voient encore dans le travail féminin la possibilité de disposer d'une main-d'œuvre bon marché»⁴⁸². »

Le ton d'Esperanza Brito est énergique pour dénoncer ce qui en fait est une violation de la loi : les institutions fonctionnent mal. Le travail des femmes n'est pas encore une réalité acceptée par tous, en particulier par les hommes, mus par toutes sortes de préjugés sur la différence des sexes, qu'Elena Urrutia dévoile en analysant le texte de cette annonce pour un poste de secrétaire dont elle précise l'origine, dans l'attaque de l'article. Ce type d'annonce n'est pas exceptionnel, « nous en lisons tous les jours dans la presse », partageant ainsi cette expérience avec le lecteur :

Ça ressemble à une plaisanterie mais ça ne l'est pas. J'ai découpé, il n'y pas longtemps cette annonce dans un quotidien de la capitale :

‘ Nous sommes désespérés. Notre Directeur est sans secrétaire depuis deux mois.

Il est urgent pour nous de trouver une jeune fille belle, qui maîtrise la sténodactylographie, l'anglais, avec une expérience dans le travail de bureau.

⁴⁷⁸ « [...] que nunca se han distinguido por su alma bondadosa, contrataban a estas infelices pagándoles sueldos bajísimos [...]»

⁴⁷⁹ « Se dirá que podía haber ahorrado en previsión a esto, pero su sueldo era muy inferior al del obrero varón. »

⁴⁸⁰ « [...] jornadas máximas de trabajo, indemnización por despido injustificado, seguro médico, pensión de vejez y salarios adecuados. »

⁴⁸¹ « [...] a igual trabajo debe pagarse igual remuneración, sin hacer distingos de sexo. »

⁴⁸² « Los patronos aún ven en el trabajo femenino la oportunidad de conseguir mano de obra barata. »

Ou très belle, jeune, qui maîtrise la sténodactylographie, l'anglais et sans expérience.

Ou très belle, jeune, qui maîtrise la sténodactylographie et l'anglais.

Ou très belle et jeune.

Ou très belle.

Ou... plus ou moins jolie.

Si vous remplissez ces conditions, envoyez votre demande avec une photo à cette adresse...⁴⁸³ »

(n°15, E. Urrutia, *El Sol de México*, 21/04/1977)

La série d'énoncés anaphoriques, qui répète l'adjectif « belle », n'a plus d'ancrage avec la situation d'énonciation initiale : elle invalide la recherche de compétences professionnelles, et dépersonnalise la future candidate à l'emploi, cantonnée à son aspect physique, réifié , « plus ou moins jolie ». La structure de l'entonnoir, du plus vers le moins, aboutit à des exigences purement physiques et confère à la situation un cadre ludique, dont l'expression finale serait l'activité dévalorisée de la secrétaire. L'élimination des compétences professionnelles, finalement secondaires, concourt à la réification de la personne, ici la secrétaire, objet jetable facilement remplacé, dont on use et abuse, comme l'annonce le titre dans cette construction binaire « Ocupaciones de uso y abuso ». (n°15, E. Urrutia, *El Sol de México*, 21/04/1977)

L'article de presse devient une explication des textes de loi qui éclaire les lectrices sur leurs droits, restrictifs, par exemple en matière d'emploi. Nul n'est censé ignorer la loi, et certaines femmes découvrent que la loi du Code civil du DF est discriminatoire (n°77, E. Brito, *Novedades*, 28/04/1972). L'attaque de l'article que signe Esperanza Brito est une anecdote personnelle : une de ses amies, une jeune femme, pourtant déterminée, abandonne l'idée de travailler après « tant d'efforts » consacrés à ses études :

J'ai voulu en connaître la raison et j'ai appris que le mari de la jeune femme s'était opposé à ce qu'elle exerce une activité en dehors du foyer et, face à son insistance, il s'est appuyé sur les articles 168, 169 et 170 du Code civil en vigueur⁴⁸⁴.

483 « Parecería broma pero no lo es. No hace mucho recorté de un diario capitalino el siguiente anuncio:

‘ Estamos desesperados. Hace dos meses nuestro Director se encuentra sin secretaria.

Nos urge una muchacha muy guapa, joven, con perfecto dominio de la mecanografía, la taquigrafía, el inglés y con experiencia en labores de oficina.

O muy guapa, joven, con perfecto dominio de la mecanografía, la taquigrafía, el inglés y sin experiencia. / O muy guapa, joven y sin dominio de la mecanografía, la taquigrafía, el inglés. / O muy guapa y joven. / O muy guapa. / O ... más o menos mona. / Si usted reúne los requisitos, envíe su solicitud con foto al apartado postal...’»

484 « Inquirí la razón del cambio y me enteré de que el marido de la joven se había opuesto a que ella desempeñara cualquier labor fuera del hogar y, ante la insistencia de ella, apoyó su determinación en los artículos 168, 169 y 170 del Código civil vigente. »

Les articles 168, 169 et 170, du Code Civil de 1928, exigent de l'épouse qu'elle obéisse à son mari quant à la possibilité d'exercer une profession. Pour information et aussi pour en souligner l'arbitraire et les préjudices qui en découlent pour la femme, Esperanza Brito les cite dans leur intégralité :

Art 168 - L'organisation et la réalisation des tâches au foyer seront à la charge de la femme.

Art. 169 – La femme pourra occuper un emploi, exercer une profession, une activité, tenir un commerce, quand cela ne portera pas préjudice à la mission que lui impose l'article antérieur, ni ne porte atteinte à la morale ou à la structure familiale.

Art. 170 – Le mari pourra s'opposer à ce que la femme se consacre aux activités énoncées dans l'article antérieur, en fondant son opposition sur des causes que lui-même détermine... Dans tous les cas, le juge tranchera dans le respect de la loi⁴⁸⁵.

Elle formule directement, sur un ton persuasif, son opposition à ces articles du Code civil, jugés « injustes » et qui « doivent » donc être réformés. Elle rédige une proposition d'article, qui révolutionnerait les pratiques du couple et de la famille. Tout d'abord, elle demanderait la participation de tous, y compris des enfants « qui doivent avoir l'obligation d'aider au bon fonctionnement du foyer »:

Mon article serait : Il relève de l'obligation de toute la famille, qui comprend l'époux, l'épouse et les enfants âgés de plus de douze ans, ainsi que les grands-parents, les oncles ou tout membre de la famille vivant sous le même toit, de réaliser les tâches nécessaires au bon fonctionnement du foyer. Si la femme choisit de ne pas travailler à l'extérieur du foyer dans un cadre salarié, pour se consacrer totalement aux travaux domestiques, le mari sera exempté de cette responsabilité et l'épouse prendra en charge la part de travail qui correspond au mari. Si au contraire, c'est elle qui l'entretient, le mari se chargera de la bonne tenue du foyer, en l'exemptant de toute responsabilité sur ces tâches. Cela s'applique aussi au fils qui serait le seul soutien de la famille⁴⁸⁶.

⁴⁸⁵ « Art.168. – Estará a cargo de la mujer la dirección y cuidado de los trabajos del hogar.

Art.169 – La mujer podrá desempeñar un empleo, ejercer una profesión, industria, oficio o comercio, cuando ello no perjudique a la misión que le impone el artículo anterior, ni se dañe lo moral de la familia o la estructura de ésta.

Art.170 – El marido podrá oponerse a que la mujer se dedique a las actividades a que se refiere el artículo anterior, siempre que funde su oposición en las causas que el mismo señala. En todo caso, el juez resolverá lo que sea procedente. »

⁴⁸⁶ « Mi artículo sería: Es obligación de toda la familia, esposo, esposa e hijos mayores de doce años, así como abuelos, tíos o cualquier otro familiar que habite bajo el mismo techo, el atender y realizar los trabajos necesarios a la atención del hogar. Si la mujer eligiera no trabajar fuera del hogar en labor remunerada, y dedicarse íntegramente a las labores domésticas, el marido quedará eximido de esta responsabilidad y ella hará todo el trabajo que a él le correspondiera. Si por el contrario, ella lo mantuviese, el marido se haría cargo del cuidado del hogar, eximiéndola de toda responsabilidad en estas labores. Lo mismo se aplica al hijo que sostenga

La loi est en décalage par rapport à l'évolution de la société, de plus en plus de femmes faisant leur entrée sur le marché du travail. Esperanza Brito démontre les contradictions inhérentes aux lois, en ce qui concerne l'emploi, dans un article intitulé : « L'homme doit collaborer avec la femme pour défendre leurs intérêts communs / la Grande Bataille de la Femme pour l'Égalité » (n°1, E. Brito, "El hombre debe colaborar con la mujer en defensa de los intereses comunes, unidos en el terreno laboral / La Gran Batalla de la Mujer por la Igualdad", *Siempre!*, 8/11/1972). Elle part d'une idée courante selon laquelle la femme a les mêmes droits que l'homme. Son analyse de la Loi fédérale sur le Travail – en particulier des articles 166-168-169 – montre le contraire. En ce qui concerne le travail de nuit, par exemple :

L'article 166 de la Loi fédérale sur le Travail, stipule : '... Le travail des femmes est interdit :

- I. Dans des tâches dangereuses ou insalubres
- II. De nuit, dans l'industrie
- III. Dans des établissements commerciaux après 22h⁴⁸⁷.

Selon l'article 169, la femme ne fera pas d'heures supplémentaires. Dans le cas contraire, elles seront payées deux fois plus que celles travaillées dans la journée. Ces restrictions, explique Esperanza Brito, au lieu de protéger les femmes « limitent en fait leur champ d'action ». Par ailleurs, l'article 168 rend inapplicable l'article 166 sur l'interdiction du travail des femmes dans des situations dangereuses ou insalubres car il ne concerne pas « les femmes qui occupent des postes de direction, ou qui possèdent un titre universitaire ou une capacité technique, ou les connaissances ou l'expérience nécessaires à la réalisation du travail⁴⁸⁸. » L'interdiction, continue à analyser Esperanza Brito, ne concernerait donc plus que les ouvrières non qualifiées qui, en fin de compte, ne sont pas non plus concernées « à partir du moment où les mesures nécessaires pour protéger la santé seront adoptées, sous la vigilance des autorités compétentes⁴⁸⁹. » Didactique, Esperanza Brito conclut sur l'idée que

íntegramente a su familia. »

⁴⁸⁷ « El artículo 166 de la Ley Federal del Trabajo, estipula. '... Queda prohibida la utilización del trabajo de las mujeres en:

Labores peligrosas o insalubres / II. Trabajo nocturno industrial / III. Establecimientos comerciales después de las diez de la noche. »

⁴⁸⁸ « [...] a las mujeres que desempeñen cargos directivos, o que posean un grado universitario o técnico, o los conocimientos o la experiencia necesarios para desempeñar los trabajos. »

⁴⁸⁹ « [...] cuando se hayan adoptado las medidas necesarias para la protección de la salud, a juicio de la autoridad competente. »

ce sont des lois qui ne favorisent ni la femme ni l'homme, légitimant ainsi les revendications féministes qui intéressent toute la société :

Si un local est adapté et sûr pour que les hommes puissent y travailler, il l'est aussi pour les femmes. Et si, au contraire, un local est inadapté pour que les femmes puissent y travailler, il l'est aussi pour les hommes ; la santé et la vie du travailleur doivent être protégées non pas en fonction de son sexe mais en fonction de ses droits comme être humain⁴⁹⁰.

En 1974, les modifications apportées au Code civil et à la Loi fédérale sur le Travail garantissent légalement l'accès des femmes au travail, libres de leur choix, avec des aménagements seulement en cas de grossesse (Art. 166 et 167 de la Loi fédérale sur le Travail⁴⁹¹). Les articles 168 et 169 du Code civil ont été modifiés tandis que l'article 170 a été abrogé⁴⁹². Ces modifications et abrogations, datées du 31 décembre 1974, ont été

490 « [...] si un lugar es adecuado y seguro para que en él laboren los varones, lo es también para las mujeres. Y si, por el contrario, un lugar es inadecuado para que en él laboren las mujeres, lo es también para los varones; porque la salud y la vida del trabajador deben estar protegidas no por razón de su sexo sino de sus derechos como ser humano. »

491 **Ley Federal del Trabajo:**

Artículo 166. Cuando se ponga en peligro la salud de la mujer, o la del producto, ya sea durante el estado de gestación o el de la lactancia, y sin que sufra perjuicio en su salario, prestaciones y derechos, no se podrá utilizar su trabajo en labores insalubres o peligrosas, trabajo nocturno industrial, en establecimientos comerciales o de servicio después de las diez de la noche, así como en horas extraordinarias.

<<http://info4.juridicas.unam.mx/juslab/leylab/123/169.htm>> ;

(Reformado, D.O.F. 3& de diciembre de 1974)

<http://www.yucatan.gob.mx/gobierno/orden_juridico/Federal/Leyes/nr51rf1.pdf>, p.25

Artículo 167. Para los efectos de este título, son labores peligrosas o insalubres las que, por la naturaleza del trabajo, por las condiciones físicas, químicas y biológicas del medio en que se presta, o por la composición de la materia prima que se utilice, son capaces de actuar sobre la vida y la salud física y mental de la mujer en estado de gestación, o del producto.

Los reglamentos que se expidan determinarán los trabajos que quedan comprendidos en la definición anterior.

<<http://info4.juridicas.unam.mx/juslab/leylab/123/170.htm>>

(Reformado primer párrafo, D.O.F. 31 de diciembre de 1974),

<http://www.yucatan.gob.mx/gobierno/orden_juridico/Federal/Leyes/nr51rf1.pdf>, p.26.

Artículo 168. (Se deroga)

<<http://info4.juridicas.unam.mx/juslab/leylab/123/171.htm>>

Artículo 168. (Derogado, D.O.F., 31 de diciembre de 1974))

Artículo 169. (Se deroga).

<<http://info4.juridicas.unam.mx/juslab/leylab/123/172.htm>>

Artículo 169. (Derogado, D.O.F., 31 de diciembre de 1974),

<http://www.yucatan.gob.mx/gobierno/orden_juridico/Federal/Leyes/nr51rf1.pdf>, p.26.

492 **Código civil :**

Artículo 168. El marido y la mujer tendrán en el hogar autoridad y consideraciones iguales; por lo tanto, resolverán de común acuerdo todo lo conducente al manejo del hogar, a la formación y educación de los hijos y a la administración de los bienes que a estos pertenezcan. En caso de desacuerdo, el juez de lo familiar resolverá lo conducente.

<<http://info4.juridicas.unam.mx/ijure/fed/1/172.htm?s=>>

(Reformado, D.O.F. 3& de diciembre de 1974) <<http://www.bibliojuridica.org/libros/1/260/7.pdf>>, p. 32.

Artículo 169. Los cónyuges podrán desempeñar cualquier actividad excepto las que dañen la moral de la

apportées à la veille de l'Année internationale de la Femme, par le Gouvernement de Luis Echeverría Álvarez.

La Constitution fait aussi l'objet de modifications, l'article 123 en particulier, notamment en ce qui concerne le travail des femmes. Elena Urrutia s'appuie sur ces textes pour décrire des pratiques d'embauche discriminatoires qui perdurent en racontant un flagrant délit en la matière : « Des discriminations ? Quelles discriminations ? » (n°16, E.Urrutia, *El Sol*, «¿Discriminación? ¿Cuál discriminación?», 28/04/1977). Les questions du titre semblent être des réponses à une accusation injustifiée. Elles portent en elles-mêmes déjà la condamnation de celui qui les pose. Elena Urrutia fait part de son enquête auprès d'un responsable de la communication d'une entreprise dont le groupe possède « trois usines dans différents Etats ». L'absence de précision géographique importe peu ici, l'entretien, cité par bribes, se focalise sur le travail des femmes en entreprise. L'interlocuteur, anonyme, affirme, presque agacé : « Bien sûr que nous embauchons des femmes », « Evidemment qu'il n'y a pas de discrimination »⁴⁹³. Il reprend à son compte un slogan, une revendication féministe : « A travail égal, salaire égal »⁴⁹⁴. Cependant, ses propos prennent peu à peu une coloration sexiste. Elena Urrutia l'amène, dans une sorte de joute, à se révéler, à dévoiler ce qu'il n'avait peut-être pas envie de dire, selon une technique propre à l'interview (Martin-Lagardette, 2005 :117). Il souligne des qualités particulières aux femmes, absentes ou moins présentes chez les hommes : les femmes « sont particulièrement habiles et soigneuses »⁴⁹⁵. L'emploi de l'adverbe laisse entendre qu'à qualités égales, il embaucherait des hommes, donc un premier accroc dans sa bonne foi, qui devient béant quand il déclare par la négative à une question qui semble incongrue : « Non, il n'y a pas de femmes mariées ; seulement les célibataires travaillent avec nous ... »⁴⁹⁶. Ensuite, viennent des justifications, qui semblent toutes naturelles : une femme enceinte est gauche dans ses mouvements, ce qui devient incompatible avec le travail sur machine et qui s'occuperait des nouveaux-nés, et des enfants quand ils sont malades ? La femme mariée avec un enfant a « un homme qui les entretient »

familia o la estructura de esta. Cualquiera de ellos podrá oponerse a que el otro desempeñe la actividad de que se trate y el juez de lo familiar resolverá sobre la oposición.

<<http://info4.juridicas.unam.mx/ijure/fed/1/173.htm?s=>>,

(Reformado, D.O.F. 3& de diciembre de 1974) <<http://www.bibliojuridica.org/libros/1/260/7.pdf>>, p.32

Artículo 170, <<http://info4.juridicas.unam.mx/ijure/fed/1/174.htm?s=>>

(Reformado, D.O.F. 3& de diciembre de 1974) <<http://www.bibliojuridica.org/libros/1/260/7.pdf>>, p. 32. »

493 « Claro que ocupamos a mujeres », « Por supuesto que no hay discriminación ».

494 « A igual trabajo corresponde igual salario »

495 « [...] son particularmente hábiles y cuidadosas ».

496 « No, no hay mujeres casadas ; sólo trabajan con nosotros cuando son solteras... »

et «dans le cas contraire si elle a vraiment besoin de travailler, pour compléter les revenus du ménage ou parce qu'elle est chef de famille, elle peut chercher un travail, bien sûr, mais pas chez nous⁴⁹⁷. » Ces déclarations et ces pratiques sont bien contraires à la loi ou éloignées de leur esprit car elles supposent que la maternité sur le marché du travail est un obstacle, que la femme est la seule à être responsable de l'éducation et des soins des enfants et que le salaire des femmes est un salaire d'appoint. Dans cette première partie de l'article, Elena Urrutia dresse le tableau et met en place une stratégie discursive ; comme un juge, elle fait avouer à son interlocuteur, à son insu, ses écarts par rapport à la loi, dont elle rappelle les passages des chapitres V, XV, XXV et XXIX de l'article 123⁴⁹⁸, sur les droits des femmes enceintes au travail et sur les conditions d'accès prioritaire pour les femmes chefs de famille. La confrontation de la loi avec la réalité est éloquente même si la source n'est pas clairement identifiée.

La structure du contenu des articles constitue une scénographie bâtie autour de plusieurs instances : l'émetteur – ici la collaboratrice – les personnages mis en scène, et les supports de

⁴⁹⁷ « ... Si a pesar de todo la mujer tiene que trabajar porque lo necesite para completar el gasto de la casa o porque es cabeza de familia, pues siempre puede buscar otro trabajo...No, definitivamente, en nuestra empresa, ... [fin du texte illisible]. »

⁴⁹⁸ Parties en gras citées par Elena Urrutia :

«**V. Las mujeres durante el embarazo no realizarán trabajos que exijan un esfuerzo considerable y signifiquen un peligro para su salud en relación con la gestación; gozarán forzosamente de un descanso de seis semanas anteriores a la fecha fijada aproximadamente para el parto y seis semanas posteriores al mismo, debiendo percibir su salario íntegro y conservar su empleo y los derechos que hubieren adquirido por la relación de trabajo. En el periodo de lactancia tendrán dos descansos extraordinarios por día, de media hora cada uno, para alimentar a sus hijos;** (Reformado mediante decreto publicado en el Diario Oficial de la Federación el 31 de diciembre de 1974. Modificado por le reimpression de la Constitución, publicada en el Diario Oficial de la Federación el 6 de octubre de 1986.).

XV.- El patrón estará obligado a observar, de acuerdo con la naturaleza de su negociación, los preceptos legales sobre higiene y seguridad en las instalaciones de su establecimiento, y a adoptar las medidas adecuadas para prevenir accidentes en el uso de las máquinas, instrumentos y materiales de trabajo, así como a organizar de tal manera este, que resulta la mayor **garantía para la salud y la vida de los trabajadores, y del producto de la concepción, cuando se trate de mujeres embarazadas.** Las leyes contendrán, al efecto, las sanciones procedentes en cada caso; (Reformado mediante Decreto publicado en el Diario Oficial de la Federación el 31 de diciembre de 1974).

XXV.- El servicio para la colocación de los trabajadores será gratuito para estos, ya se efectúe por oficinas municipales, bolsas de trabajo o por cualquiera otra institución oficial o particular. (Reformado mediante Decreto publicado en el Diario Oficial de la Federación el 31 de diciembre de 1974).

En la prestación de este servicio se tomará en cuenta la demanda de trabajo y, **en igualdad de condiciones, tendrán prioridad quienes representen la única fuente de ingresos en su familia;** Reformado mediante Decreto publicado en el Diario Oficial de la Federación el 31 de diciembre de 1974).

XXIX.- Es de utilidad pública la Ley del Seguro Social, y ella comprenderá seguros de invalidez, de vejez, de vida, de cesación involuntaria del trabajo, de enfermedades y accidentes, **de servicios de guardería y cualquier otro encaminado a la protección y bienestar de los trabajadores, campesinos, no asalariados y otros sectores sociales y sus familiares;** (Reformado mediante Decreto publicado en el Diario Oficial de la Federación el 31 de diciembre de 1974). »

<http://info4.juridicas.unam.mx/ijure/fed/9/124.htm>

l'information : support-prétexte, comme le fait-divers, support d'analyse, comme la petite annonce, ou support de référence indiscutable comme les textes de loi. La relation entre ces trois instances construit un contenu qui vise à dénoncer des situations injustes et à éduquer le lecteur en favorisant une autocritique ainsi qu'une prise de conscience tout en mettant en jeu la crédibilité de l'information.

2.1.2. Sources d'information

La crédibilité de l'information et des collaboratrices sera évaluée selon la nature de la source. Les sujets proposés ne concernent pas seulement les féministes, qui, pour asseoir leur point de vue, font appel à des voix extérieures, des experts et des spécialistes de différents horizons. La multiplicité des sources permet aussi de dépassionner des débats sur des sujets épineux comme l'avortement ou la sexualité, trop souvent moralisés ou confisqués par le discours religieux. Il s'agit de les aborder autrement, à travers l'expertise scientifique, d'un point de vue social, économique ou politique. Passer du débat moral au débat scientifique, dans une perspective féministe, entraîne un positionnement stratégique de la part de la collaboratrice qui s'efface devant d'autres discours, d'autres sources autorisées : celui du spécialiste, du médecin, du scientifique, voire de l'homme d'Eglise. Ces voix multiples accroissent la crédibilité des auteures tout en dépassionnant les débats, en particulier la dépenalisation de l'avortement, la prostitution et l'homosexualité.

Pour légitimer la dépenalisation de l'avortement, Esperanza Brito n'adopte pas la position de la féministe militante mais choisit de donner la parole à un professeur, Victor Urquidi, dans une interview intitulée : « L'incroyable croissance de la population a freiné le développement économique du pays / Au Mexique, on pratique 600 mille avortements par an !⁴⁹⁹ » (n°14, E. Brito, *Siempre!*, 24/10/1973). Ce titre cause un certain émoi, le lecteur peut s'interroger sur le lien entre les deux propositions. La deuxième partie du titre, « Au Mexique on pratique 600 mille avortements par an ! », est, en effet, susceptible de provoquer un choc. En soi, l'information, véritable scoop, fait état d'une réalité incroyable dans un pays où la loi l'interdit en grande partie. Esperanza Brito, ne cache pas sa surprise, feinte ou réelle, dans cette remarque : « Six cent mille, c'est un chiffre très élevé professeur⁵⁰⁰. « Ensuite, la

499 « El tremendo incremento de la población ha frenado el desarrollo económico del país / En México se practican 600 mil abortos al año! »

500 « – Seiscientos mil es un número elevadísimo doctor. »

juxtaposition des deux phrases de ce long titre contient une sorte de provocation en associant deux problèmes, le deuxième apparaissant comme la solution au premier, « une mesure extrême », remarque Esperanza Brito dans le corps du texte. De façon pragmatique, le scientifique argumente sur la nécessité de légiférer sur l'avortement, pour des raisons économiques et démographiques, en insistant sur le coût très élevé de l'avortement illégal pour le pays. Il avance qu'il ne faut surtout pas favoriser la natalité dans un pays dont le potentiel agricole est limité, avec seulement 16% du territoire cultivable et qui malgré tout continue à connaître une forte croissance démographique, avec un taux d'accroissement de 3,5%, à cette date. La menace démographique laisse Esperanza Brito perplexe et semble étrangère à sa vision de la maternité.

Question “– Mais vraiment, il naît tant d'enfants que cela devienne préoccupant ?

Réponse “ – Beaucoup trop⁵⁰¹.”

Le spécialiste reprend le registre comptable en affirmant que « vingt pour cent des grossesses se terminent par un avortement. Ce qui revient horriblement cher aux organismes de santé⁵⁰². » Il suggère une solution en annonçant que le coût des avortements est plus élevé qu'une contraception proposée à chaque femme en âge de procréer. Esperanza Brito, avec pertinence, reprend le médecin sur l'organisation de la planification familiale en lui opposant l'aspect humain avec la prise en compte des implications psychologiques et morales. Expliquer aux femmes l'explosion démographique et l'usage des moyens contraceptifs ne sera pas suffisant pour les convaincre d'adopter une méthode de contraception : « Franchement je ne crois pas qu'en disant à une femme que dans vingt ans on sera 112 millions dans le pays, ce sera suffisant pour la motiver à limiter à deux le nombre d'enfants souhaité⁵⁰³. » Sur cette question délicate de l'avortement et de la planification familiale, les observations et les questions d'Esperanza Brito, à la fois candides et pertinentes, issues du 'bon sens', du « monde commun », pourraient être celles du lecteur. Cette position neutre, voire faussement naïve, donne au lecteur des entrées pour penser les réalités démographiques, une planification

501 « – ¿ Pero en verdad nacen tantos niños como para que haya motivo de alarma ?

– Muchísimos. »

502 « [...] el veinte de los embarazos terminan en aborto. Esto resulta terriblemente oneroso para las instituciones de salud. »

503 « Francamente no creo que el decirle a una mujer que en veinte años vamos a ser 112 millones en la república, sea suficiente motivación para que ella decida limitar a dos el número de sus hijos. »

familiale nécessaire relayée par une éducation sexuelle en attendant la dépénalisation de l'avortement qui sera longue à venir, selon le professeur. Dans cette interview dite d'expertise, selon Charaudeau, « l'interviewer joue alors les rôles de questionneur naïf, comme s'il était en lieu et place du citoyen de base, de traducteur (par des reformulations) devant simplifier encore davantage l'explication, [...] ». (Charaudeau, 2005 : 181)

Le même Víctor Urquidi est cité par Elena Urrutia, en 1976, dans un article intitulé « L'avortement, pour ou contre ? », qui présente, à travers un livre⁵⁰⁴, la situation de l'avortement au Mexique (n°19, E. Urrutia, "Aborto, ¿sí o no?", *Novedades*, 15/08/1976). L'approche du sujet est d'emblée différente, les arguments économiques et démographiques sont abandonnés au profit d'une approche sociale. Le titre de l'article, une courte question averbale, propre aux sondages, aux enquêtes d'opinion, suppose des positions extrémistes, sans nuance possible. La question est reprise dans le chapeau avec une volonté d'éclaircissement : « En d'autres termes, ¿assassinat ou contrôle natal ? Une recherche objective répond à la question, à partir d'opinions et d'arguments incontestables pour arriver à une conclusion raisonnable et socialement nécessaire⁵⁰⁵. » A nouveau, la question à double entrée fixe des positions catégoriques qui suggèrent un jugement moral ou des mesures techniques inadaptées, qui sous-entendent que jamais l'avortement ne peut être considéré comme un moyen de contrôle des naissances. La phrase affirmative fait retomber la tension, elle concentre un appel à la raison, au jugement, à l'impartialité, face à une question sociale, coupant net toute velléité de fanatisme. Cette perspective est corroborée par les déclarations de Víctor Urquidi, convoqué à nouveau, par Elena Urrutia :

Ce sont les conditions dans lesquelles se réalise l'avortement au Mexique qui constituent un crime social car la femme qui veut avorter ne peut compter sur les garanties qu'assurerait un cadre légal, elle est obligée de mettre son destin entre des mains peu qualifiées qui peuvent mettre en danger sa vie⁵⁰⁶.

Par un procédé d'inversion, le spécialiste avance que ce sont les institutions qui sont responsables d'une situation tragique, voire criminelle, à l'endroit des femmes. Un autre

⁵⁰⁴ Marie Claire Acosta, Flora Botton-Burlá, Lilia Domínguez, Isabel Molina, Adriana Novelo et Kira Núñez, *El aborto en México*, No 57, México, FCE, Fondo de Cultura Económica.

⁵⁰⁵ « En otras palabras, ¿asesinato o control natal? Responde una investigación objetiva que recoge opiniones encontradas, argumentos reales para llegar a una conclusión razonable y socialmente necesaria. »

⁵⁰⁶ « [...] las condiciones en que se realiza el aborto en México constituyen un crimen social ya que la mujer que quiere hacerse un aborto no puede contar con los beneficios que le daría la legalidad y tiene que ponerse en manos no muy calificadas que pueden hacer peligrar su vida. »

médecin se situe dans cette perspective qui déplace complètement la question de l'avortement vers le domaine de la santé publique :

Le docteur Manuel Mateos Cándano de façon claire et courageuse confie aux auteures que la législation sur l'avortement devrait disparaître du Code Pénal et être réglementée par le Code de la Santé et ne plus être considéré comme un délit mais comme un problème de santé publique⁵⁰⁷.

Elena Urrutia souligne ici le courage du médecin à formuler précisément ce genre de proposition. Elle convoque plusieurs voix pour débattre sur ce sujet « brûlant », dans un article intitulé justement « Ce sujet brûlant : l'avortement » (n°6, E. Urrutia, “Ese tema candente: el aborto”, *El Sol*, 27/01/1977). Aux voix scientifiques, viennent s'ajouter celles de personnalités religieuses. En réponse à la question sur l'avortement en France, les évêques français progressistes font valoir leur devoir de réserve et reconnaissent la force de la loi sur une question qui relève de la politique, en citant une phrase de Saint Thomas d'Aquin : « la loi ne peut interdire tout ce qu'interdit la morale⁵⁰⁸. » Elena Urrutia clôt son article en renvoyant au livre du prêtre catholique Pierre Locht : *Visages de la famille*⁵⁰⁹, qui en détournant le commandement biblique, « Croissez et multipliez-vous »⁵¹⁰, plaide pour une qualité de vie plus que pour sa multiplication : « [...] la multiplication de la vie peut compromettre ce qu'il faut sauvegarder avant tout : la qualité de la vie, la vie humaine [...]»⁵¹¹. »

Marta Lamas, à son tour, détourne un slogan des groupes ultra-conservateurs anti-avortement en réclamant, dans le titre d'un article, « le droit à la vie » : « Législation italienne / Avortement Légal : le Droit à la Vie » (n°26, M. Lamas, « Legislación italiana / Aborto Legal : Derecho a la Vida », *El Universal*, 23/05/1978). Au risque de heurter, elle associe les termes « avortement » et « vie », en écho au mouvement anti-avortement Pro-Vida⁵¹² qui vient de se constituer au Mexique. Le dernier paragraphe de l'article comprend

⁵⁰⁷ « El doctor Manuel Mateos Cándano en la clara y valiente opinión que da a las autoras señala que la legislación sobre el aborto debería desaparecer del Código Penal, y reglamentarse el aborto en el Código sanitario como un problema de salud pública y no como un delito. »

⁵⁰⁸ « [...] la ley no puede prohibir todo lo que prohíbe la moral . »

⁵⁰⁹ Pierre Locht, *Visages de la famille*, livre publié en 1975 aux Editions Le Centurion, 149 p.

⁵¹⁰ La Genèse : chapitre 1, verset 28.

⁵¹¹ « [...] la multiplicación cuantitativa de la vida puede comprometer lo que es preciso salvaguardar antes que nada: la calidad de la vida [...]. »

⁵¹² Ce groupe représente le courant fondamentaliste de l'Eglise catholique et s'inspire du groupe américain

de larges citations d'un texte écrit par un jésuite, « lucide et courageux », Enrique Maza, intitulé « L'avortement, moral ou légal ? » et publié antérieurement dans la revue politique *Proceso* (n°77, « El aborto, ¿moral o legal? », 24/04/1978). Enrique Maza enlève le vernis doctrinal à une situation de détresse sociale et humaine dont la résolution n'incombe pas à l'Eglise. « ' A chacun son rôle : l'Eglise légifère pour les consciences et l'Etat pour le bien de la société' ⁵¹³.», affirme-t-il. Marta Lamas reprend son développement, une sorte d'exhortation qui fait appel à la bienveillance :

Pour lui et pour ceux qui, comme nous, partagent son opinion : 'les causes de l'avortement ne sont pas des fautes personnelles issues d'une moralité individuelle, mais les conséquences de maux sociaux plus profonds.' Ce jésuite, lucide et courageux, termine son article avec un paragraphe émouvant où il lance un appel : ' Nous sommes dans une autre dimension, face à un mal social très grave, et non dans la petite chapelle de nos consciences individuelles, imperméables aux répercussions sociales de notre autosatisfaction qui défend de façon abstraite la moralité. Ce qui est en jeu, ce sont des êtres humains dans des situations de souffrance, et non des principes moraux désincarnés et abstraits. La morale véritable ne se défend pas avec des affirmations de principe, mais avec l'aide effective apportée aux êtres humains confrontés au péché et dans le conflit. Tout le reste n'est qu'hypocrisie⁵¹⁴.

Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas appuient leurs analyses sur des sources scientifiques et religieuses pour promouvoir et légitimer une dépénalisation de l'avortement. Ces voix progressistes au sein de l'Eglise sont minoritaires et peu entendues dans les médias. La démarche des collaboratrices s'avère indispensable pour que le lecteur soit amené à repenser son point de vue sur l'avortement, sujet « épineux », selon Marta Lamas, ou « brûlant », selon Elena Urrutia- sujet pris en charge par des médecins et membres de l'Eglise, caractérisés par leur objectivité, leur courage et leur lucidité.

Esperanza Brito et Marta Lamas ont également recours à des experts, pour aborder, respectivement, les thèmes de la prostitution et de l'homosexualité. Esperanza Brito, dans une interview du chercheur Nicolas Pérez, du Centre de Développement de la Santé (*Centro de*

Prolife.

⁵¹³ « 'A la Iglesia le toca legislar para las conciencias. Al Estado le toca legislar para el bien de la sociedad'. »

⁵¹⁴ « Para él y para quienes coincidimos con su posición: 'las causas del aborto no son fallas personales a la moralidad individual, sino consecuencias de males sociales más profundos.' Este lúcido y valiente jesuita termina su artículo con un párrafo conmovedor donde hace un llamado: 'Estamos en otra dimensión, ante un mal social muy grave, no en la capillita de nuestras conciencias individuales, ajenas a las repercusiones sociales de nuestras posturas autosatisfechas con la defensa abstracta de la moralidad. Lo que va de por medio son seres humanos en situaciones aflictivas, no principios descarnados de moral sin historia y sin concreción. La moral real no se defiende con afirmaciones de principio, sino con la ayuda efectiva a los seres humanos en pecado y en conflicto. Otra cosa es hipocresía pura. »

Desarrollo de la Salud), propose une étude sociologique du phénomène de la prostitution, sous le titre « Bien que la structure capitaliste prétende réprimer La Prostitution, elle ne fait que l'encourager, affirme Nicolas Perez » (n°8, E. Brito, « Aunque pretende reprimirla la estructura capitalista es la que estimula y fomenta La Prostitución, dice el Lic. Nicolas Pérez », *Siempre*, 12/09/1973). Le sociologue traite le phénomène « comme une question purement économique », sans connotation morale, en le situant en particulier dans le contexte migratoire à la frontière nord du pays, dans les villes de Reynosa et Tijuana. Le chercheur brosse un état des lieux : attirées par les sources d'emploi que représente le secteur de la *maquila*⁵¹⁵, les femmes sont confrontées à des situations à risques. Il s'avère que les emplois sont insuffisants par rapport à la demande et que certaines tombent entre les griffes des mafias locales, « des groupes de traite de blanches » qui leur font miroiter des emplois, entre autres, dans les usines de textile. Le sociologue accuse les autorités de criminaliser la prostitution en traitant les prostituées comme des délinquantes. Ce point de vue sur la prostitution, certes partiel, nourrit cependant un regard plus objectif sur la femme prostituée en la situant dans un contexte économique national, battant en brèche l'idée que la prostitution est « un mal nécessaire », formulée comme attaque de l'interview, par Esperanza Brito.

Autant la prostitution est un phénomène visible, l'homosexualité est une réalité cachée, également sous l'emprise de préjugés. Marta Lamas s'attache à en donner une visibilité à travers une analyse bibliographique d'ouvrages sur la question, sous le titre « Le Droit à la Différence / Lesbiennes et Féministes » (n°56, M. Lamas, « Derecho a la Diferencia / Lesbianas y Feministas », *El Universal*, 19/12/1978). Elle cite des auteurs américains (Ford et Beach, Marshall et Suggs) qui, dans leurs études collectives, ont prouvé que « la conduite homosexuelle est universelle », que « l'homosexualisme n'est pas une conduite anormale, asociale, aberrante », pour contrecarrer des préjugés contenus dans les adjectifs employés par les auteurs. Marta Lamas tire elle-même une conclusion des statistiques fournies par une étude de Bryan Magez, selon laquelle une personne sur vingt a une conduite homosexuelle, donc au Mexique, cela concernerait trois millions de personnes.

La multiplicité des sources crée plusieurs plans d'énonciation, favorables à l'objectivité de l'information, dans une polyphonie que favorise l'interview mais qui est présente aussi dans les commentaires sur l'avortement, la prostitution et l'homosexualité. La diversité des voix provoque une certaine instabilité sur le plan de l'énonciation où l'émetteur, plutôt que

⁵¹⁵ Ce secteur économique regroupe des activités de sous-traitance installées surtout dans le nord du pays, avec une main-d'œuvre essentiellement féminine.

d'assumer seul une position, met en scène un ensemble de voix dont il se distancie ou avec lesquelles il se solidarise plus ou moins discrètement (Maingueneau, 2007 : 112). Les voix des spécialistes, des experts, reflètent un « espace social » où les auteures, placées dans une position de distanciation, invitent le lecteur à partager de nouveaux points de vue en déléguant leur autorité tout en renforçant l'objectivité de l'information. Elles amplifient, de façon favorable, les positions des collaboratrices.

L'organisation des contenus informatifs et les sources d'information constituent les fondements d'un discours de conviction où l'émetteur met en jeu sa crédibilité auprès du lecteur avec lequel le dialogue est permanent et multifacétique. Les collaboratrices développent des stratégies discursives qui permettent une perméabilité aux nouvelles revendications féministes présentes dans les articles. Elles font du journalisme un acte féministe, tout en restant soumises à des contraintes, entre le combat – le leur – et la convention – du lecteur et des rédactions.

2.2. Dialoguer avec le lecteur

La relation entre l'émetteur et le récepteur, ou entre nos auteures et le lecteur, suppose une connaissance et une compréhension du mode de pensée de ce dernier, du « monde commun » où il gravite afin de pouvoir l'atteindre, le 'transformer' éventuellement. Cela revient à se demander comment s'allier le lecteur ou la lectrice, qui peut être, selon Marta Lamas « N'importe quel homme, bien conditionné par notre société sexiste [...]»⁵¹⁶.» (n°33, M. Lamas, *El Universal*, 11/07/1978). L'analyse des pratiques de la vie quotidienne, apparemment anodines, sont le scénario de discriminations, à commencer par le langage, selon Elena Urrutia. La formule sans appel « comme chacun le sait », annonce une réalité unanimement admise, qui relève de la tradition, partagée par le lecteur (n°10 ,E. Urrutia, *Unomásuno*, 11/06/978) :

Comme chacun le sait, on appelle l'homme *monsieur*, titre qui ne dépend pas de son état-civil, tandis que que l'on appelle la femme *madame* ou *mademoiselle*, d'après son état-civil, c'est-à-dire, selon sa relation avec l'homme. On souligne ainsi dans l'expression verbale le fait traditionnellement admis que la femme n'a pas de personnalité propre, mais que celle-ci se définit dans sa relation avec l'homme⁵¹⁷.

⁵¹⁶ « Cualquier hombre, bien condicionado por nuestra sociedad sexista [...] »

⁵¹⁷ « Como es sabido , al varón se le llama *señor*, tratamiento que es independiente de su estado civil, en tanto que a la mujer se le llama *señora* o *señorita* , según cual sea su estado civil, es decir, su relación con el hombre.

Le sexisme se love dans les préjugés, mis en évidence par des exemples concrets, dans cette comparaison par exemple qui, dans un souci didactique, associe le racisme et le sexisme : « [...] planter de la canne à sucre ou du thé n'est pas un travail de blancs, changer les couches n'est pas un travail d'hommes⁵¹⁸. » (n°3, E.Urrutia, *El Nacional*, 5/12/1976). Le maternage tout comme l'esclavage sont le produit de pratiques culturelles et de l'histoire, suggère Elena Urrutia. Les auteures parlent d'un « monde commun », pour le redéfinir en « espace social », la presse étant ces deux espaces à la fois : lieu de conformisme dans la représentation de la différence des sexes mais aussi lieu de sa redéfinition et de sa transformation. Pour ce faire, elles construisent une connivence, une complicité avec le lecteur, à la fois adulé, courtisé et aussi pris à partie, critiqué.

2.2.1. Une parole figée

Proverbes et expressions populaires permettent de justifier une réalité où se joue la différence de la relation entre les sexes, marquée par la domination masculine. Ils rendent compte des situations de violence envers les femmes. A partir de ce proverbe, « 'Une femme seule est un bien commun'⁵¹⁹ », Marta Lamas met en parallèle la division des sexes et la division de l'espace : la rue – espace public – appartient aux hommes, où ils peuvent « marcher seuls », sans crainte tandis que pour les femmes, c'est un lieu où sont possibles les agressions sexuelles en tout genre, « (interpellations, tripotage, regards obscènes, etc.)⁵²⁰ ». (n°12, M.Lamas, *El Universal*, 14/02/1978). Le même proverbe, « 'Une femme seule est un bien commun' », fonde des jugements arbitraires à l'endroit des femmes. Par exemple : Cecilia González qui tue son agresseur en légitime défense. Jeune fille vivant seule, elle est soupçonnée de ne pas être une femme décente : « Les femmes qui vivent seules deviennent immédiatement des **proies faciles, des femmes suspectes** et **bizarres**⁵²¹. » (n°6, M. Lamas, *El Universal*, 3/01/1978). Marta Lamas se lance dans une longue justification pour expliquer le choix de vie de la jeune femme : ce sont ses parents qui lui ont conseillé de se loger, au sud

Se pone así de manifiesto en la conducta verbal el hecho tradicionalmente establecido de que la mujer no tiene personalidad por sí misma, sino que ésta le viene de su situación relativa respecto al varón. »

⁵¹⁸ « [...] plantar caña o té no es un trabajo de blancos, cambiar pañales no es un trabajo de hombres. »

⁵¹⁹ « 'La mujer sin amo es propiedad de todos' »

⁵²⁰ « (piropos, manoseos, miradas obscenas, etc .) »

⁵²¹ « Las mujeres que viven solas se convierten inmediatamente en **presas fáciles, en sospechosas, en raras.** »

de la ville, près de l'Université (UNAM), où elle étudiait l'après-midi, tout en travaillant comme caissière, plutôt que de rentrer au domicile familial, trop éloigné, situé au nord de la ville. Elle répond ainsi aux soupçons implicites contenus dans cette question que tout le monde se pose : « Quel genre de vie doit-elle mener si elle n'est pas mariée et si elle ne vit pas chez ses parents ou avec ses frères ?⁵²² ». Le soupçon entoure également cette affirmation d'un juge lors du procès d'un viol, à propos de la victime : « ce n'est pas une sainte » (n°17, E. Urrutia, *El Sol*, 5/05/1977).

Ces lieux communs permettent de justifier des actes de violence et déculpabiliser leurs auteurs: « Il est courant d'entendre ce commentaire chez ceux qui pensent que 'si elle n'a plus rien à perdre, un de plus, ce n'est pas grave', comme si la dignité de la femme ne se résumait qu'à son hymen [...]»⁵²³. » (n°6, M. Lamas, *El Universal*, 3/01/1978). Le lieu commun banalise une situation violente ou un acte de violence en leur conférant un caractère privé. Marta Lamas dénonce la violence et le silence qui les entourent dans l'expression populaire « le linge sale se lave en famille⁵²⁴ » (n°20, M. Lamas, *El Universal*, 4/04/1978). La violence familiale devient banale, acceptée : « (' il la frappe parce qu'il l'aime') »⁵²⁵ » (n°19, M. Lamas, *El Universal*, 4/04/1978). Ce qui est condamnable normalement - porter atteinte à l'intégrité physique - est inversement valorisé dans cette relation de couple. Marta Lamas rappelle encore : « Les commentaires que l'on entend habituellement sont du type : 'Elle l'a cherché', [...]»⁵²⁶. » (n°20, M. Lamas, *El Universal*, 11/04/1978).

Toutes ces formes – préjugés, lieux communs, dictons et proverbes – font partie d'une stéréotypie, selon le terme employé par Charaudeau (2002 : 547) ; ce sont les pièces d'une représentation collective à valeur atemporelle, qui généralisent et fixent définitivement les comportements des uns par rapport aux autres, de façon uniforme, contre quoi se révolte Esperanza Brito : « [...] nous, les femmes, on nous a habillées avec l'uniforme du sexe, sans distinction de classe, de religion, de race, d'âge ou d'éducation [...]»⁵²⁷ », soit un seul modèle pour juger toutes les femmes qui entraîne « des généralisations irrationnelles et absurdes »

⁵²² « ¿Qué clase de vida llevará si no está casada ni vive con sus padres o hermanos? »

⁵²³ « Es común también oír el comentario de quienes piensan que «'si ya no tiene nada que perder, qué le importa uno más', como si la dignidad de la mujer residiera sólo en el himen [...] »

⁵²⁴ « los trapos sucios se lavan en casa. »

⁵²⁵ « ('Le pega porque la quiere'). »

⁵²⁶ « Los comentarios que también se suelen oír son del tipo: 'Ella se lo buscó', [...]»

⁵²⁷ « [...] a nosotras, sin distingos de clase, religión, raza, edad o educación, nos ha sido colocado el uniforme del sexo [...]»

(n°25, E. Brito, *Novedades*, 2/11/1966). Esperanza Brito tente de montrer l'absurdité de ce procédé en l'appliquant aux hommes:

Personne n'a jamais eu l'idée d'affirmer que tous les hommes sont intelligents, bons, gentils, éduqués, cultivés, des ivrognes, cruels, tyranniques, dépensiers, honnêtes, voleurs, ou tout autre chose comme caractéristique générale⁵²⁸.

Sarcastique, elle bat en brèche l'idée d'une domination masculine en concluant : « Avec cette attitude, on gaspille un gros pourcentage de talent féminin dans un monde où ce qui fait défaut, précisément, c'est le talent⁵²⁹. » La stéréotypie naturalise les discours, les comportements, masque le culturel sous l'évident, sous ce qui est considéré comme naturel et structure une pensée sexiste et misogyne. C'est contre cette construction de l'esprit que luttent les collaboratrices en instaurant une proximité avec le lecteur.

2.2.2 Une parole subjective

Le discours construit une proximité avec le lecteur. Dans cette relation intervient la subjectivité de l'émetteur qui se manifeste dans une modalisation autonymique, qui comprend des signes typographiques comme les guillemets et les parenthèses, et qui permet à l'émetteur de commenter ce qu'il écrit, soit « son propre dire en train de se faire » (Maingueneau, 2007 : 139). Les signes typographiques ou « marques de connotation autonymique obligent à un travail d'interprétation », soit une connivence minimale nécessaire entre l'émetteur et le récepteur (Maingueneau, 2007 : 143). Les guillemets encadrent des opinions que l'auteure veut mettre en évidence et partager avec le lecteur pour mieux les condamner, comme cette vision exclusivement négative de la prostituée, sortie des « attitudes bigotes et moralistes qui culpabilisent ces 'dégénérées' »⁵³⁰. (n°50, M. Lamas, *El Universal*, 7/11/1978). Le *piropo* interpellation des femmes par les hommes – n'est pas une preuve de « 'galanterie' », avertit Marta Lamas (n°13, M. Lamas, « El piropo callejero », *El Universal*, 21/02/1978) :

⁵²⁸ « A nadie se le ha ocurrido jamás decir que todos los hombres son inteligentes, buenos, gentiles, educados, cultos, borrachos, crueles, tiránicos, despilfarrados, honestos, ladrones, o cualquier otro calificativo como atributo general. »

⁵²⁹ « Con esta actitud se desperdicia un gran porcentaje de talento femenino en un mundo donde lo que escasea, es precisamente el talento. »

⁵³⁰ « [...] las actitudes mojigatas y moralistas que culpaban a esas "degeneradas". »

Certaines femmes, imprégnées d'idéologie sexiste, se sentent flattées par ce type d' 'attentions'. Leur complicité sert à perpétuer cette situation dégradante. Il est très difficile de lutter contre quelque chose qu'on ne reconnaît pas comme une agression⁵³¹.

Marta Lamas met en garde, alerte la lectrice et le lecteur mais elle les disqualifie également. Cette critique directe du récepteur peut paraître excessive. Dans l'exemple qui suit, elle décrit une situation où la femme accompagnée de son frère ne fera pas l'objet de ce genre de 'compliments' mais on adressera à l'homme, non pas individuellement mais en groupe, lâchement, un « ' au revoir beau-frère' »⁵³². Par ricochet, le salut vise la femme, objet de convoitise, le terme beau-frère supposant des relations avec la femme. (n°13, M. Lamas, *El Universal*, 21/02/1978).

La position de l'émetteur apparaît clairement en opposition totale aux modes de pensée communs. Elena Urrutia décrit l'attitude de la mère face à sa fille qui lui avoue qu'elle a été violée, et à qui elle demande de tout oublier, à cause du « 'deshonneur' » qui rejaillirait sur la famille. Elle s'approprie le terme employé par la mère, « 'deshonneur' », pour établir une distance critique envers cette interprétation des faits qui laissent dans l'oubli la souffrance de la victime (n°17, E. Urrutia, *El Sol*, 5/05/1977). L'émetteur emploie une expression, entre guillemets, « il la montre en quelque sorte du doigt, indiquant par là qu'il ne l'assume pas vraiment » (Maingueneau, 2007 : 156). Les guillemets exposent en pleine lumière les idées préconçues et les comportements condamnables tandis que les parenthèses, comme des apartés, confient un contenu informatif – exclusif - une digression, une rupture dans le discours ou la précision d'un axe thématique. Marta Lamas précise « (Je ne traiterai pas ici de la prostitution masculine)⁵³³. » (n°50, M. Lamas, *El Universal*, 7/11/1978). C'est le lieu également pour exprimer une situation que l'on peut éventuellement comprendre comme une amélioration : « (les clients qui fréquentent les prostituées sont presque dans la majeure partie des cas âgés de plus de 35 ans)⁵³⁴. ». Marta Lamas suggère que les plus jeunes ont tendance à abandonner le recours à la prostitution (n°51, M. Lamas, *El Universal*, 14/11/1978).

⁵³¹ « Algunas mujeres, imbuidas de la ideología sexista, se sienten halagadas por este tipo de «atenciones». Su complicidad sirve para perpetuar esta situación degradante. Es muy difícil luchar contra algo que no se reconoce como agresión. »

⁵³² « cuando en cobarde grupito, le gritan “adiós cuñado”. »

⁵³³ « (No trataré aquí de la prostitución masculina)».

⁵³⁴ « (los clientes que van con prostitutas son casi en su totalidad mayores de 35 años)»

L'émetteur, certes, donne son avis, qui parfois manque de retenue comme celui-ci formulé sur les secrétaires. Pour Elena Urrutia, la formation des secrétaires est peu poussée mais suffisante pour les tâches demandées. Ce point de vue est rectifié, habilement, entre parenthèses pour éviter d'en blesser certaines, tout en exprimant un sentiment commun : « (je me réfère à la majorité des secrétaires, mais je comprends qu'il y ait d'importantes et rares exceptions)⁵³⁵ ». Cependant le même argument est réitéré de la même façon, en parlant de la formation : « (au fond il n'en faut pas beaucoup)⁵³⁶ ». (n°15, E. Urrutia, *El Sol*, 21/04/1977). Ces signes typographiques, rhétoriques, que sont les parenthèses et les guillemets, servent à apprécier l'humeur ou l'état d'esprit des collaboratrices qui se traduit par des inflexions ironiques apportées au discours.

L'émetteur exprime son insatisfaction et son irritation en adressant des reproches au gouvernement. La lenteur de sa gestion cache une indifférence face à la nécessité de légiférer sur une maternité libre dont Marta Lamas utilise le champ lexical. Le représentant de la Chambre des députés, González Guevara, n'a pas donné d'avis sur le rapport qui lui a été remis sur le problème de l'avortement, le 2 décembre 1977 : « Neuf mois se sont écoulés et on peut supposer qu'il 'accouchera' de sa réponse bientôt⁵³⁷. » Elle accuse de lâcheté ce Gouvernement qui reste à l'écoute de l'Eglise : « Il est honteux de voir que notre Gouvernement 'laïc' n'ose pas prendre une décision à tout point de vue urgente⁵³⁸. » (n°41, M. Lamas, *El Universal*, 5/09/1978).

La situation concernant l'avortement est d'autant plus grave, signale Elena Urrutia, que certaines femmes mettent leur vie en danger en pratiquant seules leur avortement, « (par manque de ressources)⁵³⁹ ». Dans cette parenthèse, Elena Urrutia sous-entend l'hypocrisie de la loi et de la société face à des situations scandaleuses, qui peuvent émouvoir le lecteur (n°19, E.Urrutia, *Novedades*, 15/08/1976).

L'ironie et l'humour, sans ornement typographique, servent pour disqualifier la famille, les institutions, le gouvernement, l'Eglise. Esperanza Brito fait preuve d'un humour grinçant dans cette mise en garde adressée aux parents qui attendent pour leur fille le prétendant idéal

⁵³⁵ « (me refiero a la mayoría de las secretarias, pero entiendo que hay importantes y escasas excepciones) »

⁵³⁶ « (en el fondo no se requiere mucha) »

⁵³⁷ « Han pasado nueve meses y suponemos que « dará a luz » próximamente su respuesta. »

⁵³⁸ « Indigna ver que nuestro « laico » Gobierno no se atreve a tomar una decisión desde todos puntos de vista inaplazable. »

⁵³⁹ « (por carencia de medios económicos). »

« sans envisager la possibilité qu’il n’arrive jamais⁵⁴⁰. » La dépendance de la femme sans revenus est soumise aux aléas de la vie, comme le souligne, cette fois typographiquement Esperanza Brito : « les jeunes filles, les dames, se voient condamnées à l’indigence, quand l’homme qui les entretient commet l’ i m p r u d e n c e de mourir⁵⁴¹. » (n°56, E. Brito, *Novedades*, 27/08/1969). Sur un ton moqueur, Elena Urrutia critique les arguments de l’Eglise catholique sur l’interdiction de l’ordination des femmes, fondée sur le fait que le Christ et ses apôtres étant des hommes, leurs successeurs devaient l’être aussi, ce qu’Elena Urrutia commente dans une parenthèse irrévérencieuse : « (Un commentaire superficiel et cocasse aurait sa place ici : Jésus et ses apôtres étaient juifs, donc ses successeurs auraient dû être également juifs)⁵⁴².»

La modalisation autonymique – les guillemets, les parenthèses – permet de partager avec le lecteur des expériences communes, face aux institutions par exemple, et aussi, avec une certaine prise de risque, de le déstabiliser dans ses certitudes, le contrarier, voire le blesser.

2.2.3. Le jeu de l’inversion

Dans la relation avec le lecteur, le jeu est un ressort pour amener à une prise de conscience du sexisme et des discriminations qui se manifestent dans le langage et la vie quotidienne. Elena Urrutia avance des preuves irréfutables en citant des définitions du Dictionnaire de l’Académie espagnole (*Real Academia Española*, RAE) qui révèlent la différence entre les sexes, idéologiquement traduite dans un langage binaire et hiérarchisé, où le féminin est dévalorisé (Héritier, 1996 : 206).

Les définitions des termes, en majuscules dans le texte, « SEXE FAIBLE », « FEMININ », « EFFEMINER », « MOLLESSE »⁵⁴³, renferment toutes une connotation négative de « la femme », associée au sexe faible, délicat, inapte au travail, qui aime les cadeaux tandis que les définitions des termes « SEXE FORT », « VIRIL », « VIGOUREUX »⁵⁴⁴, renvoient à une image

⁵⁴⁰ « [...] sin prever la posibilidad de que no llegue nunca. »

⁵⁴¹ « las señoritas, las damas, se ven condenadas a la indigencia, cuando el hombre que las sostiene, comete la i m p r u d e n c i a de morir. »

⁵⁴² « (Aquí cabría un comentario superficial y jocoso : Jesús y sus apóstoles eran judíos, luego sus sucesores debieron ser igualmente judíos). »

⁵⁴³ « sexo debil », « femenino », « afeminar », « molicie »

⁵⁴⁴ « sexo fuerte », « varonil », « hombrada »

positive de « l'homme », courageux, généreux, persévérant. Dans une relation amoureuse asymétrique, les femmes occupent le pôle passif (« FAVEUR », « MINAUDERIES », « CHICHIS »⁵⁴⁵) et les hommes le pôle actif (« SERVIR », « OFFRIR », « COURTISER », « FAIRE LA COUR », « COMPLIMENT »⁵⁴⁶), dans un processus de conquête. Le résultat de cette dichotomie est que « l'homme commande et la femme obéit », et quand les rôles, les « modèles sociaux » éclatent, l'anomalie surgit et est sanctionnée, stigmatisée à travers des mots qui sont, pour l'homme, « FEMMELETTE »⁵⁴⁷, et pour la femme, « GENDARME », « VIRAGO »⁵⁴⁸ (n°13, E. Urrutia, *unomásuno*, 25/06/1978).

Elena Urrutia affirme « qu'il n'est pas nécessaire de s'étendre » sur cette question du sexisme du langage - « véhicule de discrimination sexuelle ». Cependant, elle y consacre une série de cinq articles dans *unomásuno* (n°10, 11/06/1978; n° 12, 19/06/1978; n°13, 25/06/1978; n°15, 7/07/1978; n°17, 14/07/1978), et deux dans *El Sol*, (n°5, 20/01/1977 et n°7, 3/02/1977), en insistant sur les modèles sociaux et sexuels véhiculés par la langue. Par exemple, au détour d'une phrase, elle donne cette définition qui complète un commentaire sur l'identité féminine toujours associée à celle d'un homme, son père ou son mari (n°10, E. Urrutia, *unomásuno*, 11/06/1978) :

(Une parenthèse sans commentaire : le dictionnaire de l'Académie espagnole définit l'adjectif *incasable* [non mariable], dans la troisième acception : s'applique à la femme qui à cause de sa laideur, sa pauvreté ou ses défauts pourra difficilement trouver un mari)⁵⁴⁹.

Elena Urrutia multiplie les exemples de bipolarité des sexes en proposant au lecteur « un exercice utile », celui de « la règle de l'inversion » comme révélateur des pratiques sexistes (n°13, E.Urrutia, *unomásuno*, 25/06/1978). Avec une objectivité scientifique, elle en présente la pertinence, selon trois étapes, en proposant d'abord une hypothèse, ensuite la méthode et enfin des exemples (n°12, E. Urrutia, *unomasuno*, 19/06/1978). Son hypothèse est que le monde est fait par et pour les hommes : les lois, les religions, les langages, la structure grammaticale des langues, où la femme est « soigneusement » occultée. Pour vérifier cette

⁵⁴⁵ « favor », « damería », « dengue »

⁵⁴⁶ « Servir », « obsequiar », « festejar », « requebrar », « chicoleo »

⁵⁴⁷ « maridazo », « bragazas »

⁵⁴⁸ « marimandona », « machota », « mujer de digo y hago »

⁵⁴⁹ « (Un paréntesis sin comentarios: El diccionario de la Real Academia define el adjetivo *incasable*, en su tercera acepción: aplícase a la mujer que por su fealdad, pobreza o malas cualidades difícilmente podrá hallar marido). »

hypothèse, elle propose d'appliquer « la règle de l'inversion » et alors on se rend compte, affirme-t-elle, que « presque toujours », il existe une situation sexiste. Voici quelques exemples et définitions qu'elle sort du dictionnaire de la RAE : le mot « *Prenda* : ce qu'on aime intensément, comme ses enfants, sa femme, ses amis, etc.⁵⁵⁰ ». Si on remplace « femme » par « mari », on se rend compte que la définition, faite depuis « l'optique de l'homme », est bien sexiste, on pourrait dire par exemple « conjoint », suggère-t-elle. Pour le mot « *Chaleco* : femme méprisable et sans charme⁵⁵¹ », si on remplace le mot « femme » par « homme », le résultat est “surprenant”, car un homme peut être méprisable sans qu'intervienne son charme. La définition est bien sexiste et en plus offensante, pour la femme, atteinte dans sa dignité : une femme séduisante serait moins méprisable qu'une autre, sans aucun charme. La relation « femme » et « beauté » a une « valeur sociale », dans la « routine culturelle », démontre Elena Urrutia, qui précise, en note, que le choix de ces exemples provient d'un livre, de l'Espagnol Alvaro García Meseguer, qui a recueilli 1300 mots pour une étude sur « la discrimination sexuelle dans le langage »⁵⁵².

Les pratiques sexuelles, comme la monogamie et la polygamie, sont appréciées différemment selon le sexe et donc à l'aune d'une double morale. Esperanza Brito affirme que la prostitution :

est un moyen de garantir la permanence de la monogamie, qui existe pour la femme, mais pas pour l'homme. Pour l'homme, non seulement on accepte la polygamie, mais c'est en plus une attitude valorisée par la société [...]. Un homme qui a plusieurs femmes gagne en prestige [...]. Par contre, une femme ne peut pas dire ‘les hommes me plaisent beaucoup’ parce qu'elle subit des attaques de la part de la société⁵⁵³. (n°8, E. Brito, *Siempre*, 12/09/1973)

Toutefois, dans le dictionnaire, le mot *cornudo* (« cocu ») se focalise sur la situation masculine, ce qui ne reflète pas la réalité sociale, comme le souligne avec ironie Elena Urrutia. L'homme souffrirait de l'infidélité conjugale, donc féminine, rendue par la forme

550 « *prenda* : lo que se ama intensamente, como hijos, mujer, amigos, etcétera. »

551 « *CHALECO*: mujer despreciable y sin atractivos. »

552 La règle de l'inversion, utilisée par les féministes, est précisément une adaptation du modèle inclus dans le livre *Lenguaje y Discriminación Sexual*, de Álvaro García Meseguer, Editorial Montesinos, España.

553 « Sirve como un medio para asegurar la subsistencia de la monogamia, que existe para la mujer, mas no para el hombre. En el hombre no sólo se acepta la poligamia, de hecho es un valor estimulado por la sociedad [...]. Un hombre que tiene muchas mujeres adquiere prestigio [...]. En cambio, una mujer no puede decir “a mí me gustan mucho los hombres”, porque sufre agresiones de la sociedad. »

« planter des cornes⁵⁵⁴ ». (n°15, E. Urrutia, *unomásuno*, 7/071978). Le terme *cornudo* n'a pas de féminin, il n'y a « aucun adjectif pour qualifier la femme dans cette situation habituelle » alors qu'il en existe un pour « qualifier le mari dans une situation si anormale ».

La femme polygame – la prostituée – est stigmatisée, c'est la « femme publique », par contre un « homme public » est doté de prestige. Comme le souligne Marina Yaguello, « par le jeu des connotations, la symétrie morphologique ne garantit en rien la symétrie sémantique. » (Yaguello, 1992 : 139). L'adjectif ou les termes qui qualifient l'un et l'autre prennent une connotation positive au masculin, et négative au féminin, elle renvoie systématiquement à la même définition, soit « prostituée » (*prostituta, ramera*)⁵⁵⁵ (n°15, E. Urrutia, *unomásuno*, 7/071978). Un homme public est un homme de pouvoir, une femme publique, une prostituée, ce que corrobore la réflexion suivante de Françoise Héritier :

Ce paradoxe terminologique a été relevé par l'historienne Michelle Perrot. C'est un chiasme parfait. La femme publique est celle qui fait de son corps le déversoir des humeurs sexuelles d'individus singuliers, activité considérée comme basse et méprisable. L'homme public est celui qui consacre sa pensée, son action, sa vie à l'action politique conçue comme une oblation au bien de la société⁵⁵⁶.

Passer du masculin au féminin est dévalorisant, le changement de genre s'accompagne d'un changement de sens. Marta Lamas donne l'exemple suivant : 'la secrétaire' et 'le secrétaire'. C'est la transposition des tâches habituellement attribuées à la secrétaire dans sa relation au « chef » qui rendent la situation incongrue, inconcevable dans sa version masculine : « Faire le ménage de son bureau, lui servir le café, faire sa comptabilité, aller à la banque, porter ses vêtements au pressing [...], enfin 's'occuper' du chef⁵⁵⁷ ». La substitution des rôles semble inconcevable, comme le suggère Marta Lamas : “ Il est évident qu'aucun secrétaire (je ne me réfère pas aux secrétaires d'Etat) ne remplit ces fonctions et qu'aucun chef ne les attend d'un secrétaire : pour cela il aura une secrétaire. Comment demander à un homme de coudre un bouton !⁵⁵⁸ » (n°33, M. Lamas, *El Universal*, 11/07/1978). Le masculin

554 « PONER CUERNOS : «Faltar la mujer a la fidelidad conyugal. »

555 « HOMBRE PUBLICO - MUJER PUBLICA » / « HOMBRE DE MUNDO – MUJER MUNDANA » / « HOMBRE DE PUNTO – MUJER DE PUNTO » / « HOMBRE DEL PARTIDO Y HOMBRE DEL ARTE » / « MUJER DEL PARTIDO Y MUJER DEL ARTE »

556 Propos de Françoise Héritier recueillis par Emilie LANEZ (2002).

557 « Desde limpiarle el escritorio, servirle café, llevarle sus cuentas, ir al banco, llevar su ropa a la tintorería, coserle botones (...), en fin 'ocuparse' del jefe. »

558 « Es evidente que ningún secretario (y no me refiero a los de Estado) realiza estas funciones y que ningún jefe las espera de él : para eso tendrá alguna secretaria. ¡Cómo pedirle a un hombre que cosa un botón! »

apporte une plus-value à l'activité salariée, comme par exemple dans le secteur de la restauration et de l'hôtellerie :

Un 'chef' gagne plus qu'une cuisinière, les restaurants élégants emploient des femmes seulement pour être aides-cuisinières ou femmes de service et les clients sont servis par des maîtres d'hôtel tandis que dans les restaurants bon marché le service est fait par les serveuses. La condition masculine valorise le poste⁵⁵⁹. (n°23, M. Lamas, *El Universal*, 2/05/1978).

Elena Urrutia illustre cette différence de sens, dans le lexique religieux, qui renvoie à nouveau à une perception inégale des fonctions, déclinées au masculin ou au féminin, dans le cas du binôme prêtre/prêtresse : « [...] monde païen pour la prêtresse, monde sacré pour le prêtre ; offrande et sacrifices à des divinités et entretien des temples pour la prêtresse, l'eucharistie, les sacrements et l'ordination pour le prêtre⁵⁶⁰. » (n°7, E. Urrutia, *El Sol*, 3/02/1977). La règle de l'inversion est un outil efficace pour la démonstration du sexisme tout comme la substitution des rôles et des fonctions. Celle-ci met en évidence des formes d'injustice à l'encontre des femmes, dans des actes de violence : par exemple, le cas du viol, minorisé. On dénonce un vol de voiture mais pas un viol, s'insurge Elena Urrutia (n°17, E. Urrutia, *El Sol*, 5/05/1977). L'attribution de la protection et de la sanction est inversée : la victime est soupçonnée et le coupable protégé, d'autant plus quand il dénonce sa propre victime, comme dans le cas du procès de Bobigny, en France (n°37, M. Lamas, *El Universal*, 8/08/1978). Pour convaincre que le viol est un crime et que la victime ne doit pas être considérée comme une coupable, la scène du viol est remplacée par un vol : une personne victime d'une agression, morte de frayeur, préfère se laisser voler plutôt que de résister, et risquer encore plus sa vie, et il ne s'agit pas de « 'collaboration' », entendue comme consentement. (n°6, M. Lamas, *El Universal*, 3/01/1978).

L'ultime argument pour légitimer les revendications féministes est d'imaginer les hommes à la place des femmes comme dans ce scénario proposé par Marta Lamas, avec ce titre : « Si les hommes tombaient enceints » (M. Lamas, n°4, « Si los Hombres se Embarazaran / Las Mujeres y el Aborto (II) », *El Universal*, 2012/1977). Elle termine son

⁵⁵⁹ « Un 'chef' gana más que cualquier cocinera, los restaurantes elegantes nunca contratan mujeres más que para galopinas o afanadoras y son atendidos por meseros mientras que en los restaurantes baratos las meseras dan servicio. La condición masculina le da valor al puesto. »

⁵⁶⁰ « [...] gentilidad en la sacerdotisa, sacralidad en el sacerdote ; ofrecimiento de sacrificios a ciertas deidades y cuidado de sus templos en la sacerdotisa, consagración a Dios, ungimiento y ordenación para celebrar y ofrecer el sacrificio de la misa en el sacerdote)'. »

article en commentant cette déclaration féministe : « ‘Si les hommes tombaient enceints... l’avortement serait un sacrement. Il est certain que l’avortement serait libre et gratuit pour celui qui le demanderait⁵⁶¹. » Avec moins de gravité, elle imagine la situation où un homme adresserait un ‘compliment’ à un autre homme :

Que se passerait-il si un homme touchait les fesses d’un autre homme dans un bus ? Vous imaginez la violence de la réaction ? Ou encore si un autre homme lui disait « mon petit cœur » ?⁵⁶² Il n’y a que de cette manière qu’un homme peut comprendre ce que l’on ressent⁵⁶³. (n°13, M. Lamas, *El Universal*, 21/02/1978)

Les auteures passent par l’expérience de la langue, de façon ludique, dans un but didactique, pour éveiller une autre perception des relations entre les sexes dont le résultat serait d’autres pratiques sociales et culturelles, plus respectueuses des uns et des autres.

2.2.4. Un dialogue fictif

La présence implicite du lecteur se manifeste par des interpellations directes ou par des questions qui, bien que rhétoriques, font partie d’un dialogue entre l’émetteur et son récepteur. Le lecteur est sollicité pour participer à un événement ou partager le point de vue de l’auteure. Public indifférencié, le lecteur est le citoyen lambda courtoisement invité à des manifestations, comme à cette « Troisième Journée nationale sur l’Avortement », pour avoir une idée directe, juste et sans préjugés sur les féministes. L’invitation clôt le commentaire :

Toutes les personnes intéressées par le thème sont invitées à y participer. L’entrée est gratuite et c’est une bonne occasion pour écouter directement les féministes, sans a priori ni préjugés. Nous vous attendons⁵⁶⁴. (n°46, M. Lamas, 10/10/1978)

⁵⁶¹ « ‘Si los hombres se embarazaran...el aborto sería un sacramento’. Lo más seguro es que habría aborto libre y gratuito para aquel que lo pidiera. »

⁵⁶² « Mon petit cœur » est la traduction du néologisme proposé, « papacito », qui correspond au féminin existant « mamacita ».

⁵⁶³ « ¿ Qué pasaría si un hombre a otro le tocara las nalgas en un camión? ¿ Se imaginan la violencia de su reacción? ¿O si otro hombre le dijera papacito ? Solamente de esta manera puede un hombre entender lo que sentimos. »

⁵⁶⁴ « Todas aquellas personas que se interesen por el tema están invitadas a participar. La entrada es libre y es una buena ocasión de escuchar a las feministas directamente, sin tergiversaciones ni interpretaciones. Los esperamos. »

L'émetteur prend en considération le lecteur, qui est en droit d'attendre une information la plus objective possible. Marta Lamas, avec délicatesse et aussi habileté, rappelle les faits qu'elle a exposés dans deux articles précédents, le crime d'une jeune fille, sa mise en liberté pour légitime défense, avec au centre des événements, la mort du jeune homme que le lecteur n'a pas pu oublier : « Vous vous rappelez probablement le triste cas de ce jeune homme qui a perdu la vie en se lançant sur une fille qui essayait de défendre la sienne⁵⁶⁵. » Cette remarque introductive, où Marta Lamas s'apitoie sur la mort de l'agresseur, peut traduire une impartialité face aux faits, ce qui ne peut que plaire au lecteur.

Le lecteur devient, ailleurs, l'objet de critique. En effet, Marta Lamas bouscule le lectorat masculin. Sur un ton accusateur, elle cherche à culpabiliser ces hommes qui n'assument pas les conséquences de leurs relations sexuelles, que subissent seules les femmes : « Je propose à tous les lecteurs hommes de penser seulement un instant au fait que suite à un rapport sexuel, ils puissent tomber enceints [...]»⁵⁶⁶. » (n°4, M. Lamas, 20/12/1977). Elle s'adresse de la même façon au harceleur :

Il faudrait demander ici aux lecteurs hommes de se mettre dans la situation de ces femmes [...] en pensant à ce que signifierait l'humiliation de tolérer le pelotage d'un chef-homme au risque de perdre son emploi⁵⁶⁷. (n°24, M. Lamas, 9/05/1978)

Ces interpellations appartiennent plus à un discours de conviction que de séduction, pour un lectorat qui n'est pas a priori acquis aux thèses féministes. Il est évidemment difficile, voire impossible, de mesurer l'impact des informations sur le lectorat. Toutefois, les questions rhétoriques sont une tentative de représenter un *feed back*, qui reste virtuel, puisque les questions posées n'ont pas de réponse explicite. Implicitement, elles rendent compte cependant du degré d'adhésion du lecteur ou de son état d'esprit au cœur d'une démonstration ou encore à la fin d'une argumentation. Marta Lamas communique une des rares réactions à ses articles, orale, sur l'homosexualité féminine : « Par rapport à mon article de mardi dernier, de très nombreuses personnes m'ont dit 'il ne peut pas y avoir quatre groupes de lesbiennes à

⁵⁶⁵ « Recordarán ustedes el triste caso en que un joven perdió la vida a abalanzarse sobre una muchacha que intentaba defender la suya ».

⁵⁶⁶ « A todos los lectores masculinos les propongo que por un momento piensen en que por una relación sexual pudieran quedar embarazados [...]»

⁵⁶⁷ « Aquí habría que pedirles a los lectores masculinos que se pongan en la situación de estas mujeres (...) pensando en la vejación que significaría tener que tolerar manoseos de un jefe hombre so riesgo de perder el empleo. »

Mexico'. En réalité, elles voulaient dire : ' ils ne devraient pas exister'⁵⁶⁸. » (n°56, M. Lamas, 19/12/1978). Ce genre de réaction permet de connaître le lectorat sollicité au long des articles, dans une présence virtuelle.

Un dialogue fictif, tronqué, avec parfois un changement de niveau de langue, sous-entend des réponses attendues, négatives ou positives, qui épousent le point de vue de l'émetteur, qui s'indigne tout comme le ferait le lecteur. La jeune Cecilia González Balderas, acquittée, après le meurtre de son agresseur, perd son travail. Les dirigeants de la banque - Mrs García de los Angeles, Juan Pablo Alcocer et Montalvo – ont estimé que « ce qui est arrivé n'était pas du goût de la banque⁵⁶⁹. » Cette déclaration soulève l'indignation de Marta Lamas dans une question, adressée au lecteur: « Quelqu'un pourrait-il penser que ce fut agréable pour elle ?⁵⁷⁰ » (n°8, M. Lamas, 17/01/1978). Les discriminations et les préjugés suscitent la colère, impuissante, perceptible dans cette question : « Qui considère le viol d'une prostituée comme un délit ?⁵⁷¹ » Elena Urrutia se heurte ici à ce constat qui peut ébranler le lecteur (n°12, E. Urrutia, *El Sol*, 10/03/1977). Dans un article intitulé « Des discriminations ? Quelles discriminations ? » (n°16, E. Urrutia, *El Sol*, « ¿Discriminación? ¿Cuál discriminación? », 28/04/1977), Elena Urrutia clôt son commentaire par trois questions rhétoriques qui n'attendent pas de réponse. Elles sont juste posées pour amener le lecteur à partager son indignation, sa colère, qui naissent d'une situation d'injustice. La réponse négative est évidemment attendue :

- N'est-ce pas une discrimination que de donner du travail exclusivement aux femmes célibataires et sans enfants ?

- Obtenir des femmes le rendement maximum, et quand celui-ci est menacé par une indisposition passagère – comme l'accouchement et l'allaitement- se débarrasser d'elles sans autre forme de procès que de prétexter « sa décision personnelle de quitter le travail' ?

- La maternité n'est-elle pas un sujet que doit assumer la société et non la mère seule, de façon individuelle, comme cela se fait jusqu'à présent ?⁵⁷²

⁵⁶⁸ « En relación con mi artículo del martes pasado muchísimas personas me dijeron ' no puede haber cuatro grupos de lesbianas en México', cuando en realidad querían decir: 'no deberían existir'. »

⁵⁶⁹ « [...] lo ocurrido no era del agrado del banco. »

⁵⁷⁰ « ¿ Alguien podría pensar acaso que lo fue para ella ? »

⁵⁷¹ « ¿Quién considera su violación un delito ? »

⁵⁷² « ¿No es discriminación dar trabajo exclusivamente a mujeres solteras y sin hijos ? »

« ¿Obtener de ellas el máximo rendimiento, y cuando éste se ve amenazado por una temporal indisposición – como puede ser el parto y la lactancia – deshacerse de ellas sin más trámite que "su personal decisión de abandonar el trabajo"? »

Les questions rhétoriques créent une connivence entre l'émetteur et le récepteur et sont des outils pour qu'une prise de conscience émerge chez le lecteur. Dans l'exemple ci-dessus, elles traduisent ce postulat féministe, déjà mentionné : « le personnel est politique ». Elles ont une valeur didactique. La légitimité de la libération des femmes se pose en termes de collectivité et la réussite individuelle de certaines est trompeuse : selon l'expression, c'est « l'arbre qui cache la forêt ». C'est ce qu'illustre Marta Lamas par ces propos :

Nous ne pensons pas que la libération soit un problème individuel et donc il ne peut y avoir de solutions individuelles : les « femmes libérées » sont une supercherie et une justification individualiste du type : « Benito Juarez⁵⁷³ n'est-il pas parvenu à être président ? De quelle discrimination se plaignent les Indiens ?⁵⁷⁴ (n°1, M. Lamas, 29/11/1977)

Ces questions rhétoriques servent à affirmer une position féministe radicale, révolutionnaire, mais de façon indirecte. Marta Lamas cite Gisèle Halimi pour conclure un article sur l'avortement, intitulé « Gisèle Halimi et « Choisir » » :

Gisèle Halimi refuse d'envisager la bataille pour l'avortement comme une simple lutte réformatrice : 'S'agit-il seulement d'aspirations réformatrices que de remettre en question toute une société – ses tabous, ses traditions, ses ségrégations – de libérer la femme, de modifier les relations homme-femme, de supprimer le sentiment de faute attaché à la sexualité, de lutter pour améliorer la qualité de la vie ?⁵⁷⁵ (n°37, M. Lamas, 8/08/1978)

La question suggère que l'adjectif « réformatrice » est insuffisant pour désigner ce qui est en fait révolutionnaire. Les questions rhétoriques et les interpellations adressées au lecteur créent une sorte de partenariat entre l'émetteur et le récepteur dans un rapport de résonance qui suppose des représentations partagées issues d'une communauté culturelle (Charaudeau,

« ¿No es la maternidad un asunto que debe asumir la sociedad y no individualmente la madre, como lo ha venido haciendo hasta ahora? »

⁵⁷³ D'origine zapotèque, Benito Juárez a été président du Mexique à deux reprises (1858-1861 et 1867-1872).

⁵⁷⁴ « No creemos que la liberación sea un problema individual y, por lo tanto no pueden haber soluciones individuales; las « mujeres liberadas » son una falacia y una justificación individualista de tipo de: “¿Acaso Benito Juárez no llegó a ser presidente. ¿De qué discriminación se quejan los indígenas? »

⁵⁷⁵ « Gisele Halimi se niega a aceptar que la batalla por el aborto sea una simple lucha reformista: '¿ Es reformista este cuestionamiento de toda una sociedad, de sus tabúes, de sus tradiciones, de sus segregaciones? ¿Reformista liberar a la mujer, modificar la relación hombre-mujer, eliminar el sentimiento de culpa en la sexualidad, luchar por mejorar la calidad de vida?' »

2005 : 102). Le lecteur est à la fois informé tout en se reconnaissant dans l'information qui le pousse à s'interroger sur ses comportements et ses modes de pensée.

L'information publiée dans les organes de presse étudiés s'inscrit dans un imaginaire social clairement identifiable pour le lecteur. Le contenu peut générer différentes formes d'adhésion qui peuvent prendre la forme d'un consentement aux nouvelles idées véhiculées par les collaboratrices sur la place des femmes et des hommes dans la société définie par les thèses féministes. Les différents modes d'interpellation suggèrent l'effort attendu chez le lecteur pour prendre position. Les stratégies discursives mises en place servent un dessein : placer le lecteur dans son environnement social, culturel et politique en lui proposant un nouveau regard sur les comportements sociaux et les relations entre les sexes en leur redonnant une dimension historique.

La mise en scène de l'information selon une approche concrète et réaliste donne un nouveau cadre interprétatif des pratiques sociales, des clefs pour comprendre le féminisme, la complexité des rapports sociaux en leur ôtant la fausse évidence d'un monde peuplé de stéréotypes, produits de l'histoire et de la culture. La perspective féministe, dans une démarche démystificatrice servie par une perspective socio-historique, dévoile précisément ce processus de naturalisation de comportements qui justifie l'inégalité entre les sexes en lui redonnant sa dimension historique. L'inégalité, l'asymétrie entre les sexes ne viennent pas de l'éternité, en faisant disparaître toute trace et origine. L'expliquer, la démontrer revient à lutter précisément contre ce que Roland Barthes appelle « la privation d'Histoire » (Barthes, 1957 : 239).

Les collaboratrices cherchent à établir un dialogue avec le lecteur dont elles sont proches, d'un point de vue socio-économique. Cette première approche démonstrative et explicative sur le bien fondé des idées féministes pour décrypter les rapports sociaux et les améliorer est accompagnée d'un discours qui incite à la mobilisation tout en mesurant les résistances.

3. Un discours performatif

Mesurer l'impact du contenu informatif reste difficile à cause de la quasi-absence de *feed back*. En effet, selon Charaudeau, « l'instance médiatique n'a guère le moyen de connaître le public auquel elle s'adresse, les sondages et autres enquêtes n'étant que de faux-semblants. » (Charaudeau, 2005 : 203). Dans notre cas précis, la propre expérience des collaboratrices suggère l'adéquation entre un contenu informatif et sa réception favorable, replacée dans un

acte politique, comme par exemple lors de la manifestation du 2 octobre 1978, où la participation d'homosexuels a suscité à la fois la surprise et l'appui des spectateurs :

Bien qu'ils y travaillent depuis longtemps, ce n'est que cette année que les groupes homosexuels en lutte se sont fait connaître. Durant l'événement politique le plus important de cette année 1978 - la manifestation du 2 octobre - les homosexuels ont défilé ouvertement, à la surprise et avec le soutien de milliers de spectateurs et manifestants⁵⁷⁶. (n°55, M. Lamas, 12/12/1978)

Le contenu informatif vise à toucher les consciences, à provoquer chez le lecteur au moins une réflexion sur la société, son fonctionnement, et en particulier sur les relations entre les sexes à partir de la situation des femmes. Ce travail réflexif doit se faire patiemment, de façon individuelle et collective, comme le ressent avec acuité Esperanza Brito, à propos de la légalisation de l'avortement :

[...] parce que je sais que c'est difficile, jamais je me montre impatiente avec les femmes qui ne comprennent pas pleinement notre lutte. Je ne m'énerve pas et je n'essaie pas non plus de les convaincre, parce que je sais que, comme moi, elles devront parvenir à leurs propres conclusions⁵⁷⁷. (n°19, E. Brito, *Siempre!*, 16/01/1974).

L'énoncé performatif – soit le passage d'une analyse à la nécessité d'action, selon Régine Robin (1994 : 54) – en dernière instance, cherche à provoquer un désir d'action, ou à émettre des propositions ou encore à soumettre des modèles qui ont fait leurs preuves, en investissant l'« espace social ». Il crée une tension chez le récepteur, qui s'exprime, dans le texte à travers les verbes « devoir », « falloir », « pouvoir », chargés d'une action potentielle. Le futur et le conditionnel donnent le degré des possibilités de réalisation de ces actions envisagées ou proposées.

3.1. Le temps de la mobilisation

⁵⁷⁶ « Aunque ya venían trabajando hace tiempo, ha sido en este año cuando los grupos homosexuales en lucha han “salido a la luz”. En el acto político más importante de 78, la manifestación del 2 de octubre, los homosexuales marcharon abiertamente, con el asombro y el apoyo de miles de espectadores y manifestantes. »

⁵⁷⁷ « [...] porque sé que es difícil, jamás me impaciento con las mujeres que aún no entienden plenamente nuestra lucha. Ni me irrito ni trato de convencerlas, porque también sé que, como yo, ellas tendrán que arribar a sus propias conclusiones. »

L'énoncé performatif présente à la lectrice des modalités d'action qui vont de la philanthropie, chez Esperanza Brito, à l'engagement syndical, plus marqué chez Marta Lamas: ces deux voies fusionnent dans une démarche collective, prônée dans les propositions des féministes, toutes tendances confondues.

Le contenu informatif s'adresse à une lectrice potentielle qui appartient aux classes privilégiées. Marta Lamas encourage la mobilisation des femmes, quelles qu'elles soient, en nuancant toutefois son propos par des reproches. Elle loue la forme sans adhérer aux motivations, en rapportant un fait récent qui s'est déroulé dans la capitale.

Un prospectus a été lancé dans le ciel du DF, appelant « toutes les femmes de Mexico » à boycotter l'achat de viande. Une association, l'UNION DES FEMMES MEXICAINES POUR L'EQUILIBRE DE L'ECONOMIE (*UNION DE MUJERES MEXICANAS PARA EL EQUILIBRIO DE LA ECONOMIA*), à l'origine de cette action, d'inspiration nord-américaine, accueille 15 femmes en moyenne par jour, pour des débats sur leur vie quotidienne, en tant que consommatrices. Ces rencontres visent à rationaliser la consommation en analysant la manipulation dont sont victimes les femmes à cause de la publicité. Malgré les différences idéologiques importantes entre cet organisme et les groupes féministes, précise Marta Lamas, l'action vaut d'être signalée et saluée tout en présentant ses limites. De fait, elle ne s'adresse qu'à certaines classes sociales aux revenus confortables qui permettent de consommer de la viande tous les jours : « (qui, au Mexique, mange tous les jours de la viande, à tel point qu'une grève puisse en affecter le prix ? [...])⁵⁷⁸ », s'interroge Marta Lamas (n°54, M. Lamas, *El Universal*, 5/12/1978). Il s'agirait de transposer cette initiative pour une « mobilisation populaire », « Contre la cherté de la vie ». Marta Lamas encourage ce type d'initiative, qu'elle donne en exemple, à l'adresse des femmes qui, organisées, représentent « une force sociale indispensable ».

Mais il s'avère que les revendications, d'une classe sociale à l'autre, divergent. La demande de garderies n'est pas légitime pour certaines qui en rejettent l'idée en s'exclamant, comme l'imagine Esperanza Brito, sans doute en forçant le trait : « (C'est la pire des horreurs ! Des garderies ?)⁵⁷⁹ » (n°13, *Siempre !*, 17/10/1973). D'autres, inconscientes de la réalité des femmes qui doivent travailler, se réfugient derrière un déterminisme social béni par un ordre divin : « Ah, comment demander des garderies pour ces enfants ? S'ils sont nés

⁵⁷⁸ « (¿ quién come carne todos los días en México como para que una huelga de su parte afecte su precio? [...]) »

⁵⁷⁹ « (¡Horror de horrores! ¿Guarderías?) »

d'une mère pauvre, qu'ils acceptent leur pauvreté : Dieu a donné à chacun sa place⁵⁸⁰. » Esperanza Brito veut inciter justement les femmes des classes aisées à agir de façon plus citoyenne, pour le bien de la communauté, même si elles ne se sentent pas directement concernées, même si elles ne souffrent d'aucune discrimination : « Nous devons être conscientes que le problème d'une femme est le problème de toutes⁵⁸¹. » (n°85, E. Brito, *Novedades*, 18/01/1974). Une revendication majeure est l'égalité entre les hommes et les femmes, dans tous les domaines et en particulier dans le domaine du travail. Or, pour certaines, le travail salarié n'est qu'une « occupation thérapeutique » et non « un besoin vital » et la discrimination ne les concerne pas. Le ton sentencieux, emphatique, devance l'injonction : « [...] rester à l'écart, ne pas contribuer à la solution des problèmes, c'est se condamner à vivre dans un monde fait à la mesure des besoins des autres⁵⁸². » (n°13, E. Brito, *Siempre !*, 17/10/1973). Exercer son droit de vote est un acte politique, un pas vers l'égalité : « Toi, femme, si tu crois que nous devons lutter pour l'égalité, dis-le à d'autres, fais-le savoir. Rendez-vous le premier juillet !⁵⁸³ » (n°6, E. Brito, *Siempre !*, 23/05/1973). Esperanza Brito semble plaider pour une union des classes sociales qui dépasse les intérêts particuliers de chacune. Cependant, comme l'affirme Christine Delphy : « Aucun degré d'empathie ne peut remplacer l'expérience. Compatir n'est pas pâtir. » (Delphy, 2004).

Esperanza Brito utilise un autre ressort pour éveiller une conscience chez les femmes aisées face aux demandes féministes, plus ancrées dans le quotidien des femmes des classes moyennes et basses : le sentiment religieux et philanthropique. Dans deux interviews, Esperanza Brito propose des modèles de femme dont la réussite doit être répercutée au bénéfice de la société, être perçue comme une dette envers la collectivité qu'il faut payer par un engagement politique ou social, en faveur des femmes et des enfants. Ce sont deux actrices, la première María Elena Marqués déclare :

Dieu a été spécialement bon avec moi. Il m'a permis d'avoir toujours été en bonne santé, d'avoir une position confortable, des enfants bien portants ; enfin, tout ce qui rend la vie agréable. En échange de tout cela, je

580 « Ah, ¿cómo vamos a pedir guarderías para estos niños?, si nacieron de madre pobre, que sufran la pobreza, que para eso Dios le dio a cada quien su lugar. »

581 « Todas tenemos que estar conscientes que el problema de una mujer es problema de todas. »

582 « [...] permanecer a un lado, no participar en la solución de los problemas, es condenarse a vivir en un mundo hecho a la medida de las necesidades de otros. »

583 « Tú, mujer, si crees que debemos luchar por la equidad, corre la voz, proponlo a otras. ¡Nos vemos el primero de julio! »

dois donner quelque chose et la chance qui se présente maintenant, est la meilleure⁵⁸⁴. (n°7, E. Brito, *Siempre*, 20/06/1973)

Plus par solidarité que par militantisme, elle participe avec Dolores Del Río, une autre actrice mexicaine, à la création d'une garderie pour les enfants d'artistes, à Mexico. La seconde actrice, à son tour, rend compte de sa participation à ce projet comme « une offrande », « un dû obligatoire pour tant de privilèges », dans une déclaration proche de l'épithète, écrit à la troisième personne :

Ce que je désire, c'est qu'un jour on puisse dire de Dolores del Río, non pas comme artiste, mais comme femme, qu'elle a eu conscience des priorités, principales et obligatoires : la solidarité humaine, servir et aimer notre prochain, qu'elle a consacré tous ses efforts à y travailler pour justifier son existence et ses privilèges indus⁵⁸⁵.» (n°20, E. Brito, *Siempre!*, 6/02/74)

Esperanza Brito propose des modèles tout en valorisant les actions des féministes présentes dans les luttes sociales. Le discours de l'action, associé à un sentiment de fierté, prend le pas sur celui de la victimisation, dans ces déclarations d'Esperanza Brito quand elle annonce la constitution de son groupe (MNM) et ses objectifs :

[...] j'ai ressenti une grande fierté ; la fierté d'être une femme et d'être impliquée dans une lutte sociale qui promeut la justice et l'égalité pour tous les êtres humains. [...] Je suis satisfaite aussi de voir que nous ne sommes pas apathiques, que nous reconnaissons le besoin d'avancer, en brisant les préjugés et en gagnant la reconnaissance de notre valeur en tant qu'être humains⁵⁸⁶. (n° 84, E. Brito, *Novedades*, 16/08/1973).

Il ne s'agit pas de se plaindre, mais d'opter pour l'action tout en comprenant l'origine de l'oppression. Elena Urrutia défend cette perspective, commune aux trois collaboratrices, dans le chapeau d'un article, intitulé : « Pour une théorie féministe » (“Por una teoría feminista”). Elle déclare que : « Le problème ne consiste pas à parler de l'oppression, mais à comprendre

⁵⁸⁴ « Dios ha sido especialmente bueno conmigo, permitiéndome siempre tener salud, felicidad, una posición desahogada, hijos sanos; en fin, todo lo que hace la vida placentera. A cambio de eso yo tengo que dar algo y la oportunidad que ahora se me da, es inmejorable. »

⁵⁸⁵ « Lo que deseo es que algún día pueda decirse que Dolores del Río, no como artista, sino como mujer consciente de que la tarea principal y obligatoria es la solidaridad humana, el servicio y el amor a nuestro prójimo, hizo un esfuerzo por lograrlo y justificar de este modo su existencia y sus inmerecidos privilegios. »

⁵⁸⁶ « [...] sentí un enorme orgullo; orgullo de ser mujer y de estar involucrada en una lucha social que promueve la justicia y la equidad para todos los seres humanos. [...] De ahí mi satisfacción, de saber que no estamos aletargadas, que reconocemos la necesidad de seguir adelante, destruyendo prejuicios y ganando el reconocimiento de nuestro valor como seres humanos. »

comment se révolter contre elle et révolutionner [le système]...⁵⁸⁷ ». (n°18, E. Urrutia, *Novedades*, 13/06/1976). Cette affirmation fait pendant à l'idée qu'il ne faut pas se reposer sur ses lauriers, réitérée par Esperanza Brito : « Sans aucun doute la lutte devra continuer pendant de nombreuses années, [...] »⁵⁸⁸. » L'Année internationale de la Femme est seulement une étape, une occasion pour étudier la situation de la femme dans le monde, « un pas de plus, dont nous devons profiter. » (n°85, E. Brito, *Novedades*, 18/01/1974).

Esperanza Brito propose une sorte de *modus operandi* en s'inspirant des luttes sociales menées par les femmes au sein de leur entreprise. Les femmes doivent prendre en main leurs revendications : « Comme on ne tient pas compte d'elles dans les syndicats, qu'attendent-elles pour former leurs propres organismes syndicaux et commencer à se défendre seules, puisqu'on les a laissées effectivement seules ?⁵⁸⁹ » Elle donne l'exemple du Syndicat des Chemins de fer, (*Sindicato de Ferrocarrileros*) où « [...] les femmes demandent des garderies pour leurs enfants, en protestant et manifestant bruyamment. Elles-mêmes s'en sont chargées, et non leur illustre leader syndical⁵⁹⁰. » (n°82, E. Brito, *Novedades*, 27/03/1973)

On pourrait donner un autre exemple : le mouvement social, déclenché sur le site de la localité *La Boquilla* (Chihuahua)⁵⁹¹, lors d'une tentative de fermeture de la centrale électrique. Il inclut une participation des femmes qui se forment en comités – les *Comités femeniles* – au sein d'un syndicat : Tendance démocratique (*Tendencia Democrática*), renforçant ainsi l'action des ouvriers. Selon Marta Lamas, « cette participation active, impensable il y a deux ans [en 1976], est le fruit d'une prise de conscience chez les femmes »⁵⁹². Marta Lamas sous-entend la tournure qu'ont pris les événements, marqués par l'intervention de l'armée : « Face à la répression exercée sur le site de 'La Boquilla' les femmes des travailleurs ont répondu immédiatement. Certaines ont affronté les soldats à main nue [...] »⁵⁹³. » (n°16, M. Lamas, *El Universal*, 14/03/1978). Marta Lamas analyse cette

⁵⁸⁷ « El problema no está en hablar acerca de la opresión, sino en entender las formas de rebelarse contra ella y revolucionar, no sólo reformar... »

⁵⁸⁸ « Indudablemente que la lucha deberá continuar por muchos años, [...] »

⁵⁸⁹ « Ya que en los sindicatos no son tomadas en cuenta, ¿ qué esperan para formar sus propias uniones y organismos sindicales y empiezan a defenderse solas, ya que solas las han dejado? »

⁵⁹⁰ « [...] las mujeres, a gritos y con pancartas, demandaron guarderías, para sus hijos. Pero fueron ellas, no fue su ilustre líder. »

⁵⁹¹ Rappel: le mouvement des électriciens a duré de 1972 à 1978.

⁵⁹² « Esta activa participación impensable hace dos años, es fruto de la toma de conciencia de las mujeres. »

⁵⁹³ « Ante la represión ejercida en 'La Boquilla' las mujeres de los trabajadores han respondido inmediatamente. Algunas se enfrentaron a mano limpia a los soldados [...] »

mobilisation de la façon suivante. Le processus de « politisation » de ces femmes, lié à l'expérience de la répression du mouvement, a eu des conséquences sur la vie des familles. Il s'est produit un rapprochement entre les femmes des électriciens et les travailleuses engagées dans la lutte, qui met à mal le préjugé selon lequel « la lutte politique est 'une affaire d'hommes' (« 'la lucha política era 'cosa de hombres'... ») : les femmes et les travailleurs résistent et combattent ensemble. Ces deux groupes qui coexistent vont finalement fusionner, ce qui implique d'autres changements :

La participation des femmes a entraîné des changements inespérés chez leurs collègues masculins. Dans la mesure où les femmes ont commencé à participer à la lutte de Tendance démocratique, les hommes ont commencé à modifier certaines attitudes machistes, au point de partager le travail domestique. La politique n'a plus été alors 'une affaire d'hommes' et le travail dur et épuisant de la maison a cessé d'être 'une affaire de femmes'.⁵⁹⁴.

Ce mouvement social, tout en demandant le respect de droits démocratiques, comme la constitution d'un syndicat autonome, entraîne des modifications dans les mentalités et dans les comportements des femmes et des hommes.

L'action collective est privilégiée comme stratégie propice au changement, pour lutter contre le viol et le harcèlement sexuel ou encore pour dénoncer les concours de beauté. Marta Lamas invite les femmes à dénoncer systématiquement les agresseurs :

C'est seulement en dénonçant systématiquement toutes les agressions dont sont victimes les femmes que l'on parviendra, dans la cas des viols, à reconnaître l'ampleur du problème et que l'on prendra des mesures adéquates.⁵⁹⁵. » (n°19, M.Lamas, *El Universal*, 19/04/1978)

Dans les cas de harcèlement, le même type d'action est proposé : « le collectif apportera une solution sociale⁵⁹⁶. » (n°24, M. Lamas, *El Universal*, 9/05/1978). Et l'espace journalistique offre le cadre pour lancer un appel à la mobilisation, par exemple contre l'organisation des concours de beauté :

⁵⁹⁴ « La participación de ellas trajo cambios inesperados en los compañeros. En la medida en que las mujeres empezaron a participar en la lucha de Tendencia Democrática los hombres empezaron a modificar actitudes machistas, hasta el punto de compartir el trabajo doméstico. La política ya no fue 'cosa de hombres' y el trabajo duro y desgastador de la casa dejó de ser 'asunto de mujeres'. »

⁵⁹⁵ « Sólo la denuncia sistemática de todas las agresiones que sufren las mujeres logren, al igual que en el caso de las violaciones, que se reconozca la magnitud del problema y se tomen medidas al respecto. »

⁵⁹⁶ « [...] sólo el colectivo dará una solución social. »

L'appel – 'Unissons-nous pour lutter, non pour vous présenter au concours' – que lance la coalition [féministe] est le premier pas pour mettre fin à cette mascarade qui, année après année, perpétue l'exploitation de la femme-marchandise⁵⁹⁷. (n°34, M. Lamas, *El Universal*, 18/07/1978)

3.2. Vaincre les résistances

Le contenu informatif organise la pensée selon une convergence entre un parcours individuel, exempt de prédéterminisme de tout genre, sexuel, social ou ethnique, et un projet collectif au bénéfice de toute la société que les féministes appellent de leurs vœux avec une exigence fondamentale : la liberté de choisir sa vie. Dès 1967, Esperanza Brito affirme cette idée selon laquelle « la décision doit rester entre les mains de chaque femme. C'est elle qui doit décider de son avenir⁵⁹⁸. » (n°35, E. Brito, *Novedades*, 30/08/1967). Elle est réitérée et reprise par des femmes interviewées en 1973 : une artiste avance que « ce qui est primordial, c'est que chacune se découvre soi-même et vive avec dignité⁵⁹⁹. » (n°9, E. Brito, *Siempre!*, 19/09/1973).

Montrer la légitimité des demandes en faveur des femmes, comme l'égalité au travail ou la légalisation de l'avortement, ne suffit pas à rompre des schémas de pensée pétris par des normes culturelles fortement ancrées ni à déstabiliser l'infailibilité des hommes d'Eglise et le manque de vue ou l'aveuglement des politiques (Lamas, 2001). Il faut en effet compter avec la force des symboles et les réalités politiques. Le discours de l'Eglise, représenté par le cardinal José Salazar, interviewé par Esperanza Brito, avance l'inégalité comme principe qui fonde la division des sexes (n°4, E. Brito, *Siempre*, 7-03-73) : « 'Tous, hommes et femmes, nous sommes égaux en dignité bien qu'il y ait une diversité en ce qui concerne la capacité physique et les qualités intellectuelles et morales'⁶⁰⁰. » Cette diversité suppose des différences selon une hiérarchie implicite entre les hommes et les femmes, au détriment des secondes, fondée sur la nature, comme le déclare le Cardinal :

⁵⁹⁷ «El llamamiento : « Unámonos para luchar, no para concursar» que hace la coalición es el primer paso para dar fin a esta mascarada que año con año, perpetúa la explotación de la mujer mercancía. »

⁵⁹⁸ « La decisión debe estar en manos de cada mujer. Es ella quien debe decidir su futuro. »

⁵⁹⁹ « Lo básico es que cada ser se descubra a sí mismo y viva con honradez. »

⁶⁰⁰ « 'Todos, en efecto, hombres y mujeres somos iguales en dignidad aunque haya diversidad en lo que toca a la capacidad física y a las cualidades intelectuales y morales'. »

‘ [Mais] il serait regrettable que la femme prétende être égale en tout avec l’homme : dans le domaine professionnel, dans ses activités, dans ses loisirs, etc. Le caractère particulier de la femme la relie, naturellement, aux sources de la vie, [...]. Elle doit être la gardienne du foyer, la messagère de la pureté, la propagatrice de l’allégresse’⁶⁰¹.

Ces postulats viennent contredire les thèses féministes. Face à cette conception figée de la division sexuelle des rôles, masculin et féminin, selon une nature immuable, Elena Urrutia se permet une herméneutique légère en citant le personnage d’Eve, une révolutionnaire en herbe, dans la pièce de Rosario Castellanos, *El Eterno Femenino*, objet de sa critique littéraire :

[...] R. Castellanos nous propose une Eve qui mange la pomme au Paradis parce qu’elle refuse simplement une vie oisive et sans aucune perspective de progrès ni de changement : sans rien⁶⁰². (n°10, E. Urrutia, *Novedades*, 6/07/1975).

Pour compléter ce portrait peu orthodoxe, citons cette tirade, issue de la pièce, qui met à mal l’autorité canonique :

EVE : [...] Avec tout ce *Women’s Lib* , je ne sais plus où donner de la tête. Certains m’exaltent, d’autres me maudissent, mais personne ne m’oublie. [...] Depuis des siècles, je rêve de raconter à quelqu’un la vraie histoire de la perte du Paradis, et non pas cette version pour retardés mentaux qui tient lieu de vérité⁶⁰³. (Castellanos, 2006: 74)

Une certaine naïveté peut-être consiste à croire qu’il faille simplement faire connaître à la société et au Gouvernement les demandes des féministes et leurs arguments pour les convaincre. La réception d’un discours alternatif, parfois radical, est minime, dans une presse peu lue, même si les références à la justice sociale et à la santé publique sont objectives et légitimes. Cependant, il faut compter sur la capacité de la presse à proposer d’autres schémas de pensée qui remettent en question les relations entre les sexes. Les thèses développées par les trois collaboratrices, en particulier sur l’égalité, ont été relayées sur le plan constitutionnel avec des réformes. Néanmoins, les arguments des féministes – surtout dans le cas de la

⁶⁰¹ « ‘Pero sería lamentable que la mujer pretendiera igualarse en todo con el hombre: en profesiones, trabajos, diversiones, etc. El carácter peculiar de la mujer la relaciona, naturalmente, a las fuentes de la vida, [...]’. Ella debe ser guardiana del hogar, la mensajera de la pureza, la pregonera de la alegría’ . »

⁶⁰² « [...] nos propone Rosario Castellanos a una Eva que come la manzana en el paraíso por simple rechazo a una vida ociosa sin perspectivas de progreso ni cambio: sin nada. »

⁶⁰³ « EVA: [...] Con esto del *Women’s Lib* yo ando como chicle, de boca en boca. Unos me exaltan, otros me maldicen, pero nadie me olvida. [...] Desde hace siglos he soñado con alguien a quien contarle la verdadera historia de la pérdida del Paraíso, no esa versión para retrasados mentales que ha usurpado a la verdad. »

dépénalisation de l'avortement – doivent faire face, selon Marta Lamas, au machisme culturel et à l'autoritarisme politique d'importants secteurs du pays (Lamas, 2001 : 10). Face à ces réalités, comment les idées féministes se propagent-elles dans la société et les institutions, qu'elles parcourent et ébranlent à des degrés différents ?

TROISIEME PARTIE

PEINTURE D'UNE SOCIETE : DIRE LES « MAUX » AVEC D'AUTRES « MOTS »

Le contenu informatif, adossé à une théorie féministe dont nous avons exploré les orientations, s'ancre dans les réalités nationales, « ici au Mexique », comme l'affirme Marta Lamas⁶⁰⁴, autour du vécu féminin, pour mieux en dénoncer les maux. D'une part, il met en scène une confrontation entre la militante et la société, et, d'autre part, entre la citoyenne et l'Etat, qui aboutit à un discours de l'action, pour une participation à ce « grand mouvement de rééquilibrage » entre les sexes, selon l'expression de Françoise Héritier (Héritier, 2002 : 207)

1. La thématique féministe

Parler ou écrire, dans la presse, sur l'émancipation des femmes et leur situation, dans un large éventail thématique, ne va pas de soi : d'une part le sujet peut surprendre les sceptiques, et d'autre part être légitimé à la lumière d'une réalité et de faits affligeants et accablants pour toucher et convaincre les aigris. Par ailleurs, l'émancipation est favorisée par un contexte politique national et international dont tirent partie des politiques opportunistes, comme au Mexique, et évidemment les féministes elles-mêmes.

1.1. Approche quantitative

La catégorisation et la fréquence des thèmes aboutissent à une hiérarchisation et à une ramification de centres d'intérêts qui reflètent l'époque, les quotidiens et la position des collaboratrices au sein du mouvement féministe parcouru par différents courants. L'approche quantitative des articles s'organise autour du thème comme unité d'enregistrement, le thème étant, selon Bardin, l'unité de signification qui se dégage naturellement d'un texte analysé (Bardin, 2007 : 103). Le nombre de thèmes traités dans les articles ne correspond donc pas au nombre d'articles.

Nous avons établi 26 catégories thématiques principales⁶⁰⁵ où se répartissent les informations qui se déclinent à leur tour en sous-parties. Cette double présentation permettra de mieux caractériser et affiner le profil des auteures et le contenu informatif. Elle précisera et

⁶⁰⁴ n°12, M. Lamas, *El Universal*, 14/02/1978.

⁶⁰⁵ Adaptation de l'organigramme du centre de documentation du Programme Interdisciplinaire d'Etudes de la femme (Programa Interdisciplinario de Estudios de la Mujer, PIEM), Colegio de México, Mexico, DF.

permettra de comparer les caractéristiques des courants féministes auxquelles adhèrent les trois collaboratrices.

THEMES	
1.	Féminisme
	a. La théorie
	b. L'égalité
	c. Le <i>mujerismo</i>
	d. Le féminisme et le socialisme
	e. Le naturalisme
	f. L'institutionnalisation
	g. Le malaise de la femme au foyer
	h. Les tâches ménagères
	i. Le salaire de la femme au foyer
2.	Histoire du féminisme
3.	Antiféminisme
4.	Homosexualité
5.	Femmes célèbres
	a. Les militantes
	b. Les intellectuelles
6.	Femme et politique
	a. La représentation des femmes
	b. La citoyenne
	c. Le double militantisme
7.	Femme et religion
8.	Presse féminine
9.	Presse féministe
10.	Culture
	a. Machisme/virilité
	b. Critique des médias
	c. Féminité
	d. Sexisme
	e. Cinéma
	f. Littérature
11.	La femme
	a. La femme indienne

	b. La femme paysanne
	c. La jeune femme
12.	Education
13.	Economie emploi
	a. Discrimination
	b. La femme migrante
	c. L'employée
	d. L'ouvrière de la <i>maquila</i> ⁶⁰⁶
14.	Femmes et journalisme
15.	Institutions
	a. Les syndicats
	b. La police
16.	Famille
17.	Enfance
18.	Maternité
19.	Divorce
20.	Planification familiale
21.	Avortement
22.	Sexualité
	a. L'éducation sexuelle
	b. La pornographie
	c. La double morale
23.	Santé
24.	Viol
25.	Prostitution
26.	Violence

⁶⁰⁶ *Maquila* ou *maquiladora*: usine d'assemblage, à capital étranger, exonérée des droits de douane, dont la production est destinée à l'exportation.

Dans le supplément *Novedades para el Hogar* (Graphique 1), la première place revient au thème du ‘féminisme’, sous ses différentes facettes, dans un espace traditionnellement conformiste, proche de la ‘presse féminine’ qu’Esperanza Brito blâme, même si elle y a collaboré entre 1969 et 1973, soit jusqu'au moment où elle fonde son groupe le Mouvement national des Femmes (MNM).

Le thème de ‘la famille’, en seconde position fait l’objet à la fois de vénération et de critiques acerbes. Cette ambivalence reflète, par ailleurs, ses réticences face au divorce, auquel elle est farouchement opposée, en 1964 (n°8, *Novedades*, 2/06/1964). Par contre, en 1970, elle montre que le divorce est parfois nécessaire et, en tout cas, ne doit pas être stigmatisé (n°62, *Novedades*, 7/07/1970) : elle s'éloigne ainsi des prescriptions de l'Eglise.

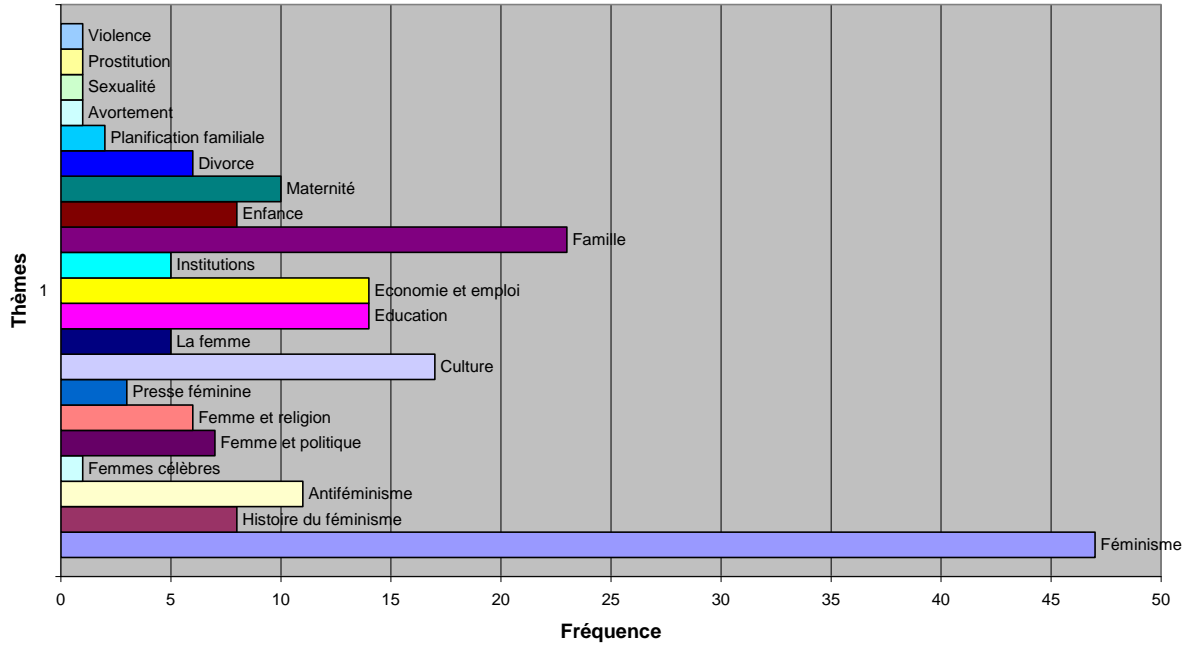
Le troisième champ le plus nourri est celui de ‘la culture’, soit les rapports entre les sexes, les pratiques sociales et leur représentation dans les arts et les médias. Dans ce domaine, Esperanza Brito, en usant d’une grande liberté de ton, valorise une mexicanité tout en y décelant les travers : elle suggère donc que les pratiques culturelles sont susceptibles de changer pour une meilleure entente entre les sexes, sans aucune discrimination.

En quatrième position, la juxtaposition des deux rubriques ‘économie emploi’ et ‘éducation’, établit un lien parfois inexistant dans la réalité pour les jeunes femmes, au regret d’Esperanza Brito : en effet, la société et le pays ne savent pas tirer profit d’un fort potentiel féminin. Entre 1966 (n°28, *Novedades*, 23/11/1966) et 1971 (n°69, *Novedades*, 7/05/1971), la perception du travail salarié, pour la femme, évolue : tout d'abord perçu comme une contrainte ou un signe de l'époque, le travail salarié féminin devient, pour Esperanza Brito, une condition indispensable à l'indépendance des femmes, et donc à l'exercice de sa liberté.

La place donnée au thème de « l’antiféminisme » traduit sans doute, chez Esperanza Brito, la conscience des difficultés à changer les mentalités. La perspective thématique suggère une vision globale de la société mexicaine qu’Esperanza Brito examine au scalpel, en séparant le bon grain de l’ivraie.

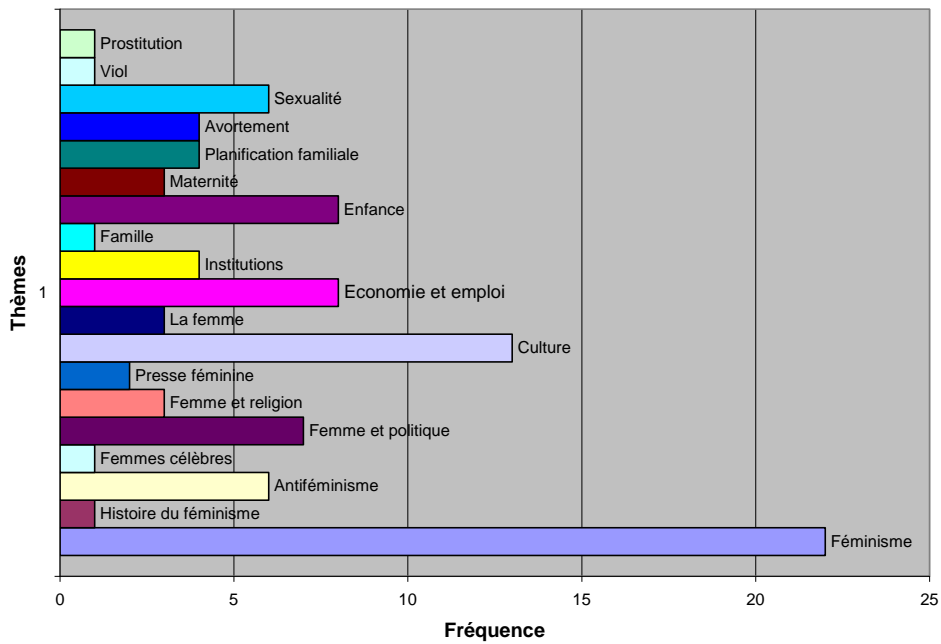
Graphique n° 1

Répartition thématique : E.Brito, *Novedades*, 1963-1974



Graphique n°2

Répartition thématique : E.Brito, *Siempre*, 1972-1975



Dans le supplément culturel de *Siempre!*, *La Cultura en México*, la même priorité est donnée au ‘féminisme’ (1°) et à ‘la culture’ (2°) tandis que ‘l’enfance’ détrône le thème de ‘la famille’ et se trouve à égalité avec ‘économie et emploi’ (3°) (Graphique 2). L’accent est mis sur la prise en charge insuffisante des enfants par la collectivité et aussi par l’Etat qui porte cependant au pinacle ‘la maternité’ sans l’assumer concrètement sur le plan politique. La solution envisagée serait une participation politique plus grande des femmes à la prise de décision.

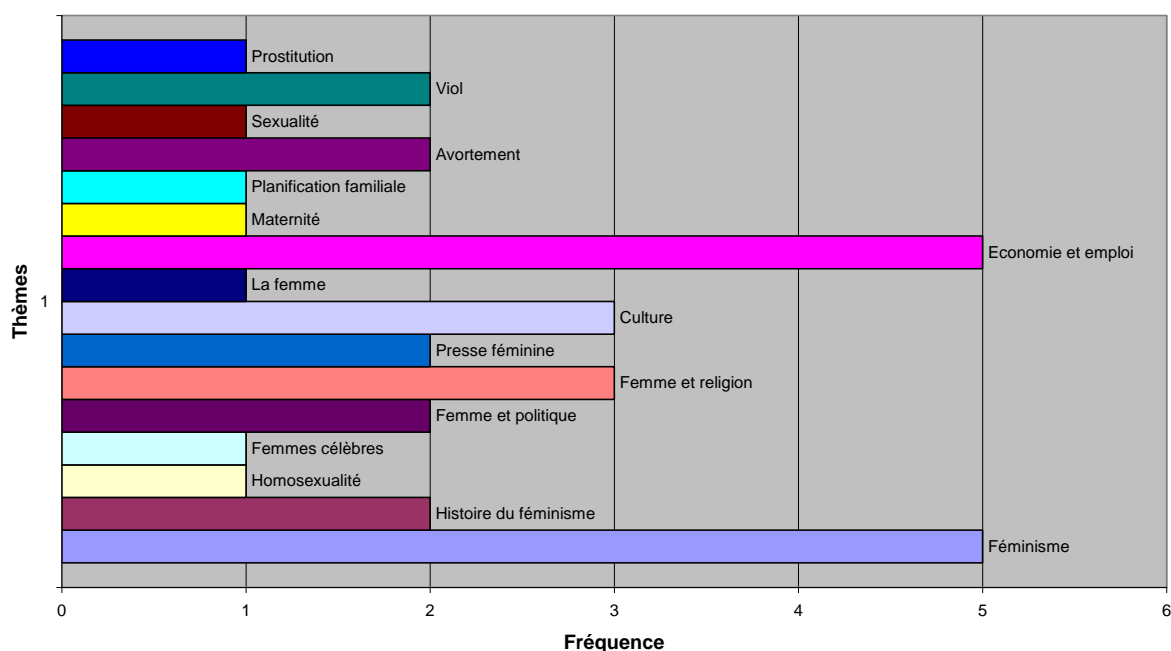
Si l’on compare les deux tableaux, le thème de ‘la famille’ occupe un petit espace dans *Siempre!*, en dernière position alors que dans *Novedades*, il figure au deuxième rang. Par ailleurs, dans une perspective chronologique (1963-1975 : *Novedades* et *Siempre!*), les thèmes de ‘la sexualité’, de ‘l’avortement’, et de ‘la planification familiale’ dans *Novedades*, se situent en dernière position (21°, 20° et 19°, sur 21 sujets) tandis qu’ils occupent une place privilégiée dans *Siempre!* (5°, 6° et 19° sur 19 sujets). Bien sûr, le type d’organe de presse en est en partie responsable de ce classement mais il convient d’une part, de souligner le moment politique – on passe des années soixante aux années soixante dix – et d’autre part de suivre Esperanza Brito dans ses convictions féministes qui s’affirment de façon de plus en plus nette. Quand elle écrit dans *Siempre!*, c’est en tant que leader d’un mouvement féministe, le MNM, qu’elle a fondé, au moment de l’«ouverture» démocratique de la présidence de L. Echeverría. Attachée aux principes défendus par son mouvement, qui revendique un féminisme libéral et égalitaire, elle accorde une place privilégiée à l’exercice de la liberté sous toutes ses formes, en plaçant le corps des femmes au centre de ses préoccupations. Le thème de la sexualité n’est plus tabou : présent dans toutes les contributions à partir de 1972, il fait partie ensuite de la grille thématique du quotidien *unomásuno*, sous la plume d’Elena Urrutia, en 1978.

Pour Elena Urrutia, également, ‘le féminisme’ est le thème qui reste prioritaire dans les quatre espaces rédactionnels, entre 1976 et 1978, où il se situe en première position (le supplément *La Onda Libros* de *Novedades*, le supplément *Revista mexicana de cultura* de *El Nacional*) ou en deuxième position (le supplément culturel de *El Sol*, *unomásuno*) (Graphiques 3-4-5-6). La préférence pour ‘la culture’ épouse les goûts de l’auteur (*unomásuno*) et correspond à la spécialité que lui confient les trois autres rédactions. Dans ce domaine, le thème de la ‘presse féministe’ occupe le 4^{ème} rang sur 11 thèmes, dans *Novedades*, ce qui traduit la préoccupation permanente de diffuser les nouvelles idées féministes, dans une sorte d’autopromotion : Elena Urrutia faisant partie, à l’époque, du conseil éditorial de la revue *Fem*.

Par ailleurs, la première place accordée à ‘l’économie et emploi’, dans *El Sol*, représente la tendance d’une époque qui voit croître la population active féminine, de façon significative⁶⁰⁷, mais toujours dans les secteurs les moins payés et les moins qualifiés. Elena Urrutia se penche en particulier sur la dévalorisation du travail féminin. Elle met aussi en avant le thème de ‘la sexualité’ (3° dans *Novedades* et dans *unomásuno*, respectivement sur un total de 11 et 19 sujets) en introduisant celui de ‘l’homosexualité’, en dernière instance (5° dans *El Sol* et dans *unomásuno*), et de façon prudente ou détournée en passant par la littérature (*El Sol*).

Graphique n°3

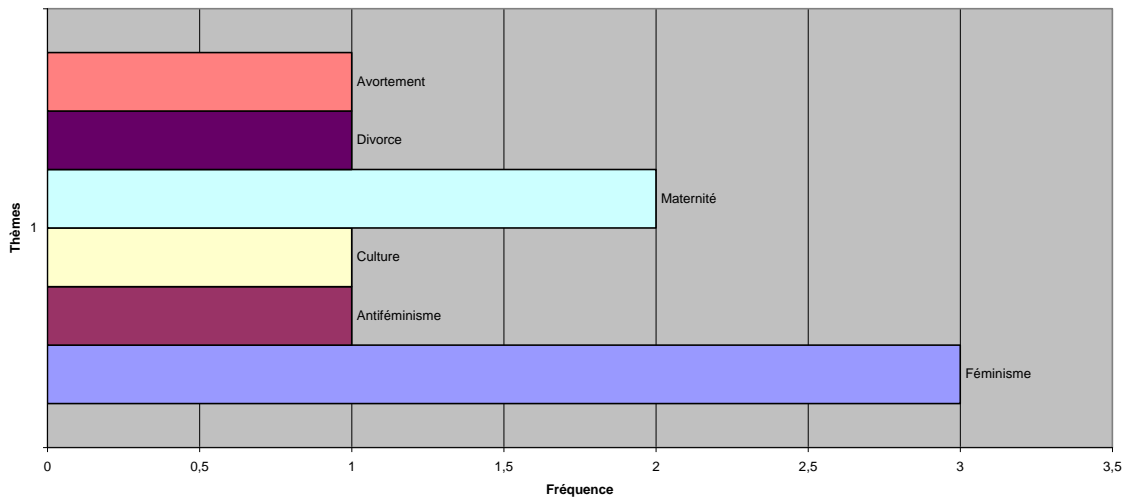
Répartition thématique : E.Urrutia, *El Sol*, 1976-1977



⁶⁰⁷ En 1930, les femmes représentent 4,63% de la population active totale, en 1970, 20,86% (Camacho, 1977:16)

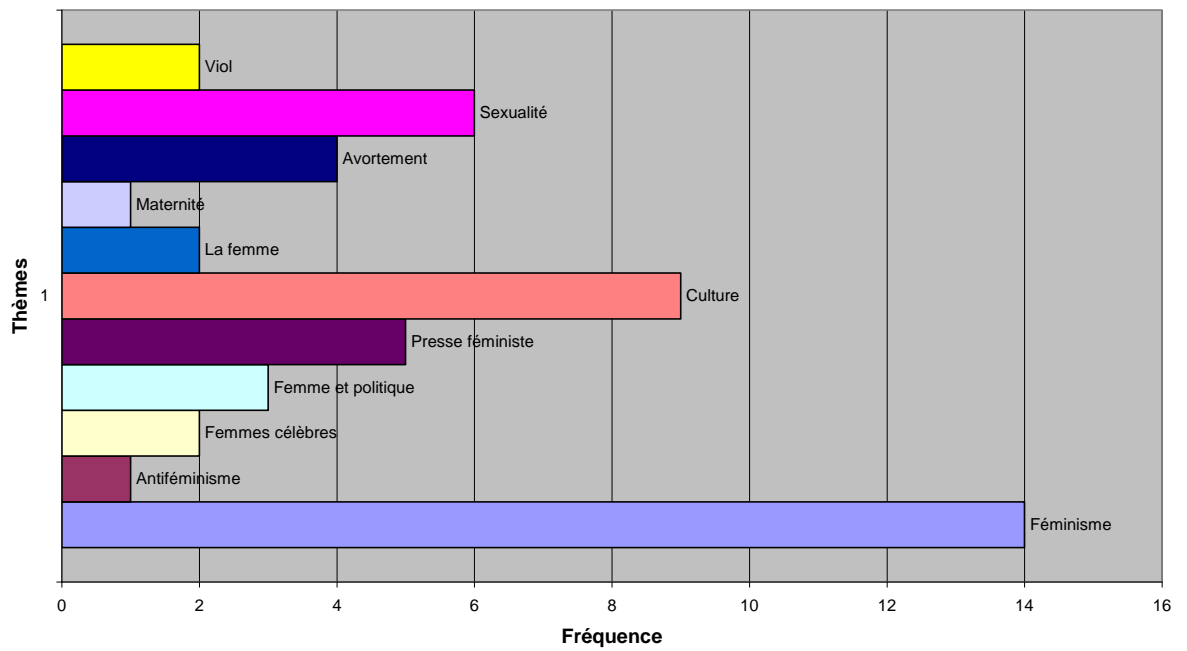
Graphique n°4

Répartition thématique : E.Urrutia, *El Nacional*, 1976



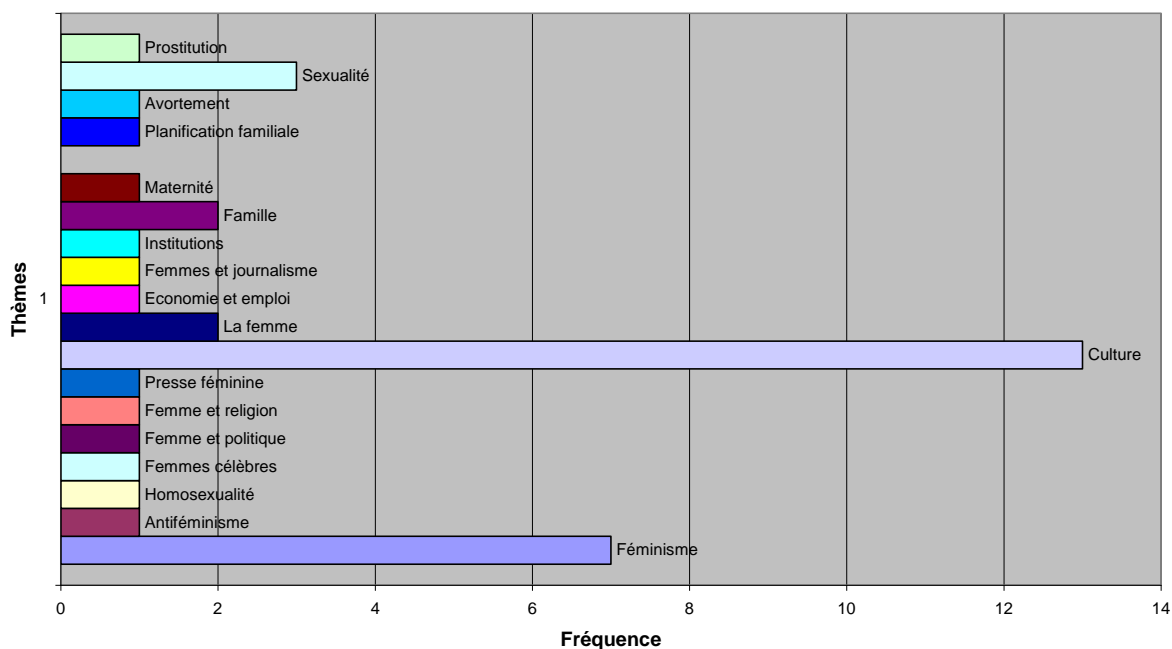
Graphique n°5

Répartition thématique : E.Urrutia, *Novedades*, 1974-1978



Graphique n°6

Répartition thématique : E.Urrutia, *unomásuno*, 1978

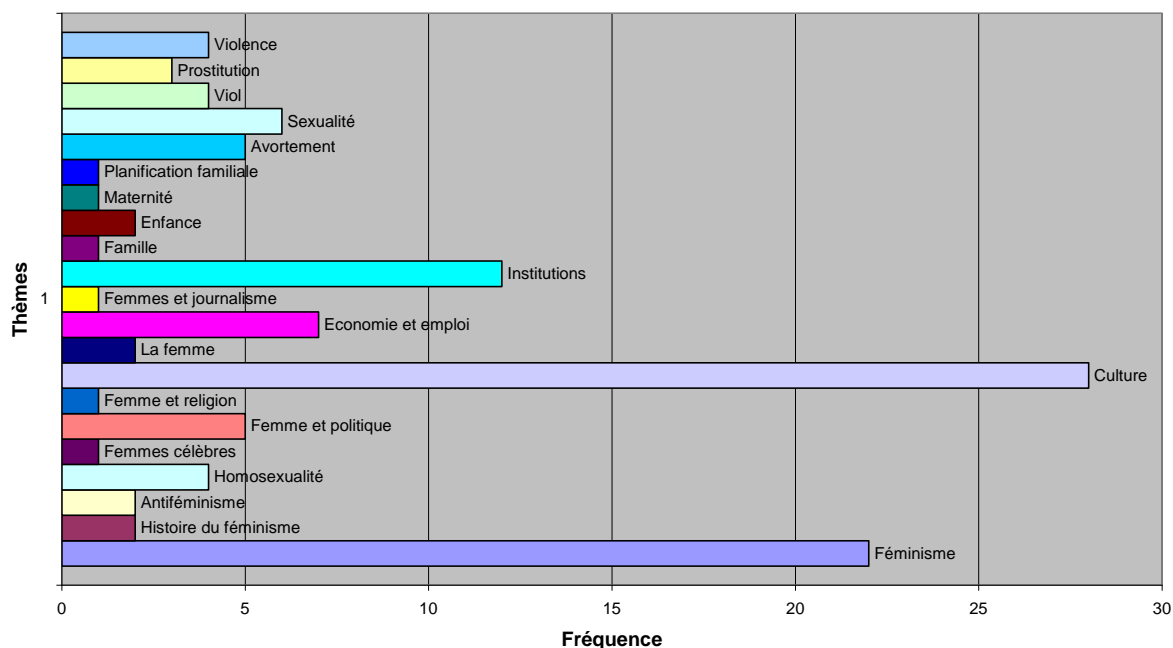


A la fin des années soixante-dix, Marta Lamas développe de façon prioritaire la critique de 'la féminité', du 'machisme', du 'sexisme', regroupée sous le thème de 'la culture' (1° sur 21 sujets) en y associant un 'féminisme' actif (2°), qui se prolonge avec les sujets sur 'la sexualité' (5°), 'l'avortement' (6°) et 'l'homosexualité' (7°), cette fois féminine (Graphique 7).

Remarquons la troisième place du thème 'institutions', contre lesquelles se dressent Marta Lamas : la militante de gauche remet en question le système, dans la lignée du courant féministe socialiste et radical. Sous cette rubrique, elle privilégie les luttes syndicales, dans le secteur de l'électricité, de la santé, des transports, de l'enseignement supérieur, en soulignant la place des femmes, mais en les associant toujours à leurs compagnons de travail, dans une vision émancipatrice de l'humanité.

Graphique n°7

Répartition thématique : M.Lamas, *El Universal*, 1977-1978



Le contenu thématique reflète les positions féministes des trois collaboratrices et leurs sources théoriques : la lecture de Simone de Beauvoir est commune aux trois auteures. Une autre française, l'avocate Gisèle Halimi, a marqué également le parcours d'Elena Urrutia qui, comme Esperanza Brito, a lu également Betty Friedan. Marta Lamas se distingue de ses aînées, par sa formation à la théorie marxiste, issue des conférences du dirigeant trotskyste et théoricien marxiste Ernest Mandel. Les choix thématiques mettent en évidence les orientations spécifiques des auteures, leur relation avec les valeurs d'une société qu'elles analysent et critiquent à la lumière des diverses tendances du mouvement féministe. Les thèmes développés se situent à une époque charnière, propice à une ouverture des esprits. Néanmoins, Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas doivent compter avec toutes sortes de préjugés qui embrument les consciences.

1.2. « Que veulent-elles donc ? »

Les revendications féministes ne sont pas au goût de tout le monde et l'on peut entendre «la voix inflexible et récalcitrante de la *vox populi*» (n°22, E. Urrutia, *Novedades*, 19/12/76), proche du discours masculiniste qui prétend que ce sont les hommes les victimes dans un système social dominé par les valeurs féministes. Cette attitude revêche qui s'accroche au

mythe de « l'égalité-déjà-là », annonce les limites acceptables en ce qui concerne les demandes des femmes et suggère qu'un retour de bâton est toujours possible, comme l'affirme Christine Delphy (2004) : « On parle souvent des acquis du mouvement féministe. Mais aucun progrès social, y compris quand il est inscrit dans la loi, n'est gravé dans le marbre. »

Selon une échelle d'acceptation des demandes féministes, on trouve tout d'abord le refus catégorique chez les intraitables « consternés ou franchement irrités qui ne se demandent pas ce que peut désirer la femme. Pour eux, la femme n'a pas le droit d'exiger ou de demander quoi que ce soit mais seulement celui de remercier ce que gentiment on voudra bien lui donner⁶⁰⁸. » (n°65, E. Brito, *Novedades*, 11/09/70). D'autres, à la fois surpris et indifférents, « ne comprennent pas, peut-être parce qu'ils ne veulent pas, les raisons des protestations féminines » parce qu'ils se voilent la face et refusent de voir « ce que la femme exige, en quoi consiste son désir d'émancipation [...]»⁶⁰⁹. » (n°65, E. Brito, *Novedades*, 11/09/70). A l'indifférence répond une incompréhension persistante face à ce mouvement féministe qui ne serait plus utile car la situation des femmes n'a jamais été aussi favorable, comme le suggèrent ces déclarations prêtées à un personnage du livre de caricatures de l'humoriste espagnole Nuria Pompeia *Mujercitas*, présenté par Elena Urrutia :

‘ Mais si, les femmes n'ont jamais connu de meilleure situation !’... [..]; ‘Je ne sais pas ce qu'elles veulent de plus’. ‘À mon époque oui, elles en bavaient et personne ne se plaignait...’ ; ‘ et avant, c'était encore pire’... ‘Il n'y a qu'à lire la Bible’⁶¹⁰. (n°22, E. Urrutia, *Novedades*, 19/12/1976).

Ce titre « La electrónica y la emancipación femenina », (n°68, E. Brito, *Novedades*, 2/04/1971.) rappelle le slogan français des années cinquante « Moulinex libère la femme », de la marque de l'équipement ménager qui a accompagné l'émergence de la société de consommation. Il sous-entend que le développement technique a favorisé l'émancipation des femmes. C'est un progrès certes, mais qui ne remet pas en cause la distribution des tâches

⁶⁰⁸ « Los desconsolados, o francamente irritados, no se preguntan qué puede desear la mujer; para ellos la mujer no tiene derecho a pedir o exigir nada, sino tan sólo a agradecer lo que buenamente se le quiera dar. »

⁶⁰⁹ « Los sorprendidos no comprenden, tal vez porque no quieren, la razón de las protestas femeninas [...] se niegan a ver la realidad presente a su alrededor, qué es lo que la mujer exige, cuál es la emancipación que busca [...] »

⁶¹⁰ « '¡Pero si ahora las mujeres están mejor que nunca!'... (se lee en el globito que escapa de su cabeza en la primera página); ' No sé qué más quieren'; 'En mis tiempos sí que lo pasaban mal y nadie se quejaba...'; 'y antes mucho peor'... 'No hay más que leer la Biblia'. »

dans le couple et la famille : « les hommes se demandent [encore] de quoi nous voulons nous émanciper. Des enfants, du mari, du foyer ? »⁶¹¹

A son tour, Elena Urrutia titre « ¿Para qué quieres liberarte? » (« Pourquoi veux-tu te libérer? »), et reformule la question en ces termes: « ¿Por qué habrá de estar insatisfecha? » (« Pourquoi serait-elle donc insatisfaite ? ») (n°28, E. Urrutia, *Novedades*, 15/05/1977).

Ces attitudes, reprises par un certain discours politique, reflètent une perception figée de l'émancipation féminine en lui ôtant une possible inscription dans l'histoire comme processus de perfectibilité inachevé, comme le relève Esperanza Brito : « L'attitude de l'homme, surtout du politique, est paternaliste et signifie : « 'nous vous AVONS DEJA DONNE l'égalité, alors à présent soyez sages'. Et nous sommes restées bien sages pendant de nombreuses années, travaillant sans repos, chacune dans son coin [...] nous résignant face à l'échec⁶¹². » Cela a donc duré vingt ans, depuis 1952, mais maintenant, ça suffit, semble dire Esperanza Brito (n°75, E. Brito, *Novedades*, 14/04/1972). L'égalité civique acquise en 1952 n'est qu'une étape dans un long processus qui doit faire le lien à présent entre, précisément, cette « égalité proclamée et l'égalité réelle » (Delphy, 2004). Christine Delphy développe cette idée en affirmant que :

L'affirmation d'une « égalité-déjà-là » ne représente pas seulement un mensonge, c'est un poison qui entre dans l'âme des femmes et détruit leur estime d'elles-mêmes, leur croyance souvent fragile qu'elles sont des individus à part entière – et pas à moitié. L'un des enjeux du féminisme actuel consiste donc à éclairer cette situation, à montrer que dans aucun pays et dans aucun rapport social les dominants ne renoncent de bon gré à leurs privilèges. Il faut pousser les femmes à la lutte, et pour cela – c'est peut-être le plus difficile – les convaincre qu'elles le valent bien. (Delphy, 2004)

Le mouvement féministe est d'ailleurs perçu comme perturbateur. Il peut être nocif ou le devenir, mettre en danger la paix du ménage où les rôles sont bien rôdés dans une acceptation mutuelle. « L'homme et la femme, surpris, avaient trouvé une complémentarité : lui est bon, elle, complaisante ; lui lutte, elle le console ; lui prospère, elle partage sa prospérité. Que peut exiger de plus une femme, demandent-ils? ». Sur un ton incisif, Esperanza Brito poursuit en ciblant ces femmes conformistes qui mènent une vie « paisible où la lutte la plus cruelle est

⁶¹¹ « Los varones se preguntan de qué nos queremos emancipar. ¿De los hijos, del marido, del hogar? »

⁶¹² « La actitud del varón, sobre todo del político, es paternalista e implica: 'ya les DIMOS la igualdad, ahora estense quietecitas'. Y quietecitas estuvimos muchos años, trabajando sin descanso, cada quien en lo suyo [...] resignándonos cuando no lo lográbamos. »

celle qu'elles mènent pour plaire au mâle patriarcal⁶¹³. » (n°65, E. Brito, *Novedades*, 11/09/70).

D'autres arguments cherchent à invalider le mouvement féministe qui se tromperait de cible : l'homme serait la vraie victime. « Nous devons compatir et comprendre la souffrance de nombreux maris devenus les esclaves de leurs épouses [...] ces pauvres hommes⁶¹⁴ », se lamente la directrice du magazine féminin *Kena* (n°2, E. Brito, *Siempre!*, 15/11/1972). Dans un essai fortement critiqué par Elena Urrutia, Margarita Michelena affirme que : « En vérité, nous vivons dans un monde d'opprimés ... et il est fort probable que c'est l'homme qui souffre le plus de cette oppression⁶¹⁵. » (n°14, E. Urrutia, *Novedades*, 23/11/1975). Pour couper court, l'argument que les femmes sont les seules responsables de leur oppression reflète une vision étroite qui ignore le poids de l'histoire et de la culture dans la formation de toute société : si les femmes n'y arrivent pas, c'est leur faute, et non celle de la société. Esperanza Brito rapporte cette déclaration de la bouche d'un homme, « un señor », lors d'une conversation entre amis : « ' Si tu affirmes – dit-il- que les femmes sont aussi capables que les hommes mais que ceux-ci les dominent, alors il y a une contradiction : si elles étaient si capables, elles ne se laisseraient pas faire.' [...] C'est comme si on disait la même chose à propos des Noirs, des Indigènes et même du Mexicain. [...] C'est l'opinion d'une personne très ignorante en histoire universelle⁶¹⁶. » (n°13, E. Brito, *Siempre*, 17/10/1973)

Ces différentes attitudes suggèrent les obstacles rencontrés par les auteures dans leur entreprise de légitimer l'existence ou la renaissance d'un mouvement féministe ainsi que ses revendications dans un discours toujours renouvelé, comme le souligne Christine Delphy : « Un mouvement ne consiste pas seulement à avancer sur une route mais à la tracer, la cartographie de l'oppression et le dessin de la libération ne sont jamais terminés. » (Delphy, 2004)

⁶¹³ « El hombre y la mujer sorprendidos habían encontrado el entendimiento mutuo: él es bueno, ella complaciente ; él lucha, ella lo consuela ; él prospera, ella comparte su prosperidad. ¿Qué más – preguntan – puede pedir una mujer ? »

« Las conformes llevan una vida placentera donde la lucha más cruenta que se realiza es de complacer al varón patriarcal. »

⁶¹⁴ « tenemos qué compadecer a muchos maridos que se han convertido en esclavos de sus esposas (...) esos pobres hombres. »

⁶¹⁵ « La verdad es que vivimos en un mundo de oprimidos... y que es muy probable que corresponda al hombre la peor parte de esa opresión. »

⁶¹⁶ « 'Si afirmas tú –dijo- que las mujeres son tan capaces que los hombres, pero que éstos las sojuzgan, entonces te están contradiciendo: si fueran tan capaces, no se dejarían sojuzgar.' [...] Como si dijéramos lo mismo hablando de los negros, de los indígenas e incluso del mexicano. [...] Es la opinión de una persona muy ignorante en cuanto a historia universal. »

1.3. Légitimer les demandes féministes

Cela nous a pris tant de temps pour créer l'hégémonie masculine et voilà que vous venez tout mettre par terre. Vous devriez avoir honte⁶¹⁷. (n°21, E. Brito, *Siempre*, 2/04/1975)

Face à ce discours masculiniste, qui résiste à légitimer le mouvement et les demandes féministes, et aux partisans du statu quo, des données concrètes sur la situation des femmes dans le pays apportent des arguments pour asseoir les revendications féministes. « Si la lutte a dû se poursuivre, c'est parce que l'égalité féminine sur le plan juridique, économique et social, est loin d'être une réalité⁶¹⁸ », affirme Esperanza Brito en 1971. (n°70, E. Brito, *Novedades*, 5/06/1971).

Sur le plan juridique, les Mexicaines ont acquis le droit de vote et l'égalité juridique en 1952, mais elles restent absentes dans les instances politiques. En 1972, sous la présidence de Luis Echeverría Álvarez, au Congrès, elles ne représentent que 5% des députés : « Nous voyons ainsi qu'il n'y a pas une seule femme au poste de secrétaire ou de sous-secrétaire d'Etat [...] ; la voix de la femme n'a aucun espace au sein du Comité Exécutif national du PRI et, au PAN, il n'y a pas non plus de femmes leaders⁶¹⁹. » (n°81, E. Brito, *Novedades*, 29/09/1972) Dans le gouvernement de J. López Portillo (1976), les femmes n'occupent encore que des postes de « sous-secrétaires » et donc aucun poste clé « de prise de décisions » (n°1, E. Urrutia, *El Sol*, 9/12/1976).

Sur le plan économique, « Tant que la femme recevra un salaire inférieur, tant que la société ne facilitera pas son intégration dans tous les secteurs, les féministes devront continuer à se battre⁶²⁰. » (n°70, E. Brito, *Novedades*, 5/06/1971). Les chiffres sont limpides : « En 1975, la main-d'oeuvre féminine représentait un peu plus de 16% du total des travailleurs employés dans le secteur industriel⁶²¹. » (n°16, E. Urrutia, *El Sol*, 28/04/1977). Sur le plan

⁶¹⁷ « Tanto tiempo que nos llevó crear la hegemonía masculina y ahora vienen ustedes a echarlo todo a perder. Debería darles vergüenza. »

⁶¹⁸ « Si la lucha ha debido seguir adelante, es porque la igualdad femenina en lo jurídico, en el trabajo y en lo social, dista de ser un hecho. »

⁶¹⁹ « Así vemos que no hay una sola mujer como secretario o subsecretario de Estado [...] ; la voz de la mujer no tiene cabida en el Comité Ejecutivo Nacional del PRI, ni hay en el PAN visibles líderes femeninas. »

⁶²⁰ « mientras la mujer reciba menor paga que el varón, mientras la sociedad no facilite su ingreso a todos los campos de acción, las feministas tendrán que seguir luchando. »

⁶²¹ « En 1975 la mano de obra femenina significaba poco más del 16% del total de trabajadores dedicados a las

des salaires, l'inégalité est manifeste : « En 1970, les femmes qui avaient un travail rémunéré gagnaient 750 pesos là où les hommes en percevaient mille. [...] En 1970, les femmes représentaient 24,5% des patrons ou employeurs dans la ville de Mexico⁶²². » (Ruiz Harrell, 1973). L'accès des femmes au marché de l'emploi est restreint : selon Marta Lamas, dans le recensement de 1970 qui enregistre 15 millions de femmes de plus de 12 ans, seulement 2,6 millions sont actives, soit 17,33% ; 12,4 millions sont définies comme « 'inactives' », soit 82,66%. De ce groupe, 10,5 millions « se consacrent à leur foyer » – soit 70% – 1,5 million sont étudiantes et le reste rassemble les retraitées, les rentières ou les invalides. (n°23, M. Lamas, *El Universal*, 2/05/1978).

Sur le plan social, impulser une attitude critique ou une action collective contre toute forme de discrimination est tout aussi légitime : « Quand aura enfin émergé cette conscience sociale, qui prendra comme seul critère pour juger une personne à assumer une fonction ses capacités intellectuelles et de travail et non son sexe, alors pourront disparaître, toutes les organisations féminines qui correspondent bien à une étape et qui sont nécessaires tant que nous n'obtiendrons pas cette reconnaissance sociale⁶²³. » (n°75, E. Brito, *Novedades*, 14/04/1972). L'exclusion est toute aussi flagrante dans le domaine de la reconnaissance scientifique, comme l'illustre Elena Urrutia dans cette information : le prix National des Sciences, des Lettres et des Arts a été distribué à 71 lauréats, le 30 novembre, et depuis sa création, en 1945, aucune femme ne l'a reçu (n°1, E. Urrutia, *El Sol*, 9/12/1976).

Victime ou coupable, la femme est plus pénalisée que son homologue masculin. En ce qui concerne la violence envers les femmes, une enquête de Rafael Ruiz Harell, citée par Marta Lamas, montre qu'il y a plus de viols que d'homicides au Mexique mais que 5% seulement sont dénoncés (n°6, M. Lamas, *El Universal*, 3/01/1978). Marta Lamas annonce dans un article intitulé « Las Medidas de Alanís Fuentes / La Lucha contra la Violación », une plus grande pénalisation des délits sexuels accompagnée d'un meilleur accueil des victimes à l'initiative du procureur Alanís Fuentes, qu'elle encourage dans cette « tâche difficile et louable », et qui doit faire face à de fortes critiques. (n°12, M. Lamas, *El Universal*,

actividades industriales. »

⁶²² « En 1970 las mujeres con trabajo remunerado ganaban \$750 pesos por cada mil que recibían los hombres. [...] En 1970 las mujeres representaban el 24.9 por ciento de los patronos o empleadores de la ciudad de México.»

⁶²³ « Cuando ya se haya creado esta conciencia social, de manera tal que el criterio para juzgar si una persona puede desempeñar determinada función, sea únicamente su capacidad intelectual y de trabajo y no el sexo, podremos ya desaparecer todas las organizaciones femeniles que corresponden a una etapa y que son necesarias mientras no obtengamos ese reconocimiento social. »

14/02/1978). Selon une étude menée par Rafael Ruiz Harrell, en 1970, la peine infligée pour un meurtre de femme est moins lourde que celle donnée pour un meurtre d'homme (Ruiz Harrell, 1973). Par ailleurs, il semble temps de prendre en compte la mortalité féminine due à l'avortement clandestin, comme le réitère Marta Lamas dans deux articles : « on réalise par an environ deux millions d'avortements et entre cinquante à quatre vingt mille femmes meurent lors d'avortements mal pratiqués⁶²⁴. » (n°26, M. Lamas, *El Universal*, 23/05/1978 et n°41, 5/09/1978).

Les conditions sont réunies pour légitimer la révolte des femmes, comme le souligne Elena Urrutia en citant le sociologue mexicain, Gabriel Careaga : « C'est de la classe moyenne qu'il est le plus probable de voir émerger la femme libérée parce qu'elle a suivi des études à l'université, parce qu'elle a fait des voyages, des lectures et qu'elle s'est rendue compte de l'oppression et de l'hypocrisie de la culture de l'autoritarisme du macho mexicain⁶²⁵. » (n°7, E. Urrutia, *Novedades*, 26/01/1975). L'égalité juridique n'a pas entraîné une émancipation réelle mais seulement supposée : « la liberté de la femme était un mythe, son égalité avec l'homme une supercherie⁶²⁶. » (n°65, E. Brito, *Novedades*, 11/09/70).

1.4. Contre vents et marées

L'égalité est une conquête inachevée dont le processus varie selon les époques et les gouvernements, au gré des événements nationaux et internationaux. Les années 1970, à la surprise des partisans du statu quo, ont vu surgir « des groupes de femmes qui n'ont aucune envie d'être reconnaissantes, [...] ; des femmes qui désirent grâce à leur intelligence et à leur force, gagner un espace digne et indépendant dans la société, des femmes qui ne veulent pas la bonté mais le respect de l'homme⁶²⁷. » (n°65, E. Brito, *Novedades*, 11/09/70)

Le féminisme reprend vie dans ce que l'on a appelé la seconde vague : il surgit « de façon incontestable, dans les classes moyennes éclairées, les milieux intellectuels, où il s'est

⁶²⁴ « se realiza cerca de dos millones al año y entre cincuenta y ochenta mil mujeres mueren por abortos mal practicados. »

⁶²⁵ « Dentro de la clase media, es donde se dan más posibilidades de rebeldía para el surgimiento de la mujer liberada porque ella ha ido a la universidad, porque ha viajado, porque ha tenido lecturas y porque se ha dado cuenta de la opresión y la simulación de la cultura de autoritarismo del macho mexicano. »

⁶²⁶ « Su libertad era un mito, su igualdad con el varón una falacia. »

⁶²⁷ « grupos de mujeres que no están dispuestas a agradecer nada [...]; mujeres que desean ganar con su esfuerzo físico y mental, un lugar digno e independiente en la sociedad, mujeres que no esperan bondad del varón, sino su respeto. »

également diffusé. [...] Il provoque une vraie révolution culturelle, et plusieurs éléments convergent pour rendre possible cette situation⁶²⁸. » (Ent. E. Urrutia : 12/07/2005). Contrairement à leurs consoeurs de la première moitié du XXe siècle, les femmes vivent plus longtemps, elles sont allées à l'université, elles ont de nouvelles aspirations, comme l'explique Elena Urrutia :

Quand je suis née en 1932, la femme avait une vie très courte. En plus d'être très courte, sa vie se résumait principalement à la reproduction. La vie des femmes n'est plus entièrement consacrée à la reproduction, au travail domestique et aux soins des enfants et de la famille. Les femmes ont à présent du temps pour avoir un travail à l'extérieur si elles en ont besoin ou simplement parce qu'elles en ont envie⁶²⁹. (Ent. E. Urrutia : 12/07/2005)

La fin des années 1960 est une époque charnière, marquée par le mouvement étudiant de 1968. Ce mouvement, aux accents révolutionnaires et issu d'une élite intellectuelle, remet en cause l'autoritarisme et le paternalisme du gouvernement. Cette remise en question de l'autorité se traduit à l'échelle de la famille, des relations de couple et entre les sexes : c'est l'autorité du père, du compagnon ou du mari qui est interrogée par les étudiantes. Comme l'affirme Elena Urrutia :

Dans le mouvement étudiant de 1968, ce qui a été décisif pour les femmes, c'est le militantisme, leur prise de conscience politique qui les amène, tout naturellement, à un moment, à poser la question de la femme. Je pense à l'époque de la Révolution française, à Olympe de Gouges. Que se passe-t-il alors ? On lutte pour la liberté, la fraternité mais soudain surgit la question : et les femmes dans tout ça ? Olympe de Gouges écrit alors son texte [*Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, 1791]. Que se passe-t-il alors ? Les femmes participaient à la lutte contre l'esclavage, défendant les droits de tous les êtres humains à être libres, et elles découvrent qu'elles-mêmes sont des esclaves : elles se regardent, elles observent leurs semblables et commencent à défendre des revendications féministes. Il se passe la même chose dans le mouvement étudiant, le mouvement des *chicanos*, le mouvement noir aux Etats-Unis, au sein des minorités qui commencent à défendre leurs droits⁶³⁰. (Ent. E.Urrutia : 12/07/2005)

⁶²⁸ « Indudablemente ha surgido el feminismo en medio de una clase media ilustrada, en los medios intelectuales donde se ha difundido. [...] es una revolución cultural lo que provoca el feminismo y son varios los elementos que confluyen para facilitar esta situación. »

⁶²⁹ « Cuando yo nací, en 1932 era una cortísima vida la que esperaba a la mujer ; una cortísima vida que además iba a estar ocupada por todo el periodo reproductivo. Estas mujeres que viven muchos años ya no están todos los años de su vida dedicados a la reproducción, al trabajo doméstico y al cuidado de los niños, de la familia sino que muy pronto tienen cuenta con su tiempo si necesitan, para trabajar fuera de la casa, y so ni necesita, lo hacen por el gusto. »

⁶³⁰ « El 68 fue muy importante en cuanto a la participación política, ha sido decisivo para las mujeres la

Comme dans tout mouvement contestataire, révolutionnaire ou libertaire, qu'il soit politique, social ou ethnique, se pose cette question de la situation des femmes, à un moment ou à un autre. C'est cette expression démocratique que préfère retenir Marta Lamas, dix ans après les événements de 1968, et non pas la répression organisée par le gouvernement de O. Díaz Ordaz, en considérant le mouvement étudiant comme une preuve de « santé mentale et politique » de la jeunesse et une véritable avancée pour les femmes qui construisaient alors une nouvelle féminité. La rue était un lieu de liberté, de nouvelles expériences, aux côtés des garçons, dans les meetings, dans les brigades. Les jeunes étudiantes passaient outre les traditions. Elles osaient faire de la politique, affronter leurs familles, avec qui elles entraient en conflit. (n°45, M. Lamas, *El Universal*, 3/10/1978).

Nous sommes dans un moment de fracture, marqué par un avant 1968 et un après, pour le pays et pour toute la société. Le passage des années 1960 aux années 1970 se traduit dans le style d'Esperanza Brito où des indicateurs temporels signalent clairement cette tension, entre un « hier » et un « aujourd'hui ». L'époque de « la femme moderne », « actuelle », « instruite » (n°1 E. Brito, *Novedades*, 6/02/1963; n°2, 30/04/1963; n°6, 14/04/1964), qui ne peut pas se permettre de gâcher ses études en restant chez elle, s'oppose au temps des « grands-mères » qui est bien révolu, semble vouloir dire Esperanza Brito, de façon sans doute trop catégorique (n°3, E. Brito, *Novedades*, 14/05/63 ; n°70, 5/06/1971 ; n°71, 10/09/1971). Elle annonce, optimiste, une rupture qui prend les allures d'une transition, en enterrant les « siècles passés » et en s'ouvrant sur « des temps modernes » avec « la nouvelle situation de la femme » (n°61, E. Brito, *Novedades*, 14/02/1970).

Les années 1960 et 1970 annoncent une nouvelle époque marquée par la remise en question des modèles sociaux et politiques. De nouveaux espaces d'expression s'ouvrent certes avec la présidence de Luis Echeverría Álvarez (1970-1976), promoteur de l'« ouverture politique », qui ferme le tragique sexennat de G. Díaz Ordaz (1964-1970). Néanmoins, le sexennat de L.Echeverría sera aussi marqué par la violence et la répression(*supra*).

militancia, su conciencia social o política en un momento dado que la derivan con toda naturalidad al asunto de la mujer. Estoy pensando por ejemplo en la época de la revolución francesa, en Olimpia de Goujes, ¿qué le ocurre en este momento? Luchan por la libertad, por la fraternidad y de pronto, ¿y las mujeres qué? Entonces Olimpia de Goujes saca su declaración y ¿ qué ocurre ahí? Las mujeres participaban en la lucha antiesclavista, defendiendo los derechos de los seres humanos para no ser esclavos y de pronto descubren que las mujeres son los esclavos, vuelven la cara a sí mismas y a la de sus congéneres y empiezan a defender reivindicaciones feministas. Y entonces, ocurre lo mismo en el movimiento estudiantil, los movimientos de los chicanos en EE UU, en las minorías que empiezan a defender sus derechos. »

L'auteure chiapanèque, féministe, Rosario Castellanos prononce un discours lors de la Journée internationale de la Femme célébrée au Musée national d'Anthropologie, le 15 février 1971, précisément en la présence du Président de la République, Luis Echeverría Álvarez. Dans ce discours intitulé « L'abnégation : une folle vertu »⁶³¹, elle dénonce les conséquences sociales et morales de l'inégalité féminine, portant ainsi le féminisme dans la sphère politique de façon officielle. Ce dévouement au féminin est source de frustrations et finalement signifie pour le pays de grandes pertes :

Combien de femmes exercent le métier qu'elles ont appris ? Combien préfèrent ranger leur diplôme dans le grenier avec les objets inutiles après avoir fourni pour rien et durant des années des efforts et dépensé des sommes d'argent irrécupérables que la nation a investies pour celles qui ne seront pas productives ?⁶³² (Castellanos, 1992 : 287-288)

La députée priiste Hilda Anderson de Nevárez veut croire au nouvel état d'esprit de l'équipe au pouvoir :

Le mouvement de libération féminine, bien mené, apportera une plus grande harmonie et plus de paix dans toutes les sphères politiques et sociales, sans porter préjudice à l'unité de la famille. Il sera en harmonie avec les nouvelles mentalités et préoccupations sociales du Gouvernement de Luis Echeverría, et il ira de pair avec une meilleure préparation, fondée sur l'éducation et le travail, qui permettront de convaincre les hommes — qui actuellement dominant dans tous les secteurs — , des capacités et des droits des femmes⁶³³. (n°2, E. Brito, *Siempre!*, 15/11/72)

Afin d'accueillir la première conférence internationale sur la femme, organisée par l'ONU en 1975, le gouvernement mexicain comme les 140 autres pays invités s'est engagé à modifier sa Constitution pour promouvoir l'égalité juridique et sociale entre les sexes selon un document élaboré par l'ONU, intitulé la *Déclaration sur l'Élimination de la Discrimination contre la Femme*. (n°85, E. Brito, *Novedades*, 18/01/1974).

⁶³¹ « La abnegación, una virtud loca », discours publié dans la revue *Debate feminista*, México, DF, n°6, septembre 1992, p. 287-292.

⁶³² « ¿Cuántas ejercen la profesión que aprendieron ? ¿Cuántas prefieren guardar el título en el desván de los trastes inútiles después de haber malgastado años de esfuerzo y sumas irrecuperables de dinero que la nación invirtió en quienes no habrían de resultar productivas? »

⁶³³ « El movimiento de liberación femenil bien llevado, consecuente con las nuevas estructuras mentales y sociales del Gobierno del licenciado Luis Echeverría, a base de mejor preparación, educación y trabajo, que logren convencer a los hombres (que actualmente dominan en todos los ámbitos), de la capacidad y derechos femeninos, traerá mayor armonía y paz en todas las esferas políticas y sociales, sin menoscabo de la unión familiar. »

L'article 4 affirme désormais le principe selon lequel :

L'homme et la femme sont égaux devant la loi. Celle-ci protégera l'organisation et le développement de la famille. Toute personne responsable et informée a le droit de décider librement du nombre d'enfants souhaité et de l'espacement entre les naissances⁶³⁴. (*Constitución Política de los Estados Unidos Mexicanos*, Art 4, 1991: 9)

Quant à Esperanza Brito, elle apporte des éclaircissements sur ce dernier point en citant le discours du président Luis Echeverría Álvarez qui « a assuré qu'au Mexique il n'y aurait pas de contrôle de la natalité⁶³⁵. » (n°76, E. Brito, *Novedades*, 14/04/1972). Elle présuppose une mauvaise interprétation chez « une bonne partie du public » et devance aussi « les critiques ». En effet, le président n'a pas voulu dire qu' » on interdira dans le pays tous les systèmes connus pour éviter les grossesses, sauf bien sûr, l'abstinence⁶³⁶. » Il faut expliquer, affirme-t-elle, la différence entre le « contrôle de la natalité » et la « planification familiale ». La première expression renvoie à des mesures coercitives pour limiter les naissances, rejetée par Luis Echeverría Álvarez, et la deuxième signifie :

[L]a limitation volontaire de la descendance, exercée par le couple de façon rationnelle afin améliorer les opportunités de chaque membre de l'unité familiale. [...] En résumé : le contrôle de la natalité est contraignant; la planification familiale, volontaire⁶³⁷.

Elena Urrutia rappelle les amendements apportés à la Constitution de 1917, en particulier à l'article 123, sur la législation du travail, qui était tout à fait progressiste en son temps. Ces modifications de cet article concernent en particulier les passages des chapitres V, XV, XXV et XXIX :

- sur la protection des femmes enceintes au travail et des droits liés à la maternité,
- sur les conditions d'accès à l'emploi avec la priorité accordée à ceux et celles qui sont l'unique source de revenus dans le foyer,

⁶³⁴ « El varón y la mujer son iguales ante la ley. Esta protegerá la organización y el desarrollo de la familia. Toda persona tiene derecho a decidir de manera libre y responsable e informada sobre el número y el espaciamiento de sus hijos. »

⁶³⁵ « aseveró que en México nunca habría control de la natalidad . »

⁶³⁶ « se prohibirían en el país todos los sistemas conocidos para evitar el embarazo, menos claro está, la abstinencia. »

⁶³⁷ « la limitación voluntaria de la descendencia, ejercida por la pareja en forma racional y tendiente a mejorar las oportunidades que dentro del núcleo familiar, tenga cada miembro. [...] En resumen, el control de natalidad es impositivo; la planeación familiar, volitiva. »

- sur l'instauration, par les services sociaux de système de garde pour les enfants .
(n°16, E.Urrutia, *El Sol*, 28/04/1977)

L'article 123 de la Constitution stipule:

Pendant leur grossesse, les femmes ne réaliseront pas de travaux qui exigent un effort trop important et peuvent représenter un danger pour leur santé. Elles bénéficieront automatiquement d'un congé prénatal de six semaines avant la date présumée de l'accouchement et d'un congé postnatal d'également six semaines, avec le versement intégral de leur salaire et la garantie de conserver leur emploi et les droits qui y sont associés. Pendant la période d'allaitement, elles auront exceptionnellement deux pauses par jour, d'une demi-heure chacune, pour nourrir leurs enfants⁶³⁸. (*Constitución Política de los Estados Unidos Mexicanos* , Art 123,1991: 106)

Et en matière d'emploi et de salaires, la Constitution précise dans le même article: « À un travail égal doit correspondre un salaire égal, sans tenir compte du sexe ou de la nationalité⁶³⁹. » (*Constitución Política de los Estados Unidos Mexicanos*, Art 123,1991: 107). Les mesures prises par le Gouvernement mexicain suscitent l'admiration des étrangers, en particulier de l'avocate finlandaise Helvi Sipila, secrétaire générale de l'Année internationale de la Femme et de la Conférence :

Mais je dois dire que le Mexique peut servir d'exemple à tous les pays, pour avoir réalisé des réformes constitutionnelles qui reconnaissent l'égalité entre les hommes et les femmes, en particulier dans le droit du travail et celui de la famille [...] Et pas seulement cela, il sert aussi d'exemple parce qu'il est le premier pays qui reconnaît le droit constitutionnel des personnes à décider en toute liberté le nombre et l'espacement des naissances[...]⁶⁴⁰. (n°21, E.Brito, *Siempre!*, 2/04/75)

Les avancées attribuées au Gouvernement de L. Echeverría Álvarez ne se concrétisent pas lors de la présidence de J. López Portillo qui reste attachée aux traditions et à une vision

⁶³⁸ « Las mujeres durante el embarazo no realizarán trabajos que exijan un esfuerzo considerable y signifiquen un peligro para su salud en relación con la gestación; gozarán forzosamente de un descanso de seis semanas anteriores a la fecha fijada aproximadamente para el parto y seis semanas posteriores al mismo, debiendo percibir su salario íntegro y conservar su empleo y los derechos que hubieran adquirido por la relación de trabajo. En el periodo de lactancia, tendrán dos descansos extraordinarios por día, de media hora cada uno, para alimentar a sus hijos. »

⁶³⁹ « Para trabajo igual debe corresponder salario igual, sin tener en cuenta sexo ni nacionalidad. »

⁶⁴⁰ « Pero debo decir que México puede servir de ejemplo a todos los países, por haber realizado reformas constitucionales reconociendo la igualdad entre hombres y mujeres, especialmente en el derecho laboral y el derecho familiar [...]. No sólo eso, sino también sirve de ejemplo por ser el primer país que reconoce constitucionalmente, el derecho de las personas a decidir con libertad el número y espaciamento de hijos [...]. »

de la femme, héritée du positivisme d'Auguste Comte, définie en ces termes : « Compagne et auxiliaire de l'homme, la femme ne doit pas chercher à rivaliser avec lui et peut se contenter d'exercer sur lui une 'douce intervention modératrice' » (Collin *et al.*, 2000 : 484). Cette douceur naturelle renvoie au rôle maternel de la femme. Les positivistes ont créé une « image scientifique de la femme en se fondant sur la nature », associée à la maternité, où la femme doit se cantonner – car c'est sa nature – lui refusant ainsi le statut de « sujet socio-historique » à égalité avec l'homme⁶⁴¹.(n°21, E. Urrutia, *unomásuno*, 30/09/1978)

Les réformes de 1974, et la plus récente qui renforce l'autonomie financière et juridique, depuis le 1^{er} janvier 1975, couchées sur le papier, sont insuffisantes : elles ne seraient que des « concessions ». De fait, elles n'ont pas abouti à une représentativité des femmes dans le gouvernement de J. López Portillo où leur voix est à peine audible avec quatre postes de sous-secrétaires d'Etat. « Apaciguamiento, no liberación », annonce Elena Urrutia en reprenant la formule de l'Américaine Susan Sontag, soit : « Apaisement et non libération ». Pour les femmes, cette libération ne se fera que si celles-ci accèdent aux postes de pouvoir. (n°1, E. Urrutia, *El Sol*, 9/12/1976)

La modification de l'article 4 sur la planification familiale ouvre un espace de discussion sur l'avortement tout en le justifiant. Le débat sur la dépénalisation a progressé sous le Gouvernement de Luis Echeverría Álvarez mais il se fige à nouveau avec l'arrivée de J. López Portillo. C'est en effet le gouvernement de Luis Echeverría Álvarez qui a permis la première discussion publique sur l'avortement, qui devient alors un problème politique de santé publique, par la mise en place du Groupe interdisciplinaire sur l'Avortement (*Grupo Interdisciplinario del Aborto*, GIA), issu du Conseil National Démographique (CONAPO, *Consejo Nacional de Población*). Ce groupe de 80 personnes réunit démographes, économistes, psychologues, médecins, avocats, anthropologues, philosophes et des représentants des religions du Livre pour étudier les implications de l'avortement (Lamas, 1992 : 12). Le sujet n'est plus tabou, la presse s'en empare en donnant la parole aux voix féministes qui s'organisent (Tarrés, 1991).

⁶⁴¹ Citation complète: « 'De cara a las reivindicaciones de estos derechos (igualdad de salario a igualdad de trabajo, el sufragio, el derecho a la instrucción) se asiste a una respuesta de la ciencia, en particular de parte de los positivistas: la creación de una imagen científica de la mujer en términos naturales, i.e., La mujer está por naturaleza vinculada a la maternidad, y todo aquello que se dé fuera de esta función, desborda la naturaleza de la mujer. / Esto trae consigo el hecho de que, en el momento en que la mujer se propone como sujeto histórico social, la ciencia responde encontrando científicamente su inferioridad fisiológica basada en su diferencia natural respecto al hombre, para poderla excluir del juego social'. »

Elena Urrutia présente le livre « fondamental » de Gisèle Halimi : *La cause des femmes*. Il est traduit en espagnol, sous le titre : *La causa de las mujeres*, et s'avère être « d'une très grande utilité ». Il inclut un dernier chapitre sur la situation de l'avortement au Mexique et les articles 329 à 334 du Code Pénal qui pénalise l'avortement, ainsi que des statistiques. (n°24, E. Urrutia, *Novedades*, 9/01/1977). Le thème de l'avortement émerge sous la plume d'Esperanza Brito, dès 1972 dans *Novedades* (n°76, E. Brito, 26/04/1972), et en 1974, dans *Siempre !* (n°19, E. Brito, 16/01/1974).

Les groupes féministes de la capitale, indépendamment de leur appartenance politique, s'unissent donc autour de cette même demande : la dépénalisation de l'avortement. En 1976, naît la Coalition des Femmes féministes (*Coalición de Mujeres Feministas*, CMF) qui regroupe les six organisations féministes de la capitale (*Movimiento Nacional de Mujeres* (MNM), *Movimiento Feminista Mexicano*, *Colectivo de Mujeres*, *Colectivo La Revuelta*, *Movimiento de Liberación de la Mujer*, *Grupo Lucha Feminista*) autour d'un seul slogan : « pour un avortement libre et gratuit ». (n°45, M. Lamas, *El Universal*, 3/10/1978).

Comme le précise Esperanza Brito,

peu importait si on s'aimait ou pas, s'il y avait des divergences, mais on était toutes d'accord sur un point, c'était la dépénalisation de l'avortement et comment y parvenir. Nous étions de plus en plus reconnues comme une force politique, on parlait de nous dans les journaux⁶⁴². (Entr. E. Brito: 28/06/1996)

Elena Urrutia expose dans *Novedades* (n°26, 6/03/1977) et Marta Lamas dans *El Universal* (n°3, 13/12/1977), les cinq points du rapport final présenté par le CONAPO et avalisé par la Coalition :

[...] l'Etat mexicain, à travers son organisme officiel – le Conseil National Démographique- et à travers le Pouvoir exécutif a été informé des points suivants :

- 1°-Que l'avortement est un problème grave de santé physique et mentale.
- 2°-Qu'il ne peut pas être remplacé par les programmes de planification familiale.
- 3°-Qu'il doit être considéré comme une mesure extrême et complémentaire de ces programmes.
- 4°- Que c'est le cadre juridique répressif qui provoque le degré de gravité du problème de santé publique et la clandestinité, et

⁶⁴² « ya no importaba si nos queríamos o no, si había divergencias, en lo que estábamos de acuerdo era la despenalización del aborto y en cómo podríamos hacer esta despenalización. Cada vez era más reconocida como una fuerza política y nos mencionaban en los periódicos. »

5°- Que c'est un droit individuel et que le Code pénal, la Constitution et le Code de la Santé publique doivent être modifiés pour l'élargissement du droit à l'avortement et sa libéralisation⁶⁴³. (n°26, E. Urrutia, *Novedades*, 6/03/1977)

Marta Lamas précise les conditions du débat en insistant sur les différentes origines des membres du GIA : « Le groupe philosophique, qui a élaboré le chapitre sur l'Éthique et l'Avortement, était composé d'un prêtre catholique, d'un rabbin, d'un pasteur protestant et d'une philosophe⁶⁴⁴. » (n°3, M.Lamas, 13/12/1977). Elle donne son opinion sur la teneur des échanges et des arguments « sérieux et judicieux » qui en majorité se rejoignent pour considérer l'avortement comme « un problème de santé publique », « un problème de droits humains ». L'intervention d'un juriste suggère l'impatience des promoteurs de ce projet de dépénalisation de l'avortement : « Il ne s'agit pas de dire si oui ou si non. A présent, c'est oui, mais c'est un oui qui apporte un élargissement du droit à l'avortement⁶⁴⁵. » (n°3, Marta Lamas, *El Universal*, 13/12/1977). Les résultats de cette mobilisation publique, politique et médiatique sont maigres. Le rapport du GIA n'a pas été divulgué et le gouvernement de J. López Portillo n'en n'a pas tenu compte. Elena Urrutia, mère, ironise sur les capacités décisionnelles de l'État en reprenant la réaction de Marta Lamas : elle « s'étonne que ce rapport n'ait pas été diffusé. N'a-t-il pas été enterré comme beaucoup d'autres études dont les caractéristiques dépassent les capacités de résolution de l'État ?⁶⁴⁶ » (n°26, E. Urrutia, *Novedades*, 6/03/1977)

D'un point de vue politique, la discussion publique sur la dépénalisation de l'avortement, qui avait commencé à la fin du mandat de Luis Echeverría Álvarez, a abouti à un projet de loi que la Coalition avait proposé à la Chambre des Députés sous la présidence de J. López Portillo. Ce texte de loi sur la dépénalisation de l'avortement était présenté par les parlementaires du PRI puisque la gauche n'avait pas alors de représentants. Les représentantes

⁶⁴³ « [...] el Estado mexicano, a través de su organismo oficial – Consejo Nacional de Población - y a través del poder Ejecutivo quedó informado de puntos concretos: 1°. Que el aborto es un problema grave de salud física y salud mental. 2°. Que no puede ser sustituido por los programas de planificación familiar. 3°. Que debe ser considerado como una medida extrema y complementaria de estos programas. 4°. Que el marco jurídico represivo es el que genera el grado de problema de salud pública y la clandestinidad, y 5°. Que es un derecho individual y que las modificaciones deben ser inherentes al Código Penal, a la Constitución y al Código Sanitario en su aspecto de ampliación y liberalización del problema. »

⁶⁴⁴ « El grupo filosófico, que elaboró el capítulo de Ética y Aborto, estuvo constituido por un sacerdote católico, un rabino, un ministro protestante y una filósofa. »

⁶⁴⁵ « No se trata de que sí sí o si no, ya es sí, sólo que ahora debe ser sí en más renglones. »

⁶⁴⁶ « Marta Lamas se extraña de que dicho informe no haya sido dado a conocer. ¿Habrá quedado sepultado al lado de otros tantos estudios cuyas características particulares desbordan la capacidad de resolución del Estado? »

de la Coalition ont été reçues le premier décembre 1977, par le député González Guevara à la Chambre (n°4, M. Lamas, *El Universal*, 20/12/1977). Le projet n'a suscité aucun commentaire officiel et a été classé. Malgré cet échec cuisant, les féministes ont continué à manifester pour légaliser l'avortement (Lamas, 1992 : 12).

Par ailleurs, le changement de président et de l'équipe gouvernementale aux orientations plus conservatrices que la précédente législature, peut mettre en danger l'existence d'organismes en faveur des femmes, créés dans le sillage de l'Année internationale de la Femme. Elena Urrutia est inquiète pour l'avenir du Centre d'Information et de Documentation de la Décennie pour la Femme et le Développement (*Centro de Información y Documentación del Decenio para la Mujer y el Desarrollo*, CIDDEM), situé dans le DF, dirigé par des d'historiennes et universitaires compétentes qui recueillent et diffusent les connaissances sur la situation des femmes. « Ne l'oublions pas », avertit Elena Urrutia, la nouvelle équipe présidentielle peut signifier également l'arrivée au centre d'une nouvelle équipe moins motivée si ce n'est que par des préoccupations carriéristes (n°2, E. Urrutia, *El Sol*, 16/12/1976).

Ces craintes ponctuelles sont symptomatiques d'un état d'esprit qui se veut toujours en alerte face à des acquis jamais définitifs d'autant plus que chaque gouvernement efface ce qu'a fait le précédent, rendant toute avancée impossible, selon Marta Lamas (n°3, M.Lamas, 13/12/1977). Marta Lamas se lance dans un réquisitoire contre le gouvernement de J. López Portillo. Deux ans après son investiture, le gouvernement n'a répondu que par l'indifférence aux demandes des féministes et des femmes en général. Le bilan négatif porte sur l'absence d'une nouvelle législation sur l'avortement, sur le viol, et ceci malgré l'activisme des féministes. (n°41, M. Lamas, *El Universal*, 5/09/1978). Marta Lamas analyse et critique avec férocité le second discours annuel présidentiel de J. López Portillo, qui a mentionné quatre fois les femmes, prétendant ainsi les honorer :

D'abord par une mention historique (le droit de vote en 1953); ensuite en affirmant 'que les femmes sont prises en considération et jouent un rôle au sein de la nation' ; plus loin en se référant à la femme au foyer 'préoccupée par la cherté de la vie' et enfin en parlant de la Loi d'Amnistie attendue. Il a précisé que la vision 'des mères à la recherche de leurs enfants qui engagent une grève de la faim, et des autres mères endeuillées⁶⁴⁷', a justifié sa décision 'd'ouvrir de nouveaux horizons'⁶⁴⁸. (n°41, M. Lamas, *El Universal*, 5/09/1978)

⁶⁴⁷ Le président L. Portillo fait allusion ici aux mères des disparus lors du massacre de Tlatelolco, en 1968, comme Rosario Ibarra Piedra, qui fut à l'origine du Comité de Défense des Prisonniers, Persécutés, Disparus et

A partir de cette considération, Marta Lamas n'a de cesse d'accabler le président. Les mêmes « lois machistes » répondent aux « problèmes ancestraux [...] qui touchent la moitié de la population ». Leur maintien exprime à la fois le mépris de la classe politique au pouvoir pour plus de quatre ans de lutte en faveur de la dépénalisation de l'avortement, menée par la Coalition des Femmes féministes et la lâcheté d'un gouvernement qui ne veut pas affronter les positions de l'Eglise. Les craintes d'Elena Urrutia étaient justifiées puisque le Gouvernement a abandonné les actions en cours depuis 1975 : le Centre de d'Information et de Documentation sur la Femme a finalement fermé en décembre 1976, par «manque de budget», argumentent les sources officielles, ce que rectifie Marta Lamas dans une parenthèse : « (son budget était minime, mais un million de pesos par an suffisait pour faire des merveilles)⁶⁴⁹ ». Les milliers de livres et de documents de toutes sortes ont été entreposés dans les caves du Ministère du Travail. Le programme d'action pour le Développement international de la Femme a été aussi relégué aux oubliettes.

Les demandes féministes restent d'actualité, elles aboutissent selon le bon vouloir des Etats. Les lois interdisant la discrimination sexuelle, par exemple, ne sont pas appliquées. Ainsi, comme le déclare Chritine Delphy, « on est obligé de parler d'une collusion, non dite mais néanmoins réelle, entre tous les acteurs : employeurs, syndicats, appareil judiciaire, Etat, médias. [...] Une bonne part de l'énergie du mouvement féministe consiste à pousser à l'adoption des lois et ensuite à les faire appliquer ». (Delphy, 2004)

2. Les féministes et la société des hommes

Conscientes de la mauvaise image des féministes, les collaboratrices se lancent dans une entreprise de réhabilitation du mouvement féministe et de ses militantes tout en rappelant quelques pans de son histoire, dans une perspective nationale et universaliste. Rétablir une

Exilés Politiques (*Comité Nacional pro Defensa de Presos, Perseguidos, Desparecidos y Exiliados Políticos*).

⁶⁴⁸ « Al principio una mención histórica (refiriéndose al voto ganado en 1953) ; en seguida la afirmación de 'que las mujeres son tomadas en cuenta y participan en el quehacer nacional' ; más adelante una referencia al ama de casa que 'padece la angustia del encarecimiento de la vida' y por último, al hablar de la esperada Ley de Amnistía, señaló cómo el ver 'a las madres que entran en huelga de hambre buscando a sus hijos, y a otras enlutadas', ratificó su decisión de 'estrenar tiempos vírgenes'. »

⁶⁴⁹ « (su presupuesto era mínimo, un millón de pesos al año y se hacían maravillas con él). »

image objective du féminisme pour contrer les « interprétations erronées⁶⁵⁰ », signifie lutter contre un antiféminisme à plusieurs facettes, et en chercher les sources ou les raisons.

Pour Marta Lamas, c'est le caractère anticapitaliste du féminisme, et donc subversif, qui explique sa très mauvaise presse :

Ses profondes implications anticapitalistes et son potentiel subversif font que le féminisme est discrédité, que ses idées sont déformées et que les femmes qui y adhèrent sont ridiculisées. Bien que sous le terme 'féministe' on regroupe toutes les personnes et les groupes qui luttent pour les droits des femmes, il est fréquent qu'on attribue l'**étiquette** de 'féministes', de façon péjorative bien sûr, à des femmes **agressives** ou qui tout simplement n'entrent pas dans le stéréotype **féminin**⁶⁵¹. (en gras dans le texte) (n°1, M. Lamas, *El Universal*, 29/11/1977)

L'objectif est d'expliquer le terme 'féministe' en le confrontant au 'féminin', selon une inversion d'un système de valeurs communément admis qui dénigre le premier et valorise le second.

2.1. Entreprise de démystification

L'entreprise de démystification, qui vise à valoriser le féminisme et à définir une autre féminité, s'avère difficile car les femmes sont les premières à revendiquer cette féminité comme une identité, une valeur refuge, qu'elles craignent de perdre en se disant féministes. Le féminisme est perçu comme une menace ou un danger pour leur féminité. Esperanza Brito, irritée, ouvre un article intitulé « Alors, tu n'es pas féministe ? », sur ce constat :

Ce qui est devenu à la mode chez les femmes, les jeunes et les moins jeunes, c'est de dire : Je ne suis pas féministe. Elles affirment cela comme si être féministe pouvait leur enlever quelque chose, quelque qualité ; comme si être féministe était une offense à leur personnalité, une menace pour leur vie, pour leur paix spirituelle.

⁶⁵⁰ n°2, E. Brito, *Siempre!*, 15/11/1972.

⁶⁵¹ « Sus profundas implicaciones anticapitalistas y su potencial subversivo hacen que el feminismo sea desacreditado, que sus planteamientos sean deformados y que las mujeres que participan en él sean ridiculizadas. Aunque bajo el término de feministas se incluyen todas aquellas personas o agrupaciones que luchan por los derechos de las mujeres, es común ver que se adjudica, peyorativamente por supuesto, la **etiqueta** de feministas a mujeres **agresivas** o que sencillamente no encajan dentro del estereotipo de **femeninas**. »

Enfin, comme si le féminisme était quelque chose d'horrible⁶⁵². » (n°70, E. Brito, *Novedades*, « ¿ Conque no eres feminista? », 5/06/1971)

Des femmes, qui ne se disent pas féministes, se reconnaissent pourtant dans les revendications féministes, observe Esperanza Brito, notamment dans les objectifs « que nous voulons atteindre », au sein du Mouvement National des femmes (MNM), soit l'égalité juridique et sociale (n°84, E. Brito, *Novedades*, 16/08/1973). Dans une interview intitulée « Etes-vous féministe? Pourquoi? Quelles conséquences pourra avoir le mouvement féministe au Mexique? Neuf femmes parmi les plus importantes du pays répondent à ces questions qui concernent le futur », les déclarations de ces femmes réhabilitent le féminisme comme mouvement collectif, qui concerne non seulement les femmes mais aussi les hommes, comme une lutte « en faveur de l'être humain »⁶⁵³. Mais dans une démarche individuelle, elles préfèrent employer l'adjectif « humaniste ». L'une d'elles, députée, avance avec prudence : « Oui, je suis féministe mais profondément féminine⁶⁵⁴. » Amalia Caballero de Castillo Ledón, ex sous-secrétaire aux Affaires culturelles du Ministère de l'Education (la SEP), qui défendait dans les années post-révolutionnaires un « féminisme féminin », déclare : « Je suis féministe au sens strict du mot : féminine, et en même temps une femme qui lutte⁶⁵⁵. »

Le féminisme est perçu comme une amputation de la féminité. Lutter contre la perception défavorable de la féministe signifie aussi combattre l'antiféminisme, féminin et masculin, soit l'opposition à l'émancipation des femmes. » (Bard, 1999 : 22). Face à la femme américaine émancipée, qui est, selon Esperanza Brito, le symbole fort de l'émancipation féminine pour les femmes d'Amérique latine, d'Asie, d'Afrique et d'une grande partie de l'Europe⁶⁵⁶, les Mexicaines restent réticentes et craintives, se sentant éloignées de ces femmes « belles, instruites, frustrées et aigries » qui ont osé relever la tête :

⁶⁵² « Entre las mujeres, jóvenes y viejas, se ha puesto de moda el decir: Yo no soy feminista. Lo dicen como si ser feminista les pudiera quitar algo, alguna de sus cualidades; como si el ser feminista fuera en desdoro de su personalidad, una amenaza a su vida, a su paz espiritual. En fin, como si el feminismo fuera algo horroroso. »

⁶⁵³ n°2, E. Brito, « ¿Es usted feminista? ¿Por qué? ¿Qué consecuencias podrá tener el movimiento feminista en México? Nueve de las más importantes mujeres de México responden a estas preguntas de carácter futuro », *Siempre!* 15-11-1972.

⁶⁵⁴ « Sí soy feminista y esencialmente femenina. »

⁶⁵⁵ « Soy feminista en el sentido estricta de la palabra: femenina, y al mismo tiempo luchadora. »

⁶⁵⁶ « Para las mujeres de Latinoamérica, Asia, África y gran parte de Europa, la mujer norteamericana es el máximo exponente de la emancipación femenina. »

En écoutant les commentaires hostiles des hommes sur le féminisme et sur l'émancipation de la femme, nous avons ressenti une grande satisfaction à être belles, féminines et inutiles pour tout travail à l'extérieur du foyer. Nous regardons les Américaines et nous nous disons, avec complaisance : ' Nous, nous ne sommes pas comme ça'⁶⁵⁷. (n°47, E.Brito, *Novedades*, 29/05/1968)

Cette perplexité, accueillie avec sarcasme par Esperanza Brito, fait le lit de l'antiféminisme exprimé et vécu sur le registre de la privation, d'une part de leur féminité, pour les femmes, et pour les hommes, d'une part de leur pouvoir. Un préjugé récurrent porte sur l'incompatibilité entre la beauté, fondement de la féminité, et le féminisme. La féministe est associée à la laideur, quand elle empiète sur des terrains exclusivement masculins. La femme émancipée est une femme hommasse (« defeminizada »): « Nous nous sommes convaincues que sa liberté et la recherche d'une égalité intellectuelle et matérielle avec l'homme l'ont privée de sa féminité, la rendant moins séduisante pour l'homme⁶⁵⁸. » « Les détracteurs », poursuit Esperanza Brito, « déforment l'image de la femme », qui devient « un être étrange, asexué, violent, inadapté, et ce qu'il y a de pire, laid⁶⁵⁹. » C'est ce qu'il y a de pire, dit-elle, « car personne, homme ou femme, ne désire s'identifier à la laideur⁶⁶⁰ ». Son jugement exclut toute considération sexuée (n°70, E. Brito, *Novedades*, 5/06/1971). Le domaine politique, éminemment masculin – « ('une affaire d'hommes')⁶⁶¹ », serine-t-on aux oreilles des jeunes filles - représente une menace pour la femme dans sa féminité : la femme se virilise, elle devient une virago (« machorra ») (n°13, E. Brito, *Siempre*, 17/10/1973). Esperanza Brito se veut rassurante : La femme politique « n'est pas la virilité en jupes⁶⁶² », affirme-t-elle (n°14, E. Brito, *Novedades*, 7/04/1965). C'est ce qu'elle veut montrer également dans son interview de l'actrice María Elena Marqués, candidate à un poste suppléant de député dans le DF :

⁶⁵⁷ « Escuchando los comentarios adversos de los varones respecto al feminismo y a la superación de la mujer, nos hemos sentido satisfechas de ser bellas, femeninas e inútiles para todo trabajo fuera del hogar. Miramos a las norteamericanas y decimos complacidas : "Nosotras no somos así". »

⁶⁵⁸ « Nos hemos convencido que su libertad y la búsqueda de igualdad intelectual y material con el varón la han privado de su feminidad, haciéndola menos atractiva para el hombre. » (n°47, E. Brito, *Novedades*, 29/05/1968)

⁶⁵⁹ « [...] un ente extraño, asexuado, violento, inadaptado, y lo que es peor, feo. »

⁶⁶⁰ « Digo que esto es lo peor porque nadie, hombre o mujer, desea ser identificado como feo. »

⁶⁶¹ « asunto de hombres » (n°5, E. Urrutia, *unomásuno*, 9/04/1978)

⁶⁶² « no es la virilidad en faldas. »

Le visage absolument féminin de l'artiste peut paraître incongru, pour ceux qui ont une idée préconçue – et fautive – de la femme politique, dans cette nouvelle activité qu'elle commence. Peut-être qu'en observant son comportement dans ces discussions, et en constatant que ne lui poussent ni barbe ni moustaches, mais que sa beauté et sa grâce personnelle sont un point en sa faveur, les gens comprendront qu'il est possible d'être beau et participer, être séduisant et savoir donner de sa personne, être glamour et lutter pour les autres⁶⁶³. (n°7, E. Brito, *Siempre*, 20/06/1973)

Elle doit quand même préciser : « La beauté physique est en réalité moins importante, même si cela peut aider, chez un candidat qui représente le peuple ; ce qui importe, ce sont les idées, les idéaux, les motivations [...]»⁶⁶⁴. » (n°7, E. Brito, *Siempre*, 20/06/1973).

Les journalistes sont désignés, par Marta Lamas, comme les principaux responsables de cette vision de “la féministe moche”, qui, selon eux, évidemment proteste contre les concours de beauté : « Des journalistes ont avancé des arguments machistes et superficiels (par exemple, en signalant qu'aucune féministe ne pourrait participer au concours et donc que c'était la jalousie qui les mobilisait) ; [...]»⁶⁶⁵. » (n°28, M.Lamas, *El Universal*, 6/07/1978). Quand elles manifestent ou protestent sur la place publique, les femmes sont perçues trop souvent comme des furies, comme le suggère la légende de cette photo (*infra*) où un groupe de femmes souriantes, en premier plan, participe à un événement public, éventuellement un meeting politique : « Les femmes, en lutte, mues par la raison et non pas par le scandale⁶⁶⁶. »

⁶⁶³ « La figura sumamente femenina de la artista puede parecer incongruente, para quienes tienen una idea preconcebida – y falsa- de la mujer política, en esta nueva actividad que ha iniciado. Es posible que viendo su actuación en estas lides, y al constatar que no le salen barbas ni bigotes, sino que su belleza y atractivo personal son un punto más a su favor, la gente comprenda que es posible ser bello y participar, ser atractivo y tener espíritu de servicio, ser glamoroso y luchar por los demás. »

⁶⁶⁴ « La belleza física es en realidad menos importante, aunque ayuda, en un candidato a representante popular; lo importante, son las ideas, los ideales, las motivaciones [...] »

⁶⁶⁵ « Algunos periodistas manejaron argumentos machistas y superficiales (por ejemplo, señalando que ninguna de las feministas podrían haber participado en el certamen y, por lo tanto, era envidia lo que las movía); [...] »

⁶⁶⁶ « Las mujeres, en pie de lucha fundada en la razón, no en el escándalo. »



Las mujeres, en pie de lucha fundada en la razón,
no en el escándalo.

(E. Brito, *Siempre!*, 14/02/1973)

Les femmes émancipées qui travaillent, transformées en « mégères » (« mujeres mandonas ») entameraient l'autorité masculine, comme l'insinue cette expression, « Lo trae de la gamarra », littéralement 'elle le tient en laisse', que l'on peut traduire en français par « la femme porte la culotte⁶⁶⁷ ». Esperanza Brito affirme, qu'au contraire, l'époux d'une femme émancipée, qui a une activité salariée, est un homme intelligent, qui doit rester sourd à « ces critiques malicieuses » (n°48, E. Brito, *Novedades*, 5/06/1968).

L'antiféminisme se nourrit de l'idée d'une féminité pervertie, associée à l'image de la mauvaise mère et de la femme débauchée. Esperanza Brito démontre que la femme salariée est un signe de progrès pour les femmes et le pays et s'oppose à l'idée de « [...] beaucoup de gens [qui] pensent qu'un désir irrésistible d'indépendance économique, un manque d'amour évident ou une féminité incomplète, ou encore un déséquilibre qu'ils supposent provoqué par

⁶⁶⁷ Porter la culotte, les culottes, se dit d'une femme qui domine son mari (XVIIIe s.) (Rey et Chantreau, 1993 : 253.

le féminisme⁶⁶⁸ », poussent les femmes à laisser leurs enfants pour un travail salarié. (n°28, E. Brito, *Novedades*, 23/11/1966). La maternité est au contraire au cœur des préoccupations des féministes, dans leur demande de garderies qui devraient fonctionner 24h/24h, pour la garde des enfants des mères salariées et étudiantes (n°13, E. Brito, *Siempre !*, 17/10/1973).

Une autre menace pour la maternité consiste à présenter les féministes comme des « avorteuses », contre quoi Marta Lamas s'insurge : « La Coalition ne veut pas que les femmes avortent. [...] aucune femme ne le fait par goût. [...]. Aucune femme ne tombe enceinte exprès pour ensuite avorter⁶⁶⁹. » (n°4, M. Lamas, 20/12/1977). La féministe ne peut avoir qu'une sexualité extravagante, en marge des normes établies : « Nous l'imaginons libre ou libertine, en accord avec nos préjugés personnels [...] et aigrie⁶⁷⁰. » (n°47, E. Brito, *Novedades*, 29/05/1968). L'image de la femme 'facile', de la prostituée fait partie des représentations de la féministe, qui jouirait finalement de trop de liberté(s). La féministe est aussi la lesbienne, aigrie ou désenchantée de par ses relations avec les hommes : « Une forme traditionnelle d'attaquer les **féministes** a été de les assimiler à des **lesbiennes**. L'équation **femme bizarre ou antinaturelle**, parmi d'autres, a été utilisée par les groupes réactionnaires et les médias pour 'discrediter' le mouvement féministe⁶⁷¹ », dont se sont alors éloignées certaines femmes de peur d'être traitées de lesbiennes, explique Marta Lamas. (en gras dans le texte, n°55, M. Lamas, *El Universal*, 12/12/1978). Marta Lamas fait alors une mise au point sur la relation entre les féministes et les homosexuels qui se rejoignent dans leur combat contre le sexisme.

Le féminisme est certes une atteinte à l'ordre établi, créant des désordres, non seulement amoureux, mais aussi dans les esprits des femmes auxquelles le discours féministe présente le miroir d'une féminité somme toute négative, à transformer. Un discours négatif présente les femmes comme des êtres irrationnels et illogiques, subjectifs, dépourvus d'esprit critique, des créatures peu créatives sur le plan intellectuel, jalouses, envieuses, incapables d'être bonnes camarades entre elles. (Héritier, 1996 : 205-206). Une juge interviewée par Esperanza Brito

668 « [...] muchas personas creen que la madre sólo deja a sus hijos cuando la empuja un irresistible afán de independencia económica, un evidente desamor o falta de feminidad o el desquiciamiento que suponen provocó el feminismo. »

669 « La Coalición no quiere que las mujeres aborten. [...] ninguna mujer aborta por gusto.[...]. Ninguna mujer se embaraza a propósito para abortar después. »

670 « La imaginamos libre o libertina, de acuerdo con nuestros prejuicios personales [...] y amargada. »

671 « Una forma tradicional de atacar a las **feministas** ha sido llamarlas **lesbianas**. La ecuación **mujer rara o antinatural** es una que han utilizado los grupos reaccionarios y los medios masivos de comunicación para « desprestigiar » al movimiento feminista. »

témoigne de son expérience personnelle : « Les femmes ne valent rien pour émettre un jugement. Elles se laissent porter par leurs émotions et leurs décisions sont plus subjectives qu'objectives, ce qui entame leur impartialité. ¿ Combien de fois on entend ce genre de choses ?⁶⁷² » (n°9, E. Brito, *Siempre!*, 19/09/1973). Un autre préjugé tenace dissocie l'intelligence et la beauté, chez la femme: « ce mythe ancestral qui assure que la femme belle est idiote et que l'intelligence doit être laide⁶⁷³. » (n°9, E. Brito, *Siempre!*, 19/09/1973). Ces jugements de valeur sont le fruit d'un dressage mental et physique qui fait de la féminité une sorte d'esclavage, dont il coûte aux femmes d'en sortir, comme l'affirme de façon solennelle Esperanza Brito : « Il ne faut pas oublier que l'être humain rejette toujours l'esclavage, cela même quand le maître est bon, et que, s'il s'y résigne, il perd la joie parce qu'il perd le respect de soi⁶⁷⁴. » (n°47, E. Brito, *Novedades*, 29/05/1968). Le discours féministe prend à revers ces traits dits féminins. La solidarité remplace la rivalité, ce qui en surprend plus d'un, par exemple dans le cas du soutien apporté à Cecilia Banderas, victime d'une tentative de viol : « la mobilisation féministe a impressionné les autorités. On a démontré que, nous les femmes, nous pouvons être unies⁶⁷⁵. » (n°7, M. Lamas, *El Universal*, 10/01/1978). De façon intentionnelle et provocatrice, Esperanza Brito prend à son compte certains préjugés, en proposant, dans une interview, de María Elena Marqués, candidate à un poste suppléant de député dans le DF, cette « thèse antiféministe »:

– On dit de nous, les femmes, qu'on ne sait pas s'entraider, que dès que l'occasion se présente, nous nous écharpons, que nous ne pourrons jamais être solidaires.

Notre toute récente amitié est sur le point de disparaître. María Elena me regarde, furieuse, étonnée que je puisse exposer une théorie si méprisante pour les femmes. Je l'ai fait exprès, j'avais besoin de voir sa réaction⁶⁷⁶. (n°7, E. Brito, *Siempre !*, 20/06/1973).

⁶⁷² « Las mujeres no sirven para juzgar. Se dejan llevar por las emociones y sus decisiones son más subjetivas que objetivas, lo cual les resta justicia. ¿ Cuántas veces no oímos decir eso? »

⁶⁷³ « [...] este mito ancestral que asevera que la mujer bella es tonta y que la inteligencia por fuerza tiene que ser fea. »

⁶⁷⁴ « No hay que olvidar que por dulce que sea el amo, la esclavitud siempre es rechazada por el ser humano y que, cuando se somete a ella, pierde la alegría, porque pierde el respeto a sí mismo. »

⁶⁷⁵ « [...] la movilización feminista impresionó a las autoridades. Se demostró que las mujeres podemos unirnos. »

⁶⁷⁶ « – Dicen por ahí, que las mujeres no sabemos apoyarnos, que en cuanto tenemos la oportunidad nos arañamos, que jamás podremos estar unidas.

Está a punto de terminar nuestra recién nacida amistad. María Elena me mira con furia, asombrada de que pueda exponer una teoría tan denigrante para las mujeres. Lo hice de toda intención, necesitaba ver su reacción. »

Cette solidarité féminine ne veut pas dire une aversion pour les hommes. L'idée que la féministe est l'ennemie de l'homme, ou serait androphobe⁶⁷⁷, fait dire à cette même candidate, qu'elle n'est pas « totalement féministe », en se justifiant de la façon suivante : « - Parce que je ne hais pas les hommes, au contraire, ils me plaisent beaucoup⁶⁷⁸. » Ce à quoi Esperanza Brito répond: « - Et bien moi je suis totalement féministe et je ne hais pas non plus les hommes. Ils me plaisent aussi beaucoup⁶⁷⁹. » (n°7, E. Brito, *Siempre!*, 20/06/1973). Cette supposée rivalité hommes-femmes est battue en brèche dans une explication sur les objectifs des féministes, qui n'ont pas engagé un combat contre les hommes. Esperanza Brito affirme : « Ce qui est merveilleux, c'est que nous ne luttons pas contre quelqu'un mais pour une idée : l'émancipation féminine et l'égalité des chances pour tous, sans distinction de sexe⁶⁸⁰. » (n°68, E. Brito, *Novedades*, 2/04/1971). Esperanza Brito précise à nouveau : « La femme mexicaine ne se bat pas pour remplacer un système patriarcal par un système matriarcal, car les deux sont injustes, favorisant la domination d'un groupe et la soumission de l'autre⁶⁸¹. » (n°10, E. Brito, *Siempre !*, 26/09/1973). L'objectif est de changer le système actuel par « un système de justice sociale équitable pour tous. » (n°13, E. Brito, *Siempre!* 17/10/1973). Marta Lamas, à son tour, donne une explication à la mauvaise réception des thèses féministes, fondée sur l'ignorance : « La méconnaissance de l'option politique que propose le féminisme, ou sa mauvaise interprétation, ont fait que le féminisme est perçu comme une lutte de classes, comme un affrontement ridicule entre les hommes et les femmes⁶⁸². » (n°45, M. Lamas, *El Universal*, 3/10/1978)

L'ensemble du corps social érige ainsi artificiellement en qualités « naturelles » qui ne pourraient donc être modifiées – ce qui est l'héritage d'une culture et d'une éducation. L'« éternel féminin » n'a rien d'éternel mais il est le terreau où pousse une misogynie que démonte le discours féministe. Le contenu informatif, en prenant à bras le corps ces qualités

⁶⁷⁷ Androphobe : adj. et subst. « qui craint ou fuit le sexe masculin » (Dictionnaires de la langue française d'Émile Littré)

⁶⁷⁸ « - Porque no odio a los hombres, por el contrario, me caen muy bien. »

⁶⁷⁹ « - Pues yo soy totalmente feminista y tampoco odio a los hombres. A mí también me caen bien. »

⁶⁸⁰ « Lo bonito es que no luchamos en contra de alguien sino en favor de una idea, la de la emancipación femenina y de la igualdad de oportunidades para todos, sin distinción de sexos. »

⁶⁸¹ « La mujer mexicana no lucha por cambiar el sistema de un patriarcado a un matriarcado, ya que ambos son injustos al favorecer el predominio de un grupo y la subyugación del otro. »

⁶⁸² « El desconocimiento de la opción política que plantea el feminismo, o la malinterpretación de dicha opción, han hecho que se perciba al feminismo como una lucha de clases, como un enfrentamiento ridículo entre hombres y mujeres.»

ou plutôt ces défauts marqués sexuellement, remet en cause cette féminité qui paralyse les énergies créatives et uniformise les êtres. En citant Carlos Monsiváis, Elena Urrutia définit la féminité comme : « un espace de soumission et d'acceptations⁶⁸³ » où les jeunes filles, de par cette féminité, sont « interchangeables ». (n°5, E. Urrutia, *unomásuno*, 9/04/1978)

Réhabiliter le féminisme en démystifiant la féminité place la relation entre les sexes et donc la situation des femmes dans une perspective historique et signifie un regard sur l'histoire où les femmes, et pas seulement les féministes, ont joué un rôle déterminant dans leur propre émancipation et dans l'histoire du pays.

2.2. Une histoire au féminin

L'antiféminisme, dont font état les trois collaboratrices, peut s'expliquer par une méconnaissance du féminisme. Cette situation revient à poser la question de la transmission des luttes féministes et de leur histoire. Marta Lamas, Elena Urrutia et Esperanza Brito rappellent aux lectrices qu'elles jouissent de droits qui ont été acquis selon un processus historique, d'abord le droit à l'éducation, et ensuite, le droit de vote, et qu'elles sont donc redevables des actions et des engagements de femmes, comme par exemple Benita Galeana. Elena Urrutia décrit le parcours exemplaire de cette militante communiste et féministe dans les années trente, qui a défendu le droit de vote pour les femmes. Elle ne cache pas son admiration pour cette femme exaltée, « la camarade aux cheveux tressés⁶⁸⁴ » qui, bien qu'analphabète, savait parler aux foules. (n°1, E. Urrutia, *Novedades*, 29/09/1974) (n°2, E. Urrutia, *unomásuno*, 12/02/1978).

Esperanza Brito demande à « ces femmes non féministes » d'imaginer ce que serait leur vie sans tous ces acquis, si elles vivaient encore comme leurs grand-mères : la construction anaphorique des questions place l'émetteur dans un discours de conviction, qui cherche à provoquer une prise de conscience. Esperanza Brito y énonce les avancées concernant la situation des Mexicaines :

Combien de ces femmes non féministes refusent l'idée de l'égalité juridique avec l'homme ? Combien seraient disposées à vivre, comme vivaient leurs grands-mères il y a cent ans, privées de tous les droits et obligations que la loi stipule ? Combien seraient disposées à travailler aux côtés d'un homme, à réaliser les

683 « [...] un espacio de doblegamiento y aceptaciones. »

684 « 'la compañera de las trenzas' »

mêmes tâches et à recevoir un salaire inférieur ? Combien trouveraient bien de ne pas pouvoir disposer de leur salaire ni de leurs biens à leur guise, et de devoir laisser entre les mains de leur mari la façon dont il veut dépenser leur propre argent ?⁶⁸⁵ (E. Brito, n°70, *Novedades*, 5/06/1971)

Dans ce dialogue fictif, toutes les réponses aux questions sont évidemment négatives, mais Esperanza Brito imagine d'autres réactions qui amènent à des rectifications sur la perception de l'histoire sociale :

Elles me diront que tout ça, c'est du passé, que ça fait longtemps qu'on a réformé les lois pour donner à la femme la place qu'elle aurait dû toujours occuper dans l'ordre social. C'est vrai, tout comme il est vrai que ces réformes ont abouti grâce à nos grands-mères féministes⁶⁸⁶. (E. Brito, n°70, *Novedades*, 5/06/1971)

Esperanza Brito donne quelques précisions sur ces luttes des suffragettes du XIXe siècle qui ont conduit à l'obtention des droits civils et politiques, « depuis à peine 19 ans ». Et elle ajoute que : « Jusqu'en 1928, si [la femme] devenait veuve ou se remariait, elle perdait l'autorité parentale sur ses enfants ; elle ne pouvait pas être tutrice, ni se porter garant, ni être témoin lors d'un testament ou exécuteur testamentaire⁶⁸⁷. » (n°1, E. Brito, *Siempre!*, 8/11/1972). Le mouvement féministe s'inscrit dans ce temps long de l'histoire et a une existence légitime et respectable qu'Esperanza Brito, obstinée, cherche à prouver :

Si la lutte a dû continuer, c'est parce que l'égalité féminine sur le plan juridique, salarial et social, est loin d'être une réalité. Et tant qu'il y aura des discriminations, tant que la société ne facilitera pas l'insertion des femmes dans tous les secteurs, les féministes devront continuer à lutter⁶⁸⁸. (E. Brito, n°70, *Novedades*, 5/06/1971)

685 « ¿Cuántas de esas mujeres no feministas rechazan la idea de igualdad jurídica con el varón ? ¿Cuántas estarían dispuestas a vivir, como vivieron sus abuelas hace cien años, privadas de todos los derechos y obligaciones que la ley les concede? ¿Cuántas estarían dispuestas a trabajar al lado de un hombre, desempeñando la misma labor y recibiendo un salario inferior? ¿ Cuántas verían bien el no poder manejar ni su salario ni su herencia, y en cambio tener que dejar en manos del marido la decisión de cómo gastar su propio dinero ? »

686 « Me dirán que eso ya es cosa del pasado, que hace mucho las leyes se reformaron para dar a la mujer el lugar que siempre debió ocupar en el orden social. Es cierto, como lo es que las reformas se lograron gracias a nuestras abuelas feministas. »

687 « Hasta 1928 si enviudaba y se volvía a casar, perdía la patria potestad sobre los hijos; no podía ser tutriz, fiadora, testigo en un testamento o albacea. »

688 « Si la lucha ha debido seguir adelante, es porque la igualdad femenina en lo jurídico, en el trabajo y en lo social, dista de ser un hecho. Y mientras exista discriminación, mientras la mujer reciba menor paga que el varón, mientras la sociedad no facilite su ingreso a todos los campos de acción, las feministas tendrán que seguir luchando. »

Dans un ultime élan, elle cherche à réconcilier les femmes et les féministes, qui dans cet éloge de la beauté, celle du corps et de l'âme, sont : « Tenaces, décidées, intelligentes et belles, d'une beauté propre à la personne courageuse, utile, digne et consciente de sa valeur⁶⁸⁹. » Esperanza Brito explique, chronologiquement, avec une distance objective, les étapes de l'émancipation féminine en les mettant en relation de façon logique. Le premier cheval de bataille des féministes du XIXe siècle fut le droit à l'éducation. Cette première revendication fut en même temps la condition pour demander ensuite l'égalité des droits :

Lors de l'émergence des mouvements féministes, qui avaient pour objet de libérer la femme de sa situation d'esclave par rapport à l'homme, et de la placer sur un pied d'égalité, sur le plan légal et intellectuel, les précurseuses comprirent que pour que cela soit une réalité, il fallait que la femme reçoive une éducation qui lui donne un niveau culturel identique à celui de l'homme⁶⁹⁰. (n°31, E. Brito, *Novedades*, 19/04/1967)

Esperanza Brito explique, persuasive, que l'accès à l'éducation a été aussi le fruit de luttes tout comme l'accès à l'enseignement supérieur pour les jeunes filles, ce qui semble si naturel aujourd'hui :

Tout comme les Noirs américains aujourd'hui doivent se battre pour pouvoir entrer à l'université comme si cela était un privilège, les féministes ont également dû lutter. Rien ne les ont arrêtées, ni les règlements leur interdisant l'accès aux résidences pour étudiants, où elles entraient malgré tout, ni les railleries, ni les humiliations ni les injustices de la part de leurs camarades et professeurs⁶⁹¹. (n°31, E. Brito, *Novedades*, 19/04/1967)

La présence de milliers de jeunes filles dans les universités est le résultat de ces combats, chemin semé d'embûches, qu'elle invite justement à reconnaître :

⁶⁸⁹ « Tenaces, decididas, inteligentes y bellas, con la belleza que sólo tiene la persona valerosa, útil, digna y consciente de su propio valer. »

⁶⁹⁰ « Al suscitarse los movimientos feministas, que tenían por objeto lograr la emancipación de la mujer de su calidad de sierva del hombre, para convertirla en un ser de su misma categoría legal e intelectual, las iniciadoras comprendieron que para que esto fuera realidad, era necesario que la mujer se educara hasta lograr un mismo nivel cultural con el varón. »

⁶⁹¹ « Lo mismo que hoy los negros norteamericanos tienen que luchar por poder ingresar a las universidades como si esto fuera un privilegio, tuvieron que luchar las feministas. No las detuvieron ni los reglamentos que les vedaban la entrada a las casas de estudiantes, ni una vez que ingresaban, las burlas, los desaires y las injusticias de compañeros y maestros. »

La UNAM et les écoles supérieures contrôlées par la SEP – et cela fait si longtemps que les jeunes de notre époque ne savent pas que cela a pu fonctionner autrement – ont ouvert leurs portes au secteur féminin de la population.

Au début une ou deux jeunes filles courageuses et maintenant des milliers, assistent aux cours avec assiduité et obtiennent des titres professionnels. Au début du siècle [XXe] toutes les professions étaient considérées comme masculines et inadaptées aux femmes. A présent la femme choisit son propre chemin et prouve qu'elle n'a pas besoin d'être un homme ou de changer l'essence de sa personnalité, pour exercer efficacement n'importe quel travail⁶⁹². (n°79, E. Brito, *Novedades*, 21/07/1972)

De façon plus magistrale, dans une rapide rétrospective historique, Marta Lamas fait le lien entre l'origine du féminisme symbolisée par ces suffragettes « courageuses » du XIXe siècle et le mouvement de libération des femmes du XXe siècle :

Historiquement le féminisme prend sa source dans le courant libertaire qui a surgi pendant la Révolution française et qui s'est affirmé avec les audacieuses suffragettes de la fin du XIXe siècle et du début de celui-ci. Aujourd'hui, il coïncide avec les principes de la libération des femmes⁶⁹³. (n°1, M. Lamas, *El Universal*, 29/11/1977)

L'acquisition des droits politiques et civils pour les femmes s'inscrit dans cette continuité historique. Reconnaître ce processus, c'est rendre hommage à celles qui y ont participé et le rappeler à ceux et à celles qui l'ont oublié ou qui l'ignorent. Esperanza Brito reproche d'ailleurs aux femmes de ne pas apprécier à leur juste valeur ces acquis et de ne pas utiliser tous leurs droits, par exemple en restant à la maison après avoir suivi des études ou encore en votant comme leur mari (n°43, E. Brito, *Novedades*, 24/04/1968). Rappeler les principales étapes de l'émancipation des Mexicaines fait partie d'une entreprise de réhabilitation du féminisme et des féministes et prouve que « les mouvements féministes » ont un intérêt pour « notre pays » et « nous touche également », comme l'affirme Esperanza Brito (n°2, E. Brito, *Siempre*, 15/11/1972). Cette démarche traduit une volonté de transmettre des informations qui

⁶⁹² « La UNAM y las escuelas de estudios superiores controladas por la SEP, desde hace mucho tiempo, tanto que los jóvenes de nuestra época no saben que alguna vez funcionaron de otra manera, abrieron sus puertas para dar cabida al sector femenino de la población.

Al principio una o dos valientes y ahora miles de jovencitas, asisten a clases con regularidad y obtienen sus títulos profesionales. A principios de siglo todas las profesiones eran consideradas masculinas e impropias para la mujer. Ahora la mujer elige su propio camino y demuestra que no necesita ser hombre o cambiar la esencia de su personalidad, para desempeñar con eficacia cualquier clase de labor. »

⁶⁹³ « Históricamente el feminismo tiene sus antecedentes en la corriente libertaria que surgió durante la Revolución Francesa y que luego cobró relieve con las valientes sufragistas de finales del siglo XIX e inicios de éste. En la actualidad, coincide con los principios de la liberación femenina. »

s'agglutinent en un savoir qui met en rapport un « jadis » et un « maintenant » dans une dynamique propre à ébaucher une mémoire collective ou du moins à provoquer une adhésion aux thèses du nouveau féminisme. Cette dynamique est soutenue par un fil continu que le discours informatif tire, dans une stratégie militante. Nous entrons dans ce que Régis Debray appelle « le temps de la transmission ». (Debray, 2000 : 12)

3. Féminisme et mexicanité

Les rappels historiques des luttes féministes ne suffisent évidemment pas à éradiquer un antiféminisme qui trouve un terreau favorable dans les traditions culturelles et politiques propres à la société mexicaine. Les préjugés sur le féminisme doivent être situés dans une forte tradition familiale et religieuse que viennent heurter les revendications féministes. Traditions et nouveaux modèles s'affrontent, dans le bouleversement des identités et des rôles sociaux, jusque là tenus pour légitimes.

3.1. Féminisme et société

Le sociologue mexicain Gabriel Careaga, que cite Elena Urrutia, parle de « la culture de l'autoritarisme du macho mexicain⁶⁹⁴ », tandis que Marta Lamas n'a de cesse de critiquer « notre culture machiste » (n°19, M. Lamas, *El Universal*, 4/04/1978). D'un point de vue anthropologique, le terme 'culture' suppose, essentiellement, un mode de vie qui se transmet d'une génération à une autre et qui définit des attitudes et/ou des relations interindividuelles (Lewis, 1982: XIV⁶⁹⁵). Le machisme qui affirme la supériorité du mâle ou encore, qui signifie, selon Oscar Lewis, « le culte de la masculinité », est une des façons, utilisées par les féministes, de nommer la domination masculine (Bard, 1999 : 22). Il a pour corollaire un autoritarisme qui s'exprime au sein de la famille patriarcale et à travers un comportement sexuel extraverti qui prône l'hétérosexualité comme norme sexuelle exclusive. Ces premières définitions apportent une forte connotation négative au terme 'machisme'.

⁶⁹⁴ « [...] de la cultura de autoritarismo del macho mexicano. » (n°7, E.Urrutia, *Novedades*, 26/01/1975)

⁶⁹⁵ Oscar Lewis est l'auteur de *The Children of Sánchez. Autobiography of a Mexican Family* (1961), édité en espagnol la première fois en octobre 1964, par le *Fondo de Cultura Económico* (PCE), sous le titre *Los Hijos de Sánchez*. Ce livre a provoqué une grande polémique à sa sortie au Mexique, comme le rapporte la note préliminaire de l'édition de 1982. Une édition électronique, en français, dans une traduction de Céline Zins, est disponible: <http://classiques.uqac.ca/classiques/Lewis_oscar/Lewis_oscar.html>

Cependant, dans le contexte mexicain, le terme de « macho » a une autre connotation, positive, et veut dire fort, courageux, valeureux, si l'on se reporte au dictionnaire des mexicanismes⁶⁹⁶. E. Brito rappelle, dans un article intitulé « No Somos Machos ... Pero somos muchos », que dans la tradition mexicaine, « ser macho », c'est être un homme courageux et généreux, qui défend les plus faibles, se pose en protecteur de la femme et de l'enfant. (n°72, E. Brito, *Novedades*, 26/11/1971). Elle s'inscrit dans une tradition qui revendique le fait d'« être macho » (« ser macho ») comme un trait propre à l'idiosyncrasie mexicaine et qui ignore l'interprétation féministe, et toute autre définition savante ou romantique : « Je dois préciser que le concept d' 'homme macho', selon moi, est éloigné de celui qu'emploient les psychiatres et les poètes pour dévaloriser l'image du Mexicain⁶⁹⁷. » D'une manière ambiguë, elle commence son article par cette attaque, « Los hombres « machos » se están acabando en México. », qui peut donner lieu à une double lecture, perceptible dans la traduction. Sous un angle féministe, on comprend que les hommes ne cherchent plus à imposer leur supériorité : « Les 'machos' sont en voie de disparition au Mexique », et tant mieux, pourrait-on ajouter. Dans l'autre perspective, on pensera qu'il n'y a plus d'hommes courageux, dignes de ce nom, au Mexique, ce que l'on pourra regretter. Esperanza Brito ne retient que la définition positive, en opposant les termes « macho » d'une part et violent ou lâche d'autre part (« cobarde »). Finalement, inversement à la démarche féministe, le mot 'macho' est associé à « courageux » (« valiente ») et aux qualités d'honnêteté et d'intégrité chez l'homme, que traduit l'expression « hombría de bien ». Sa démonstration part de son expérience personnelle : « Avant, ça fait longtemps, quand j'étais une petite fille, j'entendais souvent cette phrase ' je suis un macho ' et je pensais, ' moi aussi, sans être un homme, je suis vaillante⁶⁹⁸. » Mais sa définition n'est plus valable, elle appartient au passé :

Pour moi, l'homme macho était une figure digne de respect et d'admiration. Elle représentait l'homme courageux, prêt à prendre tous les risques, celui de perdre sa vie même pour défendre sa dignité ou protéger le plus faible. C'était l'homme qui oubliait sa sécurité personnelle pour sauver d'une agression une femme ou un

⁶⁹⁶ *Macho*: adj. v. Dícese del hombre de muchas y grandes energías, o muy valiente, o de mucho carácter. (Santamaría, 2000)

⁶⁹⁷ « Debo aclarar que mi concepto de hombre macho está muy distante del de los siquiátras y poetas que se propusieron desprestigiar la imagen del mexicano. »

⁶⁹⁸ « Allá, hace tiempo, cuando era niña, escuchaba con frecuencia aquello de "yo soy un macho" y pensaba, "yo también, no seré hombre, pero valiente soy. »

enfant, qui affrontait l'injustice, qui luttait de toutes ses forces, mentales et physiques, pour préserver ce qu'il avait en estime⁶⁹⁹.

Aujourd'hui, elle est dans l'erreur, lui fait-on savoir, et pour expliquer le changement de sens apporté au mot, elle dénonce les interprétations des psychiatres, poètes et autres savants, selon lesquels le 'macho' est :

[un être] efféminé qui, derrière le masque d'une virilité agressive, cache les faiblesses d'un homme mutilé. J'ai lu l'avis de sages et de savants, et tous semblent se mettre d'accord pour affirmer que les manifestations viriles du Mexicain étaient l'extériorisation de son complexe d'infériorité, provoqué par ce fait historique qui a fait de lui le fils bâtard de l'indienne violée par le conquistador espagnol⁷⁰⁰.

Esperanza Brito fait référence ici à un événement marquant de la conquête du Mexique : l'union de l'Indienne la Malinche et du conquistador Hernán Cortés a engendré le premier métis, Martín, soit le premier Mexicain. Cette union du conquérant mâle et de l'Indienne, métonymie du métissage mexicain, est marquée du sceau de la violence (Paz, 1986 : 77). Les interprétations négatives de cet événement, construites dans des situations historiques violentes, font voler en éclats l'image noble de l'homme macho décrit par Esperanza Brito : « Si avant c'était un compliment, à présent c'est une insulte de dire 'tu es très macho'⁷⁰¹. », regrette Esperanza Brito. L'image qui reste est celle d'un homme violent : « le macho est celui qui frappe les femmes⁷⁰² ». La violence est une de ses caractéristiques essentielles, comme l'a défini Octavio Paz dans *El laberinto de la soledad*⁷⁰³, en 1950, en la rapprochant de celle de la Conquête :

⁶⁹⁹ « Para mí, el hombre macho era una figura digna de respeto y admiración, representaba al hombre valiente, dispuesto a arriesgar todo, aun la vida por defender su dignidad o por proteger al más débil. Era el hombre que se olvidaba de su seguridad personal para salvar de la agresión a una mujer o a un niño; que hacía frente a la injusticia, que luchaba con toda la fuerza de su ser físico e intelectual por salvaguardar lo que tenía en estima. »

⁷⁰⁰ « [...] un afeminado que disfraza tras una máscara de virilidad agresiva, su poca entereza de hombre mutilado. Leí la opinión de sabios, de los estudiosos, y todos parecían estar de acuerdo en que las manifestaciones viriles del mexicano eran la exteriorización de su complejo de inferioridad, que le provoca el hecho histórico de ser hijo bastardo de la india violada por el conquistador español. »

⁷⁰¹ « Si antes era un halago, ahora es un insulto decir "eres muy macho". »

⁷⁰² « [...] el macho es aquel que pega a las mujeres. »

⁷⁰³ Pour une approche critique des thèses d'Octavio Paz dans *El laberinto de la soledad*, v. Carlos Monsiváis, « La Malinche y el Primer Mundo » (Glantz, 1994: 145-147).

[...] l'attribut essentiel du 'macho' se manifeste presque toujours dans sa capacité à blesser, déchirer, anéantir, humilier. [...] Il est impossible de ne pas remarquer la ressemblance entre la figure du 'macho' et celle du conquistador espagnol⁷⁰⁴. (Paz, 1986 : 74)

L'analyse d'Esperanza Brito ignore le point de vue féministe, quand elle fait coïncider 'être macho' ('ser macho') et un type de relations sociales valorisé ou admis. Cette alliance macho/courageux est devenue un oxymore dans la perspective féministe. Ce qui était moralement positif, « ser macho », devient socialement décrié par le discours féministe, sous le terme de « machisme », qui renvoie à des comportements sociaux et sexuels communément réprouvés. Selon une perception dominante et courante, les mots 'macho' et 'machisme' ont une connotation négative. Ils représentent un vécu commun aux femmes, selon Marta Lamas⁷⁰⁵, ou encore un obstacle dans la carrière de celles-ci, comme le raconte à Esperanza Brito, cette cinéaste qui affirme comment le chemin a été long pour elle, « surtout, dans ce monde de machos⁷⁰⁶. » Finalement, le machisme est l'ennemi à abattre pour les féministes : Esperanza Brito présente Rosario Castellanos, ambassadrice en Israël, comme la « porte-parole du féminisme et de la lutte contre le machisme⁷⁰⁷. » Avec Oscar Lewis, nous affirmons que le machisme s'exprime de façon différente selon les classes sociales :

Par exemple, dans les classes moyennes, le machisme s'exprime en termes de prouesses sexuelles et à travers le complexe de Don Juan, tandis que dans les classes inférieures il s'exprime en termes d'héroïsme et d'intrépidité⁷⁰⁸. (Lewis, 1982: xvii)

Nous retiendrons ces caractéristiques qui concernent les classes moyennes. De fait, c'est au lectorat des classes moyennes que s'adressent les trois collaboratrices.

Cette sexualité exacerbée est visible et démonstrative. La procréation multiple est considérée comme une preuve de virilité : « [...] pour l'homme ordinaire la virilité est

704 « [...] el atributo esencial del 'macho', se manifiesta casi siempre como capacidad de herir, rajar, aniquilar, humillar. [...] Es imposible no advertir la semejanza que guarda la figura del "macho" con la del conquistador español. »

705 « [...] todas las mujeres que vivimos la violencia cotidiana del machismo » (n°6, M. Lamas, *El Universal*, 3/01/1978).

706 n°9 E. Brito, *Siempre!*, 19/09/1973.

707 n°10, E. Brito *Siempre!*, 26/09/1973.

708 « Por ejemplo, en la clase media, el machismo se expresa en términos de hazañas sexuales y en forma del complejo de Don Juan, en tanto que en la clase baja se expresa en términos de heroísmo y de falta de temor físico. »

intimement liée à la capacité d'engendrer⁷⁰⁹. » (n°18, E. Brito, *Siempre!*, 26/12/1973). Cette conception de la sexualité permet de comprendre les difficultés des campagnes pour le contrôle des naissances. La contraception relève donc exclusivement de la responsabilité féminine, ce qui révolte Esperanza Brito :

[...] dans la mentalité masculine persiste l'idée absurde de sa supériorité et donc celle de l'infériorité féminine, il est ainsi naturel pour l'homme que, au moment de se poser la question d'éviter une descendance prolifique, la responsabilité retombe exclusivement sur la femme, que ce soit elle qui maîtrise son corps par des moyens chimiques ou mécaniques, pour résoudre ce problème délicat. Le roi dégage sa responsabilité. BRAVO⁷¹⁰. (n°18, E. Brito, *Siempre!*, 26/12/1973)

Sur le plan collectif et institutionnel, la perspective est la même, relève Esperanza Brito, avec colère et malice :

Aucune mention n'a été faite sur la possibilité d'effectuer des recherches pour développer, disons, une 'pilule' à usage masculin. [...]. Evidemment [...] ce serait une mauvaise politique d'oser insinuer que le Mexicain puisse assumer la responsabilité en ce qui concerne la fécondité⁷¹¹. (n°18, E. Brito, *Siempre!*, 26/12/1973)

L'irresponsabilité masculine et donc paternelle produit une réalité sociale difficile pour les femmes qui appartiennent aux classes moyennes-inférieures sans formation professionnelle. Les mères célibataires doivent assumer seules les charges familiales. Abandonnées par un « 'père volage' » (« 'el padre desobligado'⁷¹² »), auteur d'une nombreuse progéniture, ces femmes seules n'ont qu'une issue : le travail domestique⁷¹³.

La polygamie et la prostitution sont deux autres facettes de ce « machisme culturel ». La polygamie prend la forme de la *casa chica*, seconde maison qui abrite la maîtresse et souvent

⁷⁰⁹ « [...] para el hombre común la virilidad está íntimamente vinculada con la capacidad de engendrar. »

⁷¹⁰ « [...] en la mentalidad masculina persiste la absurda idea de su superioridad y por ende de la inferioridad femenina, así que resulta natural para el hombre que, al plantearse la necesidad de evitar la procreación excesiva, la responsabilidad recaiga exclusivamente sobre la mujer, sea a ella a quien corresponda dominar su biología por medios químicos o mecánicos, para solucionar el engorroso problema. El rey queda libre de esta preocupación . BRAVO. »

⁷¹¹ « Ni una sola mención se hizo a la posibilidad de efectuar investigaciones para desarrollar, pongamos, una "píldora" para consumo masculino. [...] "Evidentemente (...) sería mala política, siquiera insinuar al hombre mexicano que asumiera la responsabilidad en lo tocante al control de la fecundidad? »

⁷¹² n°13, E. Brito, *Siempre !*, 17/10/1973.

⁷¹³ n°9, E. Brito, *Novedades*, 22/10/1969.

les enfants de cette union illégitime, par opposition à la maison principale, la *casa grande*, qui abrite l'épouse officielle. Cette sorte de polygamie est acceptée socialement si elle est assumée financièrement, comme le déclare clairement Esperanza Brito, qui se réfère aux hommes qui tiennent les « engagements qu'ils contractent en procréant au sein du mariage ou en dehors, en se chargeant de l'entretien de leurs enfants, comme doit le faire tout homme qui se respecte et que nous les féministes savons apprécier et respecter⁷¹⁴. » (n°2, E. Brito, *Siempre!*, 15/11/1972). Cette famille illégale est stigmatisée sous la plume de Marta Lamas qui rapporte le crime d'une jeune femme de 27 ans, Rocío, mère d'un enfant de cinq mois. Le présumé assassin est le père, médecin militaire, qui a su profiter du désespoir de la jeune femme pour s'imposer à elle :

Il semble que l' 'influent' militaire lui ait offert du travail et sa 'protection', et en peu de temps Rocío est devenu le traditionnel 'second front' de ce médecin, qui a établi sa *casa chica*. Une histoire assez courante comme vous le constatez⁷¹⁵. (n°27, M. Lamas, *El Universal*, 30/05/1978)

La prostitution, autre forme de polygamie déguisée, et ses clients, font l'objet d'un jugement cinglant de la part de Marta Lamas qui clôt son commentaire: « Les clients, ce sont tous ces hommes réprimés, insatisfaits, fragiles, désœuvrés, aliénés, machos vaniteux et prétentieux, incapables d'établir une relation avec une femme, qui cherchent à se 'divertir'⁷¹⁶. » (n°51, M. Lamas, *El Universal*, 14/11/1978). Pour Marta Lamas, le machisme, selon une double morale sexuelle, est l'une des causes de la prostitution et cimente la structure familiale patriarcale, « autoritaire et répressive »: « Pourquoi y-a-t-il tant d'hommes prêts à acheter le corps d'une femme pour quelques heures ? Les causes se trouvent dans le système capitaliste, la famille répressive, la double morale, l'hypocrisie sexuelle, le machisme⁷¹⁷. » (n°50, M. Lamas, *El Universal*, 7/11/1978).

⁷¹⁴ « [...] las obligaciones que contraen al procrear dentro o fuera del matrimonio, haciéndose cargo de la manutención de sus hijos, tal y como lo hacen los hombres de verdad a quienes las feministas sabemos valorar y respetar. »

⁷¹⁵ « Parece ser que el 'influyente' militar le ofreció trabajo y 'protección', y en poco tiempo Rocío se convirtió en el tradicional 'segundo frente' de este médico, quien puso su 'casa chica'. Una historia bastante común como ven. »

⁷¹⁶ « Los hombres reprimidos, los insatisfechos, los inseguros, los machos vanidosos y presumidos, los incapaces de relacionarse con una mujer, los aburridos y alienados que buscan «diversión», todos esos son los clientes.»

⁷¹⁷ « ¿ Por qué hay tantos hombres dispuestos a comprar el cuerpo de una mujer por unas horas? Las causas de esto también se encuentran en el sistema capitalista, en la familia represiva, en la doble moral, en la hipocresía sexual, en el machismo. »

La supériorité supposée de l'homme lui confère un pouvoir et une autorité sans limite, qui sont les piliers du patriarcat, dénoncés tour à tour par Esperanza Brito et Marta Lamas. Esperanza Brito décrit amplement, entre 1963 et 1969, le modèle familial patriarcal. Le mari et les enfants considèrent l'épouse et la mère, comme « une esclave du travail domestique » :

[...] une esclave dont ils exigent toute sorte de sacrifices pour avoir plus de confort, qui lui ordonnent tout ce qu'elle doit faire sans prendre en compte ses besoins ou ses désirs, à qui ils indiquent même comment elle doit s'habiller pour satisfaire leurs propres goûts ou caprices⁷¹⁸. (n°5, E.Brito, *Novedades*, 5/11/1963)

Cependant, de l'attention portée à sa personne peut naître la jalousie du mari qui l'amène, à l'inverse, à se négliger et à devenir « inutile ». Dans ce processus de harcèlement, se font face un mari « despote » et une femme « détruite » (n°5, E.Brito, *Novedades*, 5/11/1963).

Marta Lamas, en 1978, sous un angle plus théorique, se réfère à cette structure de la famille patriarcale en ouvrant son analyse sur l'origine de la violence envers les femmes, au cœur des préoccupations féministes. Elle désigne cette structure comme l'origine de la violence conjugale, « ce sport si mexicain⁷¹⁹ » en soulignant que « l'idée patriarcale selon laquelle c'est 'l'homme qui commande' à la maison et la femme est là pour servir et obéir a servi à justifier la violence domestique au nom d'un 'bonheur familial' fondé sur la répression⁷²⁰. » (n°20, M. Lamas, *El Universal*, 11/04/1978).

La pérennité de ces modèles, analysés par Esperanza Brito et Marta Lamas, qui est garantie par l'éducation, non seulement dans les familles mais aussi à l'école, même si quelques changements sont perceptibles, comme le signale Esperanza Brito, dans un article de 1972 (n°6, E. Brito, *Siempre*, 23/05/1973).

Esperanza Brito décrit, dans *Novedades*, à la fin des années 1960, les rapports de domination dans le couple et dans les relations père-enfants. Ces comportements sont transmis de génération en génération, au sein de la famille et des institutions, et en premier lieu, l'école : « Dans les foyers [...] où la tyrannie paternelle et la soumission maternelle sont si

⁷¹⁸ « [...] una sierva de la que exigen toda clase de sacrificios para tener ellos más comodidades, a la que ordenan todo lo que debe hacer sin tomar en cuenta sus deseos o necesidades, a la que indican inclusive cómo ha de vestir para satisfacer su personal gusto o capricho. »

⁷¹⁹ « tan mexicano deporte » (n°21, M. Lamas, *El Universal*, 18/04/1978)

⁷²⁰ « La idea patriarcal de que el hombre es 'el que manda' en la casa y de que la mujer está ahí para servir y obedecer ha servido para justificar la violencia doméstica en aras de una 'felicidad hogareña' basada en la represión. »

évidentes, l'enfant est amené à considérer cette situation comme naturelle⁷²¹. » (n°60, E. Brito, *Novedades*, 5/11/1969)

L'autorité paternelle s'exprime de façon différente selon le sexe des enfants, selon deux poids deux mesures. La relation père-fille est fondée sur l'obéissance tandis que la relation père-fils est fondée sur la liberté, en particulier sur la plan sexuel. La jeune fille, garante de l'honneur familial, doit être protégée (n°32, E. Brito, *Novedades*, 24/04/1967). Sur un ton infantilisant, Esperanza Brito imagine les projets du père pour « sa petite » (« su nena »), qui se mariera : « papa lui offrira un mariage comme on n'en a jamais vu. Seulement la petite grandit vite, trop vite au goût du père [...]»⁷²². » La petite devenue jeune fille, a un petit ami et « le papa crie, menace et châtie » tandis que le garçon « à treize ans, veut déjà vivre sa vie !»⁷²³. Esperanza Brito se fait l'avocate de la jeune fille, en faisant la leçon au père, qui « bien sûr prétend protéger l'honneur de la famille⁷²⁴ »:

Mais qu'en est-il de l'honneur de la petite ? Que devient sa dignité personnelle et son sens de l'honneur ? Les injures, les menaces et les coups ne vont-ils pas détruire l'idée qu'elle a d'elle-même, de sa propre valeur ? [...] Il serait certainement plus aisé pour elle de comprendre les exigences de son père [...] s'il la traitait dignement en lui témoignant le respect qu'elle mérite comme tout être humain⁷²⁵. (n°32, E. Brito, *Novedades*, 24/04/1967)

L'école – « les professeurs » – et la famille favorisent la transmission et la pérennité du « mythe de la supériorité masculine » (n°60, E. Brito, *Novedades*, 5/11/1969) :

⁷²¹ « En los hogares [...] donde la tiranía paterna y la sumisión materna son tan evidentes que el mismo niño llega a ver esta situación como natural. »

⁷²² « [...] papá le hará una boda como no se ha visto otra. Sólo que la niña crece mucho antes de lo que papá espera [...].»

⁷²³ « [...] el papá grita, amenaza y castiga. »

« ¡ A los trece años ya quiere vivir su vida! »

⁷²⁴ « Supuestamente lo que el padre pretende proteger es el honor de la familia. »

⁷²⁵ « ¿ Pero qué es del honor de la chiquilla ? ¿ Qué pasa con su dignidad personal y su sentido de la vergüenza? ¿ Es que acaso las injurias, las amenazas y los golpes no van a destruir el concepto que tenga de su propio valer? [...] Seguramente sería más fácil que entendiera las exigencias de su padre [...] si recibiera un trato honroso que le otorgara el respeto que como ser humano merece. »

[...] le garçon lira constamment, dans les oeuvres classiques et contemporaines, des commentaires négatifs sur la femme. [...] toutes ces influences marqueront profondément son esprit et il finira par accepter la théorie d'une inégalité imposée, profond eet naturelle entre les sexes⁷²⁶. (n°60, E.Brito, *Novedades*, 5/11/1969)

Le mythe de la supériorité masculine est une aubaine pour le jeune garçon ; il le libère de beaucoup d'obligations ennuyeuses et désagréables et lui donne la chance, une fois adulte, de compter sur quelqu'un, son épouse, qui le servira à vie par amour⁷²⁷. (n°60, E.Brito, *Novedades*, 5/11/1969)

La famille et l'école constituent des lieux de transmission d'une éducation machiste qui perdure, comme le met en évidence Marta Lamas, en 1978. L'éducation machiste à la maison, relayée par l'école, fait le lit de « la violence quotidienne du machisme ». Marta Lamas retient cet argument pour expliquer l'agression qui a coûté la vie à son auteur :

Je crois que dans le foyer anéanti, qui pleure aujourd'hui la disparition d'une jeune vie, certains se demanderont jusqu'à quel point l'éducation machiste qu'il a reçue est la vraie cause de sa mort et non le pistolet de Cecilia⁷²⁸. (n°6, M. Lamas, *El Universal*, 3/01/1978)

Cette éducation machiste se fonde sur un sexisme qui perçoit le féminin comme quelque chose de dégradant ou de menaçant pour la virilité ou la masculinité. Le partage des tâches ménagères est, à ce titre, exemplaire: « Nombreux sont les préjugés qui font qu'une bonne partie de la population a l'impression que les tâches domestiques d'une certaine façon rabaisent la dignité et la virilité de l'homme⁷²⁹. » (n°6, E. Brito, *Siempre*, 23/05/1973). Esperanza Brito appuie ce constat en rapportant cet usage du mot "vieja" qui signifie épouse ou femme en général⁷³⁰: « eso es "cosa de viejas" » (« ça, ç'est le boulot des femmes »). Quant au travail salarié féminin, il menace l'autorité masculine quoique les mentalités commencent à changer : « A présent un bon nombre de maris [...] n'ont pas l'impression que

⁷²⁶ « [...] el niño leerá constantemente en obras clásicas y escritos contemporáneos alusiones despectivas en contra de la mujer. [...] todas estas influencias harán mella en el espíritu y acabará aceptando la teoría de una impuesta desigualdad profunda y natural entre los sexos. »

⁷²⁷ « El mito de la superioridad masculina le cae de perlas; lo libera de muchas obligaciones tediosas y desagradables y le da la oportunidad, una vez hombre, de contar con alguien, la esposa, que le sirva de por vida y por amor » .

⁷²⁸ « Creo que en el desolado hogar que llora hoy la desaparición de una joven vida habrá quienes se pregunten hasta qué punto la educación machista que recibió ha sido la verdadera causante de su muerte y no la pistola de Cecilia. »

⁷²⁹ « Son aún muchos los prejuicios que hacen que una buena porción de la población, sienta que los trabajos domésticos de alguna manera rebajan la dignidad y virilidad del hombre. »

⁷³⁰ Définition du mexicanisme *vieja* : f. 1. Esposa. || 2. Mujer en general (aun joven).(Gómez de Silva, 2001)

leur masculinité soit diminuée par le fait que leur femme perçoive un salaire au profit de toute la famille⁷³¹. » (n°6, E. Brito, *Siempre*, 23/05/1973). Esperanza Brito souligne, avec satisfaction, cette évolution dans ces remarques finales tirées d'un article daté de 1972 :

[...] la structure mentale des hommes a suffisamment évolué, et heureusement, pour qu'ils ne pensent plus que leur intégrité soit entamée par le simple fait de cuire un œuf, de ranger leurs vêtements ou rapporter une assiette sale à la cuisine. (n° 77, E.Brito, *Novedades*, 28/04/1972)

Machisme et sexisme se rejoignent pour définir des comportements sexuels qui structurent un ordre social fondé sur une hétérosexualité obligatoire qui laisse en marge ou stigmatise l'homosexualité masculine et féminine dans des attitudes homophobes. Ce thème de l'homosexualité masculine et féminine, exclu des contributions d'Esperanza Brito, est traité en 1977 et 1978, par Elena Urrutia (n°9, *El Sol*, 17/02/1977; n°18, *unomásuno*, 5/08/1978) et Marta Lamas (n°36, *El Universal*, 1/08/1978). Marta Lamas et Elena Urrutia dénoncent des manifestations d'homophobie lors d'un rassemblement festif d'homosexuels à Oaxaca : "Machismo represor y anticonstitucional", titre Elena Urrutia (n°18, E. Urrutia, *unomásuno*, 5/08/1978) tandis que Marta Lamas, sous le titre « Défense insolite / Répression sexiste à Oaxaca » (« Insólita defensa / Represión sexista en Oaxaca ») montre son indignation dans cette déclaration pessimiste qui conclut son commentaire, en définissant le sexisme :

Cette répression est une conséquence du sexisme néfaste que permet la société mexicaine. Le sexisme détermine ce qui est 'féminin' et ce qui est 'masculin' et transforme ces notions en concepts rigides. Toute violation de ces terrains, que ce soit dans notre vie sexuelle, ou simplement dans notre manière de nous habiller, sert à juger de la 'normalité' ou de l' 'anormalité' du transgresseur. [...] le sexisme continuera à imposer des schémas machistes rigides et continuera à réprimer et à transformer en victimes des personnes dont la conduite sexuelle n'entre pas dans les limites qu'il impose⁷³². (n°36, M. Lamas, *El Universal*, 1/08/1978).

Prendre partie pour ces victimes est presque un acte héroïque, que personne n'ose accomplir : « qui va élever la voix en faveur de ces dépravés ?, qui va oser les défendre,

⁷³¹ « Ahora un buen porcentaje de esposos [...] no sienten deteriorada su masculinidad por el hecho de que la mujer perciba un sueldo y lo aporte para beneficio de toda la familia. »

⁷³² « Esta represión es una consecuencia más del nefasto sexismo que permite la sociedad mexicana. El sexismo determina lo que es 'femenino' y lo 'masculino' y los convierte en rígidos conceptos. Cualquier violación de estos terrenos, sea en nuestra vida sexual, o simplemente de vestimenta, sirve para dictaminar sobre la 'normalidad' o 'anormalidad' del infractor. [...] el sexismo seguirá imponiendo sus rígidos esquemas machistas y seguirá reprimiendo y convirtiendo en víctimas a personas cuya conducta sexual no encaja dentro de los límites que él imponga. »

prenant le risque d'être confondu avec l'un d'eux ?⁷³³ » (n°36, M. Lamas, *El Universal*, 1/08/1978). Marta Lamas, elle, ose entreprendre cette tâche, en donnant une voix à ceux qui se taisent, par prudence, ou que l'on réduit au silence ou à l'inexistence, sous le titre « Courage et intégrité / Des lesbiennes en lutte » (« Valentía e Integridad / Lesbianas en Lucha ») :

[...] la quantité de personnes courageuses, intelligentes et honnêtes qui risquent leurs carrières professionnelles à cause de ce militantisme difficile à 'montrer', dans notre pays, si répressif et si machiste. Lutter contre les préjugés tenaces des Mexicains envers les 'tapettes' et 'gouines', contre les habitudes malhonnêtes des 'gardiens de l'ordre', contre la série d'injustices commises jour après jour contre ceux qui assument leurs préférences sexuelles 'différentes', est une tâche ardue et importante⁷³⁴. » (n°57, M. Lamas, *El Universal*, 26/12/1978)

Même s'il est question ici de faits locaux, l'homophobie, à l'époque, n'est pas propre au Mexique. L'homosexualité masculine et féminine, selon les termes de Michel Onfray, font partie de ces « formes de sexualité décréées asociales [...], non productives socialement et qui sont à elles-mêmes leurs propres fins (Onfray, 2000 : 210). Marta Lamas souligne cette stigmatisation : « Peu importe que des associations mondiales de psychiatrie et de santé mentale ne considèrent plus l'homosexualité comme une maladie mentale; que les dernières découvertes scientifiques sur la sexualité parlent d'une conduite sexuelle saine entre personnes du même sexe, [...]»⁷³⁵ «, elle continue à être perçue comme une maladie honteuse », affirme Marta Lamas (n°57, M. Lamas, *El Universal*, 26/12/1978) .

Par contre, si le machisme, au Mexique, est « une maladie psychologique [...] qui est responsable de la soumission violente de la femme », déclare Esperanza Brito, une guérison est donc possible et envisageable, faut-il que le patient soit de bonne volonté ! (n°18, E. Brito, *Siempre!*, 26/12/1973). La bonne volonté des uns et des autres compte mais s'avère insuffisante. Les pratiques sociales évoluent très lentement, comme le révèlent les

⁷³³ « [...] ¿quién va a alzar la voz por estos perdidos?, ¿quién se va a atrever a defenderlos, exponiéndose a que lo confundan con uno de ellos? »

⁷³⁴ « [...] la cantidad de personas valientes, inteligentes e íntegras que están arriesgando sus carreras profesionales por esta difícil militancia por 'dar la cara', 'salir a la luz', en nuestro país, tan represivo y machista. Luchar contra los arraigados prejuicios de los mexicanos respecto a 'maricones' y 'tortilleras', contra las deshonestas costumbres de 'los guardianes del orden', contra la serie de injusticias que día tras día se cometen contra quienes asumen sus preferencias sexuales 'diferentes', es una tarea ardua e importante. »

⁷³⁵ « No importa que asociaciones mundiales de psiquiatría y salud mental ya no consideren la homosexualidad como una enfermedad mental; que los últimos descubrimientos científicos sobre sexualidad hablen sobre una conducta sexual sana entre personas del mismo sexo, [...]»

contributions des trois collaboratrices. Le changement s'est toujours fait avec l'intervention du politique qui lui-même n'est pas lavé de tout soupçon. La domination masculine contre laquelle luttent les féministes, signifie une double autorité, domestique, au sein de la famille, du couple, conférée au chef de famille, mais aussi politique, au sein de la nation, entre les mains d'un chef d'Etat et d'une classe politique où les femmes et leurs demandes sont insuffisamment représentées.

3.2. Féminisme et démocratie

Pour les trois collaboratrices, le féminisme doit être compris comme une option politique, qui s'inscrit dans un projet démocratique et non comme une guerre des sexes : « Le féminisme est une philosophie qui proclame l'égalité juridique et sociale des sexes⁷³⁶ », déclare Esperanza Brito, en 1973, en précisant que, dans le domaine professionnel, « avoir des ambitions est très légitime », la concurrence s'exerçant entre individus et non entre sexes⁷³⁷. Comblent les injustices sociales, prendre des mesures pour mieux vivre ensemble dans l'intérêt de tous relève de décisions politiques, du pouvoir politique, des institutions, où les femmes sont trop peu représentées :

On ne peut pas parler de démocratie dans un pays où 52% des habitants font l'objet de discrimination sexuelle. [...] dans notre lutte féministe nous nous battons pour la démocratie qu'on atteindra seulement quand il y aura une égalité effective entre tous les citoyens du pays⁷³⁸. (n°5, E. Brito, *Siempre!*, 4/04/1973)

L'option féministe est un outil de perfectibilité pour le fonctionnement démocratique de la société, comme le suggère encore la peintre Leonora Carrington, citée par Esperanza Brito : « Je ne sais pas si le mouvement féministe peut rendre la société meilleure, mais la rendre pire

⁷³⁶ « El feminismo es una filosofía que proclama la igualdad jurídica y social de los sexos. » (n°7, E. Brito, *Siempre*, 20/06/1973)

⁷³⁷ n°13, E. Brito, *Siempre!*, 17/10/1973.

⁷³⁸ « No se puede hablar de democracia en un país donde el 52 por ciento de los habitantes son discriminados por razón de su sexo. [...] en nuestra lucha feminista luchamos por la democracia que sólo se logrará cuando haya igualdad efectiva entre todos los ciudadanos del país. »

est impossible⁷³⁹. » Dans cette perspective, les féministes doivent compter avec les gouvernements dont les politiques ne sont pas toujours à la hauteur de leurs espérances ou surévaluées, ou erronées, ou encore incomplètes.

3.2.1. La Révolution toujours en marche

Esperanza Brito, dans un article intitulé « La Révolution continue » (« Revolución revivida »), s'inspire du discours présidentiel de G. Díaz Ordaz (1964-1970), en particulier du sixième discours prononcé en 1970, à l'occasion de sa dernière année d'exercice du pouvoir, pour faire un bilan des avancées féministes et appeler à une mobilisation des femmes au service de la nation. Elle décrit l'émancipation féminine en la comparant à la Révolution mexicaine de 1910. Les deux phénomènes aspirent à un idéal de démocratie et de justice sociale qui ne peut se réaliser que sur le long terme et avec une fidélité constante aux principes d'origine. C'est le sens de l'intitulé du PRI, Parti révolutionnaire Institutionnel : une révolution qui se poursuit en s'institutionnalisant:

Dans le message politique du VI discours présidentiel, G. Díaz Ordaz a déclaré : ' Une révolution de courte durée n'est pas une révolution : dans la perspective historique elle n'est qu'un simple épisode. Pour qu'elle devienne une révolution authentique, elle exige un effort prolongé, laborieux, des sacrifices, avec des acquis à consolider, des erreurs à corriger et des altérations à éviter'⁷⁴⁰. (n°65, E. Brito, *Novedades*, 11/09/1970)

L'émancipation des femmes ne s'est pas arrêtée au droit de vote acquis en 1952, elle continue parce qu'incomplète et nécessaire pour le pays, s'inscrivant dans la durée comme la Révolution de 1910 et les décennies qui ont suivi, d'où ont émergé les fondements institutionnels du Mexique actuel. L'acquisition du droit de vote pour les femmes est seulement une étape dans un long processus historique et ne se résume pas à « un épisode historique » ponctuel, sans en dérouler toutes les implications :

Les femmes se sont trompées en pensant qu'elles devaient juste obtenir une nouvelle législation plus juste, et qu'une fois là, la situation des femmes changerait en bien, sans régression possible. En pensant, de façon

⁷³⁹ « No sé si el resultado de un movimiento feminista fuera una sociedad mejor, pero peor sería imposible. » (n°2, E. Brito, *Siempre!*, 15/11/1972)

⁷⁴⁰ « En el mensaje político del VI informe presidencial, el licenciado Díaz Ordaz expresó: 'Una revolución de breve vida no es una revolución : en la perspectiva de la historia queda en mero episodio. Para ser auténtica revolución, exige un prolongado, laborioso, sacrificado esfuerzo, con aciertos que consolidar, errores que corregir y deformaciones que evitar'. »

erronée, que la lutte était terminée, les femmes ont transformé leur révolution en simple fait historique⁷⁴¹. (n°65, E. Brito, *Novedades*, 11/09/1970)

Esperanza Brito, en 1970, dans *Novedades*, reprend cette idée de révolution permanente au discours du président :

Le président Díaz Ordaz m'aide à interpréter l'attitude de ces femmes : '... Une révolution qui avance, ne fait pas un grand bond en avant, ni même de petits sauts ; c'est, bien sûr, une explosion qui détruit tout ce qu'il faut détruire, pour ensuite parcourir un long chemin, sans s'arrêter, en contournant des obstacles et en évitant les écarts, que l'on peut commettre facilement par commodité, par erreur ou par manque de fermeté⁷⁴². (n°65, E. Brito, *Novedades*, 11/09/1970)

Replaçons à présent les déclarations de G. Díaz Ordaz dans leur contexte immédiat. Les « sacrifices » à assumer, les « erreurs » à corriger, les « obstacles » à vaincre et les « écarts » à combattre rappellent tout en les caractérisant, la répression sanglante qui a mis fin au mouvement étudiant, le 2 octobre 1968 à Mexico. Les étudiants osèrent critiquer la politique autoritaire du gouvernement en s'écartant de la ligne officielle d'un parti unique, le PRI, qui leur avait confisqué la Révolution en taisant brutalement leur voix dissidente. G. Díaz Ordaz, onzième président issu du Parti Révolutionnaire Institutionnel, a sacrifié la jeunesse mexicaine sur l'autel de la Révolution (Fuentes, 1958). Esperanza Brito, pour appuyer une perspective féministe, se sert de ces fragments de discours en y puisant une motivation nationaliste, qu'elle s'attache à transmettre au lectorat à qui elle présente un pays progressiste sans évoquer la répression du 2 octobre.

Selon Esperanza Brito, les droits acquis pour les femmes, dans le domaine de l'éducation et de la politique, doivent être mis au service de la nation. C'est un devoir pour les femmes qui ont reçu une formation d'« utiliser leur esprit de façon productive et bénéfique pour elle-même et la communauté⁷⁴³ », réitère Esperanza Brito. Elles doivent contribuer « de façon

⁷⁴¹ « Las mujeres se equivocaron al pensar que una nueva y más justa legislación era todo lo que debían lograr, y que una vez alcanzada esa meta, la situación femenina cambiaría para bien, sin posibilidad de regresión. Al equivocarse, al dar por terminada la lucha, las mujeres convirtieron su revolución en simple episodio histórico. »

⁷⁴² « El señor licenciado Díaz Ordaz me ayuda a interpretar la actitud de estas mujeres : ' ... El avance de una revolución no es un gran salto ; ni siquiera una serie de pequeños saltos; es sí, un estallido para destruir todo lo que es necesario destruir, para después recorrer un largo camino, sin detenerse, venciendo o eludiendo obstáculos y evitando desviaciones, en las que puede caerse fácilmente por comodidad, error o falta de entereza'. »

⁷⁴³ « [...] utilizar su mente en forma productiva y beneficiosa a ella misma y a la comunidad ». (n°69, E. Brito, *Novedades*, 7/05/1971)

active, au progrès du pays⁷⁴⁴. » Esperanza Brito cherche à flatter le lecteur, réticent face au travail des femmes, en donnant une image progressiste, moderne et démocratique du pays, tout en touchant la fibre nationaliste : « Conscients du grand potentiel qui était gaspillé en ne donnant aux femmes que le mariage et la maternité comme objectifs, les Gouvernements des pays progressistes ont cherché à promouvoir l'éducation féminine⁷⁴⁵. » Les femmes constituent une force de la nation dont il faut tirer partie. Esperanza Brito lance, dans un élan nationaliste et révolutionnaire, dans la ligne du parti au pouvoir, cet appel : créer une femme nouvelle pour une patrie nouvelle.

Nous devons travailler pour créer les conditions qui permettent à la femme de participer aux activités économiques, politiques et sociales de la vie nationale [...] en brisant les barrières qui prétendent refuser à la femme le droit d'orienter le chemin de la nouvelle patrie⁷⁴⁶. (n°75, E. Brito, *Novedades*, 14/04/1972)

Esperanza Brito se montre confiante dans l'action des politiques en faveur des femmes. Elle rend hommage, chronologiquement, aux différents présidents « féministes » qui ont permis l'accès des Mexicaines au droit de vote. Elle rappelle les premières demandes formulées, en vain, par les femmes lors de « la lutte armée révolutionnaire », qui ont dû attendre la décision du président Miguel Alemán (1946-1952). M. Alemán « fit le premier pas pour l'intégration de la femme dans la vie publique du pays, en promouvant les réformes constitutionnelles qui donnèrent aux femmes le droit de voter et d'être élues lors de scrutins municipaux⁷⁴⁷ ». Ensuite le 6 avril 1952, le président « Alfonso Ruiz Cortines reconnut le droit inaliénable de la femme mexicaine de participer activement à la vie politique du pays. » (n°74, E. Brito, *Novedades*, 7/04/1972).

La confiance affichée envers le pouvoir politique, donc envers le PRI, est retirée au président Luis Echeverría Álvarez (1970-1976). Les promesses faites en 1952, alors qu'il était « [...] un jeune politique, [...] haut fonctionnaire du PRI », ne semblent pas être tenues : L.

⁷⁴⁴ « [...] en forma activa, al progreso del país. » (n°53, E. Brito, *Novedades*, 22/01/1969)

⁷⁴⁵ « Conscientes del gran potencial que se desperdiciaba al darle a la mujer como únicos objetivos el matrimonio y la procreación, los gobiernos de los países progresistas han procurado impulsar la educación femenina. » (n°53, E. Brito, *Novedades*, 22/01/1969)

⁷⁴⁶ « Debemos trabajar para crear las posibilidades de que la mujer participe en las actividades económicas, políticas y sociales de la vida nacional [...] rompiendo las barreras que pretenden negar a la mujer el derecho de orientar el camino de la nueva patria. »

⁷⁴⁷ « [...] quien dio el primer paso importante hacia la integración de la mujer a la vida pública del país, al promover las reformas constitucionales que dieron a las mujeres el derecho a votar y ser electas en los comicios municipales. »

Echeverría Álvarez prononça alors un discours, à l'Assemblée, où il soulignait sa confiance dans les capacités des femmes tout en affirmant sa détermination à les aider dans leur lutte⁷⁴⁸. » (n°74, E. Brito, *Novedades*, 7/04/1972). Cette fois, c'est avec méfiance et scepticisme qu'Esperanza Brito interpelle le président L. Echeverría en poste depuis deux ans, à qui elle demande de concrétiser ses promesses : « Si au Mexique nous devons parler d'ouverture et de démocratie, on ne peut pas continuer à ignorer les représentantes de la moitié de la population⁷⁴⁹. » Esperanza Brito, à la tête du Mouvement National des Femmes (MNM), est donc plus critique envers le pouvoir, quand elle écrit dans *Siempre!*, en 1973. Elle se radicalise quand elle juge les gouvernements priistes successifs qui ont gouverné le pays depuis l'obtention du droit de vote, dans une série de portraits de présidents accompagnés de leur photo, sous le titre « La femme a été reléguée à des postes secondaires et aucun président n'a voulu lui donner la place à laquelle elle a droit / J'accuse le Gouvernement et le PRI d'être antiféministes. » (n°3, E. Brito, « La mujer ha sido relegada a puestos secundarios y ningún presidente ha querido darle el sitio a que tiene derecho / Yo acuso al Gobierno y al PRI de antifeministas », *Siempre!*, 14/02/1973). Aux présidents Ruiz Cortines et López Mateos, promoteurs des droits politiques en faveur des femmes, a succédé G. Díaz Ordaz qui, cette fois, est la cible des reproches d'Esperanza Brito, de façon très spontanée, dans cette exclamation :

Mais quelle déception avec le président Díaz Ordaz ! Il enlève tout espoir ; il n'y a pas de progrès, ni de nominations importantes [de femmes]. Lui, ou ses collaborateurs, arrêtent toute avancée et toute possibilité de protestation féminine⁷⁵⁰. (n°3, E. Brito, *Siempre !*, 14/02/1973)

Cette liberté de ton est à attribuer peut-être à cette période de prétendue ouverture du système, qui privilégie l'expression de groupes contestataires et de nouveaux courants d'opinion. Le président Luis Echeverría Álvarez se voulait l'homme de l'«ouverture démocratique», avec notamment une plus grande liberté d'expression dans la presse. Il se retrouve au cœur du mouvement féministe des années 1970 en accueillant la Conférence Internationale de la Femme, à Mexico. Les positions des trois collaboratrices face à cet

⁷⁴⁸ « [...] un joven político, el licenciado Luis Echeverría, en esa época alto funcionario del PRI, quien en el curso de la asamblea pronunció un discurso en el que hacía patente su confianza en la capacidad femenina y su determinación de ayudar a las mujeres en su lucha. »

⁷⁴⁹ « Si en México hemos de hablar de apertura y de democracia, no se puede continuar ignorando a las representantes del 50% de la población. » (n°81, E. Brito, *Novedades*, 29/09/1972)

⁷⁵⁰ « Mas ¡oh, chasco! El licenciado Díaz Ordaz las frena [las esperanzas]; no hay progreso, no hay nombramientos importantes. El, o sus colaboradores, detienen toda posibilidad de avance o de protesta femenina. »

événement donnent un éclairage supplémentaire sur leurs positions idéologiques. Le MNM (*Movimiento Nacional de Mujeres*), avec Esperanza Brito, qui lutte pour l'égalité entre les sexes, de façon prioritaire, sur le plan législatif, s'associe au programme gouvernemental, qui a commencé à réformer les lois discriminatoires envers les femmes pour être digne d'accueillir la conférence. À part le MAS (*Mujeres en Acción Solidaria*) et le MNM, les autres groupes féministes existant alors se solidarisent avec la proposition du MLM (*Movimiento de Liberación de Mujeres*) de dénoncer les pratiques manipulatoires de l'Année Internationale de la Femme et de réaliser un contre-congrès sur des bases réellement féministes (Lamas, 1982:73). Marta Lamas, qui vient d'intégrer le MLM, participe donc à cette initiative. Quant à Elena Urrutia, proche du MAS, elle prend part à l'organisation d'activités culturelles pour promouvoir la diffusion d'informations sur la situation des femmes au Mexique, notamment avec la publication, en 1975, d'une série de conférences sous le titre *Imagen y realidad de la mujer*. (Ludec, 1992 : 86 et suiv.)

Même si Esperanza Brito et Elena Urrutia soutiennent en partie l'Année Internationale de la Femme, elles rejoignent Marta Lamas dans leur analyse critique de la politique gouvernementale à l'encontre des femmes : Esperanza Brito met en évidence les lacunes de la planification familiale envisagée par le Gouvernement de L. Echeverría, poursuivies par son successeur L. Portillo, que dénonce à son tour Marta Lamas. Elena Urrutia montre le manque de préparation des instances gouvernementales qui organisent des manifestations culturelles à l'occasion de l'Année Internationale de la Femme.

3.2.2. Un « féminisme gouvernemental »

Les conditions pourraient être réunies pour que le gouvernement et le parti au pouvoir, le PRI, soient plus à l'écoute des Mexicaines et pour que l'on puisse parler de « féminisme gouvernemental » comme le formule Esperanza Brito. L'analyse des propositions gouvernementales et des événements éditoriaux qui accompagnent l'Année internationale de la Femme en 1975 (*Año Internacional de la Mujer*, AIM), prouve au contraire une incompréhension ou une mauvaise volonté face aux revendications féministes, loin d'être des priorités dans l'agenda politique. Le caricaturiste mexicain Rius l'a violemment dénoncée, dans un numéro de la publication *Los Agachados*, sous le titre «1975 : ¿ año internacional contra la mujer?», en y décryptant une manipulation « politique, sexiste et paternaliste» (*Los Agachados*, 1975 : 1).

Le programme de planification familiale, dans le cadre de la politique démographique du Gouvernement (« Ley General de Población »), présenté et discuté par le secrétaire d'Etat, Mario Moya Palencia, le 16 octobre 1973, à la Chambre des Députés, et approuvé le 26 novembre, répond plus à des motivations politiques et idéologiques qu'à une volonté de favoriser l'autonomie des femmes. Il se plie aux exigences des accords internationaux onusiens approuvés pour la Décennie de la Femme (1975-1985) (Barbieri, 1986 : 23). Ce contexte éveille les craintes d'Esperanza Brito formulées dans l'attaque d'un article intitulé « A présent, tous les fonctionnaires seront féministes » (n°18, E. Brito, «Ahora, todos los funcionarios serán feministas », *Siempre!*, 26/12/1973) : « Gardons notre calme, écoutons attentivement ce qu'on nous dit et sachons faire la part des choses, entre d'un côté la bonne foi, la sincérité et de l'autre la manipulation. Dorénavant, tous les fonctionnaires publics seront féministes [...]»⁷⁵¹. » Esperanza Brito montre comment la planification familiale correspond à une mesure politique, démographique et économique, qu'un « féminisme d'Etat » (Del Ré, 1996 :19) cherche à transmettre comme une réponse aux demandes féministes :

On a surtout parlé du terrible problème présent et futur que pose au pays le taux de croissance démographique immodéré. On a évoqué le spectre de la famine nationale et universelle, en y faisant immédiatement face. On a mentionné l'incapacité du pays à satisfaire les besoins en éducation et en santé d'une population qui croît à un rythme hyper accéléré⁷⁵². (n°18, E. Brito, *Siempre!*, 26/12/1973)

La forme impersonnelle, dans cette série de phrases anaphoriques, renvoie à l'idée de grands débats qui semblent ne pas prendre en compte une population privilégiée : les femmes. Ce sont les premières concernées, comme le souligne Esperanza Brito : « Et à qui croyez-vous qu'ils soient adressés ces programmes ? Aux femmes naturellement⁷⁵³. » (n°18, E. Brito, *Siempre!*, 26/12/1973). Or, les députées n'ont pas été entendues ni consultées ou alors leur prise de parole a été difficile comme le suggère cette légende d'une photo du député Carrillo Flores : « Carrillo Flores... a réprouvé l'intervention de la magistrate Guadalupe

⁷⁵¹ « Vámonos con calma, escuchemos con cuidado lo que se nos dice y sepamos separar la buena fe y la sinceridad de la manipulación. De ahora en adelante todos los funcionarios públicos van a ser feministas [...]. »

⁷⁵² « Se habló , sobre todo, del terrible problema que a presente y a futuro se le plantea al país a causa de una tasa inmoderada de crecimiento demográfico. Se evocó el fantasma del hambre nacional y universal, dándole de lleno la cara a la situación. Se mencionó la incapacidad del país para satisfacer las necesidades de educación y salubridad de una población que crece a un ritmo super acelerado. »

⁷⁵³ «¿Y a quién creen que van dirigidos estos programas? A las mujeres naturalmente. »

Aguirre⁷⁵⁴. » (n°18, E. Brito, *Siempre!*, 26/12/1973). Esperanza Brito insiste sur la contradiction de ces débats autour de revendications féminines prises en charge exclusivement par des hommes :

Pas une seule députée n'a pris la parole; il paraît que les hommes sont très dominateurs et qu'ils n'ont pas donné la parole aux femmes. Elles voulaient certainement intervenir mais on ne les a pas laissées, sinon cela signifierait que nous ne sommes pas représentées à la Chambre, et ça je ne veux même pas y penser⁷⁵⁵. (n°18, E. Brito, *Siempre!*, 26/12/1973).

Selon Esperanza Brito, dans un article intitulé « Un défi lancé au féminisme gouvernemental / L'Avortement » (“Un desafío al feminismo gubernamental / El Aborto”), le Gouvernement veut « nous faire ‘avalier la pilule’. », en prétendant faire jouer aux femmes « ‘un grand rôle’ » dans la destinée du Mexique. (n°19, E. Brito, *Siempre!*, 16/01/1974). Cette expression familière, “avalier la pilule” (“tragrar la píldora”), est en même temps un jeu de mots, en juxtaposant le sens propre et le sens figuré, et traduit la position des féministes qui ne sont pas dupes. Le « féminisme gouvernemental » consiste en « une manipulation des esprits féminins », sur le thème de la planification familiale, envisagée comme « problème économique » et non selon la perspective de « la libération individuelle » des femmes. Le « féminisme d'Etat » s'appuie sur une instrumentalisation des corps au service de l'intérêt démographique de la collectivité, qui change au gré des conjonctures historiques qu'Esperanza Brito souligne clairement dans cette déclaration :

Les intérêts démographiques de la collectivité ont provoqué de profonds changements d'orientation : auparavant avoir des enfants, c'était servir la patrie et maintenant il est recommandé de ne pas en avoir pour le bien de la nation⁷⁵⁶. (n°19, E. Brito, *Siempre!*, 16/01/1974)

Cette instabilité est contraire à la définition même de toute émancipation qui fonde le respect, la dignité et l'intégrité des personnes. Cependant, les féministes acceptent ces programmes de planification familiale bien que critiquables :

⁷⁵⁴ « Carrillo Flores... reconvino a la magistrada Guadalupe Aguirre. »

⁷⁵⁵ « Ni una de las diputadas habló; dicen que los hombres son muy absorbentes y nunca les fue concedida la palabra. Debe ser cierto que ellas querían hablar y no las dejaron, porque de otro modo significaría que las mujeres no estamos representadas en la Cámara, y eso no quiero ni pensarlo. »

⁷⁵⁶ « Los intereses demográficos de la colectividad han dado un viraje brusco y de la idea antigua de que tener hijos era hacer patria, ahora el no tenerlos es lo recomendable para bien de la nación. »

[...] nous n'allons pas refuser les programmes de planification familiale bien qu'ils soient incomplets dans la mesure où les responsabilités ne sont pas partagées de façon égale entre la femme et l'homme. Nous n'allons pas les refuser, bien sûr, parce que nous avons lutté pour qu'ils soient mis en place, comme un droit de plus pour la femme, mais nous devons continuer à nous battre pour élargir ces programmes afin d'y inclure la légalisation de l'avortement⁷⁵⁷. (n°18, E. Brito, *Siempre!*, 26/12/1973)

De fait, le programme de planification familiale proposé par le Gouvernement, présente des failles, que souligne l'analyse féministe : la planification familiale ne garantit pas une maîtrise totale de la fécondité et ne peut faire l'impasse sur la dépénalisation de l'avortement qui n'est pas prise en compte par le législateur ; elle n'est pas accompagnée de programmes d'éducation sexuelle et, enfin, elle contient un risque de contrôle de la natalité imposé chez des populations fragiles et vulnérables. L'engagement féministe du gouvernement et de son représentant, le secrétaire d'Etat Moya Palencia, atteint rapidement ses limites. Esperanza Brito met en garde le lecteur avec cette légende qui accompagne le portrait de l'homme politique : « Moya Palencia... 'il n'est pas des nôtres'⁷⁵⁸. » Elle développe ce point de vue en précisant la position féministe :

En abordant ce sujet [la légalisation de l'avortement], Mr Moya Palencia a montré sa désapprobation et a affirmé : ' Légaliser l'avortement comme moyen de contrôle de la natalité, serait l'ultime recours désespéré d'un jeune pays'. Il a proféré ces paroles alors qu'il s'était auparavant prononcé en faveur des luttes féministes en évoquant le rôle important que la femme doit jouer dans la société moderne⁷⁵⁹. (n°18, E. Brito, *Siempre!*, 26/12/1973)

Cette perspective n'est pas celle des féministes : l'avortement n'a jamais été considéré comme un instrument pour le contrôle de la natalité, précise Esperanza Brito :

Ses affirmations ont révélé qu'il [Moya Palencia] ne pense pas du tout comme nous, parce que le féminisme demande la légalisation de l'avortement comme un droit inaliénable de la femme, sur le plan individuel, pour

⁷⁵⁷ « [...] no vamos a rechazar los programas de planeación familiar, por más que los consideremos incompletos en tanto no se responsabilice al hombre a la par con la mujer. No los vamos a rechazar, claro está, porque hemos venido luchando para que se establezcan, como un derecho más de la mujer, y aún hemos de luchar porque se amplíen hasta incluir la legalización del aborto. »

⁷⁵⁸ « Moya Palencia... 'no está del todo con nosotras'. »

⁷⁵⁹ « Al hablar sobre este punto [la legalización del aborto], el licenciado Moya Palencia se mostró renuente siquiera a considerarlo y manifestó: ' Legalizar el aborto como medio de control natal, sería el último recurso desesperado de un país joven'. Cuando expresó esto ya se había pronunciado a favor de las luchas feministas hablando del gran papel que la mujer debe desempeñar en la sociedad moderna. »

qu'elle puisse décider si elle désire oui ou non poursuivre une grossesse, et non comme cela a été envisagé, comme un moyen pour éviter l'explosion démographique⁷⁶⁰. (n°18, E. Brito, *Siempre!*, 26/12/1973)

Le Gouvernement de L. Portillo, également dans une approche quantitative, affiche des objectifs chiffrés qui laissent planer un doute dans les esprits quant à la prise en considération de l'intégrité physique et morale des femmes. C'est ce que dénonce Marta Lamas dans un article intitulé « Paysannes 'sous contrôle' / Planificación-Génocida » (n°47, M. Lamas, « Campesinas « controlables » / Planificación Genocida », *El Universal*, 17/10/1978). Le titre comporte une grave accusation puisqu'il suggère que le contrôle des naissances se réaliserait de façon forcée et violente, dans l'irrespect des droits humains, dont sont victimes les paysannes, faciles à leurrer et avec l'objectif de diminuer la population paysanne qui dans sa grande majorité est indienne. Le commentaire de Marta Lamas part d'une annonce gouvernementale, aux objectifs chiffrés, publiée dans le quotidien *El Universal* :

Le 4 octobre dernier, ce journal a publié une nouvelle selon laquelle le Ministère de la Réforme agraire inclura 3 073 paysannes dans son Programme de Planification familiale rurale, 'ce qui permettra d'atteindre les objectifs nationaux, soit de ramener à 2,5% l'indice de natalité, actuellement de 3,2%'⁷⁶¹. (n°47, M. Lamas, *El Universal*, 17/10/1978)

Son analyse est fondée sur une étude, « excellente et exhaustive », de Mario Rivera et Carlota Guzmán⁷⁶², intitulée «**LOS DESPOBLADORES**». Il s'agit d'une « critique des programmes de planification familiale », applicable aux campagnes au Mexique :

Leurs conclusions sont terrifiantes. Au-delà des conclusions générales déjà connues, selon lesquelles, par exemple, ce type de programme fait partie de la stratégie générale de l'impérialisme américain pour perpétuer la colonisation économique et politique en Amérique latine, Rivera et Guzmán en signalent d'autres particularités. Ils signalent qu'il a été prouvé, à l'échelle internationale, que de tels programmes, appliqués au nom du principe du respect de la liberté individuelle, constituent un échec total et que, pour atteindre les objectifs [...] on est

⁷⁶⁰ « Pero en esto que dijo, reveló que no está del todo con nosotras, porque el feminismo pide la legalización del aborto como un derecho inalienable de la mujer, a nivel individual, para decidir si desea o no continuar un embarazo, y no como se planteó, como un recurso para evitar la explosión demográfica. »

⁷⁶¹ « El 4 de octubre pasado este periódico publicó la noticia de que la Secretaria de la Reforma Agraria incorporará a 3.073,000 campesinas al Programa de Planificación Familiar Rural, 'lo que permitirá alcanzar las metas nacionales de reducción del índice de natalidad del 3.2% anual en la actualidad al 2.5%. »

⁷⁶² Publiée aux Ed SPAUNAM, México, 1977, 108 p. . Les auteurs sont connus pour leurs travaux sur le contrôle natal au Guatemala dans les années 1970, notamment parmi les femmes mayas.

obligatoirement amené à utiliser des méthodes contraignantes et qui relèvent du génocide, dans tous les sens du terme⁷⁶³. (n°47, M. Lamas, *El Universal*, 17/10/1978)

Ces programmes chiffrés, aux résultats quantitatifs escomptés, omettent de prendre en compte les composantes culturelles propres aux populations visées, que Marta Lamas énumère dans ces questions chargées de mauvais présages :

Comment va-t-on 'convaincre' les femmes de ne pas avoir d'enfants, quand on sait que, surtout à la campagne, ceux-ci signifient une aide économique et une assurance pour la vieillesse ? [...] Et à ces femmes qui ont été éduquées avec l'idée qu'avoir des enfants est leur mission dans la vie, quelles autres alternatives, quelles autres options va-t-on leur offrir ? [...] ⁷⁶⁴. (n°47, M. Lamas, *El Universal*, 17/10/1978)

Ces questions auxquelles le Gouvernement n'apporte pas de réponse, révèlent les limites et les contraintes de ces programmes, que met en avant Marta Lamas : « Les normes culturelles sont les plus difficiles à changer, et on y parvient seulement en affichant une claire volonté de changement et non en proposant des mesures autoritaires⁷⁶⁵. » (n°47, M. Lamas, *El Universal*, 17/10/1978).

Les programmes de planification familiale, des deux Gouvernements successifs, de Luis Echeverría et de López Portillo, font l'impasse sur les mesures éducatives et économiques en faveur des femmes qui leur permettraient d'en tirer tous les bénéfices, de façon libre et réfléchie et non sous la contrainte qui peut prendre la forme de « la stérilisation sans assentiment », conclut Marta Lamas. Cette dernière prend la défense de ces femmes, « les plus exploitées et opprimées », en réitérant ses craintes, qui sont celles des féministes, face à ces programmes qui « se réaliseront sous la contrainte, comme ce qui s'est déjà passé dans

⁷⁶³ « Sus conclusiones son aterradoras. Además de conclusiones generales ya conocidas, como que este tipo de programas son parte fundamental de la estrategia general del imperialismo norteamericano para perpetuar el coloniaje económico y político en América Latina, Rivera y Guzmán señalan cuestiones particulares de estos programas. Ellos señalan que se ha comprobado en la práctica internacional que tales programas, aplicados bajo el principio de la libertad individual, constituyen un fracaso rotundo y que, para alcanzar los objetivos [...] se tiene forzosamente que llegar a los métodos compulsivos y al genocidio, en cualquiera de sus variantes. »

⁷⁶⁴ « ¿ Cómo se va a 'convencer' a las mujeres de que no tengan más hijos, si se sabe que, sobre todo en el campo, éstos significan ayuda económica y seguridad para la vejez? [...] Y a mujeres que han sido educadas dentro del convencimiento de que tener hijos es su misión en la vida, ¿ qué otras alternativas, otras opciones de participación se les van a ofrecer? [...]»

⁷⁶⁵ « Las pautas culturales son las más difíciles de cambiar, y sólo se logra esto por una expresa voluntad de cambio y no por imposiciones autoritarias. »

certaines zones urbaines⁷⁶⁶. » (n°47, M. Lamas, *El Universal*, 17/10/1978). Cette opposition aux mesures gouvernementales ne se fige pas dans un refus stérile, Marta Lamas expose de façon opportune la proposition des féministes qui se fonde sur la défense du libre arbitre des femmes, la seule et unique priorité, soulignée dans le texte :

Nous les féministes, nous ne nous opposons pas à l'idée que les femmes contrôlent leur fertilité, si cela se fait de façon toujours volontaire [...]. Nous ne disons pas qu'une maternité sans restrictions soit la meilleure chose pour toutes les femmes, au contraire nous luttons pour une maternité **volontaire**⁷⁶⁷. (n°47, M. Lamas, *El Universal*, 17/10/1978)

La question finale, adressée au lecteur, clôt le commentaire de façon circulaire en reprenant les objectifs chiffrés du gouvernement exposés au début de l'article, la réponse non formulée, clairement sous-entendue, vient légitimer l'argumentation de Marta Lamas : «Comment passer de 3,2% à 2,5% sans génocide ? Quelqu'un peut-il répondre ?⁷⁶⁸ » L'information du Gouvernement cherche à impressionner tout en suggérant son efficacité. Cette appréhension du réel donne une hégémonie au quantitatif au détriment d'une compréhension des réalités culturelles et socio-économiques du pays. La 'bonne' nouvelle omet l'essentiel : le qualitatif.

La préparation de l'Année de la Femme (1975) et de la Conférence internationale sur la Femme qui doit se dérouler dans la capitale mexicaine montre que ces manifestations servent d'alibi à un Gouvernement à la recherche d'une reconnaissance internationale. Laura Castellanos décrit un «président [qui] s'obstine à vouloir se présenter comme le meilleur candidat au prix Nobel de la paix. » (Castellanos, 2009 : 283)

Les préparatifs de la Conférence internationale sur la Femme reflètent les préoccupations du Gouvernement de L. Echeverría Álvarez vis-à-vis des femmes et sa condescendance mêlée de bienveillance envers les féministes. Le monde politique et éditorial semble vouloir tirer profit de ces événements, ce que dénonce Elena Urrutia, qui fait le tri entre le bon grain et l'ivraie. Sous le titre « Femme, femme divine » (n°8, E. Urrutia, "Mujer, mujer divina", *Novedades*, 1/06/1975), elle critique un livre opportuniste, inexact, « aux généralités

⁷⁶⁶ « Las feministas tememos que estos programas se realicen de manera coercitiva, impositiva, como de hecho ha estado ocurriendo ya en algunas zonas urbanas. »

⁷⁶⁷ « Las feministas no nos oponemos a la opción de que las mujeres controlen su fertilidad, siempre y cuando sea de manera voluntaria [...]. No planteamos que una maternidad irrestricta sea lo óptimo para todas las mujeres, sino que luchamos por una maternidad **voluntaria**. »

⁷⁶⁸ « ¿Cómo abatir el 3.2% a 2.5% sin genocidio? ¿Alguien puede contestar? »

délirantes », intitulé *La mujer: ni objeto ni símbolo ¿Integración o liberación?*, d'Anderson Grossgerge, sur la situation des femmes dans le monde, en accrochant le lecteur avec précisément ce titre : « Mujer, mujer divina » – une chanson bien connue de tous les Mexicains, des années 1940. Son auteur, Agustín Lara (1897-1970), musicien et poète, y chante la femme sublimée, romantique, qui ne vit que par l'amour qu'elle inspire aux hommes. Elena Urrutia, caustique, dénonce ces éditeurs opportunistes qui, mus par des intérêts commerciaux, veulent tirer profit de l'AIM, en publiant un livre sur les femmes, un sujet à la mode, « **up to date** » (en gras dans le texte). Elle les assimile, dans le chapeau de l'article, à des marchands en quête de bonnes occasions :

Année internationale de la femme. Dépêchez-vous, il faut exploiter le filon et gagner le maximum d'argent. Un livre sur la condition féminine ? C'est très bien! C'est un livre absurde, superficiel, sans épaisseur? Peu importe! Publie-le avant la fin de l'année et de la célébration...⁷⁶⁹ (n°8, E. Urrutia, « Mujer, mujer divina », *Novedades*, 1/06/1975)

Elena Urrutia soulève, pour le lecteur, l'escroquerie :

Je sais qu'en lisant les noms des auteurs — d'Anderson et Grossgerge — j'ai immédiatement pensé que c'est à nouveau un pseudonyme pour essayer de se valoriser en comptant sur la bonne impression que produit un nom étranger sur le public en général (ou que puisse produire sur le public en général). Ensuite, en lisant la quatrième de couverture, j'apprends qu'Anderson s'appelle Carmen et Grossgerge, Marcela⁷⁷⁰. (n°8, E. Urrutia, «Mujer, mujer divina», *Novedades*, 1/06/1975)

Elena Urrutia dénonce l'imposture à un moment où « le besoin d'information sérieuse, documentée, cohérente et efficace est urgente⁷⁷¹. » (n°8, E. Urrutia, « Mujer, mujer divina », *Novedades*, 1/06/1975). Elle reproche, cette fois au Gouvernement, de ne pas être assez regardant avant de promouvoir certaines publications. L'événement éditorial est assurément une bonne nouvelle, comme le suggère le titre de l'article « L'année internationale de la Femme donne le jour à un livre », le comparant à une naissance (n°14, E. Urrutia, « El año

⁷⁶⁹ « Año Internacional de la Mujer. Y apúrense todos, que hay que explotar el tema y lograr todo el dinero posible. ¿Un libro sobre la condición femenina? ¡Suave! ¿Es absurdo, infundado, intrascendente? ¡En qué te fijas! Públalo antes de que se acabe el año y la celebración...»

⁷⁷⁰ « Sé que al leer los apellidos de los autores: d'Anderson – Grossgerge, pensé inmediatamente que es otra vez un seudónimo que trata de prestigiarse con el ascendiente que un nombre extranjero puede tener en el público en general (o se pretende que tenga en el público en general). Más adelante, al leer la contratapa, me entero que Anderson es Carmen y Grossgerge es Marcela. »

⁷⁷¹ « la necesidad de información seria, documentada, coherente y eficaz es urgente. »

internacional de la mujer da a luz un libro », *Novedades*, 23/11/1975). Cependant, le livre de Margarita Michelena, Margarita García Flores, Ana María Guzmán de Vázquez Colmenares, et Silvia Pinal est inégal et dès l'attaque de l'article, Elena Urrutia met en évidence le manque de discernement des autorités :

Il y a quelques semaines, j'ai reçu une invitation pour faire partie des instances de l'Année internationale de la Femme. Le procureur Ojeda Paullada devait présider la présentation du livre **La Mujer** [en gras dans le texte]. Ce qui signifie que ce livre a été commandité à l'initiative de l'Année internationale de la Femme ou alors, une fois publié, les mêmes instances l'ont cautionné.

Pourquoi ce long préambule ? Justement parce que, curieusement, dans ce livre qui est supposé être une contribution officielle du Mexique à l'Année internationale de la Femme, un des quatre textes qu'il propose – celui de Margarita Michelena – est absolument réactionnaire et antiféministe et un autre – celui de Silvia Pinal – aurait mérité de paraître dans un magazine féminin⁷⁷². (n°14, E. Urrutia, *Novedades*, 23/11/1975)

Ce même procureur, peu avisé, Ojeda Paullada, sera le Coordinateur du Conseil National Démographique (CONAPO, *Consejo nacional de Población*), en charge du Programme de planification familiale (n°26, E. Urrutia. *Novedades*, 6/03/1977). Elena Urrutia insinue la méconnaissance du Gouvernement et des instances qui président l'Année de la Femme. Par contre, dans ce même livre, elle couvre d'éloges l'essai de Margarita García Flores, « Mafaldas o Susanitas ». Ce titre identifie deux groupes de femmes antagoniques, symbolisées par ces deux personnages féminins du dessinateur argentin Quino : Mafalda la rebelle, la subversive, demande à sa mère: « 'Qu'est ce qui te plairait si tu vivais vraiment ?' («¿Qué te gustaría ser si vivieras?») ») et à l'opposé Susanita, qui ne pense qu'à se marier avec un homme riche, à avoir des enfants et à consommer. Elle avertit donc le lecteur, qui ne doit pas se laisser abuser, en orientant son jugement et en lui donnant quelques clefs nécessaires pour la lecture :

Ce qui est alarmant et symptomatique, c'est que, au niveau officiel, on propose son essai [celui de M. Michelena] pour ouvrir le livre **La Mujer** – je ne sais pas si c'est pour des raisons chronologiques ou à cause

⁷⁷² « Hace pocas semanas, recibí una invitación para concurrir a las oficinas del Año Internacional de la Mujer. El procurador Ojeda Paullada presidiría el acto en el que se iba a presentar el libro **la Mujer**. De modo, pues que este libro colectivo fue mandado hacer por la iniciativa del Año Internacional de la Mujer o bien, una vez publicado, el mismo organismo lo adoptó y le dio el espaldarazo.

Todo este preámbulo porque, curiosamente, en este libro que se supone ser una contribución oficial de México al Año Internacional de la Mujer, de los cuatro textos que propone uno, el de Margarita Michelena, es absolutamente reaccionario y antifeminista y otro, el de Silvia Pinal, hubiera tenido mejor cabida en una revista femenina. »

d'un passé prestigieux – comme l'un des textes que l'Année internationale de la Femme, au Mexique, offre au public lecteur⁷⁷³. (n°14, E. Urrutia, *Novedades*, 23/11/1975)

La politique gouvernementale en termes de planification familiale et la vitrine éditoriale de l'Année de la Femme révèlent l'éloignement ou l'intérêt limité des autorités pour une réelle et pleine émancipation des femmes. Ce constat s'étoffe en prenant la mesure de la condescendance et de l'indifférence des membres du parti au pouvoir, le PRI. Esperanza Brito déplore « une attitude antiféministe chez les dirigeants » du pays (n°3, E. Brito, *Siempre!*, 14/02/1973). « L'égalité juridique, ce ne sont que des paroles en l'air »⁷⁷⁴ – les femmes ne représentant que 4,5% à la Chambre des députés. Le partage du pouvoir n'est pas à l'ordre du jour :

Durant l'assemblée générale du parti, qui s'est tenue à la fin de l'année passée, les femmes du PRI ont réclamé une plus grande participation aux activités du parti. La réponse des hommes a été de leur proposer d'organiser un mouvement féminin – ou féministe – où elles pourraient exprimer leurs inquiétudes⁷⁷⁵. (n°3, E. Brito, *Siempre!*, 14/02/1973)

Cette proposition va à l'encontre d'une collaboration entre les hommes et les femmes et annule toute velléité d'une possible direction au féminin. Cette propension à l'exclusion favorise une sorte d'androcratie qui s'exprime dans des interventions verbales condescendantes, ce que rapporte Esperanza Brito dans l'anecdote suivante : quand l'une des députées a mentionné le faible nombre de femmes à occuper des postes de représentation populaire, « une voix masculine, que l'on n'a pas identifiée, a crié : 'c'est toujours ça ', à la grande satisfaction des hommes présents⁷⁷⁶. » (n°3, E. Brito, *Siempre!*, 14/02/1973). Le président du PRI, Jesús Reyes Heróles, déclina la demande d'interview d'Esperanza Brito sur le thème « 'la participation de la femme en politique' », (« 'La participación de la mujer en política' . »), au bout de cinq mois, malgré les insistances de celle-ci.

⁷⁷³ « Lo que resulta alarmante y sintomático es que, a nivel oficial, se proponga su ensayo [de M.Michelena], presidiendo el libro **La Mujer** – no sé si por razones cronológicas o por motivos de precedencia prestigiosa-como uno de los textos que el Año Internacional de la Mujer, en México, ofrece al público lector. »

⁷⁷⁴ « [...] la igualdad jurídica se convierte en palabrería. »

⁷⁷⁵ « Durante la asamblea general del partido, efectuada a finales del año pasado, las mujeres priístas reclamaron una mayor participación dentro de las actividades del partido. La respuesta de los hombres fue proponer que se organizaran en un movimiento femenino – o feminista – a través del cual canalizaran sus inquietudes. »

⁷⁷⁶ « Una voz masculina, que no se identificó, gritó: 'Por algo se empieza', ante el regocijo de los hombres presentes. »

Esperanza Brito suggère des orientations au Gouvernement s'il veut vraiment afficher une politique féministe :

Quand on réexaminera la Loi fédérale sur le Travail, le Code civil, pénal et agraire, pour abroger ou réformer les lois discriminatoires pour les femmes, quand le Gouvernement sanctionnera les chefs d'entreprise qui payent des salaires inférieurs aux femmes par rapport aux hommes pour un travail équivalent ; quand la Sécurité sociale [*Instituto Mexicano del Seguro Social*, IMSS] résoudra le problème des garderies ; quand la participation des femmes aux postes publics à tous les niveaux sera égalitaire, alors, et seulement à ce moment-là, nous pourrons croire en un féminisme gouvernemental⁷⁷⁷. (n°18, E. Brito, *Siempre!*, 26/12/1973)

Il convient donc de parler, plutôt que d'un « féminisme gouvernemental » ou d'un « féminisme d'Etat » dont les objectifs arithmétiques, en matière de planification familiale par exemple, sont loin d'appréhender la complexité des réalités individuelles et collectives. Le système politique mexicain, monolithique et autoritaire, est peu perméable aux thèses féministes. Il abrite une démocratie fragile et incomplète en proie à de fortes contradictions et des dysfonctionnements au sein de ses institutions qu'un « féminisme d'Etat » ne parvient pas à masquer.

3.2.3. Une démocratie fragile

Le contenu informatif fournit une description des forces politiques, sociales et religieuses propres à la société mexicaine qui rendent le combat des féministes difficile dans leurs actions pour réclamer plus de justice, plus de démocratie.

Les institutions font obstruction au discours féministe ou à un discours qui relayerait les revendications féministes au sein du parti au pouvoir, le PRI (n°3, E. Brito, *Siempre!*, 14/02/1973). Le caractère démocratique inhérent au féminisme entre en conflit avec l'autoritarisme de l'Etat, qui se confond avec un seul parti, le PRI. Les avancées démocratiques se mesurent à l'aune de la participation des femmes dans tous les secteurs de la vie du pays, sociale, économique et politique, comme le suggère Amalia Caballero de Castillo Ledón, ex sous-secrétaire aux Affaires culturelles du Ministère de l'Education (la SEP) : « Si

⁷⁷⁷ « Cuando se revisen la Ley Federal del Trabajo, el Código Civil, el Penal y el Agrario, para derogar o reformar todas las leyes discriminatorias para las mujeres, cuando el gobierno sancione a los empresarios que pagan un menor salario a sus trabajadoras, por trabajo igual al de sus compañeros hombres; cuando el IMSS solucione el problema de las guarderías; cuando la participación femenina en puestos públicos en todos los niveles sea equitativa, entonces, y sólo entonces, podremos creer en el feminismo gubernamental. »

l'on parvient à une plus grande participation de la femme sur tous les terrains, notre pays sera plus démocratique et aura de plus grands rendements⁷⁷⁸. » (n°2, E. Brito, *Siempre !*, 15/11/1972). L'autoritarisme politique du gouvernement mexicain, en toile de fond dans le contenu informatif, freine et stimule à la fois les organisations civiles et l'engagement politique des femmes, pour la défense des libertés démocratiques que la Constitution mexicaine garantit.

Esperanza Brito, sous le titre « Nous ne voulons plus être soumises aux diktats *des Hommes* » (« Las mujeres ya no queremos vivir de acuerdo con el dictado de *los Hombres* »), dénonce et critique sans détour le fonctionnement du système politique qu'elle définit comme un « régime à parti unique » apparenté à une dictature, « la dictature du PRI » (n°5, E. Brito, *Siempre !*, 4/04/1973). De fait, cette permanence au pouvoir est le résultat de rouages bien huilés, comme le *dedazo*⁷⁷⁹, qui désigne le candidat du PRI à la présidence. Ce fonctionnement empêche l'émergence de voix dissidentes ou simplement nouvelles. Or Esperanza Brito ne s'insurge pas contre le *dedazo* mais contre la faible représentation des femmes au sein du PRI, en particulier lors de l'établissement de la liste des candidats du PRI pressentis à des postes de député, où un seul nom de femme figure parmi trente autres candidats :

Ne soyons pas idiots ! [...] On raconte que si le '*dedazo*' favorisait plus souvent les femmes du PRI, je ne protesterais certainement plus [...] Bien évidemment ! S'il y avait une représentation égale des femmes au Gouvernement, je n'aurais plus de raison de protester et naturellement, je ne protesterais plus⁷⁸⁰. (n°5, E. Brito, *Siempre !*, 4/04/1973)

Esperanza Brito mise sur le rôle de la presse, sous-entend-elle, et des femmes pour dénoncer ce système :

778 « Si se llega a lograr una amplia participación de la mujer en todos los terrenos, nuestro país será más democrático y tendrá un mayor rendimiento. »

779 Définition du mexicanisme *dedazo* : (De *dedo*.) m. Designación de un candidato a un puesto público, de parte del poder ejecutivo, sin las formalidades de rigor. (Gómez de Silva, 2001)

Traduction de l'auteur: Désignation d'un candidat à un poste politique, par le pouvoir exécutif, en marge des règles en vigueur.

780 « ¿Por qué hacerse guaje? [...] “Por ahí se dice que si el “*dedazo*” favoreciera con más frecuencia a las mujeres del PRI, yo seguramente ya no protestaría. [...] ; Claro que es cierto!: si hubiera una equitativa representación femenina en el gobierno, yo ya no tendría de qué protestar y, naturalmente, ya no protestaría. »

Sous ce régime, sous l'impérialisme absolu du PRI, nous devons commencer par faire connaître publiquement notre désaccord, et faire savoir à toutes les femmes de ce pays, qu'elles ne sont pas seules dans la bataille qu'elles doivent mener jour après jour contre le système qui les opprime⁷⁸¹. (n°5, *Siempre !*, 4/04/1973)

Elle reconnaît toutefois la difficulté de l'entreprise où l'opposition ne joue qu'un rôle de figurant : « Ils [les partis d'opposition] luttent pour en finir avec le régime à parti unique, qui généreusement 'concède' quelques sièges' aux membres de l'opposition⁷⁸². » (n°5, E. Brito, *Siempre !*, 4/04/1973). Pour asseoir son autorité, l'Etat post-révolutionnaire s'appuie sur des réseaux de clientélisme où les syndicats sont les premiers garants de la stabilité sociale. Ces syndicats officiels, appelés syndicats *charros*⁷⁸³, reproduisent une structure autoritaire solide, voire inébranlable, qui étouffe les voix dissidentes, comme l'exprime Esperanza Brito dans l'agencement sans faille d'un syndicalisme institutionnalisé: « Il est difficile de détruire un système qui établit que, en tant que travailleuses, nous devons appartenir à un syndicat : or ce syndicat est affilié à la CTM, la CTM est affiliée au PRI et le PRI est antiféministe⁷⁸⁴. » Cette structure autoritaire et patriarcale du syndicalisme officiel est effectivement symbolisée par la figure de Fidel Velázquez, secrétaire général la CTM⁷⁸⁵ (*Confederación de Trabajadores de México*), la plus grande centrale syndicale du pays, depuis 1941 - un syndicalisme sclérosé, autoritaire (n°82, E. Brito, *Novedades*, 27/02/1973). Esperanza Brito, révoltée, reproche à 'Fidel', tout comme à tout autre personnage de même importance, son indifférence face aux revendications des femmes : l'égalité salariale, la demande de garderies . Elle prend à partie le lecteur : « Vous avez déjà entendu, vous, l'un de ces fameux dirigeants ouvriers réclamer pour ce pays des garderies au service des enfants de mères qui travaillent ?⁷⁸⁶ » (n°82, E. Brito, *Novedades*, 27/02/1973).

781 « Bajo este régimen, bajo el imperialismo absoluto del PRI, tenemos que empezar por ventilar nuestra inconformidad, y por hacer llegar a todas las mujeres del país, el conocimiento de que no se encuentren solas, en la batalla que día a día tienen que librar contra el sistema que las oprime. »

782 « Ellos luchan porque no exista más un régimen unipartidista, que graciosamente "concede" a los opositores unos cuantos curules. »

783 « Littéralement, un *charro* est un éleveur de bétail, un *cowboy*. Dans le langage populaire mexicain, le *líder charro* est un dirigeant qui « monte » ou « enfourche » le mouvement syndical pour ses propres intérêts ou ceux de ses commanditaires. » (Castellanos, 2009 : 292).

784 « Es difícil destruir un sistema que dispone que como trabajadoras tenemos que pertenecer a un sindicato, y este sindicato está afiliado a la CTM, y la CTM está afiliada al PRI y el PRI es antifeminista. » (n°5, E. Brito, *Siempre !*, 4/04/1973)

785 La centrale syndicale ouvrière, la CTM , a été fondée le 22 février 1936, sous la présidence de Lázaro Cárdenas. (Gilly, 1986: 15-25)

786 « ¿Y cuándo han oído ustedes que uno de los preclaros dirigentes obreros clame porque en el país existan suficientes guarderías para servir a los hijos de las madres trabajadoras? »

Marta Lamas commente l'actualité syndicale marquée précisément par deux tentatives avortées de créer des syndicats indépendants, dans le secteur électrique et dans le milieu hospitalier, en mettant en valeur le rôle des femmes, respectivement dans deux commentaires intitulés « Comités féminins de la TD / Les femmes de 'la Boquilla' » (n°16, M. Lamas, « Comités Femeniles de la T.D / Las mujeres de 'La Boquilla' », *El Universal*, 14/03/1978) et « Battues, emprisonnées et torturées / Les Femmes de l'Hôpital général » (n°38, M. Lamas, « Golpeadas, presas y torturadas / Las mujeres del Hospital General », *El Universal*, 15/08/1978).

La mobilisation des électriciens de la section Tendance Démocratique (*Tendencia Democrática*), sur le site de La Boquilla, dans l'Etat de Chihuahua, illustre l'action d'un groupe d'ouvriers désireux de rompre avec leur Centrale syndicale, cooptée par la direction de l'entreprise (n°16, M. Lamas, *El Universal*, 14/03/1978). Les leaders du syndicat *charro* – officiel –, à l'unisson avec les patrons et le Gouvernement, justifient la fermeture de l'usine pour des raisons de rentabilité et de coût, contre l'avis des travailleurs. Selon ces derniers, la vraie raison est de mettre fin à ce noyau de syndicalisme indépendant, « Tendencia Democrática », qui est, selon Marta Lamas, « une page de plus dans l'histoire de la lutte pour la démocratie ». Celle-ci regrette « qu'elle doive être écrite en s'affrontant à la répression sans fard, non d'une dictature, mais d'un Gouvernement qui se prétend démocratique⁷⁸⁷. » Le commentaire de Marta Lamas se situe à un moment crucial du mouvement national des électriciens de la Tendance Démocratique (TD), qui a débuté en 1972, avec l'objectif de démocratiser le syndicalisme. Le secteur de l'électricité a été nationalisé en 1960 sous la présidence de López Mateos et est contrôlé par le Syndicat des Travailleurs Electriciens de la République Mexicaine (STERM, *Sindicato de Trabajadores Electricistas de la República Mexicana*) mais en réalité les entreprises privées y ont conservé des intérêts. Le Gouvernement de L. Echeverría Álvarez, dans sa volonté de « moderniser » le pays sous tous ses aspects, a laissé entrevoir des changements possibles avec l'approbation de la Loi de Service Public de l'Energie Electrique (*Ley del Servicio Público de Energía Eléctrica*) qui, cependant, est restée lettre morte. La confrontation entre la TD et le syndicat *charro* s'accroît à partir de 1976, et se prolonge en 1977. La mobilisation aboutit à un document (Déclaration de Guadalajara) rédigé par la TD, le 15 septembre 1978, qui réaffirme l'indépendance syndicale contre la bureaucratie politique. (Trejo Delarbre, 1978 : 47-70).

⁷⁸⁷ « ¡ Qué lamentable que en nuestro país tenga que ser escrita enfrentándose a la represión abierta, no de una dictadura militar, sino de un gobierno que presume de ser democrático. »

Dans le secteur hospitalier, à l'Hôpital général de Mexico, les travailleurs font la même expérience de la répression dans leur tentative de créer une branche syndicale indépendante (n°38, M. Lamas, *El Universal*, 15/08/1978). Le refus de dialoguer et une intervention musclée de la part des autorités ont été l'unique réponse qu'ont reçue les demandes d'amélioration des conditions de travail formulées par le Comité Exécutif Démocratique de la Section 47 (*Comité Ejecutivo Democrático de la Sección 47*), constitué en marge du Comité Exécutif National du Syndicat National des Travailleurs de la Santé (*Comité Ejecutivo Nacional del Sindicato Nacional de Trabajadores de Salubridad y Asistencia*). Avec l'appui du Ministère de la Santé, le Comité national du syndicat approuve l'arrestation de 150 travailleurs lors d'une descente de policiers en civil, mitraillette au poing, le 21 juillet. Cette action brutale face à une demande justifiée, pour modifier le règlement interne sur le travail, n'a fait que relancer le mouvement de protestation qui prend une tournure politique autour de « la demande de mise en liberté inconditionnelle et immédiate des travailleurs arrêtés⁷⁸⁸. ». Parmi les sept leaders arrêtés, on compte deux femmes, clairement identifiées, toutes deux secrétaires au sein du syndicat : « elles ont déclaré avoir été torturées avant d'être conduites en prison⁷⁸⁹. » (n°38, M. Lamas, *El Universal*, 15/08/1978). Marta Lamas souligne la participation particulière des femmes dans cette action, « d'importance vitale » : « chose peu commune », on en dénombre cinq au comité démocratique, sur douze membres.

Les féministes sont solidaires des luttes sociales et partagent leurs actions et leurs objectifs dans une démarche démocratique :

Les forces démocratiques du pays, parmi lesquelles on trouve les groupes féministes, condamnent les attaques que les électriciens démocrates et la population de 'La Boquilla' ont subies et manifestent leur appui et leur solidarité⁷⁹⁰. (n°16, M. Lamas, *El Universal*, 14/03/1978)

Marta Lamas précise que les préoccupations des féministes concernent toute la société, et non seulement les femmes, dans l'attaque de ce commentaire intitulé « Un métro sale / Nettoyage, Une affaire de femmes ? » (« Suciedad en el metro / Limpieza, ¿Cosa de mujeres? »), où elle rappelle son point de vue :

⁷⁸⁸ «Se pide también la libertad incondicional e inmediata de los trabajadores detenidos. »

⁷⁸⁹ « [...] han denunciado que fueron torturadas antes de ser conducidas a la cárcel. »

⁷⁹⁰ « Las fuerzas democráticas del país, entre las que se encuentran los grupos feministas, repudian el atropello efectuado a los electricistas democráticos y al pueblo de 'La Boquilla' y les manifiestan su apoyo y solidaridad.»

Sur les 535 employés qui nettoient le Métro seulement deux, chargés du nettoyage des guichets, sont des femmes. Alors, pourquoi écrire sur ce problème si le contrat avec mes lecteurs a toujours été de traiter de sujets féministes ? Pour une raison simple, en tant que féministes nous soutenons les travailleurs du nettoyage du Système de Transport collectif et nous partageons, depuis 20 mois, la série de dénonciations concernant leur situation⁷⁹¹. (n°48, M. Lamas, 24/10/1978)

Ce commentaire informe sur le mouvement de protestation qui a émergé parmi les ouvriers chargés du nettoyage du métro à Mexico, contre des conditions d'embauche abusives, et ceci malgré la destitution de leur Comité démocratique. Leur syndicat, le Syndicat des Travailleurs du Système de Transport Collectif (*Sindicato de los Trabajadores del SCT Metro*) est désormais contrôlé par des syndicalistes cooptés par le pouvoir. De plus, précise Marta Lamas, « la chasse aux sorcières pour éliminer les 'subversifs' s'est traduite par une série de licenciements et de décisions arbitraires⁷⁹². » Marta Lamas et avec elle donc, les féministes, se font l'écho de la combativité de ces groupes qui s'insurgent contre toute atteinte aux libertés démocratiques, en rappelant au passage que le ménage n'est pas qu'une affaire de femmes. L'adjectif «subversif», employé plus haut, pour désigner le syndicaliste indocile, situe le conflit dans une autre bataille que livre le Gouvernement, sous le nom de la «guerre sale⁷⁹³ ».

Malgré l' « ouverture » démocratique annoncée par le président L. Echeverría Álvarez, l'Etat-PRI réprime toute contestation sociale, qui s'exprime à travers ces tentatives de construire un syndicalisme indépendant et aussi dans l'activisme de groupes armés ruraux et urbains, désenchantés par une classe politique qui tourne le dos au pacte social écrit dans la Constitution de 1917. Le choix de la guérilla est celui du désespoir, comme le souligne cette définition donnée par le philosophe espagnol Fernando Savater :

⁷⁹¹ « De los 535 empleados que limpian el Metro solamente dos, encargadas de la limpieza de las taquillas, son mujeres. Entonces, ¿por qué escribir sobre este problema si el compromiso con mis lectores ha sido siempre tocar temas feministas? Por una razón sencilla, las feministas apoyamos a los trabajadores de la limpieza del Sistema de Transporte Colectivo y nos unimos a la serie de denuncias que, desde hace 20 meses, se han venido haciendo sobre su situación. »

⁷⁹² « La cacería de brujas para eliminar a los «subversivos» se ha expresado una serie de despidos y arbitrariedades.»

⁷⁹³ « Cette expression désigne les formes de répression exceptionnelles (en particulier de nombreux enlèvements et assassinats, et un usage fréquent de la torture) employées par les dictatures et régimes autoritaires d'Amérique latine contre l'opposition, en particulier de gauche et d'extrême-gauche, dans les années 60 à 80 (les périodes et les événements varient selon les pays) », in Bettina Ghio et Mathieu Bonzon, « Le Mexique en armes », interview de Laura Castellanos (2009), sur le site Internet de la revue *Contretemps* <<http://www.contretemps.eu/interviews/mexique-en-armes>>

Au Mexique, cette période s'étend tout au long des années 1970 et jusqu'au milieu des années 1980 (*ibidem*).

[...] la guérilla latino-américaine ne peut être comprise que comme le symptôme d'un désespoir face à la démocratie qui n'arrive pas, et non comme une alternative expéditive aux contours attendus. La guérilla exige la démocratie comme remède, et non l'inverse. (Savater, 1997)⁷⁹⁴.

La situation de l'Etat de Guerrero, d'une extrême pauvreté, en proie à la lutte armée, est exemplaire. Les communautés indiennes font l'objet d'attaques de la part de l'armée, que dénonce la Coalition féministe que cite Marta Lamas :

'Dans l'Etat de Guerrero, entre le 15 et 26 avril, l'Armée a brutalisé – allant jusqu'à l'assassinat- la population de quatorze communautés (*ejidos*). Il y a eu de nombreux cas de tortures et de viols de femmes. Aucune justice n'a été rendue', a dénoncé la coalition⁷⁹⁵. (n°34, M. Lamas, *El Universal*, 18/07/1978).

Marta Lamas souligne ces drames en les juxtaposant à l'accueil du concours de Miss Mexico qu'organisaient alors les autorités à Acapulco, « un rideau de fumée sur la vie réelle⁷⁹⁶ ». Elle révèle les exactions des Gouvernements, de L. Echeverría Álvarez et de J. López Portillo, responsables de cette « guerre sale », en rapportant les actions des familles et en particulier celles des femmes pour réclamer que justice soit faite. Celles-ci se constituent en organisations politiques pour demander des comptes au Gouvernement concernant le sort des disparus de la répression, dans l'Etat de Guerrero et dans le DF, suite au massacre des étudiants du 2 octobre 1968, à travers, respectivement le Comité de Défense des Disparus du Guerrero (« Comité Pro Defensa de los Desaparecidos en Guerrero »), et le Comité National pour la Défense des Prisonniers, Persécutés, Disparus et Exilés Politiques (« Comité Nacional para la Defensa de Presos Políticos, Fugitivos, Exiliados y Desaparecidos ») (n°25, M. Lamas, *El Universal*, 16/05/1978).

Le nom de ces groupes renvoie à un contexte de dictature : le terme « disparus » sert d'accroche dans ce titre de commentaire publié par Marta Lamas : « Personnes Disparues / Les femmes du Comité de défense des Prisonniers (II) (« Personas Desaparecidas / Las mujeres del Comité Pro Defensa de Presos (II) ») (n°43, M. Lamas, *El Universal* , 19/09/1978). Marta Lamas, sous le titre « Rosario Ibarra de Piedra / Les Femmes du Comité

⁷⁹⁴ « Pero la guerrilla latinoamericana sólo puede ser comprensible como síntoma de desesperación ante la democracia que no llega, no como alternativa expeditiva a sus formalidades indispensables. La guerrilla pide la democracia como remedio, no al revés. » (Savater, 1997)

⁷⁹⁵ « 'En Guerrero, del 15 al 26 de abril el Ejército abusó – hasta llegar al asesinato – de la población de catorce ejidos. Hubo abundante tortura y violación de mujeres. Ninguna justicia se ha hecho', denunció la coalición. »

⁷⁹⁶ « [...] una tapadera a la vida verdadera. »

de Défense des Prisonniers (I) » (« Rosario Ibarra de Piedra / Las mujeres del Comité Pro Defensa de Presos (I) ») compare les mères du Comité National pour la Défense des Prisonniers, aux mères argentines, « les Folles de la Place de Mai », qui défilent pour réclamer leurs proches, « disparus », au gouvernement militaire. (n°42, M. Lamas, *El Universal*, 12/09/1978). Ce sont des situations personnelles qui ont impulsé la création de ces comités de défense et qui sont devenues des revendications politiques au service de la défense des droits humains tout en rompant avec les rôles traditionnels féminins, comme le témoigne cette femme :

[...] la camarade Telma, du **Comité de Défense pour les Disparus du Guerrero** (en gras dans le texte), a raconté comment sa lutte individuelle s'est transformée en lutte collective, et elle a dénoncé les actions arbitraires et le désintérêt auxquels ont été confrontées les familles de plus de 300 disparus⁷⁹⁷. (n° 25, M. Lamas, *El Universal*, 16/05/1978)

Les circonstances particulièrement difficiles de leur engagement politique ont contribué à briser les stéréotypes attachés au comportement féminin, commente Marta Lamas, qui loue leur courage : « La répression constante dont elles ont souffert les a toujours maintenues en éveil et les a écartées des attitudes traditionnellement 'féminines' comme la passivité ou la soumission⁷⁹⁸. » (n°25, M. Lamas, *El Universal*, 16/05/1978). L'expérience personnelle de Rosario Ibarra Piedra⁷⁹⁹, mère d'un fils « disparu » en 1975, a montré comment l'action individuelle est improductive et à l'inverse comment est fructueuse l'action collective. Marta Lamas rapporte ce parcours difficile qui est à l'origine du Comité de Défense des Prisonniers, Persécutés, Disparus et Exilés Politiques :

Rosario Ibarra a pratiquement consacré tout son temps à assaillir l'ex-président, parvenant à lui parler jusqu'à neuf fois dans une même journée. Après des mois de harcèlement, le dernier jour du mandat de L. Echeverría [1976], Mme Piedra a demandé au premier mandataire si son fils était au moins vivant : ' Je ne le sais

⁷⁹⁷ « [...] la compañera Telma, del **Comité Pro Defensa de las Desaparecidos en Guerrero**, narró la transformación de su lucha individual en una lucha colectiva y denunció las arbitrariedades y el desinterés que se han topado los familiares de más de 300 desaparecidos. »

⁷⁹⁸ « La represión constante que han venido sufriendo ha sido un acicate que no les ha permitido caer en posiciones tradicionalmente 'femeninas' como la pasividad o la sumisión. »

⁷⁹⁹ Rosario Ibarra a joué un rôle politique important au sein du Parti Révolutionnaire des Travailleurs et des Travailleuses (*Partido Revolucionario de las y los Trabajadores*, PRT). Ce parti trotskyste, fondé en 1968, se définissait comme un parti féministe. Sans être trotskyste, Rosario Ibarra anima la campagne du PRT et se présenta deux fois aux élections présidentielles, en 1982 et en 1988. (Entretien avec Margarita Camacho, responsable de la rubrique des femmes « Mujeres » et de la rubrique culturelle « Opinión » dans l'organe de presse du PRT, *Bandera Socialista*, México, DF, le 6 juin 1988, in Ludec, 1992)

pas, madame', a été la réponse sèche qui lui a donné une sensation d'impuissance et de vide, après tant de mois d'attente et d'espoirs⁸⁰⁰. (n°42, M. Lamas, *El Universal*, 12/09/1978)

Le Président ignore la requête de Rosario Ibarra qui fondera son comité un an plus tard, en 1977. De la même façon, les autorités accueillent les demandes des femmes à la recherche de leurs proches, avec mépris et cynisme que les bribes de dialogues rapportées rendent dans toute leur acuité :

La tragédie que vivent ces personnes est aussi marquée par le sexisme. Les femmes, et surtout celles des classes populaires, ont été systématiquement méprisées et ridiculisées par les autorités judiciaires. Mères, sœurs, filles ont reçu des réponses déplacées à leurs questions concernant leurs disparus : ' Pas la peine de le chercher, il t'a laissée pour une autre', ' Comment ça disparu ? Il est parti comme travailleur saisonnier', ' Tu as bien cherché au bistrot ?, il doit y traîner ', etc., etc. Traitées de 'vieilles emmerdeuses pleurnichardes', elles ont supporté la bêtise et l'indifférence⁸⁰¹. (n°43, M. Lamas, *El Universal*, 19/09/1978)

Marta Lamas retrace dans une chronologie qui les valorise, les actions du Comité National pour la Défense des Prisonniers, Persécutés, Disparus et Exilés Politiques qui ont abouti à une loi d'amnistie. Le 5 juin 1978, un appel est lancé dans la presse, « (il est publié dans plusieurs journaux)⁸⁰² » pour constituer une Commission nationale représentative (« Comisión nacional Representativa»), la CNR dont la finalité est de réaliser une CAMPAGNE NATIONALE DE LUTTE POUR L'AMNISTIE GENERALE (« CAMPAÑA NACIONAL DE LUCHA POR LA AMNISTIA GENERAL »). Le 22 juillet, la CNR est composée de 57 organisations et le 26 juillet, une manifestation est organisée pour demander une Loi d'Amnistie, et commémorer « le mouvement étudiant et populaire de 1968 ». S'engage alors une grève de la faim, avec 82 femmes : elle commence le 28 août et s'arrête le 31 août suite à la réaction des autorités qui demandent une liste des disparus. Le Comité la fournit en donnant 312 noms (n°43, M. Lamas, *El Universal*, 19/09/1978). Le président J. López Portillo, à la veille de son discours

⁸⁰⁰ « Rosario Ibarra Piedra se dedicó prácticamente a asaltar al anterior presidente, llegando al extremo de entrevistarse 9 veces el mismo día con él. Después de meses de asedio, el último día del **mandato echeverrista**, la señora Piedra le preguntó al primer mandatario si por lo menos su hijo estaba vivo: «Yo no lo sé, señora», fue la seca contestación que le dejó una sensación de impotencia y de vacío, después de tantos meses de espera y esperanzas. »

⁸⁰¹ « La tragedia que viven estas personas también ha sido teñida por el sexismo. Las mujeres, y sobre todo las de las clases populares, han sido sistemáticamente ninguneadas y ridiculizadas por **las autoridades judiciales**. Madres, hermanas, hijas han recibido burlonas respuestas al preguntar por sus desaparecidos: 'Ya ni lo busques, si te dejó por otra vieja', 'Cuál desaparecido, si se largó de bracero', '¿ Ya buscaste bien en la cantina?, por ahí ha de andar', etc., etc. Tildadas de 'viejas borloteras y chillonas', han aguantado majaderías e indiferencia. »

⁸⁰² « El 5 de junio de este año el Comité hizo una convocatoria para formar una Comisión Nacional Representativa (dicha convocatoria apareció en varios periódicos). »

du 1^{er} septembre, annonce la Loi d'Amnistie et dans son discours, il mentionne « ces mères endeuillées. » (n°53, M. Lamas, *El Universal*, 28/11/1978). La question des disparus, associée à l'action des femmes du Comité en grève de la faim, suscite alors un émoi national :

La grève de la faim des femmes du Comité National pour la Défense des Prisonniers, Persécutés, Disparus et Exilés Politiques et la reconnaissance publique du président concernant le poids de celle-ci sur la Loi d'Amnistie a attiré l'attention de millions de Mexicains sur cette organisation⁸⁰³. (n°42, M. Lamas, 12/09/1978)

Un projet de loi d'Amnistie⁸⁰⁴ est présenté à la Chambre des Députés, le 15 septembre, et la loi est votée le 28 septembre 1978, mais elle n'est pas satisfaisante, « n'incluant aucun article – le Comité le craignait – qui se réfère au problème des disparus⁸⁰⁵. » (n°44, M. Lamas, *El Universal*, 26/09/78.). Le Gouvernement ne tient pas ses promesses, en annonçant un délai, « 'assez court' », pour donner une réponse sur le sort des disparus. (n°53, M. Lamas, *El Universal*, 28/11/1978). Seulement 50 prisonniers politiques sur 600 sont libérés (n°53, M. Lamas, 28/11/1978). Cette loi insuffisante suscite d'autres actions d'opposition et de résistance : une grande manifestation se tient à la date symbolique du 2 octobre (n°44, M. Lamas, *El Universal*, 26/09/78.) et une deuxième grève de la faim est entamée devant l'Eglise de Santa Veracruz, dans le centre du DF, avec des « dizaines de sympathisants, (en majorité des femmes) ». Au total, ce sont 109 personnes en grève, dans le DF. Leur exemple est suivi dans les Etats de Guerrero, Nuevo León, Sinaloa et Veracruz. (n°53, M. Lamas, *El Universal*, 28/11/1978).

Ces actions défient le pouvoir et son autoritarisme et reflètent une détermination à l'épreuve de toute intimidation, rendue par cette sorte d'avertissement adressé au Gouvernement par le Comité : « 'Le Gouvernement oublie les crimes commis par la Police, l'Armée et les groupes parallèles de la police, mais pas nous'⁸⁰⁶. » (n°44, M. Lamas, *El Universal*, 26/09/1978). Les insuffisances de la loi, critiquée également par « quelques

⁸⁰³ « La huelga de hambre de las mujeres del Comité Nacional pro Defensa de Presos, Perseguidos, Desparecidos y Exiliados Políticos y el reconocimiento público del presidente sobre el peso que ésta tuvo en relación a la Ley de Amnistía ha puesto atención de millones de mexicanos sobre dicha organización. »

⁸⁰⁴ Ce décret contient des restrictions pour les personnes qui présentent un « haut niveau de dangerosité » (Art. 3°); <<http://www.ordenjuridico.gob.mx/Federal/Combo/L-7.pdf>>

⁸⁰⁵ « [...] no se incluye, el Comité ya lo temía, ningún artículo referente al problema de los desaparecidos. »

⁸⁰⁶ « ' El Gobierno se olvida de los crímenes cometidos por la Policía, el Ejército y los cuerpos parapolicíacos, pero nosotros no'. »

journalistes », selon Marta Lamas (n°44), masquent les rouages d'un système politique adossé aux institutions militaires et aux groupes paramilitaires. Marta Lamas se fait le porte-parole du sentiment de nombreux Mexicains, conscients du problème des disparus - 400 selon le Comité - enfermés « dans des prisons clandestines et des camps militaires » (n°53, M. Lamas, *El Universal*, 28/11/1978). Il faut associer cette réalité à un fonctionnement bancal des pouvoirs, militaire et civil:

[L']une des contradictions les plus éludées par le Gouvernement : l'existence d'un 'pouvoir' militaire au-dessus du pouvoir civil. L'existence de ces deux pouvoirs est largement connue, mais l'on représente toujours le pouvoir militaire comme 'institutionnel' et le pouvoir civil, subordonné, bien que constitutionnellement élu⁸⁰⁷. (n°44, M. Lamas, *El Universal*, 26/09/78.)

Pendant tout le processus de protestations qui a abouti à la Loi d'Amnistie, les exactions ont continué, selon les données « effarantes » du Comité : en septembre, deux étudiants de Puebla ont été séquestrés et ont disparu, deux autres ont été aussi séquestrés et torturés, et en novembre, deux autres ont été assassinés par l'Armée. Le Comité dénonce également les actions de groupes para-militaires, comme la « 'Brigade blanche' » (« ' Brigada blanca' »). (n°53, M. Lamas, *El Universal*, 28/11/1978). Marta Lamas, dans ce commentaire, reprend les propos du Comité qui, dans une question adressée aussi au lecteur, désigne clairement les responsables: l'Armée, les groupes paramilitaires, et parmi eux la Brigade Blanche, appelée aussi Brigade spéciale, qui entachent la crédibilité du Gouvernement :

'Est-il possible de croire un Gouvernement qui se dit prêt à supprimer les groupes paramilitaires et la 'Brigade blanche', mais qui permet à ses instances institutionnelles répressives de violer les droits humains les plus élémentaires ?' demande le Comité⁸⁰⁸. (n°53, M. Lamas, 28/11/1978)

La Brigade blanche ou Brigade spéciale s'est formée en 1972, sous la présidence de Luis Echeverría Álvarez et a sévi dans les Etats du Guerrero, Sinaloa, Chihuahua, Nuevo León, Jalisco, Puebla et Morelos. En 1976 le même gouvernement a décidé de former un groupe spécial pour agir dans la ville de Mexico (Castillo García, 2008). Spécialisée dans la torture et

⁸⁰⁷ « [...] una de las contradicciones más soslayadas por el Gobierno: la existencia de un «poder militar» por encima del poder civil. La existencia de estos dos poderes es ampliamente conocida, pero siempre se representa al poder militar como «institucional» y supeditado el poder civil constitucionalmente elegido.»

⁸⁰⁸ «¿Es posible creerle a un gobierno que se dice dispuesto a suprimir a los cuerpos paramilitares y a la «Brigada Blanca», pero que permite que sus cuerpos represivos institucionales violen los más elementales derechos humanos? Pregunta el Comité. »

les disparitions, sous prétexte de lutte contre les groupes guérilleros, elle fonctionnera pendant 6 ans, jusqu'en 1982 (Laura Castellanos, 2009 : 326-328).

Marta Lamas brosse un tableau de cette « guerre sale » en analysant l'action politique des femmes, majoritaires dans ce type de comités, comme celle de Rosario Ibarra Piedra, qui a transformé son expérience personnelle, douloureuse, en tant que mère de disparu, en un acte politique collectif militant, illustrant ainsi la pensée féministe, déjà évoquée, selon laquelle « le personnel est politique » :

Pour les femmes du comité, le postulat féministe selon lequel le personnel est politique s'est avéré douloureusement vrai, et en dépassant le cadre personnel, leur lutte a abouti à l'indispensable Loi d'Amnistie que nous attendions tous⁸⁰⁹. (n°42, M. Lamas, *El Universal*, 12/09/1978)

Ce processus est commun à d'autres luttes de femmes en Amérique latine, pour la démocratisation de leur pays, comme le souligne Marta Lamas :

Tout comme les 'Folles de la Place de Mai' en Argentine, les Chiliennes en grève face aux Nations Unies, les Boliviennes, également en grève dans une église et comme beaucoup d'autres femmes, les Mexicaines sont parties d'une lutte personnelle qui s'est prolongée dans une large lutte politique qui inclut des hommes et des femmes, indifféremment. Le comité est le résultat de ce processus⁸¹⁰. (n°42, M. Lamas, *El Universal*, 12/09/1978)

Les femmes, en tant que mères de disparus, rendent publique leur existence en l'inscrivant dans un processus historique. La maternité devient une arme politique, elle passe de la sphère privée à la sphère publique. Fait biologique, elle devient un fait politique. L'intervention de Rosario Ibarra, tout comme pour les mères argentines, se réalise sous le couvert du « maternalisme », selon le terme emprunté à Mary Nash (Nash, 2004 : 201) :

Fondé précisément sur le rôle social et le discours traditionnel sur la maternité que le régime militaire avait assigné aux femmes, elles ont assumé ce discours pour le saper et le transformer en arme politique. Elles ont subverti la signification du discours hégémonique sur le genre. [...] A partir de leur rôle maternel et de leur

809 « Para las mujeres en el comité el planteamiento feminista de que lo personal es político ha resultado dolorosamente cierto, y al rebasar los marcos personales, su lucha ha logrado la tan necesitada Ley de Amnistía que todos esperábamos. »

810 « Igual que las "Locas de Plaza de Mayo" en Argentina, que las chilenas en huelga frente a Naciones Unidas, que las bolivianas, también en huelga en una iglesia y que muchas otras mujeres, las mexicanas han partido de una lucha personal pasando a una amplia lucha política que incluye a hombres y mujeres por igual. El comité es el resultado de este proceso. »

identité comme sources de vie, elles ont transformé leur perte personnelle comme mères en sujet politique⁸¹¹.»
(Nash: 207)

Elles contribuent, modestement, mais de façon exemplaire, à la démocratisation institutionnelle et politique du pays tout en s'attirant la sympathie ou le soutien de la population et, en particulier, celui du lecteur au fait des circonstances historiques. La voix des journalistes – relais entre la population, ses organisations et le pouvoir – s'élève contre l'oubli et l'impunité en mettant en valeur l'action des femmes, relayée par une analyse féministe. Il est certain que dans ces organisations, comités et mobilisations, les femmes font l'apprentissage de l'autonomie, prennent conscience de leur rôle en tant que sujet social, pourvu de nouvelles identités en marge des rôles traditionnels de la femme. Toutefois, vécue sous le signe « maternaliste », cette participation renforce une vision essentialiste traditionnelle des femmes fondée sur la maternité. Par ailleurs, née dans un moment de crise, elle ne s'inscrit pas de façon pérenne dans les circuits de prise de décisions politiques et sociales (Nash, 2004 : 209). On peut toutefois penser que cet engagement politique laisse des traces dans les esprits et qu'il faut compter avec les symboles : Rosario Ibarra au Mexique, les Mères de la Place de Mai en Argentine.

Dans une perspective qui embrasse toute la société, la critique féministe s'adosse à une dénonciation des faiblesses de l'appareil institutionnel et d'une mauvaise gestion des deniers de l'Etat priiste. « Notre pauvre pays⁸¹² », si beau selon la chanson⁸¹³, déclare Marta Lamas, sur une note d'amertume mêlée de révolte, souffre des pratiques d'un Etat dépensier et corrompu, qui n'hésite pas à dépenser un demi million de dollars, pour financer le concours de beauté de Miss Mexico, sans se demander si cet investissement ne serait pas plus utile pour la création d'agro-industries et par conséquent de milliers d'emplois, au lieu de garnir des poches déjà bien pleines⁸¹⁴ (n°11, M. Lamas, *El Universal*, 7/02/1978). Dans cet article intitulé « Avilissement des femmes / Miss Mexique : Humiliation institutionnalisée » (« Envilecimiento femenino / Miss México: Degradación Institucionalizada »), elle suggère

811 « Basado precisamente en el rol social y en el discurso tradicional de género de la maternidad que el régimen militar había asignado a las mujeres, asumieron este discurso para socavarlo y convertirlo en arma política. Subvirtieron el significado del discurso hegemónico sobre el género. [...]. Desde su rol maternal y su identidad como creadoras de vida, convirtieron su pérdida personal como madres en asunto político. »

812 « Nuestro necesitado país »

813 « nuestro Mexiquito lindo » rappelle le titre de la chanson populaire *México lindo...* (n°21, M. Lamas, *El Universal*, 18/04/1978).

814 « No se cuestiona si no sería más beneficiosa esta inversión (1/2 million de dollars) en el campo, creando por ejemplo agroindustrias . »

que l'on pourrait investir ces millions de pesos dans des actions au profit des femmes, belles ou pas. Les féministes se demandent à qui profitent cette fanfaronnade et cette mascarade si ce n'est d'abord à la puissante entreprise de télévision *Televisa* et au Ministère du Tourisme, qui y voient une « affaire juteuse », et non aux femmes « exploitées et opprimées » (n°28, M. Lamas, *El Universal*, 30/05/1978). Cet événement « sexiste et raciste » est servi par un « nationalisme pompier pour duper des jeunes filles, encouragées à 'représenter le Mexique'⁸¹⁵. » (n°11, M. Lamas, *El Universal*, 7/02/1978).

La faiblesse des institutions se mesure à l'aune de l'efficacité des lois et des entités qui doivent les faire respecter. Or, des lois inadaptées ou ignorées entraînent des discriminations d'origine socio-économique et une pratique de la citoyenneté à plusieurs vitesses. L'examen de la loi sur l'avortement et la réalité du travail salarié des employées domestiques en sont de parfaites illustrations. Les trois collaboratrices examinent la situation de l'avortement au Mexique, à partir de données objectives, chiffrées, et une analyse de la loi. Dans cette démarche, qui relève de l'exposé analytique, elles nourrissent toujours la même intention, légitimer la dépénalisation de l'avortement, mais cette fois, de façon plus directe, sans passer par le filtre de la parole d'experts ou de spécialistes (*supra*).

Elena Urrutia communique les résultats d'une étude sur le sujet, intitulée *El aborto en México*, de Marieclaire Acosta, Flora Botton-Burlá, Lilia Domínguez, Isabel Molina, Adriana Novelo et Kira Núñez (n°19, E. Urrutia, *Novedades*, 15/08/1976). Malgré la difficulté d'obtenir des informations, à cause « des restrictions légales et morales » et de la clandestinité de l'acte, cela concernerait, pour 1968, 600 à 700 000 femmes :

[L]es auteures donnent les caractéristiques générales de la femme mexicaine qui a recours à l'avortement, selon des données de 1968 : 65% des femmes sont mariées ou vivent en union libre ; 86% sont catholiques, 7% sont mères de famille nombreuse ; 53% ont entre 26 et 40 ans ; 68% ont un faible niveau scolaire ; 76% ont des revenus familiaux insuffisants ou faibles ; 49% sont femmes au foyer ; 19% travaillent dans les services ou l'industrie⁸¹⁶.

Les raisons évoquées sont diverses, personnelles ou économiques:

⁸¹⁵ « [...] un nacionalismo ramplón y patriotero para embaucar a jovencitas a 'representar a México' . »

⁸¹⁶ « [...] las autoras hacen una caracterización general de la mujer mexicana que más comúnmente recurre al aborto, según datos de 1968 : 65% de casadas o que viven en unión libre ; 86% católicas, 70% madres de numerosos hijos ; 53% de 26 a 40 años; 68% de bajo nivel educacional; 76% de ingresos familiares insuficientes o precarios; 49% amas de casa; 19% dedicadas a los servicios o a la industria. »

[...] nombre d'enfants excessif, 52%; mauvaise situation économique, 27%; dispute conjugale, 12%; problèmes prophylactiques ou thérapeutiques, 3%; et, signalent les auteures, 'les avortements permis par la loi atteignent à peine 3,5%, ce qui donne ce chiffre accablant de 96,5% d'avortements illégaux⁸¹⁷.

Dix ans plus tard, Marta Lamas signale qu'au Mexique, « deux millions d'avortements sont réalisés par an et qu'entre 50 à 80 000 femmes meurent suite à un avortement mal pratiqué⁸¹⁸. » (n° 26, M. Lamas, *El Universal*, 23/05/1978). Ces statistiques vont de pair avec une étude sur le femme au Mexique, publiée à l'occasion de l'Année internationale de la Femme, qui révèle, plus précisément, que dans la ville de Mexico, la mortalité maternelle due à l'avortement est de 20% (Rascón, 1975: 82). Une étude de l'OMS, de 1978, corrobore ces données :

En 1978, on calculait, bien qu'il *n'y ait pas* de façon sûre de le faire, que deux millions d'avortements étaient pratiqués par an et, en accord avec l'OMS entre 7 et 14% de femmes qui avortent meurent. A partir de là on calcule qu'au Mexique, environ 140 000 femmes meurent par an suite à un avortement mal pratiqué⁸¹⁹. (Portugal, 1989: 4)⁸²⁰

Ces statistiques montrent que la loi de 1931, dont l'origine remonte au Code Pénal de 1871, et qui n'a pratiquement pas changé, s'avère inadaptée et de plus ne s'applique pas, comme en témoigne Esperanza Brito : « Très peu de femmes sont jugées pour avortement ; sinon aucun budget ne suffirait pour les loger et subvenir à leurs besoins⁸²¹. » (n°19, E. Brito, *Siempre!*, 16/01/1974). Pour asseoir sa réflexion, Esperanza Brito analyse le texte de l'article 332 du Code pénal, qu'elle reproduit dans son commentaire, pour démontrer les difficultés pour l'appliquer et son caractère discriminatoire (n°19, E.Brito, *Siempre!*, 16/01/1974).

⁸¹⁷ « [...] número excesivo de hijos, 52%; mala situación económica, 27%; desavenencia conyugal, 12%; problemas profilácticos o terapéuticos, 3%; y, señalan las autoras, 'los abortos permitidos por la ley dan apenas el 3,5% de inducidos, lo cual arroja un abrumador 96,5% de abortos ilegales'. »

⁸¹⁸ « [...] se realiza cerca de dos millones al año y entre cincuenta y ochenta mil mujeres mueren por abortos mal practicados. »

⁸¹⁹ « En 1978 se calculaba, aunque *no* hay manera de saberlo a ciencia cierta, que se llevaban a cabo dos millones de abortos al año y, de acuerdo con la Organización Mundial de la salud (OMS) entre el 7% y el 14% de las mujeres que abortan fallecen, por lo que se calcula que quizá morían en México unas 140 mil al año a consecuencia de abortos mal practicados. »

⁸²⁰ Ana María Portugal (ed.) *Mujeres e iglesia. Sexualidad y aborto en América latina*, Catholics for a Free Choice & Distribuciones Fontamara, Estados Unidos, 1989, p.4 / 146 p., cit in Bartra, 1992: 26.

⁸²¹ « [...] son bien pocas las mujeres procesadas por aborto; de otro modo no alcanzaría ningún presupuesto para alojarlas y mantenerlas. »

‘ **Article 332 du Code pénal.** La mère qui volontairement cherche à avorter ou consent à se faire avorter se verra infliger une peine de 6 mois à un an de prison, si ces trois conditions sont réunies :

- 1°. Qu’elle n’ait pas mauvaise réputation.
- 2°. Qu’elle ait réussi à cacher sa grossesse, et
- 3°. Qu’elle soit le fruit d’une union illégitime.

En l’absence d’une des conditions susmentionnées, il lui sera appliqué une peine de un à cinq ans de prison⁸²². (n°19, E.Brito, *Siempre!*, 16/01/1974)

L’indignation domine dans la réaction d’Esperanza Brito qui cherche à démontrer que « parmi les lois discriminatoires envers la femme, celle-ci est la plus terrible, parce qu’elle est fondée sur la subordination sexuelle et qu’elle sanctionne autre chose que le délit : elle blâme le comportement de la femme tout au long de sa vie⁸²³. » Décider du degré de la peine dépend de jugements subjectifs. La peine est minimale « si la femme a bonne réputation » : « Et qui, j’aimerais le savoir, va décider quelle réputation est bonne ou mauvaise ? Cela veut-il dire que si elle a mené une vie ‘vertueuse’, définie par des mentalités bornées, la ‘faute’ est moins grave ?⁸²⁴ » Esperanza Brito précise que selon les législateurs, la « mauvaise réputation » renvoie à une vie amoureuse faite de nombreuses aventures. Même s’il s’agit d’un délit, il vaut mieux accepter l’avortement dans le cas d’une relation adultère afin de « protéger les intérêts de l’homme », soit du mari légitime. C’est ce point que développe Esperanza Brito, le rôle de l’homme, lavé de tout soupçon. De fait, la loi occulte toute responsabilité masculine :

822 « **Artículo 332 del Código Penal.** Se impondrán de 6 meses a un año de prisión a la madre que voluntariamente procure un aborto o consienta en que otro la haga abortar, si concurren estas tres circunstancias:

- 1°. Que no tenga mala fama.
- 2°. Que haya logrado ocultar su embarazo, y
- 3°. Qué éste sea fruto de una unión ilegítima.

Faltando alguna de las circunstancias mencionadas, se le aplicarán de 1 a 5 años de prisión’ . »

823 « De las leyes discriminatorias contra la mujer ésta es la más tremenda, porque está basada en la sojuzgación sexual y castiga algo más que el delito (?), castiga el comportamiento de la mujer en el transcurso de su vida. »

824 « ¿ Y quién, me gustaría saber, va a decidir cuál fama es buena y cuál mala? ¿Es decir que si ha llevado una vida virtuosa de acuerdo con los cánones chovinistas, la “falta” es menos grave? »

Aucun article de la loi ne mentionne la complicité du mari qui a consenti à ce que son épouse avorte. S'il n'y participe pas vraiment, il est dégagé de toute responsabilité, et cela, franchement, me semble le comble de l'indécence⁸²⁵. (n°19, E.Brito, *Siempre!*, 16/01/1974)

Esperanza Brito met en évidence les défaillances d'une loi qui ne prend pas en compte tous les acteurs de la situation où justement le rôle de l'homme est effacé alors que sa responsabilité peut-être directe : la grossesse est « le produit de son irresponsabilité (il ne va rien t'arriver), de son ébriété, ou de sa brutalité⁸²⁶. » Sardonique, Esperanza Brito prend la défense de la femme : « C'est elle qui risque tout : sa vie, sa santé, sa liberté ; tandis que lui, ah ! ah ! ah !, il est bien tranquille⁸²⁷. »

Dans un débat fictif avec un médecin, le docteur Francisco González de la Vega, qui se déclare contre la modification de la loi sur l'avortement, Esperanza Brito reprend et démonte ses arguments, mais sans confrontation directe avec l'émetteur qui invoque tour à tour, « le droit à la maternité de la femme », « le droit du père à la descendance » et la protection de « la vie d'un être en gestation ». Esperanza Brito soulève l'incongruité du premier argument qui cherche à imposer une protection à la maternité à laquelle la femme renonce volontairement. Le droit du père à la descendance est légitime tout comme est illégitime le fait d'utiliser le corps de la femme pour y parvenir, argumente Esperanza Brito : « obliger une femme à vivre une maternité non désirée, à cause du 'droit' du père à la descendance, est tout ce qu'il y a de plus immoral. La femme n'est pas une chose, ni un incubateur [...]»⁸²⁸. » Le troisième argument, qui porte sur « la vie en gestation », est ramené au plan socio-économique et politique :

Il me semble qu'avant de protéger la vie de l'être en gestation, la société devrait lui garantir une existence décente qui inclurait l'accès à l'éducation, la possibilité de mener une vie saine grâce à des services médicaux qu'offrirait le pays, celle de trouver un travail rémunéré au moment d'entrer dans sa vie d'adulte. Mais ça, nous ne le pouvons pas, n'est-ce-pas ?⁸²⁹ (n°19, E.Brito, *Siempre!*, 16/01/1974)

825 « En ningún artículo de la ley se menciona como cómplice al marido que consintió en que su esposa abortara. Si no toma parte activa, él está a salvo de toda responsabilidad, y esto, francamente, me parece el colmo del descaro. »

826 « [...] producto de su irresponsabilidad (no te pasa nada), de su embriaguez, o de su brutalidad. »

827 « Es ella quien lo arriesga todo: la vida, la salud, la libertad; mientras que él, já, já, se queda tranquilo. »

828 « [...] obligar a una mujer a una maternidad no deseada, a causa del "derecho" del padre a la descendencia, es lo más inmoral que se pueda concebir. La mujer no es una cosa, ni una incubadora (...). »

829 « Me parece que antes de proteger la vida del ser en formación, la sociedad debería garantizarle una existencia decorosa que incluyera la posibilidad de educarse, la de llevar una vida saludable gracias a los

Cette opinion, aux allures d'injonction adressée au Gouvernement, est réitérée par Marta Lamas qui demande à l'Etat, qui « protège ceux qui ne sont pas nés et qui ne se préoccupe pas de ceux qui naissent », de s'occuper d'abord des enfants nés en pourvoyant à tous leurs besoins en matière d'éducation et de santé (n°4, M. Lamas, *El Universal*, 20/12/1977). Cette injonction est aussi valable pour les femmes de milieux modestes qui ont recours à l'avortement. La loi en vigueur sur l'avortement est effectivement injuste si l'on adopte ce point de vue socio-économique. Esperanza Brito souligne la situation de ces « femmes malheureuses des classes sociales les plus vulnérables », qui recourent à la clandestinité, source de peur et de désespoir, tandis que la femme des classes moyennes ou supérieures peut payer une intervention, clandestine mais sûre (n°19, E. Brito, *Siempre!*, 16/01/1974). Elena Urrutia dramatise encore plus la situation de certaines femmes qui mettent leur vie en danger en pratiquant seules leur avortement, précisément « (par manque de moyens)⁸³⁰ » (n°19, E. Urrutia, *Novedades*, 15/08/1976). La loi est bien «immorale », non pas dans le sens que lui donnent les opposants à la réforme mais justement au regard de cette situation, comme le renchérit Marta Lamas, en déclarant que ce qui est « immoral », c'est que des femmes payent huit à dix mille pesos pour un avortement dans une clinique privée et que d'autres en meurent ou se retrouvent stériles, par manque de moyens justement (n°26, M.Lamas, *El Universal*, 23/05/1978). Plus radicale encore, elle affirme qu' «il est absolument immoral que la maternité ne soit pas un choix libre⁸³¹. »

La tolérance face au délit qu'est l'avortement pallie un manque de volonté politique d'un Gouvernement qui reste à l'écoute de l'Eglise catholique et de groupes conservateurs en matière de planification familiale et de sexualité. Bien que le Mexique soit un Etat laïc, comme le stipule la Constitution de 1917, l'Eglise n'a jamais cessé d'avoir un poids sur sa vie politique et sur la société. Les choix politiques du Gouvernement, en matière de planification familiale, reflètent cette liaison avec les autorités ecclésiastiques. L'optique moralisante pollue les débats sur l'éducation sexuelle, l'avortement ou encore la prostitution. L'Encyclique papale, « *Humanae vitae* », de Jean-Paul VI, promulguée le 25 juillet 1968 rejette toute forme de contraception et toute sexualité en dehors du mariage. Ces vœux pieux

servicios médicos que ofreciera el país, la de encontrar un trabajo remunerado al alcanzar la juventud. No podemos, ¿verdad? »

⁸³⁰ « (por carencia de medios económicos) »

⁸³¹ « Es absolutamente inmoral que la maternidad no sea una elección libre. »

se heurtent à des comportements sexuels, que Marta Lamas évoque comme des données invariables:

Il est bien connu que tous les maris n'acceptent pas le contrôle de la natalité et qu'une grande majorité n'accepte pas non plus les 'périodes d'abstinence' qu'impose l'unique méthode acceptée par l'Eglise : le 'cycle'⁸³². (n°26, M. Lamas, *El Universal*, 23/05/1978)

Ces contingences sont absentes de la perception de la femme par les hommes d'Eglise, exposée à Esperanza Brito, lors d'une interview du cardinal José Salazar (n°4, E. Brito, *Siempre !*, 7/03/1973) : la femme, conçue selon un « plan divin », dotée d'un « sens inné du berceau », et habitée par cette attirance du foyer qui lui est propre⁸³³, semble immatérielle et dépendre de forces qui lui échappent mais auxquelles elle doit se soumettre. C'est ce que traduit le cardinal en affirmant que: « Sa même capacité de résistance et de sacrifice est parfois héroïque, comme nous l'ont montré tant de saintes que nous vénérons, en tant que chrétiens, et tant d'héroïnes que nous admirons dans notre patrie⁸³⁴. » La politique familiale du Gouvernement de L. Echeverría Álvarez – notamment la planification familiale – irait-elle contre le choix du Pape ? Pas totalement dans la mesure où aucune éducation sexuelle n'est prévue et que la légalisation de l'avortement n'est pas à l'ordre du jour. Ces lacunes, reprises par le Gouvernement de J. López Portillo, éveillent, chez Marta Lamas une révolte contre ce Gouvernement « bigot » qui n'ose s'opposer à l'Eglise contrairement à ce qui s'est fait en Italie, pays cité en exemple :

Il semble que l'exemple de l'Italie, qui, malgré la forte opposition de l'Eglise, a légalisé l'avortement, n'a pas été pris en compte. L'Etat a entre les mains, depuis 1976, le rapport du Groupe interdisciplinaire pour l'étude de l'avortement, qui à l'unanimité recommande un changement dans l'actuelle législation⁸³⁵. (n°41, M. Lamas, *El Universal*, 5/09/1978)

⁸³² « También es conocido el hecho de que no todos los maridos aceptan el control de la natalidad, ni tampoco una gran mayoría acepta los 'periodos de abstinencia' que impone el único método aceptado por la Iglesia: el 'ritmo'. »

⁸³³ « El carácter propio de la mujer la orienta prevalentemente al hogar. »

⁸³⁴ « Su misma capacidad de resistencia y de sacrificio, es a veces heroica, como nos lo han demostrado tantas santas a quien veneramos los cristianos, y tantas heroínas a quienes admiramos en nuestra patria. » (n°4, E. Brito, *Siempre !*, 7/03/1973).

⁸³⁵ « Parece ser que el ejemplo de Italia, que a pesar de la considerable oposición de la Iglesia legalizó el aborto, no ha sido tomado en cuenta. El Estado tiene, desde 1976, el dictamen del Grupo Interdisciplinario para el estudio del aborto, que por unanimidad recomienda un cambio en la actual legislación. »

Le Parlement italien a su, selon Marta Lamas, prendre une « décision intelligente » en légalisant l'avortement, mesure qui « couronne la longue lutte des féministes » (n°26, M. Lamas, *El Universal*, 23/05/1978). Aborder sereinement la question de la planification familiale suppose d'écarter toute notion religieuse ou idéologique, non seulement dans la classe politique mais aussi au sein du corps médical où « beaucoup de médecins s'opposent à toute forme de contraception⁸³⁶ », regrette Esperanza Brito qui dénonce une instrumentalisation politique du sujet :

Curieusement les médecins qui s'opposent sont d'extrême droite et très religieux ou d'extrême gauche. Les premiers s'opposent parce qu'ils pensent qu'il est immoral de déterminer par des moyens chimiques ou mécaniques, le nombre d'enfants. Les seconds, parce qu'ils croient qu'il s'agit d'un complot impérialiste pour affaiblir les pays sous-développés⁸³⁷. (n°14, E. Brito, *Siempre!* 24-10-1973)

Les consignes de l'Eglise sont relayées par les secteurs conservateurs représentés par des associations comme le groupe d'extrême droite Pro-Vida et l'Union nationale des Pères de Famille (*Unión Nacional de Padres de Familia*, UNPF). Le groupe Pro-Vida organise sa première manifestation le 8 avril 1978 :

[...]– La Première Marche nationale Pro Vida – avec une messe célébrée par Monseigneur Ernesto Corripio Ahumada, cache, sous l'apparence d'un zèle religieux, de sombres manœuvres de pouvoir⁸³⁸. (n°6, E. Urrutia, *unomásuno*, 15/04/1978)

Elena Urrutia met en garde contre l'intromission de l'Eglise dans les affaires du monde séculier comme garant de l'ordre établi sur le plan collectif et personnel et contre cette démonstration de force et de pouvoir. Pour illustrer son propos, elle se reporte, en reprenant le fil des événements, au mouvement social de 1907, dans le secteur textile, où l'intervention de l'Eglise auprès des femmes a réglé le conflit sans apporter de réponses aux revendications des ouvriers: « Que s'est-il passé le 7 janvier 1907 quand les ouvriers textiles de Puebla, qui

836 « [...] muchos médicos, [quienes] se oponen a cualquier sistema de anticoncepción. »

837 « Curiosamente los médicos que se oponen son de extrema derecha y muy religiosos o de extrema izquierda. Los primeros se oponen porque piensan que es inmoral determinar por medios químicos o mecánicos, el número de hijos. Los segundos, porque creen que es un complot imperialista para debilitar a los países subdesarrollados.»

838 « [...] – 'La Primera Marcha Nacional Pro Vida'– [...] con una misa oficiada por monseñor Ernesto Corripio Ahumada, oculta, bajo su apariencia de celo religioso, subterráneos y manipulados mecanismos de poder. »

étaient en grève depuis le 4 décembre 1906 pour protester contre leurs conditions de travail inhumaines, ont repris le travail ?⁸³⁹ » (n°6, E. Urrutia, *unomásuno*, 15/04/1978). Elena Urrutia explique le rôle, la stratégie et l'objectif du Troisième Congrès catholique national qui se tenait alors dans cette ville pour « engager ouvertement la lutte contre le socialisme naissant au Mexique⁸⁴⁰ ». Elle développe les étapes de cette stratégie de démobilisation qui s'appuie sur les femmes des grévistes, placées sous « la protection du père italien Bertocci », « médiateur avec le Gouvernement ». La décision commune est l'arrêt de la grève et le maintien du maigre revenu des ouvriers, effectivement menacé, mais elle signifie aussi le rejet des revendications des ouvriers et l'échec de leur grève. L'action des femmes, sous la coupe de l'Eglise, contribue à prolonger l'exploitation des ouvriers, « annulant ainsi toute possibilité pour les travailleurs d'exiger leurs droits. », déclare Elena Urrutia (n°6, E. Urrutia, *unomásuno*, 15/04/1978). La manifestation de Pro-Vida met en avant la défense de la foi religieuse, supposée menacée, aux cris de « (' Vive la sainte Vierge de la Guadalupe !', 'Vive le Christ Roi !')⁸⁴¹ », là où Elena Urrutia voit une stratégie, une « manipulation » pour restreindre l'exercice de la liberté en matière de sexualité.

Pour Marta Lamas, il s'agit de ne pas laisser « les groupes religieux ou les organisations conservatrices » occuper seules le terrain. Elle corrige la vision erronée transmise par l'UNPF, sur la prostitution, et dénonce les mesures répressives préconisées par ses membres tout en rappelant les choix envisagés au Mexique pour traiter la prostitution : à part les Etats de Guanajuato, Puebla et Mexico et le DF, qui n'appliquent aucune réglementation, les autres Etats proposent un encadrement juridique (n°52, M. Lamas, 21/11/1978). Marta Lamas, dans une perspective didactique, reprend les *a priori* de l'UNPF sur la sexualité assimilée à la pornographie et entachée d'obscénité. Elle rappelle que la UNPF cria au scandale quand le Ministère de l'Education (SEP) introduisit dans les manuels de primaire les « fonctions reproductives de l'être humain⁸⁴² ». (n°30, M. Lamas, *El Universal*, 20/06/1978)

La difficile, voire impossible, réforme de la loi sur l'avortement renvoie aux limites de l'autonomie de l'Etat face à l'Eglise catholique. Cette situation écorne la démocratie sacrifiée

⁸³⁹ « ¿ Qué ocurrió el 7 de enero de 1907 cuando los obreros textiles de Puebla, que habían ido a la huelga el 4 de diciembre de 1906 para protestar en contra de las condiciones inhumanas en que trabajaban, se incorporaron a sus trabajos ? »

⁸⁴⁰ « El Tercer Congreso Católico Nacional y Primero Eucarístico celebrado en esa ciudad tuvo como objeto primordial entablar abiertamente la lucha contra el socialismo mexicano naciente. »

⁸⁴¹ « (' ¡ Viva la Santísima Virgen de Guadalupe!', '¡ Viva Cristo Rey!') »

⁸⁴² Cette action fut prise à l'initiative du Ministre de l'Education, Bassols, en 1933. (*supra*)

sur l'autel d'alliances avec l'Eglise relayée par des groupes conservateurs (Ortiz-Ortega, 2001). On peut comprendre, avec Esperanza Brito, que le sujet reste tabou dans les sphères de prise de décision politique : « Au Mexique [...] le jour est encore loin où l'on discutera au niveau officiel, de la possibilité de légaliser l'avortement⁸⁴³. » Cette déclaration est encore plus vraie sous la présidence de J. López Portillo. (n°14, E. Brito, *Siempre!*, 24/10/1973)

L'emprise de la foi et de façon plus large de la culture judéo-chrétienne tisse des liens entre des groupes sociaux au détriment du respect de droits sociaux. Ainsi, la charité chrétienne tient lieu de protection sociale et se substitue en partie à une législation efficace sur le travail salarié des employées domestiques. Leur propre ignorance favorise une relation de domination qui inhibe toute réclamation pourtant légitime :

L'employée qui a une maladie ou un accident, accepte de perdre son emploi et elle ne pense jamais à réclamer quelque chose à son patron. Quand elle ose le faire, elle se contente de l'aide que celui-ci veut bien lui donner, « par charité », ou alors elle se résigne face au refus de son patron⁸⁴⁴. (n°66, E. Brito, *Novedades*, 26/02/1971)

L'attitude 'charitable' de certains patrons s'appuie sur la méconnaissance des employées, concernant leurs droits stipulés par la loi sur le travail et celle de ces mêmes patrons concernant leurs devoirs. La loi s'avère cependant insuffisante pour ce secteur représentatif de la main-d'œuvre féminine. Elena Urrutia (n°11, *El Sol*, 03/03/1977) et Marta Lamas (n°41, *El Universal*, 5/09/1978) s'accordent pour relever la contradiction entre l'importance de ce secteur en termes d'emploi féminin et sa faible reconnaissance légale. Selon le recensement de 1970, ce secteur, « sans protection, exploité », occupe 90, 25% de femmes et représente « plus de 40% de la force de travail féminine ». Cependant, leur travail se réalise en dehors de toute législation⁸⁴⁵.

L'origine des employées permet de comprendre leurs conditions d'embauche et de travail. La majorité d'entre elles constitue une population jeune, migrante, d'origine rurale à la recherche de meilleures conditions de vie à la ville. Ce passage « brutal » de la campagne,

⁸⁴³ « En México (...) aún está muy lejano el día en que siquiera se discuta a nivel oficial, la posibilidad de legalizar el aborto. »

⁸⁴⁴ « La sirvienta que sufre una enfermedad o un accidente, acepta ser separada de su empleo y jamás piensa en reclamar al patrón. Cuando se atreve a hacerlo, se satisface con la ayuda que éste "caritativamente" le quiere brindar o se conforma ante una negativa. »

⁸⁴⁵ « Más del 40% de la fuerza de trabajo femenina – las empleadas domésticas – sigue, anticonstitucionalmente, laborando sin legislación.» (n°41, M. Lamas, *El Universal*, 5/09/1978)

pauvre mais rassurante et familière, à la ville, « hostile et inconnue », fragilise ces jeunes filles, démunies face aux exigences de leurs patrons, auteurs « d'abus et de mauvais traitements ». Le contrat verbal, n'offre aucune garantie à la future employée si ce n'est de disposer d' « une chambre, de nourriture et d'un peu d'argent » (n° 10, E. Urrutia, *El Sol*, 24/02/1977). Elena Urrutia situe l'itinéraire de ces jeunes filles, afin de mieux le comprendre, dans une perspective économique plus large. Le secteur des services s'est développé avec une forte demande dans le service domestique, qui absorbe le trop plein de main-d'œuvre issu de l'agriculture et de l'industrie. Ces secteurs ne parviennent plus à faire face à l'augmentation de la population en âge de travailler, qui inclut les enfants de plus de 12 ans (n° 11, E. Urrutia, *El Sol*, 03/03/1977). Sur le plan constitutionnel, Elena Urrutia rappelle et précise en la citant que la loi fédérale du travail en vigueur au Mexique définit les devoirs du patron et les droits des « employés domestiques » – en particulier les articles 331 à 343 du chapitre XIII – en remarquant en passant, l'emploi inadapté du masculin pluriel pour désigner ce secteur éminemment féminin :

Après les avoir définis, [la loi] signale que 'les travailleurs domestiques devront bénéficier d'un temps de repos suffisant pour s'alimenter et aussi nocturne' [Art 333]. Elle spécifie leur rétribution et les obligations particulières du patron envers ses employés domestiques, entre autres 'participer à son instruction générale' [Art. 337], et les indemnités en cas de maladie, de mort, ou d'arrêt de travail [Art. 338 et 339]⁸⁴⁶. (n° 11, E. Urrutia, *El Sol*, 03/03/1977)

Elena Urrutia liste les droits inexistantes, comme le repos hebdomadaire, le droit aux congés, aux jours fériés inclus, au salaire minimum (n°10, E. Urrutia, *El Sol*, 24/02/1977) tandis qu'Esperanza Brito rappelle aux patrons qu'ils doivent assurer leur employée, en l'inscrivant l'Institut à Mexicain de la Sécurité sociale (*Instituto Mexicano del Seguro Social*, IMSS), selon « la Nouvelle Loi fédérale du Travail » (Art. 337, L. II) », une précision pour ceux qui ne le sauraient pas ou qui passent outre ! Elle en appelle à la responsabilité directe des patrons pour que ces employées, « ces travailleurs aient une couverture médicale⁸⁴⁷. »

⁸⁴⁶ « Después de definirlos señala que 'los trabajadores domésticos deberán disfrutar de reposos suficientes para tomar sus alimentos y de descanso durante la noche'. Especifica su retribución, y las obligaciones especiales que el patrón debe tener con sus empleados domésticos, entre otras, 'cooperar para su instrucción general', y los compromisos en caso de enfermedad, de muerte, o de cesantía del trabajo. »

Voir le texte de la Loi fédérale sur le Travail : <<http://info4.juridicas.unam.mx/juslab/leylab/123/334.htm>>

⁸⁴⁷ « [...] son los patrones quienes se deben responsabilizar para que estos trabajadores reciban la atención médica necesaria. »

(n°66, E. Brito, *Novedades*, 26/02/1971). Les employées domestiques (« trabajadoras domésticas ») ne sont pas des « travailleurs » ordinaires ; elles n’ont pas les mêmes droits que les autres travailleurs – les ouvriers par exemple – relève Elena Urrutia, qui propose de s’inspirer de la législation péruvienne. Au Pérou, les employées ont droit à 8 heures de repos en continu (n° 10, E. Urrutia, *El Sol*, 24/02/1977). Ce qui est montré ici comme un progrès suggère bien l’ampleur de l’exploitation : en effet, les employées travaillent souvent en continu suivant le rythme des différents occupants de la maison.

Par la nature de leur travail, les employées domestiques sont isolées : de plus, leur activité est socialement dévalorisée. Ces facteurs constituent des obstacles à leur éventuelle organisation à travers un syndicat. Cependant, une étude réalisée par Mary Goldsmith révèle l’existence de 30 syndicats dans toute la République, entre 1920 et 1950, qui regroupaient les employés domestiques. À la fin des années 1970, le Parti Mexicain des Travailleurs (*Partido Mexicano de los Trabajadores*, PMT) a bien formulé un projet d’organisation syndicale auprès des employés domestiques, mais il ne l’a pas mené à terme (Goldsmith, 1992 : 76). Ainsi, dans les années 1970, les employées domestiques n’ont pas de syndicat, la loi sur la travail n’est pas diffusée et rien n’oblige les patrons à les déclarer à l’IMSS. Elena Urrutia confie que « ‘(seulement 2 000 ont la sécurité sociale)’ » (n° 11, E. Urrutia, *El Sol*, 03/03/1977). Au manque de protection sociale s’ajoute le problème de la garde des enfants pour ces employées : les garderies qui existent dans le DF sont en nombre insuffisant (n°59, E. Brito, *Novedades*, 22/10/1969). Les employées ont des droits mais ne les connaissent pas, n’ayant pas de « canaux opératoires pour faire valoir leurs droits. » (n° 10, E. Urrutia, *El Sol*, 24/02/1977). La presse peut alors être un moyen de toucher les employeurs.

Un fait divers, caractérisé par Esperanza Brito comme « une nouvelle à la fois ridicule et tragique⁸⁴⁸ », illustre cet aphorisme, « nul n’est censé ignorer la loi », sauf qu’il s’applique de façon impitoyable au plus faible (n°66, E. Brito, *Novedades*, 26/02/1971). Une employée et son petit ami décident d’enlever le chien de la patronne et d’en demander une rançon, afin d’obliger cette dernière à payer les soins de la jeune fille blessée après un accident de travail. La décision du couple montre une méconnaissance totale de la loi ou une méfiance envers un système qu’ils ne maîtrisent pas et qui risquent de se retourner contre eux . De plaignants potentiels, ils deviennent coupables, selon l’épilogue annoncé et prévisible:

848 « [...] una noticia ridícula y trágica a la vez. »

Ils seront punis, sûrement, selon toute la rigueur de la loi, qui ne peut pardonner ni l'ignorance ni le besoin. La patronne qui les a poussés à l'extorsion en refusant de remplir ses obligations légales, récupérera son chien et avec lui la tranquillité⁸⁴⁹.

La loi, au lieu de protéger le citoyen et de garantir ses droits, est perçue comme une source de faveurs ou de châtiments, selon l'appartenance sociale, ethnique ou sexuelle, favorisant certains groupes au détriment d'autres. Cette conception de la loi est mise en pratique par ses représentants, juges, avocats et policiers, parfois intègres mais aussi sexistes et corrompus dans des délits où des femmes sont les victimes.

Cecilia, victime d'une tentative de viol à son domicile, appelle la patrouille de police qui, au lieu de secourir la jeune fille, se met à lui voler ses modestes bijoux, ce qui rend l'acte encore plus odieux. Dans un dialogue rapporté par la victime, les deux policiers se partagent le maigre butin : « 'toi, tu prends la montre', 'et moi les boucles d'oreilles'⁸⁵⁰ » (n°7, M. Lamas, *El Universal*, 10/01/1978). L'honnêteté des forces de l'ordre semble tellement rare qu'elle est fortement soulignée, quand un cas exceptionnel se présente, comme celui du juge Heriberto Prado Reséndiz qui prend en charge le dossier de Cecilia González Balderas : « Trouver un fonctionnaire honnête est aussi difficile que de retrouver la fameuse aiguille dans la botte de foin⁸⁵¹. » Au tribunal, les féministes sont tout aussi surprises d'être accueillies avec respect et amabilité, « ce qui est vraiment un événement au Mexique⁸⁵² », précise Marta Lamas : « Nous pensions devoir affronter des escrocs grossiers, qui nous demanderaient des pots de vin ou qui se moqueraient de nous. L'accueil inhabituel nous a laissées sans voix⁸⁵³. » (n°7, M. Lamas, *El Universal*, 10/01/1978)

L'exercice de la justice contient une part de risques pour les juges impartiaux, comme pour Rosalinda Serrano de Carreras, qui doit traiter l'affaire d'un viol collectif. Le procès est entaché d'irrégularités, notamment avec intimidation des témoins. La juge est importunée par des agents proches de personnes influentes, qui cherchent à couvrir les coupables, comme le procureur Alanís, pris à partie par Marta Lamas. Les déclarations des uns et des autres

⁸⁴⁹ « Ellos serán castigados, seguramente con todo el rigor de la ley, que no puede perdonar ni la ignorancia ni la necesidad. La patrona que los orilló a la extorsión al negarse a cumplir con sus obligaciones legales, recuperará su perro y quedará tan tranquila. »

⁸⁵⁰ « 'cáete con el reloj', 'a mí me tocan los aretes' »

⁸⁵¹ « Encontrar un funcionario honesto es casi tan difícil como encontrar la famosa aguja en el pajar. »

⁸⁵² « eso en México es todo un acontecimiento »

⁸⁵³ « Pensábamos que tendríamos que enfrentarnos a hampones groseros, que nos pedirían 'mordidas' o que se burlarían de nosotras. El inusitado trato que recibimos nos dejó aleladas. »

révèlent les circuits de corruption et d'influence, qui rend partiale la justice. Cependant, la juge, intègre, ne tient pas compte des rétractations des témoins, elle reste indifférente à toute pression et condamne les violeurs à neuf ans de prison. La sentence provoque des violences verbales de la part des amis et des parents des condamnés. La justice a été rendue, la juge était honnête : « (oui, vous avez bien lu, au Mexique il existe des exceptions)⁸⁵⁴ ». Marta Lamas réitère son admiration envers la juge dans cette appréciation qui suggère aussi clairement les dysfonctionnements du système judiciaire : « Il est très risqué de rendre justice au Mexique⁸⁵⁵. » (n°10, M. Lamas, *El Universal*, 31/01/1978)

Le contenu informatif met en présence les ressorts politiques qui rendent difficile l'émergence de voix nouvelles, discordantes. Les trois collaboratrices mettent en relation ces voix contestataires et les obstacles rencontrés, en mettant en valeur le rôle des femmes dans la formulation d'une demande démocratique.

Les critiques contre le Gouvernement de L.Echeverría sont plus acerbes, à partir de 1972, de la part d'Esperanza Brito, à la fois dans *Novedades* et *Siempre!*, en phase avec un militantisme qui s'affirme dans une demande d'égalité et de justice en faveur des femmes, sur le plan institutionnel. Sa défense pour la dépénalisation de l'avortement est à ce titre exemplaire, en 1974 dans *Siempre!*. De la même façon, Elena Urrutia se fait la porte-parole des employées de maison, en 1977, dans *El Sol* : ce secteur entre dans la catégorie thématique 'Economie et emploi', qui se situe en première place. Elena Urrutia prend la mesure du poids des forces conservatrices, qui constituent un frein à l'avancée des droits pour les femmes, dans le quotidien de gauche *unomásuno*, en 1978. Des groupes comme Provida et l' UNPF trouvent en effet un cadre politique favorable sous la présidence de J. López Portillo. C'est dans *El Universal*, en 1978, que Marta Lamas ouvre le plus la perspective politique et sociale en plaçant les combats féministes au cœur des demandes démocratiques qui surgissent dans la société, notamment dans les luttes syndicales.

Le féminisme contient, dans ce sens, l'idée d'une démocratie concrète qui trouve son expression dans le discours de presse. Le contenu informatif met en relief les maux et les dysfonctionnements d'une démocratie incomplète ou imparfaite dans une perspective qui révèle et encourage des actions citoyennes. La presse exerce un contre-pouvoir, en créant un lieu d'expression démocratique où l'on donne la parole à ceux qui ne l'ont pas, les 'disparus', les employées domestiques, les travailleurs du métro, les ouvriers de l'électricité ou du secteur

⁸⁵⁴ « (sí, leyeron bien, en México existen excepciones) »

⁸⁵⁵ « Hacer justicia en México es harto riesgoso ».

hospitalier. Ainsi, le féminisme plaide pour une politique qui garantisse le plein exercice de la citoyenneté pour tous. Les collaboratrices tentent d'encourager leurs lecteurs et leurs lectrices à une participation citoyenne active dans un temps qui est celui de la réflexion et de l'action.

CONCLUSION

A travers le choix de ce triple corpus, composé d'articles de presse écrits entre 1963 et 1978, par trois intellectuelles mexicaines, journalistes et féministes, Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas, ce travail s'est posé la question de la transmission des idées féministes et des difficultés inhérentes à l'entreprise. Les trois collaboratrices présentent le même profil socio-économique : issues d'un milieu urbain, le DF, elles appartiennent à une classe sociale aisée. Ces deux caractéristiques les rapprochent de leurs lecteurs potentiels.

Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas écrivent surtout sur la situation des femmes des classes moyennes et hautes. La défense de l'égalité entre les hommes et les femmes va de pair avec une conscience des inégalités entre les classes sociales. Marta Lamas se distingue cependant par son regard sur les luttes syndicales. C'est leur histoire et leur formation théorique, à l'université ou grâce à l'héritage maternel, pour Esperanza Brito, qui ont déterminé leur choix au sein des courants féministes. Les trois collaboratrices proposent un autre agencement des relations entre les sexes selon une vision dynamique de l'histoire et de la culture.

Esperanza Brito s'inscrit d'abord dans un courant naturaliste, en associant la femme à la fonction maternelle, mais jamais de façon exclusive. La pleine réalisation de la maternité doit être le résultat d'un libre choix, et elle doit être accompagnée par des mesures appropriées, par exemple par l'instauration de garderies, et dans le respect de la législation du travail qui interdit toute discrimination. Esperanza Brito prône l'égalité entre les hommes et les femmes et la liberté de penser et d'agir en dehors de tout dogmatisme moral et religieux. Pour Marta Lamas, la plus jeune et la plus radicale, la liberté de disposer de son corps dépasse la question de la maternité volontaire pour ouvrir sur une sexualité dissociée justement de la procréation et donc ouverte à l'option homosexuelle. Même si l'amélioration de la situation des femmes dépend en partie de la volonté réformatrice du pouvoir politique, Elena Urrutia et Marta Lamas insistent sur les habitudes culturelles qui modèlent les esprits et qui déterminent les modes de pensée et les comportements, à l'origine d'une perception discriminatoire des femmes.

Malgré leur adhésion à différents courants féministes – libéral pour Esperanza Brito, et révolutionnaire pour Elena Urrutia et Marta Lamas – elles épousent le même dessein, soit l'égalité entre les sexes, une maternité libre, l'accès à la sphère politique et aux instances de décision, pour les femmes. Leurs différences portent plus sur la forme que sur le fond : la

réforme, pour Esperanza Brito, la révolution du système, pour Marta Lamas, et une révolution culturelle, pour Elena Urrutia, seraient les moyens pour réaliser l'émancipation des femmes et avec elle de toute la société. Leurs différences s'effacent quand elles revendiquent les droits reproductifs. Cette dimension universelle en cotoie une autre, locale, qui caractérise les contributions de chacune.

De façon didactique, Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas, participent à la transmission de l'histoire du féminisme, de ses premiers jalons que sont l'accès à l'éducation, dès le XIXe siècle, et les droits civiques, acquis, au Mexique, en 1953 : des avancées certes, mais insuffisantes au regard de la situation des femmes des années 1970. L'état des lieux établi par chacune est insatisfaisant, même s'il y a eu des améliorations, notamment par les nouvelles dispositions constitutionnelles apportées par le Gouvernement de L. Echeverría Álvarez, Année Internationale de la Femme oblige. L'article 4 modifié en 1974, reconnaît l'égalité juridique entre les hommes et les femmes. Gravés dans le marbre, les nouveaux droits en faveur des femmes ne sont pas encore une réalité, regrettent les collaboratrices : l'emploi des femmes s'est accru mais les discriminations persistent, à l'embauche et dans les conditions de travail ; leur niveau d'éducation s'est élevé, grâce à une plus grande préparation universitaire, mais ne débouche pas toujours sur une vie active en raison de fortes résistances socioculturelles. Les schémas culturels pèsent effectivement de tout leur poids dans la représentation des rôles des sexes, de la féminité et de la masculinité, porteurs d'une vision régressive de la société si l'on retient ce diagnostic sévère de Carlos Monsiváis sur les jeunes filles à qui il reproche leur apolitisme et leur inertie :

‘Les jeunes filles sont ce produit fini de la société de masses au Mexique [...] qui [...] insiste à ne concevoir aucun futur pour la femme et, dans le meilleur des cas, exige que sa résignation modernisée lui tienne lieu d'avenir. [...] Les jeunes filles, depuis leur soumission inhibée et tranquille, incarnent l'avenir douteux et calciné de notre pays’⁸⁵⁶. (n°5, E. Urrutia, *unomásuno*, 9/04/1978)

Pour Carlos Monsiváis, il s'agit de réveiller ces jeunes filles en leur donnant d'autres perspectives qu'une féminité engluée qui enferme les talents et dont le pays en fait finalement les frais. À l'instar de Carlos Monsiváis, les trois collaboratrices développent cette idée au

856 « ‘Son las jovencitas, ese producto cumplido y final de la sociedad de masas en México [...] que [...] acrecienta las sumisiones hogareñas, insiste en no ver destino concebible para la mujer y, en el mejor de los casos, le exige que modernice su resignación.[...] Las jovencitas, desde su inhibida y plácida sumisión, encarnan el dudoso y calcinado porvenir nacional’. »

long de leurs articles, et démontrent que ces schémas ne sont pas immuables mais ancrés dans un processus historique, ouvert au changement, comme le formule Françoise Héritier :

[...] les composantes psychologiques, les aptitudes particulières qui composent les portraits de la masculinité et de la féminité selon les sociétés et qui sont censées justifier la domination d'un sexe sur l'autre, sont un produit de l'éducation, donc de l'idéologie. (Héritier, 1996 : 230)

Les contributions des trois collaboratrices prennent le contre-pied de l'opinion de C. Monsiváis dans un discours performatif où elles nourrissent le dessein de favoriser une évolution des mentalités, une réflexion sur les façons de penser et d'agir, porteuse de changement, aussi infime fût-il. Les comportements et les modes de pensée sont issus d'une culture, d'une production humaine, marquées par la temporalité. Cette perspective signifie la possibilité d'améliorer les situations sociales injustes qui freinent l'épanouissement individuel des personnes et collectif des sociétés. Elle implique aussi une remise en question – et donc une critique – des traditions (le machisme et le sexisme) et des institutions (Etat, Eglise), à laquelle s'attèlent les collaboratrices dans des argumentations qui reflètent leur vécu et leur pensée.

Le contenu informatif propose une vision de la société ancrée dans un « monde commun » et projetée dans un « espace social » inaccompli. Ce « monde commun », décrit et amplifié, met à jour les préjugés et les stéréotypes jusqu'alors passés inaperçus ou considérés comme des pratiques normales et évidentes. Il est repensé selon une approche féministe dans une dynamique historique, discontinue, propre à la perspective de genre, qui tourne le dos à la vision essentialiste des rapports des sexes.

Les trois collaboratrices en font la démonstration à travers leur parcours personnel et dans le contenu informatif qu'elles livrent au lecteur. Esperanza Brito ne se résigne pas à sa fonction de mère au foyer. Entre 1963 et 1975, elle explique son engagement féministe à partir de sa propre expérience, sur le ton de la colère et de l'exaspération, dans *Novedades*, tout en confiant ses doutes et ses maladresses. Au long de ses articles, elle se met en scène, comme exemple, face à une lectrice qui lui ressemble. Ses articles dans *Siempre !*, à partir de 1972, sont définitivement ceux d'une militante : elle constitue alors son propre groupe, le MNM. Elena Urrutia, endossant la robe d'avocat, analyse, dans *El Sol*, les espaces de la vie quotidienne en y décelant toutes les formes de discrimination et d'injustice sociale, et met la culture au service de la divulgation du féminisme, dans *Novedades* et *unomásuno*. L'action

militante de Marta Lamas est servie, dans *El Universal*, par un ton direct, parfois brutal : elle adresse un réquisitoire contre les détenteurs du pouvoir, dans la sphère privée ou publique.

Loin de monopoliser la parole, Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas favorisent l'expression d'une polyphonie de voix qui arme des stratégies et une mise en scène discursives, à la recherche d'une relation avec le lecteur. Les différents genres journalistiques explorés, aux contours parfois flous ou hybrides, façonnent une pensée propre à éveiller l'intérêt du lecteur. C'est là où réside sans doute la difficulté car elles s'adressent à des lecteurs issus des classes moyennes et hautes et non à un parterre de sympathisants ou de militants.

Le défi consiste à construire une relation privilégiée avec le lecteur, à forger chez celui-ci une lucidité « sereine et réaliste » et aussi de façon plus ambitieuse une conscience féministe et politique (Naville-Morin, 2003 : 165). Nous rejoignons ici la définition des médias que donne Patrick Charaudeau, « un lieu de savoir et de médiation sociale indispensable à la constitution d'une conscience citoyenne » (Charaudeau, 2005 : 232). S'il est bien évidemment difficile de mesurer l'influence de la presse, et des médias en général, sur l'opinion publique, nous pouvons observer la presse et analyser les effets qu'elle vise tout en se gardant de rendre compte des effets qu'elle pourrait produire (Charaudeau, 2005 : 220).

Les trois collaboratrices donnent une visibilité à de nouveaux sujets sociaux – ici les femmes – à leurs manifestations, leur organisation, leurs objectifs, leur pensée, afin de réhabiliter le mouvement féministe et ses partisans, présents dans les luttes sociales. L'action et le discours féministes sont difficiles à mesurer en termes d'influence, d'un point de vue quantitatif. Cependant, en termes qualitatifs, on peut émettre quelques hypothèses et penser qu'une des victoires du féminisme serait une prescription culturelle nouvelle concernant la féminité, qui mettrait fin à ces soi-disant valeurs « féminines » comme la soumission, l'attente, la résignation. L'analyse féministe de la réalité peut amener, chez le lecteur, des représentations finales modifiées ou seulement de nouvelles interrogations.

Le dessein avoué des collaboratrices est bien de contribuer à changer les mentalités, en décryptant le « monde commun » et en proposant une lecture critique des symboles, de la féminité et de la maternité, confisqués par les institutions, l'Église ou le pouvoir politique, encore crispés sur une vision maternaliste de la femme. Passer de l'idolâtrie à la femme réelle signifie une subversion de l'ordre établi, de la *doxa*, ou encore du discours officiel. On pense ici au discours très conservateur de López Portillo, lors de sa prise de possession, le 1^{er} décembre 1976, quand il rend hommage aux femmes (*supra*).

L'écriture journalistique fait entendre ces voix dissidentes qui ouvrent des axes inexplorés pour analyser les comportements sociaux, les relations entre les sexes, en dénonçant les injustices et les abus de pouvoir, propres à un « monde commun » qui relève du vécu, du quotidien. Ces voies construisent donc un nouvel « espace social ».

Ce processus, comme on l'a vu, va de pair avec l'existence de moments politiques précis, certains instants ou certaines périodes étant plus propices que d'autres. La fin du mandat de G. Díaz Ordaz, marqué par une fermeture à toute possibilité de protestation et à de nouvelles propositions politiques (2 octobre 1968), est suivie par une « ouverture » annoncée par L. Echeverría Álvarez. Cette période (1970-1976) prépare et encadre l'émergence du néo-féminisme dont la manifestation institutionnelle est l'organisation de l'AIM en 1975. Elle est aussi propice à l'expression de discours critiques face au pouvoir, grâce à une plus grande liberté d'expression dans la presse. On peut penser que cette « ouverture démocratique », en réalité toute relative, se prolonge sous la présidence de J. López Portillo (1976-1982), à la lecture des écrits de Marta Lamas (1977-1978), d'une grande liberté de ton.

Dans ce contexte, des sujets tabous ont été levés, en particulier celui de l'avortement, à partir de 1976, avec la constitution par le Conseil National Démographique (CONAPO) du Groupe interdisciplinaire pour l'étude de l'Avortement (GIA). Elena Urrutia et Marta Lamas ont diffusé le rapport favorable à la dépénalisation de l'avortement, respectivement, dans *Novedades* et *El Universal*, en 1977. On peut constater qu'à chaque sexennat postérieur à celui de L. Echeverría, le débat sur la dépénalisation de l'avortement est rouvert, selon une étude réalisée par María Luisa Tarrés sur les débats dans la presse autour l'avortement entre 1976 et 1989 (Tarrés, 1991).

La transmission de nouvelles valeurs qui aboutissent à des changements dans les relations entre les hommes et les femmes, avec l'aide du législateur, est soumise à un processus lent. Gageons sur l'action des femmes, féministes ou pas, sur le poids des mouvements de femmes en tout genre, et encore plus modestement, sur le rôle de la presse. Lieu privilégié de l'expression démocratique, plurielle et libre, la presse est ouverte aux voix progressistes, notamment au sein de l'Eglise et des institutions. Les trois collaboratrices participent de ce jeu démocratique en proposant un projet de société structuré autour de la refonte des rôles sociaux, dans un discours légitime qui cherche sa réalisation dans des décisions politiques qui ne viennent pas ou qui tardent à se concrétiser.

De fait, le degré de démocratie d'un pays se mesure à l'aune de la situation des femmes, comme le suggère cette déclaration de la secrétaire générale de l'Année Internationale de la

Femme : « L'égalité de la femme est une condition préalable pour atteindre les objectifs de développement et de paix⁸⁵⁷. » (n°21, E. Brito, *Siempre!*, 2/04/1975).

Le contenu informatif façonne les demandes féministes projetées dans une conception idéale de la société, dans des formulations qui rappellent l'utopie fouriériste du phalanstère ou encore la « Ciudad dichosa » de Pablo Neruda, citée par Elena Urrutia (n°7, E. Urrutia, *unomásuno*, 17/04/1978):

Levantaremos la Ciudad Dichosa
con los brazos de los que ya viven
Y con las manos que no han nacido ahora⁸⁵⁸.

Même si, pour la femme, l'aspiration de trouver « une autre façon d'être libre » – selon la formule de Rosario Castellanos –, attend sa pleine réalisation, comme une promesse, Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas, y participent pleinement en élaborant de nouvelles propositions pour la société des hommes et des femmes. Leurs textes journalistiques en sont la trace où s'inscriront leurs héritières.

Depuis les années 1970, on peut mesurer le chemin parcouru par les trois collaboratrices et les décisions prises en faveur des femmes. À la veille des élections présidentielles de 1988, qui assurent encore le pouvoir au candidat du PRI, Carlos Salinas de Gortari, le Mouvement National des Femmes, d'Esperanza Brito, amorce des relations avec l'État pour créer des instances gouvernementales pour lutter contre la violence envers les femmes. Ainsi naît le Groupe Pluriel (*Grupo Plural*), qui réunit des féministes, des dirigeantes politiques, des fonctionnaires et des députés de plusieurs partis et qui est à l'origine dans le DF, en 1989, des Agences Spécialisées du Ministère Public chargées de traiter les cas de délits sexuels et d'attentats à la pudeur. En 1990, le Code Pénal du DF inclut le délit de harcèlement sexuel et l'accompagne de sanction salariale (30 jours de salaire minimum) ou de peine de prison (8 mois). (Ludec, 2000 : 25)

Marta Lamas, auteure de nombreux livres et actuellement collaboratrice à la revue politique *Proceso*, est devenue une figure de proue du féminisme mexicain, dont l'activisme se développe sur de nombreux fronts, universitaire, éditorial et militant. Spécialiste sur la

⁸⁵⁷ « La igualdad de la mujer es una precondition para poder alcanzar las metas que nos proponemos de desarrollo y paz. »

⁸⁵⁸ Pablo Neruda, *Canción de gesta*, Montevideo, El Siglo ilustrado, 1970, 106 p.

question de l'avortement, elle est à l'origine, en 1991, du Groupe d'Information sur la Reproduction Choisie (*Grupo de Información en Reproducción Elegida*, GIRE).

Grâce au travail effectué par cette association et celui des féministes, grâce aussi au maire de Mexico, Marcelo Ebrard, du parti de gauche le Parti de la Révolution Démocratique (*Partido de la Revolución emocrática*, PRD), au pouvoir à Mexico mais minoritaire dans le reste du pays, la ville de Mexico a approuvé la dépénalisation de l'avortement, en avril 2007, et a commencé à offrir un service d'interruption de grossesse dans les hôpitaux publics. (Lamas, 2009 : 154)

La campagne du GIRE avait écarté la question traditionnelle « L'avortement, pour ou contre?», qui rappelle le titre d'un article écrit par Elena Urrutia en 1976, dans *Novedades* (n°19, E. Urrutia, “Aborto, ¿sí o no?”, 15/08/1976). Devant ce choix impossible, la question est reformulée dans une autre perspective : « Qui doit prendre la décision d'une interruption de grossesse?». En 1992, les personnes interrogées ont répondu, pour 78%, que la femme devait décider, seule ou avec son compagnon. Cette tendance s'est confirmée dans deux autres enquêtes, en 1993 et en 1994. (Lamas, 2009 : 160)

Elena Urrutia, également auteure de nombreux ouvrages, a renforcé sa présence dans le monde académique. En 1983, elle a mis en place le Programme Interdisciplinaire d'Etudes de la Femme (PIEM), au Colegio de Mexico. Ce programme continue à transmettre aux jeunes générations l'histoire du féminisme, à réfléchir sur la situation des femmes au Mexique.

Dans les médias, non seulement d'autres femmes ont pris le relais, mais le support a changé avec l'essor des Technologies de l'Information et de la Communication (TIC) : l'agence de presse mexicaine CIMAC (Comunicación e Información de la mujer), créée en 1988, est un exemple d'un nouveau mode diffusion de l'information, dans une perspective de genre.

Je conclurai sur cette idée de transmission, dont Régis Debray donne une définition dans son abécédaire de la médiologie, en citant Paul Valéry⁸⁵⁹ :

C'est le plus grand triomphe de l'homme sur les choses, que d'avoir su transporter jusqu'au lendemain les effets et les fruits du labour de la veille. L'humanité ne s'est lentement élevée que sur le tas de ce qui dure.

⁸⁵⁹ Le site de la médiologie : < http://www.mediologie.org/presentation/abecedaire_index.html >

LISTE DES TABLEAUX ET GRAPHIQUES

Liste des tableaux

Tableau n° 1 : Ecoles et nombre d'inscriptions en primaire par sexe, dans le District Fédéral (1875 et 1910)	22
Tableau n° 2 : Taux d'alphabétisme de la population mexicaine (1960)	70
Tableau n° 3 : Evolution de la presse au Mexique (1945-1980)	70
Tableau n° 4 : Les trois principales villes et la presse (1964)	71
Tableau n° 5 : Tirage de la presse dans le District Fédéral (1964-1977)	72
Tableau n° 6 : Caractéristiques des deux groupes éditoriaux les plus importants (1970)	73
Tableau n° 7 : Tirage des revues mexicaines (1961 et 1964)	86
Tableau n° 8 : Répartition des articles selon le genre journalistique	89
Tableau n° 9 : Répartition des articles d'Esperanza BRITO, selon le genre journalistique	90
Tableau n° 10 : Répartition des articles d'Elena URRUTIA, selon le genre journalistique	91
Tableau n° 11 : Répartition des articles de Marta LAMAS, selon le genre journalistique	92
Tableau n° 12 : Population active (1930-1970) – Taux de participation des femmes à l'économie	125
Tableau n° 13 : Taux de participation des femmes sans enfants, à l'économie, selon l'état civil, 1970 (%)	131
Tableau n° 14 : Taux de participation des femmes avec enfants à l'économie, selon l'état civil, 1970 (%)	132

Liste des graphiques

Graphique n° 1 : Répartition thématique : Esperanza Brito, <i>Novedades</i> , 1963-1974	238
Graphique n° 2 : Répartition thématique : Esperanza Brito, <i>Siempre</i> , 1972-1975	238
Graphique n° 3 : Répartition thématique : Elena Urrutia, <i>El Sol</i> , 1976-1977	240
Graphique n° 4 : Répartition thématique : Elena Urrutia, <i>El Nacional</i> , 1976	241
Graphique n° 5 : Répartition thématique : Elena Urrutia, <i>Novedades</i> , 1974-1978	241
Graphique n° 6 : Répartition thématique : Elena Urrutia, <i>unomásuno</i> , 1978	242
Graphique n° 7 : Répartition thématique : Marta Lamas, <i>El Universal</i> , 1977-1978	243

ANNEXES

- **Annexe 1 : Liste chronologique des articles analysés, publiés par Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas**

Liste des articles analysés publiés par **Esperanza Brito**, dans *Novedades para el Hogar*, Segunda Sección, Mexico, DF, Sección « Pensándolo bien », entre 1963 et 1974

1963 (5)

1. “La Madre, Centro del Hogar”, 6/02/1963.
2. “Una esposa perfecta”, 30/04/1963.
3. “Inconformidad”, 14/05/1963 .
4. “Tiranía”, 29/10/1963.
5. “Hombrecillos”, 5/11/1963.

1964 (8)

6. “La Mujer actual”, 14/04/1964.
7. “La secretaria comprensiva”, 26/05/1964.
8. “Educación para el matrimonio”, 2/06/1964.
9. “Solidaridad Familiar”, 30/06/1964.
10. “Quehaceres domésticos”, 7/07/1964.
11. “Las Doncellas ricas”, 11/08/1964.
12. “Tiempo para el Hijo”, 6/10/1964.
13. “Compañera de hombre”, 10/11/1964.

1965 (7)

14. “La Mujer en la política”, 7/04/1965.
15. “La Mujer en la política II ”, 13/04/1965.
16. “La Mujer en la política III”, 20/04/1965.
17. “Diálogo conyugal”, 8/06/1965.
18. “Los Reyes del Hogar”, 29/06/1965.
19. “Si Faltara la Madre”, 24/08/1965.
20. “¡Abuelita, Consíenteme!”, 8/09/1965.

1966 (8)

21. “La Mujer emancipada”, 4/05/1966.
22. “¡Madre!”, 11/05/1966.
23. “La Mujer Excepcional”, 3/08/ 1966.
24. “Compromiso de la Señora de Elsner”, 31/08/1966.
25. “Uniforme femenino” , 2/11/1966.
26. “Uniforme femenino II”, 9/11/1966.
27. “El Trabajo y la Mujer”, 16/11/1966.
28. “El Trabajo y la Mujer II”, 23/11/1966.

1967 (9)

29. “Motivos de Divorcio”, 22/02/1967.

30. "La educación del Oído", 22/02/1967.
31. "Educación femenina", 19/04/1967.
32. "La Hija", 24/05/1967.
33. "Consejos a las casadas", 19/07/1967.
34. "La Educación de las Hijas", 11/08/1967.
35. "El Trabajo femenino", 30/08/1967.
36. "Hablemos de las suegras", 6/09/1967.
37. "¿Quién domina a quién?", 4/10/1967.

1968 (14)

38. "Desavenencias Conyugales", 1/02/1968.
39. "El Amor imposible", 14/02/1968.
40. "Trabajo femenino", 29/02/1968.
41. "Obediencia al esposo", 21/03/1968.
42. "Conversaciones femeninas", 17/04/1968.
43. "El voto femenino", 24/04/1968.
44. "Celos Paternos", 2/05/1968.
45. "Esponsales", 8/05/1968.
46. "Casarse y engordar", 15/05/1968.
47. "Betty Friedan o 'La Mística de la Femenidad'", 29/05/1968.
48. "Lucha de los sexos", 5/06/1968.
49. "Igualdad de Salario", 24/07/1968.
50. "Presencia de la Madre", 11/10/1968.
51. "Día de la Madre", 28/11/1968.

1969 (9)

52. "Paternidad", 9/01/1969.
53. "Educación femenina", 22/01/1969.
54. "Aspiradora último modelo", 8/07/1969.
55. "Contras", 15/07/1969.
56. "Las damas no trabajan", 27/08/1969.
57. "Banquete de bodas", 9/09/1969.
58. "Intimidación", 1/10/1969.
59. "El centro del hogar", 22/10/1969.
60. "Igualdad femenina", 5/11/1969.

1970 (5)

61. "Mensaje matrimonial", 14/02/1970.
62. "Divorcio", 7/07/1970.
63. "Escritos antifeministas", 7/08/1970.
64. "Escritos antifeministas" II, 14/08/1970.
65. "Revolución revivida", 11/09/1970.

1971 (7)

66. "El seguro de los domésticos", 26/02/1971.
67. "Divorcio", 26/03/1971.
68. "La electrónica y la emancipación femenina", 2/04/1971.
69. "Reforma educativa femenina", 7/05/1971.
70. "¿Conque no eres feminista?", 5/06/1971.
71. "Fútbol Femenil", 10/09/1971.

72. “No Somos Machos ... Pero somos muchos”, 26/11/de 1971.

1972 (9)

73. “La Mujer del año”, 24/03/1972.
74. “Presidentes feministas”, 7/04/1972.
75. “Una voz inconforme”, 14/04/1972.
76. “Planeación familiar”, 26/04/1972.
77. “La mujer casada”, 28/04/1972.
78. “Campaña de planeación familiar”, 2/06/1972.
79. “Contra la discriminación a las Mujeres en las aulas”, 21/07/1972.
80. “Comunicación”, 15/09/1972.
81. “La mujer y la política”, 29/09/1972.

1973 (3)

82. “ ‘Y m’ija ¿qué?’”, 27/03/1973.
83. “La mujer en Israel”, 18/07/1973.
84. “Movimiento Nacional de Mujeres”, 16/08/1973

1974 (4)

85. “Año internacional de la mujer”, 18/01/1974.
86. “ El hombre al lavadero”, 15/02/1974.
87. “Respuesta a Alardo Prats”, 12/10/1974.
88. « Divorcio », 19/10/1974.

Liste articles analysés, publiés par **Esperanza Brito**, dans la revue *Siempre!*, entre 1972 y 1975

1972 (2)

1. “El hombre debe colaborar con la mujer en defensa de los intereses comunes, unidos en el terreno laboral La Gran Batalla de la Mujer por la Igualdad”, 8/11/1972.
2. “La inteligencia es UNISEX”, 15/11/1972.

1973 (17)

3. “La mujer ha sido relegada a puestos secundarios y ningún presidente ha querido darle el sitio a que tiene derecho / Yo acuso al Gobierno y al PRI de antifeministas”, 14/02/1973.
4. “El Cardenal José Salazar... (partie manquante) / “Y fija rumbos a la mujer y a la juventud mexicana”, 7/03/1973.
5. “Las mujeres ya no queremos vivir de acuerdo con el dictado de Hombres, Ni con el PRI ni con el PAN, ni con ningún partido político: estamos solas en nuestra lucha; sólo en la unión lograremos nuestros derechos”, 4/04/1973.
6. “Feminismo y ideología, ¡ A votar por ellas!” , 23/05/1973.
7. “No es sólo una estrella y una mujer bonita María Elena Marqués Candidata a diputada suplente por un distrito de la ciudad de México, es una mujer apasionada de su patria con una gran voluntad de servicio”, 20/06/1973.
8. “Aunque pretende reprimirla la estructura capitalista es la que estimula y fomenta / La Prostitución, dice el Lic. Nicolas Pérez”, 12/09/1973.

9. “ Cuando la mujer mexicana quiere, puede! Ellas asumen su papel rector”, 19/09/1973.
10. “ Frente al destino de México / La mujer ocupa su sitio “, 26/09/1973.
11. “ Batalla desigual con el hombre, ellas prueban su esfuerzo, su capacidad, su talento En México está sonando la hora de las mujeres”, 26/09/1973.
12. “Posiciones claves en el más alto nivel descansan en su capacidad y talento / El poder femenino, bello reto al futuro de México”, 3/10/1973.
13. “¿Por qué no hay una mujer ministra? Pedir igualdad, no es buscar un enfrentamiento”, 17/10/1973.
14. “El tremendo incremento de la población ha frenado el desarrollo económico del país / En México se practican 600 mil abortos al año!”, 24/10/1973.
15. “Los ‘más bajos instintos del hombre’ ni son instintos ni son bajos, dice a Siempre! / La doctora Esther Corona La planeación familiar y la educación sexual”, 31/10/1973.
16. “Grande de las Letras, Embajadora en Israel / Habla Rosario Castellanos”, 14/11/1973.
17. “Quienes comercian con ella invocan la libertad de expresión, pero su solo objetivo es el dinero / La pornografía, Estímulo de vicio y degeneración”, 21/11/1973.
18. “Ahora, todos los funcionarios Serán feministas”, 26/11/1973.

1974 (2)

19. “Un desafío al feminismo gubernamental / El Aborto”, 16/01/1974.
20. “ El mundo que los hombres crearon para nosotras / Con Dolores del Río, la mujer del año 1973”, 6/02/1974.

1975 (4)

21. “Nuestros problemas son los problemas de una sociedad / La mujer sabe donde va y qué es lo que quiere”, 2/04/1975.
22. “Habla a Siempre! Liberotte Funcke, vicepresidenta del Parlamento de la República Federal de Alemania / El Problema de la Mujer es el mismo allá y acá”, 30/04/1975.
23. “También en Alemania las mujeres están divididas / Liberadas sólo de palabras”, 21/05/1975.
24. « Una mujer de su tiempo en busca de la presidencia municipal de Toluca Habla a *Siempre!* Yolanda Senties », 19/11/1975.

Liste des articles analysés, publiés par **Elena Urrutia** dans, le supplément culturel dominical, *Revista mexicana de cultura*, du quotidien **El Nacional**, en 1976

1976 (3)

1. “Mujeres, mujeres”, 29/02/1976.
2. “Especulaciones sobre el divorcio”, 30/05/1976.
3. “La mujer en la comunidad”, 5/12/1976.

Liste de articles analysés, publiés par **Elena Urrutia** dans le quotidien *El Sol de México*,
« Sección A », entre 1976 et 1977

1976 (3)

1. “Apaciguamiento, no liberación”, 9/12/1976;
2. “¿Qué va a ser de “Minerva”?”, 16/12/1976.
3. « Mujeres, política, natividad », 23/12/1976.

1977 (14)

4. “El derecho al trabajo”, 6/01/1977.
5. “La liberación del lenguaje”, 20/01/1977.
6. “Ese tema candente: el aborto”, 27/01/1977.
7. « ¿Debiera haber obispas? », 3/02/1977.
8. « El opio de las mujeres », 10/02/1977.
9. “ Cuando esa infinita servidumbre...”, 17/02/1977.
10. “Las que “sacuden y barren nuestras porfiadas miserias””, 24/02/1977.
11. “De nuevo el servicio doméstico”, 3/03/1977.
12. “¿Violación? Eso no ocurre más que a las otras”, 10/03/1977.
13. “¿Por qué dedicar dos días a la mujer?”, 17/03/1977.
14. “ La más explotada de entre los explotados”, 24/03/1977.
15. « Ocupaciones de uso y abuso », 21/04/1977.
16. “¿Discriminación? ¿Cuál discriminación?”, 28/04/1977.
17. “La víctima que es culpable”, 5/05/1977.

Liste des articles analysés, publiés par **Elena Urrutia** dans le supplément culturel dominical
de *Novedades, La Onda*, sous la rubrique “Libros”, entre 1974 et 1978

1974 (6)

1. “La mujer que estuvo 60 veces en la cárcel”, 29/09/1974.
2. “La Princesa se casa como en un cuento”, 10/11/1974.
3. “El amor, la seducción, el bien y el mal”, 17/11/1974.
4. “La historia de las azafatas”, 24/11/1974.
5. “El cine nos va a liberar”, 15/12/1974.
6. “Las mujeres también son seres humanos”, 22/12/1974.

1975 (8)

7. “Que los sueños, mitos son”, 26/01/1975.
8. “Mujer, mujer divina”, 1/06/1975.
9. “Por eso estamos como estamos”, 29/06/1975.
10. “El humor tiene cara de mujer”, 6/07/1975.
11. “¿Qué haría usted en la balsa del sexo?”, 3/08/1975.
12. “1968 como un melodrama”, 31/08/1975.
13. “No sólo de liberación vive la mujer”, 12/10/1975.
14. “El año internacional de la mujer da a luz un libro”, 23/11/1975.

1976 (8)

15. “Madre, esposa y militante”, 25/01/1976.

16. “¿Era sexista el mundo prehispánico”, 28/03/1976.
17. “Infidelidad consigo mismo”, 25/04/1976.
18. “Por una teoría feminista”, 13/06/1976.
19. “Aborto, ¿sí o no?”, 15/08/1976.
20. “La voz del feminismo”, 19/09/1976.
21. “¿Y después del Año de la Mujer, qué?”, 26/09/1976.
22. “Unas mujercitas diferentes”, 19/12/1976.

1977 (10)

23. “Proceso al presidente”, 2/01/1977.
24. “Las feministas embarazadas”, 9/01/1977.
25. “Revuelta contra el aborto”, 16/01/1977.
26. « Nacer o no nacer », 6/03/1977.
27. “La mujer, el sexo y el trabajo”, 10/04/1977.
28. “¿Para qué quieres liberarte?”, 15/05/1977.
29. “¿Existe igualdad sexual?”, 21/08/1977.
30. “Domitila exige justicia”, 11/09/1977.
31. “Yo soy Maria Sabina”, 18/09/1977.
32. « El rostro de la clase media », 6/11/1977.

1978 (2)

33. «Una mujer contra Somoza», 19/03/1978.
34. « El idioma es misógino», 16/04/1978.

Liste des articles analysés, publiés par **Elena Urrutia**
dans le quotidien *unomásuno* en 1978

1978 (22)

1. « La vanguardia literaria en Francia, son las escritoras, que obtuvieron esa denominación », 18/01/1978.
2. “58 veces he caído a la cárcel por la lucha: Benita Galeana”, 12/02/1978.
3. “Las mujeres son quienes más sufrieron la Revolución: Carmen Toscano”, 12/03/1978.
4. “En una sociedad de equilibrio económico y sexual las mujeres serían las más fuertes”, 13/03/1978.
5. “Las jovencitas y las prostitutas, dos grupos ocultos y desconocidos en México: Monsiváis”, 9/04/1978.
6. “Reto del clero reaccionario”, 15/04/1978.
7. “Para liberarse, la mujer debe participar en las reformas sociales profundamente: Noelle Monteil”, 17/04/1978.
8. “La situación de la mujer pobre en Tijuana fue analizada por la doctora Margarita Nolasco”, 23/04/1978.
9. “La mujer latinoamericana, sujeta a la publicidad 65 por ciento más que en EU”, 2/05/1978.
10. “El lenguaje, vehículo de discriminación sexual”, 11/06/1978.
11. “De cuando se usaba que las mujeres fueran reporteras sólo de sociales: Elena Poniatowska”, 12/06/1978.
12. “Lenguaje y discriminación”, 19/06/1978.
13. “El lenguaje, trasmisor de una cultura”, 25/06/1978.

14. «Robustecer el conocimiento mutuo de México y China a través de la cultura y la educación», 28/06/1978.
15. “Mujer, hombre, lenguaje”, 7/07/1978.
16. « La realidad tiene todo: sueños, conciencia, magia, objetividad, subjetividad, monstruos y ángeles», 13/07/1978.
17. “La ocultación de la mujer en el lenguaje”, 14/07/1978.
18. “Machismo represor y anticonstitucional”, 5/08/1978.
19. “Píldoras sin contenido”, 19/08/1978.
20. « Doris María: una combatiente nicaragüense vista por Randall», 24/09/1978.
21. “La inferioridad fisiológica de la mujer, treta para excluirla socialmente”, 30/09/1978.
22. “El cine, cultura misógina, debe ser reinventado por mujeres: Agnès Varda”, 30/10/1978.

Liste des articles analysés, publiés par **Marta Lamas**, dans le quotidien *El Universal* entre 1977 et 1978 (CD)

1977 (5)

1. “Impugnación al sistema El Movimiento de Liberación de la Mujer”, 29/11/1977.
2. “CONAPO y Sexismo El Primer Congreso de Educación Sexual”, 6/12/1977.
3. “Informe Oculto Las Mujeres y el Aborto (I)”, 13/12/1977.
4. “Si los hombres embarazaran Las Mujeres y el Aborto (II)”, 20/12/1977.
5. “Consumo enajenante Vacío navideño”, 27/12/1977.

1978 (52)

6. “En legítima defensa Cecilia González Balderas”, 3/01/1978.
7. “Cambios en la “Procu La libertad de Cecilia González Balderas”, 10/01/1978.
8. “Cecilia González Balderas Prejuicios y Mala Imagen”, 17 /01/1978.
9. “Huelga de hambre Domitila Barrios”, 24/01/1978.
10. “Rosalinda Serrano de Carreras Los Avatares de la Justicia”, 31/01/78.
11. “Envilecimiento femenino Miss México : Degradación Institucionalizada”, 7/02/1978.
12. “Las Medidas de Alanís Fuentes La Lucha contra la Violación”, 14/02/1978.
13. “Callejero. Agresión masculina El “Piropo””, 21/02/1978.
14. “Discriminación profesional Arquitectos vs Arquitectas”, 28/02/1978.
15. “Celebración Revolucionaria Ocho de Marzo : Día Internacional de la Mujer”, 7/03/1978.
16. “Comités Femeniles de la T.D Las mujeres de “la Boquilla”.”, 14/03/1978.
17. “Combatiente sandinista Doris María de Nicaragua”, 21/03/1978.
18. “¿Prietas o blanquitas? La Flor Menos Mexicana del Ejido”, 28/03/1978.
19. “El Homicidio de Doña Felicitas Esposas golpeadas (I)”, 4/04/1978.
20. “Problema social y no íntimo Esposas Golpeadas (II)”, 11/04/1978.
21. “Repuesta Feminista: Albergues Esposas Golpeadas (III)”, 18/04/1978.
22. “Tiempo Sinvergüenza Lillian Helman”, 25/04/1978.
23. “Amas de casa Las Trabajadoras olvidadas”, 2/05/1978.
24. “Manoseos y despidos Hostigamiento laboral . «, 9/05/1978.
25. “Mujeres en lucha.El 2° Festival de oposición », 15/05/1978.
26. “Aborto Legal : Derecho a la Vida. Legislación italiana”, 23/05/ 1978.
27. “Fuero militar ? Crimen machista », , 30/05/1978.
28. “La Desinformación Las Feministas y Miss México”, 6/06/1978.

29. “Premio Nacional de Periodismo Elena Poniatowska”,13/06/1978.
30. “Ante la degradación Las Feministas contra la Pornografía ”, 20/06/1978.
31. “La Mujer en China Flora Botton Beja”, 27/06/ 1978.
32. “Trabajo ‘Femenino’ Las secretarias” (I), 4/07 1978.
33. “Opresión específica Las Secretarias (II)”,11/07/1978.
34. “Bellas mercancías Miss Universo: La Gran Transa”, 18/07/78.
35. “Lecciones para obreras Alejandra Kollontai: Feminista y Socialista”, 25/07/1978.
36. “Insólita defensa Represión sexista en Oaxaca” , 1/08/1978.
37. “La causa de las mujeres Gisele Halimi y 'Choisir””, 8/08/1978.
38. “Golpeadas, presas y golpeadas Las mujeres del Hospital General”,15/08/1978
39. “¿Alguien dijo dragón?, Teatro infantil y sexismo”, 22/08/1978.
40. “Grupo circo, maroma y teatro Teatro infantil y sexismo (II)”, 29/08/ 1978.
41. “Las olvidadas Las mujeres y el II informe”, 5/09/1978.
42. “Rosario Ibarra de Piedra Las mujeres del Comité Pro Defensa de Presos (I)”, 12/09/1978.
43. “Personas Desaparecidas Las mujeres del Comité Pro Defensa de Presos (II)”, 19/09/1978.
44. “Ley de Amnistía Las mujeres del Comité Pro Defensa de Presos (III)”, 26/09/ 1978.
45. “Feminismo Las mujeres y el Movimiento de 68”, 3/11/1978.
46. “Foro Abierto Tercera Jornada Nacional sobre Aborto”,10/10/1978.
47. “Campesinas «controlables» Planificación Genocida”, 17/10/1978.
48. “Suciedad en el metro Limpieza, Cosa de mujeres?”, 24/10/1978.
49. “Dalila Zeghar Maschino Argelia machista”, 31/10/1978.
50. “La Prostitución (I) Desempleo y Alienación”, 7/11/1978.
51. “La Prostitución (2), Represión y Machismo”, 14/11/1978.
52. “La prostitución (3)Solidaridad con las Víctimas del Estigma”, 21/11/1978.
53. “En la Santa Veracruz Segunda Huelga de Hambre”, 28/11/1978.
54. “Boicot de Mujeres Consumismo”, 5/12/1978.
55. “La Nueva Mujer Feministas y Lesbianas,” 12/12/1978.
56. “Derecho a la Diferencia Lesbianas y Feministas”,19/12/1978.
57. “Valentía e Integridad Lesbianas en Lucha”, 26/12/1978.

Annexe 2 : Liste des œuvres critiquées

Liste des critiques publiées par Elena Urrutia

El Nacional

1. *Las mujeres observadas*. Selección de varios autores. Versión castellana de Mario Ghiacchino. Edal Tiempo Nuevo, Venezuela, 183 p. (n°1, *El Nacional*, 29/02/1976)
2. Mel Krantzler, *Divorcio creador (Una nueva oportunidad para el crecimiento personal)*, Traducción de Rosa María Phillips. Col. "El viento cambia", Ed. Extemporáneos. México, 1975, 309 p. (n°2, *El Nacional*, 30/05/1976)
3. Mariarosa della Costa y Selma James, *El poder de la mujer y la subversión de la comunidad*, traducción d'Isabel Vericat, col. "sociología y política de Siglo XXI Editores. México 1975, 103 p. (n°3, *El Nacional*, 5/12/1976)

Novedades

1. *Benita*, de Benita Galeana (n°1, *Novedades*, 29/09/1974)
2. *La Princesa del Palacio de Hierro*, de Gustavo Sainz (n°2, *Novedades*, 10/11/1974)
3. *Los alucinados*, et *Vicente y la magia de los hombres importantes*, de Robert Musil (n°3, *Novedades*, 17/11/1974)
4. *Café, té y yo: las memorias eróticas de dos azafatas*, (n°4, *Novedades*, 24/11/1974)
5. *El cine y su público*, de Emilio García Riera, (n°5, *Novedades*, 15/12/1974)
6. *El último verano de Mrs. Brown*, de Doris Lessing, Seix Barral, Biblioteca breve, 298 págs. 45 pesos. (n°6, *Novedades*, 22/12/1974)
7. *Mitos y fantasías de la clase media en México*, de Gabriel Careaga. (*Novedades*, n°7, 26/01/1975)
8. *La mujer: ni objeto ni símbolo ¿Integración o liberación?*, d'Anderson Groessgerge. (n°8, *Novedades*, 1/06/1975)
9. *Instrucciones para un viaje al infierno*, de Doris Lessing. (n°9, *Novedades*, 29/06/1975)
10. *El eterno femenino*, de Rosario Castellanos. (n°10, *Novedades*, 6/07/1975)
11. *Acali*, de Santiago Genovés (n°11, *Novedades*, 3/08/1975)
12. *Cena de cenizas*, de Ana Mairena. (n°12, *Novedades*, 31/08/1975)
13. *El espíritu de un pueblo: Las mujeres de Vietnam*, de Margaret Randall. (n°13, *Novedades*, 12/10/1975)
14. *La mujer*, de Margarita Michilena, Margarita García Flores, Ana María Guzmán de Vázquez Colmenares, et Silvia Pinal. (n°14, *Novedades*, 23/11/1975)
15. *Diario y cartas desde la cárcel*, de Eva Forest; (n°15, *Novedades*, 25/01/1976)
16. *La mujer en México. Época prehispánica*, de Guadalupe Rivera Marín, Silvia Marcos et Aguirre Beltrán. (n°16, *Novedades*, 28/03/1976)
17. *Es largo esperar callado*, de Lidia Falcón. (n°17, *Novedades*, 25/04/1976)
18. *Las mujeres dicen basta*, essais de Mirta Henault, Peggy Morton et Isabel Larguía (n°18, *Novedades*, 13/06/1976)
19. *El aborto en México*, de Marieclaire Acosta, Flora Botton-Burlá, Lilia Domínguez, Isabel Molina, Adriana Novelo et Kira Núñez.(n°19, *Novedades*, 15/08/1976)

20. *FEM*, publicación feminista trimestral. Vol.1, No.1, de oct, nov y dic de 1976. Dirección de Alaíde Foppa y Margarita García Flores. (n°20, *Novedades*, 19/09/1976)
21. *Boletín Isis internacional ISIS*. Publicado por los colectivos de la Isis en Ginebra y Roma. Número 1, mayo 1976. (n°21, *Novedades*, 26/09/1976)
22. *Mujercitas*, de Nuria Pompeia (livre de caricatures sur la condition féminine) (n°22, *Novedades*, 19/12/1976)
23. *Erase una vez un presidente...*, de Juan Miguel de Mora (n°23, *Novedades*, 2/01/1977)
24. *La causa de las mujeres*, Gisèle Halimi. (n°24, *Novedades*, 9/01/1977)
25. *La Revuelta*, groupe et publication, n°1 et n°2. (n°25, *Novedades*, 16/01/1977)
26. *FEM*, publicación feminista trimestral. Dirigida por Alaíde Foppa y Margarita García Flores. Número 2. 106p. (n°26, *Novedades*, 6/03/1977)
27. *Autobiografía de una mujer sexualmente emancipada*, de Alexandra Kollontai (n°27, *Novedades*, 10/04/1977)
28. *Círculos*, de Aline Pettersson, (n°28, *Novedades*, 15/05/1977)
29. *El vínculo del placer, un nuevo enfoque del compromiso sexual*, de William H. Masters et Virginia L. Johnson. Etats-Unis (n°29, *Novedades*, 21/08/1977)
30. *Si me permiten hablar... Testimonio de Domitila, una mujer de las minas de Bolivia*, de Moema Viezzer. (n°30, *Novedades*, 11/09/1977)
31. *Vida de María Sabina, la sabia de los hongos*, de Alvaro Estrada. (n°31, *Novedades*, 18/09/1977)
32. *Biografía de un joven de la clase media*, de Gabriel Careaga. (n°32, *Novedades*, 6/11/1977)
33. «*SOMOS MILLONES*»... (*La vida de Doris María, combatiente nicaragüense*), de Margaret Randall. (n°33, *Novedades*, 19/03/1978)
34. *Lenguaje y discriminación sexual*, Alvaro García Meseguer. Edit Cuadernos para el Diálogo. Libros de bolsillo, Madrid 1977, 358 p. (n°34, *Novedades*, 16/04/1978)

El Sol

1. «Juegos del Amor», d' Isabel Vega. (n°5, *El Sol*, 20/01/1977)
2. La revue française *Marie-Claire*. (n°9, *El Sol de México*, 17/02/1977)

unomásuno

1. *Benita*, de Benita Galeana et son prochain livre, un recueil de contes, *El peso mocho*. (n°2, *unomásuno*, 12/02/1978)
2. *Somos millones...* (*La vida de Doris María, combatiente nicaragüense*), de Margaret Randall (n°20, *unomásuno*, 24/09/1978)

Liste des critiques publiées par Marta Lamas

Livres

1. *Si me permiten hablar...*, Moema Viezzer (n°9, *El Universal*, 24/01/1978)
2. *Somos millones...* (*La vida de Doris María, combatiente nicaragüense*), de Margaret Randall (n°17, *El Universal*, 21/03/1978)
3. *La mujer en el desarrollo social*, Alejandra Kollontai (*El Universal*, 25/07/1978)

Films:

1. *Tiempo Sinvergüenza*, Lillian Hellman; (n°22, *El Universal*, 25/04/1978)

Théâtre:

1. *¿Alguien dijo dragón?*, Carlos Lyra. (n°39, *El Universal*, 22/08/1978)

2. Théâtre pour enfants du groupe “Circo, maroma y teatro”. (n°40, *El Universal*, 29/08/1978)

Liste des critiques publiées par Esperanza Brito

1. *Contras En Varios Tonos*, de Eugenia Romo de Álvarez (n°55, *Novedades*, 15/07/1969)

Bibliographie

- PRESSE (Histoire de la presse, méthodologie et ouvrages théoriques)

- ABASTADO, Claude,
1980 *Messages des Media*, Paris, CEDIC, Coll. « Textes et Non Textes ».
- ALBERT, Corinne,
1993 « Presse et pouvoir au Mexique », *Mondes hispanophones*, n°24, PUR, p.35-43.
- ALBERT, Pierre,
1989 *Lexique de la presse écrite*, Paris, Dalloz.
- ARREDONDO RAMIREZ, Pablo, SANCHEZ RUIZ, Enrique E.,
1987 *Comunicación social, poder y democracia en México*, Guadalajara, Ed Universidad de Guadalajara , Jalisco México, [1986].
- BARDIN, Laurence,
2007 *L'Analyse de contenu*, Paris, Presses universitaires de France, DL.
- BARTHES, Roland,
1957 *Mythologies*, « Coll. Points », Paris, Seuil.
- BOHMANN, Karim,
1989 *Medios de comunicación y sistemas informativos en México*, México, CNCA (Consejo Nacional para la Cultura y las Artes) -Alianza Editorial Mexicana.
- BROOKS, David,
2008 « Listo en Washington, el museo del periodismo », *La Jornada*, 9 de abril;
<<http://www.jornada.unam.mx/2008/04/09/index.php?section=mundo&article=044n1mun>>
- CANO ANDALUZ, Aurora (Coord.),
1995 *Las Publicaciones periódicas y la historia de México* (ciclo de conferencias), México, UNAM.
- CHARAUDEAU, Patrick, MAINGUENEAU, Dominique,
2002 *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris : Ed. du Seuil.
- 2005 *Les médias et l'information, l'impossible transparence du discours*, Bruxelles Bry-sur-Marne (Val-de-Marne) : De Boeck : INA.
- COVO-MAURICE, Jacqueline,
1989 « *El Nacional* de Mexico, instrument du cardénisme », *L'Ordinaire Mexique Amérique Centrale*, n°123, sept-oct., Toulouse Le Mirail, GRAL-CNRS/IPEALT, p. 61-82.
- DANIEL, Jean,

2006 *Avec Camus. Comment résister à l'air du temps*, Paris, Gallimard.

DEBRAY, Régis,

2000 *Introduction à la médiologie*, Paris, Presses universitaires de France.

EDO, Concha,

2009 *Periodismo informativo e interpretativo. El impacto de Internet en la noticia, las fuentes y los géneros*, México, Alfaomega.

EL PAÍS,

1990 *El País libro de estilo*, Madrid, Ediciones El País S.A.

ESQUENAZI, Jean-Pierre,

2002 *L'écriture de l'actualité. Pour une sociologie du discours médiatique*, Presses universitaires de Grenoble.

FERNANDEZ CHRISTLIEB, Fátima,

2001 *Los medios de difusión masiva en México*, Ediciones Casa Juan Pablos, México, 1ª ed. 1982.

FLORES QUINTERO, Genoveva,

2008 *Unomásuno: 1977-1987. Historias personales*, México, DF, Thèse de doctorat, Universidad Iberoamericana.

GUTIERREZ ESPINDOLA, José Luis,

1988 « La prensa y el futuro de la democracia », in Rolando Cordera Campos, Raúl Trejo Delarbre, Juan Enrique Vega (coord.), *México: el reclamo democrático*, México, Siglo XXI Editores, 1988, p. 217-236.

KAPUŚCIŃSKI, Ryszard,

2002 *Los cínicos no sirven para este oficio : sobre el buen periodismo*, Barcelona, Anagrama.

KARAM CÁRDENAS, Tanius,

2005 « Notas para una historia social reciente del periodismo escrito en México (1988-2003) », *L'ordinaire latino-américain, Medios de Comunicación en América Latina*, janv-mars, IPEALT, Toulouse, p.31-45.

2000 « Comunicación y democracia en México: una introducción general », *Razón y Palabra*, mayo-julio, n°18;

<<http://www.razonypalabra.org.mx/anteriores/n18/editorial.html>>

LEÑERO, Vicente et MARÍN, Carlos,

1986 *Manual de Periodismo*, México, Editorial Grijalbo.

LUÉVANO DÍAZ, Alain,

2006 « 1945. El Sol del Centro y el Inicio del Periodismo Industrial en Aguascalientes », in Celia del Palacio Montiel, *Rompecabezas de papel: la prensa y el periodismo desde las regiones de México : siglos XIX y XX*;

<<http://historiadoresdelaprensa.com.mx/hdp/files/106.doc>>

- MAINGUENEAU, Dominique,
1996 *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- MARTIN-LAGARDETTE, Jean-Luc,
2005 *Le guide de l'écriture journalistique*, Paris, La Découverte, 2005 ; 1^{re} éd.1984, Syros.
- MARTÍNEZ S., José Luis,
2005 *La vieja guardia: protagonistas del periodismo mexicano*, México, DF, Plaza Janés, Mondadori.
- MORIN, Edgar,
2008 « Le chercheur et l'éditorialiste », *Le Nouvel Observateur*, n°2258, semaine du 14 février ;
< <http://hebdo.nouvelobs.com/hebdo/parution/p2258/articles/a366723-.html>>
- NAVILLE-MORIN, Violette,
2003 *L'écriture de presse*, Rééd. dir. par Lise Chartier, Sainte-Foy (Québec) : Presses de l'Université du Québec.
- NEVEU, Erik,
2004 *Sociologie du journalisme*, Paris, La Découverte.
- OCHOA CAMPOS, Moises,
1968 *Reseña histórica del periodismo mexicano*, Mexico, Editorial Porrúa.
- PONIATOWSKA, Elena,
1993 « Censura y Sociedad », *La Jornada*, México, DF, 6 de diciembre.
1976 « El caso 'Excelsior' », *Fem*, n°1, oct, nov, dic, p. 89-90.
- POTTER, Deborah,
2006 *Manual de periodismo independiente*, Oficina de Programas de Información Intrenacional, Departamento de Estado de Estados Unidos;
<http://www.america.gov/esp/media/pdf/books/handbook_sp.pdf#popup>
- RINGOOT, Roselyne, UTARD, Jean-Michel (dir.),
2009 *Les genres journalistiques. Savoirs et savoir-faire*, Paris, L'Harmattan.
- RINGOOT Roselyne et ROCHARD Yvon,
2005 « Proximité éditoriale : normes et usages des genres journalistiques », *Mots. Les langages du politique* [en ligne], 77 | 2005, mis en ligne le 31 janvier 2008 ;
< <http://mots.revues.org/index162.html>>
- ROBIN, Régine, GUILHAUMOU, Jacques, MALDIDIER, Denise,
1994 *Discours et archive, expérimentations en analyse du discours*, Liège, Mardaga.
- ROMERO, Lourdes,
2006 *La realidad construida en el periodismo. Reflexiones teóricas*, Mexico, Unam, Porrúa.

- ROSS, Stanley Robert,
1965 « El historiador y el periodismo mexicano », *Historia mexicana*, vol. XIV, núm.3, enero-marzo, p. 347-382.
- RUIZ CASTAÑEDA, María del Carmen,
1974 *El Periodismo en México: 450 años de historia*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, Escuela Nacional de Estudios Profesionales Acatlán.

1990 (Coord.), *La Prensa. Pasado y Presente de México*, (Catálogo selectivo de publicaciones periódicas), México, UNAM, 1990 (2ª.Edición).
- SOULET, Jean-François,
1994 *L'histoire immédiate*, PUF, Collection Que-Sais-Je ?, N° 2841.
- SPOIDEN, Stéphane,
2007 *Régis Debray et la médiologie*, CRIN 47, (*Cahiers de recherche des instituts néerlandais de langue et de littérature française*), Amsterdam, Editions Rodopi B.V..
- TREJO DELARBRE, Raúl,
1998 « Veinte años de prensa en México ». *Revista Latina de Comunicación Social*, n°6, junio, Universidad de La laguna, Tenerife, Canarias;
<<http://www.ull.es/publicaciones/latina/a/79rtre.htm>>

1995 « Democracia por escrito. La prensa mexicana entre 1970 y 1994. Un vistazo inevitablemente parcial », in Aurora Cano Andaluz, Aurora (Coord.), *Las Publicaciones periódicas y la historia de México* (ciclo de conferencias), México, UNAM, p. 187-201.

1990 « Periódicos, ¿Quién tira la primera cifra ? », *Cuadernos de Nexos*, Mexico, juin, n°24, p.1-3.
- HISTOIRE DES FEMMES, GENRE, JOURNALISME
- ACEVEDO, Marta,
1982 *El 10 de mayo*, México, Martín Casillas Editores.
- ACEVEDO, Marta *et al.*,
1977 « Piezas de un rompecabezas », *Fem*, Vol. II , n°5, oct-déc, México DF, p.11-26.
- BARBIERI, Teresita de,
1986 « Nuevos sujetos sociales: la presencia política de las mujeres en América Latina », *Nueva Antropología*, Revista de Ciencias Sociales, “Estudios sobre la mujer: problemas teóricos”, Vol. VIII, n°30, nov., México, p.5-29;
<<http://www.juridicas.unam.mx/publica/librev/rev/nuant/cont/30/cnt/cnt2.pdf>>
- BARD, Christine,
1999 *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard.

- BARTRA, Eli,
1992 « Mujeres y Política en México: aborto, violación y mujeres golpeadas », *Política y Cultura*, otoño, número 001, Universidad Autónoma Metropolitana – Xochimilco, Distrito Federal, México, p.23-33;
<<http://redalyc.uaemex.mx/redalyc/pdf/267/26700103.pdf>>
- BLANDIN, Claire,
2005 « Collectif, 7^e Rendez-vous de l’Histoire, Blois, 14-17 octobre 2004 : « Les femmes dans l’Histoire », *Mots. Les langages du politique, Usages politiques du genre*, [en ligne], mis en ligne le 31 janvier 2008 ;
<<http://mots.revues.org/index463.html>>
- CAMACHO, Leonora,
1977 « La mujer y el trabajo productivo en México », *Historia y Sociedad*, Vol. 4, n°14, México, DF, p.11-25.
- CANO, Gabriela,
2007 « Las mujeres en el México del siglo XX. Una cronología mínima », in Lamas, Marta, (coord.), *Miradas feministas sobre las mexicanas del siglo XX*, México, DF: Fondo de Cultura Económica: Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, p.21-75.
- 2006 « Debates en torno al sufragio y la ciudadanía de las mujeres en México », MORANT, Isabel, (Dir.), *Historia de las mujeres en España y América Latina*, Madrid, Ed. Cátedra, vol. IV, p. 535-553.
- CERVANTES, Erika,
2003 « Una precursora en el diarismo Magdalena Mondragón », *Cimacnoticias*, México, DF, 21 octubre;
<<http://www.cimacnoticias.com/noticias/03oct/s03102105.html>>
- « Pionera del periodismo mexicano, Elvira Vargas », *Cimacnoticias*, 23 septembre, Mexico, DF;
<<http://www.cimacnoticias.com/noticias/03sep/s03092306.html>>
- « La luz brillante de María Lavallo Urbina », *Cimacnoticias*, 9 septembre, Mexico, DF;
<<<http://www.cimacnoticias.com/noticias/03sep/s03090906.html>>>
- « Benita Galeana: forjadora de la ciudadanía de las mexicanas », *Cimacnoticias*, 14 janvier, Mexico, DF;
<<http://www.cimacnoticias.com/noticias/03ene/s03011405.html>>
- 2007 « Hermila Galindo de Topete a casi un siglo », *Cimacnoticias*, 27 novembre, Mexico, DF;
<<http://www.cimacnoticias.com/site/s07112704-HACEDORAS-DE-LAHI.31197.0.html>>
- « Emma Godoy Lobato », *Cimacnoticias*, 9 janvier, Mexico, DF;
<<http://www.cimacnoticias.com/site/s07010905-HACEDORAS-DE-LA-HI.16157.0.html>>

- CHÁVEZ CARAPIA, Julia del Carmen,
2004 *Perspectiva de género, Número 1 de Serie Género y trabajo social*, México, Plaza y Valdés.
- COLLIN *et al.*,
2000 *Les femmes de Platon à Derrida, Anthologie critique*, Paris, Plon.
- CORREA ZAPATA, Dolores,
1906 *La Mujer en el Hogar*, Tomo II. (3ª edición), México, A Carranza y Comp., impresores.
1905 « Conferencias pedagógicas », *La Enseñanza Normal*, Año I, Num.2., México.
- COVO-MAURICE, Jacqueline,
1985 « Publicité, roman-photo et planification des naissances au Mexique », *Les Langues Néo-Latines*, n°252, p.117-128.
- DALLA COSTA, Mariarosa et JAMES, Selma,
1973 *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale*, Genève, Editions Adversaire.
- BLOCH-DANO, Evelyne,
2001 *Flora Tristan La femme-messie*, Paris, Grasset.
- DELPHY, Christine,
2004 « Retrouver l'élan du féminisme », *Le Monde diplomatique*, mai.
- DEL RE, Alisa et HEINEN, Jacqueline, (dir.)
1996 *Quelle citoyenneté pour les femmes ? : la crise des États-providence et de la représentation politique en Europe*, Paris ; Montréal : l'Harmattan.
- DUBY, Georges et PERROT, Michelle,
1991 *Histoire des femmes*, 5 vol., Paris, Plon.
- EGAN, Linda,
1992 « Entrevistas con periodistas mujeres sobre la prensa mexicana », *Mexican Studies / Estudios Mexicanos*, Vol. 9, No. 2 (Summer, 1993), p. 275-294;
<<http://www.jstor.org/pss/1051880>>
- ERAZO, Viviana,
1980 COMPROPOLITAN *El Orden Transnacional y su modelo femenino. Un Estudio de las revistas femeninas en América Latina*, México, ILET- Editorial, Nueva Imagen.
- FLORES QUINTERO, Genoveva,
2004 « Prensa feminista 30 años de batallas por el espacio público », in GARCÍA GOSSIO, p. 203-230.

- FOPPA, Alaïde,
 1975 « Feminismo y liberación », in URRUTIA, Elena, *Imagen y realidad de la mujer*, Sep Setentas, 172, Méx. DF, p.81-102.
- 1977 « Nueva administración conceptos viejos », *Fem*, n°2, vol 1, janv-mars , 1977, p.83
- FRAISSE, Geneviève,
 1984 « Droit naturel et question de l'origine dans la pensée féministe du 19^e s. », *Stratégies des femmes*, Paris, Tierce, 1984, p.375-390, in « Du bon usage de l'individu féministe », *Vingtième Siècle.Revue d'Histoire*, Année 1987, Vol. 14, pp 44-54 ;
 <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_02941759_1987_num_14_1_1854>
- 1997 « Féminisme appellation d'origine », *Vacarme 04/05 / minorités féminin pluriel*, été ;
 <<http://www.vacarme.eu.org/article1154.html>>
- GALEANA, Patricia,
 2005 « La lucha de las mujeres en México, Análisis Político Social », *Mujeres, Derechos y Sociedad*, Universidad Nacional Autónoma de México, Federación Mexicana de Universitarias, Marzo, Año 1, Núm. 1, ISSN 1870-1442;
 <<http://www.femumex.org/femu/revista/0101/0101art02/art02pdf.pdf>>
- GALINDO DE TOPETE, Hermila,
 1915 « La mujer fuerte », *El Pueblo*, México, 20 de abril.
 « Las mujeres a la cocina », *El Pueblo*, México, 18 de abril.
- GÁMEZ, Silvia Isabel,
 2004 « Entrevista. Marta Lamas. De la protesta a la propuesta », *Reforma*, 31 de octubre.
- GARCIA FLORES, Margarita,
 1976 « Adelina Zendejas: la lucha de las mujeres mexicanas », *Fem*, n°1, oct-dic, p.68-76.
- GARCÍA GOSSIO, María Ileana, (Coordinadora),
 2004 *Mujeres y sociedad en el México contemporáneo: nombrar lo innombrable*, Colección: Colección Humanidades TEC, Coeditores: H. Cámara de Diputados, LIX Legislatura, el Instituto Tecnológico y de Estudios Superiores de Monterrey (ITESM) y Miguel Ángel Porrúa librero-editor, México DF.
- GIRE (Grupo de Información en Reproducción Elegida, A.C),
 2005 « Cronología de la despenalización del aborto en México, hitos y hechos », México, DF;
 < <http://www.gire.org.mx/contenido.php?informacion=42>>
- GOFFMAN, Erving,
 1977 *L'arrangement des sexes*, (The Arrangement between Sexes), trad de l'anglais (Etats-Unis) par Hervé Maury, préface de Claude Zaidman, Paris, Ed. La Dispute, 128 p.

- GOLDSMITH, Mary,
 1992 « Sindicato de trabajadoras domésticas en México: 1920-1950 », *Política y Cultura*, otoño, número 001, Universidad Autónoma Metropolitana – Xochimilco (UAM), DF, México, 1992, p. 75-89 :
 <<http://redalyc.uaemex.mx/redalyc/pdf/267/26700107.pdf>>
- GONZÁLEZ JIMÉNEZ, Rosa María,
 2006 « Las mujeres y su formación científica en la ciudad de México. Siglo XIX y principios del XX », *Revista Mexicana de Investigación Educativa*, julio-septiembre, año/vol.11, número 030, COMIE, DF, México, p. 771-795;
 <<http://redalyc.uaemex.mx/redalyc/pdf/140/14003004.pdf>>
- 2005 « Dolores Correa Zapata: una profesora feminista del siglo XIX », *Perspectivas docentes*, N°. 30, Universidad Juárez Autónoma de Tabasco, p. 27-51;
 <<http://www.ujat.mx/publicaciones/perspectivas/Perspectivas30.pdf>>
- GRUPO 7 DE MAS,
 1973 « Un balance de las luchas », *Punto Crítico*, México, année II, janvier, n°13, p 20.
- HALLS-FRENCH, Lilian et ROME-CHASTENET, Josette, (coord.),
 2004 *Féministes, féminismes. Nouvelle donne, nouveaux défis*, Paris, Ed. Sylepse.
- HAVEL, Jean Eugene,
 1961 *La condition de la femme*, Paris, A. Colin, 1961.
- HERNANDEZ CARBALLIDO, Elvira,
 2005 « Destellos de empoderamiento femenino en la prensa nacional », *Fem*, año 29, n°258, México, DF, julio, p.46.
- 1986 *La prensa femenina en México durante el siglo XIX*, tesis de licenciatura en ciencias de la comunicación, Facultad de Ciencias Políticas y Sociales, UNAM, México.
- HERITIER, Françoise,
 2002 « La domination masculine a la vie dure », *Ouest-France*, 24/12/
- 1996 *Masculin/Féminin La pensée de la différence*, Paris, Ed. Odile Jacob.
- HERNANDEZ TELLEZ, Josefina,
 2001 *Adelina Zendejas: Precursora de la escritura y el periodismo femeninos*, Tesis de Maestría en Ciencias de la Comunicación, UNAM, Facultad de Ciencias Políticas y Sociales, México, DF.
- 1992 *En el periodismo también se hace escritura femenina*”, PIEM, Colmex, México, 14 fév 1992. (mimeo)
- INCLAN PEREA, Isabel,
 1989 « Doble Jornada: Un esfuerzo por informar y cuestionar la condición de las mujeres », Thèse de doctorat, UNAM, Facultad de Ciencias Políticas y Sociales, México.

- KLEJMAN, Laurence,
 1989 « Les Congrès féministes internationaux », *Cahiers Georges Sorel*, Volume 7, Numéro 1, p. 72
 <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/mcm_0755-8287_1989_num_7_1_979>
- LAMAS, Marta,
 2009 « La despenalización del aborto en México » *Nueva Sociedad Democracia y Política en América latina*, N°220, marzo-abril p.154-172;
www.nuso.org
- 2001 *Política y reproducción, aborto: la frontera del derecho a decidir*, México, DF, Plaza Janés.
- 2001^a « De la autoexclusión al radicalismo participativo », *Debate feminista*, año 12, vol 23, abril, p.97-124.
- 1992 " El feminismo mexicano y la lucha por legalizar el aborto », *Política y Cultura*, otoño n° 001, Universidad Autónoma Metropolitana-Xochimilco, DF, México, p.9-22;
 < <http://redalyc.uaemex.mx/src/inicio/ArtPdfRed.jsp?iCve=26700102>>
- 1986 « La antropología feminista y la categoría de “género” », *Nueva Antropología*, Revista de Ciencias Sociales, “Estudios sobre la mujer: problemas teóricos”, Vol. VIII, n°30, nov., México, p. 173-198.
 < <http://redalyc.uaemex.mx/redalyc/src/inicio/ArtPdfRed.jsp?iCve=15903009>>
- 1977 « Manuel Mateos Cándano : un problema de salud pública », *Fem*, n°2 janv-mar, p. 10-17
- LANEZ, Emilie,
 2002 « La domination masculine est encore partout », *Le Point*, 01/11/;
 <<http://www.lepoint.fr/actualites-chroniques/2007-06-04/anthropologie-entretien-avec-francoise-heritier-la-domination-masculine-est-encore-partout/989/0/49912>>
- LAU JAIVEN, Ana,
 1987 *La Nueva Ola del Feminismo en México*, «Col. Mujeres en su Tiempo», México, DF, Ed Planeta.
- Líderes mexicanos*,
 2000 « Elena Urrutia, investigadora y feminista », México, Revistas Líderes Mexicanos, julio.
- LÓPEZ, Oresta,
 2001 « Leer para vivir en este mundo: lecturas modernas para las mujeres morelianas durante el porfiriato »? *Diccionario de la educación*, México, UNAM;
 <http://biblioweb.dgsca.unam.mx/diccionario/htm/articulos/sec_24.htm >

Los Agachados,

1975 «1975 : ¿ año internacional contra la mujer?», México, Editorial Posada, Año VII, n° 216, 13 de agosto.

LOVERA LÓPEZ, Sara,

2007 « Murió Esperanza Brito, emblemática feminista mexicana », *Cimacnoticias*, Méxio, DF, 24/09;

<<http://www.cimacnoticias.com/site/07081603-Murio-Esperanza-Bri.29948.0.html>>

LUDEC, Nathalie,

2000 «Alaíde Foppa... una escritora guatemalteca desaparecida...Su nombre a través de la Red », in Marta Lamas (dir.), *Debate feminista*, Año II, vol 22, México, DF, oct. 2000, p. 109-130.

2000 « La force sans pouvoir des Mexicaines. Féminisme et influence politique de 1970 à aujourd'hui », in Anne-Françoise Khanine, *Lunes, Réalités, Parcours, Représentations de Femmes*, octobre, n°13, Evreux, p.22-29.

1992 *La Presse contemporaine pour Femmes au Mexique*, Thèse de doctorat, Université Charles de Gaulle - Lille III , 2 vol..

MACÍAS, Anna,

2002 *Contra viento y marea: el movimiento feminista en México hasta 1940*, Mexico, UNAM, PUEG.

1985 « Felipe Carrillo Puerto y la liberación de las mujeres en México», in Lavrín, *Las Mujeres Latinoamericanas, Perspectivas Históricas*, «Col Tierra Firme», México, Fondo de Cultura Económica, 384 p. (titre original: *Latin American Women, Historical Perspectives*, Westport, Greenwood Press, Inc., 1978 ; tr. espagnole de Mercedes Pizarro de Parlange), p. 329-346.

MONTREYNAUD, Florence,

1989 *Le XXème siècle des femmes*, Paris, Ed Nathan.

MORANT, Isabel, (Dir.),

2008 *Historia de las mujeres en España y América Latina*”, Madrid, Ed. Cátedra, 4 vol.

NASH, Mary,

2004 *Mujeres en el mundo. Historia, retos y movimientos*, Madrid, Alianza Editorial.

ORTIZ-ORTEGA, Adriana,

2001 *Si los hombres se embarazaran, ¿el aborto sería legal? Las feministas ante la relación Estado-Iglesia católica (1871-2000)*, México, Edamex, Population Council, 2001.

PAVARD, Bibia,

2009 « Contraception et avortement dans *Marie-Claire* (1955-1975) : de la méthode des températures à la méthode Karman », *Le Temps des Médias*, n°12, printemps-été.

PITMAN, Thea,

- 2007 « Identidad nacional y feminismo en el periodismo de mujeres: el caso de Elvira Vargas », *Literatura Mexicana*, México, UNAM, Vol.XVIII, N° 1, p.131-143.
- RAMOS ESCANDÓN, Carmen (coord.),
1987 *Presencia y transparencia: La mujer en la historia de México*, Mexico, El Colegio de México, 2ª éd. 2006.
- RASCÓN, María Antonieta, (Coord.)
1975 *Situación de la mujer en México*, México, DF, « Programa de México para el Año Internacional de la Mujer ».
- RÍOS CÁRDENAS, María,
1942 *La mujer mexicana es ciudadana: historia, con fisonomía de una novela de costumbres,(Época 1930-1940)*, México, Ed. A. del Bosque.
- RIOT-SARCEY, Michèle,
2002 *Histoire du féminisme*, Paris, Ed. La Découverte.
- RUIZ MARTÍNEZ, Apen,
2000 « Nacióhéritier y género en el México revolucionario: *La india bonita* y Manuel Gamio », *Signos Históricos*, enero-junio, número 005, Universidad Autónoma Metropolitana-Iztapalapa, México, p.55-86.
- SCOTT, Joan,
1988 « Genre : une catégorie utile d'analyse historique. Le genre de l'histoire », in *Les cahiers du CRIF*, 37-38 p. 125-153 ;
<http://graduateinstitute.ch/webdav/site/genre/shared/Genre_docs/2341_CahiersGenreEtD%C3%A9veloppement/CGD1_Scott.pdf >
- 1990 « El género: una categoría útil para el análisis histórico », in J.S. Amelang y M. Nash (eds.), *Historia y género: las mujeres en la Europa Moderna y Contemporánea*, Valencia, 1990, p. 23-56.
<http://www.amdh.org.mx/mujeres/menu_superior/Doc_basicos/5_biblioteca_virtual/2_genero/7.pdf>
- SCHOLTYS, Britta,
1998 “MEXICO: Esperanza Brito. La historia del Feminismo en México”, *Mujeres en Red*, julio,
<<http://www.nodo50.org/mujeresred/mexico-brito.htm>>
- TARRÉS, María Luisa, HITA, Gabriela, LOZANO, Alicia,
1991 *Actitudes y Estrategias de los diversos agentes sociales y políticos que participan en el debate sobre el aborto en la prensa mexicana, 1976-1989*, México, DF, mimeo, nov..
- TOUPIN, Louise,
1996 « Les courants de pensée féministe », Institut de recherches et d'études féministes, Coll. « Les classiques des sciences sociales », Université du Québec à Chicoutimi ;

http://classiques.uqac.ca/contemporains/toupin_louise/courants_pensee_feministe/courants_pensee_feministe.pdf >

TRAT, Josette, LAMOUREUX, Diane, PFEFFERKORN, Roland,

2006 *L'autonomie des femmes en question : antiféminismes et résistances en Amérique et en Europe*, Paris, L'Harmattan.

TUÑÓN, Enriqueta,

2006 « La lucha política de la mujer mexicana por el derecho al sufragio y sus repercusiones », in Carmen Ramos Escandón (coord.), *Presencia y transparencia: La mujer en la historia de México*, Mexico, El Colegio de México, 1987, 2ª éd. 2006, p.180-189.

2002 ¡ *Por fin ya podemos elegir y ser electas! El sufragio femenino en México, 1935-1953*, México, Plaza y Valdés /INAH/ Conaculta.

TUÑÓN PABLOS, Julia,

1987 *Mujeres en México*, «Col. Mujeres en su Tiempo», México, DF, Ed Planeta.

URRUTIA, Elena,

2006 *Nueve escritoras mexicanas nacidas en la primera mitad del siglo XX, y una revista, « Rueda, una revista literaria femenina »*, México, Colmex, INM (Instituto Nacional de las Mujeres).

2003 « Conciencia social, conciencia política », *La mujer en la lucha por la unidad de nuestra América*, Asociación por la Unidad de Nuestra América, Méx, A.C., Centro Mexicano de Estudios Sociales. Debate Reflexión Propuestas, AC, México.

<http://www.aunamexico.org/publicaciones/libros/lib9/libro9-indice.htm>

1999 « Una búsqueda de identidad y sus derroteros », in Roland Forgues (coord.), *Mujer, Creación y problemas de identidad en América Latina*, Mérida, Universidad de los Andes, Consejo de Publicaciones, p.426-432.

1980 « Publicaciones feministas de mujeres para mujeres », *Novedades*, Mexico, DF, 30 noviembre.

1975 *Imagen y realidad de la mujer*, Sep Setentas, 172, Méx. DF.

VALLES RUIZ, Rosa María,

2006 « Mujeres periodistas: empoderamiento restringido », *Revista Mexicana de Ciencias Políticas y Sociales*, mayo-agosto, n° 197, UNAM, DF, México, p.137-147.

- SOCIETE, ECONOMIE, POLITIQUE, LITTERATURE

CABRERA LOPEZ, Patricia,

2006 *Una inquietud de amanecer. Literatura y política en México, 1962-1987*, Collaborateur José Agustín, UNAM, Centro de Investigaciones Interdisciplinarias en Ciencias y Humanidades, Plaza y Valdés, 412 p.

- CAMACHO, Leonora,
1977 « La mujer y el trabajo productivo en México », *Historia y Sociedad*, Vol 4, n° 14, México DF, p. 11-25.
- CASTELLANOS, Laura,
2009 *Le Mexique en armes. Guérilla et contre-insurrection 1943-1981*, trad. par Tessa Brisac, Lux Editeur, Montréal, Canada, 463 p. Titre original: *México armado: 1943-1981*, México, Ed. ERA, 2007.
- CASTELLANOS, Rosario,
2006 *El eterno femenino*, México, FCE, 1ª Ed. 1975.
- 1985 « Meditación en el umbral », *Antología poética*, México, FCE.
- CASTILLO GARCÍA, Gustavo,
2008 « El gobierno creó en 1976 brigada especial para « aplastar » a guerrilleros en el valle de México », *La Jornada*, Mexico, 7 juillet.
< <http://www.jornada.unam.mx/2008/07/07/index.php?section=politica&article=014n1pol> >
- COVO-MAURICE, Jacqueline,
1999 *La révolution mexicaine Son passé et son présent*, Paris, Ellipses.
- DELGADO DE CANTÚ, Gloria M.,
2004 *Historia de México: legado histórico y pasado reciente*, Naucalpan, Edo. de México, Pearson Educación.
- DOMENELLA Ana Rosa, PASTERNAK Nora,
1991 *Las voces olvidadas. Antología crítica de narradoras mexicanas nacidas en el siglo XIX*, México, El Colegio de México.
- FUENTES, Carlos,
1998 *El espejo enterrado*, México, FCE. Edición española: Madrid, Alfaguara.
1958 *La región más transparente*, México, DF, FCE.
- GARCÍA JORDÁN, Pilar,
1996 *Las raíces de la memoria: América latina*, Barcelona, Universidad de Barcelona.
- GILLY, Adolfo,
1986 « La Fundación de la CTM », *El Cotidiano*, México, DCSH-UAM, Azapatzalco, año 2, núm. 10, marzo-abril ;< <http://www.elcotidianoenlinea.com.mx/doc/1005.doc> >
- GLANTZ, Margo,
1993 *La Malinche, sus padres y sus hijos*, Mexico, DF, UNAM.
- GONZÁLEZ CASANOVA, Pablo,
1989 *La democracia en México*, México, Era, 1ère éd. 1965.

- HEMOND, Aline, RAGON, Pierre,
2001 *L'image du Mexique : usages, appropriations et transgressions*, Coll. Recherches & Documents Amérique latine, Paris, L'Harmattan.
- INEGI (Instituto Nacional de Estadísticas de Geografía e Informática),
2006 *Hogares por sexo del jefe, tipo y clase de hogar, 1950 a 2005*;
<<http://www.inegi.org.mx/est/contenidos/espanol/soc/sis/sisept/default.aspx?t=mhog01&s=est&c=3299>>
- 1970 *IX Censo General de Población, Resumen General*, México, DF.
- LEMPÉRIÈRE-ROUSSIN, Annick,
2008 « Le 'mouvement étudiant' à Mexico (26 juillet-2 octobre 1968) », in Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel, *68, une histoire collective : 1962-1981*, Paris, La Découverte.
- LEWIS, Oscar,
1982 *Los hijos de Sánchez*, Titre original en anglais, 1961: *The Children Of Sánchez. Autobiography Of a Mexican Family*, México, DF, Ed. Grijalbo.
- LÓPEZ VILLAFANE, Víctor,
1999 *La formación del sistema político mexicano*, México, Siglo XXI.
- MARTÍNEZ, ASSAD, Carlos R. (Coord.),
1992 *La sucesión presidencial en México*, México, Ed. Nueva Imagen.
- MEYER, Jean,
1995 «1935-1970: de Lázaro Cárdenas a Gustavo Díaz Ordaz », in Aurora Cano Andaluz, Aurora (Coord.), *Las Publicaciones periódicas y la historia de México* (ciclo de conferencias), México, UNAM, p. 139-149.
- MILLÁN, María del Carmen,
1975 « Tres escritoras mexicanas del siglo XX », *Cuadernos Americanos*, México, UNAM, n° 202, p.163-181.
- MONROY HUITRÓN, Guadalupe,
1975 *Política educativa de la Revolución (1910-1940)*, México, Sep/Setentas.
- MONSIVÁIS, Carlos,
2001 *Aires de familia*, Barcelona, Ed. Anagrama.
- 1985 *A ustedes les consta. Antología de la crónica en México*, Era, México.
- ONFRAY, Michel,
2000 *Théorie du corps amoureux*, Paris, Grasset.
- PAZ, Octavio,
1986 *El Laberinto de la Soledad*, México, DF, Fondo de Cultura Económica, 1ère éd., 1950.

- PAOLI, Francisco J., MONTALVO, Enrique,
1980 *El socialismo olvidado de Yucatán*, México, Siglo XXI.
- RAMIREZ, Santiago,
1975 « Patrones culturales en la vida genital y procreativa de la mujer, particularmente en México », in Elena Urrutia, *Imagen y realidad de la mujer*, Sep Setentas, 172, Méx. DF, p. 126-139.
- REYES HEROLESES, Jesús,
1997 *Obras completas*, tomo III, México, FCE.
- RUÍZ HARRELL, Rafael,
1973 *El homicidio y la violencia como factores de salud pública en México*, México.;
<http://www.catedradh.unesco.unam.mx/SeminarioCETis/Documentos/Doc_basicos/5_biblioteca_virtual/7_violencia/7.pdf>
- SAVATER, Fernando,
1997 « Huesos de santo », *El País semanal*, 5/10.
- SEVEGRAND, Martine,
2008 *L'affaire Humanae vitae. L'Eglise catholique et la contraception*, Paris, Kathala.
- SILLER, David,
1981 « Resultados inobjetables de desequilibrio, arroja el XI Censo General de Población y Vivienda en el País », *Unomásuno*, 16/01.
- SILVA HERZOG, Jesús,
1975 *Una vida en la vida de México*, México, Siglo veintiuno.
- SMITH, Peter,
2003 « El imperio del PRI », in Timothy Anna, Jan Bazant, Friedrich Katz, John Womack Jr., Jean Meyer, *Historia de México*, Barcelona, Ed. Critica, 1ère éd. 2001, p. 321-384.
- TREJO DELARBRE, Raúl,
1978 « El movimiento de los electricistas democráticos (1972-1978) », *Cuadernos Políticos*, número 18, México, DF, Edi. Era, octubre-diciembre, p.47-70;
<http://www.cuadernospoliticos.unam.mx/cuadernos/contenido/CP.18/CP.18.47.Raul_Trejo.pdf>
- WOOLF, Virginia,
1929 *Une chambre à soi*, trad. Paris, Denoël.
- YAGUELLO, Marina,
1992 *Les mots et les femmes. Essai d'approche socio-linguistique de la condition féminine*, Paris, Editions Payot. 1ère éd.: 1978, Col. «Langages et sociétés», Ed Payot.

- Dictionnaires et Lexiques

GOMEZ DE SILVA, Guido,
2001 *Diccionario breve de mexicanismos*, Mexico, 1^a ed., FCE;
<<http://www.academia.org.mx/dicmex.php>>

HIRATA, Helena *et al.*,
2000 *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF.

REY, Alain et CHANTREAU, Sophie,
1993 *Dictionnaire des expressions et locutions*, Paris, Le Robert.

SANTAMARIA, Francisco J.,
2000 *Diccionario de mejicanismos*, México, Ed. Porrúa.

SAU, Victoria,
1981 *Un Diccionario Ideológico Feminista*, Barcelone, Ed Icaria.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	7
I. AUTOUR DE LA PRODUCTION ET LA DIFFUSION	19
1. Informer et former l'opinion : une question de genre	21
1.1. Les héritières d'un journalisme au féminin	21
1.1.1. Les préceuses : les institutrices	21
1.1.2. Le journalisme comme extension du militantisme politique	26
1.1.3. Les premières journalistes professionnelles	32
1.1.4. Presse alternative et presse commerciale : la diffusion du féminisme	34
1.2. Les collaboratrices : un microcosme intellectuel	39
1.2.1. Un engagement personnel	39
1.2.2. Une leçon de journalisme	48
1.2.3. La diffusion et le militantisme féministes	53
1.2.4. Dans les rédactions	58
2. Radiographie des quotidiens et du lectorat	64
2.1. Presse et pouvoir	66
2.2. Le journal et ses possibilités	78
2.2.1. La liberté d'expression et ses limites	78
2.2.2. Le journal comme tribune	79
2.2.3. La tradition des suppléments culturels : une grande liberté pour encore moins de lecteurs	84
2.3. Les genres journalistiques : « un savoir et des savoir-faire »	87
2.3.1. Un dispositif	87
2.3.2. Les impératifs du genre	93
2.3.3. Le détournement des genres	127
II. FEMINISMES ET STRATEGIES D'ECRITURE	135
1. Des féminismes	137
1.1. Une élite	137
1.2. Les courants de pensée	141
1.2.1. Esperanza Brito: l'itinéraire d'une <i>señora</i>	141
<i>Entre deux mondes</i>	142
<i>L'éloge de la mère</i>	142
<i>Etre femme autrement</i>	144
<i>L'engagement féministe</i>	146
1.2.2. L'option révolutionnaire : Elena Urrutia et Marta Lamas	158
<i>Elena Urrutia ou le cheminement d'une pensée</i>	158
<i>Les limites de la révolution politique</i>	162
<i>Le radicalisme d'une jeune militante : Marta Lamas</i>	164
<i>Pour une révolution culturelle</i>	166
Le corps de la discorde	168
Contre le modèle transnational	178
1.3. Les moyens de cette révolution : accords et désaccords	185
1.3.1. Le <i>mujerismo</i>	185
1.3.2. Le double militantisme	187
2. Scénographie du discours	189
2.1. Stratégies discursives	190
2.1.1. Une scénographie multiple	190

2.1.2. Sources d'information	203
2.2. Dialoguer avec le lecteur	209
2.2.1. Une parole figée	210
2.2.2. Une parole subjective	212
2.2.3. Le jeu de l'inversion	215
2.2.4. Un dialogue fictif	220
3. Un discours performatif	224
3.1. Le temps de la mobilisation	225
3.2. Vaincre les résistances	230
III. PEINTURE D'UNE SOCIÉTÉ : DIRE LES « MAUX » AVEC D'AUTRES « MOTS »	233
1. La thématique féministe	235
1.1. Approche quantitative	235
1.2. « Que veulent-elles donc ? »	243
1.3. Légitimer les demandes féministes	247
1.4. Contre vents et marées	249
2. Les féministes et la société des hommes	259
2.1. Entreprise de démystification	260
2.2. Une histoire au féminin	267
3. Féminisme et mexicanité	271
3.1. Féminisme et société	271
3.2. Féminisme et démocratie	282
3.2.1. La révolution toujours en marche	282
3.2.2. Un « féminisme gouvernemental »	287
3.2.3. Une démocratie fragile	297
CONCLUSION	323
LISTE DES TABLEAUX	331
LISTE DES GRAPHIQUES	331
ANNEXES	
Annexe 1 : Liste chronologique des articles analysés, publiés par Esperanza Brito, Elena Urrutia et Marta Lamas	333
Annexe 2 : Liste des œuvres critiquées	341
BIBLIOGRAPHIE	345